
3 1761 05722696 1


VELUT
ÆVO
ARBOR



ZOÉ CHIEN-CHIEN

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

La Brésilienne . . . . 1 vol. in-18

La Revanche de Clodion. . . . . 1 vol. in-18

L'Étang des sœurs grises (2e édition). . . 1 vol. in-18

Pour paraître prochainement :

Le Pendu de la Baumette . . . . 1 vol. in-18

ZOÉ

CHIEN-CHIEN

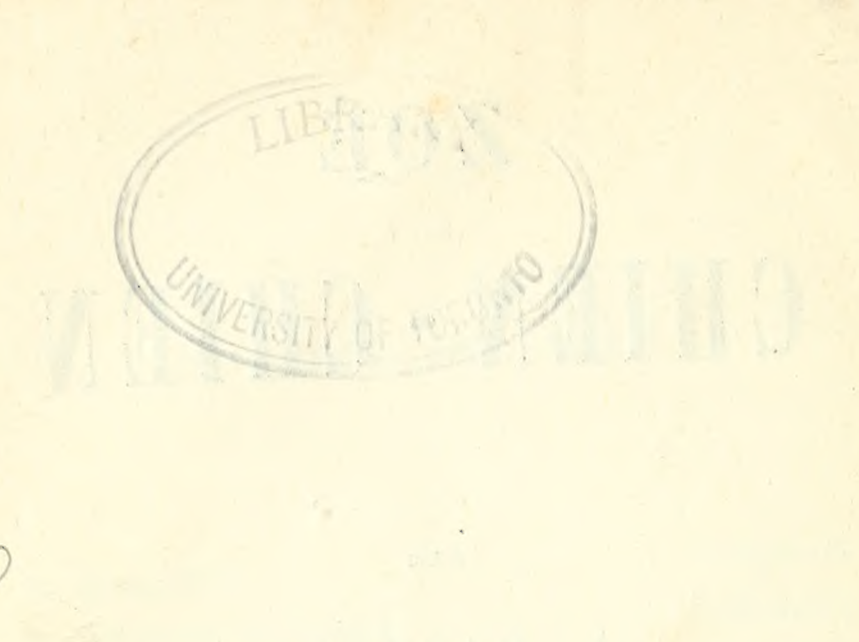
PAR

A. MATTHEY.

ARTHUR ARNOULD

PARIS
G. CHARPENTIER, ÉDITEUR
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1880


LIBRARY
UNIVERSITY OF TORONTO

PREMIÈRE PARTIE

LES ORPHELINS

I

VEUVE MORISSET.

Le commissaire de police jeta un dernier regard rapide pour s'assurer que son pardessus cachait entièrement l'écharpe tricolore, insigne de ses fonctions redoutables, et donna un coup de sonnette discret et sec.

Derrière lui, dans l'ombre, se dissimulait son secrétaire, petit être humble, cynique et crasseux à la fois, qu'on ne voyait et n'entendait jamais, aux cheveux longs et plats, à la grande bouche mince, fendue jusqu'aux oreilles, dont les vêtements rapés et gras se collaient aux membres osseux, comme s'il sortait de l'eau, ce qui lui avait fait donner, dans le quartier, le surnom de *Chat-Mouillé*, sous lequel il était tellement connu que, même son chef hiérarchique, l'imposant, puissant et ventripotent M. Leroux, ne l'appelait jamais autrement.

Près d'une minute s'écoula dans un silence profond.

— Hum! grommela le commissaire, on ne se presse pas d'ouvrir. Mauvais signe! Vous êtes bien sûr qu'ils y sont pourtant? ajouta-t-il en se retournant du côté de son secrétaire.

Celui-ci inclina la tête en entr'ouvrant sa bouche sans lèvres, par une sorte de rictus particulier qui montrait ses dents jaunes et déchaussées jusqu'aux dernières molaires.

Le commissaire de police donna un second coup de sonnette, aussi sec que le premier, mais beaucoup plus impératif.

On entendit alors un léger bruit dans l'appartement; la porte s'ouvrit, et un jeune homme parut.

— C'est bien ici la demeure de madame veuve Morisset? demanda le commissaire de police d'une voix forte et grave.

— Oui, monsieur, mais elle est...

— Elle est morte... Oui, je sais... Vous êtes, sans doute, son fils?

— Oui, monsieur.

— C'est bien. C'est à vous que j'ai à parler.

— Alors, veuillez vous donner la peine d'entrer.

Le jeune homme s'effaça pour laisser passer M. Leroux, et essaya de fermer la porte derrière lui, mais il éprouva une résistance qui le surprit.

C'était le secrétaire dont la mince personne s'introduisait par l'entrebaillement.

— Ah! pardon, s'écria le fils de la veuve Morisset; je ne vous avais pas vu! Vous êtes, sans doute, avec monsieur?

Le secrétaire inclina la tête, montra les dents, et glissa dans le corridor, où il rejoignit son chef, en tirant quelque peu la jambe.

Il avait eu le pied écrasé entre le chambranle et le battant.

De l'autre côté du corridor, en face, mais vers la gauche, s'ouvrait une autre porte donnant sur une pièce. Le commissaire de police y était déjà entré, suivi de son secrétaire et du jeune homme.

Une quatrième personne s'y trouvait, debout, et regardait les nouveaux venus avec une évidente surprise.

C'était une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, d'une rare beauté, malgré la pauvreté et la tristesse de son costume.

Elle portait le deuil, — c'est-à-dire, qu'une méchante petite robe de laine noire, à manches plates, sans col ni poignets, couvrait et dessinait son corps délicat et gracieux.

De longs cheveux noirs naturellement ondulés, à reflets bleus, encadraient son visage ovale, descendant un peu bas sur son front blanc et bombé. Des sourcils noirs et minces, d'un dessin irréprochable, accompagnaient ses yeux veloutés et fendus en amande, — yeux pleins de flamme et de lumière, où se voyait la trace récente de larmes mal séchées.

Le nez était droit, admirable de forme, avec des narines roses et mobiles, la bouche mignonne, quoique étrangement expressive; le menton, petit et légèrement en avant, creusait une fossette au-dessous de la lèvre inférieure.

Il eût été impossible de la rencontrer dans la rue sans se

retourner pour la suivre du regard et sans conserver longtemps l'impression de cette beauté chaude, dont la pauvreté du costume faisait encore ressortir la distinction.

Le commissaire de police la dévisagea d'un coup d'œil, et, se retournant vers le jeune homme :

— Mademoiselle est, sans doute, votre sœur? lui dit-il.

— Oui, monsieur, répondit le jeune homme en fronçant légèrement le sourcil, et avec un certain accent d'impatience. — Mais, puis-je savoir qui vous êtes et ce que vous me voulez ?

— Je suis le commissaire de police du quartier, répondit M. Leroux en écartant discrètement son paletot pour laisser voir son écharpe, et en s'asseyant sur une chaise de paille, près d'une table de bois blanc, où se voyaient les restes d'un déjeuner non encore achevé et plus que frugal.

A ces mots : « Je suis le commissaire de police! » la jeune fille tressaillit et fixa ses grands yeux sur l'étranger.

Le jeune homme pâlit et se redressa.

— Le commissaire de police! répéta-t-il. Que venez-vous faire ici ?

— Oh! rassurez-vous. Je ne viens encore que pour des renseignements, se hâta d'ajouter le magistrat.

Il promenait ses gros yeux à fleur de tête autour de lui, prenant connaissance des lieux, appréciant, jugeant, évaluant chaque objet, chaque détail de cet intérieur surpris par lui.

C'était fait, depuis longtemps déjà, par son secrétaire, dont les petits yeux jaunes et ronds, perdus sous deux sourcils en broussaille de couleur indécise, comme ses cheveux longs et plats, se donnaient autant de mouvement que sa personne était immobile et silencieuse.

M. Leroux était grand, gros, gras, fort, d'aspect brutal. Il avait d'énormes pieds, de larges pattes, des poignets noueux qui sortaient, rouges et velus, des manches toujours trop courtes de son vêtement gris. Ses yeux étaient saillants et bleus de faïence. Il avait le front plat, le nez court, retroussé du bout, large des narines, les lèvres épaisses, le menton carré, un cou de taureau, un torse à l'avenant, le crâne chauve, la voix éclatante et dure.

Il paraissait cinquante ans.

Toute sa physionomie révélait cette indifférence et cette dureté de l'homme habitué à voir le mauvais côté de la vie, l'envers de la société, que le mal n'étonne jamais, qui le cherche, le devine, le prévoit toujours.

Au demeurant, honnête et croyant remplir un devoir, mais blasé sur ce devoir et l'accomplissant machinalement.

Après avoir inspecté la chambre, petite pièce très propre et très pauvre aussi, meublée de six chaises de paille, d'une table ronde à manger, de bois blanc peint en noyer, d'un petit buffet de même style et d'un bureau de travail en acajou, recouvert de cuir noir, le tout fort usé, il ramena son regard froid et inquisiteur sur le jeune homme et le dévisagea un instant.

Il avait un air de famille frappant avec sa sœur.

Il était aussi beau en homme qu'elle en femme, et semblait extrêmement jeune, — moins de vingt ans, à coup sûr.

Comme sa sœur, il avait les cheveux et les yeux noirs, mais sa moustache naissante était blonde.

Un peu plus grand que sa sœur, sans dépasser la moyenne, comme elle. il était svelte et élancé.

Il portait également le deuil, et son costume sombre, de même que celui de la jeune fille, annonçait la pauvreté qui lutte et se rachète par des soins extrêmes et une exquise propreté.

Hardi et même violent, il devait l'être. Son œil s'enflammait facilement, et une légère ride à la rencontre des sourcils, près de la base du nez, indiquait la résolution. Toute son allure, d'ailleurs, révélait la fierté poussée jusqu'à la susceptibilité.

On voyait que la présence du commissaire de police le surprenait, que son regard l'irritait, que son ton et ses façons lui déplaisaient, mais qu'il se contenait pour ne pas trop montrer ces divers sentiments.

— Vous êtes bien les enfants de madame veuve Morisset? reprit le commissaire de son ton brusque.

— Oui... mais pourquoi...

— Enfants uniques? continua M. Leroux.

— Sans doute.

— Quel est votre nom ?

— René.

— Votre âge ?

— Vingt ans. — Mais c'est un interrogatoire, alors? ajouta René.

— Chat-Mouillé, dit le commissaire sans répondre à cette question, prenez des notes.

Chat-Mouillé, le secrétaire, s'assit sans bruit près de la table et se trouva tout à coup armé d'une plume et d'un cahier de papier blanc avec en-tête imprimé, portant la mention du commissariat de police du quartier du Val-de-Grâce.

— Comment s'appelle mademoiselle ? poursuivit M. Leroux.

La jeune fille allait répondre. Son frère ne lui en laissa pas le temps :

— Monsieur, s'écria-t-il d'une voix ferme, où tremblait plus de colère que d'émotion ou d'inquiétude, je vous déclare que, ni moi, ni ma sœur, nous ne vous répondrons plus, tant que nous ne saurons pas pourquoi et en vertu de quel droit vous nous interrogez.

M. Leroux fronça ses énormes sourcils, et, se redressant, l'air imposant et sévère, enflant sa grosse voix :

— Jeune homme, lui dit-il, baissez le ton, je vous prie. Ce n'est pas ainsi qu'on parle à un magistrat dans l'exercice de ses fonctions. Je représente la Justice. Je demande des comptes et je n'en donne point. Du moment où j'interroge, vous devez répondre. Il n'y a que ceux qui ont quelque chose à cacher ou à craindre....

— Alors, nous sommes des accusés ! De quoi donc ? interrompit René avec fierté.

— Vous, monsieur, vous n'êtes pas accusé. Je fais une enquête. Répondez donc. Vous saurez tout à l'heure pourquoi.

Le jeune homme ne paraissait ni convaincu, ni dompté.

Sa sœur s'approcha de lui.

— René ! lui dit-elle d'un air suppliant.

Il la regarda avec tendresse.

— Oui, fit-il des yeux. Tu as raison. Je serai calme. Monsieur, je suis prêt à répondre, ajouta-t-il.

— Comment s'appelle mademoiselle ? recommença le commissaire.

— Claire, répondit la jeune fille.

— Madame veuve Morisset, votre mère, est morte il y a cinq jours ?

— Oui, monsieur, murmura René d'une voix tremblante.

— On l'a enterrée, il y a trois jours ?

— En effet.

— Quel est le médecin qui l'a soignée ?

— Le docteur Durand. Mais, en réalité, il ne l'a pas soignée... Il n'a pu que constater le décès.

— Elle était morte, quand il est venu ?

— Oui, monsieur. Une mort subite !...

Claire porta son mouchoir à ses yeux.

— Quelle maladie a-t-il diagnostiqué ?

— Une apoplexie foudroyante.

— Et vous l'avez cru ?

— Naturellement.

— Eh bien, c'était sans doute une erreur.

— Une erreur ! répéta René, au comble de la stupéfac-

tion, tandis que Claire relevait la tête et regardait le commissaire de police.

— Oui, une erreur. Il paraît que la veuve Morisset est morte assassinée, et c'est pour cela que je suis ici et que je commence cette enquête !

II

OU M. LEROUX PRODUIT SON EFFET.

Si le commissaire de police avait cherché ou préparé un effet, il dut être satisfait.

La foudre tombant aux pieds des deux jeunes gens ne leur eût pas causé une commotion plus violente que cette annonce brutale d'un crime épouvantable.

M. Leroux appartenait à l'école de la *manière forte*, et sa brutalité était calculée, systématique. Il aurait pu s'y prendre par la douceur, affecter de l'intérêt pour les orphelins, leur dire, d'un air paternel et affligé :

— Je suis chargé d'une mission douloureuse et qui va raviver le chagrin que vous a occasionné la perte irréparable d'une mère, etc., etc.

Ce n'était pas sa méthode.

Il frappait violemment, à tout hasard et en toute circonstance, ayant remarqué que le hasard entrait pour trois quarts dans les découvertes qu'on a l'habitude d'attribuer à l'habileté de la police.

Son raisonnement consistait à supposer, *a priori*, que tout individu, — homme, femme, enfant, vieillard, — devant lequel il se trouvait, pouvait être coupable de n'importe quoi, ou complice, à un degré quelconque, du crime dont il recherchait les auteurs.

En frappant ferme et dur, à tort et à travers, en procédant par coups de scène violents et inattendus, que risquait-il ? De peiner un innocent ? De bouleverser un cœur sensible ? Le grand mal !

Il était ainsi parvenu, plus d'une fois, à troubler un

coupable auquel personne ne songeait, que personne ne soupçonnait, pas même lui, M. Leroux, le soupçon en cravate blanche et en écharpe tricolore.

Il se disait, d'ailleurs, que la police a toujours intérêt à effarer ceux à qui elle a affaire, qu'il n'y a rien de tel pour extirper la vérité toute nue et sans fard du fond des cœurs où elle se cache.

En entendant dire que leur mère était morte assassinée, René et Claire poussèrent un cri, et la jeune fille chancela, prête à tomber, tandis que son frère regardait le commissaire, secoué, des pieds à la tête, par un tremblement convulsif.

Aucun de ces mouvements n'échappa à M. Leroux, ni à son secrétaire qui, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles, semblait jouir en connaisseur, en gourmet, de cet effet dramatique.

— Assassinée! ma mère! murmura enfin le jeune homme, d'une voix saccadée, en essuyant la sueur qui perlait sur son front. Que dites-vous là, monsieur ! non ! non ! c'est impossible !

Claire s'était affaissée sur un siège, et, le visage caché dans ses mains, sanglotait, en proie à une extrême agitation nerveuse.

— Je dis, répliqua froidement le commissaire, ce que tout le monde raconte dans le quartier.

— Tout le monde... dans le quartier..., répéta René.

— Ce bruit est tellement fort, qu'il est venu jusqu'aux oreilles de la justice. J'ai même reçu, personnellement, une dénonciation très nette... et voilà pourquoi j'ai dû ouvrir une enquête. Je suis assez étonné que les enfants de la victime soient les seuls à ne se douter de rien, à n'avoir aucun soupçon, quand les circonstances de la mort ont paru étranges aux voisins, aux indifférents, aux habitants de toute une rue.

— Empoisonnée!... Elle serait donc morte empoisonnée.. murmura le jeune homme comme se parlant à lui-même.

Le secrétaire, en entendant ces mots, montra silencieusement ses dents jaunes, ce qui était sa manière d'exprimer son acquiescemement ou sa satisfaction, et le commissaire dressa l'oreille.

— Empoisonnée, en effet... C'est vous qui le dites. Vous aviez donc des soupçons, vous aussi? Vous croyez donc, vous aussi, que sa mort n'est pas naturelle !

Et il souligna vigoureusement ces dernières paroles, pendant que *Chat-Mouillé*, le secrétaire, faisait courir fébrilement sa plume sur le papier étalé devant lui.

René parut revenir à lui, sans pourtant comprendre le ton du commissaire ou y attacher d'importance.

— Non ! dit-il avec force. C'est absurde ! Qui eût assassiné ma pauvre mère ? Comment ? Pourquoi ?

— C'est ce que la justice découvrira, reprit le commissaire.

— Nous sommes pauvres, poursuivit René. Elle n'avait pas, elle ne pouvait avoir d'ennemis, la sainte femme ! Elle ne voyait personne, absolument personne... que ses enfants...

Ici sa voix s'altéra. Un sanglot étouffé montait à sa gorge.

— Nous vivions tous les trois ensemble... loin du monde... Ma sœur ne la quittait pas une minute...

M. Leroux écoutait patiemment et enregistrait les paroles, l'accent, le geste.

Quand René se tut, il reprit :

— L'ordre a été donné d'exhumer le corps, et l'autopsie nous fera connaître la vérité exacte. En attendant, veuillez répondre à mes questions, ainsi que mademoiselle.

Claire tressaillit et releva son visage inondé de larmes.

— On va exhumer son corps ? s'écria-t-elle. On va le ramener ici ?

Et un frémissement de terreur, d'angoisse inexprimable, la secoua tout entière, tandis que son frère pâlissait visiblement.

— Non. Le corps sera transporté à la Morgue. C'est là que se font les autopsies légales... Mais il est possible que votre présence soit requise par la justice pour une confrontation nécessaire, ajouta M. Leroux.

Tous deux eurent un frisson, et Claire s'écria de nouveau :

— C'est horrible ! Oh ! je ne pourrai pas ! Revoir là son cadavre... Je n'en aurai pas la force... J'en mourrais !

M. Leroux laissa s'écouler une demi-minute de silence.

Son secrétaire semblait aspirer toutes les émotions des deux orphelins. Pas un frisson, pas une sensation ne lui échappait. Il eût pu donner le compte exact des larmes versées et des gouttes de sueur froide qui perlaient à la racine des cheveux.

— Voyons, reprit son chef d'un ton plus doux, croyant sans doute nécessaire de rassurer maintenant ceux qu'il avait suffisamment bouleversés et qu'il jugeait à point pour la sincérité, — il faut me raconter comment est morte madame Morisset, et ne pas omettre le plus petit détail. Votre mère était-elle d'une mauvaise santé ? A-t-elle été

indisposée avant la catastrophe ? Se plaignait-elle d'un malaise quelconque ?

— Nullement, monsieur, répondit René avec accablement. Sans être forte, elle était très courageuse. Je ne l'ai jamais vue malade, bien qu'elle travaillât beaucoup. Elle était plutôt plus gaie que d'habitude, n'est-ce pas, Claire, le jour qui a précédé... sa mort ?

La jeune fille inclina la tête en signe d'assentiment.

On voyait qu'elle faisait effort pour retenir ses larmes et n'osait parler de peur d'éclater en sanglots.

— Quand est-elle morte ?

— Pendant la nuit.

— A quelle heure ?

— Je n'en sais rien.

— Elle était donc seule ?

— Absolument seule.

— Mademoiselle ne couchait pas dans la chambre de sa mère ?

— Non. Nous avions chacun notre chambre séparée. Celle-ci est la mienne.

— Je ne vois pas de lit, fit M. Leroux.

René souleva un rideau de toile de Perse fanée, soutenu par une tringle, en face de la porte, et montra, dans une sorte de petite alcôve étroite, une couchette en fer, au-dessus de laquelle une tablette en bois blanc supportait quelques livres et divers objets, parmi lesquels des minéraux et plusieurs fioles.

— Ah ! très bien ! dit le commissaire. Et la chambre de mademoiselle ?

— C'est celle qui suit. Celle de maman était la troisième et dernière dans le corridor.

— Les chambres ne communiquent pas ?

— Non.

— Il n'y en a pas d'autres ?

— Si, la cuisine ; là, à gauche.

— Parfait. Nous visiterons cela plus tard. Comment avez-vous constaté la mort ?

— Le matin, en entrant dans sa chambre, pour lui souhaiter le bonjour, ma sœur l'a trouvée... morte ! Elle était déjà froide...

— Où était le corps, et dans quelle posture? interrompit le commissaire, en s'adressant à la jeune fille.

— Sur le lit... étendu sur le dos, répondit Claire.

— Les traits convulsés ? Les membres raidis ?

— Non , oh ! non ! Le visage calme et presque souriant, les membres allongés... comme quelqu'un qui dort.. La

voyant immobile, à une heure où elle était toujours éveillée, je m'approchai d'elle en lui disant :

— Bonjour, maman ! Comment as-tu dormi ?

Elle ne répondait pas. Je m'approchai davantage, et j'ajoutai :

— C'est moi, Claire ! en l'embrassant sur le front. Je sentis, alors, un froid de glace, une rigidité qui me firent peur... Je la tâtai... Je poussai un cri... J'appelai René...

Claire s'arrêta. L'émotion lui coupait la parole.

— Ensuite, qu'avez-vous fait ?

— Nous ne pouvions croire qu'elle fût morte, poursuivit René. Nous l'avons déshabillée et couchée pour la réchauffer... puis j'ai couru chercher le médecin.

— Comment ! comment ! s'écria le commissaire, déshabillée ! couchée ! Elle n'était donc pas au lit, ainsi que vient de le déclarer mademoiselle ? Elle n'était donc pas couchée ?

— Pardon, reprit Claire, elle était étendue sur son lit, mais tout habillée.

— Est-ce que c'était son habitude ?

— Oh ! non, jamais !

— Diable ! voilà qui me semble étrange, grave... Et cela ne vous a pas étonnés ! Et cela n'a pas éveillé vos soupçons ?

— Nous avons supposé que, se sentant tout à coup indisposée, elle s'était jetée tout habillée sur son lit et que la mort l'avait surprise.

— Hum ! grommela M. Leroux. Vous n'avez rien entendu pendant la nuit, ni un râle, ni un cri, pas le moindre bruit, enfin ?

— Non, monsieur, répondit René.

A cette question, Claire avait fait un léger mouvement et entr'ouvert la bouche, comme pour parler, puis elle s'arrêta.

L'homme de police surprit ce mouvement.

— C'est à vous que je m'adresse, mademoiselle, fit-il vivement,

— Mon frère vient de vous répondre.

— Sans doute, dit le commissaire, en fronçant ses gros sourcils. Mais votre chambre, autant que j'ai pu le comprendre, était plus rapprochée de celle de votre mère que la chambre de votre frère... et vous auriez pu entendre... ce qu'il n'entendait pas ?

— Non, monsieur, répondit Claire, avec une hésitation presque imperceptible.

— Non, quoi ?

— Je n'ai rien entendu.

— C'est bien ! Nous reviendrons là-dessus, pensa le commissaire.

Puis, tout haut :

— En la déshabillant, vous n'avez rien remarqué... naturellement ?

— Rien.

— Aucune trace de violences, aucun signe qui pût révéler la cause de la mort ?

— Non, rien, monsieur.

— Quand est venu le médecin ?

— Presque tout de suite. Je l'ai attendu et ramené, répondit René.

— Vous le connaissiez ? C'était votre médecin habituel ?

— Du tout. Nous habitons Paris depuis moins d'un an, et nous n'avons jamais eu besoin de lui.

Qu'a-t-il dit ?

— Il a dit simplement qu'elle était morte ; hélas ! ce n'était que trop visible ! Et il a attribué la mort à une attaque d'apoplexie.

— Est-il resté longtemps ?

— A peine dix minutes.

Le commissaire haussa les épaules.

— Maintenant, dit-il, montrez-moi le logement et menez-moi dans la chambre de votre mère.

III

VISITE DOMICILIAIRE.

Chat-Mouillé ramassa vivement ses paperasses et se leva pour accompagner son chef et les deux jeunes gens.

— Est-ce que l'appartement est grand ? demanda le commissaire.

— Non, monsieur. Il se compose de trois pièces et d'une petite cuisine. Voici la mienne, que vous connaissez déjà, puisque nous y sommes. Elle communique avec la cuisine, ainsi que vous pouvez le voir, et sert aussi de salle à manger.

En disant ces mots, René poussait une petite porte sur la gauche, qui donnait, en effet, sur un réduit assez obscur, mansardé, éclairé seulement par une fenêtre-tabatière, et transformé à usage de cuisine par un propriétaire ingénieux, résolu à ne perdre aucun pouce de terrain sans lui donner une plus-value locative quelconque.

M. Leroux jeta un coup d'œil dans cette prétendue cuisine, au fourneau de brique glacé, garnie des quelques poêlons de terre, et des divers objets, assiettes fendillées et jaunâtres, verres grossiers, tasses de faïence, vases de différentes formes, couverts de fer et d'étain, qui constituent l'attirail de la nourriture chez les pauvres.

— Bien, fit-il ; il n'y a pas d'autre entrée, ni sortie, et personne ne pourrait s'y cacher. Voyons le reste.

Les quatre personnages traversèrent la salle à manger, qui servait de chambre à coucher et de bureau de travail à René, et se trouvèrent dans le corridor.

René était passé le premier. Le commissaire le suivait, emboîtant son pas.

Claire avait paru vouloir rester.

— Veuillez nous accompagner, lui avait dit M. Leroux, et Chat-Mouillé avait attendu qu'elle fût passée pour fermer la marche et ne perdre de vue aucun de ses mouvements.

Sur ce corridor mal éclairé, étroit et long comme un boyau, s'ouvraient quatre portes.

La porte d'entrée vers le milieu, et, en face, les portes des trois principales pièces en dehors de la cuisine.

On était au sixième étage, l'étage des mansardes. Le propriétaire, pour augmenter son revenu de quelques centaines de francs, avait fait élever une cloison prise sur le palier qui, en formant le corridor, avait transformé trois chambres, primitivement destinées aux débarras ou à servir de pièces de domestiques, en un *appartement de maîtres*, comme il le disait lorsqu'il s'agissait de justifier le prix exorbitant du loyer, montant à 450 francs 50 centimes.

Quand on discutait le prix, il rabattait les centimes. C'était là leur raison d'être.

Ainsi s'expliquait que les pièces s'ouvrissent toutes sur le corridor, sans communication entre elles, comme les cellules d'une prison ou d'un couvent.

De l'autre côté, elles s'éclairaient sur la rue par de petites fenêtres dont le rebord inférieur montait jusqu'à la ceinture, ce qui achevait d'attrister l'appartement et de l'enlaidir.

La pièce qui suivait celle de René était la pièce de Claire. Une simple cloison très mince les séparait. Le commissaire s'en assura en frappant sur la muraille avec son doigt recourbé.

Cette chambre de jeune fille contenait une couchette de fer aussi, mais entourée de rideaux blancs, un petit miroir, accroché au mur, à l'endroit le plus favorable pour le jour, quelques chaises, un vieux fauteuil Voltaire en cuir limé et déchiré, laissant voir la bourre par ses blessures, une table ronde, couverte de tous les instruments d'une ouvrière en dentelles, et de divers travaux commencés, inachevés.

Près de la fenêtre, on voyait une machine à coudre, le seul objet neuf, et qui tirait l'œil par le luisant de son vernis et l'éclat de l'acier poli.

Il n'y avait point de cheminée, mais un poêle de fonte, dont le tuyau perçait le plafond et allait probablement sortir directement sur le toit.

— Ah ! ah ! fit le commissaire, vous êtes ouvrière en dentelles.

— Oui, monsieur. Je travaillais avec ma mère. Ce fau-

teuil était le sien. C'était là qu'elle se mettait. Je faisais aussi un peu de lingerie, grâce à cette machine à coudre, achetée à tempérament, et que nous avions payée semaine par semaine.

— Bien, bien. Etait-ce votre unique ressource ?

— Oui, monsieur, avec le travail de mon frère.

— Que faisiez-vous ? dit brusquement M. Leroux en s'adressant à René. Vous n'êtes pas ouvrier !

Il regardait ses mains blanches et fines.

— Je donne des leçons chez M. X..., rue d'Enfer.

— En effet, je le connais. C'est une *Ecole industrielle et commerciale.* Quelles leçons donnez-vous là-dedans ?

— Des leçons de mathématiques et de chimie.

— Oh ! oh ! Vous avez donc reçu une instruction complète ?

— En s'imposant les plus cruelles privations, ma mère a pu me faire suivre des cours spéciaux jusqu'à l'âge de dix-huit ans ; et, comme j'avais de grandes dispositions pour les sciences, surtout pour les sciences physiques, voici un an que je commence à gagner ma vie.

— Alors vous viviez tous les trois de votre travail, et vous mettiez ça en commun. Qu'est-ce que vous gagnez chez M. X.. ?

René rougit beaucoup.

— Cent francs par mois, dit-il.

— Qu'est-ce que gagnaient votre mère et votre sœur ?

— Cela variait beaucoup, monsieur, répondit Claire à son tour, rougissant aussi devant cette enquête qui fouillait dans leur misère si noblement supportée.

— Mais enfin, il y avait une moyenne.

— Quand la saison était bonne, nous pouvions nous faire, ma mère et moi, en travaillant beaucoup, environ quatre-vingts francs. Ma mère était fort habile, et je le suis assez.

— En un mot, vous gagniez de dix-huit cents francs à deux mille francs par an, à vous trois ?

— Oui, à peu près ; mais cela depuis un an seulement. . depuis que mon frère avait eu le bonheur de trouver la place de répétiteur à l'institution X...

— Et vous n'aviez aucune autre ressource ?

— Aucune.

— Votre père, en mourant, n'avait rien laissé ?

— Rien, absolument rien.

— Il y a longtemps qu'il est mort?

— Oui, monsieur, nous ne l'avons jamais connu.

— Ah ! diable ! Comment cela?

— J'avais deux ans et demi, et ma sœur dix-huit mois, lorsqu'il mourut, interrompit René.

— Que faisait-il ?

— Il servait dans l'armée.

— Comme soldat ?

— Comme officier. Il a été tué au siège de Sébastopol.

— Quel était son grade ?

— Lieutenant.

— Votre mère n'avait pas de pension, comme veuve d'officier ?

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— Tout ça n'est pas clair, grommela le commissaire. Que faisaient les parents de votre père?

— Je l'ignore.

— Voilà qui est bien étrange!

— Je vous ai dit ce que je sais, répliqua René d'un ton sec.

En entendant ces réponses, M. Leroux fronçait ses sourcils touffus et hérissés en brosses, et Chat-Mouillé fendait sa bouche avec une telle intempérance, qu'on pouvait craindre que les deux commissures des lèvres n'allassent se rejoindre derrière sa tête.

— Nous approfondirons ce point plus tard, continua le commissaire. Voyons! ajouta-t-il brusquement, après un léger silence et en fixant ses gros yeux sur les deux jeunes gens, est-ce que Madame veuve Morisset était bien mariée?

Les deux orphelins tressaillirent, et se redressèrent avec une visible indignation.

— Monsieur, reprit René d'une voix où tremblait la colère, vous n'avez pas le droit d'insulter ma mère.

— Bien ! bien ! reprit le commissaire d'un ton plus adouci. Je comprends votre susceptibilité, mais la justice a droit de tout savoir et de tout supposer. Vous pourriez l'ignorer. Une jeune fille pauvre... une séduction qu'elle cache... cela se voit plus souvent que vous ne croyez. Enfin, Madame Morisset avait son acte de mariage, vos actes de naissance... des papiers établissant son identité et la vôtre...

— Sans doute! fit Claire. Tout cela se trouve dans un petit coffret de bois d'ébène, dans sa chambre.

— Ah! parfait. Allons dans sa chambre.

René passa le premier, avec vivacité, comme s'il avait hâte de mettre terme aux soupçons du commissaire qui le blessaient, et ouvrit, d'une main qui tremblait un peu, la porte de la pièce où madame veuve Morisset avait été trouvée morte.

Au moment d'entrer, Claire s'arrêta et s'appuya contre le mur.

Elle hésitait visiblement. Visiblement l'idée de rentrer dans cette chambre, qui lui rappelait et lui retraçait une grande douleur, lui causait une émotion profonde, presque au-dessus de ses forces.

René aussi avait pâli en apercevant le lit funèbre, et ses traits contractés révélaient une angoisse cruelle.

— Mademoiselle, passez, je vous en prie, fit le commissaire; votre présence est nécessaire.

— Allons, petite sœur, du courage, dit René en prenant Claire par la main et en la soutenant.

La chambre de la morte ressemblait absolument aux deux autres. L'architecte ne s'était pas mis en frais d'imagination, et, ayant du premier coup atteint l'idéal du laid et de l'incommode, s'y était tenu.

A gauche, en entrant, se trouvait le lit, — celui-là, plus grand, et en noyer, sans rideaux ; — à droite, se dressait une grande armoire, en noyer aussi, sans glace, la seule armoire de la maison.

En face de la porte, la petite fenêtre. Point de cheminée.

Entre le lit et la fenêtre, une commode de forme antique, à dessus de marbre.

Entre l'armoire et la fenêtre, de l'autre côté, un petit canapé couvert d'une toile de coton à dessins bariolés.

Une table carrée au milieu. Deux chaises. — C'était tout.

Le commissaire fit rapidement l'inventaire, puis, s'approcha du mur qui séparait cette pièce de la pièce de Claire, il l'ausculta du doigt.

— Ah ! ah ! ici, c'est un mur, fit-il, et non pas une cloison. Rien n'a été changé aux dispositions de la pièce depuis l'enlèvement du corps ?

— Rien, répondit faiblement Claire; nous n'y sommes plus rentrés.

— Qu'est-ce que cela ? demanda M. Leroux, en désignant un objet sombre sur le lit.

— C'est la robe que portait ma mère quand elle est morte. Nous l'avions placée là.

Le commissaire s'approcha vivement, la prit, la déplia, se dirigea vers la fenêtre et l'examina attentivement.

— Rien ! dit-il enfin. Rien. Cette robe est vieille, usée, mais ne porte aucune trace de lutte, aucune trace visible à l'œil... Il faudra pourtant la soumettre à l'examen des experts.

Il la secouait tout en parlant.

Un bruit métallique le frappa.

— Qu'est-ce que j'entends? s'écria-t-il, la poche n'est pas vide!

Il y fourra la main et en retira deux clefs.

— Des clefs! Quelles clefs? demanda-t-il.

René s'approcha.

— Celle-ci, la grosse, est la clef de la porte d'entrée. Il y en a deux : j'ai l'autre.

— Mais cette petite?

— C'est la clef de l'armoire, et c'est dans cette armoire, ajouta-t-il avec un reste de rancune, que se trouve le coffret où sont les papiers de ma mère.

— Bien, bien, fit le commissaire en la prenant; mais comment diable se trouve-t-elle encore dans cette poche?

— Je l'y ai laissée, répondit Claire d'une voix étouffée. Depuis le jour de l'enterrement, je ne suis pas rentrée ici... cela me fait trop de mal... ainsi qu'à René.

— Alors, vous n'avez pas encore ouvert cette armoire, visité...

— Oh! non! Nous devions le faire... mais il n'y a que trois jours qu'elle est partie... Oh! maman! maman! sanglota Claire, en laissant enfin éclater la douleur qui remplissait son cœur depuis quelques instants.

— Voyons, Claire, ma chérie, du calme, du courage, s'écria René en la prenant dans ses bras; ne pleure pas..., Cela me déchire...

Et de grosses larmes brûlantes coulaient le long des joues du jeune homme.

— Oui, du calme, disait le commissaire.

Il avait mis la clef dans la serrure, il avait ouvert l'armoire, et l'on voyait, sur les rayons, un peu de linge blanc et quelques effets de toilette de femme.

— Mademoiselle, reprit le commissaire, avant que je touche à rien, veuillez me dire si tout est bien dans l'état ordinaire.

Claire essuya ses yeux, et regarda un instant en silence.

Tout à coup, sa figure exprima une vive surprise qui devint de l'angoisse.

Elle se pencha en avant, parcourant des yeux tous les rayons, puis se rejeta en arrière, en poussant un cri.

IV

OU LES PRÉVISIONS DE CHAT-MOUILLÉ SONT RÉALISÉES ET MÊME DÉPASSÉES.

— Qu'y a-t-il ? demanda vivement le commissaire de police très intrigué.

— Oui, qu'as-tu, ma petite Claire? répéta René.

— Mais tu ne vois donc pas ? répondit la jeune fille. Il n'y est plus !

— Quoi donc ?

— Le coffret !

— Ah ! mon Dieu ! s'écria à son tour le frère, c'est vrai ! je ne le vois pas...

— Quel coffret ? interrompit le commissaire.

— Celui qui contenait les papiers de maman, et... divers objets auxquels elle tenait tant.

— Oh ! oh ! oh ! fit M. Leroux sur trois intonations différentes... Mais il a peut-être glissé derrière les linges...

— Non, impossible, il était assez gros, on le verrait.

Un son strident et prolongé, quoique assez faible, fit détourner la tête à Claire et à René.

C'était Chat-Mouillé qui, au comble de la satisfaction, devant cette péripétie qu'il semblait avoir prévue, se livrait à la plus extrême manifestation de ses sentiments.

Ses yeux jaunes et ronds tournaient dans leurs orbites, allant de l'armoire à Claire et à René avec une telle rapidité et un éclat si intense qu'on eût pu le croire en proie à une crise nerveuse sans l'immobilité parfaite du reste du corps.

M. Leroux, sans doute habitué à ce son qu'on n'aurait su

A présent, poursuivit-il, il est évident que la personne qui a enlevé ce coffret en connaissait l'importance, en connaissait la place exacte. En un mot, ce ne peut être une personne étrangère à votre vie, à vos habitudes. Elle n'a touché à rien d'autre. Elle n'a rien dérangé. Elle n'a pas hésité... Tout cela est fort important.

— Je n'y comprends rien ! répliqua René avec un geste de stupeur, car, je vous le répète, ma mère ne voyait personne, ne recevait aucune visite, n'a jamais parlé de ce coffret qu'à ma sœur et à moi, ne l'a jamais montré à aucun étranger...

M. Leroux lança un regard significatif à son secrétaire qui écrivait avec une rapidité fébrile.

— Et, ajouta Claire, il ne contenait que des papiers de famille .. des lettres ..

— Rien d'autre ? interrompit le commissaire. Vous avez parlé de divers objets...

— Oh ! peu de chose : des mèches de cheveux à nous, enfants, et à notre père... quelques fleurs desséchées... un bouquet de mariée...

— Rien ayant de la valeur... pas de bijoux ?

— Si, répliqua la jeune fille, un seul bijou... un bracelet...

— Ah ! vraiment. En or?

— Oui, en or, avec secret ; il s'ouvrait.

— Voyons, décrivez-le moi.

— C'était un anneau, avec trois diamants entourés de petites émeraudes.

— Bien. Et il s'ouvrait ?

— Oui.

— Il n'avait aucune marque intérieure !

— Pardonnez-moi. En dedans, on lisait : RENÉE-FRÉDÉRIQUE, 1820. Mais il fallait connaître le secret pour l'ouvrir ; sans cela on ne se serait pas douté...

— Renée-Frédérique, reprit le commissaire. Les noms de madame Morisset probablement.

— Les noms de ma grand'mère paternelle.

— De la mère de votre père ?

— Oui, monsieur ; du moins, maman nous l'a toujours dit. C'est pour cela que mon frère s'appelle René-Frédéric, et moi Frédérique-Claire.

René, pendant toute cette partie de la scène, était resté le front dans ses mains, assis sur une chaise, les deux coudes sur la table.

— Ainsi, conclut le commissaire, tout ce qui pouvait nous guider et nous éclairer a disparu. Car, nous aurions trouvé

certainement dans ces papiers de famille, dans ces lettres, des renseignements précieux qui nous auraient mis sur la trace du passé, et c'est toujours le passé qui explique le présent dans ces sortes d'affaires. C'est fort malheureux !... fort malheureux !

Il y eut un silence.

Le commissaire réfléchissait.

Chat-Mouillé souriait.

René restait immobile et comme atterré, sans montrer son visage.

Claire, extrêmement pâle, regardait alternativement les divers personnages d'un air d'angoisse profonde.

— Mais, dit tout à coup le commissaire, ce coffret précieux devait avoir une clef.

— Sans doute, répondit Claire en tressaillant.

— Et c'est madame Morisset qui la gardait, évidemment ?

— Elle ne la quittait jamais.

Claire s'arrêta, passa la main sur son front.

— Ah ! mon Dieu ! je me le rappelle maintenant : elle la portait sur elle, attachée à un ruban passé autour de son cou.

— Eh bien ?

— Eh bien, en la déshabillant, après sa mort, elle ne l'avait plus ; du moins, je ne l'ai pas vue. René est-ce que tu l'as trouvée ? Tu m'aidais.

— Non, fit René en se relevant. C'est vrai ! je n'ai rien trouvé J'ai cru que c'était toi qui l'avais prise !

Le frère et la sœur se regardèrent un instant, s'interrogeant du regard avec surprise.

M. Leroux ne les quittait pas des yeux.

— Et vous songez seulement maintenant à cette disparition qui aurait dû vous frapper si vivement, dit-il d'un ton devenu tout à coup un peu trop bonhomme. De même que, depuis cinq jours, vous n'aviez pas songé à ouvrir cette armoire, à visiter cette cassette qui contenait des papiers si importants pour vous ! C'est bien extraordinaire !

Chat-Mouillé, en entendant cette observation, frotta l'une contre l'autre ses mains jaunes aux doigts noueux et spatulés, dont la dernière phalange se retroussait.

Quant au sourire, il ne le quittait plus. Depuis une demi-heure, il n'avait pas rapproché ses lèvres minces, et semblait se chuchoter mille observations à ses propres oreilles.

— Oh ! monsieur, murmura Claire d'une voix entrecoupée, la mort de maman nous a porté un tel coup, nous avons tant pleuré, tant souffert... depuis ce jour fatal...

Nous n'avions qu'elle, que nous importait le reste? Je n'ai pas vécu... pendant ces heures funèbres... Il me semble que c'est un rêve... un affreux, un horrible cauchemar !

— Mais vous, monsieur, un homme, dit le commissaire en s'adressant à René, vous auriez dû avoir plus de sang-froid.

— Monsieur, répondit René d'une voix sourde, où perçait quelque indignation, vous n'avez sans doute jamais pleuré près du lit de mort d'une mère ; sans cela, vous comprendriez que, devant cette effroyable douleur, tout a disparu pour nous !

— Bien ! bien ! Enfin, cet oubli peut se réparer, en partie. Vous allez me donner tous les renseignements nécessaires sur madame Morisset.

Le frère et la sœur échangèrent un rapide regard. Une même inquiétude venait de s'emparer d'eux.

— Je suis prêt, dit faiblement René.

— Quel âge avait-elle ?

— Quarante ans.

— Elle était née en... 1827, alors ?

— Oui, monsieur, le 16 juin.

— Où cela?

— A Angers.

— Où se serait-elle mariée?

— A Angers, également.

— En quelle année ?

— En 1849.

— Vous m'avez dit que vous ignoriez ce que faisaient les parents de votre père.

Le jeune homme inclina la tête.

— Lui, il était lieutenant en 1851, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Dans quel corps ? Le savez-vous ?

— Dans l'infanterie.

— Quel régiment ?

— Le vingt-et-unième.

— Bien. Nous saurons facilement ce qui le concerne par le ministère de la guerre. Ses noms ?

— Louis-René Morisset.

— Les noms de votre mère?

Les deux orphelins se regardèrent encore.

— Anne-Désirée, répondit René en baissant malgré lui la voix.

— Oui, mais le nom de famille ?...

René se taisait.

— Le nom de demoiselle de madame Morisset, répéta

le commissaire avec impatience. Est-ce que vous ne comprenez pas ?

— Si, monsieur.

— Eh bien ?

— Je ne le sais pas !

A cette réponse inouïe, le commissaire eut un haut-le-corps, et Chat-Mouillé se renversa sur le dossier de sa chaise, la plume en l'air, laissant voir jusqu'au fond de son gosier.

V

LE SECRET DE FAMILLE.

La surprise du commissaire de police ne dura pas. Un demi-sourire apparut presque aussitôt sur ses lèvres.

— Vous voulez dire, sans doute, qu'elle n'avait pas de nom de famille?

Ce fut au tour de René et de Claire de regarder leur interrogateur avec un étonnement non dissimulé.

— Comment cela! fit René, je ne vous comprends pas.

— C'est pourtant bien simple : madame Morisset, votre mère enfin, était probablement quelque fille naturelle non reconnue, quelque enfant trouvé élevé à l'hospice, ou par charité dans une famille pauvre...

En entendant cette supposition parfaitement logique, Claire rougit et regarda son frère, comme pour le prier de répondre.

— Monsieur, dit alors René d'une voix lente mais ferme, s'il en était ainsi, je vous en eusse averti moi-même, dès le premier moment, sans embarras, ni fausse honte. Le malheur est un titre de plus au respect de tous. Mais cela n'est pas.

— Quelle raison avez-vous de le croire,... puisque vous ignorez...

— Les paroles de notre mère, interrompit vivement Claire. Elle nous parlait souvent de ses parents, mais sans les nommer... « Vous saurez plus tard mon histoire et celle de votre père, nous disait-elle; mais le moment n'est pas venu, et je crois remplir mon devoir envers vous, pauvres et chers enfants, en me taisant jusqu'au jour de votre ma-

passé. Ce jour-là, je vous dirai tout, il en sera temps, et vous comprendrez la raison de mon silence, dicté par la seule considération de votre bonheur et de votre tranquillité. Croyez-le bien, vous n'avez pas à rougir de la naissance et du nom de votre famille. Il n'y a point de tache dans votre passé, ni dans celui de votre mère. Toutes les pièces qui vous concernent sont là, ajouta-t-elle, en nous montrant le coffret, ce coffret qui a disparu. Bientôt René sera un homme, bientôt il devra tirer à la conscription. Ce jour-là, je vous dirai tout. D'ici là, ne m'interrogez pas, j'aurais peut-être la faiblesse de vous répondre ; dans votre intérêt, tel que je l'ai compris, ce serait un tort. Vous me pardonnerez, si je me suis trompée. D'ailleurs, si je mourais avant, d'une mort brusque, inattendue, car il faut tout prévoir, vous trouveriez, dans ce coffret, non-seulement l'extrait de vos actes de naissance, le mien, celui de votre père, notre acte de mariage, des lettres de lui, mais encore l'explication de ma conduite. »

Claire s'arrêta, très émue.

— Et nous ne l'avons jamais interrogée, poursuivit René avec fermeté, parce que nous la respections autant que nous l'aimions, parce que nous savions qu'elle nous aimait avec passion, que sa vie n'était qu'un long dévouement pour ses enfants. Nous n'avions pas même de curiosité, la connaissant telle que nous la connaissions !

M. Leroux écoutait ce récit avec une profonde attention, sans cacher pourtant une certaine incrédulité.

Cependant, il se contenta de répondre :

— Décidément, dans toute cette affaire, nous marchons de mystère en mystère !

Il y eut un silence.

— Vous savez pourtant, du moins, le lieu et la date de votre naissance ?

— Oh ! parfaitement. Nous sommes nés à Angers tous les deux : moi le 18 avril 1850, ma sœur le 9 janvier 1852.

— Cela suffit, répondit le commissaire de police ; avec ces renseignements, s'ils sont exacts, nous obtiendrons tout ce qu'il faut, car, sur vos actes de naissance, nous trouverons les mentions relatant le nom de votre mère et... le reste... A propos, vous ne m'avez pas dit où était né votre père, ni à quelle époque...

— Nous l'ignorons, monsieur.

Le commissaire haussa les épaules en homme qui s'attend à tout et que rien n'étonne plus.

— Je crois que nous avons terminé ce que nous avions à faire ici, reprit-il en se retournant vers Chat-Mouillé.

V

LE SECRET DE FAMILLE.

La surprise du commissaire de police ne dura pas. Un demi-sourire apparut presque aussitôt sur ses lèvres.

— Vous voulez dire, sans doute, qu'elle n'avait pas de nom de famille?

Ce fut au tour de René et de Claire de regarder leur interrogateur avec un étonnement non dissimulé.

— Comment cela? fit René, je ne vous comprends pas.

— C'est pourtant bien simple: madame Morisset, votre mère enfin, était probablement quelque fille naturelle non reconnue, quelque enfant trouvé élevé à l'hospice, ou par charité dans une famille pauvre...

En entendant cette supposition parfaitement logique, Claire rougit et regarda son frère, comme pour le prier de répondre.

— Monsieur, dit alors René d'une voix lente mais ferme, s'il en était ainsi, je vous en eusse averti moi-même, dès le premier moment, sans embarras, ni fausse honte. Le malheur est un titre de plus au respect de tous. Mais cela n'est pas.

— Quelle raison avez-vous de le croire,... puisque vous ignorez...

— Les paroles de notre mère, interrompit vivement Claire. Elle nous parlait souvent de ses parents, mais sans les nommer... « Vous saurez plus tard mon histoire et celle de votre père, nous disait-elle; mais le moment n'est pas venu, et je crois remplir mon devoir envers vous, pauvres et chers enfants, en me taisant jusqu'au jour de votre ma-

jorité. Ce jour-là, je vous dirai tout, il en sera temps, et vous comprendrez la raison de mon silence, dicté par la seule considération de votre bonheur et de votre tranquillité. Croyez-le bien, vous n'avez pas à rougir de la naissance et du nom de votre famille. Il n'y a point de tache dans votre passé, ni dans celui de votre mère. Toutes les pièces qui vous concernent sont là, ajoutait-elle, en nous montrant le coffret, ce coffret qui a disparu. Bientôt René sera un homme, bientôt il devra tirer à la conscription. Ce jour-là, je vous dirai tout. D'ici là, ne m'interrogez pas, j'aurais peut-être la faiblesse de vous répondre ; dans votre intérêt, tel que je l'ai compris, ce serait un tort. Vous me pardonnerez, si je me suis trompée. D'ailleurs, si je mourais avant, d'une mort brusque, inattendue, car il faut tout prévoir, vous trouveriez, dans ce coffret, non-seulement l'extrait de vos actes de naissance, le mien, celui de votre père, notre acte de mariage, des lettres de lui, mais encore l'explication de ma conduite. »

Claire s'arrêta, très émue.

— Et nous ne l'avons jamais interrogée, poursuivit René avec fermeté, parce que nous la respections autant que nous l'aimions, parce que nous savions qu'elle nous aimait avec passion, que sa vie n'était qu'un long dévouement pour ses enfants. Nous n'avions pas même de curiosité, la connaissant telle que nous la connaissions !

M. Leroux écoutait ce récit avec une profonde attention, sans cacher pourtant une certaine incrédulité.

Cependant, il se contenta de répondre :

— Décidément, dans toute cette affaire, nous marchons de mystère en mystère !

Il y eut un silence.

— Vous savez pourtant, du moins, le lieu et la date de votre naissance ?

— Oh ! parfaitement. Nous sommes nés à Angers tous les deux : moi le 18 avril 1850, ma sœur le 9 janvier 1852.

— Cela suffit, répondit le commissaire de police ; avec ces renseignements, s'ils sont exacts, nous connaîtrons tout ce qu'il faut, car, sur vos actes de naissance, nous trouverons les mentions relatant le nom de votre mère et... le reste... A propos, vous ne m'avez pas dit où était né votre père, ni à quelle époque...

— Nous l'ignorons, monsieur.

Le commissaire haussa les épaules en homme qui s'attend à tout et que rien n'étonne plus.

— Je crois que nous avons terminé ce que nous avions à faire ici, reprit-il en se retournant vers Chat-Mouillé.

— Serrure, porte d'entrée, susurra le secrétaire, sans lever les yeux.

— C'est vrai, reprit vivement le commissaire. Il faut vérifier la serrure de la porte d'entrée, voir si elle ne garde ou ne révèle aucune trace d'une effraction quelconque... pour l'acquit de la conscience, continua M. Leroux, entre ses dents, car...

Il n'acheva pas l'expression de sa propre pensée.

Le commissaire, le secrétaire, Claire et René sortirent de la chambre de madame Morisset et pénétrèrent de nouveau dans le corridor.

Chat-Mouillé s'approcha de la serrure sans ouvrir la porte et la visita silencieusement, tandis que M. Leroux tenait la chandelle allumée qui avait servi à poser les scellés sur l'armoire.

Ce surcroît de lumière n'était pas inutile, dans la demi-obscurité du corridor.

C'était une grosse serrure fort commune, s'ouvrant intérieurement, quand on n'avait pas donné de tour de clef, par un simple crochet de cuivre qu'on tirait sur le côté.

Après une minute d'examen attentif, Chat-Mouillé tira le crochet, qui glissa sans bruit, ouvrit la porte qui tourna sur ses gonds sans produire de bruit non plus, et visita l'extérieur.

— Intacte ! fit-il. Aucune trace.

— Parbleu ! ajouta le commissaire sans élever la voix : c'était certain d'avance.

On referma la porte.

— Il y avait deux clefs ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur ; voici la mienne, répondit René.

— Et nous avons trouvé l'autre dans la robe de votre mère ; le compte y est.

M. Leroux pinça les lèvres et parcourut des yeux le corridor, étudiant la place des trois autres portes donnant dans les diverses pièces.

La chambre de madame Morisset était la dernière à droite, au fond du corridor, et la porte d'entrée occupant à peu près le milieu du corridor, pour parvenir, en venant du dehors, jusqu'à cette chambre, il fallait nécessairement passer devant la porte de la chambre de Claire qui, on se le rappelle, séparait la pièce de la mère de celle du fils.

— Si quelqu'un était entré la nuit, vous l'auriez entendu, n'est-ce pas, mademoiselle ? interrogea M. Leroux.

— Oh ! certainement, répondit Claire sans se douter du piège.

— Maintenant, dit M. Leroux, ne voulant pas insister et

satisfait de la réponse, après un instant de réflexion, nous allons aussi mettre les scellés sur la porte de la chambre où est morte madame veuve Morisset. Oh ! ce ne sera pas pour longtemps, ajouta-t-il en s'adressant aux deux jeunes gens. Le juge d'instruction viendra sans doute ce soir ou demain, et, quand il aura fait son enquête, car celle-ci n'est que sommaire et préparatoire, vous reprendrez la jouissance de cette pièce.

Chat-Mouillé approuvait vivement de la tête.

Les scellés mis, on rentra dans la chambre de René.

Là, le secrétaire lut en bredouillant le procès-verbal écrit par lui, que ni René, ni Claire n'écoutèrent attentivement, dans l'état de prostration où les avait jetés cette succession d'événements et d'émotions cruelles.

La lecture terminée, ils le signèrent sans observation, avec une sorte d'empressement même, comme s'ils avaient hâte d'en finir avec cette affreuse enquête et de se retrouver seuls.

Enfin M. Leroux et Chat-Mouillé sortirent.

Lorsque les deux hommes de la justice se furent éloignés, le frère et la sœur tombèrent dans les bras l'un de l'autre et sanglotèrent longtemps en silence.

— Assassinée, ma mère assassinée ! dit enfin René... Oh ! cet homme, que de mal il m'a fait avec ses questions brutales... Et pourtant il avait raison... Si on l'a tuée, il faut la venger... Mais qui, qui ? Et pourquoi ? C'est impossible ! Personne ne venait ici !

Claire se redressa.

— Si elle s'était suicidée ? fit-elle à travers ses larmes.

— Elle, oh non ! jamais ! Elle nous aimait trop ! Puis elle n'avait aucune raison... Nous vivions si heureux, tous les trois ensemble.

— Nous voilà seuls, orphelins, perdus ! s'écria Claire avec un redoublement de désespoir. — René ! René !... qu'allons-nous devenir ? .. J'ai peur !

Pendant ce temps, M. Leroux, accompagné de son secrétaire, regagnait le bureau du commissariat.

Tant que dura le trajet ils n'échangèrent ni l'un ni l'autre une seule parole.

Arrivé dans son cabinet, le commissaire s'assit devant son bureau pour écrire un rapport personnel.

Mais, auparavant, il leva les yeux sur Chat-Mouillé, debout devant lui.

— Eh bien ? fit-il simplement.

Chat-Mouillé passa sa langue sur la ligne idéale qui

dessinait ses lèvres et lui en tenait lieu, d'un air de gourmet.

— Oui, oui, répliqua M. Leroux, affaire mystérieuse et compliquée, qui fera honneur à celui qui la débrouillera.

Il garda un instant le silence.

— S'ils sont coupables, ils sont très forts ! ajouta-t-il enfin.

Chat-Mouillé ouvrit la bouche toute grande, puis la referma deux fois brusquement, en faisant claquer ses dents jaunes et déchaussées.

— C'est aussi mon avis, répondit le commissaire, qui avait compris toute l'éloquence de cette mimique. Il faut les surveiller, et garder la maison à vue. Nous verrons ce que dira l'autopsie.

Avant que le commissaire eût terminé sa phrase, Chat-Mouillé avait disparu pour transmettre les ordres nécessaires.

VI

CHEZ LE JUGE D'INSTRUCTION.

Trois jours après, le juge chargé de l'instruction de l'affaire, déjà connue au palais et dans le public sous le nom d'*Affaire veuve Morisset*, feuilletait d'un air préoccupé, dans son cabinet, un assez volumineux dossier.

Ce juge était un homme de quarante ans environ, long, maigre, assez mal bâti, avec de grands membres osseux et qui semblaient gêner considérablement leur possesseur, car il ne savait jamais qu'en faire ni ou les mettre.

Sa figure en lame de couteau, glabre, incolore, était séparée en deux parties inégales par un nez qui n'en finissait pas, mais inclinait visiblement à gauche, comme tous les traits de son visage, notamment la bouche. Les deux yeux, très rapprochés et d'un brun pâle tirant sur le jaune, étaient petits et fort mobiles. Il louchait légèrement. Le front, haut à l'excès, se terminait en pointe et paraissait encore plus démesuré par l'absence de cheveux sur le crâne.

Ce qu'il en restait, — de la couleur des yeux, — formait une couronne à partir des tempes en contournant le derrière de la tête. Le menton, extrêmement petit, fuyait brusquement sous la lèvre inférieure.

L'ensemble était ridicule.

Cependant le regard ne manquait pas d'une certaine perspicacité rusée, et le front annonçait l'entêtement ainsi que l'étroitesse des idées, tandis que le menton fuyant et comme à peine indiqué révélait une grande faiblesse de caractère.

Cet homme, — chose moins rare qu'on ne croit, — devait être à la fois hésitant et tenace dans sa manière de voir.

Il arrivait de province, amené à Paris par la protection d'un haut personnage, fort bien en cour, que nous verrons plus tard, et cette affaire était la première dont il fût chargé depuis sa nouvelle promotion.

Aussi, l'on comprend sans peine sa préoccupation et son inquiétude devant cette instruction compliquée et ce drame mystérieux.

Son avenir de magistrat allait dépendre évidemment du plus ou moins d'habileté déployée par lui pour arriver à la solution du problème criminel dont il avait à dégager l'*x*.

Ajoutons qu'il s'appelait Plaute Plantain, comme si ses parents, venant en aide à la nature qui l'avait déjà créé ridicule d'aspect, avaient voulu que le ridicule s'attachât aussi à son nom et le poursuivît sous toutes les formes.

Donc, M. Plaute Plantain lisait les pièces étalées devant lui, et d'abord les rapports de police qui, dans toutes les affaires criminelles, jouent le rôle principal, bien qu'ils n'apparaissent guère au grand jour et ne soient là que pour renseignement.

Ces rapports constataient que madame veuve Morisset, arrivée à Paris, près d'un an auparavant, avec ses deux enfants, s'était aussitôt installée rue du Val-de-Grâce, dans l'appartement que nous connaissons, et y avait vécu absolument isolée, ne voyant et ne recevant personne, sortant peu, seulement pour reporter son ouvrage et celui de sa fille dans un ou deux magasins pour qui elles travaillaient.

Le fils, depuis la même époque à peu près, donnait des leçons de mathématiques et de chimie, dans l'*Institution industrielle* de M. X.., rue d'Enfer.

M. X... n'avait jamais eu qu'à se louer de la régularité, du zèle et de l'intelligence du jeune René Morisset.

Quant aux mœurs de la famille, on déclarait unanimement qu'elles étaient excellentes.

Mademoiselle Morisset, d'une beauté exceptionnelle et qui frappait tout le monde, ne sortait jamais seule. Le dimanche, elle se promenait parfois, mais en compagnie de sa mère ou de son frère.

Ce ménage vivait très pauvrement, ne faisait point de dettes et payait tout comptant.

En somme, les rapports étaient excellents, et la vie menée par ces trois personnes était si simple, si régulière, si isolée, qu'on ne pouvait comprendre comment un drame, et un drame judiciaire surtout, avait pu se produire dans un semblable milieu.

— C'est à en perdre son latin, grommelait M. Plaute Plantain.

René n'avait point de maitresse.

Claire, ni sa mère, n'avaient point d'amants

Où diable chercher la cause du crime, son auteur ?

Autre fait remarquable et qui frappait également le juge :

Dès que la mère avait été morte, dès qu'elle avait été enterrée plutôt, le bruit s'était brusquement répandu qu'elle était victime d'un assassinat. Tout le monde le répétait dans le quartier, et personne ne pouvait dire pourquoi ; chacun le tenait de son voisin, chacun l'avait entendu dire et le redisait, mais personne ne pouvait expliquer ou justifier cette rumeur.

— Je l'ai entendu dire, répondaient tous les témoins. Quant à moi, je n'y aurais jamais pensé.

Mais qui donc l'avait dit le premier ?

Et sur quel fait ce premier accusateur s'était-il basé ?

Impossible de le savoir.

L'origine du bruit était aussi mystérieuse, aussi incompréhensible, que l'origine du crime.

Cependant une lettre anonyme jointe au rapport secret du commissaire de police donnait des détails assez précis sur la façon dont madame Morisset était morte, et semblait faire peser de graves soupçons sur les enfants de la veuve, sans, néanmoins, les dénoncer catégoriquement.

C'est même en partie cette lettre qui avait dicté la conduite et les allures du commissaire de police dans sa première enquête, telle que nous l'avons rapportée au début de ce récit véridique.

D'ailleurs, le rapport du commissaire, nous devons le constater, ainsi que le procès-verbal de Chat-Mouillé, signé par René et par Claire, leur était formellement défavorable et faisait planer sur leur tête une suspicion terrible.

Mais, y avait-il eu crime ?

Malheureusement, cela n'était pas douteux.

Non-seulement la disparition du coffret semblait le prouver, mais le rapport des médecins chargés de l'autopsie ne permettait aucune hésitation à cet égard.

Le corps de madame Morisset avait été exhumé et porté à la Morgue, où deux médecins, commis à cet effet, avaient procédé à une série d'expériences délicates et concluantes.

Voici les passages principaux de leur rapport :

« Le corps, extérieurement, ne présente aucune trace de violence. La pose en est ordinaire. L'expression des traits est calme. Il n'y a eu évidemment aucune lutte, aucun coup

porté avec un instrument quelconque. La mort semble absolument naturelle.

» Les lèvres et l'intérieur de la bouche n'offrent aucune apparence de l'ingurgitation d'un poison de nature caustique.

» Cependant, la main droite porte, à la dernière phalange de l'index, intérieurement et légèrement de côté, la trace à peine visible d'une piqûre peu profonde, telle que pourrait la produire, par exemple, l'introduction de la pointe d'une forte épingle, ou d'un poinçon, comme s'en servent quelquefois les ouvrières pour certains petits travaux de broderie.

» Nous avons examiné attentivement cette petite blessure, presque invisible. Il est certain qu'elle a été faite pendant la vie du sujet. Il est non moins certain qu'elle a été faite peu de temps avant la mort, car la cicatrisation n'est point commencée, et les lèvres de la plaie sont franchement et nettement tranchées, sans qu'il y ait trace d'enflure ou d'inflammation quelconque.

» En un mot, la blessure est telle qu'il y a lieu de croire que la mort est survenue presque au même instant.

» Nous avons alors procédé à l'ouverture du corps.

» Dès l'abord, nous avons été frappés par une odeur encore très marquée d'essence d'amande amère, qui nous a fait songer immédiatement à l'acide prussique, bien que ce poison, presque impossible à se procurer et difficile à préparer, soit d'un emploi extraordinairement rare.

» Nous avons étudié successivement les principaux viscères.

» L'estomac était vide et indiquait que le sujet avait succombé au moins six heures après son dernier repas, c'est-à-dire vers minuit ou une heure du matin, si le repas du soir avait eu lieu, suivant l'habitude, entre six et sept heures.

» Il n'offrait aucun symptôme particulier, aucune inflammation caractéristique.

» Le cœur était sain, et n'avait aucune lésion organique. Les poumons présentaient un engorgement de sang noir et très épais, ainsi que la pie-mère ou enveloppe du cerveau.

» Tout, d'ailleurs, révélait une mort foudroyante; et l'odeur d'amande amère, jointe à la présence de la blessure presque imperceptible de l'index de la main droite, nous portait à rechercher la présence de l'acide prussique.

» Nous avons donc procédé à l'expérience suivante :

» Nous avons mis du sang du sujet dans un verre de montre. Nous l'avons recouvert d'un autre verre de montre badigeonné d'une solution de nitrate d'argent.

» Nous avons exposé le tout à une température de 60°.

» Nous avons alors vu le sang se distiller et aller former, sur le verre supérieur, avec le nitrate d'argent, une couche d'un blanc jaunâtre et que l'analyse nous a fait reconnaître comme étant du cyanure d'argent.

» Cette expérience est décisive ; et, pour nous, il est incontestable que la personne dont le corps était soumis à l'autopsie a succombé sous l'action de l'acide prussique.

» Maintenant, comment ce poison a-t-il éte pris ou administré ? »

Ici le rapport se livrait à une série de considérations techniques fort longues, et qui n'intéresseraient guère le lecteur, desquelles il résultait que l'acide prussique n'avait pas été avalé et n'avait point pénétré d'abord dans l'estomac.

« Pour nous, concluaient les hommes de la science, le poison a dû être mis en contact direct avec le sang, par la piqûre que nous avons déjà signalée à l'index de la main droite.

» Seulement, il a fallu un instrument spécial.

» En effet, une pointe simplement trempée dans l'acide cyanhydrique n'eût point causé la mort.

» Cet acide est très volatil, et une pointe, qu'on en aurait imbibée par immersion, se sécherait avec une extrême rapidité.

» De plus, la pointe s'essuierait en traversant l'épiderme et n'apporterait plus, dans le tissu vasculaire, qu'une quantité infinitésimale de poison, absolument insuffisante à causer la mort.

» Or, pour tuer un homme, il faut au moins deux gouttes d'acide.

» En admettant donc que le poison ait été introduit par la petite blessure signalée, et nous n'admettons pas qu'il ait pu l'être autrement, il faut qu'on se soit servi d'un appareil analogue à celui des serpents venimeux, c'est-à-dire ayant une ampoule pleine de poison s'ajustant à une pointe traversée d'un petit canal, de telle sorte que la pointe, en pénétrant dans les chairs, aurait conduit l'acide cyanhydrique, dit acide prussique, jusqu'au tissu où il pouvait occasionner la mort par son contact avec le sang.

» En considérant attentivement la piqûre et sa situation à la partie interne de l'index de la main droite, un peu sur le côté, on est porté à constater qu'une bague placée au petit doigt de la main gauche d'une autre personne, et munie de l'appareil que nous venons de décrire, aurait

produit exactement cette plaie, à cet endroit, par une pression de main amicale.

» Nous concluons donc positivement à un empoisonnement, et nous croyons que l'idée de suicide doit être écartée, car une personne désireuse de se tuer aurait choisi tout autre endroit pour l'introduction du poison, et surtout ne se serait pas blessée à la main droite. »

VII

COUSIN ET COUSINE.

Le soir de ce même jour où Plaute Plantain analysait avec une attention passionnée le dossier de l'*Affaire veuve Morisset*, le comte d'Orsan, en son magnifique hôtel de la rue de l'Université, donnait un grand bal. On était à la fin de l'hiver, et les fêtes de l'hôtel d'Orsan étaient célèbres dans tout Paris par leur magnificence.

M. d'Orsan était, d'ailleurs, sénateur de l'Empire, familier des Tuileries, et l'un des favoris les plus intimes de Napoléon III, auquel il passait pour avoir rendu de ces services que les princes paient fort cher et n'oublient jamais, si oublieux qu'ils soient d'habitude des services rendus.

Quels étaient ces services ?

C'est ce que d'Orsan ni son maître ne disaient point ; mais le bruit courait que le comte avait, plus d'une fois, rabattu pour l'empereur un gibier qui portait chignon, ne se tuait pas, se laissait apprivoiser, et se nourrissait des billets de banque fournis par les contribuables.

Que cela fût vrai ou non, à l'époque où commence ce récit, d'Orsan, sénateur, décoré, adulé, considéré, jouissait d'une immense fortune, du fait des générosités impériales et du fait de sa femme, personne charmante que tout le monde aimait pour sa grâce, son affabilité de bon ton et sa douceur sympathique.

La comtesse avait été ravissante et était encore fort jolie à trente-six ans. Elle n'en paraissait, il est vrai, que trente tout au plus, malgré un grand garçon de seize ans, dont elle se parait avec une certaine coquetterie, car, à voir, l'un près

de l'autre, le fils et la mère, on eût dit le frère et la sœur aînée.

Delphine était née à Genève, de famille française réfugiée à la suite de la révocation de l'édit de Nantes, et n'avait pris du type genevois que les longs traits, la taille fine et haute, l'air distingué et un peu froid au premier abord, — moins la raideur, les grands pieds plats et la pruderie calviniste du regard et des façons.

Elle était blonde avec les yeux bleus, couleur du lac, qui sont propres aux habitants du pays, et son sang gaulois primitif affinait ses sourires, animait son regard, répandait la grâce et le charme sur un ensemble qui eût été facilement rèche et dédaigneux, si elle n'avait quitté son pays depuis longtemps et perdu, dans le tourbillon parisien, l'exécrable vernis de la bigoterie protestante, qui ne vaut pas mieux que l'autre.

De son éducation calviniste, de ce milieu étroit et fort sévère... d'apparences, elle n'avait gardé moralement qu'un certain tour sérieux d'esprit, qui n'empêchait pas la gaieté, et le respect d'un certain nombre de vertus privées dont elle avait laissé la maussaderie à ses compatriotes de la vieille cité protestante.

Ce soir-là, vers onze heures, la fête était dans tout son éclat. Les salons regorgeaient de monde, monde politique officiel, monde de la banque, monde artiste aussi, et le regard ne savait où se fixer parmi tant de beautés, audacieusement décolletées, couvertes de diamants, et imitant la cour par l'excentricité et l'éclat tapageur des toilettes.

Cependant, au milieu de toutes ces femmes également éblouissantes et plus ou moins charmantes, on ne tardait pas à distinguer une jeune fille, tète adorable et qui n'empruntait pas tout son éclat aux lumières et à ce déshabillé galamment riche sous lequel une femme est si rarement laide ou désagréable.

Sa toilette était ravissante et suivait la mode, mais on l'oubliait pour admirer le visage et tout ce que montrait sa robe de bal.

Cette jeune personne pouvait avoir vingt ans. Elle était déjà femme, tout en gardant la grâce des formes juvéniles. Ni grande, ni petite, elle avait les cheveux d'un blond doré magnifique, les sourcils châtain foncé, l'œil brun, le nez droit, la bouche un peu grande, avec de ces lèvres qui font rêver aux baisers, et une double rangée de perles qu'elle appelait des dents.

Son regard profond et quelque peu résolu, quoique riant, sa pose à la fois ferme et gracieuse, son air qui n'était ni

niaisement candide, ni sottement prétentieux, ni ridiculement *Benoiton*, la distinguaient de toutes les autres femmes réunies là.

On sentait une nature supérieure, un esprit audacieux, un cœur courageux, une de ces créatures d'élite, en un mot, que l'on rencontre si rarement chez les femmes, grâce à l'éducation à la fois fausse, incomplète et malsaine qu'on a l'habitude de leur donner.

On venait de commencer un quadrille; après avoir refusé plusieurs danseurs, la jeune fille s'était assise près d'une fenêtre ouverte sur la serre magnifique de l'hôtel, aspirant l'air parfumé et les tièdes senteurs que lui envoyaient les plantes des Tropiques rassemblées là à grands frais par la comtesse d'Orsan, qui avait la passion des fleurs.

Tout à coup, elle détourna la tête pour appeler un jeune homme, ou plutôt un adolescent à prétentions d'homme, qui passait près d'elle, l'air ennuyé.

C'était M. le vicomte, autrement dit, Frédéric d'Orsan, fils unique du comte et de la comtesse, fort joli garçon, aux cheveux noirs, aux yeux bleus, à la bouche minaudière et dédaigneuse, svelte, élancé, mais gâté par une expression d'impertinence et un petit aspect *revenu de tout* qui lui allait fort mal, bien qu'il en fût extrêmement fier.

Une promesse de moustache et de favoris, qui seraient blonds plus tard, veloutaient sa lèvre supérieure et ses joues roses.

Il avait des diamants à sa chemise, une énorme chevalière au petit doigt de la main gauche, par-dessus son gant, et une chaîne de montre ornée de bibelots fort coûteux, mais d'un goût exquis.

— Frédéric, lui dit la jeune fille, vous ne dansez donc pas?

— Moi, fit-il d'un air détaché, en zézayant légèrement, je ne danse jamais.

— C'est vrai, répondit-elle en souriant, j'oubliais que les *hommes* à présent renoncent à la danse, et la laissent aux petits jeunes gens qui ont besoin de se pousser dans le monde.

— Ma chère cousine, vous vous moquez toujours de moi, mais vous avez tort. Pourquoi ne dansez-vous pas vous-même? Vous êtes une jeune fille !

— Oh ! j'ai dansé presque tout le temps; mais je suis lasse et le quadrille m'ennuie ; il demande trop d'esprit chez le danseur.

— Et vous êtes exigeante, je le sais.

— Qu'avez-vous fait jusqu'à présent ? Je ne vous ai pas encore vu.

— Je sors du jeu... j'ai perdu cent louis !

— Toujours comme un homme ! répliqua la cousine en riant.

Frédéric rougit légèrement.

— Je vous laisse, Caroline, lui dit-il piqué ; vous êtes dans vos humeurs méchantes.

— Mais, non, asseyez-vous là pour me tenir compagnie. J'ai de la peine à vous prendre au sérieux, c'est vrai, et j'oublie toujours que vous êtes né à quarante ans, après avoir beaucoup vécu ; mais il faut me pardonner ; moi, je n'ai que vingt ans, et je suis une jeune fille folle et rieuse.

Frédéric, après une seconde d'hésitation, s'assit auprès d'elle.

— Ma foi ! ce n'est pas ce que dit votre frère. Il paraît que vous êtes diablement sévère avec lui.

Caroline haussa ses blanches épaules.

— Raimond a huit ans, reprit-elle, et nous n'avons plus de mère ; mon père m'a gâtée si horriblement qu'avec un autre caractère que le mien je serais devenue une petite sotte, égoïste, capricieuse, exigeante et ignorante. J'ai compris le danger. Raimond n'a pas ma nature du tout : c'est pour cela que je veille sur lui et que je passe pour sévère... J'ai mon exemple et le vôtre... Je sais ce que deviennent ou peuvent devenir les enfants trop gâtés...

— Et alors...

— Et alors, c'est pour que Raimond ne vous ressemble pas, que je prends le rôle ingrat de maman inflexible. Il m'en remerciera plus tard.

— Vous trouvez donc que c'est un bien vilain modèle que le mien ? demanda Frédéric, ne sachant s'il devait rire ou montrer son irritation.

— Mon cousin, si vous m'interrogez sur votre compte, nous allons nous quereller... parce que je ne pourrai jamais vous dire autant de bien de vous que vous en pensez vous-même.

— Heureusement que tout le monde ne voit pas avec vos yeux, fit-il en pinçant les lèvres d'un air de fatuité mystérieuse.

— Oui, oui, répondit Caroline ; je sais que les petites dames vous adorent...

— Ah ! vous savez...

Et il se rengorgea.

— Sans doute... C'est vous qui me l'avez dit, continua-t-elle en l'enveloppant d'un regard moqueur.

Frédéric d'Orsan comprit qu'il n'aurait pas le dessus avec elle, et, autant pour détourner la conversation que pour ne

pas montrer combien il était touché par toutes ces piqûres d'épingle, il s'écria vivement :

— Tiens ! voici M. Plaute Plantain qui arrive ! Je parie qu'il cherche papa.

— Qui est ce monsieur ? demanda Caroline en mesurant et évaluant d'un seul coup d'œil le personnage que nous avons déjà dépeint et qui passait, après avoir salué obséquieusement le jeune vicomte.

— Oh ! fit Frédéric sur un ton de protection dédaigneuse, un petit juge de province, parent éloigné, par alliance, de la comtesse.

— Un parent... pauvre ! ajouta la jeune fille, comme conclusion au sourire de son cousin.

— Vous l'avez dit. Papa s'intéresse à lui. Il l'a fait venir à Paris. On vient de le nommer juge d'instruction, et il a, pour première affaire, une affaire très dramatique et très compliquée, où il perd la tête.

— Si c'était pour en retrouver une autre, le mal ne serait pas grand, répondit Caroline en riant. Mais quelle est cette affaire si compliquée et si dramatique ?

— Comment, vous n'en avez pas entendu parler ! Vous ne lisez donc plus les journaux... car vous êtes une jeune fille fort originale... vous lisez ces choses-là !

— Et vous, Frédéric ?

— Moi, je suis abonné au *Sport* et au *Figaro*, ça me suffit.

— Vous en avez bien l'air ! répliqua Caroline entre bas et haut, en montrant à demi ses dents blanches.

— Du diable si je m'occupe de politique ou du reste, continua Frédéric, qui fit semblant de n'avoir pas entendu, ou qui, peut-être, n'avait pas entendu.

— Mon cher cousin, je lis, en effet, les journaux, pas les vôtres ; mais vous oubliez que je viens de passer quinze jours à la campagne... que je suis arrivée ce matin et que je n'ai eu que juste le temps de me mettre sous les armes pour ne pas faire tache dans le salon de ma tante, la comtesse d'Orsan.

— Tiens, c'est vrai ! Quelle drôle d'idée d'aller à la campagne, en février, par la neige.

— Un incendie avait brûlé la grange et la maison d'un de nos fermiers, et comme les pauvres gens étaient par le fait ruinés et au désespoir, je suis allée les consoler et leur porter des secours, et je suis restée là pour que tout s'accomplît comme je l'entendais.

— Ah ! oui ! vous vous dérangez pour ces gens-là ! Vous êtes une excentrique des pieds à la tête.

— Mon Dieu, oui, mon cher vicomte, j'ai l'excentricité de croire que ces gens-là souffrent de même que nous, que le froid et la faim sont aussi désagréables pour eux, qu'ils le seraient pour nous, si nous étions sans feu et sans pain, et, comme de plus, c'est leur travail qui nous nourrit...

Elle s'arrêta en voyant les yeux grands ouverts et l'air stupéfait et narquois à la fois du jeune homme.

Elle sourit et reprit :

— Mais revenons à cette affaire. Qu'est-ce que c'est ?

— Un crime horrible ! Une veuve assassinée probablement par ses enfants. Ce sera très drôle. Le *Figaro* m'a bien amusé, en racontant toute l'histoire. Voilà un journal intéressant. L'Affaire Morisset ! Des lettres grandes comme le doigt, et six colonnes de *racontars !* La petite est charmante, paraît-il : j'irai au jugement.

— Morisset ! répéta Caroline en tressaillant et regardant son cousin. Quel Morisset ?

— La veuve Morisset ! rue du Val-de-Grâce. Deux enfants, un garçon nommé René, une fille nommée Claire, une petite coquine tout à fait affriolante !

Caroline était devenue plus blanche que sa robe de mousseline et paraissait près de s'évanouir.

— Mais qu'avez-vous, cousine ? demanda Frédéric. Est-ce que vous vous trouvez mal ?

— Non ! non, fit la jeune fille en se redressant par un violent effort. La chaleur.., la tête m'a tourné. Donnez-moi le bras et marchons un peu.

Frédéric se leva et lui tendit la main.

Caroline s'efforça de sourire, mais ses lèvres étaient décolorées et ses jambes tremblaient sous elle.

VIII

LE LOUP ET L'AGNEAU.

Le lendemain matin, Plaute Plantain, bien qu'il fût rentré tard du bal, se leva de bonne heure, en proie à une sorte de fièvre et résolu à sortir de l'incertitude où le plongeait l'affaire veuve Morisset.

Il avait fait convoquer, pour midi, à son cabinet officiel, au Palais de Justice, les quelques rares personnes qu'il pouvait interroger

Leur nombre, en effet, se réduisait presque à rien. La vie retirée de la veuve Morisset ne l'avait mise en rapport qu'avec bien peu de gens, et comme de plus le crime s'était accompli mystérieusement, la nuit, dans sa chambre, loin de tous les regards, il ne savait réellement à qui s'adresser pour avoir des renseignements et obtenir des révélations quelconques.

De ce côté, les recherches de la police n'avaient donné aucun résultat, et l'enquête faite dans le quartier, chez M. X..., le maître de l'institution où René donnait des leçons, auprès des patrons et des employés des deux magasins pour lesquels travaillaient la mère et la fille, n'avait rien produit.

La concierge, ce mouchard officieux attaché à chaque maison parisienne, ne savait rien, ne signalait aucun fait de nature à éclairer la justice.

Et cependant Plaute Plantain sentait la nécessité d'agir énergiquement, d'aboutir vite.

La veille au soir, il avait confié ses incertitudes et ses angoisses à son protecteur, au comte d'Orsan, qu'il admirait avec une sorte de sincérité naïve.

Cet homme qu'il savait avoir été fort pauvre, ainsi qu'il l'était lui-même, et qui, en moins de dix ans, avait rapidement gravi tous les échelons de la fortune et des honneurs, lui inspirait une sorte de respect profond et l'éblouissait, lui, fils mal venu d'un huissier de province, que le besoin de parvenir dévorait aussi, mais qui serait resté obscur et misérable petit juge dans une infime sous-préfecture, si le sénateur n'avait daigné lui tendre la main, n'avait consenti à reconnaître cette parenté éloignée, par alliance, presque problématique, avec la comtesse, dont il s'était recommandé dans une heure de désespoir, comme un joueur décavé met son dernier louis sur une carte.

Or, le comte ne lui avait pas caché que l'avenir de Plaute Plantain dépendrait, suivant toute probabilité, de la façon plus ou moins rapide et satisfaisante dont ledit Plaute Plantain mènerait cette affaire, en débrouillerait l'écheveau compliqué.

— J'en ai causé, ce matin même, avec l'empereur, lui avait dit d'Orsan. Sa Majesté s'effraie et s'irrite de la répétition fréquente de ces crimes odieux. Elle veut y mettre un terme par une répression foudroyande et sévère. Avisez donc, vite et bien. Napoléon III aime les hommes d'action et de résolution. Vous êtes prévenu. Le reste vous regarde. Mais ne vous endormez pas ; c'est votre première affaire, et c'est par elle qu'on jugera de vos capacités !

A bon entendeur, salut !

Plaute était depuis trop longtemps dans la magistrature pour ne pas comprendre que cela voulait dire, sous l'empire :

« Trouvez un coupable à tout prix, et, si vous ne mettez pas la main dessus, au besoin inventez-en un. Pourvu que le jury condamne quelqu'un, la société est satisfaite, la justice triomphe et le magistrat reçoit de l'avancement. »

C'est ainsi qu'on entendait alors les choses, et qu'on les entend encore !

De plus, le bruit public, les racontars des journaux, les rapports de police, tout concordait à faire *véhémentement* soupçonner les enfants de la victime...

Plantain n'était pas très convaincu de leur culpabilité probable, et il y voyait bien quelques invraisemblances ; mais il désirait vivement qu'ils fussent coupables pour le tirer d'affaire, et il n'y a rien de plus dangereux qu'une semblable disposition d'esprit chez un juge, car, tout naturellement et le plus inconsciemment du monde, il en arrive à grouper tous les faits dans le sens de ses désirs, et à faire un procès de tendance dont le plus innocent a beau-

coup de mal à se dépêtrer, si même il n'y succombe pas.

A onze heures et demie, il était à son cabinet, au Palais de Justice, où l'attendait son greffier.

— Eh bien, lui dit-il, les pièces relatives à l'état civil de la famille Morisset sont-elles arrivées?

— Non, monsieur.

— Il n'est rien venu non plus du ministère de la guerre, où nous avons demandé qu'on recherchât la trace du père et du mari, ainsi que de sa mort au siége de Sébastopol?

— Non, monsieur.

— Cela est fort désagréable! Ces pièces nous auraient guidés, en tous cas éclairés, sur bien des points obscurs.

Plaute se promenait dans son cabinet avec agitation.

— Voyez, fit-il tout à coup, si le fils et la fille sont là. Je vais toujours les interroger en attendant. Je ne puis perdre ainsi cette journée.

Le greffier sonna; l'huissier de service à la porte entra.

— Est-ce que les témoins Morisset sont là? demanda-t-il.

— Ils viennent d'arriver.

— Alors, faites entrer le jeune homme d'abord; et, quand il ressortira, introduisez immédiatement la jeune fille, sans laisser le temps au frère et à la sœur de se parler.

Le juge s'assit devant son bureau, tournant le dos à la lumière, et on introduisit René, qui remplit les premières formalités avec le greffier en lui disant ses nom, prénoms, profession, lieu de naissance, âge, etc., etc.

Pendant tout ce temps, le juge ne le quittait pas des yeux.

L'attitude de René était bien différente de celle que nous lui avons vue devant le commissaire de police.

A ce moment, bouleversé par la révélation inattendue du crime commis sur la personne de sa mère, il s'était montré assez irrité des façons et des questions de M. Leroux, plein de susceptibilités, comme révolté de cette brusque invasion dans sa vie privée et celle de sa famille.

Aujourd'hui, il paraissait triste, découragé, inquiet, absolument soumis.

Il avait eu le temps de réfléchir à la situation, de la comprendre, de la retourner sous toutes ses faces.

Elle était terrible pour lui et pour sa sœur.

Il ne doutait plus du crime, et sentait qu'une inimitié farouche, une menace vague, mais formidable dans son inconnu, planait sur sa tête et sur celle de sa sœur, tristes orphelins sans appui, n'ayant pas un être à qui se confier, qui pût les protéger, pauvres, de plus, ce qui est toujours

une faiblesse et un tort impardonnable dans toutes les circonstances de la vie.

Il sentait bien aussi que des suspicions pesaient sur lui et sur Claire.

Cela l'avait exaspéré et révolté, quand il l'avait compris, en repassant dans son esprit la conduite, le ton, les questions du commissaire de police : maintenant cela l'effrayait.

Puis il avait soif de venger sa mère, de connaître le misérable qui avait commis ce crime lâche, infâme, monstrueux.

Car, enfin, pourquoi tuer cette pauvre femme, cette pauvre mère, faire d'un coup deux orphelins ?

Pour voler ?

Non. Il n'y avait rien à prendre chez eux, et, d'ailleurs, on n'avait point fouillé les meubles, rien forcé, rien enlevé, sauf le coffret qui contenait les papiers de famille, ces papiers auxquels madame veuve Morisset tenait tant, et qu'elle cachait avec un soin si jaloux.

C'était donc pour s'emparer de ces papiers, pour les faire disparaître, que le crime avait été commis !

Mais à qui ces papiers pouvaient-ils être utiles ?

— Aux enfants ! à lui, René, à elle, Claire !

C'était donc contre eux que l'assassin avait voulu agir !

Ils avaient donc des ennemis ?

Qui sait si ces ennemis s'en tiendraient là ?

S'ils n'essaieraient pas, à présent, de frapper directement le jeune homme et la jeune fille ?

Pour lui, il les bravait, il se jurait de les trouver, de les punir. Mais il fallait aussi protéger Claire, et le pourrait-il, pauvre, misérable, absorbé par les nécessités du travail quotidien comme il l'était ?

Quand il pensait à tout cela, il avait peur; il se sentait envahi d'une sorte de vertige au milieu de la nuit qui l'entourait, devant l'abîme qu'il pressentait sous ses pieds sans le voir, croyant sentir des ombres derrière lui, derrière sa sœur, prêtes à les pousser dans le précipice.

Puis cette idée, qu'on pouvait les soupçonner, les accuser, que des êtres quelconques, des inconnus, peut-être même ce juge qu'il avait là sous les yeux, le regardaient comme un parricide possible... probable...!

C'était à en devenir fou !

Mais René était une nature énergique.

Il se disait qu'il était sur un champ de bataille, qu'il fallait vaincre, et il y était résolu.

Il avait donc réuni tout son sang-froid et arrivait décidé à conquérir la sympathie, l'estime, la confiance du

juge d'instruction, à lui parler à cœur ouvert, comme un fils à son père.

Aussi, dès que les premieres formalités furent remplies, dès qu'il eût prêté le serment exigé des témoins, il s'adressa au juge, sans attendre même ses questions, et lui dit :

— Monsieur, j'ai beaucoup réfléchi à l'affaire cruelle qui m'amène, ainsi que ma sœur, dans votre cabinet, et que vous êtes chargé d'instruire. Si mystérieuse, si incompréhensible qu'elle soit, il me semble entrevoir quelque chose, et je crois que ce que je vais vous exposer pourra vous guider, vous éclairer. Sur le premier moment, n'ayant jamais songé que la mort de ma mère ne fût pas naturelle, bouleversé par la douleur de cette perte foudroyante, écrasé par la révélation brutale du commissaire de police, je n'ai rien compris nettement, je ne me suis rien rappelé, je n'ai pensé à rien. De là vient le décousu de mes premières réponses et leur sécheresse ; mais, depuis, j'ai recherché dans ma mémoire, retrouvé, comparé entre eux plusieurs petits faits, bien insignifiants en apparence, mais qui, cependant, ont leur importance, et j'ose appeler sur eux votre attention et votre sagacité.

— Ah ! ah ! pensa M. Plantain, il se sent soupçonné, menacé ; il comprend la maladresse de ses premières réponses, il veut y revenir, en effacer l'impression. Ecoutons-le, laissons-le parler... Je préfère cela au silence, ou à de simples réponses à mes questions. Nous allons connaître le plan qu'il adopte. Il est impossible qu'il ne lève pas quelque lièvre nouveau, ou qu'il ne tombe pas dans quelques contradictions, s'il est le coupable, comme tout porte à le croire.

— Monsieur, dit le juge tout haut, avec une grande bonhomie, nous sommes ici pour chercher la vérité ensemble. Parlez donc, et, surtout, tâchez de ne rien oublier, car le moindre détail a son importance.

Le ton de sympathie calculée de Plaute Plantain trompa et toucha vivement René, qui, plus rassuré, poursuivit.

IX

LE ROMAN DE RENÉ.

— Monsieur, reprit donc René, la mort si brusque, si inattendue de ma pauvre mère, en me causant la douleur la plus cruelle que j'eusse encore ressentie, avait effacé tout le reste de ma mémoire ; mais maintenant que je sais, à n'en pas douter, qu'elle a succombé victime d'un assassinat, d'un empoisonnement par l'acide prussique, je me rappelle plusieurs petites circonstances dont vous allez comprendre la portée. Et d'abord, ma pauvre mère, depuis quelques semaines, paraissait préoccupée, agitée, tantôt triste, tantôt gaie. Parfois, je l'ai surprise avec des traces de larmes sous ses paupières rougies; Claire, ma sœur, a fait les mêmes remarques que moi, à cet égard, et vous le dira, quand vous l'interrogerez...

— Bien, pensa Plaute Plantain : ils se sont entendus, ils ont combiné leur déposition.

— Continuez, fit le juge tout haut.

En parlant de sa mère, René semblait s'émouvoir, et sa voix devenait moins ferme, moins assurée.

— Elle nous regardait aussi avec plus de tendresse, nous embrassait parfois avec une sorte de passion contenue plus marquée qu'à l'habitude. Elle sortait aussi un peu plus souvent, sous un prétexte ou sous un autre ; cela ne nous frappait pas, car nous n'avions aucune raison pour que notre attention fût éveillée. Huit jours avant sa mort, même, un soir, elle rentra fort tard. Nous commencions à nous inquiéter. Mais elle nous dit, à son retour, qu'elle avait

attendu dans un nouveau magasin qu'on lui avait indiqué, pour de l'ouvrage très avantageux...

— Vous ne lui avez pas demandé quel était ce magasin ?

— Ma foi, monsieur, je ne me rappelle plus, et si elle l'a dit, cela ne m'a pas frappé, ou je l'ai oublié à la suite de l'affreux coup que nous avons reçu.

— C'est fâcheux ! fit M. Plantain.

Puis tout bas :

— Je m'y attendais... Il ne donnera que des explications vagues et impossibles à contrôler.

— Mais, il y a plus, poursuivit René, et les deux faits que je vais vous rapporter m'ont vivement frappé, même sur le moment.

René reprit haleine.

Le juge ne le quittait pas des yeux, et ce regard fixe et vague tout à la fois, car on se rappelle que Plaute Plantain louchait légèrement, troublait le jeune homme, l'embarrassait, quoi qu'il fit pour échapper à cette sensation qui lui pesait.

— Vous vous rappelez, monsieur, continua-t-il en rougissant, que nous ignorons le nom de notre mère, si nous savons celui de notre père...

— Oui, oui, répondit le juge, comprenant qu'il fallait encourager le jeune homme et l'entretenir dans une certaine confiance.

— Cette ignorance a même amené le commissaire de police à des suppositions pénibles... mais qui seront levées par les renseignements que la justice a demandés, et que vous allez bientôt recevoir...

— En effet, je les attends de minute en minute, et je suis même étonné qu'ils ne soient pas encore arrivés...

— Cela prouve, poursuivit René avec un peu plus d'entrain, qu'il y a, dans le passé de notre famille, quelque secret .. comme il s'en trouve souvent dans les familles le plus haut placées et les plus considérées... Ce secret, je ne le connais point, et je ne m'en inquiétais pas plus que ma sœur... Nous croyions en notre mère, qui était une sainte, et le modèle de toutes les vertus... Ce secret ne peut être qu'honorable, et pourtant il m'est cruel de penser que tout à l'heure, peut-être, il sera publié, connu par des étrangers, avant de l'être par nous, alors que ma mère tenait tant à le cacher, à ne le révéler, le jour venu, qu'à ses enfants... Mais la disparition incompréhensible de ce coffret... Voyez-vous, monsieur, ajouta René avec force, c'est pour ce secret, c'est pour les papiers que ma mère gardait, qu'elle a été assassinée... c'est pour nous frapper, nous, ses

enfants, ensuite, qu'on a commis ce crime hideux !... Ah! le misérable! Si je savais qui...

René s'arrêta en proie à une agitation violente, ses yeux jetaient des éclairs, et ses mains se crispaient. Il était effrayant de haine et de soif de vengeance.

— C'est un homme à passions violentes et redoutables, pensait le juge en l'étudiant. Il peut être fort dangereux, malgré son air doux et distingué au premier abord.

Et Plaute Plantain enregistra cette observation dans son cerveau.

— Je comprends votre colère et votre indignation, fit-il d'un air doucereux.

— Oh ! quand j'y pense, murmura René les dents serrées, je me sens capable de tout !

— Capable de tout ! inscrivit mentalement M. Plantain. Revenons aux faits, reprit-il en s'adressant au jeune homme.

— Oui, vous avez raison. Où en étais-je? Ah ! j'y suis ! Quelques jours avant sa mort, ma mère nous dit, avec émotion et tendresse, mais plutôt joyeuse :

— « Pauvres enfants ! j'aurai probablement une grande nouvelle à vous annoncer prochainement. Notre sort changera peut-être... Ne m'interrogez pas... J'ai tort de vous dire cela... Mais je sais combien vous m'aimez, et combien vous êtes raisonnables.... »

— Ah ! fit M. Plantain, votre mère vous a dit que votre sort allait changer!... En effet, cela est important. Comment n'en avez-vous pas parlé jusqu'à présent, ni votre sœur?

— Je vous l'ai dit, monsieur : ma sœur et moi, nous avons été réellement comme hébétés, comme hors de nous, pendant plusieurs jours.

— Et l'autre fait ?

— Il est plus grave, mais moins positif.

— Voyons cela.

— C'était l'avant-veille du crime. Je rentrais, à la nuit tombante, après avoir fait mon cours ordinaire à l'institution X... En montant l'escalier, je rencontrai un homme, un individu qui descendait. C'était à l'étage au-dessous du nôtre. Vous savez que nous habitons le dernier étage de la maison, et que notre appartement est le seul de cet étage, occupé, pour le reste, par les greniers dépendant des autres logements ..

— Oui, parfaitement, fit M. Plantain.

— Or, cet individu n'était pas un locataire de la maison, j'en suis certain, et, de plus, il m'avait semblé, au moment

où il passait près de moi, entendre la porte de notre appartement se refermer brusquement...

— Ah ! très bien. Continuez...

— Arrivé à notre porte, je l'ouvris avec ma clef; et, en apercevant ma mère, je lui demandai si quelqu'un ne sortait pas de chez nous ?

— Que vous répondit-elle ?

— Elle me répondit que non. Mais sa voix, il me le semble maintenant, était un peu altérée.

— Vraiment ! Et sa figure ?

— Je ne pus la voir.

— Comment cela ?

— Il faisait très obscur... il n'y avait encore aucune lumière d'allumée...

— Et vous n'avez pas insisté ?

— Je n'y ai pas songé... ma mère me disait non. Elle me parla d'autre chose... je n'y pensai plus.

— C'est fâcheux. Mais votre sœur, qui ne la quittait jamais... aurait pu vous renseigner...

— Justement, ma sœur était sortie pour les emplettes du repas du soir... ce qui arrivait bien rarement... Elle ne rentra que quelques minutes après moi...

— Toujours le même système, pensait le juge ne sortant pas non plus du sien, des affirmations vagues, décousues, et dont la preuve n'existe pas.

— Mais, reprit-il à haute voix, vous pourriez donner le signalement de cet individu, rencontré par vous dans l'escalier ?

— Hélas ! non. Je ne l'ai pour ainsi dire pas vu. Il faisait obscur. Il a passé vite.

— Vous avez pourtant reconnu que ce n'était pas un locataire de la maison.

— Oh ! ça, j'en suis certain; mais ses traits m'ont complétement échappé. Il m'a paru assez grand, assez maigre, un homme ni jeune ni vieux. Il était vêtu de couleurs sombres : un paletot, un chapeau de feutre enfoncé sur les yeux .. de la barbe, je crois...

— Voilà un signalement bien vague et qui ressemble à tout le monde, conclut le juge qui s'y attendait ; cependant, nous interrogerons la concierge : elle aura mieux vu que vous !

— Je crains bien que non !

— Et pourquoi cela ?

— C'est que madame Laurent est une vieille femme... adonnée à la boisson... Presque tous les soirs elle dormait dans son fauteuil, sans s'occuper de qui entrait ou sortait,

à moins qu'on ne s'adressât directement à elle. J'ai passé vingt fois devant sa loge sans qu'elle s'en aperçût...

— C'est fort malheureux! murmura le juge enregistrant encore dans son cerveau ce nouveau fait que, d'*avance*, René *savait* que la concierge n'aurait rien vu.

Il y eut un silence.

René dévorait le juge des yeux pour deviner ce qu'il pensait ; si ces faits lui semblaient de nature à le mettre sur la la voie de la vérité, comprenant avec une certaine angoisse combien ils étaient peu probants, peu concluants, et surtout difficiles à vérifier, bien qu'au premier abord, ils lui eussent paru, à lui-même, d'une importance capitale, qui s'évaporait, pour ainsi dire, à mesure qu'il les exposait.

Mais M. Plantain baissait les yeux et la tête, se cachait derrière ses cartons et ses paperasses.

— Maintenant, monsieur, dit-il enfin en relevant la tête, si même nous admettons comme établis les faits que vous venez de relater, cela n'explique pas comment l'assassin a pu pénétrer chez votre mere, la nuit, et commettre son crime, sans que vous ayez rien entendu...

— Quand le commissaire de police est venu, j'ai oublié de lui signaler l'existence d'un petit cabinet noir, sur le palier, qui nous servait de débarras...

— En effet, c'est un tort, interrompit sèchement le juge. On le visitera, mais il est bien tard. Et qu'en concluez-vous?

— C'est que quelqu'un aurait pu s'y cacher, pendant le jour, et attendre l'heure...

— Cela n'expliquerait pas que ce quelqu'un ait pénétré sans forcer la porte, ni être entendu, je le répète...

— Mais, si ma mère lui avait ouvert elle-même ?

— A minuit?

— C'est vrai !... Je m'y perds... Pourtant, si je ne m'étais pas trompé... si cet individu sortait de chez elle... si elle le connaissait... Que sais-je?...

La sueur inondait le visage de René. Il souffrait visiblement beaucoup... Il comprenait enfin que le juge ne le croyait pas. A mesure qu'il parlait, les impossibilités et les invraisemblances lui sautaient à lui-même aux yeux.

— Vous avez sans doute dormi très profondément, cette nuit-là ? demanda le juge avec un ton sous la bonhomie duquel René crut percevoir beaucoup d'ironie.

— Oui, monsieur, fit-il lentement, si profondément... que je me demande...

Il s'arrêta brusquement, les traits bouleversés.

— Quoi donc ? s'écria Plaute Plantain.

— C'est fou! balbutia René, et pourtant... mon Dieu !...

cela ne m'avait pas frappé... j'ai eu un réveil si épouvantable... en la trouvant morte !

— Que voulez-vous dire?

— Monsieur, je suis convaincu, certain, à présent, que mon sommeil n'a pas été naturel !

— Comment cela?

— Il a été trop lourd et trop rempli de rêves !... J'aurai bu ou pris quelque chose... Mais c'est impossible, pourtant... J'ai dîné avec ma mère et ma sœur et je ne suis pas sorti... Je me suis couché presque tout de suite... Oui, j'avais une irrésistible envie de dormir... je me le rappelle maintenant.

Le juge l'écoutait froidement.

— Alors, vous croyez qu'on vous a endormi à l'aide de quelque narcotique ? lui dit-il. — Mais qui ?

— Voilà ce que j'ignore.

— Cela suffit, monsieur, continua Plante d'un ton brusque; veuillez vous tenir à ma disposition. Je vais interroger votre sœur.

— Allons ! le roman est complet ! se disait le juge d'instruction. Il a prévu toutes les charges, et il y répond d'avance de son mieux. Seulement il n'a pu rendre ce roman vraisemblable, malgré tous ses efforts. Le gaillard, néanmoins, est dangereux et habile; car cela est fort bien combiné. Et ce narcotique qui l'a empêché d'entendre... est une trouvaille ! Mais Plantain ne s'en laisse pas compter facilement !

René restait debout, l'air presque stupide, effrayé de ce qu'il entrevoyait, n'osant plus même analyser sa propre pensée...

Le juge sonna.

L'huissier introduisit Claire et fit sortir René, sans qu'il eût repris son sang-froid, au milieu des idées nouvelles et contradictoires qui envahissaient son esprit.

X

OU PLAUTE PLANTAIN REÇOIT LES RENSEIGNEMENTS ATTENDUS.

En regardant Claire, le magistrat ne put échapper à cette impression que tout homme, si Plaute et si Plantain qu'il soit, ressent à la vue de la grâce, de la jeunesse et de la beauté chez une femme.

Claire était remarquablement jolie, avec ses longs yeux d'un noir profond sous ses cheveux abondants aux reflets bleuâtres, et la pâleur mate de son visage allangui par la douleur. Sa pauvre petite robe de deuil, si mesquine, dessinait son corps mignon et ses formes délicates.

Elle avait l'air modeste et distingué; mais le regard brûlait d'une flamme intérieure que le moindre choc pouvait aviver, et ses sourcils, en rapprochant leur arc d'ébène, devaient devenir menaçants.

Pour le moment, elle avait quelque chose de doux et de désolé, sans emphase ni emportement, qui touchait.

Tout en elle disait :

— Je suis orpheline !

Et le poids de la vie pauvre, abandonnée, semblait bien lourd à ces jeunes et charmantes épaules peu propres à en supporter la charge, écrasante souvent même pour les hommes les plus forts.

Plaute Plantain se prit à désirer qu'elle fût innocente, qu'elle le prouvât, hésitant à user avec elle de ces ruses qui amènent un prévenu à se compromettre, à s'accuser lui-même, quand il croit se défendre; à lui tendre ces pièges

invisibles, où l'on tombe sans s'en apercevoir et où l'on se brise pendant l'instruction.

— Mademoiselle, lui dit-il d'un ton poli et presque paternel, sans qu'il s'en doutât, dicté par l'homme au juge charmé; vous avez, sans doute, peu de renseignements à me donner en dehors de ceux que monsieur votre frère vient de m'exposer. Vous viviez ensemble, et vos impressions ont dû être les mêmes.

— Oui, monsieur, répondit doucement Claire, qui s'était assise en face du bureau derrière lequel siégeait son interrogateur, avec un mouvement de lassitude marquée ; je ne pourrais que vous confirmer que ce qu'il doit vous avoir dit... Cependant, je vivais avec ma mère, plus que lui... ne la quittant pas, pour ainsi dire, de la journée, tandis que René passait de longues heures au dehors, pour ses leçons, et ne rentrait guère qu'au moment des repas.

— Veuillez donc me dire ce que vous avez remarqué dans les derniers temps.. si vous avez remarqué quelque chose.

Plaute Plantain, convaincu que René avait inventé toute une fable pour égarer la justice et détourner les soupçons qui pesaient sur sa tête, souhaitait que la jeune fille n'appuyât pas les dires de son frère et ne montrât pas par là sa complicité avec lui.

Mais Claire lui rapporta aussitôt les mêmes observations sur le changement de caractère et d'allure de madame veuve Morisset, dans les derniers temps de sa vie, et cela en employant presque les mêmes termes dont s'était servi René !

— Allons ! soupira le juge, ils s'entendent, ils ont appris leur leçon ensemble et la répètent. C'est dommage !

Alors, sortant brusquement de cette demi-torpeur que la sympathie ou le magnétisme féminin de la beauté venait de lui inspirer momentanément, il se rappela que son avenir dépendait du succès de cette affaire, de la façon rapide dont il livrerait les coupables à la vindicte publique, et il rentra complétement dans son rôle, dans son métier.

Son ton, pour cela, n'en devint pas moins doucereux et bienveillant, au contraire.

— Savez-vous quelque chose au sujet de l'inconnu que votre frère aurait rencontré, un soir, dans l'escalier, au moment où il rentrait ?

— Je ne sais que ce que mon frère m'en a dit. Moi, je ne l'ai pas vu. J'étais sortie ce jour-là, et je ne suis rentrée qu'après René.

— Est-ce que vous sortiez ainsi souvent le soir, seule ?

— Oh ! non ! presque jamais. Ma mère, se sentant un peu fatiguée, me dit-elle, me pria de sortir à sa place pour reporter de l'ouvrage au magasin de la *Rose d'or*, pour lequel nous travaillions. C'était la première fois que cela m'arrivait sans être accompagnée, tout au moins par mon frère.

— Vous n'étiez donc pas sortie pour aller aux provisions du dîner, comme le prétend votre frère.

— Non, monsieur, il se sera trompé...

— Ils se coupent ! pensa le juge.

— Combien êtes-vous restée de temps dehors ?

— Trois quarts d'heure, je pense.

— Et c'est depuis la mort de madame Morisset que votre frère vous a parlé de cette rencontre ? continua le juge de l'air le plus naturel.

— Oui, monsieur : c'est même seulement depuis l'enquête faite par le commissaire de police et la révélation, pour nous, du crime dont maman a été victime, ajouta Claire en retenant une larme qui brillait sous ses longs cils.

— Parbleu ! se dit Plaute. Avant, il n'avait pas besoin d'inventer cette rencontre.

Il feuilleta un instant le rapport du commissaire où se trouvait signalée l'hésitation de la jeune fille, lorsqu'on lui avait demandé si elle n'avait rien entendu ; puis, fixant, autant que son strabisme le lui permettait, ses yeux ronds sur mademoiselle Morisset, il lui dit tout à coup :

— Il paraît que vous avez entendu quelque bruit, cette nuit-là, dans la chambre de madame votre mère ?

— Moi, monsieur ? fit Claire surprise.

— Du moins, c'est ce que vient de me dire votre frère.

— Cela m'étonne, car je ne me rappelle pas lui en avoir parlé..., répondit la jeune fille en regardant à son tour le juge d'instruction avec une expression de surprise si sincère et d'interrogation si candide, qu'il en fut presque troublé, et ressentit comme un vague remords de ce petit mensonge si fréquemment employé en pareil cas, et qui consiste à faire croire à un accusé, ou à un témoin dont on se défie, que son co-accusé ou tel autre témoin a révélé un certain fait, pour en amener, en effet, la révélation.

Néanmoins, Claire était tombée dans le piège. Sa réponse ne niait pas qu'elle eût entendu quelque chose, mais seulement qu'elle en eût parlé à son frère.

— Ainsi, mademoiselle, reprit-il vivement, pour ne point répondre à son interrogation muette, veuillez me dire ce que vous avez entendu.

Claire hésita encore une seconde environ, puis ajouta doucement :

— C'est que cela est si vague, et que je suis si peu certaine que ce ne soit pas un rêve...

— Ah ! fit le juge. Peu importe. A nous deux, nous essaierons de nous en rendre compte.

— Je dois vous dire, monsieur, que, ce soir-là, je fus prise d'une somnolence profonde et qui ne m'était pas habituelle.

— Bon ! l'histoire du narcotique qui revient, pensa le juge. Allons, ils se valent tous les deux !

— Presque au sortir de table, je dus m'endormir; je ne me rappelle même pas m'être couchée, mais cela doit être, puisque je me suis réveillée, le lendemain matin, dans mon lit, comme d'ordinaire...

— Et à quoi attribuez-vous cette somnolence extraordinaire ?

— Je n'en sais trop rien. Nous avions dîné plus tard que d'habitude. Quand j'étais rentrée de ma course, le repas n'était pas prêt. J'ai aidé maman... Ce sera peut-être l'odeur du charbon, à la suite de cette course que j'avais faite très rapidement, ou la fatigue, ou une mauvaise disposition, ou d'avoir mangé après notre heure...

— Ou un narcotique, insinua doucement M. Plantain.

— Un narcotique... répéta la jeune fille. En effet, on l'aurait dit... mais c'est impossible... nous avons mangé tous les trois ensemble... et vous comprenez bien...

— Oui, oui, fit le juge, c'est invraisemblable, je le reconnais.

Il sourit légèrement.

— Très forte ! cette petite fille, avec ses airs innocents, ajouta-t-il pour lui-même. — Le frère, qui sait la chimie, déclare qu'il a été endormi artificiellement; la sœur, qui n'y doit rien connaître, fait l'étonnée et n'en parle pas.

— Enfin, reprit-il à haute voix, vous voilà couchée, votre chambre est près de celle de votre mère, et, au milieu de votre sommeil, vous entendez...

— C'est cela, monsieur; vers le milieu de la nuit, il m'a semblé qu'on marchait dans la chambre de maman...

— Ah ! ah ! Et cela vous a étonnée ?

— Peu. Maman était sujette aux insomnies, et souvent même elle prenait un peu d'opium pour se faire dormir.

— Vraiment ! s'écria M. Plantain en dressant l'oreille.

— Et qui le lui donnait cet opium ?

— Mon frère.

— Il en avait donc ?

— Oui, monsieur. Il s'occupe de chimie, et il a diverses substances pour ses travaux.

— Il a des poisons ?

Claire tressaillit et s'arrêta, comprenant instinctivement qu'elle était imprudente.

— Non, monsieur, reprit-elle, ce ne sont pas des poisons, mais des produits chimiques...

Le juge baissa la tête pour cacher son expression de triomphe.

— Je vais faire faire une perquisition, se dit-il. N'insistons pas, je la mettrais sur ses gardes. Donc, continua-t-il rapidement pour ne pas lui donner le temps de la réflexion, madame votre mère prenait parfois de l'opium dans le but de s'endormir. En avait-elle pris ce soir-là ?

— Certainement non. C'est René qui lui préparait sa dose, et je suis sûre qu'il ne l'a pas fait.

— Et vous n'avez entendu que marcher ?

— Il m'a bien semblé aussi qu'un murmure de voix, mais très bas, très confus, venait jusqu'à moi.

— Et cela ne vous a pas préoccupée, inquiétée? Vous ne vous êtes pas levée pour savoir ce que c'était, au milieu de la nuit?

— J'avais la tête si lourde, je sentais un tel besoin de dormir, que je n'en ai pas eu la force, ni même l'intention, pour ainsi dire... Du reste, je ne suis pas très sûre que je fusse éveillée... Je rêvais peut-être... C'est pour cela que je n'en ai point parlé...

— C'était peut-être votre frère qui causait avec sa mère.

— Oh ! non ! répondit vivement Claire.

— Pourquoi cela ?

— Il n'entrait jamais chez maman, la nuit. Et il me l'aurait dit, le lendemain. D'ailleurs, fit-elle d'une voix émue, si lui ou moi nous étions entrés chez maman, l'assassinat n'eût pu se commettre. Nous l'aurions défendue ! Ah ! voyez-vous, monsieur, je me suis bien reproché, depuis, ce lourd sommeil. Je me le suis reproché comme un crime. Si je m'étais levée... Mais je n'ai pas pu... j'étais dans une torpeur... Pauvre maman !

Claire porta son mouchoir à sa figure pour cacher ses larmes, et se tut.

On voyait sa respiration soulever son corsage.

En ce moment la porte s'ouvrit, et un agent de la préfecture remit une lourde enveloppe cachetée au juge.

— Qu'est-ce ? fit-il à demi-voix.

— Les renseignements attendus d'Angers et du ministère de la guerre.

— Bien, reprit Plaute Plantain avec empressement.

L'agent se retira, et le juge, brisant l'enveloppe, parcourut les pièces, puis les relut deux fois.

Son visage exprimait la plus vive surprise, passant de l'étonnement à la stupeur, puis à l'indignation.

— Oh ! murmura-t-il enfin. Je n'ai jamais rien vu d'aussi extraordinaire. Plus de doute ! Les malheureux !

Il redressa la tête et enveloppa la jeune fille d'un regard tellement sévère, qu'elle eût frémi, si elle l'eût vu ; mais elle n'avait point bougé, et pleurait silencieusement, le visage caché dans son mouchoir.

Le juge sonna.

L'huissier entra

— Introduisez le témoin René Morisset, dit M. Plantain d'une voix brève.

L'huissier allait se retirer.

— Attendez, ajouta le juge.

Et il lui donna un ordre à voix basse.

— Bien, fit l'huissier, immédiatement !

Il introduisit René, et disparut aussitôt.

XI

CE QU'IL EN RÉSULTE.

René, en entrant, comprit à la figure du juge qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, et que la situation avait changé d'une façon défavorable pour lui.

Il se tourna vers sa sœur pour l'interroger du regard, et la vit pleurant.

— Qu'as-tu, ma chérie? lui dit-il en s'élançant vers elle. Que s'est-il donc passé?

Son ton avait, dans sa tendresse, quelque chose de menaçant aussi, qui semblait dire :

— Malheur à celui qui t'aurait manqué, ou brutalisée !

— Laissez-la pleurer, monsieur, répondit le juge d'une voix très sévère. J'en suis heureux pour elle, si ce n'est pas encore une comédie !

Claire avait relevé la tête à la voix de son frère.

En entendant ces paroles, elle regarda M. Plantain, d'un air profondément étonné, et comme si elle ne comprenait pas.

— Que voulez-vous dire, monsieur? demanda René avec colère. De qui parlez-vous? et de quelle comédie? Vous devriez au moins respecter une jeune fille, une orpheline, qui a droit à l'estime de tous !

— Pesez vos paroles, et changez de ton vous-même, M. René, répondit Plaute Plantain. C'est moi seul qui interroge ici, et vous avez assez à faire de vous expliquer, et de vous justifier, si cela est possible!

— Me justifier! répliqua le jeune homme d'une voix

tremblante, l'œil plein d'éclair, et pâlissant sous la violence des sensations diverses qui le secouaient.

Claire, fort pâle aussi et entrevoyant quelque complication imprévue, terrible pour eux deux, saisit la main de son frère et la lui serra avec force, en le regardant d'un air suppliant, qui le calma aussitôt ou plutôt lui rendit son empire sur lui-même.

Le juge feuilletait les papiers qu'on venait de lui remettre.

— Monsieur, reprit Plaute, vous avez déclaré, ainsi que mademoiselle votre sœur, que le nom de votre père était Morisset.

— Certainement, répondirent les deux jeunes gens.

— Que votre mère était née à Angers, poursuivit le juge d'instruction. Que vous y étiez nés vous-mêmes...

— Moi, le 18 avril 1850, ma sœur, le 9 janvier 1852.

— Que votre mère s'était mariée, à Angers, en 1849. .

— Oui.

— Que votre père, Louis-René Morisset, était lieutenant dans le 21e régiment d'infanterie...

— C'est exact.

— Qu'il avait fait la campagne de Crimée, et qu'il avait été tué à l'assaut de la ville de Sébastopol...

— Oui monsieur.

— Eh bien, tout cela est faux !

— Faux ! répétèrent les deux orphelins.

— Autant d'affirmations, autant de mensonges.

— Monsieur, monsieur ! balbutia René, blêmissant, que dites-vous là ?

Claire se rapprochait de lui, se serrait contre lui, comme si elle se sentait menacée de quelque danger effroyable, dévorant de ses grands yeux le visage ordinairement peu sympathique de Plaute Plantain, dont elle eût ri, jeune fille heureuse et moqueuse, et dont la laideur, à présent, augmentait son instinctive terreur.

— Je dis que vous ne vous appelez pas Morisset, que votre mère n'est pas née à Angers, qu'elle ne s'y est pas mariée, que vous n'y êtes pas nés vous-mêmes, que votre père n'était point lieutenant dans l'armée française, et qu'il n'est point mort au siège de Sébastopol !

René restait muet de surprise, ne sachant si le juge se moquait de lui, ou si lui-même ne rêvait pas.

Ce fut Claire qui reprit la parole.

— Mais alors, comment nous appelons-nous ? et qui sommes-nous ? dit-elle en faisant un violent effort pour

reconquérir quelque présence d'esprit, et presque machinalement.

— C'est ce que je vous demanderai, mademoiselle, répliqua Plaute avec une ironie sanglante.

— Voyons, monsieur, s'écria René retrouvant enfin la parole, c'est une plaisanterie, n'est-ce pas ?... Je ne comprends pas.

— Vous faites l'ignorant ? Très bien ! Voici la lettre du maire d'Angers à qui j'avais fait écrire pour vérifier vos assertions.

Et Plantain lut, en appuyant fortement sur les mots, en soulignant chaque phrase :

« Des recherches ordonnées par moi, il résulte que, sur les registres de l'état-civil de la commune d'Angers, il n'existe, en l'année 1849, aucune mention du mariage d'un nommé Louis-René Morisset avec une personne quelconque. Ce nom ne se trouve nulle part, ni en 1849, ni dans les registres de l'année précédente, ni dans ceux de l'année suivante.

» Pour la naissance du nommé René-Frédéric et de la nommée Frédéricque-Claire Morisset, elle ne se trouve inscrite ni à la date du 18 avril 1850, ni à celle du 9 janvier 1852, ni à aucune date de l'une ou de l'autre de ces deux années. »

— Voilà, conclut le juge, qui est assez net et décisif, et je pense que vous ne songerez pas à nier plus longtemps contre l'évidence.

Claire et René, comme pétrifiés, se regardaient en silence, puis regardaient le juge.

On eût dit que la foudre venait de tomber à leurs pieds.

Plaute Plantain jouit un instant de leur stupeur qu'il interprétait à sa façon, y voyant un aveu et l'embarras que leur causait la découverte de leurs mensonges, puis il prit une autre pièce.

— Voici maintenant la réponse du ministère de la guerre.

Les deux jeunes gens relevèrent la tête avec une dernière lueur d'espoir.

« Il n'existe, lut le juge, aucune trace de la présence sous les drapeaux, à titre d'officier ou même de simple soldat, d'un individu nommé Louis-René Morisset. A l'époque dont il s'agit, il y eut un volontaire du nom de Jacques-Louis Morisseau. Il s'était engagé à Tours, et cet individu, qui vit encore, est aujourd'hui sergent-major dans la garde de Paris à pied.

» Au siège de Sébastopol, il n'a été tué aucun soldat ni officier d'infanterie portant le nom de Morisset, et il n'existe, au ministère de la guerre, aucune trace de la présence de cet homme sous les drapeaux, à une époque antérieure ou postérieure. »

— Je pense, reprit le juge d'instruction, après un temps de silence destiné à bien graver les termes de la réponse dans l'esprit des deux jeunes gens, je pense que la démonstration est complète.

Claire et René se taisaient.

La nuit se faisait dans leur cerveau.

Ils se voyaient victimes d'une affreuse fatalité, pris, broyés dans un engrenage, dont ils sentaient les morsures sans en connaître la cause.

On ne doit pas souffrir davantage pour mourir !

« Ma mère nous a menti, nous a trompés ! pensaient-ils, mais pourquoi ? »

Et cette pensée leur déchirait le cœur.

— Eh bien, reprit M. Plantain, vous vous taisez ? Qu'avez-vous à répondre ?

— Rien ! murmura René, nous sommes perdus !

— Prenez garde ! c'est un aveu !

— Non, monsieur, répondit René froidement, avec la sombre résignation du désespoir, c'est une constatation.

— Nous verrons cela plus tard. Maintenant que nous savons qui vous n'êtes pas et comment vous ne vous appelez pas, dites-moi qui vous êtes et quel est votre nom.

— Je l'ignore !

— Vous ignorez comment s'appelait votre mère, comment s'appelait votre père, ce qu'il était, ce qu'il faisait, où et quand vous êtes nés ?

— Je l'ignore ! Je vous ai dit ce que je savais, ce que je croyais !

— C'est insensé ! c'est impossible ! cela ne s'est jamais vu !

— Cela est.

— Et vous, mademoiselle, serez-vous plus franche ? Je dois vous prévenir qu'il pèse des soupçons terribles sur vous deux, que votre silence aggrave votre position, qu'avec de la sincérité, grâce à votre jeunesse, vous pourriez obtenir quelque intérêt, quelque indulgence...

— Nous avons dit, mon frère et moi, ce que nous savions, répondit lentement Claire.

Le juge eut un geste de colère.

— Seulement...

— Seulement, quoi ? fit Plaute Plantain.

— Je comprends pourquoi on a assassiné notre mère. Il fallait prendre, il fallait détruire les papiers qui nous auraient appris ce que nous étions, puisque nous ne sommes pas ce que nous croyons être, ajouta la jeune fille d'une voix lente.

— Eh bien, s'écria le juge, la disparition de ce coffret vous condamne encore. Vous ne ferez croire à personne que vous êtes restés trois jours, après la mort de votre mère, sans avoir eu la curiosité de visiter ces papiers; vous ne ferez jamais croire que vous ignoriez leur disparition, quand le commissaire de police a fait son enquête... Vous ne ferez jamais croire que quelqu'un a pu pénétrer dans votre domicile, la nuit, sans forcer la porte, empoisonner votre mère d'une façon si étrange, et se retirer sans être entendu par l'un de vous. Vous ne ferez jamais croire à ce narcotique que vous auriez bu, à votre propre table, sans vous en douter, sans pouvoir indiquer la personne qui vous l'a versé, puisque vous étiez seuls avec votre mère, qui, certes, ne se serait pas amusée à vous endormir, pour qu'on put l'assassiner plus facilement !

Claire écoutait, froide et blanche comme une statue de cire.

René, les yeux baissés, la bouche contractée, livide, gardait le silence.

— Vous ne répondez rien ? C'est bien. Je dois vous déclarer que je suis obligé de transformer votre mandat de comparution en mandat d'arrestation.

Le frère et la sœur frémirent des pieds à la tête.

Le juge sonna, et quatre gardes de Paris entrèrent.

A cette vue, Claire poussa un cri d'angoisse horrible, et, se jetant dans les bras de René :

— Sauve-moi ! défends-moi ! s'écria-t-elle. René ! Oh ! ne m'abandonne pas ! René...

Le jeune homme serra sa sœur contre sa poitrine, en regardant les gardes d'un air si farouche et si follement résolu, qu'il y eut un instant d'hésitation, et que ces hommes, plus insensibles et plus indifférents que des machines, reculèrent presque.

— Monsieur, reprit le juge, je vous préviens que toute résistance serait inutile. Elle aggraverait seulement votre position et celle de votre sœur. Evitez une scène pénible, et qui ne peut produire que du mal pour vous.

René resta quelques secondes immobile, puis ses bras se desserrèrent.

— Claire, dit-il avec des larmes dans la voix, sois courageuse. On ne peut rien contre la force. Adieu !

Il la couvrit de baisers et la repoussa doucement.

Elle était presque évanouie, et ses yeux égarés roulaient sous ses longues paupières.

Deux gardes la saisirent aussitôt.

En sentant leurs mains, elle tressaillit, se redressa, voulut fuir.

Ils l'emportèrent.

En la voyant dans leurs mains, René s'était élancé, comme pour la leur reprendre, mais deux larges et vigoureuses poignes, en s'abattant sur ses épaules, le maintinrent sur place, et, quand Claire eut disparu, il se laissa emmener sans résistance.

— Allons ! s'écria Plaute Plantain, je n'ai pas perdu ma journée. Je tiens les coupables. Quand ils seront au secret, la réaction se fera. Ils parleront, ils avoueront ! On sera content de moi. Je débute bien.

XII

EN PRÉVENTION.

Lorsqu'on sut dans Paris que les enfants de la veuve Morisset avaient été arrêtés, qu'il s'agissait bien d'un double parricide, ce fut dans les journaux à sensation une explosion de *racontars* qui n'en finirent plus.

On ne parlait plus que de l'horrible crime de la rue du Val-de-Grâce. On reproduisait par la gravure la chambre du meurtre. Des dessinateurs, qui n'avaient jamais connu la veuve Morisset, la montraient sur son lit, étendue, tandis qu'on voyait dans l'ombre s'enfuir Claire et René.

On donnait aussi les portraits des deux coupables, on les décrivait des pieds à la tête. On désignait leur âge, la couleur de leurs cheveux et de leurs yeux, la coupe de leurs vêtements.

La police, désireuse de connaître leur identité exacte, les avait fait photographier; et le crayon, le burin, la chromolithographie, reproduisaient ces photographies par tous les procédés connus, sur bois, sur cuivre, à l'eau-forte.

Un spéculateur, pour un sou, faisait vendre leur biographie, c'est-à-dire le résumé des impressions de la concierge, savamment interrogée par des reporters affamés et zélés.

On donnait le menu de leurs repas ordinaires, grâce aux indiscrétions de la fruitière du coin et du charcutier d'en face.

On savait, par le marchand de vin, que René ne buvait que de l'eau, et on donnait la liste de tous les scélérats de l'histoire ayant partagé ce goût en apparence innocent, trans-

formé en charge accablante contre le jeune monstre !... Il redoutait l'usage de la liqueur généreuse qui délie les langues et porte à l'expansion !!!

On rappelait, avec un grand à-propos, que tous les buveurs d'eau sont méchants, ce qui est bien prouvé par le déluge.

Une bouteille d'anisette entamée ayant été trouvée dans le placard de la cuisine, un jeune médecin sans clientèle avait publié un long article hérissé de termes techniques où il se demandait, avec effroi, si l'anisette, crue si inoffensive jusqu'à présent, ne contenait pas une huile essentielle de nature à exercer une action toxique sur les nerfs et à pousser à l'empoisonnement des mères par leurs enfants.

Au grand désespoir de M. X..., directeur de *l'Institution industrielle et commerciale*, où René faisait un cours de chimie, on décrivait l'institution, la salle où René donnait ses leçons.

On avait dessiné le portrait de M. X... et on disait le nombre de ses élèves.

On eût raconté l'histoire des parents et produit l'état de leur fortune, si la loi ne s'opposait à ces indiscrétions et si M. X..., exaspéré, sous le coup d'une ruine imminente pour avoir eu un PARRICIDE !! parmi ses professeurs, n'avait menacé d'un procès le premier journal qui parlerait de lui.

Enfin, ce fut une de ces débauches d'indiscrétions indécentes, une de ces charges à fond de train contre deux accusés au secret, qui ne peuvent rien répondre, que la curiosité malsaine du public encourage, et qu'enfante l'oubli du respect dû à des prévenus peut-être innocents, et dont notre époque, prétendue civilisée, donne l'écœurant spectacle, chaque fois que l'occasion s'en présente.

Claire surtout était l'objet de tous les commentaires.

On ne parlait que d'elle dans tous les clubs à la mode. Elle y était l'objet des plus odieuses plaisanteries, des plus révoltantes historiettes. Sa beauté, en attirant l'attention sur elle et en éveillant d'ignobles convoitises, livrait cette jeune fille de dix-sept ans et demi, et qui n'avait jamais quitté sa mère, au plus effroyable déshabillage qu'une femme puisse subir.

Pendant ce temps, la malheureuse agonisait dans un lit d'infirmerie, en proie à une fièvre cérébrale terrible et qui la tint entre la vie et la mort durant six semaines.

Le coup avait été trop fort pour elle.

La prison, la solitude, le secret, succédant à l'affreuse douleur de la perte de sa mère, l'idée de se voir accusée du plus infâme et du plus incompréhensible des crimes, tout

cela avait brisé ses jeunes forces, troublé son cerveau à peine formé !

Pourtant la nature, à cet âge, a des ressources infinies. Elle résista, elle ne mourut pas, elle guérit même.

Plaute Plantain, par la même occasion, était devenu le héros du jour. On citait sa merveilleuse sagacité, son habileté, la rapidité foudroyante avec laquelle il avait deviné, convaincu, saisi les coupables.

On faisait ressortir les difficultés de l'affaire, le mystère dont elle s'entourait, et l'on déclarait que la société devait être heureuse de voir ses intérêts et sa défense remis entre des mains aussi fermes.

Durant huit jours, Plaute Plantain fut bien heureux. Ces bouffées de gloire, ce succès qui le mettait en vue, dès son début à Paris, tout cela le grisait et l'enivrait.

Cela ne dura pas.

Les difficultés commencèrent bien vite, et l'hésitation, le doute, ne tardèrent pas à entrer dans son esprit.

Plaute était un esprit étroit, borné, aiguillonné par le besoin de se *poser*, comme on dit, de faire son avenir, mais ce n'était pas un malhonnête homme, loin de là.

Il était têtu, une fois qu'une idée avait pénétré en lui, mais il n'était pas méchant.

Il voulait réussir en livrant des coupables, mais il n'était pas de caractère à perdre des innocents, les sachant innocents.

Or, s'il croyait, au fond, à la culpabilité de Claire et de René, il sentait, chaque jour davantage, la difficulté de rendre cette culpabilité légalement évidente pour les autres et pour lui-même.

On avait fait les perquisitions les plus minutieuses dans l'appartement des inculpés, sans rien découvrir d'important ou de probant.

On avait bien trouvé dans la chambre de René des *produits chimiques*, comme disait sa sœur, dont quelques-uns étaient ou pouvaient devenir des poisons.

On avait trouvé l'opium signalé par la jeune fille; mais madame Morisset n'avait point été empoisonnée par de l'opium, et les autres substances toxiques en possession du fils s'expliquaient amplement par ses études de chimiste.

Il n'y avait chez lui rien qui ressemblât à de l'acide prussique, ni aux matières avec lesquelles on le fabrique.

On n'avait trouvé aucun instrument qui s'adaptât à la petite blessure constatée à la main de la victime, et par laquelle le poison avait été introduit.

On n'avait trouvé ni le coffret, ni aucune trace de papiers

nouvellement brûlés, dans le cas où le jeune homme eût détruit ces papiers, après s'en être emparé.

On avait suivi, minute par minute, tous les actes du frère et de la sœur, à partir de l'instant de la mort de leur mère, et on avait constaté qu'ils n'avaient vu personne, qu'ils n'étaient allés chez personne, qu'en dehors des démarches à la mairie pour l'inhumation et de leur présence à l'enterrement, ils n'étaient point sortis.

Qu'était donc devenu le coffret ?

Où était l'instrument matériel du crime ?

On avait sondé tous les murs, vidé les fosses de la maison.

Rien ! Toujours rien !

Le cabinet noir signalé par René existait et aurait pu, en effet, cacher quelqu'un, bien qu'on n'y eût relevé aucune trace révélatrice.

Il était vrai également que la concierge buvait, et que la surveillance de la maison était très incomplète et souvent nulle.

Il n'était donc pas absolument impossible qu'un étranger eût pénétré dans la maison, comme le disait René, sans que la concierge s'en aperçut et se le rappelât.

D'autre part, les prévenus ne *rendaient* rien dans les interrogatoires, ne fournissaient plus d'arme nouvelle contre eux, mettaient aux abois toute la sagacité du juge d'instruction, échappaient à tous ses pièges, ne tombaient dans aucun de ces traquenards que l'instruction secrète sème sous les pas de l'accusé.

D'abord, pendant près de six semaines, Claire n'avait pu être interrogée, puis, quand sa santé avait permis de l'interroger, elle avait répondu simplement :

— J'ai dit tout ce que je savais. Je ne sais rien de plus.

Sur René, le secret, l'horrible secret, qui tue moralement, hébète ou rend fou, qui n'est que la torture morale et raffinée substituée à la torture physique et brutale du moyen âge, n'avait pas produit l'effet qu'en espérait le juge.

René, frappé par une accusation hideuse et qui devait le révolter ou l'abattre, se maintenait et se redressait dans le sentiment de son innocence et de sa dignité.

Une sombre résignation, une froideur farouche, un calme de glace, sur le volcan qui s'agitait dans les profondeurs de son être atteint des coups les plus cruels, voilà tout ce qu'il montrait.

— Je n'ai rien à répondre et je ne répondrai plus rien, disait-il à M. Plantain. Vous tournez contre deux orphelins, abandonnés, sans appui, sans moyen de défense, tout

ce qui les frappe et les écrase à leur insu. Vous nous croyez coupables : prouvez que nous le sommes. Moi, je n'ai pas à prouver notre innocence. Vous nous accusez, vous nous croyez parricides, — et il frémissait en prononçant ce mot hideux ; — trouvez les preuves du crime et donnez-les. Me défendre serait m'abaisser et reconnaître que je puis être soupçonné.

Ce système désespérait le juge :

L'indignation et le respect de soi-même inspiraient à ce jeune homme inexpérimenté le système le plus habile, — sans qu'il s'en doutât, ni l'eût prémédité, — qu'un prévenu puisse adopter dans le cabinet d'un juge d'instruction.

Plaute Plantain recommençait à en perdre la tête.

Les photographies répandues partout et l'enquête continuée à Angers n'avaient donné qu'un résultat, c'est de démontrer qu'en effet une femme, se faisant appeler madame veuve Morisset, avait habité la ville d'Angers, pendant une quinzaine d'années, d'abord place du Ralliement, ensuite rue Saint-Laud.

D'où venait-elle ?

Personne n'en savait rien, ou ne se le rappelait.

On ne s'inquiète pas tant que ça des pauvres gens.

On ignorait également si elle avait une famille, et d'où elle était originaire.

On l'avait toujours vue en deuil. On se rappelait qu'elle avait dit, en effet, que son mari était mort au siège de Sébastopol.

Elle vivait péniblement et honnêtement de son travail, élevant ses deux enfants qu'elle aimait avec passion, et qui semblaient l'idolâtrer.

On avait retrouvé le pensionnat où René avait fait ses études de sciences et de chimie.

Les professeurs ne donnaient sur lui, sur la maturité précoce de son caractère, sur son intelligence, sur son application au travail, que les meilleurs renseignements.

On avait toujours cru qu'il s'appelait Morisset, ainsi que sa mère et sa sœur.

La mère n'avait quitté Angers que pour venir directement à Paris, espérant que son fils aîné s'y ferait plus facilement une carrière.

A Paris, comme à Angers, on citait le calme, l'honnêteté, l'union de cet intérieur à trois, si pauvre d'argent, si riche de vertus et d'affection mutuelle.

Plaute Plantain était désespéré.

Il se faisait même un certain revirement, non dans le public, mais dans le monde officiel et judiciaire.

On eût dit que quelqu'un, de loin, s'intéressait aux orphelins et les protégeait.

Le juge d'instruction le sentait, et cela achevait de le troubler et de le démoraliser.

Un beau jour, le procureur général le fit appeler dans son cabinet.

— Monsieur Plantain, lui dit-il froidement, où en est l'affaire veuve Morisset ?

Le juge lui exposa succinctement l'état de l'instruction.

Le procureur l'écouta, les sourcils froncés.

Quand il eut fini :

— Dans ces conditions, lui dit-il enfin, d'un ton où perçait un blâme évident, on ne peut soumettre l'affaire au jury. Il y aurait acquittement certain, ce qui est toujours fâcheux pour la justice et diminue son influence et sa considération aux yeux du public.

— Et cependant, objecta timidement le juge, écrasé, tremblant, il n'y a qu'eux qui aient pu...

— C'est votre conviction. C'est peut-être la mienne. Cela ne suffit pas. Il faut les relâcher. S'ils sont coupables, leur liberté les perdra, car ils feront quelque imprudence, et on les surveillera. Préparez deux ordonnances de non-lieu, et que demain ce soit fini.

— J'obéirai, monsieur le procureur général, répondit Plaute Plantain tout penaud. Je crois pourtant avoir fait mon devoir...

— Trop, monsieur Plantain, trop. Il faut du zèle, mais avec tact, sans cela on compromet les intérêts sacrés qu'on est chargé de sauvegarder.

Et, sur ces paroles sévères qui étaient sa condamnation, Plaute se retira la mort dans l'âme.

Le lendemain matin, René et Claire se retrouvèrent dans la rue, libres et seuls.

XIII

SAUVÉS ET PERDUS.

Ce matin-là, le gardien était entré dans la cellule de René, à Mazas, et lui avait dit, de ce ton de commandement qui leur est propre :

— Faites votre paquet, prenez tout ce qui vous appartient, et suivez-moi.

Ce n'avait pas été long. Depuis trois mois, le jeune homme était au secret. D'ailleurs, personne n'avait demandé à le voir, et il ne connaissait apparemment personne à qui il voulût écrire.

Sa cellule n'était encombrée d'aucun des menus objets que les détenus riches ou protégés du dehors obtiennent toujours d'y introduire.

On lui avait seulement accordé, vers la fin, de faire venir quelques-uns de ses livres de chimie et de science, et un peu de linge pour se changer.

René, croyant qu'on allait le transférer ailleurs, ou simplement le transvaser dans une autre cellule, fit deux petits paquets de ses livres et de son linge, et suivit son gardien sans même l'interroger.

Ici ou là, que lui importait ?

On le mena au bureau par lequel il avait passé pour recevoir son numéro d'ordre, et il apprit alors qu'il était libre par suite d'une ordonnance de non-lieu.

On leva l'écrou, on lui ouvrit la porte, et il se trouva dans la rue, hébété, flageolant sur ses jambes, grisé par le grand air, le bruit et le mouvement de la vie de tous qui le reprenait.

Il fit quelques pas sur le boulevard Mazas et se laissa tomber sur un banc, puis respira fortement à plusieurs reprises.

Il se mouvait comme dans une sorte de rêve, et ne comprenait pas encore qu'il fût libre.

Avez-vous vu un pauvre animal sauvage, au sortir de la cage étroite où longtemps il a vécu renfermé ?

Il se couche d'abord et semble insensible à l'espace, plutôt effrayé et défiant qu'heureux. Il ne comprend pas, il lui faut quelques minutes. Peu à peu, il se soulève lentement, s'étire, regarde.

Tout à coup, il dresse l'oreille, son œil s'emplit d'une flamme ardente, tout son corps frémit, son poil se hérisse, il bondit et disparaît.

Au bout de cinq minutes, René se redressa ; il se sentait revivre. Un besoin terrible de locomotion s'empara de lui. Il ne pensait à rien, à personne. Il voulait marcher. Il s'élança devant lui, courant presque, enfilant les rues les unes après les autres, regardant le ciel, les maisons, les passants, lisant les enseignes des boutiques, allant sans but, sans direction.

Alors l'idée de Claire lui revint brusquement au cerveau.

Où était-elle?

Etait-elle libre aussi?

Depuis quand ?

Ils ne s'étaient point revus.

Il ignorait qu'elle eût été malade. Sa vie s'était arrêtée, il y avait trois mois. Il n'en avait conservé que la faculté de souffrir.

Comme l'animal, il voulut retourner au gîte, et se précipita vers la rue du Val-de-Grâce.

Dès qu'il y eut mis le pied, on le reconnut.

Les boutiquiers se mettaient sur le pas de leur porte pour le regarder passer ; des enfants et des femmes s'arrêtaient, le suivaient des yeux ; on chuchotait derrière lui. Il le sentait, sans le voir, et il avait hâte de rentrer, de se cacher, de se retrouver *seul*, CHEZ LUI !

En entrant sous la porte de la maison, il vit une forme humaine qui fit battre son cœur, assise sur une chaise dans la loge de la concierge.

C'était Claire !

Ils se reconnurent ensemble, poussèrent un cri et tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

D'abord ils ne purent parler ; ils pleuraient, s'embrassaient, se regardaient, ouvraient la bouche, mais c'étaient des sanglots qui montaient à leur gorge, non des paroles.

— Comme tu es pâle et maigre! s'écria enfin René en retrouvant ses idées.

— J'ai manqué mourir ! répondit-elle, et je ne suis encore qu'une pauvre convalescente.

— Montons chez nous, dit René; nous causerons.

— Nous n'avons plus de chez nous, répondit Claire.

Il la regarda surpris.

— Pendant que nous étions en prison, le propriétaire a fait saisir pour le terme dû. On a tout vendu il y a trois jours.

— Ah ! fit René.

— Madame Laurent, continua Claire, en désignant la vieille concierge, debout dans un coin, qui les regardait à moitié ennuyée, à moitié émue, et que René n'avait pas vue, a bien voulu me permettre de t'attendre ici, mais il faut partir.

— Partir? répéta René. Partir où ?

— Je ne sais, mais il faut nous en aller. Nous ne pouvons rester ici.

— Mon Dieu ! oui, mes pauvres enfants, balbutia la vieille femme, qui aurait voulu être bourrue et qui n'y arrivait qu'à demi... Après ce qui s'est passé... vous comprenez... le propriétaire ne veut plus de vous ... puis, dans le quartier, vous seriez mal vus... on me crierait dessus.. Le monde est si méchant ! Ah ! voici une lettre pour vous, monsieur René... qu'on a apportée, hier au soir.

Il la prit machinalement, la mit dans sa poche sans la regarder.

Il écoutait la tête basse.

La clarté commençait à se faire en lui. Une rougeur passagère monta à ses pommettes. Une flamme sombre s'alluma dans ses yeux.

— Viens, dit-il brusquement à Claire.

Et tous les deux pâles, chancelants, tenant chacun leur petits paquets de leurs mains crispées ou défaillantes, ils sortirent, sans regarder derrière eux, et s'éloignèrent, passant sous les feux croisés des regards malveillants ou stupidement curieux des bonnes qui allaient et venaient pour les provisions du matin, et des boutiquiers féroces et idiots, qui penchaient la tête pardessus leur comptoir pour regarder ces deux orphelins rejetés par la prison, qu'on avait crus parricides, et à qui on ne pardonnait ni leur malheur, ni les erreurs de la justice, ni leur pauvreté.

Ils marchaient vite, fuyant cette sourde et silencieuse proscription, lui, les yeux obstinément baissés.

Il sentait que s'il les eût levés, que s'il eût rencontré un

de ces regards qui le transperçaient, il était capable de commettre un crime.

Ils gagnèrent le boulevard Montparnasse, et se laissèrent tomber sur un banc, sous les grands arbres, lorsqu'ils furent assez loin pour se croire un peu dépaysés et comme en une contrée étrangère.

C'était une belle matinée, chaude et ensoleillée des premiers jours de mai. Une foule joyeuse passait sur le boulevard.

Tout le monde avait l'air sûr de soi, à son aise dans la vie.

Il y avait des femmes avec leurs maris, des enfants avec leurs mères.

Les uns et les autres allaient à leurs affaires, sortaient de chez eux, y rentraient, ou y rentreraient tout à l'heure.

Ils restèrent longtemps immobiles, silencieux.

— Te rappelles-tu, dit tout à coup René, ce tableau qui montre le Crime poursuivi par la Justice et le Remords, que nous avons vu souvent au Louvre ?

Sa sœur lui serra la main.

— C'est notre histoire !

Et il éclata d'un rire nerveux.

— Frère ! répondit Claire, sois calme et courageux. J'ai besoin de toi. Que vais-je devenir, si toi, le plus fort, tu t'abandonnes !

René tressaillit, l'enveloppa d'un regard passionné où les lueurs farouches, allumées par la révolte contre un sort injuste et cruel, s'effacèrent dans la lumière de l'amour fraternel.

— Tu as raison, fit-il, tu me restes ! et je me dois à toi.

— Tu te dois aussi à notre mère qu'il faut venger ! A notre honneur qu'il faut racheter.

— Oui, nous avons une tâche rude...

— Et sacrée ! ajouta la jeune fille. Jure-moi de t'y consacrer. Pour moi, c'est décidé.

— Oh ! je le jure ! Oui, je la vengerai ! Je nous vengerai !

Les passants regardaient d'un œil curieux ces deux beaux jeunes gens, pâles, affaissés, effarés de cet effarement de l'animal pourchassé, qui ne voit que des ennemis et des embûches autour de lui, et ne sait ce qui lui mérite cette malédiction et cette agonie.

La beauté de Claire, son air maladif, attiraient l'attention.

— Entrons quelque part, dit brusquement René. Nous ne pouvons rester là. Ces paquets nous gênent, et on nous

observe. Voilà deux sergents de ville qui se promènent obstinément devant nous.

Ils n'avaient pas l'air de tout le monde, et ils avaient l'air malheureux. Cela inquiète la police.

— As-tu de l'argent ? demanda Claire. Moi, je n'ai rien !

René se fouilla. Il ne se rappelait plus qu'on lui avait, au greffe de Mazas, restitué sa montre d'argent et de la menue monnaie.

Le tout se retrouva dans la poche de son gilet. Il avait trois francs cinquante. Et il était onze heures.

— Tu dois avoir faim, Claire ?

— La tête me tourne, ami.

— C'est sans doute le besoin. Voici un marchand de vin. Nous verrons après.

On les installa dans un petit cabinet sombre, mais où ils étaient seuls, du moins, et cela leur fit du bien.

Ils mangèrent quelques bouchées, burent un verre de vin, et se sentirent mieux.

Assis l'un près de l'autre, ils se serraient, se prenaient les mains, à demi consolés dans leur horrible malheur d'être deux à le supporter, devenus l'un pour l'autre l'univers entier.

Ils se racontaient leur longue agonie, elle à la Conciergerie, lui à Mazas.

— Maintenant, il faut vivre, ajouta René.

Ils étaient si jeunes que l'espoir rentrait en eux, fouetté par le verre de vin auquel ils n'étaient pas habitués et qu'ils avaient vidé inconsciemment.

— Il nous faut un gîte pour ce soir, continuait le frère.

— Pour cela il faut de l'argent, dit Claire. Où en trouver ? Où trouver de l'ouvrage ?

— Tu es si faible ! murmura le jeune homme en la regardant. Ecoute, reste ici. Tu garderas nos paquets et tu te reposeras. M. X... est un honnête homme, il m'aimait, je crois. Il me reprendra, et nous pourrons vivre.

Claire sourit tristement.

Il ne vit pas ce sourire : il ne voulait pas le voir.

— Tiens ! J'y cours à présent. Je te retrouverai ici.

Il paya le marchand de vin, trois francs, le pria de permettre à sa sœur de l'attendre et de garder leurs paquets, et s'élança au dehors, plein d'une fièvre qu'il prenait pour une promesse de succès.

En dix minutes, il arriva haletant rue de l'Abbé-de-l'Epée, sonna à la porte, demanda au concierge, stupéfait à sa vue, M. X... et, sans attendre la réponse, connaissant la maison, gagna le cabinet du directeur

Il était assis à son bureau et leva les yeux sur le visiteur qui lui arrivait.

En reconnaissant René, le brave homme tressaillit et poussa un cri de surprise.

— Vous ! fit-il. Que venez-vous faire ici ? On vous a donc relâché ?

— Ce matin.

— Je savais bien que vous étiez innocent ! grommela M. X.

— Oh ! merci ! monsieur, dit René attendri. C'est la première bonne parole que j'entends !

Et il lui tendit la main.

M. X... prit cette main d'un air embarrassé et la serra à peine.

— Vous venez chercher ce qui vous est dû ? balbutia-t-il.

Il fouilla dans son tiroir.

— Vous n'aviez fait que trois semaines sur votre mois...

Il hésita.

— Mais, voilà votre mois entier.

Et il lui mit un billet de banque de cent francs dans la main, en se levant comme pour le congédier.

— Mais, demanda René bégayant, est-ce que je ne reviendrai pas ?...

M. X... gardait le silence.

— Est-ce que vous me chassez ? Est-ce que je ne continuerai pas mes leçons comme par le passé ?

— Malheureux ! s'écria le directeur, vous ne savez donc pas que vous m'avez presque ruiné ! Depuis votre affaire, j'ai perdu la moitié de mes élèves, et si je vous reprenais, je pourrais fermer mon établissement ! Non, c'est impossible ! Je le regrette, mais c'est impossible. Le scandale a été trop grand, et les familles ont leurs susceptibilités que je comprends !... que vous devez comprendre. Adieu ! monsieur René. Adieu !

Il le poussait vers la porte.

René sortit, chancelant comme un homme ivre, et regagna machinalement la boutique du marchand de vin, où Claire devait l'attendre.

Claire n'y était plus.

XIV

LA LETTRE.

Dans la disposition cruelle d'esprit où il se trouvait, rendu plus sensible par les coups répétés qui ne cessaient de le frapper, cette absence inattendue de sa sœur causa à René une commotion violente et une sorte de douleur aiguë.

Ils étaient, d'ailleurs, dans une position si critique, l'un et l'autre, entourés de tant de menaces vagues et de douleurs trop réelles, qu'il était naturel que tout événement lui causât de l'inquiétude et prît à ses yeux des proportions tragiques.

Où pouvait-elle être ?

Pourquoi avait-elle quitté l'abri momentané, où il comptait la retrouver ?

Le marchand de vin interrogé ne put le rassurer.

Selon lui, peu de minutes après le départ de son frère, Claire avait déclaré qu'elle allait faire une commission dans le quartier et reviendrait tout de suite, en priant le boutiquier de garder les paquets, qui, en effet, se trouvaient là, dans un coin.

René ne put même apprendre de quel côté elle s'était dirigée.

Il ne pouvait donc qu'attendre, et c'est ce qu'il fit, la mort au cœur, la fièvre au cerveau.

Pendant deux heures il resta là, en proie aux rêves d'imagination les plus insensés, prévoyant tous les malheurs et tous les accidents, presque fou d'inquiétude, dévoré d'une angoisse qui approchait du délire, se disant :

— Si, à quatre heures, elle n'est pas là, je me tuerai ! Je n'ai plus qu'elle ; si je la perds, à quoi bon vivre ?

Enfin, la porte du petit cabinet particulier où il s'était réfugié s'ouvrit et Claire parut.

Elle était visiblement lasse et semblait ne se traîner qu'avec peine.

Une chaise était là. Elle s'y laissa tomber.

— D'où viens-tu donc ? lui demanda René. Tu m'as fait bien souffrir !

— J'ai voulu chercher de l'ouvrage, moi aussi, lui répondit-elle d'une voix entrecoupée. J'ai couru aux deux magasins pour lesquels je travaillais avec ma mère.

— Eh bien, comment t'a-t-on reçue ?

Claire baissa la tête.

— Et toi, dit-elle faiblement, qu'as-tu trouvé près de M. X... ?

— Il m'a chassé, répondit sourdement René. Ma présence aurait fait fuir ses élèves et causé sa ruine. Je suis un pestiféré !

— Comme moi ! fit-elle.

René bondit.

— On t'a chassée aussi ?

— Oui !

— On t'a refusé le travail ? On t'a refusé de vivre ?

— Oui !

— Les lâches ! les brutes ! murmura René en grinçant des dents. Moi encore, passe. Ma présence dans l'institution pouvait effaroucher les parents. Mais toi, qui emportes ton travail chez toi, que personne n'aurait vue... Est-ce que tes broderies sont signées ? Est-ce que ceux qui les achètent s'inquiètent de savoir qui y a brûlé ses yeux, usé sa santé ?

Il s'arrêta, le sourcil froncé, blême d'une mauvaise colère.

— Est-ce qu'on t'a manqué de respect ? Est-ce qu'on a été grossier envers toi ?

Il était prêt à chercher querelle à l'univers entier, à se lancer dans une révolte insensée contre le monde et ses préjugés.

— Non, dit Claire, on a été très poli, au contraire ; on m'a déclaré seulement que j'étais remplacée, que, ne m'ayant pas vue depuis trois mois, on avait pris d'autres ouvrières, qu'on n'avait plus besoin de moi. Je voulais insister, mais les commis de magasins me regardaient, chuchotaient, ricanaient ; des clients, qui avaient vu ma photographie, me reconnaissaient... je me suis enfuie !

— Et alors ?

— Alors, j'ai frappé à toutes les portes, je me suis présentée dans vingt magasins inutilement.

René se rongeait les poings.

— Dans les uns, on n'avait besoin de personne ; dans les autres, on me demandait mon adresse... et tu comprends...

Il y eut un long silence entre ces deux proscrits, que la société entière semblait vouloir écraser ou repousser de son sein.

René reprit enfin la parole.

Claire, lui dit-il, tu as eu tort. Je ne veux plus que tu t'exposes à ces humiliations. C'est à moi de te nourrir.

— Avec quoi, pauvre frère, puisque tu n'as rien ? Et, d'ailleurs, je veux travailler, moi aussi, t'aider.

— J'ai cent francs ! les voilà. M. X... m'a payé un mois entier. Nous allons prendre deux chambres, et, avec le reste, nous vivrons bien un mois. En un mois, je trouverai quelque chose.

— Et si tu ne trouves pas ?

— Si je ne trouve pas... Avec 50 centimes, on achète assez de charbon pour débarrasser la terre de deux maudits !

— René, nous n'en avons pas le droit. Nous avons autre chose à faire, un devoir que je n'oublierai pas à remplir. Quand nous connaîtrons l'assassin de notre mère, quand nous l'aurons puni, oui, nous pourrons mourir, et ce sera avec joie, — ajouta-t-elle, — car j'ai horreur de la vie et des hommes qui sont lâches et cruels, en effet ! Mais, d'ici là, tant qu'il me restera un souffle, tant que je pourrai penser, agir, je lutterai, et rien, non, rien, ne me rebutera.

René regarda sa sœur avec surprise.

Il ne lui connaissait pas cette énergie ; et, en la voyant si frêle, si pâle, si épuisée, si brisée, sortant à peine de l'enfance, mais prête et résolue à entreprendre une lutte devant laquelle beaucoup d'hommes auraient reculé, il éprouva une admiration attendrie et comme un peu de honte de son propre découragement.

— Claire, lui dit-il enfin, je t'admire et je serai digne de toi. Eh bien, oui, c'est une bataille, une bataille sans merci, une bataille au couteau, que nous avons à livrer... ne comptons que sur nous et combattons.

Alors, ils cherchèrent ce qu'ils allaient faire tout d'abord.

— Le plus pressé, c'est d'avoir un logement quelconque, et cela immédiatement.

— Mais on nous demandera notre nom ! fit-elle.

— Et nous n'en avons plus, ricana René. Pas même cela ! pas même ce qu'a le plus misérable enfant trouvé. Nous n'existons pas ! Le dernier des mendiants a un état civil... Et nous...

Il secoua la tête pour repousser le flot montant du désespoir.

— Il faut en prendre un quelconque! continua-t-il, le plus simple, le plus vulgaire... Durand par exemple.

Alors, se chargeant des paquets qui représentaient tout leur avoir actuel, tout ce qui leur restait du passé, ils s'éloignèrent à la recherche d'un abri pour la nuit, d'un gîte, où ils pussent se réfugier, souffrir et pleurer entre eux, loin des regards importuns.

Ce ne fut pas très facile.

Ou le prix du loyer était trop élevé pour leur maigre bourse, ou leur jeunesse et la beauté de Claire inspiraient des soupçons, et on leur demandait des renseignements et des papiers.

Ils avaient, quoi qu'ils fissent, l'aspect de fugitifs, de gens en dehors des règles ordinaires, en marge de l'état social.

Cela se sent, cela se devine à tout.

La lassitude et le découragement les brisaient et les marquaient davantage encore, à chaque instant, de ce sceau du malheur et de l'exception devant lequel se ferment les cœurs et les portes.

Enfin, vers le haut du faubourg Saint-Jacques, ils trouvèrent un de ces garnis sordides, une de ces maisons douteuses. d'aspect repoussant et lugubre, où les déclassés et les vaincus, les révoltés et les coquins sont accueillis, — bouges et refuges tout à la fois.

Là, on ne leur demanda ni renseignements ni papiers. On se contenta de ce qu'ils voulurent dire et du nom qu'ils voulurent donner, et, moyennant 40 francs par mois, on leur accorda deux cabinets, sans cheminée, presque sans meubles, mais contigus, en n'exigeant qu'une quinzaine d'avance, soit, vingt francs.

Ces cabinets étaient carrelés et couverts d'une sorte de crasse humide. Sur les murs, des papiers gras et déteints ou déchirés. Une couchette avec des draps jaunis et usés. Une table de bois blanc, et dessus une cuvette et un pot à l'eau égueulé. Deux chaises de paille boîteuses, une commode dont les tiroirs n'avaient plus de serrure. Aux fenêtres des rideaux de calicot, brodés par le passage des mouches. Un air épais et imprégné d'une odeur de vice et de moisi. Quelque chose de sale et de glacé, de gluant et de cyniquement laid.

On devait y grelotter au cœur de l'été.

Quand ils se virent là, seuls, en face l'un de l'autre, osant à peine marcher de peur de faire du bruit, parlant bas d'instinct, ils comprirent plus amèrement encore la réalité de leur position et ce qu'ils avaient perdu.

Ils se rappelaient le petit appartement si pauvre, mais

si propre, de la rue du Val-de-Grâce, plein de la chaleur saine des affections de famille; ces meubles, plus que simples, mais remplis de souvenirs et devenus des amis.

Ils revoyaient leur mère avec ses sourires, sa tendresse qui les couvait et les encourageait, qui faisait un nid de cet intérieur et une joie de ces tristesses, par son activité douce et sa sollicitude toujours éveillée.

Et maintenant, que leur restait-il ?

Rien !

Tout cela avait disparu. On leur avait tout pris, jusqu'aux objets les plus chers et qui n'ont aucune valeur, mais qui sont des trésors pour les malheureux, parce qu'ils contiennent des morceaux de leur cœur.

Ils n'avaient plus de mère.

Ils n'avaient plus de nom.

S'appelaient-ils seulement Claire et René?

Ils n'avaient plus de place au soleil.

La vie se dressait devant eux, sombre, désolée, menaçante, et, dans l'ombre, ils sentaient des ennemis à l'affût, prêts à les frapper encore.

Derrière eux, la prison.

Devant eux, la faim et la malveillance de tous.

Autour d'eux, la solitude et l'inconnu.

Ils ne dînèrent pas ce soir-là.

Ils n'avaient pas faim; et, d'ailleurs, il fallait ménager les pièces de cent sous qui leur restaient.

Quand la nuit fut venue, ils se retirèrent chacun dans son cabinet, laissant ouverte la porte de communication, pour s'entendre au moins respirer et se convaincre qu'ils n'étaient pas dans une tombe.

En quittant son paletot, René fit tomber une lettre de sa poche de côté.

Il la contempla surpris, ne se rappelant pas d'abord que la concierge de la rue du Val-de-Grâce la lui avait remise le matin.

Il ne l'avait point regardée sur le moment, et l'avait complétement oubliée.

Il la ramassa, interrogea l'écriture, tressaillit, et déchira l'enveloppe d'une main tremblante, tandis qu'un flot de sang montait à ses joues, et qu'on pouvait voir les battements de son cœur.

XV

LE RENDEZ-VOUS.

Cette lettre, ou plutôt ce billet, ne contenait que quelques lignes d'une écriture fine et ferme à la fois, et n'avait pour toute signature que deux initiales.

Voici ce qu'il disait :

« J'ai dû partir pour la campagne, mais je m'arrangerai pour passer la journée de dimanche à Paris.

» Venez, entre neuf et dix heures du soir, je vous attendrai. — Frappez trois coups légers à la petite porte du jardin.

» C. D. »

Pendant qu'il lisait ce billet laconique, le trouble et l'émotion de René étaient extrêmes. Ses mains tremblaient, la surprise, la joie, puis l'inquiétude, se succédaient sur son visage mobile.

— Est-ce possible ? murmurait-il : qu'est-ce que cela signifie ? Oh ! oui ! j'irai.

On était au mercredi. Il y avait donc quatre jours d'attente.

Il remit la lettre sous son oreiller, comme une chose précieuse dont on craint de se séparer, et, n'osant rester debout et fatiguer son imagination par la marche ou tout autre mouvement physique de peur de troubler le repos de Claire, il se coucha, et ne put fermer l'œil de la nuit.

Le jour le retrouva éveillé, tenant dans sa main cette lettre mystérieuse qu'il essayait de relire à la pâle lueur

encore indécise du matin, en pesant chaque mot, et pour ainsi dire chaque virgule.

Mais la réalité, le fait présent, ne tardèrent pas à le reprendre.

Il fallait agir; les soixante et quelques francs qui leur restaient, ne pouvaient durer longtemps.

Dans quatorze jours, maintenant, il faudrait payer une nouvelle quinzaine de loyer, ou se trouver sur le pavé.

Le besoin de gagner n'importe quoi, à tout prix, talonnait les orphelins, suspendu sur leur tête comme une menace bien autrement redoutable que la classique épée de Damoclès.

René courut s'adresser à un bureau de placement, prêt et résolu à tout : à se faire homme de peine, garçon de magasin; ne jugeant aucune position humiliante ou trop pénible qui lui permettrait de gagner le morceau de pain nécessaire à sa vie et à celle de Claire.

Là, il dut d'abord payer pour son inscription, puis on lui donna deux ou trois adresses.

Il s'y rendit.

Les positions étaient prises depuis huit jours, ou n'avaient jamais existé que dans l'imagination et sur les registres du placier.

Il revint au bureau de placement.

On lui dit de repasser chaque jour ; que, certainement, on aurait un poste quelconque à lui indiquer avant peu, et il retourna au misérable garni où l'attendait sa sœur.

En plein midi, et moins fatigué que la veille, il le trouva encore plus laid, et, dans l'escalier, il rencontra des figures d'hommes et de femmes qui lui donnèrent beaucoup à penser, et lui firent monter la rougeur au front.

Claire le reçut assez troublée.

Après le départ de son frère, dans une chambre voisine, à peine séparée par une cloison, elle avait entendu une dispute ignoble dont les termes inconnus d'elle étaient pourtant si nets et si caractéristiques qu'elle avait compris quel genre de femmes habitaient ce bouge.

René, indigné, voulait d'abord s'enfuir avec sa sœur loin de ce taudis cynique, chercher un autre refuge ailleurs, n'importe où; mais la pauvreté était là.

Ils avaient payé quinze jours d'avance. Ils ne pouvaient perdre cet argent.

— Dès que j'aurai une place quelconque, nous quitterons cet immonde taudis, dit-il enfin à sa sœur. D'ici là, je ne te laisserai pas seule, et tu ne sortiras point.

Hélas ! c'était impossible. La misère ne permet ni ces précautions, ni ces délicatesses.

René devait chaque jour sortir pour aller au bureau de placement; Claire devait aller et venir pour leur maigres approvisionnements.

Leurs moyens leur interdisaient jusqu'à la possibilité de manger dehors. Ce n'est que dans l'intimité, à l'abri des regards indiscrets et moqueurs, ou malveillants, que l'on peut pousser les privations jusqu'à une certaine limite.

Claire avait voulu, d'abord, se faire inscrire aussi à un bureau de placement.

René s'y était opposé.

— Non, disait-il, tu es trop jeune et trop jolie. Tu ne dois pas me quitter, et tu ne peux accepter une position au hasard. Quand je serai placé, moi, je m'occuperai de chercher quelque chose de possible pour toi. En attendant tu tiendras mon ménage, avait-il ajouté en souriant; tu feras comme si tu étais ma petite femme.

Claire avait donc acheté pour quelques sous un de ces réchauds en terre sur lesquels les pauvres cuisent le maigre plat qui constitue leur repas.

Quelquefois, pour économiser le charbon, elle allait prendre dans une gargotte voisine une portion à 30 centimes, qu'ils se partageaient.

De la sorte, ils parvenaient à ne pas mourir de faim, moyennant une somme de 15 sous par jour, l'un dans l'autre.

Mais, pour cela, Claire devait sortir, aller, venir, se montrer dans le quartier.

Sa jeunesse et sa beauté la signalaient à tous, ainsi que son air distingué, timide, comme il faut, qui faisait tache dans ce milieu.

Souvent, on l'accostait en pleine rue, en lui jetant au visage quelque galanterie grossière sous laquelle elle rougissait.

En regagnant sa chambre et celle de son frère, elle rencontrait dans l'escalier des hommes qui l'interpellaient, qui allaient même parfois jusqu'à vouloir lui prendre la taille.

Les femmes de céans la regardaient d'un mauvais œil, prêtes à l'insulte.

Claire effarée, retenant ses larmes, n'osait rien dire à son frère, de peur de le pousser à quelque violence, ou à quelque coup de tête, qui les eût jetés dans la rue, se disant qu'elle pouvait se défendre toute seule, que, la quinzaine finie, ils chercheraient un abri moins ignoble.

Cependant, le samedi, étant sortie à la brune pour acheter une chandelle, elle fut accostée par un homme qui ne se rebuta point de son accueil indigné, qui la suivit quand même et la poursuivit résolûment.

Il était jeune encore et paraissait à moitié ivre.

Effrayée, elle traversa la rue en courant, et se précipita dans l'hôtel sombre, où le gaz n'était pas encore allumé.

Cet individu y entra derrière elle en ricanant.

Elle monta comme une folle les trois étages qui la ramenaient près de René, ouvrit violemment la porte, la referma et tomba haletante sur une chaise, le rouge au front, des larmes plein ses grands yeux noirs.

— Qu'as-tu donc, ma chérie ? que t'est-il arrivé ? s'écria René, en lui prenant les mains, et très ému de l'émotion qu'il lui voyait.

— Rien... balbutia Claire en s'efforçant de sourire, je suis une sotte... un homme... j'ai cru qu'il me suivait, voilà tout.

— Un homme t'a suivie ! s'écria René pâlissant. Il t'a insultée, n'est-ce pas ?

Claire n'eut pas le temps de répondre.

On frappait à la porte, en disant :

— Mam'zelle ! Eh ! mam'zelle ! c'est moi... ouvrez donc !

René s'élança vers la porte, l'ouvrit et se trouva en face d'un individu qui, le cigare à la bouche, le chapeau sur l'oreille, le regard allumé et la face brutalement souriante, recula en apercevant un homme au lieu de la femme qu'il convoitait.

Claire le reconnut au premier regard poussa un cri, et se rejeta au fond de la pièce.

— Que voulez-vous ? dit René.

— Oh ! bon ! rien... La place est occupée. Je repasserai.

Et il ricana.

René avait tout compris.

Il devint blême, saisit l'individu à la gorge avec une rage froide.

Il y eut une courte lutte.

René, bien que jeune et délicat, avait ses forces centuplées par la fureur et l'indignation ; il repoussa son adversaire qui alla rouler jusqu'à l'étage inférieur.

Il se releva meurtri, écumant, voulut crier, mais René descendait sur lui, l'air tellement résolu et farouche, que le coureur de bonne aventure eut peur et s'enfuit boitant et marmottant :

— C'est bien. Vous entendrez parler de moi. C'est un guet-apens... je me plaindrai à la police...

Quelques mots obcènes terminèrent ses menaces, qui se perdirent dans l'éloignement.

Quand il remonta près de sa sœur, René ne dit pas un mot. Il se promenait avec agitation, les yeux baissés.

— René, lui dit-elle, est-ce que tu m'en veux ? Ce n'est pas de ma faute.

— Pauvre chérie ! s'écria-t-il en la pressant brusquement dans ses bras et en l'embrassant avec force.

Alors elle pleura et lui raconta ce qu'il lui arrivait chaque fois qu'elle sortait.

— Oui, fit René, j'aurais dû le prévoir ; moi seul suis coupable. Cela n'arrivera plus... jusqu'à ce que nous puissions quitter cette maison maudite.

— Mais, qui fera les commissions indispensables ?

— Moi !

— Pauvre frère ! murmura Claire.

On était au samedi.

Le lendemain, en effet, René alla chercher leur unique portion à la gargotte, acheta lui-même leur pain, fit ce que fait une femme de ménage.

Cela lui coûtait bien un peu. Il n'y était pas habitué. Et cela paraissait drôle de voir ce jeune homme vêtu en monsieur, qui portait des plats, ou des œufs, ou du pain, dans les mains.

Claire en souffrait pour lui, et n'osait rien dire pourtant, comprenant son dévouement et combien il était nécessaire, si elle voulait éviter de nouvelles scènes semblables à celle qui l'avait tant bouleversée la veille, ou plus graves encore.

Leur unique repas, ce jour-là, fut plus triste peut-être que d'habitude.

Il faisait un soleil éclatant au dehors.

Ils entendaient la foule endimanchée et joyeuse qui remontait ou descendait la rue pour montrer ses beaux vêtements, respirer un peu d'air vif, courir à ses plaisirs, jouir de la vie, dans un jour où les travailleurs s'appartiennent et appartiennent à leur famille.

Eux, les orphelins, ils restaient-là, dans cette atmosphère humide et moisie, sans soleil et presque sans lumière, car leur garni était au nord, et il y a de vieilles maisons lépreuses, où rien de ce qui est lumière, joie, santé, ne peut pénétrer.

Vers les sept heures du soir, René qui n'avait pu cacher son agitation de la journée, au fur et à mesure qu'il approchait du moment du rendez-vous, dit à sa sœur :

— Il faudra, ce soir, que je te laisse seule, une heure ou deux.

Claire tressaillit.

— Ah ! tu sors ? fit-elle, inquiète et attristée.

— Oui, ma petite Claire... Je ne puis faire autrement... mais je ne serai pas longtemps. Tu te renfermeras à clef,

et tu éteindras même la lumière, pour plus de prudence et de sûreté, afin qu'on croie qu'il n'y a personne.

— Tu ne peux pas me dire où tu vas ? demanda-t-elle doucement.

— Si et non. Je vais près d'ici... rue d'Enfer... Tu sais, cette belle propriété avec un grand jardin, non loin de notre ancien logement.

— Où il y a de si beaux arbres ? Tu y donnais aussi une leçon par semaine à un enfant ..

— Oui. C'est là que je vais. On m'y attend, un rendez-vous...

Claire le regardait étonnée.

Il parlait avec embarras, la voix émue.

— Ne m'interroge pas, ma chérie, poursuivit-il ; je ne pourrais te répondre à présent. J'ignore moi-même ce qu'on me veut. C'est peut-être un grand bonheur, je me sens plein d'espoir... A mon retour...

Il hésita, lui prit les deux mains, la regarda un instant :

— A mon retour, je te dirai tout... tout ce que je saurai...

— Va donc, lui dit-elle, mais reviens vite, je t'en prie. J'ai un peu peur toute seule, dans cette affreuse maison...

René lui fit mille recommandations, lui jura de revenir vite, mais il ne tenait pas en place, et bien qu'il ne fût que huit heures, que le rendez-vous fût pour neuf heures, il s'apprêta à partir.

— Bonne chance ! lui dit Claire ; rapporte un peu de bonheur.

Ils s'embrassèrent longuement avec une sorte de passion, comme s'ils ne devaient plus se revoir, puis il sortit sur le palier.

Là, il attendit qu'elle eût fermé en dedans sa porte à clef, lui cria encore :

— A revoir ! au travers de la serrure, puis il s'éloigna précipitamment, et sortit de la maison un peu rassuré.

A huit heures et demie, il faisait les cent pas, rue d'Enfer, le long d'un grand mur qui bordait un des rares jardins restés dans ce quartier.

Par une grille magnifique, on voyait dans le fond, à travers des pelouses, des fleurs et des ornements séculaires, un bel hôtel, style Renaissance.

Mais ce n'était point devant la grille qu'il stationnait, C'était devant une petite porte bâtarde, dissimulée dans le mur, à distance de la grille et de l'hôtel, et qui semblait servir rarement.

A neuf heures sonnant, René s'approcha de la porte, pâle et tremblant, et frappa trois coups légers.

Il faisait nuit complète, et la rue était obscure, par l'absence de boutiques, n'étant éclairée que de quelques becs de gaz, à longue distance les uns des autres.

Au troisième coup, la porte s'ouvrit, laissa passer René, et se referma aussitôt.

XVI

ELLE !

René se trouva dans une allée sombre, en face d'une jeune femme, dont on distinguait difficilement les traits, et qui, sans lui dire un mot, se dirigea vivement vers un banc placé à découvert, à l'extrémité d'une petite pelouse, le long d'une charmille soigneusement taillée.

Arrivés là, tous deux s'arrêtèrent et se regardèrent avec une émotion si profonde qu'ils ne songeaient pas à la dissimuler, et que chacun d'eux ne voyait pas même celle qu'il inspirait, absorbé par celle qu'il ressentait.

— Monsieur René, dit enfin la jeune fille, — car maintenant que l'ombre était moins épaisse, on ne pouvait plus la confondre avec une femme faite, si jeune qu'on la supposât, — ma lettre vous a, sans doute, étonné, et ce rendez-vous doit vous causer... quelque surprise...

Cela était dit d'une voix douce et sympathique, mais mal assurée.

— Je l'avoue, mademoiselle... murmura René.

— Cependant, ma conduite est bien simple, ajouta-t-elle en levant les yeux sur lui avec une sorte de hardiesse pleine de charme, et en essayant d'assurer sa voix ; seriez-vous venu de vous-même ?

— Non, dit-il avec effort, et une vive rougeur empourpra son visage animé.

— Vous voyez donc que j'ai bien fait... mais c'est mal à vous !

— Mademoiselle, répondit René d'une voix sourde, vous n'ignorez pas l'horreur de ma position actuelle... Je sors de

prison, misérable, déshonoré, après avoir souffert, pendant trois mois, la plus cruelle des agonies, sous le coup d'une accusation hideuse... J'ai tout perdu, même le nom que je portais, et qui n'est pas à moi... Pouvais-je venir?

— Pourquoi non?

— La fierté me l'interdisait.

— La fierté seulement? demanda-t-elle d'un ton qui fit tressaillir le jeune homme des pieds à la tête.

Il chercha les yeux de celle qui lui parlait, mais les longues paupières abaissées de la jeune fille les couvraient et les cachaient.

— Pourquoi, continua-t-elle, alors que cette horrible accusation, à laquelle je n'ai jamais cru, il est inutile de vous le dire, pesait sur vous, n'avez-vous pas, du moins, invoqué le témoignage favorable de mon père? Depuis six mois que vous donniez des leçons à mon jeune frère, mon père avait pu vous apprécier, et il eût été heureux de déposer de tout le bien qu'il pense de vous, de toute l'estime que vous inspirez naturellement à ceux qui vous connaissent.

— Mademoiselle, répondit René tremblant, je n'ai pas voulu mêler votre nom à toute cette horrible affaire.

— Eh bien, moi, je l'y ai mêlé. J'ai obtenu, j'ai exigé que mon père, M. Dartois, allât dire qu'il vous connaissait et qu'il croyait à votre innocence. Ancien magistrat, riche, indépendant, influent, il a pu agir en votre faveur, et c'est à lui, c'est à ses démarches, que vous devez, en grande partie, l'ordonnance de non-lieu qui vous a rendu à la liberté.

— Oh! mademoiselle, s'écria René, comment vous remercier!...

Elle lui tendit la main d'un geste plein de grâce.

Il saisit cette main et la porta à ses lèvres.

Elle ne la retira pas et lui dit simplement:

— Comment me remercier? En m'imitant, en étant franc et sincère comme je suis franche et sincère, en croyant en moi comme je crois en vous, en me disant tout comme je vous dirai tout.

Maintenant René lui tenait les deux mains: ses yeux noirs rencontraient les yeux bruns de Caroline, tandis que la lune qui se levait envoyait ses rayons d'argent dans l'or pâle de son abondante chevelure blonde et faisait comme un nimbe au front de cette jeune fille adorablement jolie, et si peu semblable de façons et de sentiments à la plupart des autres jeunes filles de son âge et de sa position.

Il y eut un silence.

— Pourquoi, reprit-elle doucement, ne seriez-vous pas venu de vous-même? Pourquoi n'avez-vous pas nommé M. Dartois?

— Penser que vous pourriez douter de moi, balbutia-t-il, être honteuse de moi, rougir de m'avoir connu, approché, même comme simple professeur au cachet... c'était là une torture au-dessus de mes forces, et je serais mort plutôt que de m'exposer à en avoir la preuve... C'était bien assez de le craindre!

— Ainsi, vous m'aimez? fit-elle d'une voix tendrement émue.

— Moi! moi! qui vous l'a dit, qui vous l'a fait supposer?

— Est-ce que je me trompe?

— Je n'ai pas le droit d'aimer, répliqua-t-il avec un accent de désespoir passionné. Que suis-je? un misérable, un malheureux que tout le monde chasse, repousse, ou méprise! Aimer! moi, orphelin, sans présent et sans avenir, qui ne possède pas même de nom à lui, qui n'est pas sûr d'avoir, demain, le morceau de pain nécessaire à son affreuse existence et à celle de sa sœur! Aimer! moi! Et qui? Vous? mademoiselle Caroline Dartois, la nièce du comte d'Orsan, un puissant du jour, une jeune fille millionnaire et belle, qu'on ne peut voir sans l'adorer, qui ferait honneur aux plus riches et aux plus grands, en daignant leur presser la main...

— Regardez! dit-elle.

Elle souriait, et leurs deux mains étaient unies.

Un éclair, un éclair d'espoir immense, d'ivresse folle, s'alluma dans les yeux du jeune homme, comme si toute sa vie se concentrait dans son regard, et son corps entier frémit comme sous une décharge électrique.

— Vous! murmura-t-il, oh! Caroline!

Et tombant à genoux, il prit le bas de sa robe, qu'affleurait son petit pied, hardiment cambré, pressa l'étoffe d'un geste convulsif sur ses lèvres ardentes pour la baiser et étouffer, en même temps, le sanglot qui montait à sa gorge.

Il y avait dans ce geste une adoration si complète, une telle explosion de passion, de reconnaissance et d'admiration, qu'une larme en vint aux yeux de mademoiselle Dartois, pendant qu'elle le contemplait ainsi à ses pieds. Son jeune visage s'était éclairé de cette expression d'exaltation sans arrière-pensée, de dévouement absolu, de charité passionnée, de sympathie sublime pour les vaincus, qui font la grandeur de quelques femmes.

Elle se pencha lentement vers lui, le releva, et se trouva dans ses bras.

— Oui, dit-elle, et sa voix était une caresse, oui, René, je vous aime ! C'est parce que vous êtes malheureux, sans présent, sans avenir, écrasé, vaincu, repoussé de tous, que je vous le dis ainsi franchement, la première, au mépris de tous les préjugés, moi, jeune fille, à vous qui n'osiez me le dire, et ne me l'auriez pas dit. Si vous aviez été riche, heureux, plein d'avenir, certes, je vous aurais aimé encore, car je vous ai aimé au premier regard, comme vous m'avez aimée vous-même, mais j'aurais attendu que l'aveu vînt de vous. Vous ne pouviez parler, c'était donc à moi de le faire. Vous doutiez de moi, je devais vous rassurer. Vous vous croyiez méprisé, je devais vous ouvrir mon cœur. Vous étiez seul, abandonné de tous, je devais venir à vous et vous dire :

— René, nous sommes deux ! René, il y a un être qui vous aime, un bras, bien faible, un bras de jeune fille, mais bien fort aussi, un bras d'amante, sur lequel vous pouvez vous appuyer sans crainte.

— Ah ! c'est trop ! c'est trop de bonheur ! murmurait le jeune homme en la contemplant.

Son front désolé, qui ne se relevait depuis longtemps que pour la révolte, se redressait à présent sans colère, s'illuminait aux clartés de la joie immense et du triomphe éclatant.

— Il y a donc vraiment des anges ! disait-il en la contemplant.

Et leurs yeux se versaient l'ivresse profonde de l'amour vrai.

Il oubliait tout. Il ne voyait qu'elle et son amour. Il était grand, il était fort, il était victorieux, il était heureux !

— Nous vivrons l'un pour l'autre ! disait-il. Toujours ! toujours ! Rien ne pourra plus nous séparer. Nous marcherons ainsi dans la vie, la main dans la main, cœur contre cœur, lèvres contre lèvres.

Il s'approcha, et leurs lèvres s'unirent.

Mais aussitôt, Caroline le repoussa doucement et se dégagea de son étreinte.

Elle était là, palpitante, effrayée de ce qu'elle ressentait.

— René, lui dit-elle alors, bien des obstacles nous séparent. C'est moins le bonheur que je voulais vous apporter, ce soir, que la force de le mériter et de le conquérir.

René retomba sur la terre.

— C'est vrai, fit-il d'une voix sombre. Pardonnez-moi... Je ne voyais plus que vous. Le reste avait disparu.

— Je serai votre femme, lui dit-elle ; un jour, mais...

— Ma femme, répéta-t-il avec un frisson... Vous êtes riche et je suis pauvre !

— On travaille !

— Votre nom est un des plus beaux et des plus estimés de Paris... et moi...

— On s'en fait un !

— Des suspicions infâmes m'ont touché et sali.

— Vous découvrirez l'assassin de votre mère !

— Hélas ! balbutia-t-il en baissant la voix, la pâleur au front, qui sait maintenant ce qui se cache sous ce crime et sous les réticences de ma pauvre mère ?

— Vous n'en seriez pas moins le René que vous êtes, dit-elle avec un doux sourire, en se rapprochant de lui.

— M. Dartois ne voudra jamais de moi. Il a dû rêver pour sa fille, pour vous, Caroline, quelqu'un de plus digne d'elle et de lui.

— Mon père, reprit-elle, m'a affreusement gâtée et ne m'a jamais contrariée. Quand j'avais dix ans, il disait à ses amis :

« Jamais je n'ai désobéi à ma fille ! »

Cela pouvait me perdre et me faire mauvaise ; mais il paraît que j'étais bonne naturellement, car je sens que je le suis restée. C'est peut-être cette éducation indépendante qui m'a donné la force, le courage, l'audace de faire ce que je viens de faire. Devenez ce que vous devez devenir, soyez ce que vous devez être, et mon père ne me refusera pas mon bonheur, quand je le lui demanderai. D'ici-là, René, il faut être sage, ne pas abuser du cœur que je vous ai donné loyalement, ne pas me compromettre... Gardez pour vous seul le secret de notre alliance, de mon affection... de mon amour... Il faut travailler, lutter, et penser que je serai la récompense de vos efforts, de vos victoires. Vous sentez-vous cette énergie ?

— Oui, je le jure ! Vous serez ma fée bienfaisante, ma religion ; je vous adorerai comme ceux qui croient adorent leur Dieu !

— Alors, il faudra m'obéir, en tout, partout, toujours ! Si mon père m'obéissait, quand j'avais dix ans, il ne faut pas que mon futur mari me désobéisse, aujourd'hui que j'ai vingt ans, ajouta-t-elle en souriant.

Rassurée par la contenance respectueuse de René, lisant dans ses yeux toutes les nobles résolutions, toutes les ardeurs généreuses, elle se rapprochait de lui.

Leurs mains s'étaient unies de nouveau.

— Caroline, disait René, je crois en vous, et je vous bénis. Vous venez de me relever, de me ranimer, de me

rendre la confiance en moi-même et dans la vie. Vous ne serez pas seulement pour moi la femme adorée à qui l'on se donne tout entier ; vous aurez été mon créateur. Qu'étais-je en entrant ici et que pouvais-je ? Rien. Moins que rien. L'homme que vous aimez, l'homme que votre main soutient, que votre doux sourire encourage, que vos beaux yeux, si tendres et si résolus à la fois, éclairent de leur flamme généreuse, cet homme-là peut de grandes choses et se montrera digne de vous.

— Je le crois, je le sais, répondit-elle simplement. D'ailleurs, par mon père et par mon oncle, le comte d'Orsan, il sera facile de vous trouver une position honorable, sous un nom quelconque, en attendant le jour où vous aurez découvert la vérité sur l'existence et la mort de votre mère, où vous pourrez désigner et faire connaître le meurtrier, et effacer ainsi jusqu'à la dernière trace d'une injuste accusation. Demain matin, je retourne à la campagne, où nous passons l'été avec mon père et mon jeune frère. Avant huit jours, vous entendrez parler de moi, et votre situation sera changée.

— Ne vous reverrai-je pas de longtemps ?

— Si. Je reviendrai chaque semaine à Paris. Notre campagne est à Fontainebleau. C'est tout près. Du reste, vous viendrez remercier mon père de ses démarches en votre faveur, et mon frère, qui s'était pris d'affection pour vous, quand vous lui donniez vos leçons...

— Auxquelles vous assistiez toujours...

— Sera heureux de vous revoir.

— Huit jours ! Comme c'est long ! murmura-t-il.

— Maintenant, il faut nous quitter.

— Déjà !

— Obéissez ! lui dit-elle avec un sourire caressant. Vous savez que c'est une habitude qu'on m'obéisse... et vous l'avez promis.

— Dites-moi alors, une dernière fois, que vous m'aimez, pour me réchauffer contre le froid de la solitude, quand vous ne serez plus là, quand je n'entendrai plus votre voix.

— Je t'aime, René ! sois fort !

Et elle effleura son front de ses lèvres brûlantes.

En ce moment, un cri, cri de désespoir ou d'angoisse suprême, traversa l'air et vint frapper leurs oreilles.

Ils se redressèrent, émus, effrayés.

— A moi ! au secours ! criait une voix de femme dans la rue, non loin du jardin.

René devint livide.

— Cette voix, dit-il, je la reconnais ! on dirait...

— René ! à moi ! René ! cria-t-on encore, mais un peu plus loin.

— C'est Claire ! c'est ma sœur ! hurla le jeune homme, et il bondit vers la porte, suivi de Caroline.

XVII

LA RAZZIA.

Après le départ de son frère, Claire était restée seule, enfermée dans sa petite chambre, en proie à une inquiétude, à une tristesse qu'elle ne pouvait surmonter.

Comme elle l'avait dit à René, elle avait peur.

C'était la première fois, depuis qu'ils habitaient cet horrible garni qu'il passait la soirée loin d'elle, et cette solitude avait, pour la pauvre enfant, quelque chose d'affreux.

La nuit était venue.

Elle n'osait allumer de lumière, pour obéir à la recommandation de René, par prudence, par économie aussi, car, quelles que fussent leurs privations, quelque soin qu'ils missent à ne dépenser que le quart du plus strict nécessaire, leur argent diminuait, fondait à vue d'œil, sans que rien semblât annoncer la venue prochaine de nouvelles ressources, et la plus petite économie, même celle de quelques sous de chandelle, avait son importance et sa raison d'être

Elle avait écouté sonner les horloges du quartier, comptant les quarts et les demies avec une angoisse croissante.

Le silence du réduit obscur, que son imagination peuplait de fantômes, contrastait, d'une façon lugubre, avec les bruits joyeux de la rue et le tumulte de la maison elle-même, qui s'emplissait d'un mouvement particulier, plus accentué que d'habitude.

C'était un dimanche, le premier qu'elle passât là.

Des pas lourds de gens avinés ébranlaient l'escalier. Des

voix de femmes excitées aussi par la boisson s'élevaient entre ces murs sales et humides. Les portes s'ouvraient, se fermaient. On montait, on descendait, on stationnait sur les paliers. Des lambeaux de refrains grossiers se mêlaient parfois à des bruits de baisers.

Un couple s'était arrêté devant sa porte, et murmurait à voix basse une conversation dont quelques mots décousus frappaient ses oreilles ; puis elle entendit qu'on entrait dans la chambre voisine, et elle reconnut la voix de femme qu'elle avait déjà entendue, un matin, lors de cette dispute qui l'avait tant bouleversée et dont elle avait parlé à son frère.

C'était bien la même voix de femme, mais ce n'était plus la même voix d'homme, et l'on ne se disputait plus, au contraire !

Tout à coup un pas chancelant se dirigea du côté de la porte derrière laquelle elle écoutait tremblante et palpitante.

C'était le pas évidemment d'un ivrogne.

Il s'arrêta en grommelant, et elle sentit le froissement des mains qui cherchaient la serrure et essayaient d'ouvrir.

Elle crut qu'elle allait s'évanouir.

— Eh ! Clarisse, ouvre donc ! C'est moi, dit une voix inconnue.

Puis on donna des coups de poing en jurant.

— Elle n'ouvrira pas ! Est-ce qu'elle serait sortie, disait l'ivrogne entre ses dents. Attends un peu, si je te pince, tu verras tout à l'heure... Clarisse ! Voyez-vous, la gueuse, elle ne veut pas m'ouvrir, ce soir !

Et les jurons, les coups de poing, les coups de pieds dans la porte se succédaient et s'entremêlaient.

Claire, plus morte que vive, n'osait respirer.

Enfin, la porte de la voisine s'ouvrit.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je veux Clarisse, répondit l'ivrogne.

— Mais vous savez bien qu'elle demeure au-dessous.

— Ah ! pardon ! excuse ! Je me suis trompé d'étage.

Et l'ivrogne redescendit chantant d'une voix enrouée.

Il était à ce moment dix heures et demie...

Brusquement le bruit changea.

Elle entendait au rez-de-chaussée des allées et venues étranges. Puis des cris de femmes aussitôt éteints.

Les portes des étages supérieurs s'ouvrirent.

On se penchait sur la rampe, on chuchotait ; bientôt il se fit un grand silence.

Les portes se refermaient avec précaution.

Plus de chants, plus de conversations, mais seulement des pas d'hommes, pesants, réguliers, qui montaient et descendaient: de temps en temps, comme des protestations étouffées, ou des sanglots qu'on retenait.

Tout-à-coup des cris effroyables éclatèrent au-dessous de la chambre de Claire.

C'était une voix de femme qui pleurait, suppliait.

La malheureuse s'accrochait aux meubles, car on les entendait glisser et tomber...

C'était une lutte affreuse.

— Oh ! mon Dieu ! pensait Claire, on assassine quelqu'un ! C'est à devenir folle !

Les cris maintenant remplissaient l'escalier, accompagnés de jurons lancés par des voix d'hommes.

On entraînait quelqu'un en se dirigeant vers la porte de l'hôtel.

Puis, les mêmes cris, un instant étouffés, éclatèrent dans la rue, plus stridents.

Claire se précipita à sa fenêtre, se pencha.

Elle vit un rassemblement devant la maison.

La foule riait, huait ; quelques protestations et des manifestations de pitié se mêlaient à des propos incompréhensibles pour elle ; mais ces protestations et ces manifestations étaient bientôt contenues et réduites au silence par la présence de deux sergents de ville.

Une femme se débattait entre des hommes qui la tenaient par les bras, et l'entraînaient brutalement.

— Que se passe-t-il donc ? murmurait Claire éperdue.

Elle n'eut pas le temps d'en voir davantage.

Des coups violents ébranlaient sa porte.

— Ouvrez ! au nom de la loi !

Claire défaillante, se laissa tomber sur une chaise.

— C'est bien, dit une voix rude et sévère, enfoncez, puisqu'on ne veut pas ouvrir.

La porte qui ne tenait guère, céda.

Trois hommes entrèrent. L'un portait une écharpe tricolore, dont on apercevait la frange sous son paletot à demi fermé. L'autre était vêtu en bourgeois. Derrière eux, le maître de l'hôtel tenait un flambeau, souriant et obséquieux, comme quelqu'un qui sait de quoi il retourne, et qui y est habitué.

Claire s'était levée à leur vue et les regardait stupéfaite, brisée par la terreur.

— Pourquoi n'ouvrez-vous pas quand on vous dit : Au nom de la loi ? demanda le commissaire.

Claire ne pouvait répondre, sa langue était paralysée.

— Quelle est cette femme? continua le commissaire, en s'adressant à l'hôtelier et sans attendre la réponse de la jeune fille.

— Une nouvelle locataire, répliqua celui-ci, qui demeure *censément* avec son frère.

— Est-ce qu'elle travaille ?

— Non, monsieur le commissaire.

— Bien. Comment vous appelez-vous ?

— Claire... essaya de dire la malheureuse enfant.

— Claire Durand, oui, fit l'hôtelier.

Le commissaire se pencha pour la considérer.

— Ah ! ah ! fit-il: — jeune, les cheveux et les yeux noirs ; — c'est bien cela.

Il se retourna vers l'agent en bourgeois.

— C'est justement celle qu'on nous a dénoncée... et recommandée...

L'agent s'inclina en signe d'acquiescement et s'avança vers la jeune fille.

Claire reculait.

— Vous n'avez pas de moyens d'existence, n'est-ce pas? reprit le commissaire.

— Mon frère cherche du travail, dit-elle machinalement, effarée, et reculant toujours.

— Enlevez ! dit le commissaire.

L'agent abattit sa large main, l'empoigna par le haut du bras.

Elle voulut le repousser, n'ayant même plus la force de parler ou de crier.

— Oh! oh! fit l'homme, pas de gyries ni de manières, vous savez, sans cela je me fâche! Allons, en route, et plus vite que ça!

Alors, l'enlevant presque de terre, car elle était frêle et mignonne, il se dirigea vers le palier. C'est à peine si le bout de ses petits pieds touchait le sol.

Elle était comme idiote, sans force, sans volonté, ne comprenant pas, paralysée par la terreur.

Sur le palier, elle se trouva en face de sa voisine, que d'autres agents emmenaient. Celle-là riait, haussait les épaules, jouait l'insouciance et le cynisme, bien qu'elle fût pâle.

Toutes deux se trouvèrent dans la rue, Claire tenue toujours par l'agent qui la conduisait.

Là, le grand air ranima ses esprits.

La vue de cette foule, qui la regardait, lui donna une commotion violente.

Elle entrevoyait la vérité, non pas tout entière, mais une partie.

En ce moment, une troupe de jeunes gens, à moitié gris, descendait le faubourg Saint-Jacques en chantant. Ils sortaient de quelque bal de barrière. Des femmes étaient mêlées à eux.

L'agent et Claire se trouvèrent entourés, pris par le flot qui s'écoulait bruyant et balayant tout sur son passage.

— Ah ! la jolie fille ! Peste ! En voilà un qui se la coule douce ! crièrent quelques jeunes gens, en s'arrêtant pour contempler Claire, dont la beauté frappait tous les regards.

— Oh ! monsieur, dit Claire d'une voix suppliante, au plus jeune qui se trouvait aussi le plus près d'elle, sauvez-moi ! délivrez-moi ! je vous en supplie !

— Qu'est-ce que c'est? dit le jeune homme, touché de cette voix suppliante et du regard des beaux yeux. On violente une femme ! Veux-tu lâcher, vilain singe !

Et il donna une bourrade à l'homme qui tenait Claire.

Au même instant, Claire fit un brusque mouvement.

L'homme, pris à l'improviste, avait desserré son étreinte pour se protéger, tout en criant :

— Prenez garde ! Je suis agent des mœurs, à moi !

Il y eut une légère bousculade, pendant laquelle Claire se faufila dans la foule.

Mais elle avançait lentement.

On la retenait, on lui barrait le chemin.

L'un voulait l'embrasser. L'autre lui prenait la taille.

— Par grâce ! murmurait-elle, laissez-moi fuir, oh ! laissez-moi !

Enfin, elle sortit de la cohue, et s'élança devant elle, comme une folle, courant d'instinct vers la rue d'Enfer, pour retrouver son frère, lui demander aide et protection, ne sachant plus ce qu'elle faisait.

Malheureusement, au cri de l'agent furieux de voir lui échapper sa proie, d'autres agents étaient accourus.

On avait refoulé, dissipé la troupe joyeuse.

Les sergents de ville avaient arrêté deux jeunes gens au hasard. Le reste se dispersait, effrayé. Quelques-uns même s'empressèrent d'indiquer le chemin suivi par Claire, et trois agents des mœurs s'élancèrent sur ses traces.

Elle courait si vite et si légèrement qu'ils ne purent la rattraper que rue d'Enfer, à la hauteur du jardin où se trouvait René en tête-à-tête avec Caroline.

Là, elle s'était arrêtée, hors d'haleine, éperdue, sentant qu'on la suivait et que ses forces la trahissaient.

Mais aussitôt trois paires de mains s'abattirent sur elle, la saisirent.

— Ah ! coquine ! lui criait-on aux oreilles ; ah ! c'est ainsi que tu te fiches de nous ! Attends un peu, on va te mettre au pas.

— Grâce ! murmurait-elle haletante, ne me faites pas de mal ; je ne vous ai rien fait. Je ne puis plus me tenir.

— Tu te reposeras à Saint-Lazare !

Et ils la bousculaient, la secouaient, furieux, écumants, la tirant et la serrant comme un malfaiteur dangereux.

C'est alors que, retrouvant la voix pendant qu'on l'entrainait, elle avait poussé son cri de désespoir, son appel à René.

Mais on la poussait toujours.

— Ah ! tu appelles ton souteneur, ricanaient les agents, sûrs maintenant de leur victoire. Qu'il vienne ! il sera bien reçu !

XVIII

SAINT-LAZARE.

Lorsque René se trouva dans la rue d'Enfer, Claire n'y était déjà plus. Les agents des mœurs venaient de lui faire tourner le coin d'une petite ruelle qui les rapprochait du poste de police et avait l'avantage d'être peu fréquentée.

René regarda autour de lui, l'oreille tendue. Un dernier appel de Claire lui indiqua la direction dans laquelle il devait s'élancer, et il la suivit avec d'autant plus de confiance que quelques personnes, arrêtées sur la chaussée ou rassemblées sur les trottoirs, regardaient toutes du même côté, et ne lui laissaient aucun doute à ce sujet.

En quelques bonds, il arriva au tournant de la ruelle, au moment où Claire passait sous un bec de gaz, au milieu de trois hommes qui l'emmenaient.

Malgré l'heure avancée, quelques gamins et cinq ou six badauds suivaient ce groupe.

René reconnut la chevelure à reflets bleus de sa sœur, sa robe de deuil, sa tournure, et, perdant toute raison, emporté par la colère, ne voyant, ne comprenant qu'une chose, c'est qu'on violentait Claire, qu'on l'enlevait, il arriva comme la foudre sur les hommes à mauvaise mine dont elle était entourée.

Il saisit au collet le premier qui lui tomba sous la main, en criant d'une voix terrible :

— Misérables ! voulez-vous laisser cette femme !

Claire, entendant sa voix, se retourna, aperçut son frère, poussa un cri de joie et d'espoir.

— René ! René ! Au secours ! sauve-moi ! lui dit-elle, et

elle recommença à se débattre pour échapper à l'étreinte odieuse et brutale de ceux qui la tenaient.

— Ah ! ah ! le voilà ! murmurèrent les agents.

— Ne me touchez pas. Je remplis mon devoir. Je suis agent des mœurs, ajouta d'une voix irritée celui sur lequel René était tombé, et qui marchait derrière les autres.

Mais René n'écoutait rien, et ces mots : *agent des mœurs*, au lieu de le rendre plus prudent, fouettèrent sa colère, le rendirent presque fou, en lui faisant comprendre de quel danger hideux sa sœur, cette jeune fille innocente et pure, était menacée.

— Misérables ! misérables ! Lâchez cette femme, ou je vous tue !

Et, joignant l'action à la parole, il essayait de terrasser son adversaire, homme vigoureux et habitué aux luttes de ce genre.

Bien que René fût très jeune et d'une force physique plutôt au-dessous de l'ordinaire, la fureur le rendait redoutable. Il avait à moitié renversé l'agent qui s'opposait à son passage, lorsque l'un de ceux qui maintenaient la pauvre Claire la lâcha pour courir au secours de son camarade. Il saisit René par derrière et voulut à son tour le renverser pour s'en emparer ou le contenir jusqu'à l'arrivée des gardiens de la paix, qui ne devaient pas être loin.

Les trois hommes roulèrent ensemble sur le pavé. René, monté au paroxysme de la fureur, se défendait avec une rage effrayante.

Claire, en voyant son frère couvert de coups, luttant avec cette énergie pour la défendre, essaya de courir à son secours.

Elle redoubla ses cris, ses appels insensés, en se débattant pour arriver jusqu'à lui, et l'agent exaspéré par ce spectacle, craignant encore de la voir lui échapper, se laissa aller à des brutalités contre cette enfant frêle et prise d'une sorte de délire au milieu de cette scène de violence sauvage.

Il y avait donc, dans cet étroit espace, pour ainsi dire deux batteries, toutes les deux affreuses, ignobles.

Claire continuait de pousser des cris déchirants, refusait de marcher en avant, se laissait frapper, traîner sur les genoux, tendant ses mains pour se protéger, disant :

— René ! Mon frère ! On l'assassine ! Laissez-moi ! Oh ! les monstres !

René, lui, sans dire un mot, devenu enragé, se défendait avec une énergie farouche contre ses deux adversaires qui, malgré toute leur vigueur, recevaient autant de horions

qu'ils en donnaient, et ne pouvaient se débarrasser des étreintes furieuses, désespérées, de ce jeune homme qu'en circonstance ordinaire personne n'aurait redouté.

On entendait le bruit sourd des poings fermés rebondissant sur les chairs meurtries, et parfois le son sec d'une tête allant frapper contre le pavé.

Les vêtements du malheureux étaient en lambeaux ; son paletot noir, par mille larges blessures, laissait voir la chemise qui, lacérée, montrait à son tour la peau bleuie ou saignante.

La foule se rassemblait, on ouvrait des fenêtres, et des gens arrachés à leur sommeil se penchaient en grommelant avec humeur :

— Est-ce que la police ne va pas nous délivrer de ces ivrognes et de ces filles, qui troublent le repos des honnêtes gens ?

Enfin, des gardiens de la paix, attirés par le bruit et la rumeur de la foule, accoururent à leur tour.

Cela ne fut pas long. Ils délivrèrent les deux agents éreintés par René, empoignèrent celui-ci, l'assommèrent à moitié de trois ou quatre bourrades, appliquées fortement, aux bons endroits, et l'emportèrent au poste voisin, déguenillé, sanglant, étourdi, incapable désormais d'une résistance quelconque.

Les agents des mœurs délivrés se rejetèrent sur la malheureuse Claire, et la victoire ne fut pas longtemps disputée de son côté.

En voyant disparaître René, elle avait perdu tout courage, toute volonté, tout espoir !

Maintenant, elle se laissait aller, inerte.

Ils ne ménagèrent pourtant pas la jeune fille, enlevée, tenue debout, à bras tendus, ses longs cheveux dénoués, inondant ses épaules, pâle, meurtrie aussi, presque évanouie, ne pouvant plus se tenir sur ses petits pieds qui refusaient leur service. Sans voix, sans autre sentiment qu'une horrible souffrance physique et morale, elle arriva à son tour au poste, tandis que les passants qui entrevoyaient la pauvre enfant, s'écriaient avec dégoût :

— Elle est ivre-morte ! Peut-on se mettre dans un pareil état, à cet âge-là ! Quelle horreur !

On ouvrit la porte du *violon*, on la poussa, et elle tomba sur ses genoux, où elle resta quelques instants hébétée, idiote, assommée.

Le *violon* était bien garni.

Un dimanche soir, la fournée est toujours copieuse.

Il y avait là deux vieilles chiffonnières, absolument

saoûles d'eau-de-vie, qu'on avait ramassées dans le ruisseau, et qui gisaient, malades, hideuses, répugnantes, accotées contre le mur.

L'une dormait de ce lourd sommeil repoussant de l'ivrogne. L'autre, les yeux fixes, la lèvre pendante, murmurait des mots sans suite, entremêlés de jurons et de menaces à un ennemi imaginaire.

Trois ou quatre filles publiques de bas étage, prises en contravention, leur tenaient compagnie, en falbalas frippés, le visage barbouillé de fard qui s'écaillait et tombait...

Les unes chantaient ! — et l'on devine quoi ! — d'une voix enrouée. — Les autres pleuraient.

Une voleuse, deux mendiantes couvertes de crasse et de vermine, quelques petites filles depuis dix ans jusqu'à douze ou quatorze ans, ramassées en état de vagabondage, grouillaient encore là-dedans.

La chambrée était complète. La récolte était bonne. Le vice et le malheur avaient donné.

Il régnait dans cet enfer une atmosphère épouvantable, une odeur à donner des nausées. On eût dit que la débauche, la misère, la saleté s'y distillaient et chargeaient l'air respirable de leurs vapeurs pour pénétrer dans vos poumons, se mêler à votre sang, vous envahir tout entier, faire corps avec vous.

Ce fut là que Claire, qui n'avait jamais quitté sa mère, ni son frère, qui n'avait que dix-sept ans et demi, qui ne savait de la vie que ce qu'on en apprend au foyer de la famille honnête, passa la nuit, nuit monstrueuse, nuit d'agonie morale et physique, auprès de laquelle les cercles de l'*Enfer* du Dante, sont des imaginations d'enfant.

Elle ne ferma pas l'œil, une minute.

Au petit jour, elle essaya seulement de ramener ses cheveux et de les faire tenir le mieux qu'elle put, son peigne s'étant brisé la veille et l'ayant cruellement blessée à la tête. Elle trempa aussi son mouchoir de poche dans la goutte d'eau restée au fond de la cruche qui meuble tous les *violons*, et de se laver la figure et les mains.

Elle se sentait sale, se dégoûtait, se faisait horreur à elle-même. La saleté avilit et ôte sa noblesse à la douleur, sa dignité à la souffrance.

Quelques mois plus tôt, elle fût morte de cette agonie ; mais elle commençait à se fortifier, à s'habituer aux secousses et au malheur.

Pourtant son joli visage, pâle et abattu, ses grands yeux noirs, profondément cernés et brillant de l'éclat de la fièvre qui la soutenait, révélaient une effroyable lassitude et un

désespoir devenu trop profond, trop terrible, pour s'exprimer par des mots, des gestes, ou même des larmes.

Vers neuf heures du matin, on vint la prendre pour la mener à la préfecture, devant le commissaire de police spécial, qui devait l'interroger et décider de son sort.

Son cas particulier ne relevait pas des tribunaux, mais de la simple police.

Arrêtée par des agents des mœurs, sous une inculpation que tout le monde devine, les formes tutélaires de la justice ne la concernaient point.

Le commissaire avait déjà reçu le rapport des agents qui avaient fait la razzia la veille.

Tous les trois étaient là, portant encore les marques de leur lutte avec René. Les deux gardiens de la paix qui avaient mis fin à la batterie, étaient là aussi pour joindre leur témoignage à charge.

Le commissaire la regarda sévèrement.

— Il paraît, lui dit-il, que vous avez résisté hier au soir aux agents, que vous les avez insultés, frappés.

— Je ne savais pas ce qu'on me voulait, je ne le sais pas encore. J'ai cherché à m'échapper... Qu'est-ce que j'ai fait? Pourquoi m'arrête-t-on ? dit-elle tremblante et n'espérant rien.

Le commissaire haussa les épaules.

— Ne faites pas l'innocente ; ça ne prend pas avec nous : nous savons ce que vous êtes. On vous a pincée dans une maison mal famée et très connue de la police. Vous ne travaillez pas ! Vous vivez avec votre frère qui ne travaille pas non plus. Vous n'avez aucun moyen d'existence avouable. On a remarqué, depuis huit jours, vos allées et venues dans le quartier, accostant les hommes ou vous faisant accoster par eux.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Claire, accablée et trop affaiblie pour avoir même la force de s'indigner.

Quelques larmes brûlantes coulèrent le long de ses joues décolorées.

— Vous étiez sous un faux nom dans ce garni, continua le commissaire : vous ne vous appelez pas Durand, vous êtes connue sous le nom de Morisset, et vous sortez de prison après y avoir passé trois mois sous une inculpation terrible... véhémentement soupçonnée de parricide... On vous a relâchée, ainsi que votre frère, faute de preuves suffisantes... et, au lieu de reconnaître cette mansuétude de la justice par votre bonne conduite, vous vous livrez à la débauche clandestine !

Claire sanglotait, regardait avec terreur cet homme qui

lui écrasait tous ses malheurs sur la face et lui en faisait autant de crimes.

Elle avait la tête perdue. Elle était incapable de répondre, de tenter une défense quelconque, n'ayant plus ni présence d'esprit, ni même son bon sens.

Il lui semblait par moments qu'elle rêvait, qu'elle était en proie à un hideux cauchemar, que tout cela n'était pas vrai, que bientôt elle allait se réveiller sous les baisers de sa mère, qui n'était pas morte.

Les agents ricanaient en la regardant, les gardiens de la paix haussaient les épaules.

Tous ces gens contre elle! Des hommes, des êtres forts! La police, la justice, un magistrat ! Et, pour résister à cela, une orpheline de dix-sept ans, ignorante, à moitié folle, brisée physiquement et moralement par tant de secousses successives!

— Du reste, ajouta le commissaire, nous étions avertis, depuis votre sortie de prison, et on vous surveillait.

Les agents interrogés déposèrent que cette enfant les avait insultés, menacés, frappés; qu'elle avait tenté une rébellion formelle, appelant au secours, ameutant la foule, faisant scandale; qu'un homme qu'elle prétend son frère... on connaît ces frères-là! — ajoutèrent les agents, — avait essayé de les assassiner.

Ils montraient les marques et les traces des coups distribués dans sa folie par René.

Les gardiens de la paix confirmèrent ces témoignages.

— C'est bien, dit le commissaire: à Saint-Lazare, pour six mois ; il faut la dompter.

— Oh! elle en sortira souple comme un gant, s'écria l'un des agents en riant.

On l'emmena.

XIX

POISSY.

René avait été jeté dans le violon des hommes, digne de celui des femmes en tout point. Moulu, brisé, anéanti, il y était resté jusqu'au matin, puis on l'avait mené devant le commissaire de police, qui, après un interrogatoire sommaire, l'avait fait transférer au dépôt pour y être tenu à la disposition de la justice, sous l'inculpation de rébellion contre les agents de la force publique et de coups et blessures.

A ce premier interrogatoire, René avait à peine répondu, dédaignant de se défendre ou de chercher une excuse à sa conduite.

Une seule préoccupation, d'ailleurs, remplissait son cerveau : — sa sœur ! Qu'était-elle devenue ? qu'en avait-on fait ?

Il le demanda d'une voix tremblante au commissaire de police, qui lui avait répondu en haussant les épaules :

— Soyez tranquille ! elle est à l'abri pour quelque temps !

— Comment cela ? fit-il. Est-ce qu'on ne va pas la relâcher, est-ce qu'on ne l'a pas remise en liberté, ce matin ? Elle n'a rien fait, elle. C'est moi qui seul...

— Vous savez bien où l'on envoie les filles de son espèce. Elle est à Saint-Lazare, ou elle y sera tout à l'heure. Je souhaite que la leçon vous serve à tous les deux.

— A Saint-Lazare ! hurla le jeune homme d'une voix si menaçante, en lançant autour de lui un regard si terrible, que le commissaire de police eut un moment de surprise et de terreur, et que les gardiens de la paix qui l'avaient

amené et qui assistaient à l'interrogatoire se jetèrent sur lui pour le maintenir.

— A Saint-Lazare ! répéta-t-il.

— Oh ! oh ! reprit le commissaire, voilà un gaillard dangereux et qu'il faudra surveiller de près. Je ne comprends pas le parquet, qui a ordonné sa mise en liberté dans l'affaire Morisset. Joli cadeau pour la société ! Quand on tient ces gens-là, on devrait bien les garder.

Et le commissaire de police ajouta à son procès-verbal une note qui signalait René comme un homme redoutable, animé des plus mauvaises passions, capable de tout, et d'une violence inouïe.

Il ne resta que huit jours à la Conciergerie, au bout desquels il passa en jugement devant la 6e chambre de la police correctionnelle, son cas n'étant pas de ceux qui relèvent du jury.

En entrant dans la salle, entre deux gardes de Paris, en s'asseyant sur le banc d'infamie, les premières personnes que son regard aperçut, parmi le public peu nombreux qui assiste à ces sortes d'affaires, ce furent Caroline et son père, M. Dartois, grand vieillard sec, au long visage sceptique et doux, couronné d'une épaisse chevelure blanche, entouré d'un collier de barbe blanche également, éclairé de deux grands yeux bleus largement ouverts et d'une limpidité extraordinaire.

Caroline, les paupières rougies, s'efforçait de cacher son désespoir et ses angoisses, et la vaillante fille trouva la force de lui sourire de ses grands yeux bruns, de lui dire, avec ses prunelles humides où la volonté séchait des larmes :

— Courage ! Je suis là. Je t'aime toujours. Je veille. Compte sur moi.

Cette vue, ce regard, lui causèrent la seule sensation douce, heureuse et saine, qu'il put encore ressentir dans l'horrible situation où il se trouvait.

Il rougit de bonheur et de honte aussi de se voir devant elle, devant celle qu'il aimait, sous ce costume en lambeaux, assis sur ce banc du déshonneur, se disant :

— Le cœur de la femme parfois est sublime ! que je voudrais être digne d'elle ! Toute ma vie suffira-t-elle à t'aimer, à te remercier comme tu le mérites, ma noble et belle Caroline ?

Voici ce qui s'était passé.

Mademoiselle Dartois, lorsque René s'était élancé dans la rue pour aller au secours de Claire, était restée sur le pas de la porte, regardant, écoutant, n'osant le suivre, nu-tête, en taille, comme elle était à cette heure avancée de la soirée.

René n'avait pas tardé à disparaître au tournant de la ruelle où Claire était entraînée par les agents des mœurs.

Caroline indécise, violemment émue, retenue entre le désir de savoir ce qui se passait et la crainte de s'afficher, de se compromettre inutilement, — ce qu'elle ne devait ni pour elle, ni pour son père, dont elle ne voulait pas tromper la confiance, ni pour René lui-même qui avait besoin qu'elle fut forte et inattaquable pour l'aider et le protéger de loin, — attendit immobile, pendant quelques minutes, en proie à une angoisse inexprimable.

Elle n'entendait rien. Elle espérait toujours que René allait revenir, qu'il lui dirait ce qui s'était passé.

Enfin, n'y pouvant tenir plus longtemps, envahie par de sinistres pressentiments, elle s'était glissée légèrement, le cœur palpitant, le long des maisons et était parvenue jusqu'à la ruelle où René avait disparu.

La ruelle était vide.

Tout était fini à ce moment. Claire et René, enlevés par les agents, étaient déjà loin.

N'osant s'aventurer davantage, remarquant même que les rares passants regardaient, avec surprise, cette belle et élégante jeune fille, seule, en costume de chambre, dans la rue, et comprenant qu'elle s'exposait à quelque rencontre fâcheuse, elle revint rapidement jusqu'à la porte du jardin laissée entr'ouverte, et, là, attendit encore, ne se sentant pas le courage de rentrer tout à fait, espérant toujours que René viendrait la rassurer.

L'impatience la gagnait. Cette ignorance lui était insupportable.

Surmontant enfin sa timidité :

— Monsieur, dit-elle d'une voix tremblante à un jeune homme qui passait près d'elle sur le trottoir et qu'elle reconnut pour un habitant du quartier, un voisin, pourriez-vous me dire ce que signifiaient tout à l'heure ces cris de femme ? Ils m'ont effrayée.

— Oh ! rien du tout, mademoiselle, répondit le jeune homme, qui la reconnut. Je passais au moment où l'affaire finissait ; je ne me suis pas approché, mais j'ai vu de loin qu'il s'agissait d'une batterie entre une fille et des ivrognes. Les gardiens de la paix ont mis le holà et emmené tout le monde au poste.

— Merci, monsieur, répondit Caroline, et elle rentra en fermant la petite porte.

L'erreur du jeune homme s'expliquait facilement, car on sait que les agents des mœurs sont vêtus en bourgeois, et la nuit tous les chats sont gris.

Cette solution, si mauvaise qu'elle fût, rassura à demi Caroline.

Sans s'expliquer comment la sœur de René, que, du reste, elle ne connaissait point, s'était trouvée seule, rue d'Enfer, à pareille heure, elle crut qu'elle avait été accostée, insultée par une bande de jeunes gens en goguette, que René s'était battu avec eux pour défendre et délivrer Claire, et qu'une fois tout le monde au poste, il avait été facile aux deux orphelins de s'expliquer, de se faire reconnaître et relâcher.

Néanmoins, elle passa une nuit agitée.

Le lendemain, au lieu de retourner à Fontainebleau, elle resta à Paris, pour avoir des nouvelles.

Rien ne vint.

S'informer de René, lui écrire, impossible ! Interrompu brusquement la veille, il n'avait pas eu le temps de lui donner son adresse et le nouveau nom qu'il avait pris. Elle ne savait où le trouver.

S'informer à la police ? Elle ne le pouvait elle-même. Il aurait fallu en charger son père ; mais, pour cela, il fallait lui dire qu'elle avait passé la soirée avec René, et c'est ce qu'elle n'aurait consenti à faire qu'à la dernière extrémité.

Deux jours se passèrent pour elle dans la plus cruelle anxiété. Pour ne pas retourner à la campagne, elle prétexta d'une violente migraine, et M. Dartois ne fit aucune observation.

Enfin, le troisième jour, elle vit dans le journal une note qui la bouleversa, annonçant que le nommé René M..., inculpé dernièrement dans une affaire terrible et relâché faute de preuves, venait d'être arrêté de nouveau et passait le surlendemain en police correctionnelle, pour rébellion, menace de mort, coups et blessures, etc.

Ce fut pour elle un désespoir affreux.

Elle parla à son père, et, sans lui dire son amour pour René, tout en taisant le rendez-vous qu'elle avait donné, en faisant seulement appel au cœur de M. Dartois, homme réellement exceptionnel et que nous connaîtrons mieux plus tard, elle avait obtenu qu'il allât aux renseignements, qu'il continuât de protéger, de son mieux, les deux orphelins, dont l'un René, qu'il connaissait pour l'avoir employé pendant six mois près de son jeune fils, l'intéressait d'ailleurs personnellement.

Il revint avec de mauvaises nouvelles. L'affaire de René était grave. Il était fort mal noté.

De plus, *il avait déjà des antécédents :* l'erreur commise par la justice contre lui.

— Et sa sœur? demanda Caroline.

— Arrêtée aussi.

— Mais on la relâchera, elle! Où est-elle?

— Oui, je m'en occuperai, et je te promets de faire le possible, avait répondu le père très embarrassé, ne voulant pas dire à sa fille que Claire était à Saint-Lazare, et comprenant trop quelles en seraient les conséquences pour la malheureuse enfant. — Après le jugement du frère, je verrai à m'occuper d'elle.

— Nous assisterons à ce jugement, avait dit résolûment mademoiselle Dartois. Notre vue le soutiendra et lui dira qu'il n'est pas abandonné, qu'il a des amis.

M. Dartois avait dû céder, suivant son habitude, mais en exigeant que sa fille se couvrît le visage d'une voilette épaisse pour qu'on ne la reconnût point.

Elle avait mis la voilette, l'avait relevée à l'entrée de René pour le réchauffer de la flamme attendrie de ses yeux bruns si profonds, puis l'avait rabaissée.

M. Dartois n'avait rien à dire: elle avait mis une voilette très épaisse, mais elle n'avait pas promis qu'elle ne la relèverait pas.

Le jugement de René ne fut pas long.

Le juge lui fit observer qu'il sortait de prison depuis peu de jours, — ce qui est un crime; — qu'il avait pris le faux nom de Durand, après avoir quitté le nom de Morisset qui ne lui appartenait pas davantage, et que les honnêtes gens ont un nom à eux et n'en changent pas ainsi; — qu'il habitait, en compagnie de sa sœur, une maison mal famée, un garni! où des jeunes gens qui se respectent se gardent bien d'aller; — qu'il n'avait aucune position, aucun métier, — ce qui est absolument coupable, à moins qu'on n'ait des rentes; — que sa sœur ayant été signalée à la police, on avait dû faire une descente dans le garni, qu'elle avait résisté aux agents, et qu'au lieu de l'engager à se soumettre à l'autorité, comme c'était son strict devoir, il s'était jeté sur les représentants de ladite autorité, les avait frappés et menacés de mort, etc., etc.

Les témoignages étaient accablants. Il n'y avait pas à nier. Les faits étaient patents, et chercher à les expliquer était inutile, impossible.

On retrouva l'individu que René avait jeté dans l'escalier, le soir où cet ivrogne vint frapper à la porte de Claire.

Sa déposition prouva que René était un homme violent, habitué à recourir aux actes de brutalité, et, de plus, mit René hors de lui; car cet individu prétendit, — pour

s'excuser sans doute, ou pour se venger, — que Claire l'avait provoqué, encouragé.

René entra dans une telle fureur, à cette calomnie qui déshonorait sa sœur, que le président le menaça de le faire réintégrer en prison et de passer outre au jugement.

Interrogé s'il avait quelque chose à dire pour sa défense, René, hors de lui, répliqua qu'il avait fait son devoir, et que celui qui ne défendrait pas sa sœur, une jeune fille innocente et pure, en pareille circonstance; que celui qui serait maître de lui, ne perdrait pas la tête, et la laisserait conduire à Saint Lazare, honte pire que la mort, en gardant son sang-froid, serait le dernier des misérables et des lâches!

Ayant ainsi aggravé sa position, il s'entendit condamner à un an et un jour de prison.

Caroline entraîna son père.

Ses yeux jetaient des éclairs, sa voix tremblait.

Elle était admirable de résolution et de noble douleur.

— Eh bien, mon père, lui dit-elle, qu'allez-vous faire? qu'en pensez-vous?

— Je pense, répondit M. Dartois, que j'aime et que j'estime beaucoup ce jeune homme, mais qu'il s'est perdu, et que sa sœur est perdue!

— Et vous ne ferez rien, et l'on ne peut rien pour eux?

— Pour lui, il n'y a rien à faire actuellement. On va le transférer à Poissy. Je le recommanderai de mon mieux; mais il est condammé, il fera sa peine.

Caroline frémit des pieds à la tête.

— En tous cas, il faut le voir, avant son départ. Nous irons ensemble. Je crains qu'il n'en meure ou n'en devienne fou.

— Aller le voir! répéta M. Dartois; j'y songeais, pour remonter son courage, et surtout pour calmer son exaspération; mais toi... ce n'est pas convenable, ta place n'est pas là.

— La place d'une femme est partout où l'on souffre, mon père. Qui consolera les malheureux, qui relèvera les vaincus, si ce n'est elle?

— Tu n'es pas une femme, Caroline, tu es une jeune fille.

— Tu seras là avec moi, dit-elle doucement; comprends donc ce qu'il souffre. Il se croit méprisé, il se croit avili. Ma seule présence, à moi jeune fille riche, jeune fille du monde, du grand monde, lui portera un témoignage d'estime et de sympathie plus éloquent et plus indiscutable que toutes vos bonnes paroles. Crois-moi, c'est là ce qu'il

lui faut. Le désespoir et la haine le perdront, en effet, avec sa nature fière et violente, si une femme, telle que moi, ne vient pas lui dire : « Courage ! vous n'êtes que vaincu, vous n'êtes pas déshonoré pour moi. »

Le lendemain on conduisit René dans le parloir de faveur.

Il s'y trouva en présence de Caroline et de M. Dartois.

En la voyant, il chancela, et joignit les mains, comme pour une adoration muette, tandis que son regard farouche s'éteignait et que sa figure passait du désespoir haineux à l'attendrissement et à la reconnaissance.

— Vous, ici ! balbutia-t-il.

— Monsieur René, fit vivement Caroline, j'ai voulu venir avec mon père, pour vous dire d'être courageux et résigné, pour vous prouver que vous avez des amis sincères, aux yeux desquels vous n'avez point démérité, et vous ne démériterez point, tant que vous serez digne et que vous ne vous abandonnerez pas vous-même, sous les coups répétés du sort. On ne peut vous éviter la prison. Supportez-la donc comme un homme ! Vous en serez récompensé... ajouta-t-elle plus bas, avec un regard tout chargé d'amour et de promesses. Vous nous retrouverez tels que vous nous laissez !

René pleurait sans s'en apercevoir, muet, adorant, sauvé !

— Je viens vous dire aussi d'être sans inquiétude au sujet de votre sœur. Nous la ferons sortir du lieu horrible où l'on a jeté la malheureuse enfant. Elle n'aura pas d'autre maison que la nôtre, elle sera ma sœur.

René tomba sur ses genoux.

— Oh ! vous êtes une sainte ! put-il à peine murmurer dans son extase, le visage illuminé d'enthousiasme et de respect, où se mêlait la passion la plus ardente.

Caroline lui tendit la main, le releva.

— Voici ma main, monsieur René. Dans un an, nous nous retrouverons !

Trois jours après, René partait pour Poissy, transfiguré, capable de vivre et de conquérir dignement sa place dans la société, ne comptant plus le long martyre de la prison centrale, cuirassé contre l'infamie et la douleur par l'immense bonheur qui remplissait son cœur, et relevant le front sous la couronne que l'amour et le dévouement de Mademoiselle Dartois lui avait tressée.

XX

LA FIN DE CLAIRE.

M. Dartois rencontra des difficultés inattendues, lorsqu'il voulut obtenir la mise en liberté de la sœur de René, de la malheureuse Claire, enfermée depuis quelques jours à Saint-Lazare.

D'habitude, pour qu'une femme incarcérée dans cette prison spéciale, sous l'inculpation lancée contre la jeune fille, soit relâchée, il suffit qu'une personne sérieuse, honorable, ayant des ressources certaines, consente à répondre de celle sur laquelle s'est appesantie la main de la police des mœurs, s'engage à assurer son existence.

M. Dartois avait une grande fortune, et la gravité de son caractère, comme celle des fonctions qu'il avait occupées longtemps, ayant été magistrat pendant trente ans, semblaient devoir lui rendre plus facile qu'à tout autre la mission philanthropique qu'il assumait, bien qu'un peu malgré lui.

Entendons-nous, cependant.

Il ne demandait pas mieux que de délivrer Claire, de la secourir, de l'arracher aux suites épouvantables et inévitables d'un séjour dans la section des femmes de mauvaise vie; mais Caroline, sans le consulter, avait pris, devant René, l'engagement de recueillir la pauvre enfant, de l'installer chez M. Dartois, d'en faire sa propre sœur, et il se trouvait amené ainsi, grâce aux promesses de sa fille, à aller plus loin qu'il ne l'aurait voulu dès l'abord.

Caroline lui avait, comme on dit, forcé la main, sachant bien qu'il mettrait son point d'honneur à remplir tous les engagements pris par mademoiselle Dartois.

C'était un singulier homme que M. Dartois, et d'un caractère assez excentrique, en apparence, moins faible, néanmoins, qu'il ne le paraissait, car sa prétendue faiblesse n'était que le résultat d'une méthode de conduite, si rarement pratiquée qu'elle en passe généralement pour dépourvue de bon sens.

Doué d'un cœur tendre et généreux, d'un esprit large, il y avait, chez lui, une absence absolue de tous les préjugés admis, une tendance marquée à ne juger les choses et les hommes que d'après lui-même, sans tenir aucun compte des opinions courantes, sans se payer d'aucun des axiomes tout faits, et souvent parfaitement faux ou idiots, qui constituent la conscience de quatre-vingt-dix-neuf personnes sur cent.

Aussi eût-il passé pour fou sans sa grande fortune, ses hautes fonctions et ses capacités incontestables.

On comprend, d'ailleurs, qu'un semblable caractère et une si étrange façon de voir avaient dû nuire à sa carrière de magistrat.

M. Dartois ne croyait ni à l'infaillibilité du juge, ni à celle du Code, encore moins à celle de la police.

Tout accusé ne lui paraissait pas coupable, tout coupable ne lui paraissait pas responsable.

Il passait pour sceptique, parce qu'il cherchait les mobiles et devinait les causes cachées, là où ses confrères de l'Empire, le plus souvent, frappaient les actes et appliquaient la lettre qui tue.

Il avait vu, de si près et si souvent, les inconvénients terribles, les conséquences désastreuses de la méthode autoritaire, en tout et partout, qu'il avait adopté une méthode absolument contraire et s'était juré d'élever ses enfants en leur laissant pleine et complète liberté, s'efforçant seulement d'aider au développement de leur nature propre, dans le sens où elle se dirigerait, sans y mettre nulle entrave.

De là, ce que Caroline appelait la gâterie de son père.

Cette méthode, comme toute méthode absolue, a ses inconvénients, et Caroline avait raison de la redouter pour son jeune frère, Raimond Dartois, bien qu'elle eût réussi avec elle.

Mais il faut autant de méthodes d'éducation que d'enfants, et c'est pour cela que les enfants seront toujours mal élevés, auront toujours une éducation fausse, exagérée, ou incomplète, en quelque point.

Puis, avec les années, M. Dartois s'était trouvé si bien d'un système qui lui laissait autant de liberté qu'il en donnait aux autres, qu'un peu de paresse, d'égoïsme s'en était mêlé, et qu'il poussait son système jusqu'à l'exagéra-

tion, rassuré, d'ailleurs, et confirmé dans ses opinions par la nature exceptionnellement bonne, généreuse et pleine de ressort de sa fille.

Un tel homme ne répondait nullement à l'idéal du magistrat, tel qu'on l'a conçu jusqu'à présent.

Aussi n'était-il guère aimé de ses chefs.

Son esprit critique les embarrassait et les irritait.

Son scepticisme poli les blessait.

Il condamnait peu. On lui reprochait son excessive indulgence, sa bienveillance évidente pour les prévenus, qui amoindrissait, au point de vue criminaliste, toutes les affaires qu'on lui confiait.

Souvent, il avait poussé l'excentricité, étant assez riche pour cela, jusqu'à payer de sa poche l'amende à laquelle il venait de condamner quelque malheureux, en vertu du texte positif de la loi.

En un mot, c'était un trouble-fête et un gâte-métier.

Avec cela, quoiqu'il ne s'occupât point de politique, il passait, — faut-il le dire ? — pour républicain, libre-penseur et ce qui s'ensuit, ce qui n'était point un titre sous l'Empire et s'imputait volontiers à crime.

On le subissait, mais on fut heureux de lui voir prendre sa retraite.

Sa mauvaise réputation l'y avait suivi. Seulement on le respectait parce qu'il était riche, de grande famille, bien apparenté, appuyé d'alliances solides, d'une capacité hors ligne et facile à décocher quelque trait satirique qui s'attachait à la peau de ses victimes, malgré son air nonchalant et le peu d'empressement qu'il montrait à parler.

Lorsqu'il voulut agir en faveur de Claire, il trouva donc, auprès de l'administration de l'époque, une sourde hostilité et beaucoup de mauvaise volonté, de lenteurs calculées.

On lui disait oui, et on ne faisait rien.

On lui montrait même quelque étonnement de l'intérêt persistant qu'il prenait aux orphelins Morisset.

Il souriait et insistait. On lui promettait, et on ne tenait pas.

Cette lutte sourde dura six semaines.

Caroline en devenait folle de chagrin et d'impatience.

Elle pensait, nuit et jour, à l'horrible position de Claire, aux promesses faites à René, et se reprochait, comme une sorte de félonie, de trahison, ces retards qui, pourtant, ne dépendaient pas d'elle.

— Je sens, lui disait son père, une influence occulte qui paralyse mes efforts. Ce n'est pas seulement contre moi qu'elle est dirigée, c'est surtout contre Claire. Ces enfants

ont des ennemis invisibles qui préparent de loin tous les coups portés contre eux. Claire a été dénoncée directement, personnellement. Par qui? Je l'ignore. Dès le début de leur premier procès, j'ai deviné, entrevu cette action souterraine. Je connais trop ces choses-là pour m'y tromper, et j'ai un flair particulier en ces matières. Ainsi, je n'ai pu obtenir de la voir, de lui parler, une seule fois.

— Mais qui peut en vouloir à ces malheureux orphelins? Ils n'ont fait de mal à personne; ils n'ont, ils ne peuvent avoir d'ennemis.

— Qui? Quelqu'un de puissant! J'entrevois des intérêts considérables en jeu derrière le crime de la rue du Val-de-Grâce. Ils gênent, — voilà tout le mystère, — celui qui a fait disparaître les papiers, qui leur a enlevé ainsi même leur personnalité civile.

— Raison de plus pour mettre Claire à l'abri de toutes les persécutions, pour la ramener près de nous et l'y garder. Oh ! je veillerai sur elle !

Enfin, M. Dartois obtint une audience du préfet de police, qui lui accorda immédiatement sa requête.

— Voici l'ordre de libération, lui dit ce haut fonctionnaire. Présentez-vous, demain, à Saint-Lazare, avec ce papier, et la personne en question vous sera remise.

— Ne pourriez-vous prévenir, dès ce soir, le directeur, afin qu'il n'y ait aucun retard, aucun prétexte de refus, quand je me présenterai, puisque l'heure d'agir est passée aujourd'hui?

— Très volontiers! répondit le préfet.

Il sonna, fit appeler l'employé que cela concernait, et donna lui-même les ordres nécessaires, devant M. Dartois devenu très défiant.

Avant de rentrer chez lui, ce dernier, pour plus de sécurité, écrivit un mot à Claire, qu'il porta lui-même et remit au greffe, le directeur n'étant pas visible à ce moment.

Dans ce mot, il annonçait à la prisonnière la bonne nouvelle de sa délivrance, et la prévenait qu'il viendrait la prendre en personne, le lendemain matin.

N'ayant pu la voir, il lui avait écrit, du reste, plusieurs fois, pour l'encourager, lui faire connaître ses démarches, et s'étonnait un peu de n'avoir reçu aucune réponse de la jeune fille.

Le lendemain, à huit heures, il se présenta à la prison et se fit conduire chez le directeur.

A la porte l'attendait sa voiture, où se trouvait Caroline, palpitante d'impatience et de joie.

— Je viens chercher, dit M. Dartois, une de vos prison-

nières, Mademoiselle Claire Morisset. Voici l'ordre d'élargissement.

— En effet, répliqua le directeur, nous avons reçu le même ordre dès hier au soir. Elle est déjà partie.

— Comment, partie ! s'écria M. Dartois. Quand cela ?

— Il y a une demi-heure.

— Mais il était convenu que je viendrais la prendre moi-même !

— Je l'ignorais.

— A-t-elle reçu ma lettre, au moins?

— Quelle lettre ?

— Celle que j'ai remise hier, lui annonçant mon arrivée et sa délivrance.

— Evidemment ; votre billet a été donné à la sœur directrice chargée de distribuer les lettres qu'on laisse parvenir aux détenues.

— Alors, il n'y a que demi-mal ! murmura M. Dartois. Elle se sera rendue chez moi.

Il rejoignit sa fille, lui raconta ce contre-temps et commanda au cocher de retourner, au galop, à l'hôtel où Claire devait les attendre.

Quand ils arrivèrent, Claire ne s'était pas présentée.

— Nous sommes venus en voiture, elle était à pied. Attendons ! Elle a notre adresse. Elle sait que c'est moi qui l'ai fait délivrer, que je devais la conduire ici. Elle y viendra.

Les heures s'écoulèrent, Claire ne paraissait pas.

Caroline était dans un état d'inquiétude et d'angoisse qui effraya son père.

— Je retourne à la prison prendre de nouvelles informations, dit M. Dartois, lorsque midi sonna. Il y a eu quelque malentendu.

A la prison, on lui affirma de nouveau que Claire avait été relâchée, à sept heures du matin.

— Je veux voir la sœur qui lui a remis ma lettre, insista M. Dartois, ne comprenant rien à l'absence prolongée de Claire.

La sœur fut appelée.

Interrogée, elle répondit froidement que cette lettre n'avait pas été remise à la fille Claire.

— Pourquoi cela ? hurla M. Dartois sortant de sa quiétude habituelle.

— On ne distribue les lettres qu'à onze heures. Elle est partie à sept heures.

— Mais c'est monstrueux ! c'est un abus de confiance !

— C'est la règle de la maison.

M. Dartois était en colère pour la première fois de sa vie.

— Et mes autres lettres, car je lui ai écrit cinq ou six fois ; elle les a reçues, du moins ?

— Toutes les lettres adressées à la fille Claire sont au greffe, répondit tranquillement la sœur. Il y avait des ordres sévères pour elle. Interdiction absolue de communiquer avec le dehors, d'une façon quelconque, et monsieur n'est pas son parent.

— Alors, elle ne les a pas lues ?

La sœur s'inclina.

— Infamie ! murmura M. Dartois. C'est un coup monté... Ceux qui la poursuivent ont le bras long ! Comment aborder Caroline à présent ?

Et il s'en alla, plus ému, plus indigné qu'il ne l'avait été de toute son existence.

Se plaindre ? A quoi bon ? Et à qui ?

Il rentra chez lui, avec l'espoir vague, stupide, que Claire serait venue pendant son absence.

Naturellement, on n'avait pas entendu parler d'elle, puisque la pauvre enfant ignoraït complétement à qui elle devait sa délivrance, de même qu'elle ignorait qu'elle fût attendue quelque part, qu'elle eût un asile prêt pour sa misère et son relèvement.

M. Dartois et Caroline, hors d'elle, des larmes plein les yeux, mais silencieuse, souffrant plus qu'elle n'avait jamais souffert, parcoururent Paris pendant toute la journée, à la recherche de la sœur de René, de celle dont mademoiselle Dartois voulait faire sa compagne, son amie, son enfant, sa propre sœur.

Claire avait été mise dans la rue, à sept heures du matin, seule, sans un centime, brisée par son horrible détention, affaiblie par un régime calculé pour débiliter le corps et dompter l'énergie morale.

Ce n'était plus l'innocente et pure jeune fille que nous avons connue six semaines plus tôt.

On ne vit pas impunément dans un certain milieu.

La boue éclabousse toujours un peu.

Elle avait vu; elle avait entendu ; elle avait subi.

Elle savait !

Un monde nouveau, monde hideux, s'était ouvert devant elle !

On l'y avait plongée, roulée !

Son front était toujours jeune et blanc, ses yeux toujours pleins de leur flamme caressante, mais l'ignorance était partie, la candeur flétrie, et, sous la grâce des traits et les

formes mignonnes de l'adolescence qui finissait à peine, l'âme de la vierge était atteinte, blessée à jamais.

Elle avait horreur de cet enfer, et elle avait honte.

Elle se sentait contaminée, souillée, un objet de mépris et de dégoût, même à ses propres yeux !

Elle n'avait plus de foi en elle. Elle n'avait plus de vigueur, de volonté.

Elle n'avait qu'une idée fixe : fuir, fuir loin de ce repaire, trouver son frère, se jeter à ses pieds, lui dire :

— Emporte-moi ! Cache-moi !

Elle ignorait la condamnation de René. Elle ignorait tout, n'ayant plus eu aucune relation avec le monde extérieur depuis le jour de sa détention.

Elle se dirigea vers leur ancien garni.

On lui dirait là où était René, pensait-elle.

— Votre frère ? lui dit brutalement le patron de l'établissement : il est à Poissy ! Un an de *centrale !* Quant à vous, filez ! Vous m'avez valu déjà une visite de la police. C'est bien assez. Allez faire votre métier ailleurs !

Claire n'entendit que ceci :

René en prison !

Elle était seule ! sans un sou ! sans un abris ! sans un être, même un chien, qu'elle connût, et elle sortait de Saint-Lazare !

Elle devint comme folle.

Sans verser une larme, sans prononcer un mot, elle s'éloigna, dans une sorte d'ivresse et de cauchemar, errant à travers Paris, fuyant seulement les rues bruyantes, les endroits populeux, recherchant les coins solitaires et sombres.

Dans sa tête, pas une idée, pas un projet, pas un désir; rien qu'une immense douleur sous un immense engourdissement.

C'était un écrasement complet, absolu, un délire calme et profond, l'abolition de l'être qui veut et qui pense.

Son corps agissait, voilà tout.

Elle marchait.

Elle avait faim, et n'en savait rien.

Cela dura longtemps. Elle allait toujours.

La nuit vint.

Tout à coup, au coin d'une rue sombre, elle chancela et roula sans connaissance dans le ruisseau.

Il était dix heures du soir.

Au même moment, M. Dartois et Caroline rentraient chez eux désespérés.

— Demain matin, j'irai à la Morgue, se dit M. Dartois.

Il y rencontra Caroline qui avait eu la même pensée.

Ni l'un ni l'autre n'avait osé se la communiquer.

Le cadavre de Claire n'y était pas !

La police fut prévenue, et on fit les recherches les plus minutieuses, sans résultat.

Un être jeune et beau avait disparu, s'était englouti, sans laisser de trace.

— Comment le dire à René ? sanglotait Caroline au désespoir. Il va me maudire quand il saura qu'il n'a plus de sœur, malgré ma promesse. Ah ! la fatalité pèse sur eux !

— Non, la haine ! répondit M. Dartois.

DEUXIÈME PARTIE

RENÉ

XXI

LE VICOMTE EST PINCÉ!

Les semaines, puis les mois s'étaient écoulés. Encore quelques jours et René, ayant fini son temps allait recouvrer la liberté, rentrer dans la vie.

C'est sans doute à cela que songeait Caroline, seule et pensive, retirée au fond de son luxueux appartement, dans une petite pièce, moitié boudoir, moitié cabinet de travail, où elle se plaisait tout particulièrement.

Elle n'avait point, à présent, cette toilette éblouissante, que nous lui avons vue au bal du comte d'Orsan, ni cette toilette légère aux couleurs gaies, qu'elle avait choisie, un soir, pour son premier rendez-vous avec René.

Depuis la disparition de Claire, depuis l'emprisonnement de René, elle avait adopté le noir qui lui allait d'ailleurs à merveille, tout en évitant de porter un deuil que nul n'aurait compris ni admis et qu'elle ne pouvait avouer.

On était revenu au printemps; mai tirait son feu d'artifice de fleurs et de parfums; il faisait doux et tiède; Caroline avait mis une robe de faille noire, forme Louis XV, qui faisait valoir encore ses grâces naturelles, échancrée sur le devant, à manches demi-courtes, d'où sortaient ses bras blancs et ronds, aux poignets admirablement fins.

Cette toilette aristocratique lui seyait à ravir dans sa simplicité riche, dont la jeunesse et la beauté de celle qui la portait chassait la sévérité.

Elle lui seyait si bien que le jeune vicomte d'Orsan, aujourd'hui âgé de près de dix-sept ans, et qui venait

d'entrer, s'arrêta pour la regarder avec une sorte d'admiration passagère qui l'étonna lui-même.

L'année qui venait de s'écouler n'avait, en effet, ni vieilli, — ce qui eût été impossible, — ni rajeuni, — ce qui eût été à désirer, — le cousin Frédéric, l'adolescent à prétentions d'homme, « né à quarante ans, après avoir beaucoup vécu », comme le lui disait mademoiselle Dartois, en riant.

— Comment, vous voilà, mon cousin ! s'écria Caroline en l'apercevant. Que faites-vous donc là, planté sur vos jambes ?

— Ma foi ! je crois que je vous admire, oui, parole d'honneur ! Est-ce parce qu'il y a longtemps que je ne vous ai vue ? Est-ce cette robe sombre qui fait ressortir l'or de la chevelure et la blancheur des chairs, mais vous ne m'avez jamais paru si jolie.

— C'est comme moi, répondit la jeune fille, qui ne vous ai jamais vu si galant ! Prenez garde, Frédéric, vous allez vous gâter. La galanterie près des jeunes filles, c'est le vieux jeu.

— Ma foi ! ma chère cousine, reprit Frédéric, dont le regard s'éteignit brusquement et dont la figure s'allongea, vous avez raison de me rappeler à l'ordre, car je n'ai pas les idées riantes, aujourd'hui, je vous assure. Vous voyez un homme désespéré, aux abois !

— Vraiment ! Et vous venez, je parie, confier vos chagrins à une gamine de mon espèce ?

— Peut-être.

— C'est bien flatteur pour moi, monsieur le vicomte, et cela m'explique, en même temps, votre accès de galanterie. Vous avez quelque chose à me demander ?

— Ma foi, oui ! fit le vicomte d'un air qu'il voulait rendre à la fois gaillard et bon enfant, et qui n'était que penaud.

— Asseyez-vous là. Je vous écoute.

Frédéric approcha une chaise basse et reprit, en rougissant légèrement sous le regard interrogateur de mademoiselle Dartois :

— Il faut vous dire, Caroline, que, depuis quelque temps, la déveine me poursuit. Je me fais plumer au jeu et je perds tous mes paris. C'est navrant !

— Navrant, vous l'avez dit, répéta son interlocutrice, sans qu'il pût ou voulût deviner si elle le plaignait ou se moquait de lui.

— Enfin, hier, j'ai perdu dix mille francs sur la tête d'Aurore.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Aurore ?

— Une jument, vous savez bien. Tout le monde croyait qu'elle arriverait première, et voilà qu'elle se dérobe. C'est dégoûtant !

— Eh bien ?

— Eh bien, il fallait payer aujourd'hui même. Vous comprenez, ces choses-là, c'est sacré, et un gentilhomme comme moi...

— C'est sacré, et un gentilhomme comme vous... répéta mademoiselle Dartois du même ton, entre chair et poisson, qui inquiétait toujours si prodigieusement son cousin.

— Or, je n'avais pas le sou.

— Il fallait vous adresser au comte.

— C'est ce que j'ai fait. Papa m'a envoyé promener... Et sur un ton !... N'a-t-il pas voulu me faire de la morale... comme si je lui en demandais.

— Le fait est que cela n'est guère convenable de sa part, et qu'on ne peut se figurer rien de plus déplacé, ajouta Caroline.

— Ah ! Dieu ! qu'il a changé papa ! Vous savez, cousine, que c'est un homme réellement chic, froid, beau joueur, très gentleman, sachant vivre, qui m'a servi même quelquefois de modèle, parce qu'il a, on ne peut le nier, grand ton et grand genre... tout à fait dans mes cordes... Eh bien, depuis trois mois, vous ne le reconnaîtriez plus.

— En vérité ?

— Oui, il est grincheux, irritable, agacé, préoccupé, parfois triste, ce qui est très commun ; parfois en colère, ce qui est au-dessous de tout ! Son admirable sang-froid l'a quitté. Il compte, maintenant, je crois, il compte, ma parole d'honneur, et il me fait de la morale ! Il vieillit beaucoup... c'est un homme fini.

— Et à quoi attribuez-vous ce changement ?

— Je crois qu'il a fait des pertes à la Bourse. Maman m'a parlé de trois cent mille francs engloutis en quelques semaines... Mais ça ne suffit pas. Nous sommes assez riches pour passer par là-dessus.

— En effet...

Frédéric se rapprocha de sa cousine, baissa la voix, prit un air narquois et entendu.

— Voulez-vous que je vous dise le fond de ma pensée ?

— Volontiers ! répliqua la jeune fille en pinçant les lèvres pour ne pas rire.

— Papa sera tombé entre les mains de quelque coquine habile qui le fait poser.

Caroline ouvrit de grands yeux.

— Oui, oui, continua-t-il, je connais ça... J'ai mon idée.

Malheureusement je ne puis savoir qui... mais je le saurai !

— Pauvre tante ! murmura mademoiselle Dartois.

— Vous dites?

— Rien. C'est pour moi. Alors, vous n'avez pas vos dix mille francs.

— Oh ! si. Je les ai demandés à maman, qui m'a donné toutes ses économies en pleurant et en me racontant les pertes de papa. Elle m'a fait aussi un peu de morale... mais ça m'est égal..., je m'y attendais... une femme... vous comprenez...

— Oui, je comprends..., je comprends même très bien !.. Alors, vous êtes content.

— Je suis au désespoir !

— Je ne comprends plus.

— C'est bien simple, pourtant, et je vois qu'avec une jeune fille comme vous il faut mettre les points sur les *i*.

— Voyons donc les *i*.

— J'ai payé les 10,000 francs, mais je suis criblé de dettes, je n'ai plus de crédit, et je reste sans le sou. C'est une vie intolérable pour un fils de famille comme moi, pour un homme qui a ses habitudes et ses besoins, et qui ne peut voir son existence entravée par ces sots détails.

— Mais je croyais que vous étiez entretenu des pieds à la tête, et assez magnifiquement, chez vos parents. Vous avez votre appartement à part, deux domestiques pour votre usage personnel, trois chevaux délicieux dans les écuries du comte, votre coupé, et une pension de mille francs par mois, de votre père, pour vos cigares...

— Peuh ! fit le cousin d'un air méprisant.

— Laquelle pension est, au moins, doublée par ma tante, à l'insu de son mari.

— Peuh ! fit encore le vicomte, j'ai trente mille francs de dettes. Je ne puis soutenir mon rang et vivre honnêtement à moins de cinquante mille francs par an.

— Comment, on vous fait de pareils crédits... à votre âge !...

— Mon âge... mon âge n'a rien à voir là-dedans, répliqua Frédéric d'un ton pincé. J'ai une situation qui rassure les créanciers. Tôt ou tard, je payerai.

— Comment ?

— C'est pourtant bien simple... mais une jeune fille... Vous ne vous rendez pas compte... Parbleu ! à la mort de papa, ou de maman, ou des deux...

— Pardonnez-moi, mon cousin. Vous avez raison, je n'y pensais pas... vous y pensez. Excusez une gamine comme moi. Je ne suis pas un homme et un viveur.

Le vicomte se rengorgea.

— Voilà! dit-il tranquillement. Seulement, je ne sais pourquoi, mon crédit commence à s'épuiser.

— C'est que votre père et votre mère sont encore jeunes, très jeunes, beaucoup trop jeunes, et que les probabilités d'héritage paraissent éloignées.

— Sans doute, ce doit être cela. Ah ! je n'ai pas de chance ! Il faut donc que je sorte de cette situation ridicule et que je ne puis supporter... surtout dans ce moment où j'ai des besoins plus urgents que jamais.

— Pourquoi cela ?

Frédéric se renversa sur sa chaise, et dit simplement, en battant le bout de sa botte vernie avec sa badine :

— Ma chère cousine, je suis pincé !

— Vous ?

— Moi-même. Mais là, pincé, comme je n'aurais jamais cru.

— Vous m'étonnez, en effet, mon cher cousin. Je n'ose vous demander le nom de la personne... Ce sont des secrets qu'un homme ne trahit point.

— Allez toujours.

— Une femme du monde ?

— Jamais... Elles sont trop ennuyeuses !

— Une petite dame, alors ?

— Naturellement.

— Et qui a des dettes à payer, elle aussi, ou qu'il faut mettre dans ses meubles.

— Ah ! fi ! ma cousine. Croyez-vous que j'irais m'adresser à une petite malheureuse dans la panne ! J'ai horreur de ces choses-là. Il me faut des femmes chic, à toilettes épatantes, pourries de luxe ; sinon, bonsoir, plus de vicomte !

— Alors, si la noble dame en question est si richement rentée que cela...

— Je le crois bien... et célèbre... et à la mode.., et en vue. Tenez, le petit baron, mon meilleur ami, me disait l'autre soir, à souper, qu'il donnerait 100,000 fr. pour s'afficher seulement une heure avec elle... Mais, du reste, vous la connaissez, certainement...

— Moi ?

— De nom, s'entend, de réputation : peut-être de vue, si vous allez quelquefois au Bois.

— Je n'y vais plus.

— C'est vrai, j'oubliais, vous êtes retirée du monde, depuis bientôt un an.

Et Frédéric accompagna ces paroles d'un regard équivoque et d'un sourire assez méchant.

— Néanmoins, poursuivit-il, les bruits doivent en venir encore à vous. Elle s'appelle Zoé.

— Zoé, répéta mademoiselle Dartois, comme si ce nom ne lui disait rien.

— Oui, Zoé, Zoé *Chien-Chien*, ainsi nommée à cause de son étonnante chevelure cuivrée et frisée comme celle d'un griffon havanais, qui tranche avec ses yeux noirs qui lui font le tour de la tête. La plus belle fille et la plus originale que j'aie encore rencontrée, et la plus magnifiquement entretenue de tout Paris, sans qu'on sache par qui. Comprenez-vous ça ? un homme qui a la veine d'avoir une fille comme celle-là, et qui s'en cache !

— En effet, reprit Caroline, Zoé Chien-Chien ! J'ai entendu ce nom... Il frappe et il reste. Mais je ne l'ai jamais vue... Elle est donc vraiment bien jolie ?

— Admirable... Un vrai petit bonbon ! On la mangerait ! Et j'ai compté sur vous ma cousine...

— Pour vous présenter à cette dame ? demanda la jeune fille en riant.

— Oh ! non ; mais pour me faciliter les moyens de me rapprocher d'elle.

— Cette marque d'estime et de confiance me touche réellement beaucoup, cher cousin. Mais il me semble qu'il n'y a qu'un moyen, c'est de lui plaire.

— Je crois que je ne lui déplais pas. J'ai déjà soupé deux fois avec elle. Elle m'a même reçu dans son boudoir. Ah ! quel boudoir ! C'est épatant !

Et Frédéric passa sa langue sur ses lèvres, de telle façon qu'on ne savait trop s'il était amoureux de la femme ou du boudoir. Tout porte à croire que c'était du boudoir.

— Eh bien, que voulez-vous de plus ? Il me semble que le reste ne regarde que vous, et je ne vois pas en quoi je puis vous être utile.

— En tout. Rien ne coûte aussi cher qu'une femme qui vit dans le luxe. Je ne puis lui offrir même un simple bouquet au-dessous de cinq cents francs, ni avoir l'air gêné et grigou auprès d'elle. Ma chère cousine, prêtez-moi cinquante mille francs.

— Moi ! Vous êtes fou, Frédéric !

— Pincé, oui, mais pas fou du tout... Vous allez voir. M. Dartois est, au moins, aussi riche que papa, et c'est vous qui tenez sa maison, qui dirigez tout, qui avez le maniement de l'argent. Vous pouvez très bien m'aider de cette bagatelle... Mon oncle ne vous demande jamais de comptes. . Si la somme n'est pas là, ce qui est probable... faites-lui signer un chèque de pareille somme .. Il ne s'informera

même pas du pourquoi, et vous n'aurez rien à craindre avec moi : je vous ferai une reconnaissance pour que tout soit en règle... payable plus tard...

— A la mort de vos parents.

— Voilà, fit le vicomte. C'est entendu, n'est-ce pas ?

Il lui prit la main et la baisa.

— Mon cher cousin, j'en suis désolée, reprit Caroline, redevenue sérieuse, mais je ne puis vous rendre ce service.

Frédéric se redressa, très étonné et très rouge.

— Comment, vous me refusez ? s'écria-t-il.

— Parfaitement. Il est vrai que j'administre la maison de mon père, et sa fortune ; mais c'est justement pour cela que je ne puis abuser de sa confiance, en disposant de son argent, sans son agrément, et l'employer à des usages qu'il blâmerait, ou auxquels, certes, il ne l'emploierait pas. La confiance crée la responsabilité, et la responsabilité crée la délicatesse. J'ai bien, à la vérité, mes petites économies personnelles, mais il y a assez de misères à soulager et de bien à faire autour de soi, quand on est riche, pour que je n'en puisse disposer pour vous rapprocher de mademoiselle Zoé Chien-Chien, si enivrante qu'elle puisse être, et si pincé que vous soyez ! D'autre part, j'aime beaucoup ma tante, votre mère, Frédéric, et je suis certaine qu'elle ne me remercierait pas de vous jeter ainsi aux griffes d'une créature fort dangereuse pour un jeune homme de votre âge, qui fait déjà assez de folies, et lui prépare assez de tristesses et d'angoisses.

— Oh ! oh ! de la morale ! fit le vicomte d'un air très irrité et profondément humilié. Parole d'honneur, Caton ne dirait pas mieux, et ces scrupules sont bien inattendus et bien étonnants...

— Etonnants ? répéta Caroline. Pour qui donc me prenez-vous, mon cher cousin ? Je suis bonne enfant. Depuis une heure, vous me parlez un langage qui n'est guère de mise avec une jeune fille ; j'écoute vos confidences, assez étranges, et je les garderai pour moi... mais...

— Dame ! vous êtes si originale, si excentrique...

— Je ne suis pas bégueule, c'est vrai ; je ne fais pas de sotte pruderie : j'ai des idées fort larges, qui ne sont point les vôtres, et des sentiments à moi, que je ne cache nullement ; mais je suis une très honnête fille, mon cousin, et j'ai mes scrupules et ma discipline morale très sévère à sa façon...

— Pourtant, répliqua le jeune d'Orsan, piqué au vif et furieux de sa déconvenue, on pourrait, si l'on était mauvaise langue, remarquer que vous avez cessé presque d'aller dans

le monde, et que vous portez presque le deuil, depuis certaine aventure...

— Quelle aventure ?

— Eh ! mon Dieu, tout le monde sait l'intérêt inexplicable que vous preniez à une petite gueuse fourrée à Saint-Lazare, qui a disparu, et qui était la sœur d'un petit malheureux... lequel est encore à Poissy... M. Dartois s'est assez remué pour ces gens-là, sans qu'on sache pourquoi... Et, si l'on voulait chercher, ma chère cousine, on pourrait trouver vos idées beaucoup trop larges, et vos sentiments très mal placés... Mais, rassurez-vous, je ne suis pas mauvaise langue.

Il s'était levé.

Caroline se leva aussi.

Une vive rougeur empourprait son joli visage, et ses yeux bruns se chargeaient de colère et de mépris.

— Vous pouvez ajouter, dit-elle d'une voix qui tremblait légèrement, que je m'occupe toujours de ces malheureux, que je paie toujours, de mon argent, un homme de la police pour retrouver les traces de mademoiselle Claire ou la preuve de sa mort, et que son frère, M. René, en sortant de prison, trouvera, près de mon père et de moi, les amis les plus dévoués et les plus constants. Allez, mon cousin, soyez mauvaise langue tout à votre aise, vous êtes déjà mauvais cœur ! Cela vous complétera.

Mademoiselle Dartois avait l'air si parfaitement digne et dédaigneux, malgré l'indignation intérieure qui mettait une larme sous ses longues paupières, que le vicomte eut peur d'avoir été trop loin et se trouva tout interdit.

— Vous avez tort de vous fâcher, Caroline... balbutia-t-il. Je plaisantais. Mais vous êtes en colère... Je vous quitte. Sans rancune, n'est-ce pas ?

Caroline fit semblant de ne pas voir la main qu'il lui tendait, et lui tourna le dos.

— La petite sotte ! se dit Frédéric en sortant. Ça ne fait rien, je l'ai piquée au vif ! Cela lui apprendra à me faire de la morale, comme à un petit garçon. Enfin, je verrai Zoé Chien-Chien, ce soir, à souper ! Mais où diable trouver de l'argent ?

XXII

UNE NOUVELLE ET UNE ANCIENNE CONNAISSANCE.

Vers le bas de la rue Saint-Jacques, dans une vieille maison d'aspect sordide, au sixième étage, se trouvait, sous les toits, l'appartement personnel de Chat-Mouillé, le secrétaire du commissaire de police, qui avait commencé l'enquête judiciaire ouverte après la mort de madame veuve Morisset, la mère de Claire et de René.

Nous avons dit l'appartement ; nous aurions dû dire la chambre, ou plutôt la mansarde, car Chat-Mouillet, soit par simplicité de goût, soit par l'exiguïté de ses ressources, vivait dans une sorte de taudis où régnaient, à la fois, le désordre et la plus insigne saleté.

C'était une petite pièce, plus longue que large, éclairée par une seule fenêtre, dont les vitres crasseuses et couvertes de poussière mettaient si bien à l'abri des regards indiscrets, que le locataire avait jugé inutile le luxe d'une paire de rideaux, même en calicot.

A droite, en entrant, se trouvait une cheminée, remplie et couverte d'ustensiles de cuisine, prouvant que l'intelligent policier ne dédaignait point de vaquer lui-même à la préparation de ses aliments.

Deux ou trois vieux poëlons, autant d'assiettes fêlées, quelques verres, comme on voit chez les marchands de vin, un couvert d'étain, un torchon gras, jeté sur une chaise, de larges taches de graisse devant le foyer, des croûtes de pain éparses sur une commode en mauvais état, des litres vides et des bouteilles de diverses formes, disséminés de tous côtés ; une table boîteuse, une couchette de fer toujours

12.

froissée, des sièges dépareillés, tels étaient les objets qui frappaient le regard, lorsqu'on pénétrait dans cet intérieur de garçon.

Au second regard, on apercevait une collection de cannes et de gourdins de toutes les formes, dans un coin, entre la fenêtre et la cheminée, et, appendus aux murs, plusieurs casse-têtes et quelques-uns de ces *coups de poing* américains, en acier, les uns ornés de pointes, les autres simplement polis, qu'on dissimule dans la poche, et qui assomment un homme sans bruit et surtout sans qu'il puisse s'en défier.

Chat-Mouillé était pauvre et sale, mais surtout avare. Une autre passion encore le dominait. Nous verrons bientôt laquelle.

C'est dans ce réduit que nous le retrouvons, vers dix heures du soir, le jour même où nous avons rapporté la conversation du jeune d'Orsan et de mademoiselle Dartois.

Debout près de sa table, à peine éclairée par une mauvaise chandelle fumeuse et insuffisamment mouchée, Chat-Mouillé se versait un grand verre d'eau-de-vie, qu'il considérait avec une sorte de béatitude.

Il allait évidemment sortir, car il avait le chef couvert d'un chapeau, et il venait de glisser dans la poche de son pantalon un certain casse-tête, tandis qu'une canne plombée se trouvait couchée sur sa table elle-même, à portée de la main.

Tout à coup, on frappa un coup léger à la porte.

Il dressa l'oreille.

— Oh ! oh ! fit-il, qui peut venir chez moi à pareille heure? Je ne reçois jamais personne.

Et, dans l'incertitude, il se hâta d'engloutir son verre d'eau-de-vie et de faire disparaître la bouteille, de peur d'être induit à offrir une tournée à quelque camarade ou confrère.

On refrappa un second coup un peu plus fort.

— Ce n'est pas pour le *service*, grommela-t-il entre ses dents jaunes et déchaussées: on frapperait différemment. Qui diable cela peut-il être ?

Tout en murmurant, il prit la chandelle, alla ouvrir, et se trouva en face d'une femme en grande toilette, qui entra résolûment, en le repoussant, car la surprise l'avait cloué sur place.

C'était évidemment une jeune femme, qui semblait riche, à en juger par le luxe de ses vêtements.

Une sortie de bal couvrait son corsage et descendait à moitié d'une jupe à longue traîne au dernier goût du jour.

Une sorte de résille en dentelle noire, très épaisse, cachait ses cheveux et son visage, et mille parfums pénétrants chargèrent aussitôt l'atmosphère infecte et lourde du misérable taudis, peu habitué évidemment à entendre le froufrou discret et provocant de la soie et du satin.

La jeune femme jeta un rapide coup d'œil autour d'elle, puis se retourna vers Chat-Mouillé, resté debout près de la porte.

— Je vois que vous ne me reconnaissez pas, dit alors la dame d'une voix musicale qui fit tressaillir le policier.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il à demi bourru, à demi obséquieux, mais visiblement défiant, tandis que ses yeux ronds inventoriaient la nouvelle venue.

Il referma la porte et déposa sa chandelle sur la table, les narines largement ouvertes pour aspirer les parfums capiteux que certaines femmes sèment dans l'air autour d'elles.

— Une amie ou une ennemie, cela dépend ! répliqua la visiteuse.

D'un geste rapide, elle enleva sa résille, et apparut en pleine lumière.

— Zoé ! s'écria Chat-Mouillé, au comble de la surprise.

— Zoé Chien-Chien ! oui, mon petit. Elle-même, en personne !

Et la jeune femme éclata de rire en montrant ses dents blanches comme du lait.

C'était, en effet, une étrange et séduisante créature que cette Zoé qui avait *pincé* le vicomte.

Une incroyable chevelure, aux reflets ardents, abondante, rebelle, provocante, insensée, encadrait son mignon visage, en poussant ses folles boucles bas sur le front comme des sentinelles perdues, et retombait le long de la nuque en une cascade dorée.

C'était là, d'abord, ce qui attirait le regard ; puis on voyait de grands yeux noirs, bien fendus, aux longues paupières terminées par des cils d'ébène et dominées par deux sourcils non moins noirs, fermement dessinés ; un teint admirable, une bouche de vierge, des traits fins et délicats.

Elle était adorablement jolie et parfaitement étrange, d'une beauté réelle et caractéristique à la fois, qui frappait et bouleversait à première vue.

Elle paraissait admirablement prise dans sa taille mince et souple, étant plutôt petite que grande. Sous ses gants on devinait des mains d'enfant, et elle eût chaussé la pantoufle de Cendrillon, à en juger par le bout de sa bottine qui dépassait sa robe.

Son pardessus s'était entr'ouvert et laissait voir qu'elle était en toilette de bal.

L'œil faux et étincelant de Chat-Mouillé suivait le contour de ses épaules blanches, de sa gorge naissante, car elle semblait encore tout jeune, — bien qu'elle se donnât vingt-deux ans pour se vieillir et par coquetterie, disait-on, — et de ses bras fermes et ronds d'un dessin ravissant.

Elle surprit le regard de son interlocuteur, sourit, et, haussant imperceptiblement les épaules, dégrafa son pardessus, le jeta loin d'elle, sur une chaise, en prit une autre, s'y assit, et fixa ses prunelles noires sur l'affreux être, d'aspect ignoble, de tournure basse, qui la dévorait, en dissimulant mal de sournoises convoitises.

— Quand vous aurez fini de regarder, nous causerons, fit-elle, après un moment de silence, sur un ton moqueur.

Chat-Mouillé, furieux d'être deviné et surpris en flagrant délit, tressaillit, se redressa, fendit sa bouche, montra ses longues dents et murmura à voix basse, suivant son habitude :

— Encore une fois, que me voulez-vous ? et pourquoi venez-vous chez moi ?

— Je vais vous le dire. Ce n'est pas pour vos vilains yeux de belette peureuse et féroce, croyez-le bien.

— Prenez-garde ! une femme comme vous ne m'insulte pas impunément, vous le savez, répondit-il en sifflant entre ses lèvres pincées par la colère.

— Ta ! ta ! ta ! si long que vous ayez le bras, mon petit agent des mœurs, — car vous l'êtes devenu depuis six mois, — votre bras ne peut m'atteindre. C'est bon pour les pauvres filles du ruisseau : mais Zoé, on n'y touche pas. Zoé est dans ses meubles, Zoé a son hôtel, Zoé a sa voiture, — elle m'attend en bas, — et ses chevaux. Zoé a de l'or, Zoé est la protégée d'un grand seigneur, et vous ne pouvez rien contre elle. Cela vous vexe assez, mais c'est ainsi.

Elle éclata d'un rire frais et argentin qui faisait le plus étonnant contraste avec le cynisme de ses paroles et les provocations de sa tenue et de sa toilette.

Chat-Mouillé mordit ce qui lui servait de lèvres, et devint tout à fait vert.

— Aujourd'hui, c'est possible ! grommela-t-il, mais personne n'est au-dessus de la police, et tout ce qui vous protège peut disparaître demain. Alors, cette main, qui en a empoigné d'aussi huppées et de plus huppées que vous, ce bras, qui en a atteint tant d'autres qui se croyaient hors de portée, s'abattront sur vous, la belle, et vous changerez de gamme !

En parlant ainsi, il avançait vers elles ses doigts noueux et retroussés du bout.

— A bas les pattes ! fit Zoé, et elle donna un coup sec de son éventail sur ces vilains doigts qui se retirèrent frémissant de colère. Oui, continua-t-elle, je sais que vous avez la passion des femmes, et qu'étant trop pauvre et trop laid pour en trouver comme tout le monde, en payant, ou en plaisant, vous avez obtenu d'échanger votre position de chien de commissaire, contre celle d'agent des mœurs, où vous vous rattrapez, tant bien que mal, de votre continence passée. La peur et l'intérêt vous les livrent. Vous êtes un petit pacha, maintenant.

Chat-Mouillé fendit sa bouche d'un air de triomphe, et ses dents jaunes parurent mordre à même quelque fruit savoureux, quoique imaginaire, pour le moment.

— Après ? fit-il enfin. Tout cela ne me dit pas ce que vous me voulez.

— Nous y voilà ! Vous êtes, en plus, l'agent particulier du comte d'Orsan, à qui vous avez rendu et vous rendez divers services de votre métier, moyennant finance, et qui vous a chargé tout spécialement de me surveiller... ce qui me déplaît.

Chat-Mouillé tressaillit.

— Ce n'est pas vrai ! s'écria-t-il.

— Baste ! Je le sais.

— Qui vous l'a dit ?

— Qui ? Le comte lui-même.

— Allons donc !

— Mon cher, retenez ceci : on ne me résiste pas, et je fais du comte tout ce que je veux, quand je le veux bien. Il a avoué.

— Eh bien, après tout, que m'importe ?

— Il m'a avoué que, m'adorant et étant fort jaloux, vous le teniez au courant de mes faits et gestes.

— Alors ?

— Alors, cela m'ennuie.

— Qu'est-ce que ça me fait ?

— De plus, je sais que vous faites tout le possible pour le détacher de moi, lui désignant les *bonnes occasions*, comme vous dites, et vous efforçant de lui inspirer quelque passion pour vos protégées, — celles qui vous paient... en nature ou autrement...

— Dam ! c'est votre faute ! grommela Chat-Mouillé, avec un sourire immonde.

— Je l'ai compris, répliqua Zoé, et c'est pourquoi vous me voyez ici. Je tiens à mon comte. Je veux le garder, et je viens vous offrir une alliance, ou plutôt vous acheter et vous prendre à mon service.

— A quel prix ? susurra Chat-Mouillé.

XXIII

LE CHÈQUE.

Zoé ne répondit pas à la question de Chat-Mouillé, soit qu'elle ne la comprît pas, soit qu'elle voulût paraître ne pas la comprendre.

Elle continua donc, comme s'il n'avait rien dit.

— Vous avez tout intérêt à vous entendre avec moi, car vous savez bien, depuis que vous m'espionnez de toutes les façons, que vous n'avez rien pu rapporter au comte sur ma conduite qui valût l'argent qu'il vous donne. Vous n'avez surpris, de mon côté, aucune intrigue, et, aujourd'hui qu'il m'a avoué le secret de vos relations, avec l'influence que j'exerce sur lui, je l'amènerai bien vite à vous remercier, à se passer de vous. Donc, si vous ne voulez pas me servir, vous perdrez ce que je vous aurais donné, et ce que vous produit le comte d'Orsan.

— Si vous étiez si sûre de vous et de votre influence, quel besoin auriez-vous de moi, et pourquoi seriez-vous venue ici ? demanda Chat-Mouillé.

— Cela ne vous regarde point, mon cher, fit la jeune femme. Evidemment, j'ai mes raisons pour agir ainsi que je fais. Mais tenez, après tout, pourquoi ne vous les donnerais-je pas? Le comte vous lâchera, mais il en prendrait un autre, que je ne connaîtrais peut-être pas, tandis que, si nous nous entendons ensemble, vous continuerez de le servir en me servant, et vous contribuerez de la façon la plus simple à me le conserver, en l'entretenant, avec habileté, de mes vertus et de mes mérites, en lui supprimant de votre mieux, contrairement à ce que vous avez fait jusqu'à pré-

sent, les occasions de se détacher de moi par quelque nouveau caprice... Oh ! je connais M. d'Orsan. C'est un coureur, un homme à passion. Aujourd'hui, il m'adore, il est prêt à se ruiner pour moi ; mais, demain, quelque nouveau minois peut lui tourner la tête, et c'est ce que je ne veux pas.

— Vous tenez donc bien à lui ? demanda encore Chat-Mouillé, en la dévisageant de ses petits yeux faux et luisants

— Enormément. C'est un galant homme, fort riche, et qui me plaît et me convient à tous égards. S'il me quittait, j'en trouverais un autre... Les propositions ne me manquent pas. J'ai haut comme çà, chez moi, de lettres d'offres et de promesses éblouissantes. Je suis assez jeune, assez jolie, assez en vue, pour n'avoir que l'embarras du choix ; mais nul ne présenterait les mêmes avantages que lui. Il n'est point gênant, tenant à rester inconnu, par raison de famille et de position. Il n'y a que vous, moi, et Reine, ma femme de chambre, qui sachions son secret. Je le tiens donc par là ; et cette situation m'assure une indépendance que je ne trouverais pas dans d'autres conditions. Puis ce mystère fait parler, éveille les curiosités, et me pose dix mille fois mieux que si l'on pouvait mettre un nom sur mon collier. Enfin, c'est un caprice, si vous voulez, mais cela est ainsi. Donc, voici ce que je viens vous proposer... Vous continuerez de le servir, vous lui ferez croire que vous lui appartenez toujours, et c'est à moi que vous appartiendrez. Vous ne lui direz sur mon compte que ce qui me conviendra, et vous me direz ce qu'il fera, ce qu'il pensera. Enfin, vous serez à ma dévotion et mon mouchard habituel, ajouta-t-elle en éclatant de rire. C'est que je suis ambitieuse. Je veux devenir riche, je le suis déjà ; très riche, je le serai bientôt ; et éviter les tracas, les accidents, les écueils où se brisent sottement la plupart des femmes dans ma position. Or, vos fonctions, vos rapports avec la police, vous rendent précieux pour moi, et me vaudront le meilleur des boucliers en une foule de circonstances possibles, qui ne se sont pas encore présentées, mais qui peuvent se présenter demain.

Chat-Mouillé écoutait, l'oreille tendue, le regard allumé, ne manifestant ses impressions que par le jeu de ses lèvres, qui tantôt s'unissaient de façon à ne laisser apparaître qu'une ligne imperceptible, plus pâle que le reste de sa face jaunâtre, tantôt s'ouvraient jusqu'à montrer ses gencives, ou se fendaient jusqu'à rejoindre les oreilles, quand son émotion était plus vive.

— Oui, oui, je comprends très bien, grommela-t-il enfin

entre ses dents longues et mal plantées; mais que m'offrez-vous?

Zoé fouilla dans sa poche, tira un petit carnet enrichi de pierres fines, l'ouvrit, y prit un papier qu'elle posa sur la table, en pleine lumière, sans le lâcher, et dit :

— Voici d'abord un chèque de dix mille francs sur le banquier du comte, rempli et signé par lui. Il est à vous, si vous voulez, mon petit.

La face de Chat-Mouillé, miracle inattendu, se colora d'une vive rougeur, sous le feu de la convoitise, et ses doigts plats et crochus s'agitèrent fébrilement.

— Oui, oui, ça tire l'œil, fit Zoé en ricanant. Ce n'est qu'un commencement, et je serai généreuse, si je suis contente !

— Vous êtes donc bien riche? murmura-t-il, palpitant d'avarice.

— Assez. Et je le serai davantage, car je pense au lendemain, moi, et ne suis pas si folle que j'en ai l'air, malgré ma jeunesse. Savez-vous combien j'ai tiré du comte depuis trois mois?

— Non.

Il étendait, sans s'en apercevoir, la main vers le chèque qui le fascinait et l'attirait irrésistiblement.

Mais Zoé ramenait ses petits doigts et le serrait, l'enveloppait, de façon à n'en laisser lire que le chiffre.

— J'ai tiré de lui, continua-t-elle, en trois mois, douze cent mille francs.

— Oh ! oh ! fit Chat-Mouillé.

— Il ne vous l'a pas dit, n'est-ce pas? C'est pourtant comme ça. Il m'a acheté le petit hôtel que j'habite rue de l'Université, non loin de son propre hôtel, car nous sommes mitoyens ; cela m'a paru drôle, et la situation me convenait. Il l'a meublé, monté sur un pied princier ; mes voitures, mes chevaux, tout m'appartient, est à mon nom, et j'ai six cent mille francs placés chez X..., une maison sûre...

— La meilleure maison de banque de Paris, je crois bien ! interrompit Chat-Mouillé, regardant à présent Zoé avec une sorte d'admiration et de respect.

— Ce qui me fait, au bas mot, trente mille livres de rente, auxquelles je ne touche pas, et qui s'accumulent, et qui font des petits. . car le comte me fournit mon entretien quotidien, et je n'ai pas de dépenses personnelles ni de vices coûteux, ne jouant pas et me passant d'amant de cœur... Les dix mille francs même que je vous offre et qui sont à vous...

Chat-Mouillé avança vivement la main, mais Zoé retira la sienne, en riant...

— Tout à l'heure, mon petit; vous êtes trop pressé... Ces dix mille francs donc, qui sont à vous, si vous voulez, et que d'autres suivront... si vous voulez toujours... sortent de sa poche, non de la mienne, croyez-le bien. Je les ai décrochés, ce matin, à votre intention.

— Elle est avare! Elle est très forte! pensait Chat-Mouillé, dont la bouche maintenant faisait presque le tour de la tête, et menaçait de se rencontrer elle-même dans la région de l'occiput.

Il se sentait envahi, dominé, dompté par cette créature charmante et si étonnamment calculatrice à l'âge des folies, reconnaissant en elle la seule supériorité devant laquelle il pût s'incliner.

Elle le regarda un instant de ses noires prunelles qui semblaient de velours, le sourire aux lèvres, ironique et impénétrable.

— Acceptez-vous? reprit-elle enfin.

— Oui.

— Êtes-vous à moi, absolument à moi?

— Oui. Mais le comte peut se défier de notre entente.

— Ce serait votre faute alors, et tout serait rompu. De mon côté, je me charge de l'aveugler.

— Et moi du mien.

— Je vous préviens qu'à la moindre trahison, hésitation de votre part, il n'y a plus d'alliance entre nous... et...

— Comptez sur moi.

Elle lui tendit le chèque, qu'il saisit avec avidité et retourna à la lumière de la chandelle, l'étudiant et le palpant.

— Oh! il est bon! reprit-elle en souriant.

— C'est le banquier du comte, murmura-t-il, mais!...

Il paraissait inquiet, surpris, et ses lèvres se serraient, se rentraient, disparaissaient, comme il lui arrivait, lorsqu'il se trouvait en face d'un problème, ou d'un fait inattendu.

— Mais quoi? répéta Zoé, qui ne le quittait pas des yeux.

Chat-Mouillé continuait de regarder le chèque, de le lire, de le relire, avec une attention trop marquée pour ne pas frapper celle qui venait de le lui remettre.

— Répondrez-vous? fit-elle en frappant du pied.

— Mais, dit-il enfin en hésitant, est-ce bien l'écriture du comte?

— Comment! s'écria Zoé, est-ce que vous ne voyez pas sa signature?

— Si fait, si fait...

— Eh bien ?

— C'est que je n'ai jamais vu l'écriture du comte, moi, que je ne la connais pas...

— Il ne vous a jamais écrit ?

— Non. On ne m'écrit pas à moi, vous comprenez...

— Alors, vous la connaissez maintenant.

— C'est étrange ! murmura Chat-Mouillé, vivement préoccupé.

— Qu'est-ce qui est étrange ?

— Rien.

— Ah ! vous n'êtes pas franc ! vous n'êtes pas sincère ! s'écria Zoé Chien-Chien ; et, d'un geste rapide, sans qu'il eût pu le prévoir et se mettre en garde, elle lui arracha prestement le chèque qu'il tenait sous la lumière de la chandelle pour le mieux examiner.

Chat-Mouillé poussa un cri de surprise et de colère.

— Mon argent ! dit-il, rendez-moi mon argent.

— Quand vous tiendrez vos conventions, répliqua Zoé. Je suis bien aise de ce hasard, qui me prouve la confiance que je puis avoir en vous.

Les yeux de la jeune femme brillaient d'un éclat extraordinaire et se fixaient sur lui chargés de menace.

— Je ne vous comprends pas, balbutia le policier, étendant vers elle ses mains sales et crispées.

— L'écriture de ce chiffon vous a frappé... je l'ai vu. Elle vous a dit quelque chose... sur le comte probablement, et vous voulez vous en cacher avec moi.

Chat-Mouillé était en proie à une lutte visible. Il ne pouvait renoncer à ces 10,000 francs qu'il avait tenus, crus à lui, et qui s'envolaient comme une fumée.

— Vous me rendrez l'argent, si je parle?.. reprit-il enfin.

— Oui, et je double la somme. Mais ne recommencez pas ce jeu, Chat-Mouillé. Avec moi, il faut marcher droit. Voyons, parlez.

— Eh bien, cette écriture ne m'est pas inconnue.

— Vous prétendiez que le comte ne vous avait jamais écrit.

— C'est vrai, mais j'ai vu deux billets de la même écriture, j'en suis sûr, bien qu'ils ne fûssent pas signés... dans des circonstances...

— Quelles circonstances ?

Chat-Mouillé hésita encore.

— Vous me donnerez 20,000 francs?

— Je vous les donnerai. — Parlez, j'écoute, et n'essayez plus de me tromper !

XXIV

CHAT-MOUILLÉ PARLE.

Chat-Mouillé prit sa résolution.

— Ecoutez, fit-il, ce que je vais vous dire n'a aucun intérêt pour vous.

— Je le verrai bien, répliqua Zoé.

— Et, en vous obéissant, je manque à tous mes devoirs, car je ne devrais point parler des choses que j'ai pu constater ou surprendre dans mes fonctions.

Zoé frappait du pied avec impatience.

— Au fait! dit-elle, au fait!

— Mais vous exigez une preuve de ma loyauté envers vous, la voilà. Il me semble que l'écriture de ce chèque est de la même main que celle de deux lettres anonymes adressées, il y a environ un an, l'une au procureur impérial, l'autre au préfet de police, et que j'ai eues toutes les deux entre les mains.

— Qu'est-ce que c'étaient que ces lettres?

— La première avait rapport à la mort de la veuve Morisset.

— La veuve Morisset... Connais pas, fit Zoé, l'air surpris.

— Comment, vous ne vous rappelez pas cette affaire qui fit tant de bruit, il y a onze mois?

— Non, pas du tout.

— Une dame veuve avait été empoisonnée. On soupçonna et l'on arrêta ses deux enfants, un jeune homme appelé René et une jeune fille appelée Claire... fort jolie... et, ma foi! qui vous ressemblait un peu, ajouta Chat-Mouillé en regardant son interlocutrice.

— Je lui en fais mon compliment. Il paraît que c'était, en effet, une jolie fille, répondit Zoé en ricanant. Mais, attendez, oui ! vous avez raison ; je me souviens vaguement... ils ont été acquittés. Cela se passait dans ce quartier-ci, dans le quartier Saint-Jacques...

— Justement. Seulement ils n'ont pas été acquittés, mais relâchés, faute de preuves, ce qui n'est pas la même chose.

— Peu importe ! répliqua Zoé Qu'est-ce que cette affaire peut avoir de commun avec le comte d'Orsan ?.. Revenons à la lettre.

— Voici. Cette lettre était anonyme et attirait l'attention sur les bruits qui, dans le quartier, commençaient à courir au sujet de la mort de la veuve Morisset, enterrée depuis déjà trois jours. Vous comprenez bien que, sur une simple dénonciation anonyme, la police ne se décide pas toujours à agir... On reçoit tant de dénonciations de cette sorte ! Cependant, le procureur impérial la transmit à M. Leroux, commissaire du quartier du Val-de-Grâce, en le chargeant de prendre des informations discrètes.

— Vous étiez son secrétaire ? interrompit Zoé.

— C'est cela même, et je vis la lettre que j'étudiai avec soin, comme on le fait naturellement en pareil cas, pour bien connaître l'écriture.

— Allez toujours, bien qu'en effet, je ne voie là rien qui me touche ou m'intéresse dans mes rapports avec le comte... Mais on ne sait pas ce qui peut arriver .. après tout.

Chat-Mouillé eut un sourire qui n'échappa point à la jeune femme, mais il reprit sans ajouter aucun commentaire :

— Or, on fit d'abord une enquête discrète dans le quartier, et le bruit d'un assassinat y étant effectivement fort répandu, M. Leroux commença une enquête plus sérieuse en se rendant chez la victime et en interrogeant ses enfants... Je l'accompagnais, et j'ai suivi toute l'affaire.

Il y eut un moment de silence.

— Vous ne mentez pas? dit enfin Zoé en le dévisageant. C'est bien de cela, et de cela seul, qu'il s'agit ?

— Oui.

— Vous n'essayez pas de me donner une fausse piste?

— Non.

— C'est que la chose est assez invraisemblable... Est-ce que ces Morisset connaissaient le comte, avaient des rapports avec lui ?

— Pas le moins du monde.

— Alors, comment voulez-vous qu'il ait dénoncé des gens qu'il ne connaissait point?

— Eux, ne le connaissaient pas, mais lui les connaissait peut-être...

— Comment cela ?

— C'est une idée qui me vient depuis que j'ai vu ce chèque; et Chat-Mouillé fit un geste désespéré pour le ravoir, mais en vain.

Zoé le gardait, et jouait avec, jouissant de la convoitise trompée de son interlocuteur.

— Expliquez-vous mieux, mon petit, fit-elle; je suis défiante, et je ne vois pas où vous voulez en venir.

— Je vous ai donc dit, reprit Chat-Mouillé, que la fille, la nommée Claire, était fort jolie et toute jeune... avec cela fort pauvre et fort honnête.

— La sotte ! murmura Zoé.

— On la relâcha, ainsi que son frère, faute de preuves... Mais, peu de jours après, le préfet de police reçut une lettre anonyme également qui la signalait au service des mœurs comme se livrant à la débauche clandestine. Elle s'était réfugiée avec son frère, dans un garni mal famé, hanté par des filles insoumises; elle n'avait aucun moyen d'existence, et son frère, son seul soutien et protecteur, était sans ouvrage... Il y avait quelque temps qu'on n'avait visité le garni; — un beau soir, on y fit une razzia, et Claire fut pincée dans le tas et envoyée à Saint-Lazare....

— Et cette lettre de dénonciation était de la même écriture ?

Chat-Mouillé inclina la tête.

— De celle du comte ?

— Je le crois.

— Il ne l'avait donc pas contrefaite, comme cela se pratique habituellement, quand on ne veut pas être connu ?

— Si, dans une certaine mesure; mais le comte, d'après ce que je vois, a une façon toute particulière de former les *e* et la boucle des *a*, que je n'ai jamais vue dans aucune autre écriture.

Zoé lui tendit le chèque.

Il s'en empara avec un tremblement de joie.

— Tenez ! continua-t-il, regardez plutôt.

Et, de son doigt spatulé, il lui indiquait les deux caractères de l'alphabet signalés par lui.

— En effet, dit Zoé, il y a là des *e* et des *a* faciles à reconnaître.

— Et que je reconnais absolument. Je parierais ma tête que le chèque est de la même main.

— Mais comment avez-vous vu la seconde dénonciation? Vous n'étiez pas encore à la préfecture de police à cette époque.

— Non, mais j'y suis entré depuis, d'une part, et, d'autre part, cette petite Claire, ayant tout à coup disparu après sa sortie de Saint-Lazare, j'ai été chargé, et je le suis encore, de la rechercher et de la retrouver, si faire se peut.

— Comment, disparue ! s'écria Zoé. Quelle blague me contez-vous là ?

— Je ne blague pas. Je dis la pure vérité. On n'a jamais retrouvé sa trace, ni son corps ; on ignore ce qu'elle est devenue...

— Elle aura filé à l'étranger avec quelqu'un...

— Ou elle se sera noyée, ajouta Chat-Mouillé. Il y a bien des corps qui restent inconnus, ayant été absolument défigurés par un trop long séjour dans l'eau.

— Et pourquoi est-ce vous qu'on a chargé de ces recherches ? Cela ne rentre pas dans vos fonctions. Vous cherchez les jolies filles vivantes et non les mortes, ricana Zoé.

— C'est toute une histoire. Les orphelins Morisset étaient vivement protégés par un ancien magistrat, fort riche, M. Dartois. J'ignore pourquoi... Mademoiselle Dartois, notamment, une jeune fille charmante, paraît au désespoir de cette disparition. Elle a fait, elle fait l'impossible pour retrouver cette Claire, ou savoir ce qu'elle est devenue, ou avoir la preuve de sa mort. Ayant appris que je la connaissais, pour avoir assisté à la première enquête avec M. Leroux, elle me paie généreusement afin que je suive cette affaire et me livre à des recherches particulières, la police ayant depuis longtemps renoncé à ses recherches officielles. Dans ces conditions, j'ai dû étudier son dossier qu'on m'a communiqué à la Préfecture. C'est là que j'ai trouvé la dénonciation en question, dont l'écriture m'a frappé tout d'abord, en me rappelant celle que j'avais déjà vue au moment de l'assassinat de la veuve Morisset... J'avais gardé et je comptais garder cette découverte pour moi...

— Pour faire un peu de chantage, un jour ou l'autre, si vous arriviez à connaître l'auteur des deux lettres anonymes, interrompit Zoé.

Chat-Mouillé baissa le nez, en fendant sa bouche d'un air cynique.

— Mais, reprit Zoé, je ne comprends toujours pas l'intérêt du comte, si c'est bien de lui qu'il s'agit, à poursuivre cette jeune fille...

Elle s'arrêta, regarda Chat-Mouillé qui montrait ses gencives jusqu'à l'os maxillaire,— c'était sa manière de rire, — et éclata de rire à son tour.

— Que je suis bête ! s'écria-t-elle. J'y suis ! La petite

était jolie, pauvre et honnête... Je comprends. Il voulait l'avoir... et, pour cela, il fallait la séparer de son frère, la compromettre, la jeter sur le pavé à la discrétion de la police, sans espoir ni possibilité de gagner sa vie par un travail honorable...

— Voilà ! fit Chat-Mouillé. Le comte l'avait rencontrée ou vue quelque part, s'était informé, la guettait. En apprenant la mort mystérieuse de la mère et les bruits qui couraient, il s'est dit...

— Je la tiens ! interrompit Zoé, et elle lui a glissé entre les mains, car vous êtes bien sûr qu'il ne l'a pas retrouvée ?

— Parbleu ! puisque vous voilà.

— C'est vrai.

Zoé réfléchit un instant.

Chat-Mouillé palpait et caressait son chèque, tout en la guettant du coin de l'œil.

— Vous cherchez toujours cette fille ? demanda tout à coup Zoé.

— Certes !

— Sérieusement ?

— Très sérieusement. On m'a promis une très forte somme, si je la retrouve.

— Ce serait une rivale bien dangereuse ! murmura Zoé Chien-Chien, entre haut et bas.

Chat-Mouillé dressa l'oreille.

— Est-ce qu'elle voudrait s'y opposer et me souffler ce bénéfice ? pensa-t-il. Ah ! mais non !... Et, de plus, j'ai une rente tous les mois, ajouta-t-il à haute voix, sans compter mille frais de toute nature que mademoiselle Dartois me paye sans marchander... quand je lui présente ma note... et je la lui présente souvent.

— Rassurez-vous, mon petit, reprit son interlocutrice en souriant. Je ne veux pas vous priver de tous ces avantages; au contraire, continuez de chercher Claire. J'aime mieux que ce soit vous qu'un autre. Seulement, si vous la retrouvez, ou si vous constatez sa mort, prévenez-moi la première... Il y aura encore dix mille francs pour vous... ce jour-là.

— Comptez donc sur moi, ricana Chat-Mouillé ; mais que voulez-vous faire de cette fille, si on la retrouve ?

— C'est mon affaire ! Empêcher que le comte ne la revoie, par exemple. Vous avez été sincère et franc, je suis contente. Passez chez moi demain...

— Matin ?

— Oh ! non. Je soupe ce soir dehors, je rentrerai tard, et je dormirai une partie du jour. Venez à la nuit. Je vous donnerai le reste de la somme promise.

Chat-Mouillé frottait ses mains d'un mouvement lent et voluptueux.

Zoé se leva, se couvrit de sa sortie de bal.

— A revoir, mon petit, fit-elle ! Tu vois qu'il y a tout avantage à s'entendre avec moi. Sois habile, discret et fidèle, et nous ferons fortune ensemble.

Elle s'élança hors du taudis avec un rire frais et argentin, et disparut dans l'ombre de l'escalier.

— Cette fille est très forte ! murmura Chat-Mouillé resté seul. Elle m'a tiré les vers du nez, et je ne sais pas encore ce qu'elle veut. Mais baste ! elle paye bien : voyons-la venir, et empochons !

Il glissa son chèque dans un portefeuille crasseux, et ce portefeuille dans une poche non moins crasseuse.

XXV

APRÈS SOUPER.

Zoé ne rentra chez elle que vers les quatre heures du matin, ayant passé une partie de la nuit chez une amie, en joyeuse compagnie de soupeurs et de soupeuses émérites.

Bien que la jeune femme s'abstînt presque complétement de boire et ne mangeât guère plus qu'un oiseau, elle était fort recherchée, dans ces sortes de réunions, pour son esprit, sa gaieté et sa beauté extraordinaire.

Ce fut sa femme de chambre, la petite Reine, gentille créature, brune et dorée comme une créole, avec le nez retroussé et des yeux pétillants de malice et de ruse, qui lui ouvrit la porte et lui enleva prestement son pardessus.

Reine, malgré sa petite taille, était certainement l'aînée de sa maîtresse. Elle pouvait avoir vingt-cinq ou vingt-six ans, et paraissait fort expérimentée et fine comme l'ambre, ainsi qu'on dit vulgairement.

On se serait étonné de ne point la voir maîtresse elle-même, car elle avait un charmant visage, quoiqu'elle fût un peu trop maigre, sans une légère infirmité qui expliquait son manque de succès et l'infériorité de sa position. Elle boitait légèrement, ayant une jambe plus courte que l'autre.

Le proverbe qui prétend, d'ailleurs, que tous ceux qui sont marqués au *B* ont beaucoup d'esprit, était vrai pour elle.

Elle comprenait à demi-mot, ne perdait jamais la carte, et pouvait rendre les plus grands services à une femme telle que Zoé Chien-Chien.

Ajoutez à cela qu'elle paraissait dévouée à sa maîtresse,

qui, de son côté, semblait l'aimer beaucoup, et la traitait en petite fille gâtée, malgré la différence d'âge qui était à l'avantage de la soubrette.

— Il n'est venu personne? demanda Zoé.

— Pardonnez-moi. Il est là.

— Où?

— Dans le boudoir.

— Depuis longtemps?

— Depuis minuit.

— Il n'a rien dit?

— Non.

— C'est bien! fit Zoé, avec un léger haussement de ses épaules blanches et rondelettes comme celles d'une statue grecque; et, précédée de Reine qui l'éclairait, elle traversa un immense salon meublé avec tout le luxe moderne et pénétra dans la pièce plus petite qui lui servait de boudoir.

Cette pièce était, en effet, merveilleuse, tendue de satin cerise relevé d'or mat, garnie de meubles en laque du Japon noire, aux reflets miroitant comme autant de glaces polies. Des sièges bas et de formes originales jetés çà et là; un canapé doux à l'œil et au corps qui le pressait; des vases aux riches couleurs un peu criardes; une immense coupe en émail cloisonnée où s'épanouissait une fleur des tropiques au parfum pénétrant; une lanterne chinoise pendue au plafond, et qui répandait une lumière discrète et voilée, complétaient ce réduit voluptueux, où le bruit des pas se perdait dans la laine touffue d'un épais tapis, qui était à lui seul une merveille.

Un homme se trouvait là, assis devant une petite table à thé, le front dans sa main.

Au frôlement de la longue traîne de soie de la robe de Zoé, il se retourna et se leva.

— Vous voilà enfin! dit-il de la voix d'un homme énervé par une longue attente, mais avec un regard plein de passion charnelle qui s'accrochait inconsciemment à toutes les nudités provocantes de l'éblouissante créature.

— Bonjour, monsieur le comte, dit Zoé en riant.

Elle lui tendit sa petite main blanche, qu'elle venait de débarrasser de son gant, puis alla coquettement se jeter sur le sopha.

La lumière de la lanterne tombait ainsi d'aplomb sur ses bras nus et sa gorge naissante, jetant dans toute cette neige les reflets rosés de la tenture de soie, et faisant étinceler le cuivre doré de sa longue et luxuriante chevelure.

— Reine, ajouta-t-elle, donne-nous une tasse de thé.

Reine sortit, puis, tout à coup, on entendit un cri stri-

dent d'abord, accompagné ensuite de notes sourdes et gutturales, et un petit être brun, velu, grimaçant, bondit sur l'épaule de Zoé, la saisit par le cou de ses mains noires et délicates, approchant d'un air passionné, du visage rose et blanc de la jeune femme, un petit visage olivâtre et ridé où l'on ne distinguait que des dents aiguës et deux yeux ronds, roux et mobiles.

C'était un joli petit sapajou à longue queue préhensible, gros comme un angora, la tête couverte d'une calotte de cheveux noirs, le visage entouré d'un collier de barbe courte, aux oreilles humaines et transparentes comme une feuille de papier, avec des mains de marquise et des pieds d'Auvergnat.

Il serra d'abord sa maîtresse dans ses bras avec un frisson de passion qui secouait tout son corps, puis se pencha à son oreille, et, pendant une demi-minute, lui murmura, par un claquement de lèvres particulier, une foule de choses intimes ou importantes.

Enfin, il se renversa en arrière, une main sur son cœur, et la dévisagea longuement, avec un rire silencieux, mais plein de joie, de malice et de tendresse.

Niño (1) était visiblement enchanté, non seulement de revoir sa maîtresse, mais aussi de tout ce qu'il venait de lui raconter en son langage de singe, malheureusement en partie incompréhensible pour nous.

— Oui, mon petit chéri, fit Zoé en le caressant tendrement, tu me racontes tout ce qui s'est passé en mon absence, et tu ne me la reproches pas, toi.

— C'est qu'il est sûr d'être aimé, lui, répondit le comte d'Orsan avec un accent d'amertume.

Le comte d'Orsan, que nous n'avons fait encore qu'entrevoir, était un fort bel homme, grand, bien pris, imposant d'aspect comme tous les gens arrivés et qui se savent le bras long.

Il pouvait avoir de quarante-cinq à quarante-huit ans, et n'en portait pas davantage, malgré l'expression dure, au repos, et souvent préoccupée de son visage, lorsqu'il ne le surveillait pas.

Sa chevelure, remarquablement abondante et fournie, avait dû être d'un noir de jais; à présent, il s'y mêlait un certain nombre de fils d'argent. L'œil était noir aussi, fuyant et d'une expression étrange, qui inquiétait, sans qu'on pût la définir.

(1) Mot espagnol qui veut dire : *Petit enfant*, et se prononce : *Nigno.*

La bouche, ferme et froide, formait, à l'angle des lèvres, deux plis qui remontaient le long du nez, mince du bout et légèrement arqué vers le milieu.

Le menton était carré, coupé d'une raie fortement accusée sous la lèvre inférieure qui saillait.

Le front vaste fuyait comme le regard.

Malgré cela, lorsqu'il voulait se mettre en frais de plaire, d'*enguirlander* son monde, pour employer ses propres termes, nul homme n'était aussi souriant, aussi souple, aussi caressant, et toute la dureté répandue sur son visage se fondait, disparaissait, pour ne revenir que plus tard, quand l'effort cessait et faisait place à la glace de l'expression naturelle.

Le comte d'Orsan, nous l'avons déjà dit, avait été fort pauvre ; puis, en quelques années, brusquement, il avait gravi tous les échelons de la fortune et des honneurs.

Pour le moment, il était sénateur et confident de l'empereur.

Mais chacun savait bien que, s'il l'eût voulu, il eût été ministre ou ambassadeur.

Chez Zoé, il n'avait point cet air important et dur, que nous avons signalé, mais, au contraire, l'air triste et un peu craintif d'un homme qui sent que, là où il est, tout ce qui lui sert ailleurs et lui assure la prédominance a cessé d'exister et n'exerce aucune influence.

C'était un homme devant une femme.

Un homme qui n'était plus jeune devant une femme qui l'était extrêmement.

Un homme riche devant une femme jolie et capricieuse, qu'il aimait, et à qui il offrait sa fortune comme on demande presqu'une aumône.

En entendant sa réponse, Zoé haussa légèrement les épaules et souleva ses longues paupières pour le regarder bien en face.

— Allons ! dit-elle, vous voilà encore mélancolique, monsieur le comte.

— Je vous attends depuis quatre heures, répondit-il.

— Je soupais, répliqua la jeune femme.

— Et peut-on savoir avec qui ?

— Vous serez donc toujours jaloux ? Avec des femmes adorables et des hommes charmants.

— Aussi n'avez-vous guère pensé à moi ! murmura le comte.

— C'est ce qui vous trompe. Au contraire, j'ai pensé à vous toute la nuit, et je ne vous ai pour ainsi dire pas quitté.

— Si je pouvais le croire...

— J'étais avec votre fils, M. le vicomte : un ravissant bébé qui ressemble à un homme à s'y tromper ! continua la malicieuse créature en souriant de toutes ses dents blanches.

Le comte tressaillit et son œil noir s'alluma.

— Ah ! s'écria-t-il. Vous étiez avec mon fils !

Zoé eut un petit rire moqueur.

— Mon Dieu, oui...

— C'est la troisième fois que vous vous rencontrez avec lui !

— Juste. Vous tenez fort bien cette petite comptabilité... C'est un jeune homme qui promet beaucoup. Ce sera un bourreau des cœurs.

— Je vois qu'il vous plaît... énormément. Mais sa place, à son âge, n'est pas dans de semblables réunions, et j'y mettrai ordre.

— Que craignez-vous ?

— Qu'il vous aime !

— C'est déjà fait.

Le comte se leva brusquement. Il était fort pâle !

— Zoé, Zoé, dit-il d'un ton sourd et quelque peu menaçant, vous abusez de ma faiblesse et de mon amour pour vous... Vous êtes cruelle !

— En quoi ? Et que vous importe ? Vous savez bien que je n'aime personne !

— Je sais que vous ne m'aimez pas, voilà tout.

— Qui vous l'a dit ?

Un éclair de joie et d'espérance passa sur le visage assombri de M. d'Orsan; mais, avant qu'il pût répondre, Reine entra, portant sur un plateau la théière bouillante, deux tasses avec leur sucrier et le petit vase plein de crême froide.

— Merci, mon enfant, fit Zoé; mais laisse-nous : c'est moi qui aurai l'honneur de servir M. le comte.

Reine posa le plateau sur la table et se retira discrètement.

Niño était déjà installé.

Il avait ouvert le sucrier, saisi un morceau de sucre, et le plongeait dans la crême avec un air de satisfaction parfaite, et la certitude d'accomplir l'acte le plus conforme aux convenances.

Zoé se souleva, vint se placer debout devant la table, et, de ses mains d'enfant aux ongles roses, commença à verser le thé.

Ses bras nus allaient et venaient avec des mouvements gracieux, passant de l'ombre à la lumière, presque à portée

des lèvres du comte, dont elle était à peine séparée de quelques centimètres, la tête légèrement penchée, ses longues paupières abaissées, noyée dans ses flots de dentelle et de soie, avec une expression sérieuse qui donnait à sa tête quelque chose de virginal et presque d'angélique.

Le comte la dévorait du regard, le visage empourpré, et l'on entendait souffler sa respiration.

Zoé, enfin, leva les yeux, s'approcha de lui, le frôlant de sa robe, penchant le corsage en avant, et lui tendit sa tasse.

Une minute, il la regarda, immobile, dans un silence chargé de l'électricité de tous les désirs.

Zoé fixait sur les siens ses grands yeux noirs, sans rougir, ni sans se troubler sous ce regard si expressif et si ardent.

— Eh bien, monsieur le comte, lui dit-elle en riant, prenez-vous mon bras pour une enseigne ?

Il frissonna sous cette voix comme sous une décharge électrique, saisit la tasse, la posa sur la table, prit la main, l'attira violemment vers lui pour déposer ses lèvres brûlantes sur ce bras frais et jeune, n'osant peut-être aller plus loin, jusqu'aux épaules de neige, jusqu'aux lèvres de corail.

Mais, au moment où sa bouche allait se poser sur cette chair douce et satinée, il se rejeta en arrière en poussant un grand cri.

Niño, qui le guettait du coin de l'œil en grignotant son morceau de sucre amplement imbibé de crême, avait bondi sur lui, avec la rapidité vertigineuse de sa race, et venait de lui enfoncer deux dents aiguës dans le pouce de la main qui tenait et attirait Zoé.

Le comte se redressa furieux sous la douleur et la surprise. Il eût broyé le petit être, s'il l'avait tenu ; mais Niño était déjà loin, perché sur le dos du canapé, où, la figure convulsée de colère, les lèvres et les joues pâles, les yeux agrandis et pleins de flammes, montrant toutes ses dents, le poil hérissé, il regardait le comte en poussant un *hou ! hou !* sinistre, prolongé, semblable à un cri de mort.

— La misérable bête ! hurla M. d'Orsan exaspéré, pendant que le sang coulait violemment de sa main blessée.

— Il est jaloux, lui aussi ! répliqua Zoé en regardant froidement couler le sang du comte.

— Ah ! vous me haïssez ! dit le comte avec une rage contenue.

Il prit son mouchoir pour étancher la plaie.

— Allez-vous vous en prendre à moi des caprices de Niño ? Voyons, monsieur le comte, je vous croyais un homme de bon sens, de raison.

— Vous savez bien que je perds tout cela auprès de vous !

— C'est un malheur, mais je n'y peux rien. Est-ce moi qui suis allée vous chercher ? Vous m'avez vue, je vous ai plu. Vous m'avez offert votre cœur et votre fortune... Je vous ai répondu que je ne vous aimais point, que je n'aimais, que je n'avais jamais aimé personne...

— Oui, mais vous m'avez autorisé à essayer de vous plaire.

— Eh bien, plaisez !

— On ne plaît pas à du marbre, et votre cœur est de marbre. J'ai obéi à tous vos caprices... j'ai entamé pour vous ma fortune personnelle... Je me suis fait votre esclave. Qu'ai-je reçu en échange de tout cela ? Les morsures de cet animal, et vos rires ou vos duretés !

— Baste ! Vous n'êtes qu'un ingrat !

— Moi, ingrat ? Ah ! Zoé ! l'ingratitude n'est pas de mon côté.

— J'ai été parfaitement *honnête homme* avec vous, monsieur le comte. Je n'ai rien promis de plus que ce que je tiens. Vous m'avez demandé le secret et la discrétion, et tout le monde ignore que vous êtes mon entreteneur... Je vous ai prévenu que j'étais capricieuse et dépensière... Si je vous coûte trop... dites-le. J'en trouverai un autre, aussi riche, ou plus riche que vous.

Le comte serra les poings.

— Tenez ! reprit Zoé de son ton demi-moqueur, demi-sérieux, vous devriez me remercier à deux genoux... de toutes les preuves d'amitié que je vous donne... Je pourrais parfaitement vous ridiculiser en deux mots... et je me tais. Je n'aurais qu'à dire que, depuis trois mois, le comte d'Orsan, le noble comte, le viveur émérite, le séducteur connu, l'homme puissant devant qui tant de gens tremblent, ou que tant de gens sollicitent, a dépensé plus d'un million pour la petite Chien-Chien, une fille, comme on dit !... que, depuis trois mois, il a passé des nuits entières près d'elle, et qu'il n'a encore baisé que le bout de ses doigts... quand Niño le permet... Et vous entendriez l'éclat de rire de tout Paris, et je décuplerais de valeur, et ce n'est pas un pauvre million en un trimestre que je trouverais à croquer, mais trois millions par mois.

— Zoé, vous êtes odieuse, impitoyable ! murmura le comte. Que vous ai-je fait pour que vous me traitiez ainsi ? Ah ! je ferais mieux de partir, de vous fuir ; sans cela, vous me rendrez fou !

— Partez ! fit Zoé en éclatant de rire. — Eh bien, vous restez ?

Le comte s'était laissé tomber sur un fauteuil et une larme brillait dans ses yeux.

— Vous savez bien que je vous aime trop, que je vous aime jusqu'à la lâcheté... moi, qui ai toujours brisé tous les obstacles, ajouta-t-il à voix basse, d'un ton sinistre

Zoé le contempla un instant. Il souffrait visiblement beaucoup.

Alors, elle se leva doucement, s'approcha de lui, avec des mouvements félins et des ondulations de corps dont elle avait le secret, et mit sa main sur l'épaule du comte.

— Pardonnez-moi, lui dit-elle doucement ; je suis une fille singulière et capricieuse, vous le savez bien, mais je ne suis pas si méchante que j'en ai l'air. Je vous ai fait de la peine. Je le regrette. Voyons, que voulez-vous ?

— Toi ! murmura M. d'Orsan avec une intensité de passion prodigieuse.

Zoé sauta légèrement en arrière, et fronça ses fins sourcils.

— Si ce n'est que cela qu'il vous faut, reprit-elle ironiquement, je suis prête. Vous me payez, c'est votre droit. Prenez la fille, elle vous appartient... Seulement, elle ne vous aimera jamais, elle vous trompera, et se moquera de vous. Vous avez payé, vous voulez la livraison. Eh bien, prenez, mais prenez donc ! Je vous attends !

Elle restait raide, glacée, impertinente et ennuyée devant lui, les bras pendants, le buste en saillie.

— Non ! non ! pas ainsi, répondit le comte après un moment d'hésitation.

— Je vous l'ai dit, lorsque nous nous sommes connus, poursuivit-elle tranquillement : ou la fille ou la femme. Vous avez le choix. La fille est achetée, et même achetée trop cher. La voilà. En voulez-vous ? Non ! Vous m'aimez trop, n'est-ce pas ? C'est la femme qu'il vous faut ? Alors attendez qu'elle vous aime ou que cela lui plaise !

— J'attends toujours, j'attends en vain.

— Vous avez attendu trois mois La belle affaire ! Il y a des amants qui attendent des années, et qui bénissent leur martyre, comme on dit dans les romans.

— C'est qu'ils espèrent !

— Qui vous empêche d'espérer ? Je vous assure qu'un moment, ce soir, j'ai cru que j'allais vous aimer...

— Oh ! si j'espérais ! si j'espérais !

— Vous êtes trop modeste, monsieur le comte. Regardez-vous donc. Quand on est fait comme vous, quand on a votre esprit, votre nom, votre fortune, et tant de succès passés, la victoire n'est pas douteuse : — mais il faut la mériter :

C'est l'espérance
En l'avenir !
Sans espérance
Mieux vaut mourir !

fredonna Zoé, d'une voix douce et fraîche, en lui posant la main sur les lèvres, avec un sourire charmant.

— Vite ! vite ! lui dit-elle, pendant que Niño ne nous voit pas.

Il saisit cette main et la couvrit de baisers ardents.

— Maintenant partez, continua-t-elle. Le jour approche, et, puisque vous tenez au secret, il ne faut pas qu'on vous voie sortir d'ici.

— Zoé ! murmura-t-il, dis-moi encore d'espérer.

— Parbleu ! fit-elle avec un geste provocant de fille.

A peine le comte avait-il quitté le boudoir que Zoé sonna sa femme de chambre.

Reine entra aussitôt.

— Lave ça, lui dit Zoé, en montrant des taches brunes sur le plateau et la table.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit la soubrette étonnée.

— Ça, ma fille, répondit Zoé le sourire aux lèvres, c'est du sang de M. le comte d'Orsan !

XXVI

APRÈS UN AN ET UN JOUR.

René avait fini son temps.

Cette année dans une maison centrale, en compagnie des voleurs et des coquins de toute espèce, sous un régime savamment calculé pour substituer toutes les tortures morales aux tortures physiques abolies, s'était écoulée terrible, mais non pas absolument insupportable. Grâce à l'amour de Caroline, à la sollicitude de M. Dartois, se sachant aimé et se sachant estimé là où son cœur et sa reconnaissance allaient, il avait souffert, certes, mais sa souffrance avait cessé d'être ignoble et de l'avilir.

Il comprenait qu'il était encore un homme ; et, rehaussé par l'amour de la plus noble et de la meilleure des jeunes filles, par un amour qui eût été un honneur et une joie pour les plus riches et les plus heureux, il y avait des moments où il trouvait presque de la jouissance dans son malheur, dans ce malheur qui lui avait appris tout ce que valait mademoiselle Dartois et quel trésor il possédait dans sa misère.

Parfois, il redressait sa tête pâlie, et se sentait grandir sous sa livrée d'infamie, en se rappelant le dernier regard de Caroline, en entendant comme le murmure lointain de sa voix douce et passionnée lui disant, après sa condamnation :

— Voici ma main, monsieur René. Dans un an nous nous retrouverons.

Aussi, avait-il pu plier sa nature fière et rebelle à la discipline de la prison, sans révolte, et tout subir avec une

sorte de résignation exaltée, comme le martyr d'une foi religieuse, qui espère conquérir le ciel par quelques supplices passagers sur cette terre.

Son ciel à lui, c'était Caroline.

L'étoile qui le guidait au milieu des ténèbres du présent, c'était cette prunelle brune de la femme aimée, dont l'éclat l'éblouissait et dont le feu le purifiait.

Il n'oubliait ni sa mère morte, ni sa sœur, dont il ignorait le sort, ni sa misère, ni sa chute profonde aux regards du monde, ni les difficultés de son avenir et les laideurs de l'heure actuelle; mais son amour emplissait son cœur, Caroline lui tenait lieu de tout, lui remplaçait ce qu'il avait perdu, le faisait meilleur et le rendait patient, tout en éveillant en lui l'ardeur des sentiments élevés et l'énergie des luttes fécondes.

Pendant cette longue année, Caroline ne lui avait pas écrit une seule fois. En revanche, M. Dartois lui écrivait souvent, était venu le voir même, l'encourageant, le conseillant, remontant son courage s'il avait faibli, et dans les lettres du père comme dans ses entrevues avec lui, il percevait, il aspirait la sollicitude de la jeune fille, et croyait démêler presque son parfum préféré, ce parfum de la femme adorée qui fait corps avec elle ainsi qu'avec la fleur.

Lorsqu'un matin, on lui ouvrit enfin les portes de la prison, plus heureux que la pauvre Claire, il savait où aller, il savait qu'on l'attendait, il savait qu'à Paris il y avait un refuge doux et tiède pour lui.

Il était convenu, depuis le premier jour, en effet, que, dès sa sortie, il irait directement chez M. Dartois, et que là on se serait occupé de son avenir; on ne l'abandonnerait plus.

Au greffe, en levant son écrou, on lui remit la petite somme que chaque prisonnier peut gagner par son travail, et qu'il retrouva intacte, n'ayant jamais voulu y toucher.

Elle montait à 115 fr. 77 centimes.

On lui remit, en même temps, une somme de mille francs, — celle-ci venait de M. Dartois, — et une lettre du même ne contenant que ces mots :

« Venez, *nous vous attendons.* »

C'était la première fois que M. Dartois employait ce pluriel dans ses lettres où il n'avait jamais parlé qu'en son nom propre, sans faire aucune allusion à sa fille.

— « *Nous vous attendons* ! » répétait René enivré.

C'était le bonheur qui commençait.

Aussitôt qu'il fût libre, et, avant de se diriger vers Paris,

il courut s'acheter des vêtements, car les siens, qu'on lui avait restitués, étaient usés, sales, en lambeaux, passés de mode.

Néanmoins, dans ses achats, il ne toucha pas aux mille francs de M. Dartois. Il les avait mis à part, résolu à ne s'en point servir, voulant les lui rendre.

Si M. Dartois avait été seul, ou s'il n'avait pas aimé sa fille, il eût accepté cet argent avec reconnaissance, à titre de prêt. Mais il aimait Caroline, il en était aimé, et sa fierté ombrageuse de jeune homme amoureux saignait à l'idée d'être l'obligé, sous une certaine forme, de celui qui pouvait ne pas accepter, approuver son amour.

Lorsqu'il arriva à Paris, lorsqu'il revit la rue d'Enfer, où s'étaient dénoués son sort et celui de Claire, qui lui rappelait tant de douleurs et tant de passions, tant de désespoirs et tant d'abandons; lorsqu'il revit le grand mur du jardin de M. Dartois, puis la petite porte qui s'était ouverte, un soir, sous la main de Caroline, l'appelant pour lui dire :

— Je vous aime! Soyez courageux! Je ne serai qu'à vous.

Lorsqu'il revit la grille qui le séparait seule à présent de ce paradis, son cœur battit avec une telle violence, il était tellement ému, qu'il crut s'évanouir et n'avoir pas la force de tirer le bouton de la sonnette.

Mais il reprit son courage; et, plus pâle qu'un mort, agita la cloche, demanda M. Dartois au domestique, qui lui ouvrit, et le suivit, conduit par lui jusqu'à l'hôtel caché derrière un rideau de verdure.

Ce domestique l'introduisit enfin au rez-de-chaussée, dans une petite pièce richement meublée, mais vide, et le pria d'attendre.

Il était donc libre! Il se retrouvait donc chez M. Dartois; chez elle!

Il allait revoir Claire, sa sœur chérie! car il la croyait sauvée et réfugiée là où il venait à son tour chercher refuge et salut.

Caroline, en effet, n'avait pas voulu qu'on lui dît l'affreuse vérité sur le sort de la pauvre Claire.

Elle savait combien il aimait sa sœur.

Elle lui avait juré de veiller sur elle, de la sauver, de la lui rendre.

Elle craignait son désespoir si l'épouvantable nouvelle de sa disparition venait à le frapper au milieu des tortures de la maison centrale.

Puis, n'ayant pas la preuve de la mort de la jeune fille, elle espérait toujours qu'on pourrait la retrouver, qu'elle

pourrait tenir la promesse faite à René, lui dire, au jour où il reviendrait :

« La voilà ! »

Pour lui expliquer le silence de Claire, on lui avait dit qu'elle était malade, à la suite de tant d'émotions.

C'était aussi le préparer à la nouvelle cruelle de la catastrophe.

Dans les deux derniers mois, M. Dartois, qui lui écrivait une fois chaque mois, avait cessé de parler d'elle, se contentant de mettre quelques phrases ambiguës, à double entente, ne disant rien, mais de nature à entretenir l'illusion du jeune homme.

Tout à coup une petite porte s'ouvrit.

René se retourna, croyant voir M. Dartois, et aperçut Caroline seule, debout sur le seuil.

Il oublia tout, poussa un cri, s'élança vers elle.

Elle se trouva dans ses bras, défaillante aussi, leurs lèvres se rencontrèrent.

Ni l'un ni l'autre n'avait prévu ce premier entraînement, cette sincérité de leurs sentiments, cette explosion de leur passion les ramenant tous deux à la réalité vraie, brisant toutes les distances, tous les obstacles, les unissant par une caresse, brusquement, brutalement presque, comme ils étaient unis par le cœur.

C'est que, dans l'éloignement, séparés par les murs infranchissables d'une prison, et pensant l'un à l'autre sans cesse, leur amour, leur intimité avait fait autant de chemin, et peut-être plus, que s'ils avaient vécu de la vie ordinaire, en contact journalier.

Ils s'étaient familiarisés par leurs rêves.

L'imagination ne connaît ni les distances, ni les impossibilités, plane au-dessus de tous les abîmes. Aussi, elle les avait habitués à se parler, à se voir, en esprit, sans entraves, comme s'ils s'appartenaient de fait, autant qu'ils s'appartenaient par le cœur, et, en se retrouvant, tout le chemin accompli de la sorte les avait tellement rapprochés qu'ils agissaient maintenant avec la naïveté et la simplicité d'un amour partagé qui a surmonté l'obstacle des premiers aveux et les charmantes timidités de la première heure.

Ce fut Caroline qui se dégagea d'abord en le repoussant doucement et lentement, mais sans se séparer entièrement de lui.

Leurs mains se pressaient, leurs haleines se confondaient, leurs regards se brûlaient mutuellement.

— René, lui dit-elle enfin, c'était mon père qui devait te recevoir le premier, non moi. Je l'ai éloigné pour quel-

ques instants, en le trompant sur l'heure exacte de ton arrivée. Avant lui, avant tout, j'avais à te parler.

— Oh ! Caroline ! combien je t'aime ! murmurait le jeune homme ivre de joie. Tu es tout pour moi, non-seulement l'amour et le bonheur, mais encore la force, le courage, l'honneur. J'étais perdu, plus que mort, déshonoré, vaincu, dans la honte et le désespoir, c'est toi qui m'as recréé. Je te dois tout. Je suis ton œuvre. T'aimer n'est pas assez. C'est à deux genoux que je devrais t'adorer !

Et il s'agenouilla, en effet, devant elle.

Elle voulait le relever.

— Non, laisse-moi ainsi, lui disait-il, en couvrant ses belles mains de baisers. C'est ainsi que je dois être devant toi, à qui je dois tout. N'es-tu pas la femme la plus noble et la plus dévouée que je connaisse, et aussi la fée bienfaisante qui a semé, dans mon existence d'épines et de boue, toutes les roses et tous les diamants ?

— Non, René, répondit-elle d'une voix basse et chargée d'angoisse, non, je ne mérite pas cette adoration, car je t'avais fait un serment, un serment sacré, solennel... et je ne l'ai pas tenu !

— Quel serment ? demanda René étonné.

— Ta sœur...

— Claire... Ah ! oui, ma petite Claire chérie... où est-elle ? Elle était malade... gravement malade... En te voyant, j'ai tout oublié...

Il se releva.

— Je vais la voir... Conduis-moi près d'elle ! Comment n'est-elle pas accourue à ma rencontre ?... Tu ne réponds pas... Tu as des larmes dans les yeux... Qu'est-elle devenue ?... Que lui est-il arrivé ?

— Je n'en sais rien, René, balbutia mademoiselle Dartois.

Il frémit des pieds à la tête.

Elle lui reprit les mains avec force.

— Du courage !

— Elle est morte ?

— Je l'ignore !

René la regardait stupéfait, ne comprenant pas.

— Ecoute-moi. Si tu crois en moi, si tu m'aimes autant que tu le dis, tu supporteras ce coup épouvantable, et tu me pardonneras.

— Te pardonner... à toi...

— Oui, depuis un an, on te trompe... Je n'ai pas voulu ajouter cette douleur à toutes celles de ton emprisonnement, et, si j'ai éloigné mon père, c'est surtout que je voulais être la première à te dire la vérité, pensant

que, par moi, tu trouverais le courage de la supporter...

— Claire...

— Claire, je ne l'ai jamais vue. Elle n'est jamais entrée ici... et je n'ai jamais pu savoir ce qu'elle était devenue...

René semblait foudroyé.

— Je ne comprends pas ! répétait-il. Je la croyais ici. Elle est sortie de Saint-Lazare pourtant .. Et tu m'avais juré...

— Oui, René, j'avais juré, et j'aurais tenu mon serment. Des circonstances incroyables m'en ont empêchée... Pardonne-le moi, encore une fois, car, moi, je ne me le pardonne pas, je ne me le pardonnerai jamais.

Alors, elle lui raconta les événements que nous connaissons; comment les lettres de M. Dartois n'avaient jamais été remises à Claire; comment il n'avait jamais pu obtenir de la voir; comment, le jour de sa sortie de prison, ils étaient arrivés un quart d'heure après son départ; comment ils l'avaient attendue, puis cherchée dans tout Paris; comment on n'avait pu retrouver sa trace.

En écoutant Caroline, René sanglotait.

Il était tombé sur un divan, le visage dans ses mains.

Quand Caroline eut fini, elle lui souleva la tête, en lui disant d'une voix désespérée :

— Réponds-moi que tu me pardonnes, que tu ne me maudis pas. Je te devais ta sœur : je te la devais heureuse. Et elle n'est pas là. Et elle sera morte folle et désespérée.

— Oh ! je le saurai ! Je saurai ce qu'elle est devenue, moi ! s'écria-t-il en se levant brusquement, ou je la trouverai, ou je constaterai sa mort. Claire ! ma pauvre sœur. Ah ! la malédiction est sur nous. Nous sommes maudits, oui, maudits.

Caroline baissa la tête et deux larmes coulèrent le long de ses joues.

Elle se taisait.

René la regarda, comprit.

— Oh ! Caroline ! c'est à moi de te demander pardon ! Je suis injuste et cruel ! je suis lâche... Non, je ne suis pas maudit, puisque tu me restes !... Te pardonner, cher ange ! N'as-tu pas fait tout ce que tu pouvais?... C'est la fatalité qui l'a frappée... Non, Caroline, je ne t'accuse pas... Je t'aime et je te bénis !

Un éclair de joie illumina le visage de mademoiselle Dartois.

— Mais, nous la chercherons ensemble à présent, et moi, son frère, je trouverai peut-être ce que ni toi, ma Caroline bien-aimée, ni ton père, vous n'avez pu trouver.

— Je le souhaite, mais je ne le crois pas. Vois-tu René,

je l'ai cherchée, non-seulement comme une sœur cherche la sœur la plus chérie, mais comme une amante qui pensait à toi ! Tout ce qu'on peut faire, je l'ai fait, et je le fais encore.

En ce moment, M. Dartois entra précipitamment.

— Ah ! il est là, s'écria-t-il en apercevant René.

Puis, il s'arrêta, regarda sa fille émue, René pâle et les yeux gonflés de larmes qu'il s'efforçait de contenir.

— Papa, fit Caroline en allant vers son père, je t'ai menti ce matin pour t'éloigner. Je voulais le voir seule et la première pour lui dire notre malheur. Il sait tout ! Viens m'aider à le consoler.

XXVII

OU CAROLINE CAUSE QUELQUE SURPRISE.

— Monsieur, dit alors René, en allant vers M. Dartois qui lui tendait les deux mains, excusez-moi, je devrais être heureux et ne songer qu'à vous remercier, vous qui avez été un père, plus qu'un père pour moi ; et pourtant vous me retrouvez là, chez vous, des larmes dans les yeux et le cœur désespéré. C'est que ma sœur, Claire...

L'émotion arrêta la parole sur ses lèvres.

— Monsieur René, répliqua l'ancien magistrat, je comprends votre douleur, je la partage, et je vous estimerais moins, croyez-le bien, si elle était moins forte en vous. Mais il faut du courage, et surtout comparer ce qui est à ce qui aurait pu être... Supposez que nous ne vous ayons pas connu, mademoiselle Claire n'en serait pas plus sauvée, mais vous seriez perdu, vous aussi, tandis que vous voilà sauvé, et que, vous sauvé, il sera peut-être possible de la sauver, elle, à son tour.

— La sauver ! répéta René au comble de la surprise et traversé tout à coup d'une lueur d'espoir insensé. Vous ne croyez donc pas qu'elle soit morte ?

— Je n'oserais rien affirmer, mon jeune ami, et je ne pourrais vous donner aucune preuve matérielle de mon opinion... Cependant, je crois, quelque chose me dit qu'elle vit...

Caroline secoua le tête d'un air de doute, mais René ne voyait en ce moment que M. Dartois, et son visage mobile exprimait presque de la joie maintenant.

— Vivante ! s'écria-t-il.

— Je n'affirme rien, remarquez-le... Je dis seulement que nous n'avons pas la preuve de sa mort... qu'on n'a pas retrouvé son corps, qu'on a perdu sa trace, et qu'alors, si elle n'a pas été victime de quelque crime abominable et inconnu...

— Qui aurait pu commettre un crime contre elle, pauvre enfant seule, ignorée, misérable, si douce, si jeune, si belle ! Un crime suppose un intérêt puissant ou une haine farouche. Elle ne gênait personne et personne ne pouvait la haïr !

M. Dartois sourit d'un air mystérieux qui voulait dire bien des choses.

— Maintenant, je suis libre, d'ailleurs, continua le frère avec exaltation. Je la chercherai nuit et jour, sans trêve ni repos, je parcourrai Paris, la France, l'Europe, s'il le faut !

— Et vous ne trouverez rien, interrompit M. Dartois.

Devant cette affirmation nette, René s'arrêta.

— Comment ! fit-il. Pourquoi ne trouverais-je pas ? Est-ce qu'un être quelconque, de nos jours, peut ainsi disparaître ?

— D'abord, reprit M. Dartois, il en disparaît ainsi tous les jours, sans qu'on en sache rien. Quand la police trouve, on en mène grand bruit ; quand elle ne trouve pas, le silence se fait, l'oubli vient, et cela passe inaperçu.

— Mais ce que la police indifférente ne trouve pas, l'être qui aime, qui veut, qui apporte une passion à sa recherche, celui-là peut le trouver.

— C'est mon avis.

— Et pourtant, mon père, dit doucement Caroline, toutes nos recherches ont été vaines...

— C'est encore vrai, répondit M. Dartois.

— Eh bien, alors ? interrogea mademoiselle Dartois.

— Cela prouve seulement deux choses : d'abord que la recherche est difficile, ensuite que nous avons suivi une fausse piste.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? demanda René, tandis que Caroline regardait son père avec étonnement.

— Je veux dire que nous avons cherché et fait chercher mademoiselle Claire, et que nous avons ainsi perdu notre temps.

— Je ne comprends pas ! firent les deux jeunes gens.

— Nous avons, poursuivit M. Dartois, mis la police sur ses traces, et la police est revenue bredouille. Toi, ma fille, tu continues à suivre cette voie...

— En effet, un agent des plus habiles, des plus intelligents dans son genre, et qui, de plus, la connaissait pour l'avoir

vue, lors de l'enquête sur la mort de votre mère, monsieur René, est chargé par moi de continuer des recherches incessantes... et je sais qu'il y apporte le plus grand zèle...

— De quel agent voulez-vous parler, mademoiselle ? demanda René.

— De l'ancien secrétaire du commissaire de police du quartier du Val-de-Grâce.

— Oui, je me le rappelle ! fit René avec un frisson, en songeant à la mort de sa mère, en revoyant tout à coup les premières scènes si cruelles pour lui qui ouvrent ce récit.

— C'est un homme très fin, je le reconnais, reprit M. Dartois. Mais il n'a rien découvert de plus que les autres agents, rien de plus que moi, rien de plus que toi, rien de plus que ne découvrira M. René. Or, si notre sympathie, notre passion, jointe à l'habileté de la police, a été vaincue, c'est qu'il n'y a rien à faire, rien à espérer de ce côté... Il faut renoncer à chercher votre sœur, mon jeune ami...

— Il faut renoncer.... répéta René en le regardant avec stupeur; mais vous me disiez à l'instant...

— Laissez-moi achever. Tant que vous chercherez, tant que nous chercherons mademoiselle Claire, nous perdrons notre temps. Ce n'est pas par elle directement que nous arriverons à elle, ou, du moins, à connaître son sort, à constater sa mort, si elle est morte, ce dont je doute ; à la retrouver, si elle vit, ce que je persiste à espérer. Pour savoir où elle est, ce qu'elle est devenue, il faut chercher...

— Quoi ? demandèrent Caroline et René, suspendus aux lèvres de M. Dartois.

— L'assassin de la veuve Morisset.

Les deux jeunes gens tressaillirent ensemble.

Une même idée venait de traverser leur esprit.

Ils commençaient à comprendre où M. Dartois voulait en venir.

— Ainsi vous croyez... balbutia René.

— Je crois que sa disparition est la suite du même crime ; je crois que celui qui a tué madame veuve Morisset est le même qui a frappé d'une façon quelconque votre sœur, qui l'a fait disparaître, et que le jour où vous connaîtrez cet assassin, vous saurez tout le reste; que le jour où vous saurez son nom, où vous saurez sa demeure, ce jour-là vous saurez aussi, et du même coup, ce qui est advenu de mademoiselle Claire. Je crois que vous y arriverez ainsi et non autrement.

— Ma pauvre mère ! murmura René, oui, elle aussi, il faut la venger... Je le dois... Je dois punir le misérable qui l'a frappée, qui m'a fait orphelin.

— Vous le devez pour votre mère, vous le devez pour votre sœur, vous le devez surtout pour vous-même.

— Oh ! pour moi !... commença René avec une sorte d'indifférence.

Mais il regarda Caroline, et son visage changea d'expression.

— J'aime, pensa-t-il tout à coup : il faut conquérir, mériter mademoiselle Dartois, et, pour cela... Oui, monsieur, s'écria-t-il vivement, vous avez raison... j'ai de grands devoirs à remplir, un noble but à poursuivre. Je serai digne de ces devoirs et j'atteindrai ce but.

Sa figure s'était empreinte de résolution, et son regard rencontra celui de Caroline qui l'encourageait et lui inspirait la volonté du succès, l'énergie qui le procure.

— A la bonne heure ! fit M. Dartois avec un sourire mystérieux.

— Dès aujourd'hui, sans perdre une minute, une seconde, je vais me mettre à cette tâche, avec toute ma force, et rien ne m'en détournera plus, non rien !

— En découvrant l'assassin, continua M. Dartois, non seulement vous aurez vengé votre mère et votre sœur, au cas où elle eût été aussi sa victime, mais vous aurez lavé votre réputation sur laquelle s'étend toujours la tache d'un soupçon hideux. Vous n'avez été relâché que faute de preuves, ne l'oubliez pas, et rien n'affirme, par conséquent, votre incontestable innocence ! Vous arriverez, enfin, à connaître votre nom, car vous l'ignorez absolument, et vous n'avez même pas d'état civil, puisque vous ne vous appelez plus Morisset et que vous ne pouvez dire comment s'appelaient votre père ni votre mère.

Il y eut un silence.

Pendant que M. Dartois lui indiquait ainsi les côtés affreux de sa position, lui montrait et lui faisait toucher du doigt, pour ainsi dire, toute la profondeur de sa chute et de son abaissement, René sentait ce qu'il y avait d'impossible, de fou, dans son amour pour mademoiselle Dartois, comprenait l'effroyable distance, la distance infranchissable, qui le séparait d'elle.

Une sorte de désespoir s'empara de lui.

Tout cela, il le savait. Tout cela, il se le disait chaque jour. Mais, en l'entendant sortir de la bouche du père de celle qu'il aimait, cela lui fit froid et le glaça de la tête aux pieds.

Il souffrit brusquement dans son amour et dans sa fierté.

Il avait exposé lui-même à Caroline, lors de leur première entrevue, l'horreur de sa situation présente ; il lui avait dit,

démontré, que tout les séparait; mais, pendant qu'il lui parlait, pendant qu'il lui affirmait qu'ils ne pourraient être l'un à l'autre, elle le regardait, ses doux yeux bruns lui répondaient :

— Je t'aime !

Son sourire comblait tous les abîmes, et il entendait battre le cœur de la jeune fille contre le sien.

Il avait beau dire : Nous sommes loin ! Ils étaient près.

Ce qui les séparait ne se voyait pas, n'était pas matériellement dressé entre eux.

Ce qui les unissait, au contraire, était là, palpable et visible.

Mais, prononcées par le père, les mêmes paroles devenaient terribles ; exposés par le père, les mêmes obstacles devenaient effrayants.

C'était la société, c'était la réalité nue, impitoyable, qui se dressait là, entre eux.

Il n'osait regarder Caroline.

Il se disait :

— S'il savait que j'aime sa fille !... qu'elle m'aime !

Il était presque honteux.

Il lui sembla que le billet de mille francs remis pour lui au greffe de la prison, par M. Dartois, le brûlait.

— Monsieur, reprit-il d'une voix altérée, tout ce que vous dites n'est que trop vrai. Je ne suis rien, et je suis pourtant presque infâme aux yeux du monde. J'ai tout à conquérir, et, d'abord, mon pain !

Il porta la main à sa poche, en tira le billet de mille francs, le posa sur la table.

— Que faites-vous ? demanda M. Dartois.

— Je ne puis accepter cet argent, répondit René en se redressant. Et je veux travailler !

— Bien ! murmura Caroline en lui pressant la main. C'est bien, René.

M. Dartois sourit encore.

— Pourquoi refusez-vous cet argent, et celui que je pourrais vous donner par la suite ? Pour remplir votre tâche, pour rechercher l'assassin de votre mère, pour retrouver votre sœur, il vous faut du temps et de l'or. Si vous refusez ce dernier, vous vous condamnez à l'impuissance.

— Je ne puis accepter, monsieur, répondit de nouveau René; vous avez déjà trop fait pour moi, et je ne veux de vous à moi que des dettes du cœur.

— Mais, encore une fois, pourquoi cela ? Vous êtes fou !

René était plus livide qu'un mort et se taisait.

— Monsieur, n'insistez pas, continua-t-il avec effort : je ne puis, je ne dois pas...

Il évitait de regarder Caroline. Jamais il n'avait tant souffert.

— Si ce n'est de la folie, alors c'est de l'ingratitude, ajouta M. Dartois qui ne le quittait pas des yeux. On ne refuse ainsi, dans votre position, que les services qui pèsent, et qu'on ne peut reconnaître avec le cœur.

— De l'ingratitude ! s'écria René; moi ingrat... et envers vous... Ah ! monsieur, ne dites pas cela !

Il s'avança vers lui, lui prit la main, l'appuya sur son cœur.

— Tenez, monsieur, vous en sentez les battements... Il est plein de gratitude pour vous, et je mourrai avant d'oublier rien de ce que j'ai trouvé ici...

Sa voix faiblissait. Il pensait à Caroline. L'amour et la fierté le déchiraient.

Le premier lui disait :

— Reste, accepte.

La seconde disait :

— Ce père ne voudrait pas de toi, ce père regarderait ton amour pour sa fille comme une honte et un malheur. Va-t'en, fuis ! Tu le lui dois, tu le dois à elle, tu te le dois à toi-même.

Il reprit par un effort suprême :

— Je suis digne, je veux être digne de vos bontés, des sentiments que j'inspire... Laissez-moi partir... Vous me reverrez plus tard, vainqueur de tout ce qui m'écrase et m'avilit... ou je serai mort !

Il fit un pas en chancelant vers la porte.

Il y trouva Caroline, debout, qui lui barrait le chemin.

— René, lui dit-elle d'une voix qui tremblait.

— Ah ! ne m'ôtez pas mon courage ! murmura-t-il en cachant son visage dans ses mains.

Il fit encore un pas en avant.

Mademoiselle Dartois se redressa.

Sa respiration était agitée et soulevait sa poitrine, mais l'éclat de la passion et de l'enthousiasme remplissait son regard.

Il était visible qu'un combat violent se livrait en elle.

Tout à coup elle secoua sa jolie tête, saisit d'une main brûlante la main froide du jeune homme, et, se retournant vers son père, elle lui dit :

— René est un noble cœur et une âme fière ! Sais-tu pourquoi il refuse ton aide, pourquoi il veut partir? Ce n'est ni folie ni ingratitude ! Non ! Mais je ne veux point qu'il vive désespéré, moi, pour succomber dans une lutte impossible, au-dessus de ses forces, matériellement et morale-

ment, s'il l'entreprend seul. Mon père, voici la vérité...

— Oh ! silence ! silence ! balbutia René.

Mademoiselle Dartois éleva la voix :

— Mon père, il m'aime et je l'aime !

XXVIII

OU M. DARTOIS SURPREND A SON TOUR SES AUDITEURS.

En entendant cet aveu, René parut prêt à tomber et chancela visiblement.

Il était devenu blême. Il s'appuyait de sa main restée libre au dossier d'un fauteuil, attendant l'arrêt inévitable, la condamnation prévue, qui allait sortir des lèvres de M. Dartois.

Un flot de sang pourpre, au contraire, était monté aux joues de la jeune fille, aussi émue que son amant, tremblant comme lui d'entendre quelque réponse dure, mais décidée à sauver l'homme à qui elle avait donné tout son cœur, lui faisant, à cet instant, le sacrifice le plus grand et le plus pénible, pour l'arracher au désespoir et le soutenir dans la crise décisive que venait de soulever sa délicatesse.

M. Dartois garda un instant le silence.

— Je le savais, dit-il enfin.

En entendant cette réponse, René releva les yeux, et le regarda avec une surprise où se mêlait une arrière-pensée d'espoir.

— Tu le savais? répéta mademoiselle Dartois. Eh bien, alors...

— Alors, je dis que M. René n'a ni fortune ni position.

— On gagne la fortune par le travail, on conquiert une position par l'intelligence et la volonté, répondit la jeune fille.

— Je dis encore qu'il est sous le coup d'une suspicion infamante et qu'il sort de prison.

— Nous savons qu'il est innocent, et je le mépriserais, s'il n'avait pas défendu sa sœur, continua-t-elle.

— Je dis enfin qu'il n'a même pas un nom à lui et que, pour épouser une femme quelle qu'elle soit, il faut au moins un état civil quelconque.

— Tout cela est vrai, monsieur, interrompit René d'une voix plus ferme, et c'est pour cela qu'aimant mademoiselle Dartois et comprenant toute mon indignité, toutes les impossibilités qui nous séparent, je voulais fuir, emportant votre estime, mon amour et mon désespoir!

— Je n'ai pas fini, reprit M. Dartois. Ma conclusion est le contraire de la vôtre. Caroline vous aime, et elle a bien choisi, car j'ai pour vous autant d'estime que d'affection. Vous l'aimez, et vous avez raison, car elle est, certes, la jeune fille la plus courageuse, la plus dévouée que je connaisse, et elle sera la femme la meilleure. Il faut que vous puissiez l'épouser, un jour. Or, pour cela, il faut que vous arriviez à conquérir ce qui vous manque, et vous n'y arriverez que le jour où vous connaîtrez le nom de votre père et celui de l'assassin de votre mère. Donc, il vous faut du temps, c'est à-dire de l'argent, pour faire ces recherches, pour vous consacrer à ce devoir qui prime tous les autres. Par conséquent, vous devez accepter celui que je puis vous offrir, à titre d'avance, et que vous me rendrez plus tard. Quant à l'intérêt, vous me le paierez en bonheur pour Caroline.

Caroline, en entendant ces paroles, s'était jetée dans les bras de son père, qu'elle couvrait de baisers.

— Que je t'aime! que tu es bon! que tu es grand! lui disait-elle tout bas.

René s'était approché de M. Dartois, qui lui tendait la main. Il la porta à ses lèvres en y laissant tomber deux larmes de reconnaissance et de joie, reconnaissance et joie trop fortes pour s'exprimer par des mots.

— Mais, reprit vivement M. Dartois, pour échapper sans doute à l'attendrissement qu'il ressentait, ou qui allait le gagner, il ne faut pas se faire d'illusion.

Les deux jeunes gens l'interrogèrent du regard, muets et inquiets.

— J'ai l'air de vous donner beaucoup, mes chers enfants, et, en réalité, je ne vous donne rien. Asseyons-nous et écoutez-moi.

Caroline et René prirent chacun un siège et se placèrent en face de M. Dartois, qui s'installa sur le canapé de façon à mettre la pleine lumière dans les yeux de ceux à qui il allait parler, — vieille habitude de magistrat.

— Ma chère Caroline, continua-t-il lentement, tu aimais René. Je l'ai vu tout de suite. Je ne me suis pas opposé à cet amour qui naissait dans ton cœur de jeune fille, qui

s'en emparait, qui le dominait, et cela pour plusieurs raisons. La première de toutes, c'est que je ne pouvais t'empêcher d'aimer. L'amour ne se commande, ni ne s'interdit. C'est un fait. Il existe par lui-même. Chez les êtres qui ont quelque valeur, une personnalité et de la passion, tout ce qu'on fait pour le combattre, le fortifie et l'enracine. Ensuite, tu sais que je ne t'ai jamais désobéi. Si je cédais à tes caprices de petite fille, par respect, — respect exagéré, je n'en disconviens pas, mais qui m'a réussi avec toi, — de la liberté humaine, je ne pouvais songer à faire de l'autorité, alors que, devenue grande, en possession de ta pleine raison, le plus violent des sentiments pénétrait dans ton jeune cœur. Après tout, c'est toi qui te marieras, non moi; c'est toi que regarde le choix de ton époux, de l'homme à qui tu veux confier ton bonheur. Si le choix m'avait paru indigne de toi, j'aurais essayé de te conseiller, de te dissuader; je ne serais arrivé à rien, mais j'aurais rempli mon devoir, et, s'il t'avait convenu de rester aveugle en face de la lumière, je n'aurais pas usé des droits que la loi me confère. J'aurais fait appel à ton bon sens, à ton affection pour moi, à tes intérêts bien entendus. Je ne serais pas allé plus loin. A chacun sa responsabilité, à chacun de faire sa vie et d'en subir les conséquences. N'ayant pas été élevée dans la sujétion et l'ignorance comme toutes les jeunes filles, tu dois avoir plus de volonté et plus de raison qu'elles, et aussi plus de responsabilité.

M. Dartois fit une pause.

— Quant à vous, mon jeune ami, fit-il en s'adressant à René, je n'ai aucun préjugé. Je n'ai jamais jugé les hommes sur les circonstances extérieures, indépendantes d'eux et de leur volonté. J'ai l'habitude de juger les événements et les individus pour ce qu'ils sont réellement, en eux-mêmes. Tout ce qui est extérieur, indépendant de vous et en dehors de vous, vous est contraire et vous condamne. Tout ce qui est en vous, tout ce qui est vous-même, vous est favorable et vous absout. Donc, contre vous, je n'ai rien, absolument rien. Nulle objection ne s'élève dans mon esprit. Vous avez du cœur. Vous êtes homme de courage, de volonté. Vous êtes fier et délicat, honnête, loyal; votre conduite tout à l'heure l'aurait prouvé, si j'en avais pu douter. Vous aimez Caroline, comme elle vous aime, comme aiment les âmes fortes et les natures généreuses. Vous vous aimez pour vous-mêmes, parce qu'elle est Caroline, et parce que vous êtes René. C'est très bien, c'est parfait, et moi, M. Dartois, je vous estime, et je serais heureux de vous remettre ma fille chérie...

Il y eut encore une pause.

Ni Caroline, ni René n'osaient l'interrompre, l'interroger.

Cette façon franche, originale et loyale, de traiter la question d'où ils sentaient que dépendait leur existence entière, les surprenait et les dominait.

Ils sentaient aussi que là, devant cet appel fait à leur loyauté, quand celui qui aurait pu prononcer et dicter des volontés, les prenait pour juges et confidents de ses plus intimes pensées et de leur propre sort, ils n'avaient plus le droit de faire parler la seule passion.

Leur responsabilité se dressait devant eux et les rendait graves.

— Mais ce que j'admets, poursuivit M. Dartois, parce que je suis moi, ne suffit pas. Je ne partage pas les préjugés du monde. Je suis assez riche et assez indépendant, étant vieux et retiré de la lice des ambitions humaines, pour les braver, en tous cas pour les mépriser; mais le monde où nous vivons est un milieu dont nous ne pouvons nous abstraire totalement, et qui presse sur nous, dans une certaine mesure, par cela seul que nous le heurtons à chaque mouvement. La société légale est le terrain sur lequel nous posons le pied pour marcher en avant. Or, cette société vous condamne, René.

Le jeune homme tressaillit. Caroline restait immobile.

— Votre pauvreté, continua le vieillard, m'est indifférente. Caroline est assez riche pour deux, et, avec mon appui, car votre fierté souffrirait de vivre de la femme que vous aimez, vous pouvez facilement trouver une position honorable et lucrative. Votre condamnation, quoi qu'en dise la loi, n'est pas non plus infamante. Vous étiez jeune, vous étiez le protecteur de votre sœur, jeune comme vous, orpheline comme vous. Elle était menacée de la plus abominable des flétrissures. Des hommes l'arrêtaient, la maltraitaient. Vous êtes accouru, vous l'avez défendue... illégalement. Ce n'est un tort qu'aux yeux de la loi, et la prison n'a pu vous faire méprisable pour un acte naturel et trop facile à comprendre. La suspicion qui a pesé, qui pèse sur vous encore, au sujet de l'assassinat de votre mère, est plus grave. Si cela dépendait de vous seul, consentiriez-vous à donner à Caroline un nom qui ne fût pas absolument pur, avouable, un nom sur lequel il pèserait un soupçon, et quel soupçon !

— Non, monsieur, jamais ! répondit René.

— Et toi, Caroline, consentirais-tu à n'être pas fière du nom de ton mari, de l'homme que tu aimes, à le savoir sujet aux commentaires perfides et blessants ?

— Pour moi, répondit Caroline, je le sais innocent, et je

l'aime ! Je ne rougirais pas. Mais, pour lui, tu as raison ; il me serait pénible de penser qu'il peut craindre que j'en rougisse ; il me serait cruel de penser qu'il n'a pas cette joie d'être fier du nom qu'il m'aurait donné.

Bien, mes enfants. Vous êtes ce que j'espérais, et nous nous entendrons. Donc, voici un premier obstacle. Voyons le second. Il est encore plus grave. Non-seulement la réputation de René a besoin d'être débarrassée de toute suspicion, de briller d'un éclat incontesté aux yeux du monde, non, pour le monde, si vous voulez, puisque nous n'acceptons ses jugements que sous bénéfice d'inventaire, mais pour vous deux ; — mais encore René n'a pas même de nom à te donner, puisqu'il ignore comment il s'appelle, et que son procès lui a révélé une situation anormale que personne ne pouvait prévoir, et qui ne s'est peut-être jamais présentée. Or, dans ces conditions, on ne se marie pas et on n'a pas de carrière possible. René, légalement, n'existe point. Il n'a point d'état civil. Il ne peut signer un acte, être même soldat. Il est anonyme, personne ne le connaît. Il est hors de la société, je dirais presque de la vie. Il est moins que s'il était mort. Il pourrait avoir recours à un acte de notoriété publique, il est vrai, faire constater son existence par témoins, faire apprécier approximativement son âge, etc., etc., en un mot se constituer quelque chose qui ressemble à des papiers, à une existence régulière, obtenir qu'on lui reconnaisse le nom de Morisset, qui n'était pas plus celui de sa mère que celui de son père. Mais, outre que cela ne prouvera pas qu'il est innocent de la mort de sa mère, ce nom, fictif et taché de sang, s'attachera à lui comme la robe de Nessus...

— Arrêtez, monsieur ! s'écria René. Ce nom, conquis ainsi, je ne le donnerai jamais à mademoiselle Dartois : ce serait indigne d'elle et de moi.

— Je l'aurais accepté, dit Caroline doucement.

— Non, Caroline, continua René avec exaltation, je serai aussi grand, aussi fort que toi, aussi noble que ton père, digne de vous deux. C'est à moi d'agir, de lutter, de combattre, de mériter, par mon énergie, tout ce que vous me donnez : ton cœur, Caroline, votre estime, monsieur. Ou je trouverai mon véritable nom, ou je ne garderai et n'offrirai celui sous lequel j'ai été élevé, sous lequel j'ai vécu, sous lequel j'ai connu ma pauvre et sainte mère, que le jour où je l'aurai fait si beau et si illustre, au besoin, que je pourrai, agenouillé devant toi, te l'offrir, le front haut et rayonnant, en disant : « Il est bien à moi, car je l'ai conquis. C'est par toi, c'est pour toi que je l'ai fait.

Prends-le. Il t'appartient aujourd'hui, comme mon être entier t'a toujours appartenu.

En ce moment, René était réellement magnifique d'enthousiasme et de volonté, au-dessus de sa fortune et de son sort.

Caroline, qui l'avait aimé jusque-là, l'admira. Son regard le lui dit ; pour une seconde, il fut heureux et fier, le plus heureux et le plus fier des hommes.

— Bien, très bien ! fit M. Dartois. Donc nous sommes d'accord. Vous vous aimez, mais c'est tout pour le moment Le reste est à conquérir. Je vous demande donc votre parole à tous les deux de rester dans les termes que nous venons de poser, de n'en point sortir, et de suivre mes conseils en tout et pour tout.

— Je vous le jure, monsieur ; je le jure à vous, qui êtes plus que mon père ! Je te le jure, à toi, Caroline, mon bien le plus cher, à toi pour qui je donnerais, pour qui je donnerai ma vie entière, sans jamais hésiter, et avec joie, quoi que tu me demandes.

— Que c'est beau la jeunesse ! murmura M. Dartois.

— Je le jure aussi, mon père, et tu sais qu'on peut compter sur moi, croire en moi. Je te jure également, René, que si rien ne te réussit, que si tout te trahit, mon amour te restera complet et sera à la hauteur de tous les dévouements, que rien ne nous séparera.

Elle lui tendit le front. Il la serra sur son cœur.

— Que c'est beau l'amour ! murmura encore M. Dartois, en les regardant avec complaisance, enlacés l'un à l'autre.

— Maintenant, dit-il, il faut savoir ce que nous allons faire. Or, la première chose, je le répète sans cesse, c'est de trouver l'assassin de madame veuve Morisset.

— C'est vrai. Je suis prêt à vous obéir, à suivre aveuglément vos conseils. Mais comment trouver...

— En allant à Angers, d'abord, et en vérifiant vous-même les registres de l'état civil...

— La justice l'a déjà fait, répondit René avec découragement, et je n'y verrai que ce qu'elle y a vu.

— Peut-être ! Mais, écoutez votre affaire ; vous ne la connaissez pas. Je l'ai étudiée et j'ai déjà bon nombre de résultats acquis.

— Vous, monsieur ?

— Oui, mon enfant. On n'a pas été magistrat pendant trente ans pour rien. Ce que vous savez de votre propre procès est absurde et ne signifie rien. Je vais vous raconter la *vraie* affaire Morisset.

XXIX

LA VRAIE AFFAIRE VEUVE MORISSET.

M. Dartois, bien qu'il causât peu dans le monde, où il savait qu'il passait pour un excentrique, aimait assez à parler, quand il avait des auditeurs intelligents et sympathiques, et ne dédaignait pas de produire son petit effet.

C'était là son faible et sa plus grande vanité.

Or, il ne pouvait désirer des auditeurs mieux disposés, mieux préparés que Caroline et René, et il s'apprêta à donner les preuves de sa perspicacité de vieux magistrat et d'observateur émérite des passions humaines avec une évidente et naïve satisfaction.

Il s'installa donc en homme sûr de lui et de ce qu'il va dire, et reprit la parole en ces termes :

— Avant de commencer, mon cher René, j'ai une ou deux questions à vous adresser. D'abord celle-ci : Lorsque votre mère vint à Paris, se décida à quitter Angers, à bouleverser ainsi toutes les conditions de son existence, le fit-elle d'elle-même, par sa propre volonté, sous l'incitation d'un désir exclusivement personnel ?

— Mais oui, sans doute, monsieur, répliqua René.

— Comprenez bien ma question : Êtes-vous sûr que personne, soit par lettre, avis, conseil, promesse, ou tout autre moyen, n'avait tenté de l'attirer à Paris ? Cela est fort important à savoir.

René réfléchit un instant.

— Non, monsieur, répondit-il enfin, je crois être certain que ma pauvre mère est venue à Paris d'elle-même. Depuis quelques années déjà, au fur et à mesure que je grandissais,

que je devenais un jeune homme, elle exprimait souvent le désir, lorsque le moment serait venu, de quitter Angers, de quitter la province, pour s'installer à Paris.

— Pourquoi cela ? quelle était son idée ?

René rougit un peu.

— Ma mère adorait ses deux enfants, dit-il avec un léger embarras. Elle était ambitieuse pour eux, pour moi surtout. Elle m'admirait, en un mot, comme toutes les mères admirent leur fils, me supposait des facultés supérieures, me croyait appelé à un grand avenir et pensait qu'à Paris seulement je pourrais conquérir cet avenir, développer mes facultés et mes aptitudes dans un milieu à ma taille.

— Comme j'aurais aimé ta mère, si je l'avais connue ! murmura Caroline.

René la remercia d'un regard et d'une pression de main.

M. Dartois resta pensif pendant près d'une minute.

— Alors, reprit-il à demi-voix et comme parlant plutôt à lui-même qu'à ses auditeurs, ce n'a pas été combiné de longue main, comme je le croyais. La préméditation aura été plus rapide. Le crime aura été imposé brusquement par la nécessité ou les menaces nées de sa présence à Paris.

— Expliquez-vous, monsieur, je vous en prie, interrompit René très ému.

— Voici, fit M. Dartois. Votre mère, René, a été assassinée chez elle, la nuit. Pour cela, il a fallu que quelqu'un pénétrât dans votre logement, arrivât jusqu'à sa chambre. Or, ce qui a frappé tout d'abord la justice, ce sont les impossibilités matérielles du fait en lui-même, et de là sont venus les soupçons tout naturels contre vous et votre sœur. En effet, votre mère ne voyait personne, ne recevait aucun étranger, aucun ami.

— Cela est vrai.

— La concierge ne se rappelle avoir vu aucun individu suspect ce jour-là, ni les jours précédents. Elle est parfaitement sûre que nul n'a pénétré dans la maison à partir de dix heures du soir, car, la porte de la rue étant fermée, il aurait fallu sonner, elle aurait tiré le cordon, regardé, interrogé le visiteur.

— Cela est évident.

— Bien. D'autre part, la porte de votre appartement n'a point été forcée, ni ouverte par violence Il n'en existait que deux clefs. L'une était entre vos mains, ce soir-là...

— Oui, comme d'habitude.

— Vous en êtes certain ?

— Absolument certain.

— L'autre était entre les mains de votre mère. Donc, il

est impossible que quelqu'un soit entré, cette nuit, chez vous, par surprise ou par violence.

— Mais alors, si personne n'est entré...

— Laissez-moi continuer. Je n'ai pas dit que personne n'est entré, je dis que personne n'est entré par violence, ni par ruse, ce qui n'est point la même chose. Maintenant, passons à un autre ordre d'idées. Vous n'avez entendu aucun bruit?

— Aucun !

— Il est extraordinaire que vous n'ayez pas entendu marcher dans le corridor, qui est étroit, et dont le plancher craque facilement sous le pied. Je m'en suis assuré en visitant l'appartement. Dans ces petits logements, formés de cloisons légères et sonores, il est absolument impossible qu'une personne ou *deux* personnes,— il souligna le mot, — aillent et viennent, avec quelque précaution que ce soit, sans qu'on les entende...

— Et pourtant je vous jure que je n'ai rien entendu, non, rien !

— Votre serment est inutile. Je le sais bien, — continua M. Dartois, l'air satisfait. — Vous m'avouerez, de plus, qu'il est encore plus étonnant que mademoiselle Claire, que votre sœur, n'ait pas été réveillée par le bruit, si quelqu'un a pénétré chez vous cette nuit-là, car votre mère ne s'étant pas tuée elle-même, ce que prouve surabondamment la nature de sa mort et la disparition de la cassette contenant vos papiers, il est bien évident que quelqu'un l'a assassinée, et que ce quelqu'un n'a pu commettre le meurtre qu'étant près d'elle, dans sa propre chambre.

— Evidemment : cela est incompréhensible, mais cela est.

— Nous voilà d'accord. Or, pour entrer chez votre mère, il fallait passer devant la chambre de votre sœur. Il est donc encore plus extraordinaire, je le répète, qu'elle n'ait rien entendu.

— Cependant, elle a dit, elle croit...

— Elle a dit au juge d'instruction qu'il lui avait semblé, comme en un songe, entendre parler dans la chambre de votre mère. Mais son sommeil était si lourd, ce bruit était si faible, si confus, si vague, qu'elle n'a su si elle rêvait, et qu'à coup sûr elle n'a pu vaincre son sommeil.

— Oui, voilà ce qu'elle m'a dit à moi-même, plus tard.

— Plus tard, c'est-à-dire après en avoir parlé au juge d'instruction. Pourquoi ne vous en a-t-elle pas parlé, dès le lendemain de l'événement?

— Je le lui ai demandé. Elle m'a répondu que, d'abord, en voyant notre mère morte, la douleur lui avait enlevé toute réflexion; ensuite que ce vague souvenir ne s'était

éveillé que lentement ; enfin, qu'elle était si peu sûre d'avoir réellement entendu qu'elle hésitait à en parler, et qu'elle ne l'avait fait devant le juge que parce que ses questions l'y avaient amenée naturellement.

— Rien de plus simple, en effet, et de plus conforme à la logique de l'esprit. Cependant cela a tourné contre vous. Le juge y a vu un demi-aveu de complicité. Et cela devait être, étant donné l'ordre d'idées dans lequel il était entré. Vous lui avez dit également que votre sommeil avait été trop lourd, trop complet, cette nuit-là, pour être naturel, et qu'on vous avait endormi, ce qui lui a paru le comble du mensonge et de l'invraisemblance. Claire, votre sœur, a fait une déclaration analogue.

— Oui, monsieur ; mais, en y réfléchissant, c'est impossible. Nous avons mangé tous les trois ensemble, et ce n'est pas à notre table, en l'absence de tout étranger, lorsque le dîner avait été préparé par notre mère toute seule, qu'il aurait pu se trouver de l'opium mêlé aux aliments ou à la boisson...

— Vous êtes bien certain de n'avoir rien pris au dehors, ce jour-là, ni vous, ni votre sœur ?

— Non, non, rien ! J'ai déjeuné à la pension de M. X..., le matin, comme d'habitude, et je n'ai pas bu une goutte d'eau avant de rentrer.

— Parfait ! fit M. Dartois en se frottant les mains. La chose est plus claire que le jour.

— Je ne comprends pas, interrompit René très surpris, et se demandant si M. Dartois ne se moquait pas de lui.

— Vous allez me comprendre : c'est limpide comme de l'eau de roche. Votre mère a été assassinée par une personne, homme ou femme, cela je l'ignore, qu'elle a introduite elle-même dans sa chambre, cette nuit-là ; et, pour que vous n'entendiez rien, elle vous a, au souper, à votre sœur et à vous, fait prendre de l'opium. Elle en connaissait l'usage et les doses, puisqu'elle en prenait elle-même assez souvent afin de combattre les insomnies auxquelles elle était sujette, avez-vous déclaré au juge d'instruction.

— Que dites-vous là, monsieur ? s'écria René en se levant éperdu.

— Je dis, mon jeune ami, qu'à moins que l'assassin ne soit passé par le trou de la serrure, il a fallu qu'on lui ouvrît la porte, et que personne autre que votre mère n'a pu la lui ouvrir. Je dis qu'il n'a pas sonné, car on aurait, de l'étage au dessous, au milieu de la nuit, entendu le coup de sonnette. C'est un fait que j'ai vérifié. Après m'être fait communiquer toutes les pièces de l'instruction, je me suis

livré à une enquête très minutieuse. Je dis que votre mère n'a pas été surprise de voir ce visiteur quelconque, qu'elle l'attendait, qu'elle l'a introduit elle-même dans sa chambre, à une heure convenue, car elle n'a poussé aucun cri, aucun appel, et le bruit de conversation, venu aux oreilles de votre sœur, était un bruit de conversation évidemment calme, je dirai même *amicale*. Tous les faits de la cause le démontrent. Je dis que, comme vous n'êtes sourds, ni vous ni votre sœur, vous auriez entendu ce mouvement insolite au milieu de la nuit, si on ne vous avait endormis tous les deux. Je dis que votre mère, ne voulant pas que vous sachiez, pour une raison difficile à connaître exactement, qui elle recevait cette nuit-là, vous a fait prendre de l'opium. Voilà ce que je dis.

— Oh ! c'est impossible ! murmura René absolument bouleversé.

— Si c'est impossible, la justice avait raison : votre sœur et vous, vous êtes coupables ou complices. Il n'y a pas de terme moyen. Or, comme vous êtes innocents, les choses se sont passées telles que je l'indique.

— Mais alors ma mère aurait connu à Paris quelqu'un qu'elle nous cachait ?

— Elle vous cachait bien autre chose : votre nom, votre lieu de naissance notamment.

René se tut accablé, mais il reprit au bout d'un instant :

— Cela n'explique pas comment l'assassin a pénétré dans la maison.

— Je vais vous l'expliquer.

XXX

LE ROMAN DE M. DARTOIS.

Caroline gardait le silence, mais elle écoutait son père avec une attention passionnée. Il était visible qu'elle réfléchissait profondément et qu'elle commençait à partager absolument le sentiment, la façon de voir de M. Dartois.

Quant à René, ces faits étaient encore trop nouveaux, la blessure que la mort de sa mère lui avait ouverte au cœur était encore trop fraîche et trop douloureuse, pour que l'évocation de semblables souvenirs ne l'émût pas jusque dans ses dernières fibres. Il semblait sur des charbons rouges; on voyait que cette nouvelle manière d'envisager et de présenter l'affaire Morisset, où il avait joué un si grand rôle, sans y rien comprendre et sans rien s'expliquer, lui causait une stupéfaction extrême.

M. Dartois reprit avec le calme et la netteté d'un homme sûr de lui et de ses déductions :

— L'objection que vous venez de me faire, mon jeune ami, est celle que la justice a faite par la voix de M. Plaute Plantain, votre juge d'instruction. Or, vous lui avez répondu que la concierge gardait fort mal la maison, qu'elle avait l'habitude de boire et de s'enivrer, et qu'il était, dès lors, facile de pénétrer dans la maison sans être vu par elle. Il suffisait pour cela de choisir le moment. Le juge n'a point accordé d'attention à ce fait, et vous-même, vous n'y avez attaché qu'une très faible importance, à ce que je vois. Vous avez eu tort tous les deux. Car ce fait est exact, et il est capital. Je l'ai vérifié, comme j'ai vérifié tout ce que j'ai avancé jusqu'à présent. Oui, on pouvait entrer faci-

lement dans la maison sans attirer l'attention de la personne chargée de la garder et de la surveiller : la preuve c'est que moi-même je l'ai essayé plusieurs fois avec succès. Pourquoi cela ? Parce que j'étais *prévenu* de ce détail par votre observation au juge d'instruction. Or, ce que vous avez remarqué, votre mère l'avait remarqué aussi, c'est évident. Elle n'ignorait point, elle ne pouvait ignorer cette négligence de la concierge.

— Vous avez raison, monsieur; nous en avions causé souvent avec ma mère. C'était même devenu le sujet d'une plaisanterie entre nous. Nous disions quelquefois : « La concierge fait sa sieste », au lieu de dire : « Il est telle heure. »

M. Dartois se frotta les mains pour la seconde fois.

— J'en étais sûr, murmura-t-il. Ajoutez à cela qu'elle sortait aussi régulièrement tous les matins, après avoir ouvert la porte, pour courir chez le marchand de vin du coin, où elle achetait *sa goutte*. C'était la première chose qu'elle prenait avant de balayer l'escalier. Cette absence durait environ cinq minutes, et elle était d'une extrême régularité.

— Oui, c'est encore vrai ! répondit René, émerveillé de cette abondance de petits faits dont l'ensemble allait tout expliquer. Cependant, fit-il, si je comprends que quelqu'un ait pu pénétrer dans la maison sans être vu, ce qui n'est pas douteux, je ne comprends pas comment cette personne inconnue aurait pu se cacher jusqu'à l'heure de la nuit, où ma mère, suivant vous, l'aurait introduite chez elle... à moins que...

Il s'arrêta brusquement.

— Allez toujours, dit M. Dartois, vous y êtes...

— Le cabinet noir !

— Juste, mon cher enfant.

— Je l'avais signalé aussi au juge d'instruction...

— Qui l'a fait visiter. N'y trouvant aucune trace, — ce qui ne prouvait rien, — et, d'ailleurs, convaincu de votre culpabilité, il n'y a pas attaché d'importance. Il est certain qu'une personne ne pouvait se cacher, ni être cachée dans votre appartement, beaucoup trop exigu, et composé de quatre pièces toutes nues. Mais, en face, sur votre palier, se trouvait un cabinet noir, où l'on mettait mille objets hors de service, en un mot, qui servait de débarras à votre petit logement, et dont votre mère seule possédait la clef. C'est là que, cette clef lui ayant été confiée, l'assassin a passé nécessairement les heures qui ont précédé le crime. C'est de là qu'il est sorti, à l'instant convenu, lorsque vous étiez endormis, pendant que votre mère, *qui l'attendait, qui le savait là*, lui ouvrait la porte de son appartement.

— Mais, monsieur, s'écria tout à coup René très ému, c'est un amant qu'on introduit ainsi !

Il s'était levé, le visage bouleversé. La sueur inondait son front.

— Vous croyez, mon cher ami, que votre mère était une honnête femme, n'est-ce pas ?

— Si je le crois !...

— Qu'elle était le modèle de toutes les vertus ?

— Certes ! Et quiconque dirait le contraire...

— Ne me cherchez pas querelle, car je suis absolument de votre avis. Celle qui avait pris le nom de Vve Morisset était la plus honnête des femmes et la meilleure des mères. Je m'en suis informé avec soin. J'en ai la certitude et des preuves nombreuses, irréfutables.

Le visage du jeune homme exprima un immense soulagement en entendant ces paroles, et une larme d'attendrissement mouilla sa paupière.

— Donc, continua le vieux magistrat, ce n'était pas un amant qu'elle recevait.

— Mais qui alors ?

— Qui ? Eh, si nous le savions, nous saurions tout. Je suppose bien que c'est un homme, et non une femme. Vous avez, en effet, un certain soir, rencontré dans l'escalier un individu...

— Oui, oui...

— Qui vous parut devoir sortir de chez vous. Je suis convaincu que vous ne vous trompiez pas. Votre mère vous sembla troublée, préoccupée ; votre sœur était sortie, ce qui n'arrivait pour ainsi dire jamais. Donc, elle avait été éloignée à dessein. Tout cela est clair. L'assassin était venu. Il était venu, et il avait pris avec votre mère le rendez-vous fatal.

— Tout ce que vous dites-là, en effet, monsieur, porte le caractère de l'évidence et a dû se passer ainsi.

— Cela a dû se passer ainsi ; j'ajoute : Cela n'a pu se passer qu'ainsi. Maintenant, qui pouvait bien être ce personnage mystérieux ? Un parent, peut-être ; un ami, peut-être aussi ; un ami des anciens jours, de la première jeunesse, retrouvé à Paris, par hasard, suivant toute probabilité, ou qui était prévenu d'une façon quelconque de l'arrivée de votre mère. Quel qu'il fût, le meurtrier, d'ailleurs, appartenait de près ou de loin à une intimité quelconque avec votre mère ou avec votre père de son vivant. — En tous cas, il connaissait l'existence de la cassette où votre mère mettait ses papiers de famille, ceux qui constataient votre véritable naissance et votre véritable nom.

Pour cela, les preuves abondent. Madame Morisset n'aurait pas reçu chez elle, la nuit, après vous avoir endormis, — ce qui implique une confiance absolue dans le visiteur, — un inconnu. Pour qu'elle se soit décidée à cet acte étrange, il faut de plus qu'elle attachât une importance capitale, extraordinaire, dépassant la mesure des intérêts quotidiens, à ce rendez-vous mystérieux. Enfin, elle tenait par-dessus tout à ce que ses enfants n'en eussent point connaissance. Or, quelle est la chose qui pouvait l'intéresser à ce point, et qu'elle pouvait désirer à ce point de vous cacher, à vous et à votre sœur? Une chose qui touchait à l'avenir de ceux qu'elle aimait passionnément, plus que tout au monde. Donc, il s'agissait de votre avenir, et c'était de votre avenir à tous deux qu'elle comptait s'occuper, cette nuit-là, avec celui qui l'a lâchement assassinée en pleine confiance; de votre avenir ou de questions s'y rapportant. D'autre part, l'assassin connaissait l'existence de la cassette et l'importance, ignorée de nous, des papiers et des quelques bijoux qui pouvaient s'y trouver, notamment du bracelet décrit par votre sœur au commissaire de police, de ce bracelet à secret, où on lisait deux noms et une date...

— Renée-Frédérique, 1820, interrompit René.

— C'est bien cela. L'assassin voulait ces papiers, et le reste, soit pour le détruire, soit pour s'en servir. Il savait où votre mère resserrait ces objets, puisqu'il a ouvert l'armoire avec la clef qu'elle portait sur elle, après sa mort.

— Après sa mort?...

— Cela n'est pas discutable. On a retrouvé cette clef dans sa poche, sur son cadavre.

— C'est vrai.

— Donc, il l'y a remise, après s'en être servi, de même que c'est lui, lorsque votre mère est tombée foudroyée, qui a ramassé son corps et l'a déposé sur le lit dans la position où vous l'avez trouvé. D'autre part, comme il n'a rien dérangé, rien fouillé, c'est qu'il n'en voulait qu'à la cassette, et qu'il savait exactement où elle se trouvait. Ensuite, il a attendu l'heure où la concierge, le matin, ouvrait la porte et allait acheter *sa goutte*, pour s'en aller, comme il était venu, sans être vu de personne.

— Rien de plus juste, de plus exact! s'écria tout à coup Caroline, et je ne m'explique pas comment la justice n'a pas pensé à tout cela!

— Parce que personne ne le lui a suggéré, reprit M. Dartois en souriant. La justice n'est pas infaillible, tu peux en croire un vieux magistrat comme moi. L'affaire paraissait simple. Il était commode d'accuser les enfants.

Le juge d'instruction tenait à trouver vite les coupables. M. Plaute Plantain est un esprit étroit, qui ne voit qu'un côté des questions et s'y cramponne avec entêtement. Il avait mis le pied sur une fausse piste. Il l'a suivie jusqu'au bout, et il a empêché qu'on trouvât la bonne, voilà tout. Mais d'autres considérations aussi prouvent la vérité de mes déductions. Comment les poursuites ont-elles commencé ? Sur une dénonciation anonyme. Malheureusement je n'ai pu la voir. On ne me l'a pas communiquée. Mais peu importe ! D'autre part, le bruit de l'assassinat s'est répandu brusquement dans le quartier, sans qu'on sût d'où il venait, sans que personne pût dire de qui il le tenait en premier lieu, ni sur quoi il basait sa conviction ou ses accusations. Est-ce que cela vous paraît naturel ?

— Non, dirent les deux jeunes gens, plus intéressés qu'ils ne l'avaient encore été.

— Suivant moi, et c'est là mon roman, ce bruit a été répandu à dessein, et par l'assassin, ou par son entremise.

— Oh ! fit René surpris, voilà ce que je ne m'explique plus. Puisqu'il n'y avait pas de soupçons, il avait tout intérêt...

— Vous oubliez que vous alliez vous apercevoir de la disparition de la cassette et de vos papiers...

— En effet...

— Que les soupçons se seraient produits dans votre esprit tôt ou tard... que vous auriez cherché...

— Eh bien, est-ce que la justice n'a pas cherché ?

— Oui, mais contre vous !

Caroline et René regardèrent M. Dartois avec une admiration qui le fit sourire.

— Celui qui a tué votre mère pour s'emparer de vos papiers est un ennemi, un ennemi qui a un intérêt personnel, puissant, à ce que vous ignoriez toujours votre vrai nom et votre vraie famille. Or, après vous avoir pris les preuves de votre naissance, il devait désirer de vous réduire à l'impuissance, de vous plonger dans une situation si misérable, que vous ne puissiez plus jamais être un danger pour lui. Il vous a jetés en pâture à la justice ; il vous a ruinés, déshonorés par une prévention longue et odieuse ; et je suis moralement convaincu, sans en avoir aucune preuve, que c'est encore lui qui a dirigé la police vers votre garni, qui a combiné l'arrestation de votre sœur, son séjour à Saint-Lazare ; enfin, qui nous a empêchés, ma fille et moi, de la retrouver, de la sauver.

René serra les poings avec fureur.

— Le misérable! murmura-t-il avec un accent de haine farouche.

— S'il cesse dorénavant de vous poursuivre, s'il paraît vous oublier, c'est qu'au sortir de Poissy et doublement déshonoré par une condamnation s'ajoutant aux soupçons qui pèsent encore sur vous, il vous croit perdu, désarmé, à terre pour toujours, incapable, désormais, de lutter contre lui ou de le menacer.

— Mais quel est donc ce monstre, quel est donc son intérêt?

— Un intérêt de famille évidemment! Donc, si vous arrivez à connaître votre famille, vous serez bien prêt de le connaître lui aussi. C'est pourquoi je vous disais au début, et pourquoi je vous dis à la fin : Ne cherchez ni votre sœur ni l'assassin directement : vous ne trouveriez pas. Cherchez le nom de vos parents, sachez ce qu'ils étaient, et vous saurez tout.

— Mon père a raison, s'écria Caroline résolûment. René, crois-le et fais ce qu'il te dit.

— Je suis prêt, répondit le jeune homme. Je trouverai, je le jure, et je punirai d'une façon terrible. Continuez de me guider, monsieur. Que dois-je faire? Par où commencer?

— Je vous l'ai déjà dit : Allez à Angers. La justice n'y a rien trouvé que la preuve que vous portiez un faux nom; mais la police n'est pas plus infaillible que la justice, loin de là. C'est elle qui fait courir le bruit de son habileté. On ne parle que des crimes qu'elle découvre, on ignore ceux qu'elle ignore, et ils sont nombreux. La police ne sait, croyez-le bien, que ce qu'on lui dit. Quand le coupable est intelligent et n'a point de complice, il lui échappe neuf fois sur dix, et la dixième fois, c'est un hasard qui le lui livre. A Angers, sur les registres de l'état civil, vous ne trouverez rien, cela va sans dire; mais, en vous adressant à tous ceux qui ont connu votre mère, en remontant dans son passé, dans sa vie, vous rencontrerez certainement un fil conducteur quelconque qui vous fera sortir du labyrinthe de l'ignorance et des suppositions. Je crois, moi, par exemple, qu'elle ne vous a pas trompés sur tout; qu'elle vous a dit exactement votre âge, la date de votre naissance; que votre père, en effet, appartenait à l'armée; qu'il a été tué pendant la guerre de Crimée. Elle n'a caché que les noms et les lieux de naissance probablement. Pourquoi? c'est le mystère!

— Elle nous disait toujours, interrompit René dont la voix tremblait :

« — Chers enfants, ne m'interrogez pas. Soyez patients.

Un jour, je vous raconterai ma vie. Je crois avoir agi dans votre intérêt véritable. Si je mourais subitement, car il faut tout prévoir, vous trouveriez là, — elle nous montrait la cassette, — les détails qui vous touchent et la vérité tout entière. »

— C'est bien cela, reprit M. Dartois. Evidemment vous êtes de grande famille. On ne commet pas de pareils crimes contre les enfants des gueux. Et, tenez, une considération que j'allais oublier, et qui pourtant m'a vivement frappé : c'est la nature du poison et de la blessure. L'acide prussique est un poison rare, qu'on ne trouve pour ainsi dire pas, qu'il faut fabriquer soi-même, ce qui suppose des connaissances sérieuses et une certaine position dans le monde. Ce n'est pas un vulgaire assassin qui y songerait et qui pourrait s'en servir. Ensuite, votre mère a été blessée à la main, dans un élan de confiance, en tendant cette main amie au meurtrier. Sans cela, il l'eût atteinte partout ailleurs, au visage notamment, puisqu'elle était habillée. Le cercle des soupçons se trouve donc parfaitement circonscrit, et la situation morale respective de la victime et du meurtrier bien établie.

— Je partirai aujourd'hui même, s'écria René, le visage empreint d'une sombre résolution, et je sens que je réussirai.

— N'oublie pas, René, qu'il s'agit de venger ta mère, fit Caroline en lui prenant les deux mains, de venger ou de sauver ta sœur, de laver ton honneur...

— Et de te conquérir, acheva René dans un cri d'enthousiasme.

— N'oubliez pas non plus, continua M. Dartois, qu'en attendant mieux, je suis votre caissier, et ne le ménagez pas. L'or ouvre toutes les portes et délie toutes les langues !

XXXI

RENÉ PART EN CAMPAGNE.

René ne put partir le jour même, comme il le désirait. Il y avait encore bien des petits détails à régler, et il avait surtout besoin de repos, après tant d'émotions diverses, après une année de prison, passée au milieu des privations physiques, dont il ressentait, malgré sa jeunesse et son ardeur, le contre-coup inévitable.

M. Dartois exigea qu'il lui accordât huit jours, et ces huit jours, il les passa sous le même toit que Caroline, respirant l'air qu'elle respirait, mangeant à sa table, dans une sorte d'intimité qui lui produisait l'effet d'un rêve dont il craignait toujours que le réveil ne l'arrachât.

Pendant ces huit jours si rapidement écoulés, les deux jeunes gens furent admirables de discrétion et de retenue. Le premier mouvement les avait jetés dans les bras l'un de l'autre, avait brisé la glace, n'avait laissé parler que la passion qui les entraînait ; mais, depuis que M. Dartois connaissait leur amour et leur avait remis la surveillance de leurs propres actions, ils sentaient toujours entre eux la présence d'un tiers dont la confiance et la bonté large leur imposaient une extrême retenue.

Ils avaient fait un serment, ils voulaient le tenir, et le sentiment du devoir se mêlait aux ardeurs du premier amour pour les contenir et les épurer.

Nul d'eux n'aurait voulu tromper M. Dartois, abuser de sa générosité.

Leur responsabilité montait la garde : sentinelle sévère, elle n'eût permis aucun écart.

A les voir ensemble, on eût dit le frère et la sœur, si parfois un regard humide de la jeune fille, une rougeur fugitive du jeune homme, de longs silences, ou une rapide pression de main, n'avaient révélé l'état vrai de leurs cœurs et la réalité de leur situation réciproque.

M. Dartois ne les quittait guère. Quand il s'éloignait pour quelques instants, le jeune Raimond, le frère de Caroline, âgé de huit ans, se trouvait là par un instinct de délicatesse féminine que René comprenait chez sa fiancée, et il l'admirait à la voir diriger, soigner son frère, comme elle eût fait de son enfant, avec une sagesse ferme et une douceur sans faiblesse qui le charmaient et la paraient de nouvelles grâces, en révélant la femme sous la jeune fille.

On eût dit qu'elle mettait une certaine coquetterie à lui montrer qu'elle saurait être épouse et mère, à se faire voir sous un nouvel aspect que son amant ne connaissait point.

C'était une promesse, promesse discrète et pleine d'un attrait étrange, ajoutée à toutes les autres.

En regardant le jeune Raimond près de sa sœur, René évoquait avec des battements de cœur l'image d'un autre enfant, celui-là les touchant de bien plus près, lui ressemblant à elle, et lui ressemblant à lui, leur appartenant à tous deux, et une joie profonde inondait son être, et il avait des envies folles de la serrer dans ses bras.

Mais il se contentait d'embrasser Raimond qui venait à lui, les joues humides du baiser de mademoiselle Dartois.

Elle s'occupait aussi de lui préparer son bagage de voyageur ; le dernier jour elle voulut faire elle-même sa malle, veiller à ce que rien de ce qui pouvait être nécessaire et agréable ne lui manquât.

— Voici une lettre de crédit sur mon banquier, lui avait dit M. Dartois, pour une somme de vingt mille francs, dont vous allez me donner reçu, car c'est une avance que je vous fais. Je vous commandite, rien d'autre. C'est une affaire commerciale. Vous avez besoin de retrouver votre nom, de reconquérir votre honneur, de venger votre mère et votre sœur, de punir un criminel ; moi, j'ai besoin que ma fille soit heureuse par vous, puisqu'elle vous aime. Nous unissons nos efforts pour cette entreprise commune. Vous y mettez votre jeunesse, votre activité. J'y mets l'argent. Quand vous aurez repris la position due à votre intelligence, assuré l'avenir qui vous appartient légitimement, vous me rembourserez mon capital et nous serons quittes.

— Mais si je ne réussis pas, avait répondu René, touché jusqu'aux larmes de cette façon délicate de transformer ce qui aurait pu paraître une aumône; ou si la vérité décou-

verte tourne contre moi; car nous ne faisons que des suppositions, et, en réalité, nous ignorons complètement qui était mon père et ce qui se cache derrière cet horrible crime qui m'a fait orphelin.

— Mon cher ami, interrompit M. Dartois, toute entreprise a ses risques, et tout capital avancé peut être perdu. Avec des *si* et des *mais* on ne ferait jamais rien. Mais, je ne puis tout perdre. Vous êtes-là, et vous resterez vous-même, quoi qu'il arrive. Je suis donc bien sûr de me rattraper avec vous, un jour ou l'autre.

M. Dartois lui remit également une lettre de recommandation pour le maire d'Angers, qu'il connaissait, et auquel il avait pu jadis rendre un service assez important, dans un procès d'où dépendait la fortune de M. Hamon, alors que M. Dartois était encore magistrat.

— Je lui raconte de votre affaire et de votre position ce qu'il a besoin d'en savoir pour comprendre l'importance du service qu'il vous rendra en vous aidant à parcourir les registres de l'état civil d'Angers. Si vous n'y trouvez rien, ce qui est possible, ou si vous y trouvez des indications que vous ayez besoin de vérifier, de compléter ou de contrôler ailleurs, il pourra vous faciliter ces nouvelles recherches, en vous recommandant à qui de droit.

Enfin le jour du départ arriva.

René devait, à neuf heures du soir, prendre le train pour Angers, où il arriverait le lendemain matin.

Après le dîner, M. Dartois s'éloigna pour laisser ensemble les deux jeunes gens.

On était au mois d'août de l'année 1869. La soirée était tiède et parfumée.

Caroline et René gagnèrent le jardin, où ils se promenèrent quelques instants silencieux, l'un près de l'autre, plus émus qu'ils ne l'avaient été de toute cette semaine, si pleine de rêves d'avenir et de douceur présente.

Sans y avoir songé, sans l'avoir cherché, d'instinct, ils se retrouvèrent tout à coup près de la charmille, assis sur le banc, qui avaient été les témoins de leur premier rendez-vous d'amour.

Tous deux reconnurent en même temps ce lieu qui leur rappelait tant de choses et avait décidé de leurs destinées.

Leurs mains s'unirent. Ils se regardèrent longuement.

— C'est là que, pour la première fois, nous nous sommes dit que nous nous aimions, murmura René. Ah! Caroline, si j'oubliais jamais ce que je te dois, si cette heure s'effaçait jamais de mon cœur, c'est que j'aurais perdu la raison, ou

que je serais le dernier des monstres. Que de choses écoulées depuis, et que d'événements accomplis ! Que de changements en moi surtout. J'étais désespéré, écrasé, sans courage, sans foi. Je me sentais affreusement isolé, perdu dans un monde acharné contre moi. Tu me paraissais si loin, si loin, que c'est à peine si j'osais, au plus profond de mon être, m'avouer l'amour insensé que tu m'avais inspiré dès le jour où je t'aperçus souriante, où j'entendis ta voix qui m'alla tout d'abord au cœur. Tu me faisais l'effet de ces étoiles qu'on voit briller dans l'espace infini à des distances incommensurables, qui éblouissent et qui charment, mais qu'on sait ne pouvoir jamais atteindre.

— Heureusement, répondit Caroline avec un sourire, que l'étoile n'était qu'une pauvre petite fille de chair et d'os comme toi, dont le cœur s'était mis à bavarder en te voyant, en t'appréciant pour ce que tu étais, et qu'elle n'avait qu'à tendre la main pour rencontrer la tienne et s'unir à toi. Ecoute, René, tu vas partir, partir pour l'inconnu. Les ténèbres sont devant toi. Ce que tu trouveras, nous l'ignorons. Les faits de la vie ne dépendent pas de nous. Il se peut que tu échoues dans ta recherche, il se peut que tu découvres des choses plus nuisibles qu'utiles à notre bonheur...

— Le crois-tu ? s'écria René, avec un frisson. Moi, je le crains, parfois !

— Tout est possible. Il faut tout prévoir. Mais, rappelle-toi mes paroles. Quoi que tu apprennes, quoi qu'il arrive, il y a une chose que tu ne peux perdre, c'est mon cœur, et si la nuit devient trop noire, si la tempête menace de t'emporter, lève les yeux : l'étoile, puisque tu m'as appelée ainsi, brillera pour dissiper les ombres et te montrer le chemin.

— Mes enfants, il est l'heure, dit tout à coup la voix de M. Dartois. Allons, René, debout. Je vais vous accompagner.

Les deux amoureux tressaillirent et se levèrent, leurs mains étaient toujours unies.

— Embrassez-vous, continua le vieux magistrat ; cela vous donnera du courage à tous deux.

Dix minutes après, René en compagnie de M. Dartois, montait en voiture et s'éloignait de cette maison hospitalière, de ce paradis terrestre, où il avait trouvé le point d'appui avec lequel on soulève les mondes, où il avait été heureux, au milieu de ses douleurs, où il s'était fortifié pour la lutte, où l'amour avait jeté ses fleurs et ses parfums jusque sur le deuil toujours vivant, mais moins atroce de deux êtres adorés : — une mère, une sœur !

Pendant la route, M. Dartois renouvela ses recommandations, ses conseils, reprit le cours de ses déductions pour les bien graver dans l'esprit de son auditeur, et termina ainsi :

— Ecrivez-moi fréquemment, mais ne me donnez pas de détails par lettres. Une lettre peut s'ouvrir, ou s'égarer, ou être volée. Quand vous aurez trouvé une piste quelconque, suivez-la, tant qu'elle vous paraîtra vraisemblable, puis revenez à Paris me raconter ce que vous avez fait et découvert. Nous apprécierons, nous discuterons, nous jugerons, mais sur des ensembles. Sans cela, je me perdrais, avec vous, dans mille détails insignifiants ou trompeurs, du reste chacun a son instinct et sa façon de procéder. Soyez vous-même, n'écoutez que votre inspiration et soyez prudent. Quand un acte de la pièce que vous allez composer sera fini, vous viendrez me le lire, c'est-à-dire me le raconter, et je vous donnerai mon opinion et mes conseils pour l'acte suivant. D'ici là, ayez cette idée fixe : je veux réussir. Nous voici arrivés. Vous n'avez plus que le temps de monter dans le train. De la prudence et de la volonté, et à bientôt.

Il embrassa le jeune homme, le regarda monter dans le wagon, attendit que le train s'ébranlât, et partit.

Le lendemain matin, René descendait à Angers, dans un petit hôtel connu de lui, alors qu'il habitait la ville avec sa mère et sa sœur.

XXXII

LE MAIRE DE LA COMMUNE D'ANGERS (1).

A Angers, le passé le reprit tout entier.

C'était là que s'était écoulée son enfance pauvre, laborieuse et heureuse, entre sa mère et sa sœur.

Il les revoyait toutes deux avec une intensité de vision telle que tout ce qui avait suivi disparaissait presque à ses yeux.

Elle, la mère, calme, douce, résignée, assidue au travail qui lui permettait de nourrir et d'élever sa jeune famille, ne se plaignant jamais, cachant ses privations si bien qu'il ne les avait comprises que plus tard, longtemps après, alors que, devenu jeune homme et vivant à Paris, tout l'héroïsme paisible et caché de la noble femme lui était apparu dans sa vraie splendeur, sorti de l'ombre modeste et voulue dont elle l'entourait.

Il revoyait la petite Claire, joyeuse et bruyante, avec sa tête brune et ses grands yeux doux et passionnés à la fois, mêlant à cette mélancolie ses cris d'oiseau et ses allures de fleur animée.

Chaque pavé, chaque maison lui rappelait un souvenir cher. C'est par là qu'il se rendait le matin à l'école, en polissonnant avec les gars du quartier. Cette enseigne, pendant dix ans, il l'avait épelée machinalement, tous les jours, à la même heure.

(1) Il est inutile de dire qu'il s'agit ici d'un personnage que l'auteur n'a jamais connu *à Angers*, ni en 1869, ni avant, ni depuis.

A ce tournant de rue, n'allait-il pas rencontrer sa mère et sa sœur ?

C'est là que bien souvent, quand il faisait beau, il les avait aperçues venant au-devant de lui, à l'heure où la troupe bruyante des écoliers s'envolait des bancs pour gagner le grand air.

Cela faisait une petite promenade nécessaire à la santé de Claire et de leur mère, assises seize heures par jour, attachées à un travail dont l'immobilité engourdissait le sang dans les veines et congestionnait le cerveau.

Puis, on revenait tous les trois ensemble à la maison. La mère reprenait son aiguille; Claire, déjà grandelette et formée de bonne heure aux soins du ménage par les nécessités d'une rude vie de pauvreté, préparait en gazouillant, et l'air entendu, néanmoins, le frugal repas du soir, tandis que René, devant le vilain petit bureau d'acajou plaqué qui les avait suivis à Paris, faisait ses devoirs pour la classe du lendemain.

Il revivait sa vie. Il reconnaissait les visages des passants, ces passants figés, à expression monocorde, qu'au bout de vingt ans on retrouve, à la même minute, levant la même jambe, pour enjamber le même ruisseau, devant la même maison.

Dans les boutiques, il reconnaissait les denrées et les marchandises à leur place habituelle. Sur les pas des portes, les mêmes vieilles femmes tricotant les mêmes éternels bas qui semblent en rester toujours à la même maille.

Malheureusement, s'il reconnaissait, il était reconnu. Après deux ans d'absence, rien d'étonnant à cela. On se penchait pour le regarder. On paraissait plus surpris que sympathique ou bienveillant. Dans les rues, il faisait une sorte de sensation évidente, mais réservée. Personne ne venait à lui, ne l'interpellait.

Le bruit de l'*affaire Morisset* n'était pas éteint. On savait qu'il avait été arrêté, soupçonné...

Cela se voyait aux figures.

Il le comprit et hâta le pas. Il se sentait rejeté dans les luttes de l'heure présente.

Sa première idée avait été de s'adresser d'abord au maire, de lui présenter sa lettre de recommandation, de visiter les registres de l'état civil.

— C'est par là que je dois commencer, s'était-il dit.

Dès le matin, il s'était dirigé vers la mairie, et c'est en s'y rendant qu'il avait évoqué les vieux souvenirs et retrouvé les souvenirs plus nouveaux, les souvenirs horribles du crime et de ce qui avait suivi.

A la mairie, il dut attendre près d'une heure avant que M. Hamon arrivât.

Enfin, il reconnut sa silhouette, sa face rubiconde, aux larges joues, son ventre imposant où tressautaient des breloques voyantes, son air joyeux et important de gros propriétaire de biens-fonds et de magistrat municipal, semblant dire à l'univers :

— C'est moi, Jean-Paul-Honoré Hamon ! J'ai des prairies, des champs, des bois, des fermes au soleil. Ma femme a du bien de son côté. Mes fils seront notaires et auront du bien. Mes filles épouseront d'autres notaires qui auront du bien. J'administre la commune d'Angers, où se trouvent tous ces biens passés, présents et futurs, et je suis heureux de me voir au monde qui doit être heureux de posséder un homme qui a tant de biens et dont les enfants des enfants auront toujours beaucoup de biens, et ainsi de suite, jusqu'à la consommation des siècles ou jusqu'à la fin des Hamon, mâles et femelles, qui sont destinés à recevoir, prendre et se repasser tant de biens et d'études de notaire !

René, qui n'avait pas de biens au soleil et nul notariat sur la planche, s'avança assez timidement vers l'imposant bonhomme, au moment où il traversait le vestibule, et sollicita une minute d'entretien, en annonçant qu'il venait de la part de M. Dartois.

En disant ces mots, il remettait la lettre de recommandation de son protecteur.

— M. Dartois ! s'écria le maire d'une voix sonore et glapissante à la fois. M. Dartois ! Ah ! parbleu ! enchanté d'avoir de ses nouvelles. Excellent homme. Des biens considérables en Touraine et dans la Saône. Je l'aime beaucoup. Et une fille charmante, qui en épousera au moins autant, sinon plus. Comment vont-ils ?

Etait-ce des biens ou des gens qu'il voulait parler ?

René supposa que c'était des gens, et répondit que M. et mademoiselle Dartois se portaient on ne peut mieux.

Mais M. Hamon ne l'écoutait pas.

Il était entré dans son cabinet personnel, suivi de René, s'était assis devant son bureau, acte qu'il accomplissait depuis de nombreuses années avec la même émotion douce et flatteuse, toujours gonflé, comme à la première minute, de son importance municipale, et jouissant de se dire :

— Tout ce qui naît, respire, vagit, pousse, se marie, ou meurt à Angers passe par mes mains. Je suis l'administrateur. Le reste, ce sont mes administrés !

Une fois installé sur son fauteuil, devant le bureau magique qui le séparait de ses concitoyens, la tête sous le buste

de l'empereur, les pieds sur un bon tapis, il souffla bruyamment, épongea son petit crâne poli et blanc qui tranchait sur ses larges joues cramoisies, et farfouilla dans le tas de paperasses accumulées devant lui, d'une main fébrile, en s'écriant :

— Que d'affaires ! mon Dieu ! que d'affaires ! Ah ! ce n'est pas une sinécure que d'être maire dans une commune si importante ! Et l'on envie les fonctionnaires publics !

Il s'arrêta, regarda René qui se croyait oublié, le naïf ! quand il était l'objet de toutes les préoccupations de M. Hamon, lequel voulait donner une idée exacte de son incommensurable importance à ce jeune Parisien, et ajouta :

— Sans compter le poids de mes affaires personnelles. On envie aussi les propriétaires, les riches ! On les appelle des heureux ! Ah ! si l'on savait les fatigues, les luttes, les angoisses, les combinaisons et les préoccupations d'un homme qui a du bien comme moi. Mes biens par-ci, les biens de ma femme par-là... Mais Dartois en sait quelque chose, car il en a aussi, et de son côté, et du côté de sa femme... Ah ! c'est un excellent homme, un ami, qui m'a obligé, que j'ai obligé. Ne disiez-vous pas que vous aviez une lettre de lui ?

— Vous la tenez, monsieur.

— Ah ! c'est vrai ! Je suis tellement accablé, occupé... vous permettez ?

Et M. Hamon, brisant le cachet, ouvrit méthodiquement la lettre, et en commença la lecture lentement, posément, l'air grave et magistral.

Il mit dix bonnes minutes à lire les deux pages de l'écriture serrée de M. Dartois, puis il reposa la missive sur la table et regarda longtemps son visiteur.

— Ah ! ah ! fit-il enfin. L'*affaire Morisset* ! Parfaitement. Je connais ça. J'ai suivi la chose dans les journaux. Diable ! diable ! Ainsi, vous ne savez pas votre nom, ni celui de votre père, ni celui de votre mère ?

— Non, monsieur... et je voudrais...

— Diable ! c'est fâcheux ! très fâcheux ! Eh bien, qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

— Je croyais que M. Dartois vous expliquait mon désir de vérifier les registres de l'état-civil, aux diverses dates indiquées par ma pauvre mère, de son vivant, comme étant celles de ma naissance, de la naissance de ma sœur, de sa naissance à elle, de son mariage, etc., etc.

— Oui, en effet, Dartois me parle de cela : voyons donc.

Et il relut la lettre pour la seconde fois, un peu plus lentement et un peu plus posément.

— Eh bien, dit-il enfin, rien n'est plus facile. Je vais donner les ordres nécessaires à l'employé que cela concerne, et vous pourrez vérifier tout à votre aise. C'est une drôle de position que la vôtre, tout de même. L'*affaire Morisset*... Oui, je me rappelle très bien. Cela a fait assez de bruit ici. J'étais furieux même... car vous comprenez, on parlait d'Angers... on envoyait des agents de Paris à Angers, pour prendre des informations... On aurait pu croire que c'était une ville mal famée et mal habitée... tandis qu'au contraire je me flatte qu'il n'y a pas de ville mieux administrée... Je n'endure pas les vagabonds, ni les gens à situation interlope...

— Je n'en doute pas, monsieur, répliqua René, mais je ne vois pas ce que cela a de commun avec le service que vous demande M. Dartois.

M. Hamon, ramené au sujet par cette interruption, sonna, donna ses ordres au garçon de bureau, et René fut conduit auprès de l'employé qui devait l'aider dans ses recherches, auxquelles il se mit instantanément avec une ardeur passionnée.

Son plan dans cette enquête était bien simple.

Il partait de cette supposition que les prénoms étaient exacts, tant en ce qui le concernait lui et sa sœur, qu'en ce qui concernait sa mère et son père. Il admettait également que les dates n'avaient point été faussées. Donc si, aux dates indiquées, il avait trouvé mention de la naissance d'un enfant du sexe masculin ayant les prénoms de René-Frédéric, dont la mère eût eu les prénoms d'Anne-Désirée, et le père les prénoms de Louis-René, d'une part, et d'autre part, d'un enfant du sexe féminin ayant les prénoms de Frédéricque-Claire et les mêmes parents, il y avait quatre chances sur cinq pour qu'il fût tombé sur son véritable acte de naissance, bien qu'il pût y avoir plus d'un enfant s'appelant René-Frédéric, et Frédéricque-Claire, plus d'une mère s'appelant Anne-Désirée, plus d'un père s'appelant Louis-René.

Seulement il était peu probable que les huit prénoms se trouvassent unis ensemble deux fois de suite, dans les mêmes conditions, sans s'appliquer à son cas particulier.

Quant aux dates elles-mêmes, en supposant qu'elles fussent inexactes, l'erreur ne pouvait se porter que sur un petit nombre de mois, un an au plus.

Sa mère ne paraissait pas plus de quarante ans, lorsqu'elle était morte. Quant à lui, il était visible qu'il avait moins de vingt ans, ou vingt ans au plus; et sa sœur avait certainement dix-huit mois ou deux ans de moins que lui.

Donc, en cherchant depuis l'année 1848 jusqu'à l'année 1854, soit un laps de six ans évidemment exagéré du double, il ne pouvait manquer de trouver les mentions en question, si elles existaient.

XXXIII

LE MARCHAND DE SOUPE.

René ne trouva rien, absolument rien.

Pendant ces années, on avait bien inscrit plusieurs enfants portant les noms de René, de Frédéric, de Claire, mais, d'abord, aucun ne réunissait les deux noms, René-Frédéric ou Frédéricque-Claire, et les noms des parents ne rappelaient en rien ceux qu'il était fondé à attribuer à sa mère ou à son père.

Deux fois, il releva aussi le nom de *Morisset*, qui est un nom assez commun dans le pays ; mais, outre que les Morisset en question ne répondaient pas au reste du signalement, ils appartenaient à des familles angevines connues de lui, et avec lesquelles il savait pertinemment que ni sa mère, ni son père n'avait aucun lien de parenté, même au degré le plus éloigné.

Donc, en ce qui le concernait, lui et sa sœur, il ne découvrait rien de plus que ce qu'avait découvert avant lui la la justice: son acte de naissance, celui de Claire, n'existaient pas dans les registres de la commune ; ou, s'ils existaient, c'était sous des noms complétement différents et à des dates autres que celles qu'il croyait connaître.

Il s'attendait à ce résultat, et cependant il lui fut cruel et lui fit comprendre mieux toute la difficulté de la tâche entreprise par lui.

Cela établi, néanmoins, il résolut de poursuivre la même recherche au sujet de sa mère et de son père.

Elle lui avait dit être née le 14 janvier 1828, et que son père était né le 12 du même mois de l'année 1823.

Les registres consultés à ces deux années, à l'année précédente et à l'année suivante, ne donnèrent aucun renseignement.

Cependant il trouva l'inscription, en 1821, d'un certain Louis-René, — père et mère inconnus.

Il en prit note, bien qu'il n'espérât rien de ce côté, ayant souvent entendu sa mère parler de la famille de son mari, et madame Morisset ayant plus d'une fois montré à ses enfants le bracelet portant la mention : Renée-Frédéricque, — 1820, — et qui provenait, disait-elle, de leur grand'mère paternelle.

En effet, renseignements pris, quelques jours après, il constata que Louis-René avait été placé à l'hospice, aux orphelins, qu'il y avait été élevé, et qu'il était devenu garçon de ferme dans un village des environs, où il résidait encore.

Le mariage de sa mère avait eu lieu, toujours d'après ses dires, en 1849, et cela devait être, par la concordance des âges.

Le registre des actes de mariages, consulté attentivement, resta muet.

Ni en 1848, ni en 1849, ni en 1850, un Louis-René quelconque n'avait épousé une personne portant les prénoms d'Anne-Désirée, dans la commune d'Angers.

Si les réponses étaient désolantes, elles étaient du moins catégoriques.

Il n'avait plus rien à chercher à Angers dans ce sens.

Que lui restait-il à faire ?

Interroger ceux que sa mère avait connus, ou qui avaient connu sa mère.

Elle pouvait s'être confiée à l'un ou à l'autre. Elle pouvait surtout avoir laissé échapper devant l'un ou devant l'autre quelque parole qui le mettrait sur la voie.

Le nombre de ces personnes était restreint, plus que restreint.

A Angers, comme à Paris, madame veuve Morisset vivait retirée dans un isolement complet. Elle n'y entretenait aucune relation. Elle ne recevait pas. Elle ne sortait point.

En dehors de ses rapports forcés avec le directeur de l'école où René avait fait son éducation, en dehors des patrons du magasin pour qui elle travaillait, et du propriétaire chez qui elle logeait, elle ne voyait que ses enfants et vivait exclusivement avec eux.

— Toute la question, se disait René, maintenant, est de savoir si elle a toujours habité Angers, si nous y sommes nés, ma sœur et moi, ou bien si elle y est venue, quand

nous étions encore trop petits pour nous rien rappeler.

Alors il interrogeait sa mémoire et constatait que ses souvenirs ne s'étendaient pas au delà de la troisième ou quatrième année.

Ainsi il ne se rappelait point la naissance de Claire, et aussi attentivement qu'il remontât dans ses souvenirs, il la voyait, dans les bras de leur mère, ayant déjà un certain âge, puisqu'elle s'essayait à marcher et commençait à jouer avec lui.

Il était donc fort possible que, lors de sa première enfance, il eût voyagé avec ses parents, sans se le rappeler, de même qu'il ne se rappelait nullement son père, bien qu'il dût avoir environ trois ans quand ce dernier était parti pour la Crimée, ou les avait quittés, ou était mort.

En effet, aussi avant qu'il essayât de rechercher dans le passé, il voyait sa mère en deuil, et on l'appelait madame veuve Morisset.

Il se décida à interroger d'abord son ancien maître de pension, M. Fargeau.

Il avait dû prendre des renseignements, ou madame Morisset avait pu lui faire quelque confidence.

Le pensionnat de M. Fargeau se trouvait à l'extrémité du boulevard qui entoure la ville, près du vieux château, en face de la promenade appelée : *le bout du monde.*

Il s'y rendit plein de fièvre et d'angoisse.

Depuis son départ pour Paris le portier avait été changé. Le nouveau ne le connaissait point et l'introduisit dans la pièce où M. Fargeau, directeur du pensionnat auquel il avait donné le titre ambitieux d' « *Institut libre des sciences appliquées et des arts industriels* », recevait les parents de ses élèves et les étrangers. Il se trouva en face d'un petit homme mesquin, frêle, gauche, à grandes lunettes, moins nécessaires à sa vue qui était excellente, qu'utiles à dissimuler une légère infirmité. En effet, la paupière de l'œil gauche, beaucoup plus longue que sa voisine, couvrait en partie l'œil en question et ne se relevait jamais complétement.

Le reste de la physionomie grimaçante, renfrognée, solennelle et timide, avait cet air ennuyé et maussade qui est propre à tous ceux qui s'occupent de l'éducation de l'enfance et de la jeunesse.

En reconnaissant son ancien élève, M. Fargeau tressaillit et parut assez embarrassé.

— Comment, vous voilà, mon jeune ami, s'écria-t-il en employant machinalement l'expression stéréotypée sur ses lèvres, lorsqu'il parlait à ses élèves passés, présents ou futurs ! — Est-ce qu'on vous a vu entrer ?

Et sans s'apercevoir que René lui tendait la main, il se leva, courut à la porte et la ferma en dedans avec précipitation.

— Excusez-moi, reprit-il en retournant s'asseoir devant sa table : mais vous savez... dans les villes de province, on est si malveillant... et j'ai tant d'ennemis à cause du succès de mon institut !... Vous êtes bien sûr que personne ne vous a vu entrer ?... C'est que, voyez-vous, mon jeune ami, moi, personnellement, je vous estime beaucoup... comme tous mes élèves, quels qu'ils soient... mais votre affaire a fait tant de bruit... Ah ! cela m'a causé un grand tort. Vous comprenez, vous sortiez de chez moi. Mon concurrent, ce misérable Galoubet, allait partout, insinuant que c'était le résultat de la mauvaise discipline qui règne dans ma maison. Avec ça qu'elle est propre, sa maison, et qu'on y reçoit de beaux exemples ! On sait ce que c'est que madame Galoubet et le genre de leçons qu'elle donne *aux grands*, sans compter mademoiselle Galoubet, une créature de douze ans, qu'on surprend dans tous les coins avec *les moyens*... Oui, monsieur, c'est une indignité, et je ne comprends pas les familles... Moi, je suis garçon : il n'y a point de madame Fargeau, ni de mademoiselle Fargeau, qui transforme en Capoue, cette cité de la Minerve austère !

— Monsieur, interrompit René qui était arrivé le cœur plein d'amicale bienveillance pour ce marchand de soupe chez lequel il avait, après tout, passé tant d'années, mais que cet accueil glaçait, blessait, — monsieur, je vois que ma présence vous est désagréable...

— Désagréable, mon jeune ami ! jamais. Au contraire !... Seulement, vous comprenez, je vous crois innocent, je l'ai toujours dit. D'ailleurs, il n'y avait pas de preuves, et je n'admettrai jamais qu'un élève de l'*Institut libre des sciences appliquées et des arts industriels*... Mais le monde est si méchant... je préférerais qu'on ne vous vît pas chez moi. La tribu Galoubet irait le crier sur les toits, et...

— Je n'en ai que pour peu d'instants, reprit René, prêt à s'enfuir de dégoût, mais retenu par la volonté de réussir. Puisque le bruit de mon affaire, comme vous dites, est venu jusqu'à vous, vous connaissez ma position. Ma mère ne portait pas son véritable nom... et je viens vous demander si elle ne vous aurait pas, lorsqu'elle m'amena chez vous, donné quelques renseignements, quelques explications de nature à me mettre sur la voie des recherches que je poursuis, afin d'arriver à la connaissance de mon identité exacte.

— A moi, mon jeune ami, à moi, jamais, au grand jamais ! s'écria M. Fargeau, bouleversé de l'idée qu'on allait

encore le mêler à cette malheureuse *Affaire Morisset*, dont les Galoubet s'étaient déjà tant servi pour discréditer son « institut ». Non, non, n'allez pas le croire, le supposer, le faire supposer surtout ! Je connaissais à peine Madame votre mère... Elle était venue un beau jour me dire : « J'ai un fils, il a tel âge, il s'apelle René : votre institut jouit d'une réputation méritée ; je vous l'amène pour former son esprit ; voilà le trimestre d'avance. » C'était tout ce qu'il me fallait ; et tout ce que je puis dire, c'est qu'elle a toujours payé fort régulièrement.

— Alors, vous ne pourriez pas me dire si elle avait toujours habité Angers, si elle y était venue avant ou après ma naissance et celle de ma sœur ?

— Non, mon jeune ami... j'ai pour principe de me renfermer dans les limites de mon sacerdoce. On m'amène de jeunes intelligences à former, payement par trimestre et d'avance. Je les forme, et...

— C'est bien, monsieur ; je regrette de vous avoir dérangé. J'ai l'honneur de vous saluer.

René se dirigea vers la porte.

— Attendez ! attendez ! cria M. Fargeau en se levant précipitamment ; pas par là ! pas par là ! par ici !

Il ouvrait derrière lui une petite porte donnant sur un escalier de service, conduisant dans une cour intérieure qui ouvrait sur une ruelle solitaire et qui servait à l'introduction des approvisionnements et denrées destinées à sustanter le corps des jeunes intelligences.

Ces approvisionnements et denrées craignaient-ils les regards indiscrets et les enquêtes malveillantes ?

Toujours est-il que ce passage isolé les mettait à l'abri de toutes les inspections importunes.

René qui connaissait l'escalier, la cour et la ruelle, comprit ce que cela voulait dire.

M. Fargeau ne voulait pas qu'on le vit sortir de chez lui.

René haussa les épaules, sans une observation, et quitta cette maison, où il avait vécu tant d'années, comme un voleur qui s'enfuit, ou un parent pauvre qu'on cache et dont on a honte.

Une fois dans la rue, deux larmes de colère lui montèrent aux paupières. Mais l'image de Caroline lui apparut, et il se redressa.

— C'est bien, se dit-il, la tâche est rude, mais je réussirai. Ma mère a habité deux logements, à ma connaissance. Le dernier, rue Saint-Laud. Je n'ai rien à y faire. Le premier, place du Ralliement. Je saurai peut-être là d'où elle venait, si on se le rappelle, car il y a bien des années de cela, et ce

n'est peut-être plus la même propriétaire, madame Bazin.

Il se dirigea rapidement vers la maison de madame Bazin, que sa mère avait quittée lorsqu'il avait six ou sept ans, c'est-à-dire douze ans plus tôt.

XXXIV

LA PROPRIÉTAIRE.

En approchant de cette maison, René était fort ému ; en en franchissant la porte, plus ému encore.

Les démarches auxquelles il venait de se livrer n'avaient pas été heureuses. Le champ de ses investigations se rétrécissait autour de lui. Le mystère semblait augmenter. Les ténèbres s'épaississaient.

Si, là encore, il n'apprenait rien, où chercherait-il ?

Puis comment allait-on le recevoir ?

L'accueil de M. Fargeau lui pesait encore sur le cœur, l'avait humilié. Il se sentait entouré de malveillances, de suspicions, hors la loi, hors la société. Sa position était affreuse et n'inspirait point de sympathie.

Il s'attendait à de nouveaux affronts.

Il ne trouvait sous ses pas, à mesure qu'il avançait dans cette enquête hérissée de difficultés insurmontables, que des difficultés renaissantes.

S'il ne s'était agi que de lui, il y eût, certes, renoncé. Mais il y avait la pauvre femme si lâchement assassinée, sa mère à venger ; il y avait sa sœur, la pauvre petite Claire à sauver, s'il en était temps encore, où à venger aussi, si elle avait succombé victime des mêmes haines et du même complot, comme c'était plus que probable ; il y avait enfin Caroline à conquérir, la confiance de M. Dartois à justifier.

— Allons, se dit-il, j'irai jusqu'au bout !

Il gravit l'escalier, arriva au premier et sonna à une porte qu'il reconnaissait bien.

Une jeune femme vint lui ouvrir.

— Madame Bazin, s'il vous plaît ? demanda-t-il.

— C'est ici, donnez-vous la peine d'entrer, monsieur.

On l'introduisit dans une petite pièce, où se trouvait une autre femme, une voisine évidemment, qui avait apporté son ouvrage pour ne pas perdre son temps, et exercer son aiguille à l'instar de sa langue.

— Que désirez-vous, monsieur? demanda la jeune femme, qui n'était ni belle, ni laide, et appartenait à la classe de la petite bourgeoisie de province.

René la regardait avec attention.

— C'est à madame Bazin que j'aurais désiré parler.

— Elle est occupée pour le moment. Si vous voulez attendre quelques instants, maman rentrera.

— Alors, vous êtes mademoiselle Bazin ?

— Oui, monsieur ; aujourd'hui madame Renaut... Mais, attendez donc, il me semble vous reconnaître, n'êtes-vous pas monsieur René, René Morisset ?

— Parfaitement ! Et vous êtes mademoiselle Marie... Nous avons joué bien souvent ensemble, quand j'étais un gamin et vous une petite fille... Il y a de cela une douzaine d'années.

La voisine, qui guignait le nouveau venu du coin de l'œil depuis son entrée, releva le nez en entendant le nom du jeune homme.

— Oui, oui, je vous reconnais à présent ! s'écria mademoiselle Marie. Ah ! comme vous êtes changé, comme vous avez grandi ! c'est comme moi, d'ailleurs, je suis mariée à présent !

Alors, se retournant vers la voisine, elle lui dit avec une extrême volubilité :

— C'est M. René Morisset ! le fils de la veuve Morisset ! qui a été assassinée à Paris ! Une affaire épouvantable, mystérieuse... vous savez bien, dont nous avons tant parlé... Ah ! que je suis contente de vous voir, et maman donc ! Vous allez enfin nous donner des détails.

Puis, elle s'élança dans une chambre voisine, en appelant de sa voix fraîche :

— Renaut ! Renaut ! viens donc ! voilà M. Morisset, le fils de madame Morisset, qui a été assassinée, tu sais bien, qui habitait chez nous autrefois !

Pendant ce temps la voisine s'était levée, et contemplait René avec de grands yeux, la bouche béante, jouissant bêtement de l'émotion de voir là, devant elle, un personnage de procès de cour d'assises, et paraissant étonnée de le trouver semblable à toutes les autres créatures.

René avait envie de s'enfuir. Ce rôle de bête curieuse, ces allusions brutales à des faits dont son cœur saignait, cette joie indécente de pouvoir l'exhiber aux amis et connaissances, tout cela l'écœurait peut-être plus que des manifestations franchement hostiles et insultantes, contre lesquelles on se roidit par l'indignation et la colère.

Mais Marie rentrait, suivie de son époux, gros garçon joufflu, vulgaire, qui devait s'occuper de bâtisses, et qui s'arrêta sur la porte, en le regardant à distance avec un épais sourire.

— Ah ! ah ! c'est vous, monsieur René, monsieur René Morisset ! dit-il. C'est bien drôle ! Madame Bazin sera bien contente de vous revoir. Nous avons assez parlé de vous. C'était une procession ici, dans le temps que vous étiez arrêté, pour avoir des détails.

— Vous allez nous raconter ça, n'est-ce pas ? continua l'ex-demoiselle Marie Bazin, aujourd'hui femme Renaut. Et votre sœur, la petite Claire ? Qu'est-ce qu'elle est devenue ? Vous ne l'avez pas amenée ? Vous avez eu tort !

— Monsieur a peut-être une photographie représentant la chambre du crime et le corps de la victime ? interrompit à son tour la voisine, le regard plein d'espoir.

René se demanda un instant s'il n'allait pas prendre ces trois personnes pour les jeter par la fenêtre.

Il eût préféré cent fois qu'on le chassât de la maison avec des insultes positives.

Mais il se trompait. Personne ne songeait à l'insulter. C'était la curiosité de province, chez des gens sans éducation et sans usage du monde, s'exprimant avec la brutalité de la stupidité.

— Madame, dit enfin René avec une voix tremblante qu'il essayait de rendre glacée en s'adressant à la jeune femme, son ancienne camarade d'enfance, je venais simplement demander un renseignement dont j'ai besoin à madame Bazin, votre mère.

M. Renaut, l'homme des bâtisses, tournait lentement autour de René, toujours à distance, l'étudiant des pieds à la tête, comme s'il voulait en prendre le plan, avec coupe et élévation.

Quant à la voisine, constatant qu'il n'avait pas apporté la photographie de ses rêves, ou qu'il ne voulait pas la montrer, elle avait doucement posé son ouvrage sur une chaise, s'était glissée sans bruit vers la porte, l'avait ouverte avec précaution, sans la refermer tout à fait, et avait disparu.

— Quel renseignement, monsieur René ? répondit Marie

toute rouge et lançant des regards de fierté à son époux, comme pour lui dire :

— Hein ! tu vois, ta femme connaît le fils de la veuve Morisset ! Le voilà en chair et en os ! Ce n'est pas si tu avais épousé la petite *Chose* ou la grande *Machin* que ça te serait arrivé. Il ne serait pas allé les voir celles-là.

— Je voulais seulement savoir si vous pouviez me dire d'où venait ma mère, quand elle a loué l'appartement que nous occupions dans votre maison ; en quel endroit elle avait habité auparavant.

— Il me semble bien que maman doit le savoir ; moi, vous comprenez, j'étais si petite, nous avons juste le même âge. Je ne me rappelle rien... Mais, tenez, voilà maman.

René se retourna vers la porte derrière laquelle il entendait un certain murmure depuis quelques instants, et aperçut madame Bazin qui entrait, et, derrière elle, la voisine, accompagnée de trois autres créatures, dont les regards avides plongeaient dans la pièce.

En bonne âme charitable, elle avait voulu faire profiter ses connaissances de l'aubaine, leur faire partager la joie inexprimable de contempler le fils de la veuve Morisset, mystérieusement assassinée à Paris.

Madame Bazin savait déjà qu'elle le trouverait là.

Elle en était violette sous son bonnet à rubans verts, que René reconnut, soit que ce fût toujours le même bonnet, soit qu'elle eût un goût spécial pour les rubans verts.

Les exclamations recommencèrent. La bonne femme avait le verbe haut, l'émotion expansive, et la mimique désordonnée.

Elle parlait avec volubilité, faisant les questions et les réponses, exposant ses idées sur l'affaire Morisset, déclarant qu'elle n'avait jamais cru à la culpabilité des enfants, — penser qu'elle les avait vus pas plus haut que ça ! — déclarant, avec une fermeté qui n'était pas exempte d'une certaine violence, que c'étaient d'excellents locataires, etc.

Cela dura bien dix minutes.

Pendant ce temps, la foule se massait sur le palier, poussait la porte. On entendait des gens qui montaient du rez-de-chaussée, d'autres qui descendaient des étages supérieurs.

La première voisine, forte de son intimité et de son importance, était rentrée dans la chambre.

Trois ou quatre gamins morveux s'étaient glissés à sa suite et regardaient, silencieux, comme foudroyés par la stupeur.

— Madame, dit René, profitant d'un instant où elle

reprenait haleine, j'aurais un renseignement à vous demander, mais je ne puis vous parler ainsi sur la place publique ; voulez-vous m'accorder une minute d'entretien particulier ?

— Pourquoi pas ? fit madame Bazin avec un geste de résolution sublime. Je n'ai pas peur, moi ! Je sais que vous êtes un bon jeune homme.

Et le saisissant par le bras, fière, éperdue de recevoir les confidences du fils de la victime, elle s'élança dans une autre chambre dont elle repoussa violemment la porte.

— Eh bien, jeune homme ! s'écria-t-elle quand ils furent seuls, je vous écoute ! vous pouvez tout me dire !

— Je désire seulement savoir où ma mère habitait avant d'habiter chez vous, et d'où elle venait.

— Attendez ! attendez ! Dame ! ça remonte loin ; il y a quinze ou seize ans de cela, et la pauvre femme, ce n'est pas pour le lui reprocher, causait peu, ne parlait guère de ses affaires. Ce n'est pas moi qui lui ai loué à cette époque, d'ailleurs, mais ma sœur aînée, qui est morte depuis.

— Venait-elle d'Angers, ou d'une autre ville ? Vous devez vous rappeler cela.

— Oh ! d'Angers, certainement ! Voyons ! Je crois... Si ma sœur aînée était là... mais elle est morte... Il me semble qu'Eulalie, la tante de ma fille, m'a parlé de madame Faran.

— Qui ça, madame Faran ?

— Une vieille richarde, et avare, et méchante !

— Ma mère la connaissait, avait habité chez elle ?

— Oui, peut-être... Il me semble bien.

— Et où demeure cette dame Faran ?

— Rue des Lis, n°... — Vous nous quittez déjà ?

— Oui, merci !

Et, sans s'occuper de l'air déçu, blessé, de madame Bazin, qui attendait des révélations, il ouvrit la porte de communication et se jeta dans la première pièce à travers la foule qui l'avait remplie et jacassait avec passion.

A sa vue, il se produisit un silence de mort.

Il ne s'en inquiéta point ; d'un regard exaspéré, il se fit faire place, enfila l'escalier, où il rencontra quelques curieux en retard, ou plus timides, gagna la rue et s'enfuit dans un état de fureur concentrée plus facile à imaginer qu'à décrire.

XXXV

UNE VIEILLE CRÉANCE.

René courut tout d'une traite, rue des Lis, à l'adresse indiquée.

Il sentait que s'il tardait, que s'il remettait au lendemain, que s'il se laissait le temps de la réflexion, il n'aurait peut-être plus le courage de poursuivre ses recherches, au prix qu'elles lui coûtaient, à travers tous les dégoûts qu'elles lui imposaient, en dépit de toutes les douleurs que des mains hostiles ou brutales ravivaient dans ses blessures mal cicatrisées.

La rue des Lis, petite rue riante, à maisons blanches et basses, qui aboutit par l'une de ses extrémités au boulevard, est assez éloignée de la place du Ralliement ; mais il marchait si vite, et ses nerfs ébranlés fouettaient son sang avec tant de force, qu'il se trouva devant le numéro indiqué sans s'être rendu compte du temps écoulé et du chemin suivi.

La maison de madame Faran n'avait que deux étages sur le devant.

Une cour la séparait d'un autre corps de logis composé d'un rez-de-chaussée surmonté d'un vaste toit sous lequel s'étendaient d'immenses greniers.

C'est dans ce corps de bâtiment qu'habitait madame Faran.

Une jeune paysanne, l'air absolument abruti et affamé, lui ouvrit et l'introduisit dans une pièce sombre, sentant le moisi, le renfermé, pleine de ce parfum particulier des vieilles gens sédentaires, qui rappelle plus ou moins l'odeur des hospices.

Près d'une fenêtre encadrée de rideaux de coton jaunis, où la poussière estompait la lumière qui essayait de passer à travers les vitres ; dans un fauteuil de couleur indécise, ainsi que le reste de l'ameublement ; les mains noueuses et parcheminées croisées l'une sur l'autre ; le nez crochu surmonté de bésicles, derrière lesquelles on voyait deux petits yeux ronds, éteints et bordés de rouge ; les lèvres rentrées par l'absence de dents et marmotant comme si la vieille dame se racontait à elle-même l'histoire des quatre-vingts années écoulées depuis le jour de sa naissance, — madame Faran reposait immobile, ratatinée, ridée, sèche et revêche.

— Madame ! cria la paysanne affamée; madame, voilà un monsieur qui demande à vous parler.

Madame Faran releva sa tête branlante et développa son cou, démesurément long, avec la lenteur d'un serpent qui déroule ses anneaux engourdis par le froid.

— Qu'est-ce que c'est, Cunégonde ?

— C'est un monsieur qui demande à vous parler ! hurla Cunégonde d'une voix glapissante.

— Allons ! elle est sourde, pensa René. Tant mieux ! elle n'aura peut être pas entendu parler de ce qu'ils appellent tous l'*Affaire Morisset*.

— Oui, oui, j'entends bien, grommela la vieille. Eh bien, qu'il entre.

— Le voilà ! fit Cunégonde, et elle montrait le jeune homme à l'octogénaire, qui dirigea vers lui ses yeux morts et son chef tremblant.

Cunégonde, voyant sa mission remplie, se retira en traînant ses sabots usés sur le carreau de brique de la pièce.

— Madame, dit René lorsqu'il se vit seul, et d'une voix dont il forçait l'intonation, je viens vous demander un renseignement.

— Demander... quoi ? interrogea madame Faran d'un ton qui semblait dire : — Vous pouvez bien me demander tout ce que vous voudrez, vous n'aurez rien.

— Un renseignement ! reprit René à tue-tête.

— Ah !... et sur quoi ?

— Vous rappelez-vous avoir, autrefois, logé chez vous, dans votre maison, une dame appelée madame Morisset ?

— Quelle dame ? demanda la vieille.

— Madame Morisset, veuve Morisset.

— Morisset, Morisset, grommela madame Faran, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Une jeune dame, à cette époque, avec deux enfants.

— Qu'est-ce qu'elle faisait ?

— Elle était ouvrière, ouvrière en dentelles.

La vieille darda ses petits yeux sur son interlocuteur, puis rentra son long cou, comme un escargot dont on a touché les cornes, et garda le silence.

Evidemment, elle fouillait dans ses souvenirs; et, devant ce débris où l'intelligence paraissait à peu près éteinte, il se demandait avec effroi, si la mémoire aurait survécu.

Après deux longues minutes, pendant lesquelles ses lèvres avaient marmotté d'une façon désordonnée sans émettre l'apparence d'un son quelconque, elle redressa la tête, rallongea le cou... et répondit :

— Morisset... Quand ça ? Pourquoi ça ?

— Il y a longtemps ! reprit René : quinze ou seize ans au moins, peut-être davantage. Elle avait deux enfants, un garçon, une fille.

— Vous disiez tout à l'heure une dame, répliqua la vieille, qui n'avait probablement entendu distinctement que le dernier mot.

— Oui, oui ! fit avec la tête René découragé.

— En effet, il y a longtemps, très longtemps, une femme... pas grand'chose de bon... Je me rappelle... Elle ne m'a pas payée, elle me devait deux mois, trente francs... Oui monsieur, trente francs !

Et sa voix tremblait encore de colère au souvenir de cette dette impayée.

— Elle n'est plus ici, elle est partie sans me payer. Je l'ai chassée, la coquine ! elle n'avait rien. J'ai saisi ses effets... la voleuse ! Ils ne valaient rien ! La vente n'a produit que dix francs. C'est vingt francs qu'elle me redoit... Oui, oui, je me rappelle bien !... Elle aura mal tourné... Est-ce que vous me les apportez ?

— Quoi ?

— Mes vingt francs !

René regardait avec stupeur ce cadavre desséché où ne vivait plus que l'avarice, cet être qui se rappelait avec colère qu'on lui redevait vingt francs, et qui avait fait saisir, jeter sur le pavé, une malheureuse femme avec ses deux enfants.

— Elle disait qu'elle avait été malade, pendant ces deux mois-là, qu'elle n'avait pu travailler... Il y a l'hospice pour les malades et les gueux ! Si on les écoutait... mais je ne l'ai pas écoutée...

— Savez-vous d'où elle venait ? interrompit René.

— Vous dites ?

— D'où elle venait, où elle vivait avant de venir chez vous?

— Je ne me rappelle pas! fit la vieille femme d'un air indifférent et grognon. Est-ce que vous la connaissez? Dites-lui qu'elle me paye mes vingt francs, avec les intérêts... Si vous êtes honnête, il faut le lui dire... Avec les intérêts, vous entendez bien?

René, absolument écœuré, allait se retirer. Il voulut tenter un dernier effort.

— Puisque vous avez saisi ses effets, vous reste-il quelque chose lui ayant appartenu?

— Non! répliqua la vieille. J'ai tout vendu. Des nippes... des langes d'enfant! Mais on m'a volée, c'est sûr... ça valait plus de dix francs!

— Ainsi, il ne vous reste rien?

Madame Faran, après un instant de silence, s'agita, et, regardant de son mieux son visiteur, un éclair d'intelligence parut passer dans ses petits yeux rouges.

— Est-ce que vous voudriez acheter?

— Oui, je donnerais du moindre objet lui ayant appartenu, cinq cents... mille francs!

— Cinq cent mille francs! répéta la vieille.

— Non. Mille francs!

— Ah! mille francs! Montrez-les!

René ouvrit son portefeuille, tira un billet de mille francs et le fit passer sous ses yeux.

— Oui, oui! Je vois. Ce n'est pas un faux billet?

Elle le palpa de ses doigts tremblants, le regard étincelant sous ses lunettes.

Puis elle se leva et se tint debout.

— Cunégonde, Cunégonde! glapit-elle.

La paysanne efflanquée montra sa figure dans l'entrebâillement de la porte.

— Venez ici. Donnez-moi le bras! Qu'est-ce que vous mangez?

La domestique s'était approchée et lui tendait le bras. La vieille promena ses doigts sur les joues creuses de la pauvre créature, laquelle ne mangeait absolument rien, ce qui, d'ailleurs, paraissait devoir être son habitude.

— Conduisez-moi au grenier.

Elle s'arrêta.

— Non, dit-elle, allez-y toute seule... je reste avec ce monsieur. Voici la clef. A gauche, en entrant, vous trouverez une malle, en peau; vous la descendrez ici.

Cunégonde sortit. Madame Faran retomba dans son fauteuil.

René était palpitant d'impatience et d'espoir.

Un objet ayant appartenu à sa mère à cette époque!

Qu'allait-il lui apprendre ? Et lui apprendrait-il seulement quelque chose ?

Cinq minutes après, Cunégonde rentrait, portant à la main, par son anse de cuir, une de ces malles-valises où les femmes mettent en voyage les objets délicats de toilette.

— Voilà, monsieur! dit madame Faran. Voilà ce qui me reste... Elle est en très bon état.

La malle était en lambeaux, couverte de poussière et de toiles d'araignée, sans serrure, fermée à l'aide d'une corde mal nouée.

— Et vous êtes sûre qu'elle vient de madame Morisset ?

— Oui, oui. Je n'ai jamais acheté de malle. C'est à elle.

René la regardait et remarquait plusieurs de ces bulletins imprimés que les Compagnies de chemins de fer ou les Entreprises de diligences collent sur les bagages des voyageurs.

Il eut un moment d'espoir.

— Ces bulletins y étaient ? dit-il.

— Les bulletins ? Oui, c'est quand mon fils voyageait. Il allait souvent à Saumur... Il s'en servait... C'est pour cela que je ne l'ai pas vendue.

En effet, les bulletins portaient les mentions : *Angers-Saumur* : — *Saumur-Angers* ; et rien d'autre.

Peu importait.

Il prit la malle à la main, et se dirigea vers la porte, laissant le billet de mille francs à la vieille qui le palpait toujours avec une certaine défiance, et lui cria une dernière fois :

— Si vous connaissez madame Morisset, dites-lui qu'elle m'envoie mes vingt francs !

Un quart d'heure après, René, dans sa chambre d'hôtel, enfermé seul, inspectait la malle.

Elle était vide et ne disait rien.

Cependant, avec de l'eau, lentement, en usant de précautions infinies, il lava et détacha les bulletins portant l'indication de Saumur et d'Angers.

Sous l'un de ces bulletins apparut enfin un autre bulletin, évidemment antérieur, qu'on avait essayé de déchirer, mais dont il restait encore quelques lambeaux portant les lettres N..TES.

— Nantes ! murmura René. Ce doit être Nantes ! La vieille femme a dit que son fils allait de Saumur à Angers, d'Angers à Saumur... mais non à Nantes. Ma mère aurait donc habité Nantes avant de venir ici, ou aurait passé par Nantes.

Il visita encore l'intérieur de la valise. Nulle indication.

Cependant, vers le milieu du couvercle, en dedans, se trouvait un carré de papier gris, où rien n'était écrit.

René reprit son lavage, comme il avait déjà fait pour les bulletins. Le papier s'éraillait lentement. Bientôt il aperçut des caractères qui apparaissaient sur un autre papier que le premier recouvrait et dissimulait.

Celui-là devait avoir été rouge.

Il redoubla de patience et de précaution, et, au bout d'un quart d'heure, il put déchiffrer :

KERMOYSAN

Layetier-Emballeur

RENNES

— Enfin ! dit-il en se relevant pâle et la sueur au front. C'est de là que vient la malle. C'est à Rennes qu'elle a été achetée. C'est de Rennes que venait ma mère, en passant par Nantes !

XXXVI

DEUX ACTES DE NAISSANCE.

René se sentait plein d'espoir, bien qu'il ne se dissimulât pas sur quel faible indice reposait cet espoir, et combien était fragile l'échafaudage de ses suppositions.

D'abord était-il absolument certain que cette malle eût appartenu à sa mère? Madame Faran, la vieille avare, ne pouvait-elle l'avoir trompé, pour lui extorquer ce billet de mille francs dont la vue avait presque ranimé les flammes de la jeunesse dans ses yeux morts.

Ensuite, ne pouvait-il se faire, en admettant que la valise de voyage eût réellement appartenu à madame veuve Morisset, que la pauvre femme l'eût achetée d'occasion, auquel cas, les indications relevées par lui, surtout celles donnant le lieu d'origine, n'auraient plus aucune valeur.

Cependant, il y avait pour lui un fait désormais acquis, incontestable : c'est que ni lui, ni sa sœur Claire n'étaient nés à Angers.

Madame Faran avait parlé de sa locataire comme ayant toujours eu deux enfants, un garçon et une fille ; donc ils vivaient déjà lorsqu'elle était venue se fixer rue des Lis ; donc ce logement, ayant été suivant toute probabilité son premier, lors de son arrivée dans le chef-lieu de Maine-et-Loire, il n'avait plus qu'à reporter ses recherches dans une autre ville.

Laquelle?

Il n'avait pas le choix.

Sa découverte lui en nommait deux : Nantes, où elle

n'avait fait probablement que passer ; Rennes, d'où elle était partie... peut-être, car tout était problématique dans cette mystérieuse affaire.

— J'irai à Rennes, se dit-il aussitôt.

Puis, il réfléchit.

— Mais pourquoi ne m'arrêterais-je pas à Nantes d'abord ? Je ne puis négliger aucun des anneaux à l'aide desquels il me sera possible de reconstituer le passé, si je suis réellement dans la bonne voie. N'eût-elle séjourné que vingt-quatre heures à Nantes, je dois essayer de m'en assurer. Mais comment ?

Aller, à vingt ans de distance, rechercher si une jeune femme se faisant appeler madame Morisset, avec ou sans mari, car son père vivait à cette époque, avait habité cette grande ville où passent tant d'étrangers, était impossible.

A qui s'adresser ? Et qui se rappellerait un détail si insignifiant pour tous, excepté pour lui.

La police seule peut faire de semblables enquêtes, et encore bien des fois n'aboutissent-elles pas ?

Or, lui qui ne voulait, qui ne devait pas se servir de la police, et qui ne possédait aucun de ses moyens d'investigation, perdrait son temps à tenter une entreprise évidemment sans résultat.

Il en revint donc à son premier raisonnement.

— Puisque ni moi, ni ma sœur nous ne sommes nés à Angers, peut-être sommes-nous nés, l'un et l'autre, ou l'un des deux, dans la ville que ma mère a habitée précédemment. Si cette ville est la ville de Nantes, je relèverai la trace de nos naissances sur les registres de l'état civil. Le nom de Morisset ne s'y trouvera pas, naturellement ; mais si je rencontre les prénoms exacts, je suivrai cette piste, et elle devra me conduire à la vérité.

Ceci bien établi dans son esprit, il prit, le soir même, le dernier train pour Nantes, et le lendemain, aussitôt arrivé, il se rendit à la mairie.

Là, n'ayant point de recommandation près du maire, comme à Angers, il ne pouvait demander à visiter, à feuilleter les registres.

Il s'y prit donc autrement.

Il demanda carrément à l'employé de vouloir bien lui donner les deux extraits de naissance de René-Frédéric et de Frédéricque-Claire Morisset, nés, le premier, le 18 avril 1850, et la seconde, le 9 janvier 1852.

L'employé prit la note des noms et les dates exactes et le pria de repasser le lendemain.

Quand René revint au bureau de la mairie, à l'heure

indiquée, le cœur lui battait avec une violence extrême, bien qu'il ne s'attendît qu'à un résultat négatif.

— Mes deux extraits sont-ils prêts? fit-il d'une voix assez ferme, néanmoins, en s'adressant à l'employé auquel il avait déjà parlé.

L'employé, qui écrivait, releva la tête et le reconnut.

— Ah ! c'est vous, monsieur ! répondit-il. Je vous attendais. Vos indications étaient inexactes, car je n'ai rien trouvé aux dates indiquées.

Cette réponse ne surprit point René, puisqu'elle était inévitable.

Tout dépendait maintenant des réponses qui seraient faites aux questions qu'il allait poser, d'après le plan conçu par lui.

— Comment, s'écria-t-il l'air très étonné, vous n'avez pas trouvé les actes de naissance de René-Frédéric et de Frédéricque-Claire au 18 avril 1850 et au 9 janvier 1852? Je suis pourtant bien sûr de mes dates et des noms, puisqu'il s'agit de moi et de ma sœur.

— Pardon, monsieur, répliqua l'employé : il y a bien aux dates indiquées l'acte de naissance d'un enfant du sexe masculin des noms de René-Frédéric et d'une enfant du sexe féminin des noms de Frédéricque-Claire, mais le nom de famille est Penhoël, et nullement Morisset, ce qui ne se rapporte pas du tout.

En entendant ces mots, René était devenu très pâle.

— Penhoël, reprit-il vivement, mais oui, c'est cela, c'est Penhoël. Que me parlez-vous de Morisset ?

— C'est vous, monsieur, qui en avez parlé. Voici votre note.

— Excusez-moi, reprit René, après avoir fait semblant de relire le papier que lui présentait son interlocuteur, vous avez raison et moi aussi. Nous sommes victimes d'une étrange distraction. Je venais de rencontrer un ami d'enfance du nom de Morisset, et j'ai dit machinalement ce nom, paraît-il, au lieu du mien qui est Penhoël.

Cette explication fut donnée d'un air si naturel par René, qui avait préparé d'avance tout ce qu'il devait dire, que l'employé en fut dupe, daigna sourire de cette distraction qui lui parut « bien bonne ! » et lui promit de préparer les deux extraits pour le lundi suivant, car cela se passait le samedi dans la journée.

Pendant ces quarante-huit heures d'attente, le jeune homme eut la fièvre : il ne pouvait tenir en place. Touchait-il enfin au but ? Sa ruse serait-elle couronnée de succès ?

Si les prénoms de la mère et du père répondaient aux prénoms des enfants, il était probablement en possession de la vérité.

Or, c'est ce qu'il saurait dès qu'il aurait les extraits sous les yeux, donnant tous les détails nécessaires.

On voit que son idée, pour être simple, était fort logique, et que, dans l'ignorance et l'impuissance où il se trouvait, il avait pris le seul moyen qui pût lui donner un résultat sérieux.

Maintenant, il n'aurait qu'à rechercher la trace de la famille Penhoël, pour continuer une enquête positive, et ce serait relativement facile.

Enfin, le jour si ardemment attendu se leva, puis l'heure vint de se rendre au bureau de l'état civil, et l'employé lui remit les deux extraits légalisés par la signature du maire.

René n'osa les lire là. Il n'y jeta pas même les yeux.

Son émotion était trop forte. Tout le monde s'en serait aperçu. D'ailleurs il voyait trouble.

Il s'élança dans la rue, gagna son hôtel, se renferma dans sa chambre à double tour, étala les deux pièces officielles sur une table et s'assit devant.

Pendant plus d'un quart d'heure, il ne put même les lire.

Ses oreilles bourdonnaient, ses yeux lui refusaient leur usage. Il tremblait de tous ses membres.

Quelle horrible déception, s'il allait constater que les autres renseignements ne concordaient pas.

Cette faiblesse finit par disparaître.

Il invoqua le nom de Caroline, il évoqua sa charmante figure. Il l'entendit lui criant : Courage ! je t'attends !

Sa résolution lui revint, et il lut ce qui suit :

« Du dix-huit avril mil huit cent cinquante, à midi, acte de naissance de René-Frédéric, lequel nous a été présenté, et que nous avons reconnu être du sexe masculin, né, ce matin, à deux heures, chez ses père et mère, rue du Port, 57.

» Fils de Louis-René de Penhoël, lieutenant au 21e régiment d'infanterie, âgé de vingt-sept ans, et d'Anne-Désirée de la Villepreux, son épouse, âgée de vingt-deux ans, mariée à Rennes le vingt-quatre juin mil huit cent quarante-neuf, ladite déclaration faite par le père de l'enfant, et en présence de MM. Pierre Morlaud, négociant, âgé de trente-cinq ans, né à Nantes, rue de l'Octroi, 29, et Charles Pitois, artiste peintre, âgé de vingt-trois ans, né à Ancenis, demeurant à Nantes, rue Basse, 37 ; lesquels témoins ont signé avec le père et avec nous, maire, etc., etc.

» Signé : LOUIS RENÉ DE PENHOEL,
MORLAUD, PITOIS, etc. »

« Du 9 janvier mil huit cent cinquante-deux, à onze heures, acte de naissance de Frédéricque-Claire, laquelle nous a été présentée et que nous avons reconnue être du sexe féminin, née hier à sept heures du soir, chez ses père et mère, rue du Port, 57.

» Fille de Louis-René de Penhoël, lieutenant au 21e régiment d'infanterie, âgé de 29 ans, et d'Anne-Désirée de la Villepreux, son épouse, âgée de 24 ans, ladite déclaration faite, etc. »

Les espérances de René étaient dépassées. Son plan avait réussi, réussi pleinement, bien au delà de ce qu'il avait jamais rêvé.

Tout concordait : non-seulement les prénoms des deux enfants et les dates de leur naissance, mais encore les prénoms de son père et de sa mère, leur âge, le grade de lieutenant d'infanterie, le régiment même, la date du mariage... tout... tout !

Là devait être, là était la vérité. Ils étaient les enfants de Louis-René de Penhoël et d'Anne-Désirée de la Villepreux.

Il s'appelait Penhoël !

Il avait un nom enfin, un nom honorable.

Une inquiétude sourde, mais persistante disparaissait devant ces papiers sauveurs.

Il était, ainsi que sa sœur, enfant légitime.

Car, au fond, devant les réticences de sa mère, il avait toujours craint, quoi qu'il fît pour ne pas se l'avouer à lui-même, que sa mère séduite, abandonnée, ne les eût conçus tous les deux hors mariage.

Certes, il ne l'en eût pas moins aimée, estimée, au contraire ! Certes, il n'en aurait pas moins levé le front haut, dans la société, sachant bien qu'on n'est jamais que le fils de ses œuvres ; mais, cependant, depuis qu'il aimait Caroline, depuis qu'il rêvait d'être un jour l'époux de mademoiselle Dartois, il redoutait de découvrir de ce côté une nouvelle complication ou une nouvelle infériorité.

Il n'en était rien. Le nom de Penhoël était un nom breton, qui sentait l'aristocratie, comme le nom de sa mère, Anne-Désirée de la Villepreux.

Il était de bonne et grande famille.

Il saurait conquérir le reste.

Hélas ! pourquoi Claire n'était-elle pas là pour partager sa joie, son bonheur ?

Puis, pourquoi sa mère leur avait-elle caché avec tant de soin une origine qui ne pouvait que les flatter et les enorgueillir ?

Comment, noble, veuve d'un noble, avait-elle vécu toujours dans l'isolement et la pauvreté, gagnant péniblement sa vie par le travail de ses mains ?

Devant ces questions, l'horizon si resplendissant redevint sombre tout à coup, et René comprit qu'il n'était qu'au début de sa tâche, qu'il n'en avait rempli que la partie la plus facile et la plus simple, que le problème sinistre restait encore tout entier.

XXXVII

UN ACTE DE MARIAGE.

Une autre question restait à résoudre aussi. Il s'agissait de démontrer que madame veuve Morisset était bien la même personne que madame de Penhoël.

Or, comment faire cette preuve ? Et, s'il ne pouvait la faire, à quoi lui servirait sa découverte, où serait pour lui-même la certitude, la certitude absolue ?

Les papiers contenus dans la cassette qui avait disparu après l'assassinat de la pauvre femme contenaient évidemment cette preuve.

Sans eux, que faire ?

Après tout, il n'avait que des probabilités et des vraisemblances.

Les faits retrouvés par lui concordaient merveilleusement avec les indications incomplètes qu'il tenait de sa mère, mais de là à pouvoir affirmer, démontrer légalement qu'il s'appelait René de Penhoël, que madame Morisset était madame de Penhoël, née de la Villepreux ; de là même à le croire, sans aucune arrière-pensée d'erreur possible, ou de confusion de faits analogues s'appliquant à d'autres personnages, il y avait un abîme.

Aussi, au lieu d'écrire à M. Dartois :

« J'ai trouvé ! j'accours ! »

Il résolut de pousser l'enquête plus loin, par lui-même, avant d'en rien dire à ceux qu'il aimait, de peur de leur causer une fausse joie, suivie d'une affreuse déception.

Les éléments de cette nouvelle enquête, par exemple, ne manquaient plus.

Il avait désormais un fil conducteur, des noms de gens connus ou faciles à retrouver, près desquels il pouvait s'informer, et d'abord les noms des témoins mentionnés aux deux actes de naissance.

Parmi ces noms, il avait remarqué celui de M. Morlaud, négociant, 29, rue de l'Octroi.

Il se rendit incontinent à cette adresse, et lut avec une joie profonde sur une enseigne, au numéro indiqué, le nom de

MORLAUD ET Cie

en immenses lettres dorées sur fond noir.

C'était une maison de dépôt et consignations pour la marine.

Il demanda M. Morlaud, et on le mit en face d'un homme d'environ cinquante-cinq ans, qui le reçut avec la plus grande affabilité.

René avait bâti dans son esprit une fable vraisemblable pour justifier ses questions, en ayant bien soin de ne pas se présenter comme le fils probable de ceux sur le compte desquels il venait interroger et de cacher l'intérêt direct qu'il prenait à cette affaire.

— Monsieur, dit-il à M. Morlaud, je suis parent assez éloigné, par alliance, de M. de Penhoël, jadis officier d'infanterie en garnison à Nantes. Les deux branches de la famille avaient cessé toutes relations et s'étaient perdues de vue. Aujourd'hui, par suite d'un héritage inattendu et de questions d'intérêts à régler entre nous, j'aurais besoin de savoir ce que sont devenus M. et madame de Penhoël, ainsi que leurs enfants, et comme je sais que vous avez été un des témoins lors de la naissance de ces derniers, j'ai pensé que vous pourriez me donner les renseignements qui me manquent.

— En effet, répondit M. Morlaud, Penhoël, le lieutenant Penhoël... Il y a de cela une vingtaine d'années, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Oui, oui, je me rapelle... Il avait une femme charmante et toute jeune !

— C'est cela.

— Eh bien, que désirez-vous savoir ?

— Je viens de vous le dire. Ce qu'ils sont devenus, et surtout ce que sont devenus leurs enfants, dans le cas où les parents seraient morts, comme j'ai lieu de le craindre.

— Ma foi, mon cher monsieur, il me serait difficile de vous satisfaire. Je connaissais fort peu M. et madame de Pen-

hoël. Nous étions voisins, car vous voyez d'ici, à l'angle de la rue de l'Octroi et de la rue du Port, la maison qu'ils habitaient à cette époque. Je me rencontrais quelquefois au café, avec le lieutenant Penhoël, mais nous n'avions pas de relations suivies. Il était militaire ; mon commerce m'absorbait et m'absorbe. Il me pria de l'accompagner à la mairie pour lui servir de témoin, lors de la naissance de ses enfants, avec un de mes amis qu'il ne connaissait pas, et que je requis pour la circonstance, et c'est tout.

— Ah ! fit René, profondément déçu, mais ils ont quitté Nantes... vers 1853, je pense.

— En effet, le lieutenant partit avec son régiment pour la Crimée, et sa femme, peu de temps après, quitta aussi la ville..., du moins, je ne l'ai jamais revue.

— Pour Angers, n'est-ce pas ? s'écria vivement René.

— Ma foi, je l'ignore. Je crois que M. de Penhoël fut tué devant Sébastopol. On en parla à cette époque ; mais je ne me rappelle même pas si madame de Penhoël quitta la ville avant ou après cette fâcheuse nouvelle.

— Et vous ne savez pas où elle est allée ?

— Non. Je ne la fréquentais pas. Elle vivait assez retirée, du reste.

— Elle avait deux enfants, n'est-ce pas ?

— Certainement, un garçon et une fille.

— Et vous ne savez personne qui pourrait me renseigner plus amplement ?

— Non. Le lieutenant et sa femme vivaient dans un autre monde que moi, et, je vous le répète, en plus, leurs relations, autant que j'en pus juger, étaient peu nombreuses et peu étendues.

— Ils étaient de Rennes ou tout au moins d'origine bretonne ?

— Je le crois ; il me semble me rappeler qu'ils s'étaient mariés à Rennes, qu'ils en venaient... A coup sûr le régiment du lieutenant avait son dépôt à Rennes.

— Je vous remercie, monsieur, conclut René, constatant qu'il ne tirerait rien de plus de M. Morlaud.

— Je regrette de ne pouvoir vous renseigner mieux et davantage, mais ils n'étaient point du pays, et les militaires vivent entre eux, sans se mêler beaucoup à la population... Je ne pense donc pas que personne ici puisse vous donner des réponses plus complètes et plus satisfaisantes, surtout après vingt ans écoulés. Le mieux serait de vous adresser au ministère de la guerre, à Paris, et je suis étonné que vous n'y ayez pas songé.

En effet, c'eût été là le plus simple, certes, et c'est là que

René comptait s'adresser à son retour ; mais il savait d'avance qu'il n'y apprendrait qu'une chose, la date de la mort de son père, tué devant l'ennemi, et nullement ce qu'était devenue sa veuve, dont la trace devait s'être perdue depuis qu'elle avait pris un faux nom, si madame Morisset et la veuve du lieutenant étaient bien la même personne, ainsi qu'il le croyait fermement.

Le recours au ministère de la guerre, dans ces conditions, lui paraissait la démarche la moins urgente, car elle ne lui prouverait pas qu'il était le fils de Louis-René de Penhoël, et comme il était sûr de pouvoir toujours s'y adresser, il réservait cette démarche pour le moment de son retour à Paris.

Ce qu'il fallait, d'abord, c'était reconstruire le passé, retrouver la famille, soit de sa mère, soit du lieutenant, et, par elle, être fixé sur la vérité ; car il était impossible que les parents, s'ils existaient encore, ignorassent ce qui s'était écoulé depuis vingt ans.

Il partit donc pour Rennes, afin de s'y procurer copie de l'acte de mariage et de vérifier si M. de Penhoël ou mademoiselle de la Villepreux étaient originaires de cette ville, y avaient laissé leur souvenir et leur trace.

Là, il obtint, sans difficulté, une copie de l'acte de mariage, dont voici les termes :

« Du 24 juin 1849, à midi, acte de mariage de Louis-René de Penhoël, lieutenant au 21e régiment d'infanterie, demeurant à Rennes, rue du Prieuré, 3, né à Saint-Brieuc, le 15 décembre 1823, majeur, fils légitime de Charles-Louis de Penhoël, décédé à Saint-Brieuc, et de Frédéricque-Renée Lobran, décédée en la même ville ;

» Et de Anne-Désirée de la Villepreux, sans profession, demeurant à Rennes, avec son père, cours du Mai, 13, née le 16 juin 1827, majeure, fille légitime de Pierre-Henri, duc de la Villepreux, et de Anna-Julie Kardec, décédée à Rennes le 29 juillet 1847, le père présent et consentant.

» Les actes préliminaires ci-annexés et dûment paraphés sont ceux de naissance des époux, décès du père et de la mère de l'époux, décès de la mère de l'épouse, et extrait des registres de publication de mariage faits et affichés, sans qu'il soit venu d'opposition, en cette mairie et en celle de Saint-Brieuc, les 11 et 18 mai derniers, ainsi que le permis de l'autorité militaire, en ce qui concerne l'époux ; le tout conforme.

» Lecture faite des pièces ci-dessus énoncées et du chapitre VI du titre du mariage du code Napoléon, les époux, le père de l'épouse, interpellés par nous X..., maire de la

commune de Rennes, nous ont déclaré qu'il avait été fait un contrat de mariage ; interpellés par nous de nouveau et séparément, Louis-René de Penhoël et Anne-Désirée de la Villepreux nous ont déclaré, à haute et intelligible voix, se prendre pour mari et femme ; après quoi, en notre salle de mariage et publiquement, en notre mairie, en présence de etc., etc. »

Suivaient les noms des quatre témoins : ceux de Penhoël, officiers dans son régiment ; ceux de mademoiselle de la Villepreux, habitant la ville de Rennes.

L'émotion de René grandissait en lisant ce style barbare.

Ainsi sa mère était fille d'un duc, le duc de la Villepreux, un des noms connus de la Bretagne. A cet égard, nul doute. Et cet homme, ce grand seigneur devait être, était son grand-père.

René avait des éblouissements.

Par son éducation, par ses idées, il appartenait à la démocratie ; ses opinions, ses sentiments le classaient dans le parti républicain, dans le parti populaire, et, certes, il avait en lui un vaste mépris, absolument sincère, des vains titres et des glorioles de la naissance.

Cependant l'homme est ainsi fait que, devant cette révélation, il fut, pour une minute, comme grisé, ébloui à coup sûr.

On a beau avoir le dédain de certaines choses, les blâmer, les combattre, est-il un jeune homme qui, au sortir de l'abaissement profond où René se sentait plongé, n'eût pas ressenti cette joie de se retrouver tout à coup sur les hauteurs des castes sociales les plus aristocratiques.

Lui, qui n'avait pas de nom, la veille, il se voyait tout à coup descendant d'une antique et haute noblesse.

Un moment il crut que le monde lui appartenait.

Cette ivresse ne dura pas. Sa noble nature se révolta bien vite contre cette faiblesse, et le ramena à des sensations plus pures et plus dignes de lui et de son temps.

De tout cet éblouissement, il ne voulut garder, et il ne garda qu'une joie, celle-là légitime et justifiée, la joie de revenir auprès de Caroline et de lui dire :

— Celui que tu as aimé, accueilli, misérable et bafoué, celui que tu étais prête à couvrir de ton nom, après l'avoir couvert de ton amour, celui-là t'apporte aussi un nom qui peut flatter même ta vanité de femme. Pour toi, je suis toujours René, mais pour le monde je suis enfin quelqu'un. Que n'ai-je la fortune, la gloire et le génie en plus ! Je n'aurai jamais assez à t'offrir, à te donner ; je n'aurai jamais rien qui vaille ce baiser que tes lèvres ont déposé

sur mon front, alors que tout m'abandonnait ou me lapidait !

Le duc de la Villepreux devait être connu à Rennes; mais vivait-il encore ?

Il s'adressa au maître de l'hôtel où il était descendu.

— Le duc de la Villepreux ! s'écria l'hôtelier, si je le connais ! Qui ne le connaît ici ?

— Il vit donc toujours ?

— Oui, oui, c'est un beau vieillard, bien conservé, un peu morose, un peu original, mais toujours franc et vaillant.

— Où habite-t-il ?

— A la campagne, à peu de distance. Depuis qu'il est seul, il a quitté la ville, où on ne le voit plus guère, et il vit absolument retiré du monde.

— Depuis qu'il est seul, vous voulez dire depuis le mariage de sa fille.

— Sans doute, monsieur, sans doute ! Il y a de cela quelque vingt ans. Ah ! mademoiselle de la Villepreux a dû avoir une fameuse dot, je vous assure. Le duc était le plus riche propriétaire du département. Avant le mariage de sa fille, il a vendu toutes ses terres, réalisé tous ses biens, mais elle a touché la dot en beaux écus sonnants, et il doit avoir des fonds immenses placés chez des banquiers, ou sur l'État, car il n'a gardé qu'une vieille bicoque, où il vit à présent, et un seul jardinier, disant qu'à son âge et isolé, comme il le serait désormais, il ne voulait plus se casser la tête de l'administration de ses biens. Malheureusement M. de la Villepreux est plus isolé et plus abandonné qu'il ne l'aurait cru, car la mort...

— Oui, je sais... J'aurais besoin de lui parler.

— Ah ! vraiment ! fit l'hôtelier avec une nuance de respect, vous connaissez M. le duc. Vous lui êtes peut-être parent ?

— Parent éloigné... oui.

— Eh bien, monsieur, rien de plus facile que de trouver son habitation... Quant à pénétrer jusqu'à lui, c'est autre chose... Il est fort morose, j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire... Misanthrope... original... excentrique... Ne l'aborde pas qui veut, et n'est pas reçu qui veut... Mais si vous êtes parent... Je ne doute pas... vous le trouverez en grand deuil !...

René interrompit ce flux de parole pour se faire donner l'adresse exacte.

L'habitation actuelle du duc de la Villepreux était à une demi-heure de marche de la ville.

René dut remettre cependant sa visite au lendemain. Il était trop tard pour tenter cette première démarche le jour même.

— Demain, se disait-il palpitant, demain je verrai mon grand'père !

XXXVIII

LE DUC DE LA VILLEPREUX.

A peu de distance de la ville de Rennes, en se dirigeant vers le nord, s'élève une colline verdoyante, à pente douce, couverte d'arbres fruitiers et de plantations de diverses natures, entre lesquelles on aperçoit quelques maisons de plaisance.

C'est là, sur le sommet même du coteau, que se dressait l'habitation du duc de la Villepreux, habitation, en effet, des plus modestes, si modeste qu'on avait peine à se figurer qu'un grand seigneur, aussi riche, le dernier représentant d'une des familles les plus nobles et les plus puissantes de la Bretagne, dont le nom avait été mêlé à tous les grands événements de l'histoire de cette province, eût été la choisir parmi toutes ses immenses propriétés pour en faire le refuge de sa verte vieillesse.

Ce n'était, en réalité, qu'une maisonnette de paysan entourée de quelques mètres de terrain, et qui n'avait jamais dû être destinée au séjour d'aucun membre de la noble lignée des Villepreux.

La vétusté avait lézardé les murailles. Le toit était en fort mauvais état, mal couvert de tuiles moussues, et c'est à peine si l'on devinait sur la façade les traces d'un ancien crépi de plâtre, que le temps avait noirci, puis écaillé.

Quant au jardin, fort petit, nous l'avons déjà dit, il paraissait assez bien entretenu, et se terminait par une grille solide en fer ouvragé.

Le corps de logis n'avait qu'un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée.

Tout cela, à première vue, ne valait pas dix mille francs de bon argent, et, sans la réputation bien établie d'originalité, d'excentricité du vieux gentilhomme breton, personne ne se fût habitué à l'idée d'y voir la demeure de Pierre-Henri, duc de la Villepreux.

Mais l'avarice se joint assez volontiers à la grande richesse, surtout chez les vieillards, et la vue étendue dont on jouissait des fenêtres de cette masure, de même que sa proximité de la ville, justifiaient jusqu'à un certain point le choix que son propriétaire en avait fait, après avoir vendu tous ses autres biens patrimoniaux, résolution non moins extraordinaire, dont on s'était étonné pendant de longues années à plus de trente lieues à la ronde.

Ce fut là, devant cette grille, que René arriva le lendemain, par une belle matinée ensoleillée, soutenu et brisé à la fois par une des émotions les plus violentes qu'il eût encore ressenties depuis qu'il était au monde.

N'était-ce pas là, en effet, suivant toute probabilité, qu'allait se décider sa destinée, qu'il allait apprendre la vérité vraie, retrouver la preuve positive de sa naissance, reconstituer sa personnalité réelle ?

Au moment où il levait la main pour sonner à la grille, il aperçut une espèce de vieux paysan à longs cheveux gris, qui ratissait le sable d'une allée à peu de distance, et il l'interpella :

— N'est-ce pas ici que demeure M. le duc de la Villepreux? demanda-t-il.

Le vieux serviteur redressa la tête et le regarda avec étonnement.

— Oui, monsieur, fit-il.

— M. le duc est-il visible? Je désirerais lui parler.

— M. le duc ne reçoit pas, répondit le paysan, en s'avançant vers la grille, pour se rapprocher de son interlocuteur.

Il avait baissé la voix en parlant et dévisageait le nouveau venu avec une extrême attention.

— J'ai à lui parler cependant, reprit René, et il faut que je le voie.

— Quel est votre nom ?

— Il ne le connaît pas.

— Alors, c'est inutile, répliqua le Breton en secouant la tête.

Tout en causant à travers la grille, René s'aperçut qu'elle n'était point fermée. Il la poussa doucement et se trouva dans le jardin, aux côtés du jardinier qui le regardait toujours, et ne parut pas remarquer cet acte de prise de possession.

C'était évidemment un de ces vieux serviteurs d'autrefois qui poussent dans la maison du maître, y vivent, y meurent, avec le dévouement et la soumission du chien, aimant qui les nourrit, partageant la bonne et la mauvaise fortune, ne comprenant pas qu'ils sont quelqu'un, heureux d'être une chose, et apportant à cette abdication complète une sorte d'abnégation et d'enthousiasme qui la relève et l'anoblit.

— Vous lui direz, reprit René, que je viens au nom de sa fille.

— Elle est morte, interrompit le Breton avec un tremblement dans la voix.

— Et pour lui parler d'elle, ajouta René.

— Il ne vous recevra pas !

Cette réponse fut faite avec une émotion visible.

— Cependant, insista René, je ne m'en irai pas que je n'aie vu votre maître, dussé-je rester à sa porte jusqu'à demain.

— Ah ! fit le domestique, dont les yeux bruns ne quittaient plus le jeune homme.

Il réfléchit un instant, paraissant en proie à une grande incertitude.

Enfin, il secoua la tête, par un geste qui paraissait lui être familier, se rapprocha encore de René, et lui dit rapidement à l'oreille :

— Tenez ! vous le trouverez là, derrière ces buissons de lilas, devant la maison. Il y prend le soleil tous les matins, à cette heure-ci. Ne lui dites pas que vous m'avez vu.

Le vieux serviteur se dirigea rapidement vers un autre point du jardin.

René ne se le fit pas répéter deux fois.

En quelques pas, il gagna le massif de lilas, le tourna, et se trouva en face d'un autre vieillard, âgé de soixante-quinze ans environ, grand, sec, le front dégarni, mais le derrière du crâne entouré d'une couronne de cheveux blancs comme la neige, aux traits anguleux, le nez recourbé en bec d'oiseau de proie, la bouche dure, l'œil petit, gris clair, doué d'une mobilité et d'un éclat extraordinaires, le menton fortement accusé.

Il ne portait point de barbe, était d'une extrême pâleur et marchait d'un pas lent, les mains croisées derrière le dos, droit comme un I, malgré l'âge, arpentant avec une lenteur méthodique l'étroit espace qui séparait la maison de la touffe de lilas.

Il avait la tête nue.

Son costume, d'une extrême simplicité, était strictement noir.

Au bruit des pas de René sur le sable qui craquait, il se retourna vivement.

A la vue d'un étranger, il s'arrêta et fronça ses épais sourcils blancs, mais sans dire un mot.

— C'est à M. le duc de la Villepreux que j'ai l'honneur de parler? balbutia René, troublé par l'aspect glacé de ce vieillard qui faisait penser aux statues de pierre sculptées, sans doute, sur les tombes de ses ancêtres.

— Oui, monsieur. Que me voulez-vous? Comment êtes-vous ici? Je ne reçois personne. Yvon le sait.

— La grille était ouverte... je suis entré... et...

— Et vous voilà; je le vois bien! Encore une fois, que voulez-vous? Parlez-vite, et partez; ou plutôt, partez d'abord; car je ne vous connais pas, et je n'ai rien à entendre de vous.

— Je crois que vous vous trompez, monsieur le duc; j'ai des communications extrêmement importantes à vous faire.

Le duc haussa les épaules.

— A moi? Non!

— Il s'agit d'intérêts si graves...

— J'ai réglé tout ce qui me touche... Je suis chez moi, et je veux la paix. Laissez-moi.

Et le vieillard lui tourna le dos.

— Il s'agit de mademoiselle de la Villepreux, de madame de Penhoël et de ses enfants, ajouta René précipitamment.

Le duc fit volte-face et lança au jeune homme un regard presque terrible de ses yeux clairs.

— Ah! vraiment! fit-il.

Il étudiait maintenant le jeune homme avec une curiosité ardente, et René se sentait rougir, pâlir, palpiter sous ce regard éclatant et froid comme l'acier, qui semblait vouloir fouiller jusqu'au fond de son cœur.

Il y eut une minute de silence, puis le vieillard se dirigea vers la maison et pénétra dans une pièce, au rez-de-chaussée, dont la porte était ouverte.

René l'avait suivi et pénétra derrière lui dans cette pièce dont l'ameublement somptueux contrastait avec l'aspect misérable de la maisonnette vue de l'extérieur et paraissait témoigner de tout un passé de splendeur.

Le duc s'assit lentement dans un vaste fauteuil; René resta debout.

Cet accueil lui faisait froid, le démoralisait.

Il avait compté être ému, mais bien différemment. La force de parler lui manquait. Il avait presque peur de ce vieillard rude, à la parole sèche, aux mouvements brusques

et compassés à la fois, dont pas un trait, pas une ligne, n'exprimait la sympathie et ne l'attirait; qui pouvait être frappé par une grande douleur, sans doute, mais que cette douleur avait pétrifié.

Comment aborder la question qui lui tenait au cœur, et qui était une question du cœur, avec cette statue, dont le cœur semblait absent, et dont les yeux à flamme claire le tenaient à une distance incommensurable.

— Monsieur, reprit le duc lorsqu'il se fut installé dans son fauteuil et sans faire signe à René de s'asseoir, Yvon est né chez moi; voilà soixante ans que je le connais et qu'il me sert; je le chasserai tout à l'heure, pour n'avoir pas fait bonne garde; mais, puisque vous avez forcé la consigne, puisque vous êtes là, puisque vous croyez avoir à me faire des révélations importantes sur mademoiselle de la Villepreux, ma fille, parlez; seulement, parlez vite et clairement. Je vous écoute.

En ce moment, René avait plutôt envie de fuir que de parler.

Il était venu, comme on vient auprès d'un ami, pour lui raconter sa position, pour lui dire sa vie, pour lui expliquer ses recherches, pour lui exposer ses suppositions, pour lui dire : Suis-je l'enfant de votre fille? Suis-je votre enfant? et il n'osait plus.

Cependant, il était trop avancé pour reculer. Cette démarche était décisive.

M. de la Villepreux était bien le père de madame de Penhoël, et il croyait bien que madame de Penhoël était la même femme que madame Morisset, sa mère.

Après une seconde d'hésitation, il commença donc le récit de la mort de sa mère, du procès qui s'en était suivi, des révélations qui en étaient résultées pour lui.

Il expliqua comment il avait appris que sa mère portait un faux nom ; comment les papiers qui contenaient les preuves de sa véritable naissance avait disparu à la suite de l'assassinat de la malheureuse femme; comment sa sœur Claire, arrêtée, jetée à Saint-Lazare, n'avait plus été retrouvée; comment, pauvre orphelin, sous le coup de suspicions infâmes, monstrueuses, il cherchait à établir sa véritable individualité pour venger sa mère et sa sœur, pour reprendre dans la société la place à laquelle il avait droit; comment toutes les indications de sa mère correspondaient à celles qui lui avaient révélé le nom de Penhoël et de la Villepreux.

A mesure qu'il s'avançait dans son récit, il s'animait, il s'échauffait, s'attendrissait, se passionnait.

Il termina en s'écriant :

— Je viens vous demander, monsieur, d'éclairer les ténèbres où je me débats en vain ; je viens vous demander un nom, une place au soleil ; je viens vous demander de m'aider à punir le meurtrier de votre fille, si c'est bien d'elle qu'il s'agit, comme tout l'indique ; je viens vous demander de m'aider à retrouver une sœur, ou ceux qui l'ont frappée ; je viens vous demander si je suis votre petit-fils, si vous voulez que je réchauffe votre vieillesse, et que je vous redonne une famille comme vous m'en redonnerez une.

En parlant ainsi, René avait des larmes dans les yeux et dans la voix. Il tendait des mains suppliantes au vieillard ; il s'était presque incliné à ses genoux.

Le duc avait tout écouté impassible, sans un geste, sans un mot, fixant sur celui qui parlait ses yeux gris où l'on ne pouvait rien lire.

Quand René se tut, le duc de la Villepreux se leva lentement, tout d'une pièce.

— Monsieur, dit-il, d'une voix où rien ne tremblait, à toute cette histoire, je n'ai que deux mots à répondre : mademoiselle de la Villepreux, madame de Penhoël, est morte, il y a quinze ans, et, depuis ce temps, je porte son deuil !

— Ainsi... balbutia René bouleversé.

— Ainsi, monsieur, vous m'avez fait perdre inutilement une heure à écouter le récit de votre petit roman, assez bien conçu d'ailleurs.

Et d'un geste, il montra la porte à René, qui sortit chancelant sous l'écroulement de toutes ses espérances.

XXXIX

RETOUR A PARIS.

La déception pour René était affreuse.

Il avait cru toucher au but, et il s'en trouvait plus éloigné que jamais !

Maintenant, y avait-il un espoir quelconque d'y atteindre ?

Le seul fil qui pût le conduire à la vérité venait de se briser entre ses mains.

Où s'adresser ? A qui s'adresser désormais ?

Quel moyen employer pour retrouver la trace du passé, et le reconstituer ?

Il avait usé du moyen unique qui fût à sa portée, et, du moment où les indications relevées par lui, indications si concordantes et si positives, n'aboutissaient qu'au néant, comment eût-il conservé une lueur d'espoir ?

Depuis qu'il avait cru en sortir, sa position lui paraissait plus affreuse.

L'espoir parti, il ne lui en restait plus que l'horreur.

Était-il donc condamné à demeurer éternellement sans nom, ainsi qu'un paria, au milieu d'une société dont toutes les avenues lui seraient fermées ?

Devrait-il subir toujours la torture de l'abominable suspicion de parricide qui, en somme, pesait sur lui ?

Fallait-il renoncer à savoir ce qu'était devenue Claire, sa sœur ; à retrouver au moins la preuve de sa mort, de telle sorte qu'il pût la pleurer avec toute l'amertume de la séparation éternelle, il est vrai, mais aussi avec la résignation qu'elle inspire peu à peu aux survivants ?

Et sa mère, sa mère lâchement assassinée, il ne la vengerait donc jamais ? Jamais il ne connaîtrait l'assassin, celui qui lui avait ravi d'un coup toutes les joies, tous les bonheurs, sa place dans la vie et jusqu'à son honneur !

Quant à Caroline, c'était bien fini.

Frappé comme fils, frappé comme frère, frappé comme amant, il n'était pas un point sensible de l'être humain qui, en lui, ne fût blessé, douloureux, saignant.

Qu'allait-il lui répondre, à elle qui l'attendait à Paris, qui comptait sur ses efforts et son succès, qui lui avait dit :

— Va me conquérir !

Elle était perdue pour lui, il était perdu pour elle !

M. Dartois ne consentirait point à l'unir à sa fille, et lui-même, René, ne se sentait ni la volonté, ni le courage, si cela eût dépendu de lui seul, de faire partager à la femme qu'il adorait de toutes les forces de son âme, qu'il aimait plus que la vie, le poids écrasant sous lequel il chancelait.

Le cauchemar du suicide hantait son cerveau enfiévré.

Il reculait à l'idée de revoir M. Dartois et de lui dire :

— Je n'ai rien trouvé !

De revoir Caroline et de lui dire :

— Je t'apporte ma défaite, mon impuissance et ma honte !

Il se faisait presque horreur à lui-même.

Puis, son entrevue avec le duc de la Villepreux lui avait laissé comme une sensation de froid mortel et une sorte de terreur.

Il lui semblait qu'il avait parlé à la statue de pierre de Don Juan, à quelque fantôme fatal et sinistre, n'ayant de la vie qu'une fausse apparence.

Madame de Penhoël était morte, il y avait quinze ans !

Donc elle ne pouvait être sa mère.

Cela ne se discutait pas

Mais alors comment se faisait-il qu'aux dates indiquées par sa mère incontestable, il eût retrouvé tous les éléments qui pouvaient lui reconstituer une existence, et, à la suite, une succession d'événements si conformes à ce qu'il connaissait de sa propre vie et de celle de ses parents ?

Il y avait là un problème insoluble, un mystère qui lui paraissait insondable et lui donnait le vertige.

Pendant huit jours, il resta sous le coup de ce découragement, n'agissant plus, essayant de penser le moins possible, n'osant écrire même à M. Dartois pour lui raconter sa déconvenue cruelle.

L'image de Caroline était la seule chose qui hantât son cœur.

Son nom, il le répétait sans cesse, et il lui semblait qu'il

allait mourir, quand il songeait qu'il ne pourrait être à elle, qu'elle ne pourrait être à lui, que les promesses faites à M. Dartois, comme sa propre dignité, lui interdisaient, non pas de l'aimer, certes, — puisque cet amour était entré dans son sang et faisait partie de lui-même, — mais de devenir son époux et d'accepter le sacrifice qu'elle lui eût fait, avec joie, de sa vie entière.

Pourtant, à l'âge de René, le découragement absolu ne peut jamais être une chose durable.

La jeunesse est là qui fournit chaque jour son contingent de forces renouvelées pour recommencer la lutte, entreprendre de nouveaux efforts.

L'activité est une loi des vingt ans.

Les secousses, à cet âge heureux, sont profondes; mais, si elles n'emportent pas sur-le-champ, la vitalité tenace de l'être à son aurore revient au galop.

On a besoin de vivre, et on vit; mais vivre, c'est agir!

Après avoir retourné la question sous toutes ses faces, René comprit que le seul parti à prendre était de se rendre à Paris et de tout raconter à M. Dartois.

— Lui, se disait-il, avec son expérience des hommes et des choses, verra peut-être ce que je n'ai pas vu, comprendra peut-être ce que je ne comprends pas. Peut-être m'indiquera-t-il une autre voie à suivre. La solution que je lui rapporte est négative, il est vrai; mais, du moins, c'est un point de l'immense champ des recherches dont il n'y a plus à s'occuper. Il faut reprendre la tâche d'autre sorte et d'après une autre méthode. Il me guidera.

Puis, il avait besoin de revoir Caroline, d'entendre sa voix, de se baigner dans cette atmosphère de la femme aimée, qui pénètre en vous, vous enivre et vous fortifie pour les combats désespérés.

A cette idée, il oublia tout, ses douleurs et ses angoisses. Il ne sentit plus qu'une chose, c'est qu'il allait se rapprocher d'elle, et ce fut presque avec joie qu'il quitta Rennes, où il était arrivé avec tant d'espoir et d'où il partait aussi peu avancé, moins avancé même que le premier jour.

Il arriva à Paris, le matin, et, quand il se présenta chez M. Dartois, c'était l'heure du déjeuner.

Il n'avait point prévenu de son retour; mais le domestique qui le connaissait, l'introduisit sans l'annoncer dans la salle à manger, où le père et la fille et le jeune Raymond se trouvaient à table.

Caroline faisait face à la porte.

Ce fut donc elle qui l'aperçut la première.

A sa vue, elle se leva toute droite, en retenant un cri de

surprise et d'amour qui vint expirer sur ses lèvres entr'ouvertes.

M. Dartois se retourna et reconnut à son tour le jeune homme.

— Ah ! ah ! fit-il assez tranquillement, vous voilà de retour; déjà ! C'est bon signe. Vous avez réussi ?

— Non, mon père, fit lentement Caroline qui avait lu la vérité dans les yeux de René, avec l'admirable intuition de la femme amoureuse, non, il n'a pas réussi.

Elle alla vers lui, le prit par la main.

— Viens, René, lui dit-elle, tu es ici chez toi.

Et, sur un signe d'elle, le domestique s'empressa d'apporter et de mettre un quatrième couvert.

Pendant ce temps, M. Dartois s'était levé, avait tendu les deux mains à l'arrivant, en ajoutant :

— Vous avez donc échoué dans vos recherches ?

— Oui, monsieur.

— Mais, cependant, il s'est produit un événement quelconque, sans cela vous ne seriez pas revenu si vite.

— Hélas ! il s'est produit ceci : que j'ai la certitude de ne pas trouver...

Le regard de mademoiselle Dartois, qui l'interrogeait avec angoisse, lui fit adoucir la fin de sa phrase.

— Du moins, dans la voie où j'ai cherché jusqu'à présent, ajouta-t-il.

— Ce n'est rien, répliqua le vieux juge, nous chercherons ailleurs et autrement. Mais commencez par manger. Nous causerons après. Le récit d'un homme à jeun et fatigué d'un long voyage, et le récit d'un homme qui sort de table au milieu de ses meilleurs amis, sont deux récits différents. Et, puisque les nouvelles sont mauvaises, prenons des forces et réveillons d'abord notre imagination, continua-t-il en souriant.

Le déjeuner suivit donc son cours.

René était entre Caroline et son père.

Elle le servait; il la voyait. La vie lui parut belle encore, et il se dit qu'elle ne pouvait finir ainsi pour lui.

Caroline, malgré son impatience et son inquiétude, ne lui montrait que ses sourires qui lui disaient :

— Je suis là, je t'aime. Prends courage. Nous triompherons !

Le déjeuner fini, on passa dans le cabinet de M. Dartois; le petit Raymond alla jouer dans le jardin, et le vieux magistrat s'installa dans un fauteuil en disant :

— Parlez. Je vous écoute.

Caroline était restée debout, un peu sur le côté.

— Monsieur, dit René, j'ai fait ce dont nous étions convenus. Je suis allé à Angers. J'y ai acquis la conviction que je n'y étais pas plus né que ma sœur, ma mère et mon père.

Et il détailla les démarches que nous connaissons.

— Bien ! fit M. Dartois. Vous avez procédé avec beaucoup de méthode et d'intelligence. Je n'aurais pas fait mieux. Vous voilà donc parti pour Nantes, grâce aux indications que vous fournissait la malle. Là, qu'avez-vous trouvé ?

— Deux actes de naissance, aux dates indiquées, portant les prénoms de ma sœur et les miens, ceux de ma mère et de mon père, mariés à Rennes en 1849.

— Ah ! fit M. Dartois. Continuez. Vous êtes allé à Rennes ?

— Oui. J'y ai relevé l'acte de mariage en question, qui était celui d'une jeune fille appelée Anne-Désirée de la Villepreux, avec un lieutenant d'infanterie, parti en effet pour la Crimée en 1853.

— Tout cela paraît assez probant, pourtant, murmura M. Dartois.

Caroline restait absolument immobile, et se taisait, suspendue aux lèvres de René.

— J'ai là toutes les pièces, continua René d'une voix très émue. Mais il y avait mieux. Le père de mademoiselle de la Villepreux, qui eût été mon grand-père, par conséquent, le duc de la Villepreux vivait encore. Il habitait Rennes.

— Vous êtes allé l'interroger, et qu'a-t-il dit, que vous a-t-il appris ?

— Il m'a dit que sa fille était morte depuis quinze ans, peu de temps après la mort de son mari, Louis René de Penhoël, et il m'a montré la porte.

— Louis René de Penhoël ! s'écria M. Dartois, au comble de la stupeur, et devenu subitement d'une pâleur mortelle. C'est Louis René de Penhoël ?

— Mais, oui. Qu'avez-vous donc? Vous connaissez ce nom ?

M. Dartois ne répondait pas.

Il semblait foudroyé.

René, éperdu, se leva et chercha les yeux de Caroline pour l'interroger.

Plus blanche qu'une statue de cire, elle s'appuyait au dossier d'une chaise pour ne pas tomber.

— Caroline, qu'as-tu ? Que se passe-t-il ? balbutia le jeune homme en s'élançant vers elle.

— C'est horrible ! murmura la jeune fille, et elle s'affaissa dans ses bras.

TROISIÈME PARTIE

LA MORTE

XL

LE PROTECTEUR DE ZOÉ.

Nous avons laissé le comte d'Orsan au moment où il quittait Zoé Chien-Chien, après une scène qui, pour être assez vive, n'était pourtant pas la première de cette sorte qu'il eût eue avec la fantasque créature.

Depuis trois mois qu'elle avait accepté ses hommages, presque chaque jour voyait se renouveler une semblable lutte, et l'amour du comte y puisait, à chaque fois, comme une recrudescence violente et une force redoublée.

C'est qu'en effet, il aimait Zoé avec une de ces passions terribles qui se développent chez les hommes au moment où s'approche l'âge de ne plus aimer.

Il l'aimait, certes, autant pour le mal qu'elle lui faisait, pour ses caprices, ses duretés, ses dédains, que pour les câlineries dont elle entremêlait le tout, pour sa jeunesse, pour sa beauté originale et pénétrante.

Vingt fois, déjà, elle s'était offerte à lui avec la brutalité que nous avons indiquée, lui disant :

— Vous payez, vous m'avez achetée, usez de vos droits, si cela vous convient ; nous serons quittes !

Et vingt fois, il avait refusé la femme qui s'offrait ainsi, rêvant de l'obtenir de son cœur, ou, tout au moins, de son caprice ; sentant que l'amour ardent, extraordinaire, qu'elle lui inspirait, ne pouvait se satisfaire de cette façon odieuse ; comprenant qu'il lui en resterait plus d'amertume que de miel aux lèvres ; espérant toujours retrouver le lendemain une Zoé différente de la Zoé de la veille, une Zoé qui l'aimât enfin !

Mais, à peine l'avait-il quittée, à peine avait-il cessé de

subir l'étrange fascination de ses yeux noirs, qu'il se reprochait avec rage un sot scrupule et ne voyait plus que les plaisirs qu'il avait dédaignés.

Il rentra donc chez lui, ce matin-là, dévoré de désirs inassouvis, honteux de lui-même, se reprochant sa faiblesse, sachant qu'elle le reprendrait à son prochain tête-à-tête, en proie, de plus, à une jalousie vague qui le torturait, d'autant plus furieuse, peut-être, qu'il ne savait au juste à qui s'en prendre.

Il se fatiguait le cerveau à chercher le moyen de plaire à Zoé, de s'assurer positivement qu'elle était aussi froide et impitoyable avec tous qu'avec lui.

La seule chose qu'il ne conçût pas, c'est qu'il pourrait l'abandonner, renoncer à elle.

Il avait fait pour cette jeune fille des folies ruineuses.

Elle lui avait coûté, en trois mois, plus que la plus exigeante et la plus complaisante en un an. Elle avait tout reçu, n'avait rien donné, et il l'adorait avec frénésie, avec la frénésie du joueur qui court après son argent et toujours dépouillé, se dit :

— Demain, la chance me sera plus favorable, un coup de carte me rendra plus que je n'ai perdu.

Zoé, en effet, n'avait rien exagéré en disant à Chat-Mouillé que, depuis trois mois, le comte avait dépensé pour elle douze cent mille francs !

C'était fou, c'était à se faire montrer au doigt ; le comte le savait, et il continuait.

Lui, bourreau des cœurs, célèbre pour ses bonnes fortunes, lui qu'on disait irrésistible, qu'on avait aimé souvent pour lui-même, à qui on n'avait jamais dit : non, quand il avait voulu bien sérieusement qu'on dît : oui ! lui, encore séduisant, malgré ses quarante-huit ans qu'il portait vaillamment, il jouait auprès d'une petite fille qui n'avait pas été farouche jusqu'alors, et qui ne se cachait pas d'avoir eu d'autres amants avant lui, le rôle de ces vieux galantins fourbus qu'on exploite et dont on se moque !

Quand il y pensait, cela lui inspirait des fureurs insensées : contre qui ? — contre lui !

Il ne se reprochait pas d'aimer, d'ailleurs ! Loin de là ! Il se reprochait seulement de ne pas plaire, et s'ingéniait à inventer quelque moyen nouveau de frapper l'imagination de Zoé, de l'attendrir, de l'amener à lui dire : Je t'aime !

Elle en était encore à lui dire : Merci !

Pourtant elle semblait franche et sincère, paraissait chercher à l'aimer et savait par un mot, par un geste, par une pose, un simple regard, une câlinerie passagère et qui

le secouait dans toutes ses fibres, lui rendre l'espoir, lui promettre un meilleur avenir, alors que l'irritation et le découragement s'emparaient de lui.

Ce matin-là, le comte souffrait plus que d'habitude.

Il avait entamé sérieusement sa fortune, et, bien qu'il fût riche encore, il était arrivé à un de ces moments de gêne très réelle, comme en connaissent parfois les plus riches.

La fortune, en effet, venait, pour plus des trois quarts, de sa femme.

Il n'avait, lui, que son traitement de sénateur, et quelques profits clandestins dus aux libéralités de Napoléon III.

Pour satisfaire les fantaisies de Zoé, lui créer le milieu luxueux où elle resplendissait comme une pierre précieuse sertie dans l'or fin, il avait dû mordre jusqu'au vif à la dot de la comtesse, après avoir englouti ses économies personnelles.

Il avait parlé à sa femme de pertes imaginaires, à la Bourse. Elle lui avait donné les pouvoirs nécessaires pour vendre et réaliser des biens qui lui étaient propres.

L'heure commençait des tracas matériels à joindre aux souffrances morales, et, pour rien au monde, il n'aurait consenti que celle qui le ruinait se doutât de la gêne qu'il allait bientôt ressentir, pût supposer que sa richesse n'était pas inépuisable comme son amour.

Près d'elle il voulait au moins les triomphes de la vanité et de la toute-puissance que donne l'or, s'il ne goûtait pas les triomphes plus doux et plus vifs des désirs satisfaits.

Mais il emportait de son entrevue avec elle un trait empoisonné, plus cruel que tout le reste : il craignait d'être jaloux de son fils, du vicomte, de Frédéric d'Orsan !

« — J'ai fait sa conquête », lui avait-elle dit avec son rire argentin et moqueur, son regard étrange qui semblait fouiller au fond de lui.

Ainsi, il avait pour rival son fils, son propre fils, avec tous les désavantages de ses quarante-huit ans, contre les seize ans de l'adolescent ; — son fils, fort joli garçon, de plus, et qui pouvait très bien plaire... pour ses beaux yeux !

Qui lui prouvait qu'il ne lui plairait pas ?

A cette idée, il se sentait capable de toutes les lâchetés, de toutes les folies ou de tous les crimes.

Lutter contre Frédéric ! C'était là une situation horrible, infâme, qui le bouleversait et le révoltait.

Et pourtant, il s'aperçut tout à coup, dès qu'il y pensa, qu'il était réellement jaloux, jaloux comme un forcené.

Il avait peur !

Une minute, il songea à tout avouer à son fils, à lui dire.

— J'aime cette femme. Elle est à moi !

Puis, il rougit à l'idée de cette confession, de cette effroyable humiliation.

C'est qu'en effet l'orgueil et le plaisir de commander aux autres avaient été jusqu'alors ses passions dominantes.

Il avait toujours trôné dans son intérieur, et son entourage s'était toujours incliné devant lui, soumis à ses caprices, bien qu'il eût élevé son fils dans des habitudes d'indépendance et de peu de respect de l'autorité paternelle, qui lui paraissaient de bon goût, tant qu'elles ne l'avaient ni gêné, ni menacé.

Il ne put, du reste de la nuit, fermer l'œil une seule minute, et, quand son valet de chambre entra dans son appartement pour lui offrir ses services habituels, il trouva le comte debout, la figure fatiguée, les traits contractés.

— Je n'ai pas besoin de vous, dit-il rudement au valet. Posez-là le courrier et laissez-moi.

Le domestique déposa les lettres et les journaux sur une petite table près du lit, et se retira.

Le comte froissa d'une main impatiente les journaux, sans même en briser la bande, et ouvrit quelques lettres, courant simplement à la signature, et les rejetant comme si rien ne l'intéressait.

Une seule eut le talent de se faire lire.

Mais, après en avoir pris connaissance, le comte serra les poings avec rage et se promena fiévreusement.

— Allons ! dit-il, il va falloir partir, rester huit jours absent, au moins, loin d'elle ! Et pendant ce temps...

Il s'arrêtait, frappait du pied. Ses yeux noirs se chargeaient de flammes : ses sourcils froncés, ses lèvres serrées lui donnaient un aspect de dureté redoutable, révélaient tout à coup un homme de passions violentes et de résolutions farouches, sous l'homme souriant, froid et *enguirlandeur* que le monde connaissait.

Cette lettre était d'un avoué de province qui réclamait sa présence pour la vente d'un bien de madame d'Orsan, nécessitée par ses folles dépenses, s'il ne voulait faire une perte considérable sur la valeur réelle de l'immeuble.

— Non ! je ne le puis ! murmura-t-il entre ses dents. Je ne puis faire cette perte. Il faut que je parte, que je sois là, que je surveille, que j'agisse par moi-même. L'avoué a raison. En voilà pour huit jours, pour quinze jours peut-être. Et, tandis que je serai au loin, Frédéric restera !... Si elle m'aimait... mais elle ne m'aime pas ! Qui la surveillera ? qui me dira ce qui se passe, ce qu'elle fait? Ce misérable Chat-Mouillé... Mais il ne peut rien empêcher... il ne peut que me prévenir, et elle se défiera de lui, à présent que j'ai

eu la faiblesse de lui avouer la cause de sa surveillance occulte, et qu'elle avait pourtant devinée... Non! je ne crains personne. Je sais qu'elle n'aime personne... Eh bien, si, je crains mon fils.

Il resta un moment immobile.

— Après tout, je suis son père... j'ai des droits, une autorité... j'en userai... et qu'il ne résiste pas, ou je le brise !

Si quelqu'un avait été là, il eût entendu le grincement de dents dont cette menace fut accompagnée.

Il donna un violent coup de sonnette.

Le domestique apparut aussitôt.

— Où est le vicomte ? demanda-t-il.

— Dans sa chambre, monsieur, répondit le laquais.

— Dites-lui de venir me parler, à l'instant.

— C'est qu'il dort. Son valet a déjà renvoyé deux personnes qui désiraient le voir ce matin.

— Il dort à onze heures?

— Monsieur le vicomte est rentré fort tard, cette nuit, paraît-il.

— Qu'on le réveille. Je l'attends dans mon cabinet, et sans retard !

Dix minutes s'étaient à peine écoulées, lorsque le comte, qui venait en effet de passer dans son bureau de travail, sonna de nouveau.

— Eh bien, j'attends mon fils! dit-il d'une voix irritée au domestique. Est-ce qu'on ne lui a pas transmis mes ordres ?

— Je vous demande pardon, mais M. le vicomte était très fatigué... Il se lève; il va venir.

— Il est vraiment intolérable de voir de pareilles habitudes à un jeune homme de cet âge, murmura le père, lorsqu'il fut seul. Il faut que cela change... Cela changera !

Et M. d'Orsan arpenta son cabinet, comme il avait arpenté sa chambre à coucher, s'apercevant pour la première fois, parce que cela le gênait ou le menaçait, qu'il avait fort mal élevé son fils, et décidé à changer de système.

Enfin, au bout de trois quarts d'heure, la porte s'ouvrit de nouveau, et le jeune d'Orsan apparut en robe de chambre élégante, pâle, fatigué, les yeux battus, l'air endormi et passablement maussade.

— Est-ce qu'il y a le feu à la maison ? demanda-t-il en entrant, sur un ton traînard, avec un zézaiement plus marqué que jamais. Comme tu es matinal aujourd'hui ! Bonjour, papa.

Il se laissa tomber sur une ottomane, étouffa un bâillement, et, tirant une lime de sa poche, commença la toilette de ses ongles.

XLI

LES DEUX RIVAUX.

M. d'Orsan regarda un instant son fils en silence, comme s'il le voyait presque pour la première fois.

Cette tenue, ce ton, ces allures, tout cela contrastait si fort avec les passions qui bouillonnaient dans son propre cœur, qu'il en arriva à juger le vicomte comme un étranger l'eût fait, et trouva ces façons de viveur dans ce corps d'adolescent absolument odieuses.

Pour un moment il oublia que c'était son fils, que c'était lui, M. d'Orsan, qui l'avait élevé, ou laissé pousser ainsi, et son esprit, aiguillonné par la jalousie, jugea l'être sans cœur qui portait son nom.

Cependant il comprit en même temps qu'il devait garder tout son sang-froid devant ce jeune *gommeux* aux yeux de qui la colère ou toute explosion de passion paraîtrait absolument ridicule, et chez qui il eût été souverainement absurde de chercher à faire vibrer la corde du sentiment.

Frédéric continuait à limer ses ongles, mais d'un mouvement de plus en plus lent et prêt à se rendormir.

— Comment se fait-il, dit froidement M. d'Orsan, que tu te lèves seulement à onze heures et demie et que tu paraisses si fatigué ?

— Voudrais-tu que je me levasse à six heures du matin, comme un ouvrier ou comme un collégien ?

— Non ; mais il me semble que tu pourrais te lever à l'heure où se lève tout le monde... surtout les jeunes gens.

— Pourquoi faire ?

— Mais, pour travailler, et parce qu'il est indécent, à ton âge, de passer la moitié de la journée au lit, répliqua M. d'Orsan, en qui la colère mal contenue tendait sans cesse à revenir à la surface.

Frédéric le regarda d'un air stupéfait.

— Tiens ! tu vas donc encore me faire de la morale ! On m'a changé papa, grommela-t-il entre ses dents. D'abord, reprit-il plus haut, je ne me suis couché qu'au petit jour. Ainsi, tu aurais bien dû me laisser dormir mon comptant, puisque je n'ai affaire qu'à deux heures aujourd'hui.

— Ah ! fit M. d'Orsan, tu t'es couché au jour. Et pourquoi cela ?

— Parce que j'ai soupé cette nuit.

— Ah ! ah ! Tu as soupé !

— Eh bien, oui, j'ai soupé. Est-ce que tu ne soupes pas, toi aussi ? Est-ce que tout le monde ne soupe pas ?

— Avec qui ? demanda le comte.

— Avec mes amis, le petit baron, le grand marquis, le gros Monceny, le vieux duc de Néricault, tous des gens chic, et quelques journalistes, pour avoir de l'esprit et nous amuser.

— Vous étiez entre hommes, à ce que je vois !

Frédéric regarda son père de côté, d'un air assez moqueur et quelque peu protecteur, qui semblait dire : Pour qui me prend-il ?

— Ah ! mais non, fit-il enfin. Il y avait des femmes, tu penses bien, toutes nos meilleures soupeuses : Clara, Lucile, Emma...

— C'est tout ?

— Tiens ! comme tu es curieux, ce matin. Non, ce n'est pas tout. J'ai gardé le fin morceau pour la bonne bouche : la petite Chien-Chien !

Frédéric ne regardait pas son père, sans cela il eût vu la pâleur envahir son visage, et tout son corps frémir.

M. d'Orsan avait eu le cœur traversé d'une douleur infernale en entendant prononcer, de cette façon méprisante et légère, le surnom de celle qui le faisait tant souffrir et qu'il adorait.

Mais il se contint.

— Qu'est-ce que c'est que cette personne ? demanda-t-il en parlant lentement pour surmonter le tremblement de sa voix.

— Comment, tu ne la connais pas ? C'est épatant ! Tu n'est donc plus au courant de rien ? La petite Chien-Chien ! La fille la plus à la mode ! Mystérieuse, fantastique et délicieuse ! Il n'y a plus de souper sans elle. Moi, j'en suis

coiffé. Nous en sommes tous coiffés. Le duc de Néricault, tu sais s'il s'y connait, disait encore cette nuit que le petit doigt de cette charmante créature valait mieux que la personne entière de toutes ses rivales mises ensemble, et qu'il ne regrettait d'avoir mangé ses millions que depuis qu'il la fréquente, parce qu'il les lui aurait offerts. En voilà une qui ruinera tout Paris, si elle le veut. J'en suis toqué.

— Et elle ?

— Oh ! elle ne me décourage pas... au contraire !... ricana Frédéric en se renversant en arrière avec un geste de fatuité, qui l'amena à regarder son père.

Il resta la bouche ouverte, le sourire figé aux lèvres.

L'expression du comte d'Orsan était si terrible, ses yeux noirs exprimaient une fureur si farouche, et tout son visage convulsé laissait transparaître une telle intensité de violence et presque de férocité, que le jeune vicomte eut peur.

— Ainsi, vous passez vos nuits dans la débauche en compagnie de femmes ?.. dit le père d'une voix qui sifflait entre ses dents serrées.

— Mais, papa, murmura le fils effaré, tu le sais bien... Ce n'est pas la première fois... tu n'as jamais rien dit...

— Ainsi, vous avez des maîtresses, vous courtisez... Vous comptez vous afficher avec... cette... comment l'appelez-vous ?... Zoé, enfin !

Il s'avançait vers son fils, les mains crispées, livide et les pommettes marbrées de taches rouges.

Frédéric, pelotonné sur lui-même, se disait à part soi qu'il trouverait son père bien ridicule s'il n'était pas si terrible, et qu'il en rirait bien s'il n'en avait pas si peur, car Frédéric ne brillait pas par le courage.

— Mais, papa, balbutiait-il, tu ne m'as jamais défendu... tu savais bien... la petite Chien-Chien ne serait pas la première... Qu'est-ce qui te prend ?

— Taisez-vous, malheureux ! hurla M. d'Orsan d'une voix tonnante, hors de lui, dévoré par toutes les flammes de la jalousie, torturé par tous les démons de l'amour inquiet et méconnu. Oui, j'ai été trop bon, trop faible, trop stupide avec vous, et vous en abusez. Vous n'avez ni cœur, ni esprit. Rien ! Je vous ai gardé chez moi, vous laissant vivre à votre guise, sous la surveillance de votre mère, qui obéissait à toutes vos volontés. Au lieu de vous faire faire des études sérieuses avec les enfants de votre âge, on a fait venir des professeurs ici, qui ne vous ont rien appris. Vous êtes un ignorant et un sot... un joueur, un coureur, à un âge où l'on ne devrait savoir ni ce que c'est qu'une carte,

ni ce que c'est qu'un souper, ni ce que c'est qu'une femme ! Cela cessera. J'en ai assez !

— Mais papa... c'est toi-même...

— Taisez-vous ! D'abord, je vous défends désormais de sortir le soir. A partir de dix heures, tous les jours, vous serez dans votre appartement, et vous n'en bougerez plus, je vous le jure. Je vous défends de toucher une carte. Je vous défends de jamais prononcer devant moi le nom d'une de ces femmes... dont vous venez de parler. Je supprime votre pension. Vous n'aurez plus un sou. Vous êtes défrayé de tout ici amplement, et vous n'avez besoin de rien. Je vais faire prévenir que je ne payerai point vos dettes, si vous avez recours au crédit sous une forme quelconque.....

— Mais, papa, je serai couvert... de ridicule... essaya de dire Frédéric.

— Et quant à cette... Zoé, cette Zoé... Chien-Chien, comme vous l'appelez, si jamais j'apprends que vous l'ayez revue, que vous lui ayez parlé...

Il s'approcha de son fils, le regard enflammé, la bouche tordue, les poings fermés.

— Eh bien, vous m'entendez, je vous briserai comme un verre.

Et, saisissant une carafe de cristal, à sa portée, sur un plateau, il la jeta violemment à terre, où elle éclata en morceaux avec un bruit qui retentit dans tout l'hôtel.

— Qu'est-ce que c'est ? Mon Dieu ! Qu'y a-t-il donc ? s'écria tout à coup une voix de femme.

Madame d'Orsan venait d'entrer, au retentissement de la colère du comte, et, debout sur le pas de la porte, regardait d'un air effrayé son mari et son fils.

— C'est papa qui devient fou ! murmura le vicomte en s'élançant vers sa mère, derrière laquelle il se glissa prudemment.

— Ah ! vous voilà, madame, continua M. d'Orsan en se retournant violemment vers la comtesse. Je suis bien aise que vous arriviez. Je viens de signifier mes volontés à votre fils, dont la conduite odieuse, ou plutôt l'inconduite révoltante, doit avoir une fin. Je suis à bout de patience. Je comprends que je me suis trompé et qu'il faut changer de système avec lui, si nous ne voulons qu'un jour ou l'autre il nous déshonore. J'ai été trop faible avec lui, jusqu'à présent, et c'est en partie votre faute.

— A moi ?...

— Oui, à vous ! Vous le gâtiez tellement, vous lui donniez de si mauvaises habitudes avec votre tendresse maternelle poussée au delà du raisonnable, que je vous imitais.

En tout cas, je laissais faire ; mais il y a des bornes à tout. Je vois l'abîme et je m'arrête. Je lui ai signifié mes volontés. Il vous les fera connaître. Elles sont irrévocables, et j'entends qu'elles soient obéies. Vous me comprenez, n'est-ce pas, madame ? Je pars aujourd'hui, je m'absente pour quelques jours ; c'est vous qui aurez la responsabilité ; je vous la remets tout entière.. Mais s'il me désobéit, si je l'apprends, et je le ferai surveiller... Malheur à lui ! J'ai des moyens de punir... je les emploierai.

Et M. d'Orsan sortit précipitamment de la pièce, en proie à une exaltation furieuse qui laissa la comtesse stupéfaite.

Une fois seule avec lui, elle se tourna vers son fils.

— Qu'as-tu donc fait à ton père ? lui demanda-t-elle.

— Est-ce que je sais ! grommela Frédéric qui reprenait de l'assurance depuis que le comte n'était plus là. Il devient fou, ma parole d'honneur ! C'est infect ! Voilà tout ce que je puis dire : C'est infect !

XLII

LA DERNIÈRE ESCAPADE DE NIÑO.

Vers le soir de cette même journée, c'est-à-dire peu d'heures après la scène que nous venons de rapporter entre le comte d'Orsan et son fils, l'inquiétude régnait chez Zoé Chien-Chien.

La jeune femme ne pouvait tenir en place.

Elle allait et venait à travers son appartement luxueux, accompagnée de Reine, sa suivante et sa confidente, et toutes deux paraissaient en proie à une agitation réelle ; Zoé surtout.

On avait ouvert toutes les fenêtres du charmant petit hôtel, placé entre cour et jardin.

Les deux femmes semblaient se livrer à une recherche minutieuse et passionnée de quelque être ou de quelque objet mystérieux.

Elles inspectaient soigneusement les pièces les plus retirées de l'habitation, en visitaient tous les recoins.

Le cocher, le groom, la cuisinière, le valet de chambre, — car Zoé avait une maison complète, — répandus dans les communs, la cour et le petit jardin étendu derrière l'hôtel, se livraient à des recherches analogues.

Que se passait-il donc ?

Niño, le sapajou de Zoé, avait disparu.

Depuis quand ? On n'en savait rien, mais depuis peu à coup sûr.

La veille au soir, il avait manifesté sa présence par un de ses hauts faits accoutumés en mordant cruellement à la

main le comte, au moment où ce dernier hasardait une caresse galante auprès de sa maîtresse.

Le jour même, vers les deux heures de l'après-midi, instant auquel Zoé s'était reveillée après avoir passé la nuit ainsi que nous l'avons rapporté, M. Niño avait présenté le bonjour à sa maîtresse en bondissant sur son lit, dès qu'elle avait ouvert les yeux.

Là, dansant et se roulant dans les dentelles et le satin qui composaient le nid de la jeune femme, il s'était livré à ses folies de singe, où se mêlaient des arrière-pensées humaines.

Il avait poussé d'abord des cris aigus de joie en la voyant s'agiter et se détirer, comme on fait au réveil, puis de ses petits bras nerveux et velus, il l'avait serrée avec passion, se glissant sous la couverture, qu'il ramenait sur lui pour s'imprégner de tiédeur et de parfums féminins.

Il s'était ensuite placé devant elle, assis, la main sur son cœur, la dévorant de ses regards d'une éloquence si profonde, la buvant pour ainsi dire des yeux, parfois agitant ses lèvres saillantes avec une extrême rapidité, parfois riant aux éclats d'une façon silencieuse, en montrant toutes ses dents blanches.

Alors il s'était rapproché par une série de bonds saccadés, avec de petits cris presque plaintifs, et, pendant que la main fine et blanche de sa maîtresse le caressait, il avait promené ses petites mains noires et froides sur le bras nu et satiné à sa portée, avec un air de gourmandise satisfaite, comme s'il mangeait des confitures, avançant peu à peu vers l'épaule ronde, essayant d'écarter l'étoffe de la chemise, là où elle gênait ses regards, jusqu'à ce qu'on l'eût rappelé sévèrement au sentiment des convenances.

Reine avait apporté le premier déjeuné que Niño avait dégusté en compagnie de Zoé, goûtant à tout, choisissant les morceaux les plus délicats et les plus gros aussi, qu'il rejetait après y avoir mis la dent, et paraissant toujours croire meilleurs ceux que sa maîtresse s'attribuait, et dont elle lui donnait des bribes qu'il dévorait en modulant une série très variée de cris de joie.

Il avait assisté à sa toilette, prenant des poignées de poudre de riz, volant le rouge et le blanc de perle, qu'il flairait, suivant avec une attention minutieuse et une admiration évidente tous les détails de la toilette d'une jolie femme.

Quand Zoé avait été habillée, elle était sortie pour sa promenade habituelle au bois, dans son élégant coupé, laissant Niño à la maison, sous la surveillance de Reine.

En ces circonstances, on l'enfermait soigneusement dans une petite pièce qui lui était destinée, car, sa maitresse partie, Niño devenait un diable, ne respectait plus rien, ni personne, brisait tout et eût mis le feu à la maison..

C'est au retour de Zoé qu'on avait constaté la disparition de l'étrange petit être.

Par où était-il passé ? — Impossible de le deviner.

La porte et la fenêtre de sa pièce personnelle étaient parfaitement intactes ; il n'avait rien ouvert, rien dérangé : disparu comme dans un rêve !

Il paraissait certain qu'il avait passé par le jardin, car un certain nombre de branches d'arbres fraîchement brisées jonchaient le sol des allées, mais là s'arrêtaient ses traces.

Nous avons dit que Zoé était dans l'inquiétude, nous aurions dû dire qu'elle était au désespoir.

Elle adorait son singe. On eût dit qu'il était sa seule passion tendre. Elle passait de longues heures avec lui, lui parlant comme à un enfant, s'amusant toujours de ses folies et cédant à tous ses caprices.

Mais elle le savait aussi capable des plus noirs forfaits, une fois loin de sa maîtresse : voleur, ivrogne, débauché, violent, aimant à faire le mal, et trouvant des combinaisons infernales pour satisfaire les fantaisies désordonnées et calculées tout à la fois qui hantaient son cerveau incomplet et prodigieusement développé à certains égards.

Elle craignait que quelqu'un ne l'eût pris ou tué, pour se venger d'un crime de bris de clôture, d'appartement forcé, de vol avec effraction.

Elle craignait surtout qu'il ne mît le feu, car il était capable d'incendier la ville entière, ayant un goût particulier pour s'emparer des allumettes chimiques, les enflammer, en approcher le papier et tous les objets combustibles.

Cependant, après plusieurs heures de recherches inutiles et d'appels désespérés, il fallut bien constater qu'on ne le retrouverait pas ; il était trop tard pour le faire chercher dans le voisinage.

Zoé se renferma dans son boudoir, décidée à ne point sortir de la soirée ou de la nuit, pour attendre Niño, qui certainement finirait par revenir de lui-même, s'il ne lui était arrivé quelque malheur.

Elle se promenait avec agitation, les sourcils froncés, l'air profondément préoccupé, foulant d'un petit pied impatient son riche tapis où s'étouffait le contre-coup de sa fièvre, laissant apercevoir sur son joli visage, qu'elle ne surveillait plus, des traces de fatigue, de douleur et d'angoisse morale qui étonnaient chez une fille de sa sorte,

quand Reine entr'ouvrit la porte et montra sa tête fine et éveillée.

— Qu'y a-t-il ? demanda vivement Zoé, en recomposant sa figure insouciante.

— Quelqu'un qui veut vous parler, répondit la suivante.

— Je t'ai dit que je n'y étais pour personne, ce soir.

— On insiste.

— Un homme ?

— Oui.

— Connu ?

— Non.

— Quelle mine ?

— La plus mauvaise qu'on puisse rêver !

— A-t-il dit son nom ?

— Il refuse.

— De quoi a-t-il l'air ?

— D'un agent de police, pour le moins.

Zoé tressaillit.

— Ah ! c'est vrai ! Je sais ce que c'est. Je l'avais oublié. Fais entrer.

Une minute après, Reine introduisait notre vieille connaissance, Chat-Mouillé.

La vue de tout ce luxe semblait l'embarrasser et surtout lui imposer une sorte de respect.

Ses petits yeux ronds roulaient dans leurs orbites, s'accrochant à tous les meubles, à tous les détails, avec une mobilité extrême, mais qui ne lui ôtait rien de sa perspicacité ; et, avant que Zoé lui eût fait signe de s'asseoir, avant qu'il eût songé à la saluer, il connaissait déjà le boudoir sur le bout du doigt, eût pu en faire l'inventaire exact et dire le prix de chaque objet.

Il restait debout sur le seuil de la porte, tenant en main un chapeau crasseux, dont ses doigts osseux, noueux, à la peau flasque et parcheminée à la fois, caressaient les rebords gras.

— Asseyez-vous, Chat-Mouillé, fit Zoé. Vous arrivez mal. J'ai mes nerfs.

Chat-Mouillé ne bougeait pas.

Zoé regarda autour d'elle avec un peu d'impatience, pensant que la présence de Reine l'inquiétait ou le gênait, mais Reine avait disparu, sans attendre qu'on le lui dît, et ils étaient bien seuls.

Zoé reporta alors ses yeux sur son interlocuteur immobile et silencieux, comme pour lui demander la raison de son silence et de son immobilité.

Chat-Mouillé passa sa langue enflammée et rubescente

par l'usage de l'eau-de-vie et du brûle-gueule sur la ligne qui figurait ses lèvres, en clignant ses paupières trop courtes et tendues comme celles d'un reptile.

Zoé comprit.

Elle sourit.

— Oui, fit-elle, c'est riche ici. Vous constatez que je n'ai rien exagéré, et qu'il a fallu quelques billets de mille pour m'installer sur ce pied, mais vous n'avez rien vu encore.

Chat-Mouillé fendit ses lèvres jusqu'aux oreilles d'un air d'approbation.

Il avait l'aspect d'un casse-noisette de la Forêt-Noire, fouillé par quelque couteau fantaisiste à l'excès, dans du bois malpropre ramassé au coin d'une borne.

— Voyons, asseyez-vous, reprit Zoé ; cela m'agace de vous voir ainsi planté là comme un piquet.

Chat-Mouillé avisa de son œil jaune une chaise basse, de couleur sombre, dans l'endroit le plus obscur, s'y glissa doucement et s'y posa avec précaution sur le bord extrême.

Il tenait toujours son chapeau avec une grande énergie, y promenant ses doigts d'un mouvement lent et caressant.

— Laissez donc votre coiffure, lui dit Zoé.

Chat-Mouillé resserra brusquement ses lèvres minces, et parut hésiter, puis il plaça son chapeau par terre, sur le tapis, à portée de sa main.

— Avez-vous quelque chose à me dire? reprit la jeune femme.

Chat-Mouillé inclina la tête.

— Quoi ?

— Du nouveau ! fit-il.

— Ah ! parlez alors.

Chat-Mouillé fit claquer ses mâchoires et porta la main à sa gorge.

Zoé le contempla un instant assez surprise.

— Ah ! s'écria-t-elle tout à coup, vous avez envie de prendre quelque chose, de boire, n'est-ce pas ?

— De la rue Saint-Jacques à la rue de l'Université la course est longue, fit Chat-Mouillé, et je suis venu vite, très vite.

— Rien de plus facile, mon petit. Qu'est-ce que vous voulez ? Du vin ? du thé ? des liqueurs ?

Chat-Mouillé secouait la tête.

— De l'eau-de-vie ! murmura-t-il enfin.

Zoé sonna, Reine parut.

— Mon enfant, lui dit-elle, as-tu de l'eau-de-vie ici ?

Reine sourit.

— Il y a du cognac, du rhum, de la chartreuse, du kirsch..

— Non, de l'eau-de-vie, interrompit Chat-Mouillé avec un haussement d'épaules.

— Mais quelle eau-de-vie ? répliqua Reine en retenant son envie de rire : de l'eau-de-vie de Dantzig ?

— Du trois-six !

— Il n'y en a pas chez madame, mais on en trouvera.

Cinq minutes après, en effet, Reine rapportait un litre plein d'un liquide jaunâtre et un petit verre sur un plateau.

Zoé prit la bouteille, remplit le verre et l'offrit elle-même à Chat-Mouillé, qui l'empoigna sans dire merci, le porta à ses lèvres, le vida d'un trait et fit claquer sa langue en connaisseur émérite et en gourmet satisfait.

— Excellente ! fit-il.

— Parbleu ! s'écria Reine, ça vient de chez le mastroquet du coin.

Et elle s'éloigna en riant.

— Maintenant, reprit Zoé, êtes-vous prêt à parler ?

— Oui.

— Je vous écoute.

XLIII

UN AMI PERDU !

Soit que la première impression produite par tout ce luxe, auquel il n'était pas habitué et qui lui inspirait une sorte de respect instinctif, se fût calmée, soit que le petit verre d'eau-de-vie l'eût remis en possession de son sang-froid, Chat-Mouillé parut se ranimer.

— Je vous ai promis de vous servir, dit-il, et je viens vous prouver que je tiens ma promesse.

— C'est ce que nous allons voir, mon petit, fit Zoé. De quoi s'agit-il ?

— Le comte d'Orsan sort de chez moi.

— Voyons ça ?

— Et maintenant, il doit être loin de Paris déjà.

— Je le sais, interrompit tranquillement la jeune femme. Il m'a envoyé un billet pour me prévenir de son absence momentanée.

— Savez-vous également où il va, et pourquoi il s'absente ?

— Il ne me l'a pas dit ; mais je le sais également.

Chat-Mouillé parut assez désagréablement surpris de voir que la jeune femme connaissait les nouvelles qu'il lui apportait.

— Alors, si vous savez tout, grommela-t-il entre les dents d'un air grognon, vous n'avez plus besoin de moi.

— Je sais, poursuivit Zoé, qu'il est parti pour vendre une propriété de sa femme, vente nécessitée par l'état de gêne où l'ont mis ses folies pour moi. Est-ce cela ?

— Parfaitement.

— Est-ce lui qui vous l'a dit ?

Chat-Mouillé sourit à sa façon, en secouant la tête.

— Non, reprit Zoé, seulement vous êtes un policier et vous surveillez aussi bien et autant celui qui vous paie pour surveiller les autres que ceux que vous êtes payé pour espionner. Après notre conversation, vous avez voulu savoir si je n'avais pas blagué, si réellement le comte était en train de se ruiner pour moi, si je le dominais aussi complètement que je le prétendais, en un mot, si votre véritable intérêt était de vous mettre bien avec moi et de me servir aussi fidèlement que votre nature et votre métier vous le permettent, et vous avez fait votre enquête personnelle.

Chat-Mouillé resta silencieux, les dents serrées et les lèvres distendues.

— Votre précipitation à venir me rendre compte du départ de M. d'Orsan et des causes... financières de ce départ démontre que vous avez reconnu ma force et compris que, la fortune étant déjà menacée de son côté, c'était du mien qu'il fallait se ranger.

— Voilà ! fit enfin Chat-Mouillé.

Il se leva doucement, gagna le guéridon où le litre d'eau-de-vie laissait apparaître, sous la lampe, l'or pâle de son liquide, se versa un second verre, le vida d'un trait, alla se rasseoir sans bruit et ajouta :

— Mais je ne vous ai pas tout dit, et je doute que vous sachiez le reste. Le comte était au désespoir, plein de fièvre, d'inquiétude, d'angoisses. Il m'a presque fait pitié.

Zoé haussa ses épaules blanches.

— A vous ?

— Ma foi, cet homme qu'on redoute, et qui passe pour un malin, avait l'air d'un enfant en parlant de vous, et j'ai vu le moment où il allait pleurer

— Conte-moi ça, mon petit, et n'oublie rien, s'écria Zoé en se rapprochant du vilain personnage.

— Il venait d'avoir avec son fils et avec sa femme une scène très violente à votre sujet.

— Comment cela ?

— Il est jaloux du petit vicomte. Il le croit amoureux de vous...

— Il ne se trompe pas.

— Et il craint que vous n'ayez un caprice pour lui !

Zoé éclata de rire.

— Dam ! pourquoi pas ? continua l'agent. Il est jeune, il est gentil, ce moucheron. Il a du chic, beaucoup de chic, et les petites dames généralement l'adorent.

— Passons ; c'est mon affaire.

— Or, le papa, s'en allant pour dix ou quinze jours, s'est dit qu'il lui laissait le champ libre, et cette idée le rendait fou.

— Après ?

Chat-Mouillé fit une pause, resserra ses lèvres et cligna des paupières.

— Savez-vous, reprit-il plus bas, que ce doit être un homme terrible que le comte, sous l'empire d'une passion violente ? Je le connaissais froid et dédaigneux. Ce soir, il a eu, en causant avec moi, des éclairs dans le regard qui donnaient la chair de poule, et des expressions de férocité diabolique. Il ne doit pas faire bon le gêner... et si jamais il apprenait que je le trahis pour vous...

— Comment le saurait-il, à moins que je ne le lui dise, et je ne le lui dirai pas, si je suis contente de vous, mon petit. Il a donc ouvert son cœur devant vous ? Je ne le croyais pas tombé si bas.

— Dam ! ma chère, les intérêts et la passion rapprochent toutes les distances.

— C'est vrai, continue.

— Donc, pour empêcher son fils de vous courtiser en son absence et même de vous voir, il a pris un moyen héroïque et carré.

— Quel moyen ?

— Il l'a emprisonné, mis au bloc, au secret.

— Je ne comprends pas.

— Pas difficile pourtant. Vous savez que le jeune homme a son appartement particulier qui communique avec celui du comte par un escalier de service et un long corridor.

— Oui, parfaitement.

— Il suffit de fermer la porte de communication pour que l'appartement soit absolument isolé.

— Sans doute.

— Bien. Maintenant le jeune homme avait ses domestiques à lui, ce qui lui permettait d'entrer, de sortir, comme bon lui semblait, sans que personne en prévînt ses parents, et de recevoir ses amis ou ses *amies* à l'insu de sa famille, suivant l'occasion.

— Je sais cela.

— Or, le comte, aujourd'hui, a chassé les domestiques du vicomte, les a remplacés par des gens à lui, dont il se croit sûr, puis a défendu qu'on laissât sortir son fils pendant tout le temps de son absence, et qu'on laissât entrer chez lui qui que ce soit. Quant aux lettres, ordres de lui transmettre immédiatement toutes celles qu'il écrira ou qu'on lui apportera du dehors. Permission à sa mère seule

d'aller le voir. C'est donc bien la prison et le secret, comme à Mazas! ricana Chat-Mouillé.

Zoé avait pris un air grave et paraissait réfléchir profondément en écoutant ces détails.

— Eh bien, vous ne saviez pas cela, n'est-ce pas? ajouta Chat-Mouillé en esquissant son sourire le plus triomphant.

— En effet, murmura la jeune femme pensive. C'est une véritable séquestration. Et elle durera?

— Jusqu'au retour du père.

— Et pourquoi vous a-t-il dit tout cela?

— Parce qu'il se défie de tout le monde, de sa femme surtout, de la comtesse, qui, paraît-il, a mille faiblesses pour son fils chéri, et qui serait capable de lui donner la clef des champs, si elle le pouvait. C'est même après une vive discussion avec elle qu'il a pris cette mesure énergique, en voyant qu'il ne pouvait pas compter, de sa part, sur une surveillance suffisante à le rassurer.

Zoé gardait le silence, et ses yeux noirs ne quittaient plus les lèvres de l'agent.

— Il m'a chargé, en conséquence, poursuivit ce dernier, d'avoir l'œil sur tout ce qui se passera à l'hôtel, en son absence, et de le prévenir de la moindre trahison commise par les domestiques-geôliers qu'il a posés à la porte du vicomte. Vous pouvez vous vanter d'avoir mis un joli trouble dans la maison, et créé la discorde dans le ménage.

Il y eut un silence.

— Bien, fit tout à coup Zoé, je suis contente de vous, Chat-Mouillé.

— Seulement, reprit Chat-Mouillé en ouvrant la bouche jusqu'aux oreilles, suivant son habitude dans les grands moments, si vous avez un béguin pour le petit, je ne vois pas trop...

Et il interrogeait en dessous le visage de son interlocutrice, afin d'y lire le fond de sa pensée.

— Baste! s'écria Zoé d'un air déluré, les précautions n'ont jamais rien empêché.

— Possible, continua Chat-Mouillé croyant comprendre; mais elles seront utiles pour vous, car, croyez-moi, le comte, s'il apprenait quoi que ce soit entre son fils et vous, serait capable d'un malheur. Pour le moins, il vous lâcherait net!

— Crois-tu? fit Zoé d'un ton moqueur.

— Après tout, cela vous regarde, murmura le vilain personnage.

— Vous n'avez plus rien à m'apprendre, reprit la jeune femme: c'est bien tout?

— Oui.

— Alors, bonsoir. Il est tard. Je vais dormir. Encore un petit verre, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui !

Elle se dirigea vers le guéridon, versa l'eau-de-vie et l'offrit de sa main blanche au policier, dont les doigts sales et grossiers pressaient cyniquement ses doigts fins et délicats.

Elle retira tranquillement la main, et sonna.

Reine parut au moment où Chat-Mouillé ingurgitait sa dernière lampée.

— Reine, dit Zoé, reconduis monsieur, et montre-lui l'hôtel, s'il a envie de le visiter. Mais défie-toi, c'est un bourreau des cœurs, je te préviens.

Reine secoua la tête avec un geste intraduisible.

— Vous n'avez rien à me commander ? demanda Chat-Mouillé.

— Non ; tenez-moi au courant, voilà tout. Et soyez là, au premier événement, si insignifiant qu'il vous paraisse.

— Eh bien, je vous attends, Lovelace ! fit la suivante.

Chat-Mouillé prit la bouteille d'eau-de-vie qu'il fourra dans sa poche de derrière, ramassa son chapeau, et suivit la petite femme de chambre, en glissant sur le tapis comme une ombre.

Avant que la porte se fût refermée, il se pencha et déposa un baiser visqueux sur la nuque de la jeune fille.

Celle-ci se retourna brusquement, mais, au lieu de regarder l'auteur du méfait comme il eût été naturel, c'est vers sa maîtresse qu'elle dirigea son regard interrogateur et qui semblait dire :

— Faut-il subir ou repousser ?

— Ne le décourage pas trop ! répondirent les yeux de Zoé.

La porte refermée, Zoé, restée seule, s'affaissa sur une chaise basse, où elle demeura près d'un quart d'heure, immobile et ses longues paupières abaissées.

Elle ne dormait pas pourtant, car, sous leur transparence, on pouvait voir le mouvement des prunelles, et parfois sa bouche se contractait avec violence, tandis qu'un frisson secouait tout son corps charmant, dont la pose gracieuse laissait deviner les trésors, plutôt soulignés que cachés par son élégant déshabillé du soir.

Tout à coup elle tressaillit, ouvrit les yeux, se redressa, attentive et le sourire aux lèvres.

Un petit cri strident, connu, était arrivé jusqu'à elle.

Elle écouta, tendant l'oreille : — on frappait du dehors sur la vitre de sa fenêtre.

Elle s'élança, l'ouvrit, et un être brun bondit dans la chambre.

C'était Niño qui revenait de son expédition, joyeux, fier, surexcité, brûlant de raconter ses hauts faits!

— Ah! petit monstre! s'écria Zoé en le menaçant du doigt, tu mériterais que je te corrigeasse pour tout le chagrin que tu m'as causé. Quelles coquineries as-tu pu bien faire, et d'où viens-tu?

Niño s'était perché sur le dossier d'un fauteuil, l'œil brillant d'un éclat extraordinaire, tout le corps frémissant, et, de là, lui faisait ses grimaces les plus séduisantes et les plus irrésistibles.

— Oui, tu veux ton pardon. Allons! viens! Je suis trop faible avec toi.

D'un bond il fut sur son épaule.

Alors, écartant les boucles folles de la chevelure abondante, il s'approcha de l'oreille mignonne de la jeune femme mise à nu, entoura le cou de sa longue queue souple, colla sa bouche contre le cartilage rosé et fit claquer ses lèvres pendant près d'une minute, s'interrompant pour lancer de temps à autre un cri contenu, destiné sans doute à ponctuer les passages les plus importants de son long récit.

— Oui, oui, disait Zoé, je ne doute pas que tu n'aies fait mille folies, et vu beaucoup de choses très intéressantes. Pourvu que je ne reçoive pas demain des plaintes de tout le quartier, dévalisé ou bouleversé par toi!

Niño quitta l'oreille de sa maîtresse, vint se poser sur ses bras arrondis pour lui faire un nid, et voulut l'embrasser sur la bouche.

— Ah! le petit gueux! s'écria-t-elle. Il est ivre. Il sent la boisson à plein nez. Eh bien, voilà une jolie vie, monsieur! Où avez-vous trouvé de la liqueur?

Alors, elle s'aperçut seulement qu'il tenait entre ses mains un objet brillant, qui semblait d'or avec quelque pierre fine.

— Qu'est-ce que tu as là? Qu'est-ce que tu as volé?

Elle voulut prendre l'objet.

Mais ce n'était point facile.

Niño le faisait passer de ses mains dans ses pieds, le rattrapait avec sa queue pour le ramener dans ses mains, comprenant que, s'il s'en laissait dépouiller, on ne le lui rendrait plus.

Zoé insistait.

— Je le veux, monsieur! donnez-le moi!

Niño eut recours à la prière pour défendre... son bien.

Il serra l'objet contre sa poitrine avec force d'une main,

tandis que, de l'autre, il semblait implorer sa maîtresse et en même temps la repoussait doucement.

Tout à coup, un tremblement convulsif agita son corps, ses yeux roulèrent dans leurs orbites, puis montrèrent le blanc, ses membres se détendirent, et il tomba sur le tapis.

— Niño! Niño! qu'as-tu? s'écria Zoé en se penchant vers lui.

Il restait immobile, étendu, les yeux fermés.

Elle s'agenouilla près de lui, le saisit, le tâta, puis le lâcha en se rejetant en arrière.

— Mort! murmura-t-elle.

Elle se redressa, pâle, tandis que deux larmes coulaient le long de ses joues.

XLIV

LA BAGUE ET LA CLEF.

— Mais, c'est impossible ! Voyons ! je me suis trompée, reprit Zoé.

Elle s'agenouilla de nouveau près de lui, le palpant, le considérant avec une attention passionnée et pleine d'angoisse.

La figure du pauvre petit être était pâle, ses paupières blanches recouvraient ses yeux ; les grimaces avaient disparu ; les traits reposés, calmés brusquement par la mort, avaient pris une expression douce et sérieuse à la fois, expression absolument humaine qui serrait le cœur.

On eût dit un enfant endormi, mais avec quelque chose de plus profond et de plus triste que l'enfant, car le singe au repos, privé de l'animation extraordinaire et de la mobilité incessante d'expression que lui prête la vie, prend un air de tristesse presque douloureuse et de mélancolie amère où se révèle le côté tragique de cet état intermédiaire entre l'animal et l'homme développé, qui donne toute l'explication de ces petites natures incomplètes et compliquées.

Zoé écarta celle de ses mains qu'il avait pressée contre sa poitrine, pour chercher les battements du cœur.

Le cœur ne battait plus, et déjà la raideur devenait sensible : mais la main s'ouvrit, et il en tomba un objet brillant, cet objet qu'il avait voulu cacher à sa maitresse.

Zoé le prit, y jeta un coup d'œil voilé de larmes, vit que c'était une bague, la posa sans y faire attention sur un petit meuble près d'elle, saisit le corps de Niño dans ses

bras, et se releva pour le rapprocher de la lumière et le contempler.

Le visage de la jeune femme exprimait une douleur réelle, poignante.

— Pauvre petit être ! murmura-t-elle d'une voix entrecoupée, tu étais mon seul ami, le seul que je puisse aimer sans honte, devant qui je n'eusse pas à rougir, le seul qui m'estimât ! Tu étais mon confident aussi, n'est-ce pas, pauvre chéri ? A toi, je pouvais tout dire. Je n'avais rien à craindre. Tu m'écoutais sans me comprendre, mais tu croyais en moi, et ce m'était doux. — Pauvre Niño !

Elle l'embrassa sur son front bombé, dont les rides avaient disparu, et qui commençait à se glacer.

— Mais est-il bien mort ? se dit-elle tout à coup, luttant contre l'évidence et la certitude.

Elle courut à la porte de son boudoir, l'ouvrit sans abandonner Niño, et appela :

— Reine ! Reine !

La suivante accourut aussitôt.

— Tiens ! regarde ! fit Zoé en lui montrant le petit cadavre.

— Le voilà revenu ! s'écria joyeusement la femme de chambre ; puis elle s'arrêta en voyant le visage bouleversé de sa maîtresse et l'immobilité de Niño.

— Mon Dieu ! qu'est-ce qu'il y a ? reprit-elle vivement.

Elle le regarda plus attentivement, passa sa main sur les joues pâlies du sapajou

— On dirait qu'il est mort !

— Mort ! en es-tu bien certaine ? demanda Zoé d'une voix entrecoupée. Il faudrait s'en assurer.

Reine le prit à son tour, l'étendit en pleine lumière, sur la table à thé, l'inspecta soigneusement.

— Il n'y a pas à douter, madame. Regardez. Le voilà déjà raide. Ses membres ne fléchissent plus, puis il est froid presque partout. C'est bien fini, allez !

En effet, le doute n'était pas possible.

— Comment cela s'est-il passé ? continua Reine, qui aimait aussi le singe de sa maîtresse et qui se sentait plus émue qu'elle n'eût voulu l'être et surtout le montrer.

Zoé lui raconta l'événement dans tous ses détails.

— Je vois ce que c'est, fit Reine. Il aura trouvé des liqueurs fortes, il en aura bu avec excès, et cela lui aura donné un coup de sang.

— A moins qu'il ne se soit empoisonné.

— Vous savez bien que les singes ne s'empoisonnent pas, et, d'ailleurs, il aurait souffert, se serait débattu.

— Tu as raison, fit Zoé.

— Mais par où est-il rentré ?

— Là, par la fenêtre.

Reine se dirigea vers la fenêtre restée entr'ouverte et se pencha au dehors.

— Tiens ! s'écria-t-elle, qu'est-ce que c'est que ça ?

Elle se retournait au même instant vers sa maîtresse et lui montrait un objet qu'elle venait de ramasser sur le rebord de la croisée.

— C'est une clef ! fit Zoé.

— Et même une très jolie clef, ajouta Reine ; — on dirait presque un bijou.

— Elle n'est pas à moi.

— Oh ! je le vois bien. Je connais toutes vos clefs.

— Comment pouvait-elle être sur la fenêtre, car c'est là que tu viens de la ramasser, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, j'y suis ! C'est Niño qui l'aura volée quelque part, et laissé tomber là, au moment où vous lui avez ouvert.

— En effet, murmura la jeune femme.

Elle tournait et retournait la clef entre ses mains.

— Décidément, elle n'est pas à moi ! A qui peut-elle être ?

— Oh ! on viendra sans doute la réclamer demain. On savait que vous aviez un singe, et, s'il a été vu chez quelque voisin, à qui elle manque, il aura bien l'idée de vous la faire redemander.

Zoé passa le reste de la nuit seule, sans fermer l'œil.

Elle n'avait point voulu que sa suivante emportât le corps de Niño.

Il était là, couché sur un coussin.

Plusieurs fois, quand la fatigue fermait ses yeux, Zoé tressaillit et se releva pour courir à lui. Elle avait encore dans l'oreille la musique de son langage simiesque, et croyait l'entendre, distinguer ses cris de joie ou de plainte habituels. Mais Niño était muet.

A la pointe du jour, Zoé se trouva debout.

— Je saurai, au moins, de quoi il est mort, se dit-elle.

Elle fit chercher son médecin, et le supplia, comme supplient les jolies femmes qui savent que leurs caprices sont des lois, surtout quand elles peuvent les payer sans marchander, de faire l'autopsie très attentive et très sérieuse du pauvre animal.

Le docteur y consentit en souriant, sachant bien, d'ailleurs, que sa peine serait richement rémunérée.

Il emporta le petit cadavre et promit une prompte réponse.

La journée s'écoula dans l'attente.

Aucun voisin ne vint se plaindre des dégâts commis par Niño. On eût dit que personne n'avait reçu sa visite.

C'était bien extraordinaire.

Il avait volé, au moins, deux objets, dont l'un, la bague, avait du prix, dont la disparition de l'autre pouvait inquiéter et gêner son propriétaire.

Niño s'était-il donc si bien caché pour faire ses coups que nul ne l'eût surpris, n'eût constaté son passage ?

Le lendemain, le docteur revint d'assez bonne heure.

— Eh bien, lui dit Zoé avec précipitation, c'est fait ?

— Oui.

— Et de quoi est-il mort ?

— Il est mort empoisonné !

— Empoisonné ! Mais c'est impossible !

— Si, empoisonné d'une bien étrange façon, et par un poison bien rare : l'acide prussique !

— L'acide prussique... répéta Zoé au comble de la surprise. Il a bu...

— Non, non. Il a été blessé par un instrument pointu, imbibé de ce toxique terrible, et qu'on ne trouve pour ainsi dire pas. Cela est même fort curieux et fort inexplicable. Vous m'avez dit qu'il était sur vos genoux, et qu'il jouait avec vous au moment où il était tombé...

— Foudroyé, oui, docteur.

— Alors, je n'y comprends rien. Et, s'il ne s'agissait pas d'un singe, cela mériterait peut-être une enquête sérieuse.

Zoé paraissait très agitée.

— Êtes-vous absolument certain ?.. reprit-elle.

— Tout ce qu'il y a de plus certain. Je ne puis m'être trompé. Je parierais ma tête.

Il y eut un instant de silence.

— Où a-t-il été blessé ? demanda enfin Zoé.

— A la poitrine, là, du côté gauche, un peu au-dessus du sein. Une blessure toute petite et peu profonde, comme la piqûre d'une grosse épingle. Mais, pour sûr, c'est ainsi que le poison a été introduit, car cette blessure est la seule qu'il portât sur tout son corps, et il n'a pas ingurgité le poison, je vous le répète. C'est même très singulier, insista le médecin.

Quand il fut parti, Zoé réfléchit profondément pendant quelques minutes.

— En effet, se disait-elle, il avait une main pressée contre sa poitrine, lorsqu'il a roulé par terre... Mais cette main tenait... Ah !

Elle s'arrêta, se leva, courut à son chiffonnier, ouvrit un

tiroir, en tira la bague et la clef qu'elle avait resserrées là l'avant-veille, et considéra la bague attentivement.

Cette bague était d'un grand prix, très grosse et très lourde, paraissait en or massif, avait pour chaton une pierre peu connue, car Zoé, qui avait chez elle des bijoux de toute sorte et de toute provenance, ne sut au juste ce que ce pouvait être.

Sur cette pierre était gravé en relief un caducée.

Ce devait être une bague d'homme, du genre de celles qu'on appelle *chevalières* et qui se portent au petit doigt de la main gauche.

Le dessin en relief semblait indiquer qu'elle pouvait servir au besoin de cachet.

Zoé l'inspectait avec une attention méticuleuse, mais inutile, la bague avait l'air absolument inoffensif. Elle était parfaitement lisse.

— Pourtant, murmura-t-elle, c'est bien le bijou qu'il tenait, qu'il pressait contre sa poitrine et, tout en disant cela, elle avait passé la bague à son index, qui s'y trouvait fort à l'aise.

Elle eut un mouvement d'impatience et pressa sur le chaton.

Le chaton céda, puis revint à sa place, quand elle cessa la pression.

— Oh ! oh ! fit Zoé, qu'est-ce que cela ?

Elle recommença la pression avec lenteur, sentit parfaitement que, non pas le chaton tout entier, mais la portion de la pierre portant le *caducée* en relief, s'enfonçait sous son doigt.

Au même instant, elle aperçut une pointe d'acier qui saillait à l'extérieur, au milieu de l'anneau, dans la partie en dessous.

Elle devint très pâle, resta un moment immobile, puis quitta la bague avec précaution et la posa devant elle.

Elle sonna sa femme de chambre.

— Reine, lui dit-elle, va me chercher le chat.

— Kiki ?

— Oui, Kiki !

Reine sortit et rentra, au bout d'une minute, tenant un superbe angora.

Zoé le lui prit, le lui arracha plutôt des mains.

— Laisse-moi, maintenant.

Reine se retira en regardant sa maîtresse avec étonnement.

L'angora se frottait contre sa maîtresse, ronronnait, faisait le gros dos.

Zoé le caressa machinalement une ou deux fois, puis secoua sa tête pâle, fronça ses noirs et fins sourcils, saisit la bague, la passa à son index, prit le chat dans ses bras et le serra, en appuyant près du cou, après avoir écarté les longs poils, le doigt qui portait la *chevalière.*

L'effet fut foudroyant.

L'angora poussa un miaulement plaintif, fut pris d'un tremblement qui secouait tout son corps, et tomba mort.

Une sueur froide inondait le visage de Zoé.

Une minute, elle regarda le pauvre animal qu'elle venait de tuer, puis ôta la bague, la remit dans son chiffonnier avec la clef rapportée par Niño, et ferma soigneusement le tiroir.

Alors, elle sonna de nouveau.

— Qu'avez-vous, madame ? Êtes-vous malade ? s'écria Reine effrayée, en entrant, de l'état de bouleversement que révélaient tous les traits de sa jeune maîtresse.

— Rien ! répondit Zoé d'une voix brève.

— Et Kiki, reprit la petite suivante, en regardant le chat étendu à ses pieds ; mais on dirait qu'il est, lui aussi...

— Eh bien, il est mort, que t'importe ? Laisse-le là ; et fais chercher à l'instant l'homme qui est venu l'autre soir... Tu sais qui je veux dire. Qu'il accoure... sans perdre une minute... mais va donc ! Ah ! qu'on ne lui dise pas un mot... de la mort de Niño, et de ce qui vient de se passer.

Reine jeta un regard de stupéfaction sur sa maîtresse, mais obéit, sans une nouvelle question.

XLV

OU CHAT-MOUILLÉ S'ALLUME LÉGÈREMENT.

Chat-Mouillé ne put accourir tout de suite, ainsi que le demandait Zoé.

D'abord, il n'était pas chez lui; ensuite il y avait les nécessités de son service régulier qui ne lui laissaient pas la libre disposition de son temps.

Enfin, vers les quatre heures du soir, il fut introduit dans le boudoir de la jeune femme.

Zoé avait repris son sang-froid et l'accueillit avec sa physionomie habituelle.

On eût dit qu'elle avait perdu jusqu'au souvenir des émotions qui l'avaient si cruellement agitée quelques heures auparavant.

— Je vais mettre votre habileté et votre intelligence à l'épreuve, lui dit-elle.

— A votre service, répliqua Chat-Mouillé resté debout sans qu'elle lui fît signe de s'asseoir.

— Voici ce dont il s'agit, poursuivit-elle. J'avais un petit singe, auquel je tenais beaucoup. Il s'est échappé et a dû courir chez les voisins. Là, qu'a-t-il fait ? Je l'ignore. Mais, peu d'instants après son retour, il est mort. L'a-t-on empoisonné, a-t-il succombé aux suites d'une indigestion ou de quelque mauvais coup reçu pendant son expédition ? Je n'en sais rien, et ce n'est pas cela qui me préoccupe le plus. Mais je veux, vous entendez, je veux savoir chez qui il a été, ce qu'il y a fait. Je connais mon pauvre Niño. Il était voleur, il avait la manie de la destruction. Il faut savoir s'il a dérobé ou égaré, ou détruit et brisé quelque

objet précieux ou non, là où il a pénétré. Il faut que cette enquête soit faite rapidement, sûrement et discrètement, car il n'est pas nécessaire, si on l'ignore, d'apprendre aux personnes lésées d'où venait le singe qui a commis les méfaits que je prévois, et à qui il appartenait. Vous m'avez bien comprise ? J'ai compté sur vous. Êtes-vous prêt à faire cette enquête ?

Chat-Mouillé ramena ses lèvres sans fin sur le plus petit espace possible, les chiffonnant et les plissant de sorte qu'elles fissent saillie sur le devant de la bouche en forme de croupion de poulet, et poussa un : Peuh ! assez méprisant.

— Qu'est-ce ? fit Zoé. Vous ne pouvez, ou vous ne voulez ?

— Je croyais qu'il s'agissait d'une chose sérieuse, on m'a tellement pressé !... fit-il enfin, d'une voix qui devenait enrouée chaque fois qu'elle atteignait les notes basses, sifflante dans les notes moyennes, et glapissante dans les notes élevées.

Pour le moment, il en était au contralto, c'est-à-dire à l'enrouement.

Zoé eut un geste de colère.

— Mon petit, reprit-elle sèchement, quand je paie, j'entends être obéie, et toute affaire bien payée est une affaire sérieuse. Que vous importe l'emploi que je fais de votre flair de chien de chasse ? Quêtez, rabattez, rapportez et recevez votre salaire, ou je m'adresse à un autre.

— Je suis à vos ordres, répliqua Chat-Mouillé.

Tout à coup son visage changea d'expression. Il s'éclaira de son sourire démesuré, aux dents jaunes et déchaussées, qui ressemblait à une balafre, et ses yeux ronds s'allumèrent, tandis qu'il frottait lentement l'une contre l'autre ses mains malpropres, pareilles à de longues tenailles rouillées.

— Vous voulez jouer au plus fin avec papa, ajouta-t-il en clignant ses paupières pâles et flasques. Compris.

— Compris, quoi ? répéta Zoé.

— Le singe a trouvé, volé, rapporté à maîtresse petit objet quelconque, rare, ou curieux, ou important, et maîtresse veut savoir d'où il vient. Voilà !

— Possible, fit Zoé en haussant les épaules, croyez ce que vous voudrez. Mais agissez et que personne ne se doute pour qui vous faites vos recherches, ni même que vous en faites. Il y a mille *balles* pour vous, si vous me rapportez une réponse aujourd'hui même, mais une réponse nette et catégorique.

— On verra. Par où est partie la bête ?

Zoé le conduisit dans la pièce réservée au sapajou et d'où il s'était échappé pour sa dernière escapade, en lui expli-

quant que le petit singe n'avait fui ni par la porte ni par la fenêtre.

Chat-Mouillé inspecta soigneusement la chambre, puis s'approcha d'une cheminée condamnée et où l'on ne faisait point de feu, et pour cause.

Des bouches de chaleur, y entretenaient, en hiver, le degré de tiédeur nécessaire à la santé de son locataire.

— Cette cheminée est bouchée, fermée par une plaque de fonte, dit Zoé.

Chat-Mouillé, sans répondre, se coucha sur le dos et avança la tête sous le manteau. Puis, il éleva ses mains dans le tuyau et parut tâter.

Au bout d'une minute, il se releva avec son sourire silencieux.

— Il y a une plaque; mais la bête il a creusé le mur à ses moments perdus, et maintenant la plaque bascule assez, quand on presse dessus, pour livrer passage à mon poing fermé.

— Comment ! s'écria Zoé, jamais on ne l'a vu ni entendu travailler là-dedans.

— Rien de rusé comme un singe, répliqua philosophiquement Chat-Mouillé. Il travaillait à la sourdine, quand il était seul, à la façon d'un prisonnier. Le mur est très dur. Il a peut-être mis trois mois à se faire son passage.

— Bien, fit Zoé, je ne dis pas non Maintenant vous savez par où il a passé. Que vous faut-il de plus ?

— Monter sur le toit, près du tuyau extérieur, pour prendre de là la topographie des lieux et prévoir à peu près où il a pu se diriger. Cela m'évitera d'aller de porte en porte, et de perdre beaucoup de temps.

— Reine va vous conduire à la lucarne du grenier.

Au bout d'un quart d'heure Chat-Mouillé redescendit.

— J'ai relevé des traces sur le toit, dit-il, et je sais à peu près où je dois faire, suivant toute probabilité, mes premières recherches.

— Allez et soyez prompt. Chaque minute de moins, ce sera pour vous un louis de plus.

Chat-Mouillé ne revint qu'à neuf heures du soir.

Zoé avait passé tout ce temps dans une agitation fébrile, qu'elle n'essayait point de dissimuler quand elle était seule, ni même devant sa femme de chambre, qui semblait avoir toute sa confiance et la mériter par son dévouement et son affection.

Mais, devant l'agent de police devenu agent des mœurs, elle recomposait son visage et paraissait absolument calme, sans arriver à le tromper entièrement.

En entrant dans le boudoir, accompagné de Reine qui

l'introduisait, il se laissa tomber lourdement sur un siège.

— Ouf! fit-il.

Il avait, contrairement à son habitude, le visage enluminé, et paraissait avoir la langue épaisse et pâteuse.

— Avez-vous réussi?

— Oui, oui, parfaitement! Je sais ce que vous voulez savoir... Mais ça n'a pas été... sans peine... il a fallu boire... avec le valet de pied... le faire boire... l'emmener au cabaret... Vous comprenez...

Zoé se pencha, le regarda.

— Vous êtes ivre! fit-elle.

— Non pas! Allumé seulement... Oh! je suis solide, mais j'ai la gorge sèche... Il n'y a rien qui altère autant...

— Que voulez-vous? De la limonade? De l'eau frappée?

Chat-Mouillé se secoua avec horreur.

— Non! non! Du cassis.

Sur un geste de sa maîtresse, Reine sortit et rapporta une bouteille de cassis, qu'elle mit à portée du policier.

— Maintenant, laisse-nous, dit doucement Zoé à sa suivante. — Parlez, continua-t-elle en s'adressant à son interlocuteur.

Il se versa d'abord un petit verre de cassis, le vida et voulut recommencer.

— Non pas! fit la jeune femme en retenant la bouteille: quand vous aurez fait votre rapport. D'ici là, pas une goutte.

Chat-Mouillé haussa les épaules d'un air qui voulait dire: — Vous ne connaissez point ma capacité! — essuya ses lèvres sur le dos de sa main, et prit la parole:

— Votre singe a été chez le comte d'Orsan.

Zoé frémit légèrement.

— Chez lui seulement? demanda-t-elle.

— Il n'a été vu nulle autre part. Vos deux hôtels sont voisins, d'ailleurs.

— C'est vrai.

— Il a d'abord saccagé trois ou quatre plates-bandes du jardin du comte.

— Ah!

— Puis il a pénétré dans la maison.

— Et là, qu'a-t-il fait?

— Rien. On a suivi sa trace dans plusieurs pièces, mais il n'a fait qu'y passer rapidement, et il a enfin gagné le cabinet du comte, dont la fenêtre était entr'ouverte.

— Eh bien?

— Là, il se sera tapi dans quelque coin, dans l'encoignure d'une bibliothèque probablement, car il a écarté un certain nombre de livres. Ce qui est extraordinaire, c'est que le

comte, qui était dans son cabinet, ne l'a pas vu entrer, ni entendu, en aucune façon.

— Cela ne m'étonne pas, fit Zoé pensive. Il détestait M. d'Orsan et l'observait en silence, le guettant à distance chaque fois qu'il venait me voir. Il aura fait la même chose chez lui.

— Po...possible, fit Chat-Mouillé avec un hoquet. Enfin le comte s'apprêtait à venir chez moi avant de monter en chemin de fer. Il avait ouvert son coffre-fort pour y prendre l'argent nécessaire à son voyage, et, tout à coup, en se retournant pour le fermer, après avoir bourré son portefeuille, il a aperçu votre bête, dans le coffre-fort lui-même, assise sur son derrière et qui lui montrait les dents. Il paraît que la bête était méchante. Le comte a eu un mouvement de terreur ; il s'est rejeté en arrière. Au même moment, le valet de chambre, apportant son pardessus au comte, est entré... La vue de cet étranger a fait peur au singe. Il a bondi hors du coffre, a sauté sur la fenêtre, a fait encore quelques grimaces à M. d'Orsan en poussant une espèce de hou ! hou ! lugubre, puis a disparu. Quant au comte, dès qu'il vit le singe dehors, il poussa violemment la porte de son coffre-fort qui se referma brusquement... Vous comprenez, on n'aime pas les regards indiscrets dans ces endroits-là.

Zoé écoutait, les yeux baissés, sans faire un geste, avec une figure de cire pour la blancheur et l'immobilité.

— C'est tout ? dit-elle enfin.

— Oui, c'est-à-dire non.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Quand le comte eut fermé le coffre-fort, il s'aperçut que la clef n'était plus dans la serrure.

— Comment cela ? fit Zoé.

— Oui, elle était tombée, ou le singe l'avait volée. Le comte et le valet..., il s'appelle François..., un brave garçon, et qui boit sec, je vous en réponds, presque aussi fort que moi...

— Achevez donc !

— Le comte et François cherchèrent la clef ensemble sans la trouver...

— Le comte devait être fort inquiet.

— Non, pas trop. Il y a un secret compliqué. La clef ne sert de rien à celui qui ne connaît pas le mot.

— C'est une serrure qui s'ouvre par une combinaison de lettres ?

— Juste ! L'heure du départ approchait. Il a dit qu'il ferait faire une autre clef, à son retour, et voilà !

— Tout est pour le mieux, reprit Zoé d'un air dégagé. S'il n'a été que chez M. d'Orsan, et s'il n'a pas fait d'autres dégâts, me voilà rassurée. Comment avez-vous su tous ces détails ?

— Par François donc... un excellent garçon... qui aime à boire... je ne vous dis que ça... amis comme les deux doigts de la main, à présent. Mais, dites donc, — et il ricana, — si c'est du papier *Joseph* qu'il a pincé, cet animal, et rapporté chez vous, ma petite, l'affaire est bonne pour vous. Il a pigé une liasse de billets, hein ?

Zoé éclata de rire.

— Que vous importe ? En voilà toujours deux pour vous .. et, *motus !*

Chat-Mouillé saisit les deux billets de banque que lui présentait la jeune femme et les fit disparaître dans son portefeuille.

— Ça me clôt le bec, ajouta-t-il d'un air moqueur.

Il se leva.

— Voilà l'heure de mon service de nuit. Je file ! C'est tout de même dommage... qu'il soit crevé cet animal... s'il avait l'habitude de visiter les caisses des millionnaires, il était d'un bon rapport.

Et, chancelant sur ses jambes maigres, il se fendit de son plus vaste sourire.

En même temps, il empoignait la bouteille de cassis, à peine entamée, et la plongeait dans sa poche de derrière, comme il avait fait, dans une séance précédente, de la bouteille d'eau-de-vie apportée par Reine.

— Maintenant, pensait-il, j'ai du mêlé-cassis assuré pour huit jours ; et à l'œil, encore !

— Chez le comte ! murmura Zoé, demeurée seule. Oui, cela devait être...

XLVI

LE NOUVEAU LATUDE.

Pendant que ces événements s'accomplissaient, le jeune vicomte Frédéric subissait bien réellement l'emprisonnement préventif auquel l'avait condamné la jalousie furieuse et craintive tout à la fois de son père, M. d'Orsan

Il ne gémissait pas, à la vérité, sur la paille humide d'un cachot, mais il ne pouvait sortir du charmant petit appartement de garçon qui lui avait été destiné par ses parents, et que la tendre sollicitude de la comtesse s'était plu à embellir, à parer de toutes les recherches du luxe moderne.

L'hôtel d'Orsan, placé comme celui de Zoé, entre cour et jardin, et séparé seulement de l'habitation de la jeune femme par un mur élevé, était vaste et d'aspect imposant, remontant à la fin du règne de Louis XV.

Il se composait d'un corps de logis principal, et d'un petit pavillon bâti sous le règne de Louis-Philippe, à gauche de la façade, quand on entrait par la rue de l'Université. Le pavillon, qui n'avait qu'un rez-de-chaussée et un premier, ne communiquait avec le reste de l'habitation que par un escalier de service, en colimaçon, dans une sorte de petite tourelle à toit pointu formant poivrière, fantaisie assez grotesque du précédent propriétaire.

Cet escalier s'ouvrait au rez-de-chaussée, dans un cabinet faisant suite à la salle à manger du pavillon, et, au premier, dans une vaste pièce de l'autre corps de logis, dont M. d'Orsan avait disposé pour son cabinet de travail personnel.

Il suffisait donc, comme l'avait expliqué Chat-Mouillé

lorsqu'il se présenta pour la première fois chez Zoé Chien-Chien, de fermer, soit la porte du rez-de-chaussée, soit celle du premier, pour isoler complétement le pavillon du reste de la vieille habitation seigneuriale.

Après le cabinet du comte venaient, toujours au premier, sur le devant, un immense salon de réception, puis diverses pièces, chambre à coucher, fumoir, etc., qui constituaient l'appartement propre du comte.

A l'extrémité, du côté droit et lui faisant suite, mais séparé par un large palier, se trouvait l'appartement intime de la comtesse.

Le rez-de-chaussée était occupé par la salle à manger, la salle de billard et les salons de réception.

Quant au pavillon, fort petit, nous l'avons déjà dit, il n'avait que quatre chambres, deux au rez-de-chaussée précédées d'une antichambre, donnant sur un perron de quelques marches descendant au jardin, — antichambre où, pour le moment, se tenaient les valets nouveaux grassement payés et fortement chapitrés qui devaient veiller sur la vertu du vicomte, — et deux autres pièces, au premier : l'une la chambre à coucher du jeune homme, l'autre son cabinet de travail.

Ce qui rendait, d'ailleurs, la surveillance plus facile, c'est que, par suite de son isolement, ou pour toute autre raison connue de celui qui avait fait élever ce corps de bâtiment, quelque trente ans auparavant, les fenêtres du rez-de-chaussée, fortement grillées, s'opposaient à toute sortie qui ne s'accomplît pas régulièrement par la porte d'entrée.

On sait déjà que le comte ne s'était décidé à cette mesure rigoureuse et humiliante à l'égard de son fils qu'au dernier moment et après une violente explication avec madame d'Orsan, où il avait pu se convaincre, une fois de plus, que sa faiblesse maternelle ne saurait pas exercer la surveillance sévère qui seule aurait pu rassurer ses inquiétudes et ses jalousies ; — inquiétudes et jalousies, du reste, qu'il n'osait exprimer trop clairement devant la comtesse, ainsi qu'il est facile de le comprendre.

La détention du vicomte durait depuis déjà quatre jours, à l'instant où nous pénétrons près de lui.

Ces quatre jours lui avaient paru quatre siècles.

Non-seulement il ne pouvait sortir, mais il ne pouvait recevoir personne, et l'eût-il pu, qu'il y eût renoncé, pour ne pas rendre ses amis témoins de sa ridicule position et ne point se livrer à tous leurs brocards.

Sa mère seule venait le visiter, essayant de le distraire, de le consoler par son affection caressante ; mais Frédéric

était d'un âge et d'une nature où l'affection maternelle paraît bien froide et bien insignifiante, si même elle ne paraît pas ennuyeuse et gênante.

Le jeune Frédéric n'avait point le sens des effusions de famille, et il eût eu le cœur d'un ingrat, s'il avait eu un cœur quelconque.

Il se laissait adorer par sa mère et n'y collaborait qu'en l'imitant, c'est-à-dire en s'adorant soi-même au delà de toute mesure et de toute permission.

L'admiration qu'elle avait pour lui lui paraissait si naturelle qu'il ne songeait à lui en savoir aucun gré et l'acceptait, la recevait, en jouissait, comme on jouit du soleil, avec l'idée qu'il est fait pour nous réchauffer.

Il savait, en revanche, exploiter toute cette faiblesse et cette tendresse pour obtenir de sa mère la satisfaction des désirs les plus absurdes et des exigences les moins conformes à son extrême jeunesse, poussant jusqu'au génie l'art de puiser dans sa bourse et d'extorquer à la comtesse jusqu'au dernier billet de cent francs, tant qu'il lui sentait de l'argent. Aussi, malgré la fortune très réelle des d'Orsan, il était arrivé souvent à mettre la pauvre femme dans un état de gêne extrême et à lui imposer des privations de toilette ou de bien-être qu'elle n'eût jamais dû connaître.

C'est que, bien des fois, elle n'osait plus demander d'argent à son mari, lorsqu'elle avait épuisé, pour son fils, jusqu'à la dernière obole de la large pension que le comte, à qui elle avait laissé la gestion de sa fortune, lui remettait chaque mois, pour l'entretien de sa maison et son entretien personnel de femme du monde encore jeune et toujours jolie.

La situation d'esprit de Frédéric, depuis sa séquestration, peut se résumer en trois mots : Fureur, terreur et ennui.

Fureur de se voir traité en petit garçon, mis en pénitence, ridiculisé aux yeux du Paris *viveur* où il vivait, si on apprenait sa sotte aventure.

Terreur de son père, dont la violence et l'énergie l'avaient effrayé, car il n'avait, lui, ni bravoure, ni énergie, ni force de caractère, ne sachant que trembler devant la force et exploiter la faiblesse des autres.

Ennui profond de cette solitude qu'il était incapable de remplir par rien qui vînt de lui ou qui lui fût personnel.

Au fond ce n'était qu'un gamin vide et sec.

A ces trois sentiments s'en joignait un quatrième pourtant : le désir ardent de désobéir à papa, sans danger, de retourner voir la petite Zoé qui était la cause de tous ses malheurs, et de se venger avec elle, par elle, qu'il commen-

çait à désirer avec toute la passion qu'inspire le fruit défendu.

Pendant les deux premiers jours, il avait boudé, s'entêtant à garder le lit, ce qui mettait sa mère au désespoir, en lui faisant craindre pour sa santé.

Mais, n'osant résister à son père, il n'était pas fâché de désoler sa mère. C'était toujours une petite revanche de sa contrariété.

An bout de deux jours, le lit l'ennuya, il se leva, et, ne sachant que faire, incapable de travailler, il voulut lire, ce qui ne lui arrivait guère auparavant, en dehors du *Figaro* et des *racontars* du demi-monde et des petits théâtres.

En conséquence, il fit acheter tous les récits qui traitent d'évasions célèbres, toutes les monographies de prisonniers d'Etat : l'*Histoire de la Bastille*, l'*Histoire du donjon de Vincennes*, l'*Histoire des Bagnes*, et vécut en compagnie du *Masque de fer*, du *baron de Trenck* et de *Latude*.

Cela ne l'égayait ni ne l'amusait, il est vrai, mais que faire quand on ne va pas au Bois, quand on ne joue pas au cercle, quand on ne parie pas aux courses, quand on ne lorgne pas les jambes des petites dames dans les féeries, quand on ne soupe pas avec elles à deux heures du matin ?

Cependant le quatrième jour, en se mettant à table, servi seul par ses domestiques-geôliers, il trouva sous sa serviette un papier plié en quatre.

Il l'ouvrit, et, fort intrigué, lut ce qui suit :

« Vos amis s'étonnent de votre absence, et de beaux yeux la pleurent !... Vous pouvez pourtant sortir à volonté, le soir, et rentrer sans être vu. Cela dépend de vous. Procurez-vous de la cire, prenez l'empreinte de la serrure qui mène par l'escalier dérobé au corps de bâtiment qu'habitent vos parents. Le lendemain soir vous recevrez une clef, grâce à laquelle vous rétablirez la communication avec le dehors, ce qui vous permettra de vous rendre là où vous attend celle à qui vous pensez.

» Il suffira de lancer par une fenêtre, dans le jardin, le morceau de cire portant l'empreinte. Faites vite. Détruisez ce billet. »

L'écriture était inconnue et le billet ne portait pas de signature

Le vicomte le relut deux fois et rougit de plaisir.

— C'est la petite Chien-Chien qui pense à moi, qui m'attend ! Ah ! papa ne veut pas ! eh bien, je vais me venger, et j'irai, oui, j'irai !

Il se frotta les mains, tout joyeux de cette promesse de

vengeance qui lui paraissait sans danger, et, ma foi, fort douce.

L'esprit farci de ses lectures nouvelles, il se vit le héros d'une de ces aventures dont il venait de parcourir le récit.

D'ailleurs, rien de plus facile, une fois sorti du pavillon, que de gagner la rue sans être vu du concierge, dans la nuit. N'y avait-il pas, à côté de la grande porte, une petite porte bâtarde, dont il connaissait le secret ?

Il n'hésita point, et, pour la première fois depuis son emprisonnement, ne s'ennuya pas.

Il se fit donner de la cire blanche, prit soigneusement l'empreinte de la serrure en question, sur la porte qui donnait dans le petit cabinet du rez-de-chaussée et dont le comte avait retiré et emporté la clef, enveloppa cette empreinte d'un morceau de papier et jeta le tout, par l'une des fenêtres, juste au milieu de la grande allée.

Il se sentait tout léger et sifflota entre ses dents pendant le reste de la journée.

Le lendemain, qui était le jour où il devait recevoir la clef magique, la clef du bonheur et de la vengeance, il se baigna, se parfuma, se bichonna avec un soin méticuleux, et parut si changé que la comtesse en fut toute rassurée et toute heureuse, elle aussi, croyant qu'il se résignait et que sa présence et ses tendresses maternelles l'avaient consolé et lui tenaient lieu de tout.

Au déjeuner, il s'attendait à trouver la clef dans sa serviette.

Il n'y trouva rien.

Cela le défrisa un peu, mais il se dit :

— Ce sera pour le dîner !

Au dîner, même déception !

Le vicomte commençait à allonger le nez.

Pourtant, il ne désespéra pas.

Après tout, il n'avait besoin de la clef que le soir assez tard, quand tout le monde dormirait.

On trouverait bien moyen de la lui faire parvenir d'une façon quelconque.

Le soir vint, les heures s'écoulaient. Il écoutait tous les bruits, resolu à ne point se coucher.

Minuit sonna, puis minuit et demi.

Il était exaspéré et penaud tout à la fois.

— Se serait-on moqué de lui ?

Il était resté au rez-de-chaussée pour être plus tôt prêt à ouvrir la porte, à se glisser jusqu'au cabinet de son père, puis à gagner le grand escalier, la cour alors obscure, et...

Tout à coup, il dressa l'oreille.

Il entendait un chuchotement dans l'antichambre.

Des pas légers se rapprochaient de la pièce où il attendait anxieux.

Enfin, la porte s'ouvrit tout doucement et il vit entrer une femme en grande toilette, dissimulée sous une élégante et ample sortie de bal.

Il la regardait stupéfait, lorsque la visiteuse, rejetant son capuchon, et laissant couler son pardessus à ses pieds, lui apparut ravissante, couverte de bijoux, en costume décolleté de souper, et lui dit de sa voix fraîche, avec un éclat de rire argentin :

— Eh bien, monsieur le vicomte, est-ce que vous ne reconnaissez pas Zoé Chien-Chien ?

XLVII

LA MILLE ET DEUXIÈME NUIT.

— Je vous vois bien, s'écria Frédéric au comble de la surprise : mais je n'ose en croire mes yeux !... Comment avez-vous pu pénétrer ici, et à pareille heure? Est-ce que personne dans l'antichambre...

Il s'arrêta, craignant de dévoiler trop ouvertement, au cas où Zoé ne l'eût pas su d'une façon complète, jusqu'à quel point il était prisonnier et surveillé de près.

Mais Zoé, d'ailleurs, ne lui aurait pas laissé le temps d'achever, de pousser plus loin ses questions.

— Chut ! fit-elle en mettant un doigt sur ses lèvres rouges. Regardez, écoutez, mais taisez-vous !

D'un geste rapide elle déboutonna, retourna et quitta les longs gants sous lesquels se cachaient ses poignets ronds et fins, ses mains blanches aux ongles roses, puis les jeta sur l'ottomane qui garnissait l'un des côtés de la petite salle à manger.

Cela fait, lentement, elle frappa l'une contre l'autre, par trois fois, ses mains nues, à intervalle régulier, comme les princesses des Mille et une Nuits, lorsqu'elles appellent leurs esclaves pour accomplir quelque ordre inattendu.

Aussitôt, la porte par laquelle elle venait d'entrer s'ouvrit de nouveau, et Reine parut, suivie des deux grands laquais-geôliers auxquels était confiée la garde du vicomte.

Tous trois portaient chacun un énorme panier.

Frédéric regardait, en effet, de tous ses yeux, ne comprenant rien de ce qui se passait, et presque tenté de croire qu'il rêvait.

Les paniers déposés à terre, et qui paraissaient amplement bourrés sous le linge blanc qui les recouvrait, furent vidés en un clin d'œil, et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, la table se trouva couverte de tous les éléments d'un fin souper froid.

Rien n'y manquait, ni le buisson d'écrevisses, ni les perdreaux truffés, ni le pâté de foie gras dans sa croûte dorée, pareille à une forteresse qui attend l'assaut, ni la bombe glacée, ni les assiettes de gâteaux, ni les fruits savoureux, ni le champagne frappé, prêt à couler dans les coupes de cristal, car on était au mois de juillet, et la chaleur étouffante donnait le désir et le besoin des boissons fraîches.

On avait même pensé aux cigares ; de plus, une coupe contenait le tabac turc blond, semblable à des cheveux de houri, destiné aux cigarettes des dames, tandis que, sur le buffet, se dressait la rangée des liqueurs digestives, au milieu desquelles trônait un appareil contenant le moka parfumé, où l'infusion se ferait sous les yeux des convives, dès que l'allumette aurait enflammé la mèche blanche et large qui coiffait le goulot du récipient rempli d'esprit-de-vin.

Deux immenses bouquets de fleurs aux odeurs fortes, placés aux deux extrémités de la table, jetaient dans l'air leurs lourdes senteurs capiteuses.

La table avait trois couverts.

Zoé donna un coup sec dans ses mains.

Les deux grands laquais disparurent, emportant les paniers vides.

Tout s'était passé au milieu du plus parfait silence.

— Bien ! dit alors Zoé en éclatant de rire, nous voilà maintenant seuls et chez nous. Reine nous servira et soupera avec nous. Nous n'avons plus à craindre les importuns. Que dites-vous de cela, monsieur le vicomte ?

— Je dis que c'est épatant ! murmura le jeune homme. Et que vous êtes une fée ! On croirait assister à un conte des *Mille et une Nuits*.

— C'en est peut-être un. Fée ou princesse, peu importe, j'ai droit à tous les hommages. A genoux, et adorez-moi.

Frédéric s'agenouilla devant elle en riant.

Elle lui tendit la main en disant :

— J'accepte votre serment d'obéissance et vous fais mon chevalier pour cette nuit.

Le jeune homme prit la petite main souple et parfumée qu'on lui tendait, et l'embrassa... au-dessus du bracelet qui moulait le bras ferme et rond.

— Relevez-vous, dit-elle encore, et, à table ! Je meurs de faim et de soif.

Frédéric et Zoé s'assirent, tandis que Reine commençait son service, un demi-sourire discret aux lèvres ; mais ses yeux vifs regardaient sa maîtresse avec une sorte d'inquiétude non entièrement dissimulée.

— Je répète que c'est épatant ! reprit le vicomte. Enfin, je n'y comprends rien !

— C'est pourtant bien simple : vous ne pouviez venir à moi, je suis venue à vous. Voilà tout.

— Voilà tout, est bientôt dit, mais comment ?

— Par la porte, comme une personne naturelle.

— Sans doute, mais du diable si je m'explique que les domestiques de mon père vous aient ouvert, vous aient introduite, vous aient obéi, ainsi que je viens de le voir.

— Je les ai achetés. Ce n'est pas plus malin que ça.

— Vous saviez donc...

— Que vous étiez prisonnier ? Qui ne le sait ? Le petit vicomte ne disparaît pas comme ça sans qu'on s'en aperçoive...

— Alors, on en parle... fit le vicomte assez satisfait. On le sait..., ajouta-t-il assez penaud...

— On ne parle pas d'autre chose.

— C'est infect !

— Quoi donc ?

— La conduite du comte.

— Au contraire, vous avez désormais l'auréole du martyre, et vous serez plus que jamais la coqueluche de ces dames, quand vous sortirez de votre noir cachot. La petite Chien-Chien aura bien des rivales... A votre santé !

Elle tendit sa coupe pleine de champagne et la vida d'un trait.

— Tiens ! s'écria le vicomte, après avoir vidé la sienne, vous buvez donc du vin, à présent ? Je ne vous ai jamais vu boire que de l'eau.

— On ne soupe pas tous les jours...

— Vous voulez dire toutes les nuits...

— Avec un prisonnier !

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi épatant ! murmura Frédéric, qui n'était pas plus varié dans ses épithètes que dans ses idées. C'est vous qui me payez à souper : c'est le monde renversé. Ah ! si le *Figaro* savait ça, quelle nouvelle à la main épatante... ? Mais papa le saurait aussi. Il faudra se taire... c'est infect !

— Absolument infect ! ricana Zoé.

— A propos, interrompit l'adolescent, qui buvait sec et commençait à s'exciter, puisque vous avez acheté mes geôliers, et qu'ils vous laissent entrer, je pourrai sortir.

— Malheureusement non, monsieur le vicomte, fit Zoé d'un air sérieux. Je puis entrer, mais vous ne pouvez sortir.

— Comment cela ?

— C'est bien simple. Ces gens tiennent à leur place. Le comte les paie grassement. Personne ne saura que je suis venue, tandis que tout le monde saurait qne vous prenez la clef des champs, auquel cas votre papa flanquerait à la porte vos valets pour leur apprendre à ne pas mieux la garder.

— On n'a jamais rien vu de si infect ! grogna le vicomte en fronçant ses sourcils bruns. Mais j'y pense, je vais avoir une clef de la porte de communication. Parbleu ! que je suis sot ! Vous me l'apportez, vous me la donnerez au dessert.

— Quelle clef ? quelle porte de communication ?

— Mais vous savez bien, puisque vous m'avez écrit de prendre l'empreinte avec de la cire.

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Quoi, ce n'est pas vous, ma petite chatte, qui m'avez envoyé hier ce billet mystérieux que j'ai trouvé sous ma serviette ?

— Moi ? Je ne vous ai rien écrit du tout ! Je préparais ma surprise, et je me serais bien gardée de vous avertir de rien.

— Ah ! voilà qui est plus épatant que tout le reste !

— Expliquez-vous, vicomte de mon cœur !

— Eh bien, alors, c'est une autre ! fit-il d'un air de fatuité marquée.

— Une autre ! Ah ! l'ingrat !

— Mais non, ma toute belle. Je vous adore, et n'adore que vous...

Il se pencha vers elle, et posa ses lèvres chaudes sur une épaule blanche et ronde qui frémit au contact de son baiser.

— Pour le moment ! fit Zoé en le repoussant avec un rire. Mais je veux tirer cette affaire au clair. On vous a écrit, dites-vous. Qui ça ?

— Oh ! parbleu ! voyez vous-même. Voilà le poulet !

Il tira de son carnet le billet que nous connaissons et le tendit à la jeune femme qui le saisit vivement.

Elle le lut avec attention.

— Très singulier, dit-elle, mais vous ne tenez guère compte des recommandations qu'on vous fait.

— Quelle recommandation ?

— On vous prie de détruire ce billet.

— Pas si bête !

— Vous êtes un homme terrible, et l'on doit prendre ses précautions avec vous.

— Est-ce pour cela, dit le vicomte en se penchant à son oreille, que vous avez amené votre femme de chambre qui nous garde à vue?

— Il fallait bien quelqu'un pour nous servir! répondit-elle à demi-voix.

— Mais après?

— Après quoi?

— Elle partira?

— Le souper n'est pas fini, murmura Zoé en lui glissant de côté un long regard de ses yeux de velours.

Frédéric se rengorgea et lui pressa les genoux sous la table.

— Bien, bien! fit-il, nous voici au dessert!

— C'est d'une femme, ce billet-là! reprit Zoé tout haut.

— C'est mon avis; mais, moins habile que vous, elle n'a pas su tenir encore sa promesse, et envoyer la fameuse clef là où vous êtes venue vous-même. Vous êtes réellement épatante! Rien ne m'empêchera de le dire.

— La clef viendra peut-être demain...

— Et j'en profiterai pour vous rendre votre visite, ma toute belle.

— En attendant, je garde le billet.

— Pourquoi faire?

— Pour connaître l'impudente qui court sur mes brisées, me dispute mon petit vicomte.... et lui arracher les yeux.

— Oh! ce serait épatant! s'écria le vicomte, rouge de plaisir et près d'éclater de vanité à l'idée que deux femmes se crêperaient le chignon pour lui.

Zoé avait fait disparaître le billet dans son corsage.

Reine, de son côté, avait servi le dessert, allant et venant sans bruit, ne soufflant mot, mangeant une bouchée de temps à autre, trempant ses lèvres dans le champagne, grignottant les petits gâteaux, surtout ne quittant pas sa maîtresse des yeux.

Zoé, après son premier verre de champagne, n'avait plus rien bu, et son second verre était resté intact; mais elle remplissait fréquemment la coupe du jeune homme.

Elle ne mangeait guère plus, et semblait se rassasier simplement de l'odeur des mets sur son assiette, occupant et distrayant son convive, qui mangeait de bon appétit et buvait comme à seize ans.

Deux heures du matin sonnèrent.

Le vicomte tressaillit, ses yeux déjà fort allumés s'allumèrent encore, et regardant Zoé de la façon la plus expressive:

— Il se fait tard, dit-il. Reine doit être fatiguée. Qu'elle nous serve le café... et qu'elle aille se coucher ! N'est-ce pas votre avis, ma petite Chien-Chien ?

Il riait maintenant, et parlait haut, dévorant la jeune femme du regard. Réellement elle était charmante, ainsi, à la lumière, dans sa toilette provocante, avec ses prunelles noires sous sa chevelure d'un blond ardent, et son sourire aux dents de perle.

— Reine, mon enfant, dit-elle d'une voix douce et musicale, prépare, en effet, le café. Mais verse-nous d'abord un dernier verre de champagne, que nous trinquions tous les trois, tu l'as bien mérité.

Reine se leva, alla chercher une nouvelle bouteille et remplit la coupe du vicomte.

La sienne et celle de Zoé étaient encore pleines.

Le vicomte se leva.

— A nos amours ! Enfoncé papa ! dit-il, et il vida la coupe sans y laisser une goutte.

Les deux femmes avaient également vidé la leur.

Le vin parut produire un effet prodigieux sur Frédéric.

On eût dit qu'une ivresse violente lui montait au cerveau.

— Dieu ! que vous êtes jolie, balbutia-t-il en s'adressant à Zoé. Vous n'êtes pas une femme, mais une sirène.

Il lui avait saisi la main, il promenait ses doigts tremblants sur les bras nus de la charmante créature.

— Non, parole d'honneur, vous avez des bras épatants, je n'ai jamais rien vu d'aussi frais, d'aussi gracieux...

Il chancela et retomba sur sa chaise.

Il s'agita encore une minute, puis ses paupières se fermèrent.

Il dormait.

— Vite ! dit Zoé à sa femme de chambre.

Toutes deux le saisirent, et, le soulevant, le déposèrent légèrement sur l'ottomane.

— Êtes-vous sûre qu'il ne se réveillera pas ? demanda Reine.

— Avant quatre heures au moins, non. Je connais la dose. Maintenant ne perdons pas de temps.

Elle tira de sa poche une clef toute neuve.

— Pourvu qu'elle ouvre la porte ! fit-elle !

Et elle s'élança dans le cabinet où donnait l'escalier dérobé menant chez le comte d'Orsan.

XLVIII

D'UN DANGER IMPRÉVU DE L'AMOUR.

On devine facilement ce qui s'était passé.

Le billet, envoyé la veille, provenait bien de Zoé, malgré ses dénégations, et quoiqu'il ne fût pas de son écriture.

Une fois en possession de l'empreinte prise par le jeune Frédéric, il ne lui avait pas été difficile de faire faire la clef, — cette clef qu'elle destinait, non à adoucir la captivité du petit vicomte, mais à lui permettre à elle l'accès du cabinet du comte d'Orsan.

Le souper qui venait d'avoir lieu n'était que la mise en scène nécessaire pour pénétrer dans la maison, sans révéler son but véritable, et en faisant, au contraire, supposer des motifs plausibles d'intrigue amoureuse, de nature à dévoyer complétement tous les soupçons.

D'ailleurs, elle était bien assurée du secret de son équipée nocturne.

Qui l'eût dénoncée ? Frédéric ?

Il avait bien trop peur de son père à présent, et trop envie de voir cesser le plus promptement possible une détention qui l'ennuyait à mourir et l'humiliait en le ridiculisant outre mesure.

Les laquais du comte achetés par la jeune femme ?

Ils avaient trop intérêt à ne pas se faire chasser honteusement par M. d'Orsan, qui les payait très largement.

De ce côté donc, rien à craindre, pas plus que du côté de Reine, dont la discrétion lui était connue et qui, d'ailleurs, ainsi qu'on va le voir, allait se trouver trop compromise elle-même, pour n'avoir pas le désir et ne pas com-

prendre la nécessité de garder le secret le plus absolu.

Quant au billet recommandant de prendre l'empreinte de la serrure, Zoé l'avait en sa possession.

Donc, nulle trace de son complot.

La jeune femme, avons-nous dit, était entrée dans le cabinet, où donnait la porte de communication, suivie de Reine portant une bougie.

La petite femme de chambre ne soufflait mot, mais la lumière vacillait quelque peu dans sa main mal assurée et elle paraissait en proie à une inquiétude, à une angoisse des plus caractérisées.

Zoé mit résolûment la clef dans la serrure, la tourna et la porte s'ouvrit.

— Voilà qui commence bien ! murmura-t-elle.

Puis, se retournant vers sa suivante :

— Laisse cette bougie, lui dit-elle, allume la lanterne sourde, et accompagne-moi.

— Madame, balbutia Reine, avant d'aller plus loin réfléchissez. Il en est temps encore. Ce que vous faites là est bien imprudent, bien dangereux... Pénétrer ainsi, la nuit, avec de fausses clefs... si on l'apprenait... c'est grave... La police pourrait...

— Bast ! répliqua Zoé avec son sourire énigmatique, ne suis-je pas sa maîtresse ? Et chez lui, par conséquent, n'est-ce pas un peu chez moi ?

— Oh ! sa maîtresse, fit la suivante, vous savez bien que non !

— Qu'importe ? Cela pourrait être ; cela devrait être... et ce n'est pas lui, va, qui ira jamais dire le contraire. Voyons, n'aie pas peur, j'ai besoin de toi, ma chère enfant, pour m'éclairer et pour être témoin de ce que je ferai. Un peu de courage...

— Madame sait bien que je la suivrais jusqu'en enfer, quelle que soit ma terreur.

— Oui, tu es une bonne fille et tu m'aimes, dit Zoé en l'embrassant avec une violence nerveuse, qui révélait tout à coup son agitation intérieure sous la tranquillité factice dont elle la recouvrait.

Les deux femmes rentrèrent dans la salle à manger, où Reine remit à sa place la bougie qu'elle avait prise, et tira de sa poche une lanterne sourde qu'elle alluma avec soin, pendant que Zoé s'approchait du vicomte pour s'assurer une dernière fois de la profondeur de son sommeil.

Cela fait, la maîtresse et la femme de chambre, toutes deux un peu pâles, reprirent le chemin du cabinet, ouvrirent de nouveau la porte de communication, en retirèrent

la clef, la refermèrent derrière elles, en usant de précautions infinies pour ne faire aucun bruit, et commencèrent à gravir l'escalier en colimaçon creusé dans la petite tourelle qui réunissait le pavillon au corps de bâtiment principal.

L'obscurité, à peine trouée par le filet de lumière blanche de la lanterne sourde, et un silence de mort entouraient les deux femmes dont les petits pieds se posaient si légèrement sur les marches de pierre qu'elles semblaient s'avancer comme des fantômes en rasant le sol, mais sans y toucher.

Le seul bruit qu'elles entendissent était celui de leur respiration et le battement de leur cœur, car Zoé, bien que plus brave et plus résolue que Reine, en apparence, n'en était pas moins profondément émue.

En une demi-minute elles arrivèrent au premier étage, sur une sorte de palier étroit où s'ouvrait la porte du cabinet du comte.

Là, elles s'arrêtèrent un instant, essoufflées et tremblantes, écoutant si aucune rumeur ne montait à elles du pavillon où s'était accompli le premier acte de ce petit drame.

Puis Zoé essaya d'ouvrir la porte qui lui faisait face. La porte céda et tourna sur ses gonds.

La jeune femme poussa un soupir de soulagement.

— Je craignais qu'elle ne fût fermée, murmura-t-elle, et alors tout était à recommencer.

Elles entrèrent et se trouvèrent dans une immense pièce, sévèrement et richement meublée, garnie sur trois côtés par de vastes bibliothèques remplies de livres où brillait l'or des reliures, où la pourpre du maroquin prenait des reflets sanglants, chaque fois que le rayon lumineux de la lanterne sourde allait le frapper.

Un épais tapis étouffait le bruit des pas. Des tentures de velours couvraient les fenêtres, closes de plus par des volets pleins.

Il n'y avait donc pas à craindre que, du dehors, on aperçût aucune lueur insolite dans cette pièce, dont le maître était absent, à cette heure indue de la nuit.

Au milieu de la pièce se trouvait une vaste table d'ébène incrustée de cuivre, couverte de papiers, de livres, de brochures.

La lumière sautillait dans la main de Reine, achevant de donner un aspect fantastique aux objets qui sortaient des ténèbres, y rentraient brusquement, vacillants et déformés par ces évocations irrégulières.

La femme de chambre s'occupait surtout des angles obscurs, qui lui causaient une terreur plus grande et

qu'elle fouillait rapidement d'un éclair de sa lanterne, comme si elle eût craint que quelqu'un y fût embusqué.

Tout à coup elle poussa un cri léger.

Elle venait de voir une figure, le corps d'un homme, là, debout, en face d'elle.

Zoé lui arracha brusquement la lanterne et en dirigea le filet lumineux vers l'apparition menaçante.

C'était un portrait en pied du comte.

— Tais-toi, folle, dit-elle à voix basse à Reine qui avait la chair de poule et faisait tous ses efforts pour ne pas claquer des dents : tu vois bien que c'est une peinture.

Zoé garda un instant la lanterne, et le filet de lumière tomba sur le coffre-fort, qu'elle aperçut dans un angle. Il était de bois d'ébène, comme tout le reste de l'ameublement, et cachait à l'intérieur l'armure d'acier et de fonte qui lui permettait de braver tous les efforts des voleurs et toutes les menaces d'incendie.

Elle s'en approcha vivement, sans s'inquiéter du reste.

— Eclaire-moi, dit-elle, et elle remit la lanterne à sa compagne.

Alors, tirant d'une petite poche de côté la clef que Niño avait volée, elle l'introduisit dans la serrure, mais en vain. Le coffre-fort était à secret, et la clef ne servait de rien... à qui n'avait pas le mot.

— Vous voyez bien, fit Reine, que c'est inutile. Vous ne l'ouvrirez jamais. Allons-nous en. Je me meurs d'effroi.

— Je m'y attendais, répliqua Zoé. Voyons, éclaire-moi bien, et sans trop trembler, si tu peux.

Elle avait saisi l'anneau, et faisait glisser rapidement les lettres sous ses doigts souples.

Elle forma ainsi le nom de Zoé.

Elle tourna la clef et le coffre-fort s'ouvrit.

Une exclamation de triomphe s'échappa de ses lèvres entr'ouvertes.

— C'est merveilleux ! murmura Reine. Vous saviez donc...

— Je savais, mon enfant, que le comte m'adore, que ni sa famille, ni ses amis, ni personne de ceux qui l'approchent ne connaissent nos rapports, et je me doutais qu'il devait croire son secret bien gardé par mon nom qui hante son esprit et remplit son cœur. Tu vois qu'il est dangereux, parfois, d'être trop amoureux. Cet amour, qui m'a livré le comte, me livre aussi son coffre-fort. Allons, j'ai la chance. Approche la lanterne.

— Oh ! madame ! madame ! qu'allez-vous faire ?... Prenez bien garde !

— Me prends-tu pour une voleuse ? dit fièrement la jeune femme.

Reine se tut et approcha la lumière.

Le coffre-fort du comte ressemblait à tous les coffres-forts.

On y voyait des papiers, des livres de comptes, des liasses de couleurs différentes sur les planches de fer.

Au-dessous des planches, il y avait deux tiroirs.

Zoé s'assura qu'ils n'étaient point fermés.

Elle souleva les papiers : quand elle reconnaissait des valeurs, soit billets de banque, actions, titres quelconques, elle les reposait scrupuleusement à leur place.

Tout à coup, elle aperçut un objet brillant. C'était un écrin, tout petit, ouvert, et dont le satin cerise et la fermeture d'or, chatoyaient dans la pénombre.

Elle le saisit, l'approcha de la lumière, le considéra avec une attention passionnée, puis, d'un geste brusque, elle retira de sa poche la bague que nous connaissons et qui avait causé la mort de Niño.

Elle la plaça dans l'écrin, le referma. Il lui allait comme un gant.

— Plus de doute, murmura Zoé, c'est bien là que mon pauvre sapajou l'a volée.

Elle retira la bague, la remit dans sa poche, reposa l'écrin à sa place.

Les planches étaient visitées.

— Voyons les tiroirs, fit-elle.

Elle ouvrit celui de gauche. Il ne contenait que de l'or et de la monnaie d'argent.

Elle le repoussa dédaigneusement.

Le second contenait des papiers de famille visiblement, non des papiers de bourse ou de comptes financiers.

Zoé les inspecta attentivement et fiévreusement, les rejetant avec une visible déception, après les avoir dévisagés d'un coup d'œil rapide.

Tout à coup, elle ramena un rouleau entouré d'une couverture grise, sans inscription.

Elle le retourna, le tâta, puis défit l'enveloppe et aperçut des feuillets blancs recouverts d'une écriture fine et serrée.

Elle prit la lanterne sourde pour concentrer la lumière sur l'objet qu'elle tenait, et lut une ligne, une seule.

Elle resta un instant immobile, puis rendit la lanterne à Reine.

— C'est bien, dit-elle. J'emporte ceci.

Elle replaça tout ce qu'elle avait touché ou dérangé dans l'ordre où elle l'avait trouvé, repoussa doucement le tiroir,

jeta un dernier regard dans le coffre-fort, puis le referma et défit son nom, qu'elle avait composé pour ouvrir le meuble secret.

Elle en glissa la clef dans son corsage, fit disparaître le rouleau dans une poche, et, se retournant vers Reine, elle lui dit d'une voix brève.

— Partons !

— Dieu que vous êtes pâle ! s'écria la femme de chambre.

— C'est la lumière blafarde qui produit cet effet, répondit Zoé. Allons, viens !

— Mais, madame, *il* s'apercevra que ce cahier lui manque.

— Sois tranquille, mon enfant, *il* ne le réclamera pas !

Les deux femmes sortirent précipitamment, et, une minute après, se retrouvèrent dans la salle à manger.

Toutes deux se laissèrent tomber sur une chaise, haletantes, épuisées.

Zoé se redressa la première.

Elle saisit une carafe frappée, se versa un verre d'eau glacée et le vida avidement.

— Maintenant, nous n'avons plus rien à faire ici, reprit-elle. Il faut rentrer chez nous.

Reine se leva.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, voilà le vicomte qui se réveille !

En effet, Frédéric s'agitait et prononçait quelques paroles :

— Chien-Chien... épatant... Papa... infect !

Zoé l'écouta, le considéra.

— Non, il rêve, fit-elle.

— Il aura des soupçons ; ce sommeil si brusque et si lourd ne lui paraîtra pas naturel.

— Bast ! je l'ai fait boire beaucoup. Il croira qu'il était gris. Du reste, il l'était en réalité.

— Il faut qu'il n'ait pas de doute, ajouta Reine qui reprenait sa présence d'esprit depuis que l'expédition était terminée.

Elle saisit une bouteille de *chartreuse* non entamée, en remplit le verre du jeune homme, le renversa sur la nappe, puis vida une partie de la bouteille par la fenêtre, à travers les grilles, sur une plate-bande garnie de buissons de lilas.

— Comme ça, il croira qu'il a bu ce qui manque ! dit-elle en riant.

Zoé couvrit ses épaules de sa sortie de bal, rabattit le capuchon sur son visage expressif, et gagna, suivie de Reine, l'antichambre où les deux laquais somnolents, — car, ils

avaient eu leur souper aussi, abondamment arrosé, — se levèrent et l'accompagnèrent respectueusement, en gens bien payés, jusqu'à la petite porte de l'hôtel qui se referma discrètement derrière les deux femmes.

XLIX

CE QUE ZOÉ AVAIT PRIS.

Quand le vicomte se réveilla, il faisait grand jour, et il se trouvait dans son lit.

Il avait la tête lourde, les idées fort confuses.

Ce qui s'était passé pendant la nuit ne lui revint pas tout de suite à l'esprit.

Il resta d'abord comme hébété, puis les souvenirs commencèrent à rentrer dans son cerveau, mais d'une façon vague et marqués d'un caractère de merveilleux tel, qu'il se demandait avec inquiétude s'il avait rêvé ou s'il était bien vrai qu'il eût soupé avec la petite Chien-Chien.

Mais alors, que s'était-il passé après ce souper ?

Quand, comment, pourquoi s'était-il endormi si profondément ?

Est-ce que le sommeil l'avait surpris, terrassé avant le dénoûment... naturel... de cette aventure galante ?

Cette crainte, que tout semblait confirmer, lui donnait la chair de poule, et son amour-propre de petit don Juan en herbe saignait d'une façon cruelle devant ce point d'interrogation.

Quoi, il aurait été assez... infect, par hasard, pour se griser et s'endormir au dessert, avant le vrai dessert, comme un collégien habitué à l'abondance de l'économe ?

Il bondit dans son lit,

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

C'est qu'en effet ses souvenirs devenaient plus distincts,

et il sentait bien que, s'il avait poussé sa pointe jusqu'au bout, il lui en serait resté la mémoire très vive et très nette.

— Mais je suis déshonoré, absolument infect! murmura-t-il avec désespoir. Que va-t-elle penser de moi ? Elle me prendra pour un gamin, un idiot, un crétin!... Me griser à ce point-là, m'endormir là, devant elle, quand je n'avais qu'à me baisser pour la prendre... Je suis volé... et affreusement ridicule ... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! pourvu qu'elle n'en fasse pas des gorges chaudes avec toutes ses amies... Moi, un de nos meilleurs soupeurs. C'est impossible !

Il sonna violemment.

Un des laquais, celui qui lui servait plus particulièrement de valet de chambre, entra, l'air grave et obséquieux, comme si rien ne s'était passé.

Frédéric le regarda, la bouche ouverte, l'air stupide, n'osant plus l'interroger, et pourtant voulant savoir au juste ce qui s'était passé, car il y avait décidément, dans ses souvenirs, une lacune brusque qu'il ne pouvait remplir.

— François, dit-il au grand gaillard en affermissant sa voix de son mieux, à quelle heure est-on parti ?

— A trois heures du matin, monsieur le vicomte.

A trois heures ! une heure après qu'il avait ingurgité son dernier verre de champagne. Il se le rappelait très positivement. Que s'était-il passé pendant cette heure ? Il eut une lueur d'espoir.

— Qu'est-ce que je faisais à ce moment-là ? reprit-il, le cœur palpitant.

— M. le vicomte dormait.

— Ah ! je dormais ; où ça, dans mon lit ?

— Non. Monsieur le vicomte était étendu sur l'ottomane de la salle à manger.

— Et je dormais profondément ?

— Si profondément que Joseph et moi nous avons dû monter monsieur le vicomte, le déshabiller, le mettre dans son lit, et qu'il ne s'est pas réveillé.

— C'est bien extraordinaire !

— Que M. le vicomte m'excuse, mais M. le vicomte avait bu d'une façon si prodigieuse...

— Vraiment !

— Oui, sans compter le champagne, M. le vicomte a vidé un demi-litre de *chartreuse*...

— A moi seul ?

— A lui seul, car ces dames en partant paraissaient aussi calmes que si elles n'avaient bu que de l'eau, et leurs verres, du reste, ne portaient point trace de liqueurs.

— En effet, elles n'ont guère bu autre chose, murmura le jeune d'Orsan.

— Mêmement, poursuivit le valet de chambre, que j'ai préparé du thé, dans le cas où M. le vicomte se sentirait un peu... fatigué.

— Oui, je ne me sens pas bien, répliqua le vicomte désespéré. Servez-moi le thé et laissez-moi... Ah! Zoé n'a rien dit en partant?

— Pardonnez-moi, monsieur le vicomte; cette dame a dit: « Couchez-le, il en a grand besoin. »

Frédéric plongea son visage sous les draps.

Resté seul, il porta ses mains fébriles à son crâne et fourragea sa chevelure, dont la pommade domptait les boucles rebelles, détruisant sans ménagement la raie droite qui partait du front, lui descendant jusqu'à la nuque, et qu'il avait toujours respectée dans ses plus grandes douleurs.

— Pourtant, se disait-il, après le champagne, jusqu'au départ de Zoé, il s'est écoulé une heure! Que s'est-il passé pendant cette heure? Elle ne sera pas restée là à me regarder dormir, comme une mère son enfant!... Ai-je été ou n'ai-je pas été heureux? Impossible de le savoir! On n'a jamais vu une situation aussi infecte!

Il se leva tard, mélancolique et nerveux, attendant toujours la fameuse clef promise par le billet que Zoé lui avait repris, espérant pouvoir s'échapper la nuit pour aller retrouver la petite Chien-Chien, s'expliquer avec elle, savoir ce qui le préoccupait, prendre sa revanche, s'il y avait une revanche à prendre, ou jouir de sa victoire, en en conservant la conscience nette et positive, s'il était, en effet... victorieux.

Mais la journée s'écoula morne, monotone, désolante et désolée, la clef ne vint pas, aucune porte ne s'ouvrit, et le vicomte se recoucha tard, sans avoir la solution du problème qui le préoccupait et le désespérait.

Zoé, en quittant l'hôtel du comte, était rentrée directement chez elle.

Il n'y avait que quelques pas, les deux habitations étant contiguës, comme nous l'avons déjà dit, et séparées seulement par le grand mur fort élevé qui, de ce côté, servait de limite aux deux jardins.

Arrivée dans son boudoir, Zoé se livra aux soins de Reine. Elle déshabilla sa maîtresse, et lui passa un riche peignoir de nuit blanc, garni de dentelles d'un grand prix, dont la nuance de rouille pâle adoucissait la crudité de la mousseline et faisait ressortir l'éclat rosé des chairs, où la

jeunesse se révélait dans la pureté et la fermeté de tous les contours.

Les deux femmes étaient restées silencieuses.

Zoé se laissait faire, le regard vague et fixe, le sourcil légèrement contracté, comme si elle ne savait pas où elle était, ni ce qui se passait.

Son corps se prêtait aux mouvements que lui imposait la main légère de sa femme de chambre, mais il était visible qu'elle n'en avait pas conscience, et Reine, en lui enlevant sa ceinture-corset, constata les battements précipités du cœur.

Lorsque la toilette de nuit fut terminée, Zoé resta immobile sans s'en apercevoir.

Reine brûlait du désir de causer avec sa maîtresse, de l'interroger, mais n'osait ou respectait la préoccupation de Zoé.

Elle attendit silencieuse une minute ou deux, puis lui dit enfin, voyant qu'on ne la renvoyait pas :

— Est-ce que madame ne veut pas se coucher ? Il est tard, et vous devez être fatiguée, après tant d'émotions.

Zoé tressaillit, comme si elle s'éveillait de quelque rêve, et regarda sa suivante :

— Fatiguée, oui, tu dois l'être, mon enfant. Je n'ai plus besoin de toi, va te reposer.

— Mais vous ?

— Moi, je me coucherai tout à l'heure... J'ai encore à faire.

Elle regardait le manuscrit pris par elle chez le comte d'Orsan, et posé sur une petite table à portée de sa main.

Reine suivit ce regard.

Son propre regard était chargé de tant d'interrogation, de curiosité, que Zoé sourit.

— Tu es une bonne fille et dévouée, et qui m'aime, fit la jeune femme en tendant la main a la petite Reine, dont le minois chiffonné et les yeux vifs portaient encore la trace de ses terreurs de la nuit. Tu as eu bien peur, n'est-ce pas ?

— Je l'avoue.

— Et tu m'as obéi sans comprendre. — Merci.

— Oh ! madame, vous savez bien que je vous appartiens corps et cœur, que je ferais l'impossible pour vous... Tenez, ajouta-t-elle avec énergie, vous me diriez même de plaire à cet affreux reptile de Chat-Mouillé, de le séduire, de le rendre heureux... que j'y consentirais, si cela pouvait vous être utile ou agréable...

— J'y ai songé un instant, reprit tranquillement Zoé, mais, jusqu'à présent, je n'en ai pas eu besoin.

— Seulement, l'affaire de tout à l'heure, c'est autre chose. Si l'on nous avait surprises, savez-vous qu'il y allait du bagne ! Je vous en supplie, ne recommençons pas. D'ailleurs, j'ai toujours peur que le comte ne s'aperçoive de la disparition de ces papiers.

Elle montrait le rouleau qui attirait sans cesse ses regards.

— Sois tranquille, encore une fois. Il ne le réclamera pas, et se cachera plus du vol qu'il a subi qu'un voleur ne se cache du vol qu'il a fait !

Reine ne comprenait pas.

— D'abord, ces papiers n'ont aucune valeur vénale. Ce sont des papiers qui...

Zoé hésita, puis parut prendre sa résolution.

— Pourquoi ne t'en donnerais-je pas la preuve ?

Les yeux de Reine pétillaient d'impatience.

Cependant elle se contint et dit :

— Oh ! je vous crois, et je le sais bien, d'ailleurs.

— Peu importe. Tiens, regarde ce que c'est.

Zoé prit le rouleau, le défit lentement de son enveloppe grise.

On aperçut distinctement un cahier couvert d'écriture et contenant au moins une centaine de feuillets.

Sur le premier, en plus gros caractères, on distinguait quelques lignes disposées comme un titre.

Zoé tendit le feuillet.

— Lis ! dit-elle simplement.

Reine pencha la tête et lut à haute voix :

A mes chers enfants René et Claire.

HISTOIRE DE MA VIE.

La suivante releva la tête, étonnée.

— Tu n'en sais guère plus, n'est-ce pas ?

— Ma foi...

— Tu ne connais ni ce René, ni cette Claire ?

— Non.

— Eh bien, moi non plus ; mais je les connaîtrai quand j'aurai lu ces pages. Elles sont adressées par une mère à ses deux enfants. C'est tout ce que j'en sais. Pourquoi cela m'intéresse-t-il, pourquoi cela se trouvait-il chez le comte, comment je m'en suis doutée ? c'est ce que tu sauras plus tard, ainsi qu'une foule d'autres choses que tu ignores. Maintenant, va te reposer et laisse-moi seule. Ah ! sauf Chat-Mouillé, demain, je n'y suis pour personne. Va, mon enfant.

Reine se retira en silence.

Zoé, restée seule, s'assit devant sa petite table, ouvrit le cahier et commença, à la lueur de la lampe, la lecture suivante.

L

HISTOIRE D'ANNE-DÉSIRÉE.

I. — LA MORTE PARLE.

« C'est pour vous, mes chers enfants, que j'ai écrit ces pages ; c'est à vous, à vous seuls, qu'elles sont destinées.

» Vous y trouverez l'histoire de ma vie entière et l'explication du mystère qui a pesé sur vous depuis votre naissance.

» Lorsque vous m'aviez, dans votre innocence et votre curiosité trop naturelle, posé quelque question à laquelle je ne pouvais pas répondre, le soir, avant de me reposer, je prenais un feuillet blanc, et j'y consignais cette réponse. Cela me soulageait du silence que je m'imposais envers vous, et qui m'était cruel bien souvent. Il me semblait alors que je vous avais à demi-répondu.

» Ç'a été là, ma longue souffrance, souffrance qui grandissait avec vous. Avoir un secret pour mes deux enfants chéris, ne pas tout leur dire, ne pas penser tout haut devant eux, comme ils pensaient tout haut devant moi, leur cacher quelque chose, leur mentir, oui, leur mentir, car je vous ai menti, car je vous mentais, quelle torture pour mon cœur !

» Mais c'était dans votre intérêt que j'agissais ainsi, que je me condamnais à ce surcroît de douleur.

» Si je me suis trompée, vous me pardonnerez, n'est-ce pas, chers enfants, qui avez rempli ma vie et mon cœur, depuis le jour de votre naissance ?

» Ma vie aurait été bien sombre et bien pénible, sans deux points lumineux qui l'éclairaient tout entière, sans deux joies profondes qui y ont mis leur sourire : ces deux joies, c'est d'avoir connu votre père, c'est d'avoir eu des enfants tels que vous.

» Depuis la mort de celui qui m'avait donné son nom, et que j'ai adoré avec toute la passion et toutes les ardeurs d'un premier et unique amour dans une âme de jeune fille, vous avez suffi à ma vie, vous m'avez fait connaître les seuls bonheurs auxquels pût encore être sensible mon pauvre cœur, brisé par les coups les plus inattendus et les plus sensibles.

» Je dois le dire bien haut : il n'y a pas eu de mère plus heureuse que moi.

» Toi, mon René bien-aimé, que je nomme le premier parce que tu vins le premier; toi, ma Claire chérie, qui n'es la cadette que par l'âge, non dans mon affection, qui vous a toujours mis tous les deux sur le même rang, vous m'avez rendue fière, vous m'avez consolée de toutes mes douleurs passées, et, s'il avait fallu en subir de cent fois plus grandes pour vous mériter l'un et l'autre, j'aurais encore béni le sort !

» Vous voilà grands aujourd'hui, et je n'ai plus rien à ajouter à ce récit de ma vie.

» René, tu es devenu un homme. Tu tiens tout ce que promettait ton enfance.

» Intelligent et courageux, sensible de cœur, sérieux d'esprit, instruit, travailleur, trempé par la misère précoce, je te crois enfin assez fort pour conquérir ta place dans la société, y faire ton chemin énergiquement et honorablement, — laisse ajouter à ma vanité maternelle, — brillamment, car, j'en suis certaine, cette vanité n'est que le pressentiment, la promesse de l'avenir que j'entrevois pour toi.

» Claire, ma petite Claire, si mignonne, si douce et si pleine de volonté, avant peu tu seras une femme; tu es déjà une jeune fille, la plus belle et la meilleure qu'on puisse rêver, et je me sens, malgré cela, toute rassurée sur ton compte. Je dis *malgré cela !*

» C'est que tu ne sais pas encore, ma pauvre enfant, combien la vie est difficile pour une femme pauvre et jolie, que de pièges l'attendent, que de forces héroïques et rares il lui faut pour lutter contre les embûches et les tentations de son propre cœur, les besoins les plus légitimes de son esprit, les aspirations et les tendances les plus intimes de sa nature.

» Beauté et pauvreté chez une femme... Deux malédictions à la fois !

» Mais la vie austère que tu as menée près de moi, les habitudes de travail régulier et parfois pénible, de privations, noblement et courageusement supportées, d'ordre et de résignation que tu as prises sous le coup de fouet des nécessités de notre existence misérable, t'ont fortifiée, développée, préparée à te contenter de peu, à comprendre et à subir la loi de fer de la pauvreté qui veut rester honnête et lever haut son front sans tache.

» Tu seras la meilleure et la plus entendue des épouses, et, si ton cœur parle un jour, je connais ce cœur, il ne parlera que pour un homme digne de toi.

» Ce ne sont pas les désirs de luxe, de vie facile et paresseuse qui t'entraîneront à choisir un compagnon, mais des sentiments plus élevés et plus nobles; et tu te sentiras heureuse avec lui, s'il t'aime comme tu le mérites, car la vie qu'il pourra t'offrir, si médiocre qu'elle soit, sera toujours plus large et moins tristement monotone que celle que les dures nécessités m'ont contrainte à vous faire partager, pauvres enfants, pour qui je n'aurais rien trouvé de trop beau, et que j'ai vus se développer à mes côtés, au milieu des privations de la misère sans pitié que tous mes efforts ne pouvaient adoucir.

» Maintenant donc vous voilà grands.

» Bientôt je devrai vous révéler le secret de ma vie et de la vôtre.

» Mais je puis mourir, quoique jeune encore, mourir d'une mort subite, inattendue, comme j'en entends parler chaque jour.

» Si cela arrivait, je vous ai prévenus.

» Vous trouveriez là, dans cette cassette, qui contient aussi ce récit, toutes les explications que je n'aurais pas eu le temps de vous donner.

» La vérité, chers enfants, c'est que vous appartenez par votre mère et par votre père à deux grandes et nobles familles, et qu'une immense fortune eût dû être votre lot.

» Vous deviez naître dans le luxe, ne connaître aucune des privations de la pauvreté, connaître toutes les jouissances de la richesse.

» Vous deviez trouver devant vous la vie ouverte et facile.

» Le monde devait vous appartenir, comme il appartient aux heureux de la terre.

» René ne devait avoir que l'embarras de savoir à quoi et comment il pourrait le mieux employer ses brillantes facultés.

» Claire devait grandir dans le cadre doré qui aurait si bien convenu à sa beauté et à ses grâces, apprenant tous les arts d'agrément qui sont une coquetterie de plus et comme une nouvelle parure pour la femme.

» Les événements en ont décidé autrement, sans qu'il y eût de ma faute, ni de celle de votre père.

» Ces millions, qui devaient assurer votre bien-être et votre bonheur, et dont vous auriez fait, j'en suis certaine, le meilleur usage possible, vous ne les avez jamais eus, vous ne les aurez jamais.

» Ah ! cette vision, ce regret m'ont trop fait souffrir pour vous, pour que je voulusse vous faire partager cette souffrance.

» J'ai eu trop de peine à arriver à la résignation, à accepter la misère qui me surprenait et me foudroyait à l'improviste, à ne point rougir, dans le début, du travail qui m'honorait, me relevait et me faisait vivre, pour ne pas comprendre le danger d'introduire cette vision dans vos jeunes cerveaux, ces convoitises impossibles et ces regrets qui affaiblissent dans vos jeunes cœurs.

» Le sort vous faisait pauvres.

» Si vous aviez su de quelle famille vous descendiez, quel était votre nom véritable, la vanité et l'ambition vous auraient chuchoté à l'oreille mille mauvais conseils, et rendu plus insupportables les misères présentes.

» Vous auriez peut-être été des *déclassés*, la pire race qui existe.

» J'en ai tant vu autour de moi !

» Combien, qui auraient pu être des hommes utiles, des femmes sérieuses, d'honnêtes mères de famille, qu'un trop beau nom à porter, trop lourd sans fortune pour leurs épaules sans vigueur, a perdus, et qui ne sont devenus que des inutiles ou des coupables pour n'avoir jamais su accepter ce que la vie leur apportait, en comparaison de ce qu'elle avait apporté à leurs pères, de ce qu'elle semblait avoir dû leur promettre !

» Ils se croyaient victimes d'une injustice du sort, et, au lieu de lutter pour le vaincre, ils lui montraient d'abord le poing, puis finissaient par tendre la main.

» Le travail, le travail pénible du peuple, de celui qui gagne sa vie à la sueur de son front, et conquiert, par sa seule activité, sa place dans l'existence, ce travail leur paraissait indigne d'eux. La seule proposition d'y avoir recours les humiliait ou les révoltait.

» L'eussent-ils accepté, brisés par la main d'acier de la nécessité, qu'ils l'auraient toujours regardé avec horreur et dégoût.

» C'est ce danger, c'est cette torture que j'ai voulu vous éviter, chers enfants, en vous cachant la vérité.

» Ces révoltes, ces luttes, ces angoisses, je les ai connues, moi, votre mère. J'ai voulu que vous les ignoriez.

» Oui, j'avais été élevée dans le mépris du travail et de la pauvreté.

» Je savais pianoter, et je ne savais pas la musique.

» Je savais broder, et je ne savais pas coudre.

» Je savais servir le thé, et je ne savais pas faire la soupe.

» Mes doigts sensibles saignaient sous l'aiguille.

» Ma peau blanche et parfumée se rougissait et protestait au contact des objets grossiers et des étoffes vulgaires.

» Mes ongles roses se brisaient, et les larmes coulaient de mes yeux, à voir ainsi toutes les souffrances et toutes les déchéances de ma chair aristocratique.

» Ah ! sans vous, sans la nécessité de vous élever, de vous faire manger, de vous protéger contre le froid, jamais je n'aurais eu, au début, le courage d'abdiquer mon passé.

» Mais vous étiez le devoir et vous étiez l'honneur. Vos baisers, vos caresses, vos rires pansaient toutes mes plaies, faisaient taire toutes les protestations de l'orgueil, et mettaient des forces là où mon éducation première n'avait mis que des délicatesses.

» C'est pour cela que je vous ai trompés, c'est pour cela que je vous ai menti.

» Ignorant une autre vie que celle que vous meniez, vous avez accepté celle-ci sans murmure et sans regret.

» Vous croyant nés dans le peuple, ou du moins dans les derniers rangs de la petite bourgeoisie humble et vouée au labeur quotidien, vous n'avez eu ni le mépris du peuple ni l'horreur de son existence qui était, qui devait être la vôtre.

» Ne sachant pas que votre mère avait vécu dans la soie, le velours et le satin, avait eu ses doigts chargés de bagues, ses bras couverts de bracelets, son cou entouré de colliers de perles et de diamants, Claire, tu n'as pas regretté de n'avoir pour parure que ta jeunesse, ta beauté, de pauvres indiennes, des cotonnades, bon marché, ou des laines grossières ; René, tu n'as pas regretté de porter des sabots et une petite blouse, comme tes camarades de l'école primaire.

» Vous avez pris des habitudes et des goûts simples, et tout ce qui pourra vous arriver de bon par la suite vous paraîtra meilleur et sera le bien-venu.

» Aujourd'hui, — c'est-à-dire quand René aura ses vingt

ans, c'est-à-dire dans trois ans, lorsque vous apprendrez la vérité, — la tête ne vous tournera pas.

» Vous êtes faits à votre existence, au monde où la pauvreté vous condamne à vivre.

» Dans la connaissance de votre origine vous ne puiserez plus l'orgueil qui perd, la vanité qui débilite, mais seulement l'émulation que je désire vous voir, et comme une ardeur plus grande de vous montrer supérieurs à votre destinée, et de conquérir celle que vous saurez mériter par votre propre et seule valeur.

» Si vous ne réussissez pas, si la vie doit rester étroite et mesquine pour vous, au point de vue matériel, cela ne vous étonnera ni ne vous humiliera.

» Vous savez que le travail est honorable et sain. Vous l'aimez à présent, vous le respectez.

» Vous n'avez ni le dédain, ni la pitié méprisante qu'il inspire aux riches. Vous connaissez le peuple, ayant vécu parmi lui, partagé ses privations et sa vie. Vous saurez en rester, de fait ou de cœur, suivant les circonstances.

» René, tu seras un homme fort et digne.

» Claire, tu seras une fille honnête, une femme utile et sérieuse.

» Pardonnez-moi donc de ne vous avoir pas dit la vérité jusqu'à présent.

» Vous savez, maintenant, une partie de mes motifs.

» L'histoire de ma vie vous fera connaître les autres.

» Tels que vous êtes, vous les approuverez.

» Chers enfants, je vous bénis.

» Je vous ai dû toutes mes joies, et je vous dois aussi d'être meilleure.

» C'est vous dont les pas chancelants m'ont guidée dans la voie du devoir et du travail.

» C'est à vous que j'ai dû de vivre consolée et bienheureuse, malgré le deuil incurable que m'a laissé la mort de votre père, mon seul amour avec vous.

» Puissiez-vous retrouver pour vous tout le bonheur que vous m'avez donné, et rencontrer un jour, que j'y sois encore ou que je n'y sois plus, toi, René, une femme, toi, Claire, un époux, dignes de vous, et qui vous aiment autant que vous a aimés votre mère.»

LI

HISTOIRE D'ANNE-DÉSIRÉE.

II. — MADEMOISELLE DE LA VILLEPREUX.

« Je suis née à Rennes, le 15 mai 1829 : je suis inscrite sur les registres de l'état-civil, sous les noms d'Anne-Désirée, fille légitime de Pierre-Henri, duc de la Villepreux, et d'Anna-Julie Kardec, son épouse.

» J'avais un frère, plus âgé de quelques années, mais qui mourut, paraît-il, un an après ma naissance, de telle sorte que je demeurai la fille unique et l'unique héritière des immenses biens de la maison de la Villepreux.

» Le duc, mon père, était, de son côté, le dernier représentant de cette noble et grande famille, l'une des plus anciennes et des plus illustres de la vieille aristocratie bretonne, une de celles qui avaient occupé les emplois les plus importants, soit dans la province même de Bretagne, soit à la cour, avant la Révolution de 1789.

» A cette époque, les la Villepreux avaient pris ouvertement parti pour Louis XVI, avaient combattu, au 10 août, contre le peuple révolté, et, dans cette journée sanglante, deux de mes grands-oncles avaient succombé. Quant au grand-père du duc actuel, il avait péri sur l'échafaud, trahi, livré, disait-on, par un noble de ses amis, rallié au mouvement révolutionnaire.

» Son fils, alors tout jeune, avait pu s'échapper avec sa mère, gagner l'étranger, où il avait servi dans l'*armée de Condé*, sous le drapeau blanc.

» Il n'était rentré en France qu'à la suite des Bourbons, en 1814 et en 1815, veuf déjà et père de Pierre-Henri, dont je suis la fille unique.

» La fortune de notre famille s'était peu à peu reconstituée, grâce à la dot considérable de ma grand-mère paternelle, épousée en Allemagne par Rodolphe-Ernest de la Villepreux pendant l'émigration, et Allemande d'origine; grâce aussi à la part touchée par mon grand-père dans le milliard d'indemnité distribué aux émigrés ruinés par les confiscations de la première République, de telle sorte qu'il avait été possible de racheter, non la totalité, mais la majeure partie des immenses biens autrefois patrimoine de la famille.

» Le duc de la Villepreux, mon père, appartenait donc, non seulement par sa naissance, mais par son cœur et toutes ses plus chères convictions, au parti légitimiste le plus intraitable. Depuis la chute des Bourbons, sous le règne de Louis-Philippe, comme sous la seconde République et sous le second empire, il n'avait cessé et il n'a cessé de protester par son abstention contre tous les gouvernements qui se sont succédés en France.

» Je l'ai, moi, toujours connu vivant de ses immenses revenus, tantôt à Rennes, tantôt dans ses terres, y menant l'existence large et en même temps monotone d'un grand propriétaire qui s'occupe de l'exploitation de ses biens et se distrait par les exercices violents de la chasse.

» Deux fois par an, cependant, au printemps et à l'automne, il donnait de somptueuses fêtes à la noblesse bretonne non ralliée aux nouveaux régimes. Pendant quinze jours, c'étaient alors des festins et des bals à n'en plus finir. Puis les hôtes aristocratiques se retiraient, tout reprenait son allure habituelle, et l'existence de gentilhomme-fermier recommençait au milieu du luxe et de l'isolement, à peine interrompue par deux ou trois mois de séjour à la ville, de décembre à février.

» Le duc de la Villepreux était un homme grand, sec, froid d'aspect, à la parole rare et cassante.

» Pour lui, le monde n'avait pas changé, et il maintenait autour de lui, dans sa famille et parmi ses serviteurs, les antiques traditions de la féodalité.

» Regardant comme ses inférieurs tous ceux qui l'approchaient et dépendaient de lui, il se renfermait dans une dignité hautaine pour ne point se commettre avec eux, appelait ma mère : Madame la duchesse, ne la tutoyait point et ne parlait de moi, sa fille unique, qu'en disant : Mademoiselle de la Villepreux, même quand je tétais encore ma nourrice.

» Il ne se départissait de cette sécheresse et de cette raideur qu'aux fêtes dont je vous ai parlé.

» Alors, se trouvant avec ses pairs, il déployait toutes les grâces et toutes les séductions d'un homme du monde, et du grand monde, et montrait tout son esprit qui était réel, quoique amer et dénigrant.

» Ma mère était de beaucoup plus jeune que lui, et jolie.

» Il l'avait épousée à quinze ans, et elle venait d'avoir vingt ans lorsqu'elle me mit au monde.

» Elle était d'une famille honorable, mais pauvre, et n'appartenait point à la noblesse, quoique de sang aristocratique, elle aussi, par ses aïeux maternels.

» Je sais qu'on s'expliquait mal cette sorte de mésalliance relative, si peu conforme aux idées du duc de la Villepreux.

» On disait qu'il s'était décidé à ce mariage à la suite d'un désespoir d'amour.

» En tous cas, ce qui justifiait cette mésalliance, c'est que Mlle Anna-Julie Kardec descendait par sa mère d'une de ces familles catholiques qui avaient suivi le dernier Stuart dans son exil en France, et qui s'y étaient fixées.

» Elle était le dernier rejeton, par une série de mariages, des O'Kenny, et, par conséquent, d'origine irlandaise.

» Elle avait hérité de ce sang la finesse de la peau, les longs cheveux blonds bouclés, des yeux d'un bleu admirable, et ce quelque chose de vaporeux et d'éminemment éthéré qu'on retrouve chez les ladies de l'autre côté de la Manche, type connu en France par les gravures de *Keepsake* qui me l'ont toujours rappelée.

» Le luxe lui convenait admirablement.

» Mais, sous ses airs languissants, elle était aussi vive et pétulante que le duc était froid et glacé d'aspect ; aussi nerveuse, impressionnable, mobile, capricieuse et changeante, qu'il était immuable, net et coupant.

» Il eût été difficile de trouver deux natures plus dissemblables.

» Ils ne se rencontraient que dans leur immense mépris et leur dédain absolu de quiconque n'appartenait pas à la vieille aristocratie et aux vieilles idées, de quiconque, en un mot, n'était pas de leur monde.

» Je crois que le duc en était devenu fort épris, depuis son mariage, et il le montrait autant que son caractère le lui permettait.

» Je crois aussi que ma mère avait trouvé de grandes déceptions dans cette union.

» Non-seulement le duc était de beaucoup plus âgé qu'elle, et d'un caractère aussi sévère qu'elle était évaporée,

mais elle avait compté qu'il renoncerait à sa bouderie politique, qu'il la mènerait à Paris, qu'elle y brillerait dans les salons et dans les plaisirs, pour lesquels elle était née ; et cette existence au fond d'un vieux château breton, ou d'un antique hôtel de province, à Rennes, lui pesait, la faisait mourir d'ennui.

» Cependant, mon père et ma mère vivaient en bonne intelligence, et je n'ai jamais surpris de querelles entre eux.

» C'est dans ce milieu que je fus élevée, que s'écoula mon enfance, que je grandis, près de ma mère, qui passait sans cesse d'un excès à l'autre, tantôt se faisant mon esclave, tantôt faisant de l'autorité, me caressant et me choyant comme une poupée, ou me punissant et me corrigeant même manuellement, avec une extrême sévérité, suivant l'état de ses nerfs, mais, en somme, paraissant m'aimer beaucoup.

» Le duc m'aimait aussi, à sa façon, sans se familiariser.

» Mais il avait parfois une sorte d'attendrissement, quand il songeait que j'étais la dernière des la Villepreux et qu'avec moi, ce nom illustre, ce nom qui était sa passion et sa religion, allait s'éteindre à jamais.

» Jusqu'à l'âge de dix ans, tout alla bien pour moi.

» Je ne quittai point ma famille. J'y recevais l'éducation d'une fille noble, par les soins de maîtres excellents qu'on faisait venir de Paris, et qu'on payait fort cher.

» Tout à coup ma mère changea complétement d'humeur.

» Quoiqu'elle fût encore toute jeune, elle avait à peine trente ans, et encore admirablement jolie, elle se jeta, du jour au lendemain, dans une excessive dévotion, employant ses journées en prières ; ne quittant presque plus la chapelle du château ; se confessant toutes les semaines à un père jésuite, qui venait exprès de Rennes, dont le château où nous habitions les trois quarts de l'année n'était pas éloigné ; refusant désormais de retourner à la vieille cité, dans le magnifique hôtel où j'étais née, même pendant les mois les plus rudes et les plus tristes de l'hiver ; renonçant au luxe des toilettes ; se vêtissant de noir ou de couleurs sombres ; allant en retraite, durant de longues semaines, dans quelque couvent des environs.

» Je ne tardai pas à subir le contre-coup de ce changement.

» Ma mère parut m'avoir prise en haine. Elle repoussait mes caresses, me traitait avec une sévérité extrême, semblant éprouver une sorte de joie à me rendre la vie amère et désolée, allant même, parfois, dans des moments de violence extraordinaire, et que rien ne paraissait justifier,

jusqu'à me frapper avec une sorte de rage et de la façon la plus humiliante pour mon âge, car j'avais déjà dix ans, et les traitements qu'on inflige aux petits enfants me causaient des révoltes d'amour-propre, et me blessaient plus dans ma dignité naissante que dans ma chair.

» Que s'était-il donc passé ?

» Pourquoi ce changement si brusque et si inattendu ?

» Qu'avais-je fait pour démériter à ses yeux, et lui inspirer cette sorte d'animosité visible qu'elle n'essayait même pas de dissimuler, quand elle était seule avec moi ?

» Je remarquai, d'ailleurs, qu'elle ne se ménageait guère plus que moi, et qu'à mesure qu'elle devenait plus dure et plus impitoyable avec sa fille, elle redoublait ses propres macérations.

» Elle en était venue à porter un cilice !

» Je fis aussi deux autres remarques :

» La première, c'est qu'elle ne me maltraitait jamais devant le duc !

» La seconde, c'est qu'elle me maltraitait d'autant plus qu'elle sortait de confesse, ou qu'elle avait eu un long entretien intime avec le R. P. jésuite qui dirigeait sa conscience.

» J'étais devenue fort malheureuse, car j'ai toujours eu un cœur tendre et affectueux, une nature expansive et disposée à aimer.

» Je songeai un instant à me plaindre à mon père ; mais je n'osai jamais, et je n'en trouvais, d'ailleurs, jamais l'occasion, que j'étais trop enfant pour savoir provoquer.

» Il ne m'avait point familiarisée avec lui. Il était bon, à sa façon, et m'aimait, je crois, réellement, mais il m'appelait : Mademoiselle de la Villepreux, et je devais l'appeler : Monsieur.

» Il n'y avait nul épanchement paternel de sa part, aucune intimité entre nous.

» Un jour, désespérée, à bout, dominée par un de ces chagrins profonds comme en connaissent les enfants, élevée dans des idées religieuses, habituée à regarder le prêtre comme une espèce de Dieu visible et de consolateur suprême, j'attendis le directeur de ma mère, un vieillard austère et desséché, qui me faisait peur et que je n'avais jamais vu sourire, et, tout en larmes, tordant mes mains, la voix entrecoupée, je lui confiai dans mon langage de petite fille, mes souffrances et mes protestations contre la dureté et les injustices de ma mère.

» Il m'écouta, impassible, et quand j'eus fini en sanglotant, il me dit d'une voix sévère :

» — Mademoiselle, les enfants ne doivent jamais murmurer contre la volonté et les actes de leurs parents. Ils doivent bénir la verge qui les frappe, quand cette verge est dans les mains d'une mère. C'est là le premier commandement de Dieu :

« Tes père et mère honoreras ! »

» Madame la duchesse est une sainte femme qui gagne son salut et cherche à vous assurer le vôtre. Si elle châtie votre chair, c'est pour vous mériter le ciel et épurer votre âme pécheresse. Soumettez-vous, obéissez, et, au lieu de vous plaindre, ce qui est un mauvais levain de révolte, baisez la main qui vous frappe : « Qui aime bien châtie bien ! » Dieu l'a prouvé en laissant son fils périr du plus cruel et du plus infamant des supplices, sur la croix !

» Je restai stupéfaite, et un immense découragement s'empara de moi.

» Je ne comprenais pas : j'avais dix ans ; j'avais été élevée dans le respect de toutes les autorités, de l'autorité de la famille et de l'autorité de l'Eglise. Je me soumis, et pourtant, dans mon pauvre petit cerveau, il s'élevait une sorte de vague protestation que je refoulais comme un crime, comme un péché.

» Quelques mois plus tard, ma mère fit comprendre au duc que mon éducation ne pouvait se terminer à la maison et que, pour le salut de mon âme, je serais mieux au couvent.

» Le duc y consentit.

» Je partis, et j'entrai dans un couvent, près de Saint-Brieuc, où l'on envoyait les filles nobles de la province.

» Cette brusque séparation, qui aurait dû déchirer mon cœur, fut pour moi comme une délivrance.

» Là, du moins, si la règle était sévère, elle était uniforme, et si l'on s'occupait d'épurer mon âme pécheresse, c'était par des moyens plus doux.

» J'y restai six ans, jusqu'à l'âge de dix-sept ans.

» Chaque année, au commencement de l'automne, je venais passer quelques semaines au château de mes parents.

» J'y trouvais toujours une mère froide et malveillante pour moi, mais la première raideur de son fanatisme semblait s'être calmée.

» Elle reprenait part à la vie commune, recevait noblement les hôtes qui venaient à cette époque, tous les ans, et, sans se mêler directement aux fêtes, ne les empêchait pas et ne s'opposait point à ce que j'y parusse.

» Elle se disait atteinte d'une maladie nerveuse, et sa tristesse, son air de deuil s'expliquaient ainsi pour le duc et pour les étrangers.

» Vers le milieu de la sixième année, je fus brusquement rappelée au château.

» Ma mère était mourante, et le duc me faisait chercher pour lui fermer les yeux. »

LII

HISTOIRE D'ANNE-DÉSIRÉE.

III. — APRÈS LA DUCHESSE LE DUC.

« Cette nouvelle me foudroya.

» Ma mère était si jeune que je ne pouvais m'attendre à une semblable catastrophe, et, qu'elles qu'eussent été sa dureté et son indifférence pour moi dans les dernières années, je ne pouvais oublier les dix premières années heureuses de mon enfance passées près d'elle.

» D'ailleurs, j'étais bien loin d'oser la juger, même de concevoir l'idée que j'en eusse le droit.

» J'avais souffert par elle, sans lui en vouloir de ses mauvais traitements et de ses injustices, et la mort est une chose si épouvantable en soi, surtout quand elle frappe à l'improviste des êtres qu'on est habitué à respecter, et que le cœur, qui n'a pas connu d'autres affections, entoure d'un sentiment de tendresse presque religieuse, que j'éprouvai une douleur aiguë à la pensée que j'allais perdre celle qui, depuis longtemps, me tenait loin de ses caresses et même loin de sa présence.

» J'arrivai donc au château de la Villepreux, tout en larmes, l'âme ouverte aux émotions les plus tendres et les plus cruelles à la fois, n'ayant qu'une idée : Je ne la verrai plus ! — n'ayant qu'un désir : celui de pouvoir pieusement lui fermer les yeux, lui demander pardon des chagrins que j'avais pu lui causer durant sa vie, et d'obtenir sa bénédiction.

» J'espérais aussi, quoique bien faiblement, qu'on pourrait encore la sauver, et que mes soins affectueux, dévoués, y contribueraient.

» Lorsque j'entrai dans le château, l'air recueilli et affligé des serviteurs ne me laissa guère d'illusion.

» On m'introduisit dans le cabinet de mon père.

» Je l'aperçus devant une table, la tête cachée dans ses mains.

» Je courus à lui; il se retourna en entendant mon pas, et me montra son visage.

» Pour la première, depuis que je le connaissais, ce visage impassible et dur exprimait un sentiment de faiblesse et laissait transparaître une sensibilité qui me toucha d'autant plus que j'y étais moins accoutumée.

» Une larme même brillait au coin de sa paupière.

» A ma vue, il se leva, m'ouvrit les bras comme un père à sa fille, me serra sur sa poitrine avec force, et cet acte si simple chez tout autre homme, si extraordinaire chez lui, que l'étiquette dominait, et qui agissait toujours en monarque tout-puissant et revêtu d'un caractère sacré, non en père de famille ordinaire, me causa un tel attendrissement que je crus m'évanouir.

» Il me soutint doucement, me conduisit à un fauteuil, me fit asseoir, me prit les mains et me dit d'une voix que l'émotion faisait trembler et que je ne lui connaissais pas :

» — Ma pauvre enfant ! Vous allez perdre la meilleure des mères et moi une sainte ! Que Dieu reçoive son âme ! Sachons nous résigner et nous incliner sous les coups de la Providence.

» — Ma pauvre enfant ! » jamais il ne m'avait appelée ainsi !

» Il fallait que sa douleur fut bien profonde !

» Il fallait qu'il aimât la duchesse avec une ardeur extrême.

» Ce jour-là, je le compris.

» — Ma mère ! lui dis-je, je veux voir ma mère !

» — Impossible pour le moment, répondit-il. Elle est avec son confesseur. Dieu d'abord, nous ensuite !

» — Rien ne peut la sauver ? balbutiai-je.

» Il secoua lentement la tête.

» — Nul espoir humain ne reste, fit-il, nous n'avons plus qu'à prier.

» Je m'agenouillai, et, en sanglotant, j'adressai avec ferveur au ciel les prières qu'on m'avait apprises.

» Une demi-heure se passa de la sorte, puis une porte s'ouvrit et le R. P. jésuite qui, depuis tant d'années diri-

geait la conscience de ma mère, apparut et s'arrêta sur le seuil.

» Je me relevai et fixai sur lui mes yeux pleins de larmes.

» Son visage me glaça et son regard me cloua sur place.

» Jamais son expression ne m'avait paru si austère, si lugubre, si profondément sinistre et dure.

» Il détourna les yeux de moi, les reporta sur mon père et lui dit :

» — Monsieur le duc, madame la duchesse demande à vous parler sans retard, car ses forces faiblissent rapidement.

» Mon père s'élança vers la porte ; je voulus le suivre.

» Le prêtre m'arrêta, en se plaçant devant moi.

» — Restez ! me dit-il d'une voix sèche et presque menaçante, restez !

» — Mais, je veux voir ma mère ! m'écriai-je. Je veux l'embrasser une dernière fois... Je veux...

» Mon père s'était arrêté, et semblait m'attendre.

» Partez ! fit le prêtre en s'adressant à mon père d'un ton d'autorité. Dieu n'attend pas.

» Mon père s'inclina et disparut.

» Je restais là, debout, me tordant les mains, indignée et subjuguée à la fois, ne comprenant pas.

» — Mais moi, dis-je encore, moi, sa fille, est-ce que je ne la verrai pas ? Est-ce que ma place n'est pas auprès de de ma mère mourante ?

» — Attendez, répliqua le prêtre, et priez !

» Prier ! toujours prier ! Je venais de prier avec ferveur, mais je sentais le besoin d'être auprès d'elle, d'entendre sa voix, de lui dire que je l'aimais, d'adoucir ses derniers moments par ma présence, d'être fille enfin, et non plus seulement chrétienne !

» Il fallut céder pourtant.

» Le R. P. jésuite s'était placé devant la porte et me regardait impassible.

» Cela dura deux heures, deux heures qui me parurent deux siècles.

» Rien n'interrompait le silence, que la voix monotone du confesseur de la duchesse, qui avait ouvert un livre de messe, et murmurait les prières des morts.

» Enfin, j'entendis un pas lourd, chancelant, le prêtre s'éloigna de la porte, qui s'ouvrit, et mon père reparut.

» Je m'élançai vers lui, mais je m'arrêtai brusquement.

» Jamais je n'oublierai le visage du duc à cet instant.

» Il avait vieilli de dix ans.

» Sa figure avait revêtu quelque chose de farouche et de

sépulcral. On eût dit un masque de marbre immobilisant l'horreur et la fureur.

» Il s'avança vers moi, d'un pas lent, saccadé, me fascinant d'un regard si terrible et si chargé de haine, que je reculai épouvantée.

» J'eus le sentiment qu'il allait me tuer ou me broyer sous ses talons.

» Je tremblais de tout mon corps, et, quand je sentis la muraille derrière moi, je m'y cramponnai pour ne pas tomber.

» — Grâce ! murmurai-je, ne sachant même plus ce que je disais.

» — Malheureuse ! s'écria le duc, dont la parole sifflait entre ses dents serrées.

» — Ma mère ! ma mère ! répétai-je encore, éperdue, bouleversée...

» — Elle est morte ! ricana-t-il.

» Puis, il étendit sa main sur ma tête comme pour une malédiction.

» Je n'en vis pas davantage.

» Je m'évanouis.

» Quand je revins à moi, j'étais seule, étendue par terre, à la place où j'étais tombée.

» Évidemment, personne ne s'était occupé de moi. On m'avait laissée là ; je pouvais y mourir comme un chien !

» La nuit était presque venue.

» Je me relevai, la tête lourde, presque folle, me rappelnat mal ce qui venait de se passer, pourquoi et comment j'étais là.

» Un silence profond régnait dans le château.

» Cependant les idées me revinrent peu à peu ; la lumière se fit dans mon cerveau.

» Cela me rendit mes forces.

» Je sentis en moi un flot de révolte contre ce qui me frappait et m'écrasait sans que j'en connusse la cause.

» Il me semblait que j'étais victime d'une épouvantable iniquité.

» Pourquoi m'avait-on éloignée du lit de ma mère mourante ?

» Pourquoi mon père m'avait-il maudite, montré cette haine effroyable que je sentais ne pas mériter ?

» Il y avait là un mystère, un mystère que je voulais savoir... Surtout, je voulais voir ma mère.

» Qui me prouvait qu'elle fût morte ?

» Et, d'ailleurs, morte ou vivante, qu'importait ?

» Ma place était près d'elle.

» D'un pas encore chancelant, je me dirigeai vers la porte

qui avait livré passage au prêtre et au duc, et je m'engageai dans un long corridor qui conduisait, je le savais bien, à l'appartement de ma mère, à sa chambre.

» A présent, la nuit était venue complète.

» J'avançais à tâtons.

» Tout à coup, j'aperçus une faible lueur qui filtrait au ras du plancher.

» J'étais arrivée. J'ouvris la porte qui se trouvait devant moi. J'étais dans la chambre de la duchesse.

» En face se dressait son lit, où je distinguai une forme rigide sous un drap blanc.

» Un cierge brûlait auprès.

» A côté du cierge, une religieuse agenouillée priait.

» Je m'avançai, soutenue par mes nerfs portés au paroxysme de leur tension.

» La religieuse se retourna et me demanda qui j'étais, en interrompant sa prière.

» — Sa fille ! dis-je, et je montrai le cadavre recouvert du drap blanc.

» La sœur baissa la tête, reprit sa prière et ne s'occupa plus de moi.

» Je m'approchai du lit.

» Il me semblait que j'agissais comme dans un rêve.

» Je soulevai le drap, prête à me jeter sur ce corps froid, à couvrir ce visage de pierre que nous fait la mort de mes larmes et de mes baisers.

» Je ne pus. Mes cheveux se dressèrent sur ma tête.

» Le visage de ma mère, que j'avais connu si beau, si gracieux, était épouvantable.

» Une expression de terreur et d'effroyable désespoir en convulsait tous les traits.

» C'était le visage d'un *damné*, tel qu'on peut le concevoir, tel que la peinture en a représenté quelques images.

» La bouche était tordue, les yeux grands ouverts et fixes... Quelque chose d'horrible et de terrible.

» Ses mains crispées paraissaient aussi vouloir repousser quelque menace ou quelque apparition monstrueuse.

» On voyait que la mort l'avait surprise à l'instant d'une douleur morale aiguë, où se mêlaient les terreurs religieuses de l'enfer entrevu.

» Je ne pus supporter ce spectacle, et je m'évanouis pour la seconde fois.

» La sœur ayant sans doute appelé, je me retrouvai le lendemain dans ma chambre.

» J'y restai seule jusqu'au jour de l'enterrement.

» Une femme de service m'y apportait mes repas.

» Je n'osais demander à revoir mon père, ni m'informer de lui.

» Au moment de la cérémonie religieuse, on vint me chercher.

» Je descendis à la chapelle du château, déjà remplie par la foule.

» Là, se trouvaient non seulement tous nos serviteurs, nos fermiers, nos paysans, mais encore toute la noblesse des environs.

» On m'avait conduite à un banc près du chœur, réservé aux membres de la famille.

» Il n'y en avait pas d'autres que moi et mon père.

» Le duc s'y trouvait déjà assis.

» Il ne parut pas s'apercevoir de ma présence.

» Il se tenait droit et immobile.

» Son visage avait conservé cet aspect sépulcral, de pierre, qu'il n'a plus quitté depuis ce jour fatal, mais son regard était revenu calme et froid, et sa tenue absolument correcte.

» La cérémonie fut longue.

» Le catafalque était là, chacun défila devant en l'aspergeant d'eau bénite.

» Ce fut le duc qui commença, je le suivais.

» Il me passa le goupillon avec calme, mes doigts rencontrèrent les siens. Ils étaient glacés.

» Je levai les yeux sur lui. Il ne me regardait pas, mais je constatai que ses cheveux avaient blanchi.

» On descendit le corps dans le caveau de la famille, car le duc avait obtenu la permission de faire enterrer les siens dans le château.

» Les amis, les invités, les curieux se retirèrent, et je me retrouvai seule dans ma petite chambre.

» Le lendemain, à la première heure, on me réveilla pour m'avertir de m'apprêter à partir.

» Je retournais au couvent.

» Je suivis le domestique, un nommé Yvon, que je connaissais depuis mon enfance.

» Il me conduisit dans la cour, me fit monter en voiture, et je quittai le château sans avoir revu mon père.

» J'étais tellement abattue, et son regard m'avait causé une telle terreur, que je n'osais interroger personne, et que je redoutais par-dessus tout une nouvelle entrevue avec lui.

» Je restai encore au couvent six mois.

» Le duc ne vint point me voir, ne m'écrivit pas.

» Un jour, on me fit descendre au parloir.

» Yvon, le valet de confiance de mon père, s'y trouvait.

» — Mademoiselle, me dit-il, vos études sont finies. Je suis chargé de vous ramener au château pour y rester. Veuillez faire vos adieux à vos amies.

» En route, pendant le retour, je lui demandai comment allait mon père.

» — M. le duc se porte bien, me répondit-il, mais vous trouverez la vie bien changée. Depuis la mort de madame la duchesse, il reste seul et ne voit personne. Cela sera triste, fort triste, pour une jeune demoiselle comme vous. Mais peut-être votre présence lui donnera-t-elle un peu de distraction, et l'arrachera-t-elle au chagrin noir qui le dévore.

» Je le regardai avec étonnement.

» Il croyait donc que le duc regrettait sa femme, la pleurait encore, l'aimait toujours ?

» Après ce que j'avais vu, après la double expression du visage de mon père et de celui de ma mère, moi, je n'y pouvais plus croire ! »

LIII

HISTOIRE D'ANNE-DÉSIRÉE.

IV. — EL TORÉADOR.

« Comment mon père allait-il me recevoir ?

» Cette idée m'agitait et dominait toutes les autres.

» Je le revoyais toujours s'avançant vers moi, levant sur ma tête son bras chargé des colères les plus sauvages, prêt à m'écraser.

» Mon émotion redoublait au fur et à mesure que nous approchions du château de la Villepreux. Elle était à son comble lorsque la voiture s'arrêta dans la première cour, au bas du perron monumental de douze marches de marbre blanc qui conduisaient aux appartements de réception du rez-de-chaussée.

» La portière s'ouvrit, et j'aperçus le duc, debout, qui m'offrait la main, pour m'aider à descendre.

» Sa physionomie était celle que je lui connaissais depuis la mort de la duchesse : rigide et comme pétrifiée, mais sans violence, absolument froide et indéchiffrable.

» J'appuyai ma main tremblante sur celle qu'il me tendait et restai devant lui, ne sachant ni ce que je devais dire, ni ce que je devais faire.

» — Mademoiselle de la Villepreux est la bienvenue dans le château de ses pères, dit-il d'une voix calme et claire qui dut s'entendre de tous les côtés de la vaste cour, et il déposa sur mon front un baiser glacé qui me fit frissonner,

» Cependant, cet accueil, cette caresse, ou, du moins,

cette forme extérieure d'une caresse, me réconfortèrent un peu.

» Je ne m'y attendais pas, et j'en fus, à la fois, profondément surprise et heureuse.

» Peut-être avais-je mal compris, mal interprété ses sentiments au moment de la mort de ma mère !

» Peut-être la douleur causée en lui par cette catastrophe irréparable avait-elle d'abord troublé sa raison !

» Et pourtant...

» Néanmoins, plus rassurée, je relevai la tête, je regardai autour de moi, et j'aperçus alors tous les domestiques de la maison, la plupart de nos fermiers, le nombreux personnel, en un mot, d'une habitation seigneuriale, debout, des deux côtés de la cour, et la tête nue, sur une double rangée.

» Cette mise en scène, ces honneurs rendus à ma petite personne, si tremblante et si timide, me causèrent un étonnement que je ne pus dissimuler et que mes regards exprimèrent, car je n'avais rien vu de semblable qu'à l'époque où le duc et la duchesse, après un séjour de quelques mois dans la ville de Rennes, revenaient au château pour y passer les trois saisons du printemps, de l'été et de l'automne.

» En ces occasions, mes nobles parents rentraient dans leurs terres, comme un couple royal dans sa capitale, et c'était tout juste, si l'intendant, un genou en terre, ne présentait pas au duc de la Villepreux les clefs du château, sur un plat d'or.

» Mon père comprit l'interrogation muette de mes yeux, car il ajouta, de la même voix calme et claire :

» — Madame la duchesse n'est plus. Dieu ait son âme ! Mademoiselle de la Villepreux, désormais, la remplace, et nos gens viennent saluer leur nouvelle maîtresse.

» Les laquais, les paysans, les servantes crièrent :

» — Vive mademoiselle de la Villepreux !

» Et mon père, m'offrant son bras, je gravis avec lui le perron, et pénétrai dans l'habitation.

» Était-ce bien moi, était-ce bien la pauvre Anne-Désirée, si maltraitée, si oubliée et si effrayée, qui rentrait ainsi en souveraine ?

» Une femme de chambre me conduisit à mon appartement. Je quittai mes vêtements de voyage, pour en revêtir d'autres dont le luxe et la richesse me causèrent un éblouissement, puis je redescendis à la grande salle à manger de cérémonie où je retrouvai le duc qui m'attendait.

» Nous étions seuls pour le repas, mais des serviteurs nombreux et empressés circulaient autour de la table et nous servaient au milieu d'un silence recueilli.

» Le duc, sans dérider son visage de marbre, m'adressait assez souvent la parole, m'entourait de ces attentions froidement et noblement galantes qui étaient dans ses habitudes et dans ses traditions à l'égard des dames.

» Il m'exposa nettement, de façon à être bien entendu de tous, que, désormais, je remplacerais la duchesse à la tête de sa maison, ainsi que c'était mon droit et sa volonté expresse, et que chacun m'obéirait comme à l'unique maîtresse et à l'unique héritière du nom et des biens de la Villepreux.

» Je croyais rêver, mais le rêve, cette fois, était doux.

» Toute ma tendresse refoulée pour mon père me revenait, me remontait du cœur aux yeux et aux lèvres.

» Je brûlais du désir de me jeter dans ses bras, de lui dire qu'il trouverait en moi la meilleure et la plus affectueuse des filles, que je ferais tous mes efforts pour me montrer digne de sa confiance et de son amour paternel.

» Vous ne pouvez comprendre, chers enfants, qui avez été élevés dans les idées modernes, au milieu d'un autre monde plus simple et plus naturel, par une mère qui était votre amie, votre sœur aînée, et ne vous faisait point sentir le carcan de l'autorité de la famille conçue d'après certaines idées religieuses et certaines traditions aristocratiques, l'effet profond que produisait sur ma petite personne cette conduite, l'émotion qu'elle me donnait, la reconnaissance, et, disons le mot, l'orgueil qu'elle développait brusquement en moi.

» J'attendais avec une impatience fébrile le moment où, restée seule avec le duc, je pourrais me livrer à une expansion qui l'eût blessé, je le savais, devant *ses gens*.

» Le repas fut long, il n'en finissait pas.

» Enfin, on desservit, et nous passâmes au salon.

» Là, toute rougissante, le cœur palpitant, les yeux pleins de larmes de reconnaissance, je m'avançai vers lui les mains tendues, la bouche ouverte...

» Il leva son regard et me cloua sur place.

» Sa physionomie avait changé.

» J'y retrouvai la trace visible de l'horreur et de la haine qu'il m'avait montrées le jour de la mort de ma mère, et, sans me dire un mot, il sortit de la pièce.

» Mais à quoi bon insister, entrer dans le détail ?

» Pendant un an, il en fut ainsi chaque jour.

» Devant le monde, il me traitait, je ne dirai pas avec affection, mais avec sollicitude, et de telle sorte qu'on citait son admirable et noble conduite envers sa fille, et que tous, dans cette maison, où je menais l'existence la plus sinistre et la plus affligeante, me croyaient la plus heureuse des jeunes filles.

» Si quelque ami venait au château, quelque gentilhomme des environs, j'étais là pour recevoir, pour faire les honneurs; il me présentait avec affectation, me mettait en avant.

» Mais il ne m'adressa pas la parole une fois sans témoin, et nous vivions dans l'intimité, non pas comme des étrangers seulement, mais comme de véritables et farouches ennemis : je ne pouvais en douter, c'était de l'inimitié que je lui inspirais.

» Il y avait là un mystère, un problème affreux, que mon imagination creusait, sans pouvoir en découvrir la solution.

» Mon innocence, ma candeur, exceptionnelle pour mon âge, car j'allais avoir dix-huit ans, m'éloignaient toujours de la vérité.

» Hélas! je devais l'apprendre un jour!

» Dans quelle circonstance et comment !

» J'étais fort malheureuse. Avec un cœur tendre, et fait pour aimer, il m'était atroce de me sentir haïe, haïe de ceux qui auraient dû m'aimer et que j'étais si disposée à aimer ; haïe sans savoir pourquoi, sans pouvoir m'imaginer, quoique je ne fisse qu'y penser, quel méfait, quel crime inconnu j'avais pu commettre pour m'attirer ces sentiments contre nature.

» J'avais des moments de désespoir où je regrettais les châtiments de ma mère.

Alors, je souffrais plus brutalement, mais moins profondément. Je pleurais quand elle me corrigeait pour me préparer le ciel et épurer mon âme pécheresse, comme disait le R. P. jésuite qui guidait sa conscience, mais mon père m'aimait, du moins, et les insouciances heureuses du premier âge me consolaient bien vite.

» Aujourd'hui, j'étais une jeune fille, presque une femme. On ne me frappait plus, mais, si on avait cessé de macérer ma chair, on me faisait subir une savante torture morale dont la prolongation exaspérait mes nerfs et déchirait mon cœur.

» Les occupations multiples d'une grande maison à diriger me sauvaient seules de la folie, où j'aurais abouti nécessairement si j'étais restée dans l'oisiveté.

» Quant à demander une explication au duc, c'est la dernière chose à laquelle j'eusse songé, et j'aurais eu plutôt recours au suicide pour me délivrer d'une situation insupportable, pour échapper à cette comédie atroce destinée à tromper le monde.

» Cela dura un an, je l'ai dit.

» J'avais pris l'habitude, quand il faisait beau, des pro-

menades solitaires dans la campagne, qui est fort belle à cet endroit; d'ailleurs, je pouvais marcher des heures entières, sans franchir l'enceinte de nos propriétés personnelles.

» Un jour, c'était par les grosses chaleurs de l'été, je sortis, et me dirigeai vers un point sauvage que j'adorais tout particulièrement.

» J'avais emporté un livre.

» Je tenais sur mon bras une écharpe légère de crêpe de chine rouge, que le vent faisait flotter.

» Je m'étais éloignée du château, j'étais seule et je longeais la lisière d'un petit bois de chênes traversé par la grande route.

» Tout à coup, au tournant de cette route, j'aperçus un taureau qui fixait sur moi, à quelque distance, ses yeux farouches et sanglants.

» Je connaissais trop les allures des animaux de la campagne pour ne pas comprendre le danger.

» Je regardai donc autour de moi avec inquiétude, afin d'appeler le bouvier ou le conducteur de la bête terrible, mais je ne vis personne.

» Le taureau grattait la terre, une bave épaisse coulait en deux ruisseaux jaunâtres de son mufle noir, et je l'entendais souffler avec force.

» Je songeai à mon écharpe rouge. Je voulus la dissimuler, mais je tremblais; mes mouvements étaient peu assurés, et je la saisis si maladroitement qu'elle se déploya et flotta au vent comme une provocation.

» Le taureau baissa la tête et prit sa course en se dirigeant sur moi.

» Je me sentis perdue.

» Cependant, j'eus la force de fuir, mais sans rien raisonner, sans rien calculer, tout droit devant moi, mon écharpe à la main et flottant déployée. Je n'avais pas eu la présence d'esprit de l'abandonner et de la jeter au loin. J'entendais l'animal furieux qui gagnait du terrain. Encore une minute, et il m'atteignait, et j'allais mourir d'une mort affreuse et cruelle.

» Je n'y voyais plus.

» Je fus saisie brusquement par le bras, je me sentis entraînée, et, avant d'avoir rien compris, je me trouvai derrière le tronc large d'un vieux chêne.

» — Restez là, mademoiselle, me dit une voix mâle et inconnue, et si je succombe, au lieu de fuir ainsi devant vous, tournez autour de cet arbre: le taureau ne pourra vous atteindre.

» Un peu de sang-froid me revint, je recouvrai la vue.

» Un officier d'infanterie était devant moi.

» Je ne vis que son uniforme et ses yeux noirs, sa jeunesse et son air de résolution.

» Il ne me tenait plus. Il s'élança sur le chemin, l'épée à la main, bien en face du taureau, et s'arrêta immobile, le bras tendu.

» Une sorte de phénomène étrange se passa en moi.

» La peur avait disparu. J'oubliais qu'il s'agissait de ma vie, et une curiosité intense s'empara de mon être entier.

» C'était un combat mortel, un duel sans pitié qui allait se passer devant moi, et j'avais une confiance, une confiance absolue.

» Le taureau s'était arrêté de son côté, en voyant cet adversaire qui lui barrait le chemin.

Ses flancs se soulevaient et s'abaissaient avec violence.

» Il creusait la terre de son sabot avec un mouvement saccadé, la tête baissée, les cornes inclinées en avant.

» Une fumée sortait de ses naseaux, son œil farouche semblait nager dans du sang.

» J'avais presque envie de lui crier :

» — Avance donc !

» Je l'ai dit, je ne craignais rien pour mon défenseur inconnu.

» Comme si le taureau avait deviné mon impatience, il prit sa décision et bondit sur son adversaire.

» L'officier se jeta légèrement de côté, tendit le bras, et son épée entra jusqu'à la garde dans le corps de l'animal, au défaut de l'épaule.

» La bête furieuse s'arrêta court, poussa un mugissement prolongé, puis je la vis qui tremblait sur ses jarrets.

» Le vainqueur retira son épée.

» Le taureau chancela, s'agenouilla et roula sur le flanc.

» Un énorme jet de sang sortit de la blessure.

» Je m'étais élancée vers mon sauveur.

» Il se retourna et me dit en souriant :

» — Mademoiselle, contemplez l'agonie de votre ennemi, il n'est plus à craindre.

» En effet, le taureau s'agitait dans les dernières convulsions, au milieu d'une mare de sang. »

LIV

HISTOIRE D'ANNE-DÉSIRÉE.

V. — PENHOËL.

« Ainsi que je viens de le dire, je m'étais élancée vers l'inconnu !

» Je ne ressentais à ce moment aucune timidité de jeune fille, moi si timide habituellement, et par l'effet de ma nature et par suite de mon éducation.

» J'étais fascinée, éblouie, par tant de courage et de sang-froid.

» Il me semblait voir, avec mes idées religieuses de cette époque, quelque chose de providentiel dans cette intervention si rapide et si inattendue.

» Je me rappelais l'archange saint Michel tenant le génie du mal sous son talon et brandissant son glaive fulgurant.

» Celui qui était là devant moi, d'ailleurs, justifiait en partie mon illusion, car il était réellement d'une beauté extraordinaire, avec ses yeux d'un noir profond, son sourire aux blanches dents, et son teint pâle. Sa taille frêle et qui n'annonçait aucune force physique rendait plus étonnant l'acte de vigueur accompli par lui, et l'aspect juvénile de celui qui en était l'auteur le revêtissait d'un caractère poétique et presque surnaturel d'héroïsme.

» Son regard aussi, plein de lumière et rayonnant une énergie peu commune, achevait de me dominer. Je me sentais prête à l'adorer comme un dieu, plutôt qu'à le remercier comme un homme.

» — Oh ! c'est miraculeux ! murmurai-je en joignant les mains.

» — Miraculeux ! non pas, mademoiselle, me dit-il d'une voix vibrante et caressante à la fois, la voix du dominateur. Non pas. Rien n'est moins extraordinaire, au contraire. Dans ma jeunesse, j'ai voyagé en Espagne, j'y ai même passé plusieurs années. Là, j'ai vu mille combats de taureaux, et je sais comment s'y prennent ceux qui les attaquent et les tuent devant la foule. Au fond, cela est parfaitement simple, ne demande qu'un peu de sang-froid et de rapidité.

» Ces paroles me rappelèrent à la réalité.

» Je me vis devant un jeune homme, qui venait de me sauver la vie.

» — Quoi qu'il en soit, monsieur, répondis-je en rougissant et d'une voix émue, sans vous, je serais morte !

» — Oh ! cela, je ne le nie pas, fit-il en souriant ; — je n'ai jamais vu sourire plus gracieux que le sien ! — et de cela je suis heureux et fier, profondément heureux et hautement fier. Vous ne m'en remercierez jamais autant que je m'en félicite, à présent que je vous vois, que je vous apprécie, que je constate tout ce que j'aurais perdu si j'étais arrivé trop tard, quel trésor de grâce, de jeunesse et de beauté ce vilain animal allait détruire dans sa fureur de brute aveugle !

» — Oh ! mon Dieu ! m'écriai-je tout à coup, vous êtes blessé, vous êtes couvert de sang !

» Pendant qu'il me parlait en cherchant mes yeux, j'avais baissé mon regard, et je venais d'apercevoir, en effet, sur son uniforme de larges plaques de sang dont la vue me bouleversa.

» Il suivit mon regard.

» — Ce n'est point mon sang, me dit-il. Rassurez-vous ; c'est celui de votre ennemi.

» Mais la réaction se faisait en moi.

» L'émotion, un instant suspendue ou contenue par son excès même, reprenait le dessus.

» — Vous pâlissez ! Qu'avez-vous ? s'écria-t-il.

» Je ne pus lui répondre.

» Mes jambes tremblaient sous moi.

» Je sentis vaguement qu'il me saisissait dans ses bras, et je perdis connaissance.

» Quand je revins à moi, j'étais étendue sur l'herbe, au rebord d'un fossé, de façon à avoir la tête haute.

» Lui, le visage penché vers moi, épiait tous mes mouvements avec une inquiétude visible et presque passionnée.

» En me voyant ouvrir les yeux, il poussa un soupir de soulagement et se redressa.

» Je voulus me relever : j'y parvins avec son aide.

» — Ah ! mademoiselle ! me dit-il, vous m'avez causé une bien vive terreur. Je n'osais vous abandonner pour aller chercher du secours, et je ne savais où vous porter, car j'ignore votre nom et votre adresse, et nous sommes ici fort loin de toute habitation.

» — Je suis mademoiselle de la Villepreux, balbutiai-je avec effort, et mon père habite...

» Il tressaillit visiblement, et un nuage passa sur son front.

» De la Villepreux ! répéta-t-il. Ah ! vous êtes la fille du duc !

» Il me dévisageait maintenant avec une vive attention mêlée de beaucoup d'embarras.

» — Je sais où il demeure, ajouta-t-il.

» Il garda un instant le silence, comme s'il hésitait, ou se consultait lui-même, puis me regarda de nouveau.

» J'étais sans doute bien pâle encore et je paraissais faible, car il reprit :

» — Voulez-vous accepter mon bras ? je vous soutiendrai et je vous conduirai jusqu'à la plus prochaine ferme. Là on trouvera moyen de faire atteler quelque voiture pour vous transporter jusque chez vous, ou de faire prévenir M. le duc, qui viendra vous chercher.

» Nous nous mîmes en marche.

» Au bout de quelques pas, je me sentis moins faible que je ne croyais, et les forces me revinrent.

» Il gardait le silence maintenant, et je n'osais lui parler.

» Le remercier encore me paraissait banal.

» Je ne savais que lui dire, et je me taisais, me reprochant de paraître ingrate, ou craignant de lui paraître sotte.

» Au premier tournant il voulut prendre à droite un sentier qui conduisait en effet à l'une de nos fermes.

» — Vous vous trompez, lui dis-je, c'est à gauche que se trouve le château de la Villepreux, et je me sens assez forte à présent pour m'y rendre. Il faut que le duc vous voie, sache ce que je vous dois, et vous remercie.

» Il tressaillit encore, mais suivit docilement mon impulsion, en répondant simplement :

» — Je ne puis vous quitter, mademoiselle, dans l'état où vous êtes, et j'obéirai à vos ordres.

» Plus nous approchions du château, plus mon trouble augmentait.

» Je ne pouvais jamais songer à me trouver en présence de mon père, maintenant, sans éprouver une violente palpitation, et j'avais terreur à l'idée que je serais obligée de lui raconter ce qui venait de se passer.

» Quant à l'accueil réservé à mon sauveur, je n'avais point d'inquiétude. Je connaissais assez le duc pour être certaine qu'il saurait jouer la tendresse d'un père heureux et reconnaissant.

» Malgré mon trouble, je devinais pourtant que mon compagnon éprouvait aussi une certaine préoccupation qui grandissait à mesure que la distance diminuait, et, quand nous arrivâmes à l'entrée du parc réservé, quand, à travers les arbres, on put apercevoir une partie de la façade du vieux château, mon sauveur s'arrêta brusquement :

» Mademoiselle de la Villepreux, me dit-il d'une voix dont le timbre grave et triste me frappa, il est inutile que je vous accompagne plus loin.

» Je le regardai avec étonnement.

» — Vous voici chez vous, chez votre père, chez le duc ; vous n'avez que cette pelouse à traverser, et vos forces y suffiront sans mon aide.

» — Mais, monsieur, lui dis-je, le duc doit vous voir. Je tiens à lui présenter celui qui vient de sauver la vie de sa fille.

» — A quoi bon, mademoiselle ?

» — Il ne me pardonnerait pas d'en agir autrement, repris-je vivement. Et, d'ailleurs, moi, je ne me pardonnerais pas de ne point le faire. Je n'ai rien su vous dire.

» — Vous m'avez dit merci, et vous avez accepté mon bras... laissez-moi partir !

» — Pourquoi fuir notre reconnaissance ?

» — Mademoiselle, j'ai fait, pendant une minute, un beau rêve, trop beau, hélas ! Le réveil est venu immédiatement. Le pauvre lieutenant n'a rien à faire, rien à voir dans le noble château... de la Villepreux.

» — Oh ! monsieur ! murmurai-je, croyant qu'il voulait parler de l'obscurité de sa naissance et de l'humilité de sa position dans le monde... vous êtes mon sauveur... et mon père...

» Je me tus.

» Je craignais de le blesser.. Je cherchais le moyen de répondre à sa pensée, sans que ma réponse eût une forme qui pût choquer sa fierté.

» — Mademoiselle, me dit-il avec un sourire, je suis aussi gentilhomme que le duc, et ma naissance vaut la sienne... Ce n'est pas là ce qui m'arrête, ce n'est pas là ce qui m'impose de me séparer de vous... Adieu !

» Il dégagea son bras.

» Je restais devant lui, le suppliant du regard.

» — Votre nom, du moins, votre nom... sans cela je croirai que vous regrettez de m'avoir sauvée...

» — Mon nom, fit-il en hésitant, il vaut mieux que vous l'ignoriez. Rappelez-vous seulement que je vous ai vue,... et que je ne l'oublierai jamais.

» Je lui tendais la main.

» Il la prit, me regarda...

» En ce moment un bruit de pas nous fit détourner la tête.

» C'était le duc qui s'avançait vivement vers nous.

» — Voici mon père, lui dis-je.

» Il devint un peu pâle, mais n'essaya plus de s'éloigner.

» Je m'élançai vers le duc, et toute haletante, précipitamment, je lui racontai, en quelques mots hachés, ce qui venait de se passer.

» Le duc m'écoutait avec son visage de pierre.

» Il ne parut ni ému par l'image du danger que j'avais couru, ni par l'acte d'héroïsme auquel je devais la vie.

» Cependant, malgré le froid qui s'emparait de moi et me paralysait chaque fois que je me trouvais en face de lui, je me retournai, en finissant mon récit, vers l'inconnu resté immobile et debout à quelque pas, et j'ajoutai à très haute voix :

» — Et voilà celui qui a sauvé mademoiselle de la Villepreux.

» Le duc s'avança alors vers le jeune officier, sans me répondre une parole, et, s'inclinant courtoisement devant lui, dit d'une voix empressée :

» — Qui dois-je remercier, monsieur, du grand service que vous venez de rendre à un père, à une noble famille ?

» — Monsieur le duc, répondit l'inconnu d'une voix calme, je m'appelle : Louis-René de Penhoël !

» Mon père se redressa, comme s'il venait de mettre le pied sur une vipère, un flot de sang monta à ses joues rigides et habituellement décolorées, et ses yeux lancèrent un éclair de haine qui me fit frémir.

» Il y eut un silence.

» — Ah ! ah ! fit-il enfin, c'est M. de Penhoël qui vient de sauver mademoiselle de la Villepreux !

» Il promenait ses yeux de l'un à l'autre, avec une expression étrangement et sinistrement ironique.

» Je m'étais rapprochée instinctivement de M. de Penhoël, puisque tel était son nom, sans réfléchir, par un premier mouvement plus fort que ma volonté, prête à le couvrir

contre la colère que je voyais s'allumer dans le cœur du duc.

» — Il y a du sang sur vous deux ! reprit mon père en ricanant.

» C'était vrai : je m'aperçus alors seulement que ma robe blanche portait de nombreuses taches rouges imprimées sur l'étoffe légère au moment sans doute où je m'étais évanouie, où mon sauveur m'avait soutenue dans ses bras pour m'empêcher de tomber.

» M. de Penhoël s'était redressé aux paroles du duc, le visage empourpré, mais il ne lui répondit pas et s'adressant à moi :

» — Mademoiselle, vous voyez, me dit-il, que j'avais raison de ne pas vouloir venir jusqu'ici et de vouloir vous quitter en taisant mon nom. Adieu !

» Il s'inclina devant moi et s'éloigna lentement.

» Je le suivis du regard, surprise et désespérée, comprenant que ces deux hommes se haïssaient et que j'aimais celui qui partait.

» Quand il eut disparu, je me retournai : le duc n'y était plus.

» Je rentrai seule et brisée.

» Telle fut, mes chers enfants, ma première entrevue avec Louis-René de Penhoël, votre père. »

LV

HISTOIRE D'ANNE-DÉSIRÉE.

VI. — LES AMOUREUX.

» A la suite de ces événements, je fus malade, et dus garder, soit le lit, soit la chambre, pendant quinze jours.

» Mon système nerveux si violemment ébranlé par les conditions de l'existence étrange que je menais auprès de mon père, était devenu et devenait chaque jour plus impressionnable.

» On eût dit qu'une fatalité pesait sur moi, qu'un mauvais esprit me poursuivait, cherchant à empoisonner ma vie entière, à frapper mon cœur, à le déchirer dans ses sentiments les plus naturels.

» J'avais perdu l'affection de ma mère, d'abord, puis était venue la haine de mon père.

» Enfin l'homme qui m'avait sauvé la vie, l'homme que j'étais destinée à aimer, que j'aimais, que j'avais aimé à première vue, était l'ennemi du duc, partageait avec moi le triste privilège d'exciter son antipathie farouche et que je savais sans remède, car je connaissais trop à présent la nature de M. de la Villepreux pour espérer que ses sentiments changeassent à l'égard de l'être quelconque auquel il avait voué, une fois, son implacable animosité.

» Le duc était un homme de fer.

» Il joignait à l'entêtement du Breton l'entêtement du gentilhomme fou de l'idée de sa supériorité. Il n'admettait jamais qu'il pût s'être trompé, qu'il pût revenir sur une

action accomplie ou sur une opinion adoptée, sans se diminuer lui-même à ses propres yeux.

» Reconnaître un tort ou une simple erreur était pour lui une sorte de déchéance à laquelle il était incapable de s'abaisser.

» J'avais bien souffert. J'allais souffrir encore davantage, car je sentais aussi que j'étais de celles qui n'aiment qu'une fois en leur existence, et meurent de leur amour, si elles ne peuvent en vivre.

» J'allais avoir vingt ans, et je voyais l'avenir plus sombre et plus désolé que le passé.

» J'étais riche, j'appartenais à l'une des premières familles de France, je portais un nom illustre, j'étais jolie à cette époque : tout ce qui aurait dû m'apporter le bonheur, me protéger, m'élever, se tournait contre moi pour me frapper et m'écraser.

» Pourquoi Louis-René de Penhoël m'avait-il arrachée à la fureur du taureau qui me poursuivait? Ah! que n'étais-je morte foulée sous les pieds de l'animal sauvage! Au moins, c'eût été fini! Je ne souffrirais plus! Je n'aurais pas connu celui dont l'image me poursuivait, et que la haine de mon père éloignait plus de moi que n'eussent pu faire toutes les distances sociales, toutes les différences de fortune et de naissance.

» Mais pourquoi cette haine?

» Pourquoi ces deux hommes qui ne s'étaient jamais vus, avaient-ils frémi tous deux rien qu'à entendre prononcer leur nom?

» Non-seulement j'étais toujours frappée, mais je l'étais toujours sans savoir pourquoi, et le mystère qui entourait mes souffrances s'y ajoutait comme une nouvelle torture plus raffinée.

» Que Louis de Penhoël eût offensé mon père, directement, personnellement, c'est ce que je ne pouvais admettre.

» D'abord, il y avait entre eux une trop grande différence d'âge.

» M. de Penhoël pouvait avoir tout au plus vingt-cinq ans. C'était un jeune homme. Il n'avait jamais habité e pays, bien que je connusse son nom comme appartenant aussi à la vieille noblesse bretonne. Je savais pertinemment qu'il ne s'était jamais rencontré avec le duc, à qui je n'avais jamais non plus entendu prononcer ce nom.

» D'ailleurs, il m'avait suffi de le voir, pour être convaincue qu'il était incapable d'une action lâche ou mauvaise.

» L'homme qui m'avait sauvée en déployant tant de

courage et de sang-froid, ne pouvait avoir commis, en aucun temps, une bassesse, ne pouvait avoir dans son passé, encore si court, rien de honteux ou de coupable.

» Lui ne paraissait pas haïr le duc, mais seulement savoir qu'il en était haï.

» Ah ! que n'aurais-je pas donné pour connaître ce qui les séparait !

» — C'est fini ! me disais-je, je ne le reverrai plus. Il aura passé devant mes yeux comme le rêve et la promesse du bonheur, et je ne saurai pas la raison du brusque réveil qui l'a chassé loin de moi pour toujours.

» Lorsque je pus enfin sortir, reprendre ma vie active et mes promenades quotidiennes, je me dirigeai naturellement vers l'endroit où je l'avais vu pour la première et dernière fois évidemment, où il avait risqué sa vie pour moi, sans me connaître, sans savoir qui j'étais, seulement pour défendre un être faible et menacé.

» Mes sentiments et ma reconnaissance m'appartenaient. Personne n'avait le droit de les contrôler, et je pouvais bien m'accorder l'amère satisfaction d'aller revoir ces quelques mètres de terrain qui m'avaient révélé que je n'étais plus une enfant, que la femme s'éveillait à son tour dans la jeune fille.

» Je partis donc résolûment un matin, et je m'élançai d'un pas rapide vers ce lieu si plein déjà de souvenirs et d'émotions pour moi.

» Il faisait un temps admirable.

» Le ciel était pur et riant, couvert d'une légère brume impalpable qui en adoucissait l'azur sans le cacher. L'air embaumait du parfum des prairies avant la fenaison. La verdure était fraîche et verte, comme aux premiers jours de l'été, ceux qui précèdent le soleil trop ardent du mois de juillet.

» Au détour du chemin, je jetai les yeux sur le chêne derrière lequel il m'avait placée pour combattre le taureau, et qui se dressait là, presque en face de moi, un peu sur la droite.

» Louis-René de Penhoël y était, assis à son ombre, le regard tourné vers moi.

» Mes chers enfants, je serai franche avec vous.

» Je ne fus pas surprise. En l'apercevant, je compris que je m'y attendais, et que j'étais accourue, comme on accourt à un rendez-vous convenu.

» Cependant, je m'arrêtai.

» Mes jambes tremblantes me refusaient leur service.

» Mais il m'avait vue.

» Il se leva, et, en un bond, fut près de moi.

» — Ah ! mademoiselle ! s'écria-t-il, vous voilà enfin. Que j'ai souffert ! Depuis quinze jours, je viens ici tous les jours. J'ai cru que je vous inspirais de l'horreur et que vous ne vouliez plus revoir le pauvre Penhoël, en exécration à votre famille.

» — J'ai été malade, lui dis-je.

» — Et je n'en ai rien su !

» Il m'entraîna auprès de l'arbre ; je m'appuyai au tronc, tandis qu'il restait debout en face de moi.

» Alors, me prenant les mains et me brûlant de la flamme de ses yeux noirs, il ajouta :

» — Ainsi, vous ne me haïssez pas ?

» — Puis-je haïr celui qui a exposé sa vie pour sauver la mienne ?

» — Vous ne partagez pas les colères implacables de votre famille ?

» — Comment pourrais-je les partager, puisque j'en ignore les motifs ?

» — Alors, le duc ne vous a rien dit ?

» — Rien.

» — Il ne vous a point parlé des Penhoël ?

» — Pas un mot.

» Il parut surpris.

» — Je ne sais qu'une chose encore, c'est que je vous dois toute ma reconnaissance, et double remerciement, puisque celui de mon père, sur lequel je comptais pour vous, vous a fait défaut.

» — Ah ! vous êtes aussi bonne que belle !

» — Pouvez-vous me dire, repris-je, pourquoi le duc vous hait ?

» — Dans ses détails exacts et circonstanciés, non. Je sais seulement que c'est une vieille haine de famille qui remonte loin. Si l'on consulte l'histoire de Bretagne, vous y verrez que les Penhoël et les Villepreux ont toujours été dans des camps opposés. Il paraît, de plus, qu'au moment de la Révolution, mon grand-père se rallia au mouvement populaire, adopta les idées nouvelles, tandis que votre famille se serrait plus que jamais autour du roi. Au 10 août, à la prise des Tuileries, vos parents combattaient avec les Suisses, tandis que mon aïeul suivait Danton et Camille Desmoulins, et entra dans le palais avec les républicains vainqueurs.

» — Et c'est tout ? lui demandai-je, car je ne comprenais rien à la persistance de ces haines politiques à travers les siècles et les générations.

» On dit encore, ajouta-t-il avec quelque embarras, que ce fut sur la dénonciation de mon aïeul, ou par sa faute, que votre grand-père, caché dans Paris, fut arrêté, envoyé au tribunal révolutionnaire, puis à l'échafaud. Mais j'ai peine à le croire ; et, d'ailleurs, je n'en suis point responsable...

» — Que répondent vos parents à cette accusation ?

» — Hélas, mademoiselle, je suis orphelin. J'étais tout enfant, lorsque je perdis mon père et ma mère... je ne les ai pour ainsi dire pas connus... J'ai été élevé presque par charité ; toute notre fortune fut engloutie dans de fausses spéculations... Cela vous explique pourquoi je suis soldat... Dès que l'âge me le permît... je m'engageai, n'ayant aucune carrière devant moi, qui fût digne de mon nom. Dans l'armée, je puis me conquérir une position... mais le duc doit encore me haïr davantage en me voyant sous cet uniforme, lui qui ne s'est rallié à aucun gouvernement depuis la chute des Bourbons, et qui n'aurait jamais consenti à en laisser servir aucun par ses fils, s'il en avait eu.

» Je l'écoutais, pâle et désespérée.

» Il avait raison. Bien que les motifs de la haine de mon père me parussent peu justifiés au point de vue de l'équité, je connaissais trop ses idées pour ne pas comprendre que tout ce que m'exposait Louis-René de Penhoël était plus grave aux yeux du duc que les crimes les plus abominables.

» — Oui ! murmurai-je enfin, il ne vous pardonnera jamais !

» Et pourtant j'étais heureuse au fond de sentir que, moi, je pouvais estimer celui qui me parlait : que personnellement il était innocent, irresponsable de ce qui nous séparait.

» Que m'importait à moi, sa pauvreté ?

» Que m'importait le crime de son aïeul, si son aïeul avait réellement commis ce crime de livrer un vaincu aux vengeances des vainqueurs ?

» Etait-ce sa faute à lui ? Etait-ce ma faute à moi ?

» D'ailleurs, n'avait-il pas amplement racheté ce sang de la Villepreux, répandu par le fait d'un Penhoël, en arrachant, lui, le dernier des Penhoël, la dernière des la Villepreux à la mort qui la menaçait ?

» Que vous dirai-je, mes chers enfants ? Nous nous aimions.

» Nous n'avions pas même besoin de nous le dire.

» Le hasard avait fait que son régiment, en garnison à Nantes, avait son dépôt à Rennes et qu'il le commandait ; le hasard avait fait que nous nous étions rencontrés dans les circonstances les plus inattendues et les plus drama-

tiques ; nos cœurs achevèrent le reste et nous abandonnèrent à un amour sans espoir, sans lendemain, mais qui avait son charme amer et sa douceur mélancolique.

» Toute ma tendresse refoulée depuis l'enfance avait éclaté en moi. Vivre et l'aimer ne faisaient qu'un pour votre pauvre mère.

» Nous continuâmes donc de nous voir pendant plusieurs mois, nous jurant mutuellement, puisque nous ne pouvions être l'un à l'autre, de nous garder fidèlement notre amour.

» Je craignais toujours, en effet, que mon père ne voulût m'imposer un mariage selon ses vues et ses idées, et j'étais résolue à mourir plutôt que d'oublier celui que j'aimais ou d'accepter le nom d'un époux qui ne fût pas lui.

» Nous prenions d'extrêmes précautions pour nous voir, et à de longs intervalles, tant je redoutais quelque acte de violence, non contre moi, mais contre lui, si mon père apprenait que mademoiselle de la Villepreux, foulant aux pieds toutes les traditions de sa famille, voyait, aimait un Penhoël.

» Six mois s'écoulèrent ainsi.

» Les froids étaient venus.

» Un matin, après le déjeuner, je m'apprêtais à me retirer dans ma chambre, suivant mon habitude, lorsque le duc me dit de sa voix froide :

» — Restez ! j'ai à vous parler.

» J'eus un frisson de terreur.

» Que me voulait-il ?

» Depuis la mort de ma mère, c'était la première fois que nous allions nous trouver seuls, en face l'un de l'autre, qu'il allait m'adresser la parole sans témoin.

» Il attendit que les domestiques fussent partis.

» Alors, se tournant vers moi, glacé, impénétrable.

» — Mademoiselle, me dit-il, la saison n'est plus favorable aux rendez-vous en plein air.

» Je dus devenir plus blanche que de la cire.

» — Voilà six mois que cela dure ; c'est assez. D'autres que moi pourraient s'en apercevoir. Vous adorez M. de Penhoël. Cela devait être. Il vous adore. Cela ne m'étonne pas.

» Un étrange sourire crispa ses lèvres minces.

» — Il faut donc que vous l'épousiez. Mais comme je ne puis aller jusqu'à le solliciter de vouloir bien entrer dans ma famille, arrangez-vous pour le prévenir. J'attends sa demande officielle. S'il avait quelque crainte au sujet de l'accueil réservé à cette demande, je vous autorise à lui faire connaître que je lui accorderai votre main. Vous en

avez ma parole, et un Villepreux n'a jamais manqué à sa parole.

» Il sourit encore, et sortit de la pièce de son pas de statue de pierre. »

LVI

HISTOIRE D'ANNE-DÉSIRÉE.

VII — UN CHANGEMENT PRODIGIEUX.

« La première stupeur passée, j'aurais dû ressentir une joie profonde de cette résolution aussi inattendue qu'incompréhensible de la part de M. de la Villepreux.

» N'était-ce pas le jour après la nuit, l'immense bonheur après l'immense désespérance, la vie après la mort ?

» L'avenir se levait tout à coup devant moi, radieux comme une matinée ensoleillée de printemps, pleine de chants d'oiseaux et de parfums.

» Le duc accordait ma main à l'homme que j'aimais !

» Tous mes rêves étaient réalisés, dépassés.

» La pauvre Anne-Désirée, qui n'avait connu jusqu'alors que l'atroce souffrance d'inspirer la haine et de vivre renfermée en elle-même, allait maintenant pouvoir goûter toutes les ivresses de l'amour, de l'amour partagé qu'on peut avouer. Mademoiselle de la Villepreux allait devenir madame de Penhoël.

» Elle aurait enfin un doux nid où son cœur, si longtemps glacé, pourrait se réchauffer à l'aise, où la contrainte ferait place aux épanchements.

» Je serais une femme heureuse, la plus heureuse des femmes, si j'avais été malheureuse enfant, et jeune fille malheureuse.

» Je me disais tout cela, je sentais tout cela, et cependant

un fond d'inquiétude et d'angoisse restait en moi, et quelque chose me serrait à la gorge, comme un étau.

» Je ne pouvais croire, je ne croyais pas à tant de bonheur.

» Je n'y étais point faite, préparée; puis l'éternel mystère qui dominait mon existence planait encore sur ce changement prodigieux de la part du dernier duc de la Villepreux tendant la main au dernier représentant de la famille de Penhoël.

» Cela bouleversait toutes mes idées.

» Jamais, au grand jamais, je n'avais vu mon père changer de sentiments, modifier sa manière de voir sur un point quelconque, renoncer à un préjugé, à une haine surtout.

» Et aujourd'hui, brusquement, sans transition, sans que rien m'indiquât que son cœur se fût ouvert à plus de tendresse pour sa fille unique, il courait au-devant de mes vœux, il me disait froidement :

» — Cet homme pauvre, cet homme qui porte un nom exécré des miens, cet homme qui sert un gouvernement que je ne reconnais point, et que je combattrais les armes à la main, si l'époque était encore aux Vendéens héroïques ou à la chouannerie indomptable, cet homme, je le reçois dans ma famille, je m'unis à lui, je lui donne ma fille, sans que rien m'y contraigne, de mon propre mouvement !

» Pourquoi ?

» Est-ce que mon père m'aimerait sans que je m'en doutasse ?

Est-ce qu'il regretterait son impitoyable et injuste dureté, poussée jusqu'à la cruauté, envers l'enfant qui aurait si bien voulu l'aimer, lui prodiguer ses caresses, adoucir et charmer l'isolement volontaire où, depuis des années, il enfermait sa verte vieillesse ?

» Je me perdais au milieu de ces points d'interrogation, mais, néanmoins, la sensation du bonheur peu à peu l'emportait en moi, au fur et à mesure que je m'accoutumais à ma surprise.

» Puis, l'on croit si facilement ce que l'on désire !

» Je m'empressai donc d'écrire un mot à Louis-René de Penhoël pour lui donner un dernier rendez-vous.

» Ma lettre, sans rien dire, était pressante et révélait mon agitation.

» Il accourut aussitôt.

» Malgré le froid de l'hiver déjà venu, et la neige, qui ce jour-là couvrait la campagne désolée, je lui indiquais le chêne témoin de notre première rencontre. C'était là que j'avais voulu l'attendre. J'y attachais une sorte de superstition.

» — Cela me portera bonheur, me disais-je.

» En apercevant Penhoël, je me jetai dans ses bras toute grelottante, moins de froid que d'émotion et de fièvre.

» Quelques mots entrecoupés lui révélèrent le changement apporté à notre existence.

» Ainsi que moi, il fut d'abord surpris; mais moins que moi cependant.

» Il ne connaissait pas le duc comme je le connaissais, et ce qui lui paraissait déjà extraordinaire ne pouvait le lui paraître au même degré qu'à mademoiselle de la Villepreux.

» Il me fit répéter jusqu'à trois fois le récit de la scène entre mon père et moi, me demandant si j'étais bien sûre de lui rapporter exactement les paroles du duc.

» Il était fort pâle en m'écoutant, puis le sang monta à ses joues et il couvrit mon visage de baisers ardents.

» — Anne ! me dit-il, c'est le bonheur et c'est la fortune ! Le monde est à nous !

» Ses yeux noirs brillaient d'un feu dont l'éclat m'éblouissait.

» — Le pauvre lieutenant Penhoël est fini ! Le grand seigneur va commencer ! Et c'est à toi, à toi ma bien-aimée, que je devrai tout !

» Il me serrait contre sa poitrine.

» Il semblait grandir devant l'espérance et se hausser à la hauteur de sa nouvelle fortune, de sa nouvelle existence.

» Jamais nous ne nous étions tutoyés encore, et ce *tu* passant de sa bouche à la mienne, et que nous nous renvoyions, me causait une ivresse profonde : c'était comme la prise de possession l'un de l'autre.

» — Vois-tu, me disait-il, nous jugions mal ton père. Il y a un noble cœur dans cette statue à l'aspect morne et glacé. Il aura compris qu'il n'avait pas le droit de briser le bonheur de sa dernière descendante, le hasard qui nous avait réunis lui aura semblé providentiel. Il aura cru que c'était la volonté du ciel, et qu'il lui appartenait, après tant de siècles de séparation, de réunir en une seule et même famille les représentants des deux plus nobles familles de Bretagne.

» Maintenant que c'était lui qui me parlait, je croyais tout, et je croyais à tout.

» La joie le rendait expansif, plus qu'à l'ordinaire, car c'était, lui aussi, une nature concentrée et dont on ne voyait pas le fond au premier coup d'œil.

» Je ne l'avais jamais connu ainsi.

» Il parlait de lui, de son enfance, de ses rêves et de ses douleurs.

» — Vois-tu, me disait-il, j'ai la haine de la pauvreté. Elle pesait à mes épaules comme un manteau de plomb. Je suis ambitieux ; je veux être quelque chose, compter parmi les heureux, les dominateurs, les grands de ce monde. Oh ! la vie large ! les jouissances du luxe ! Si tu savais comme j'exècre la misère ! Pas une minute, depuis que je pense, que je raisonne, je ne l'ai acceptée. Et maintenant que j'ai entrevu un autre horizon, je crois que je me tuerais, si je devais retomber dans la fosse d'où je vais sortir par toi. Ma bien-aimée, je te devrai tout. Avec toi, allié aux Villepreux, je puis prétendre à tout ! Que je t'aime !...

» Nous restâmes ainsi plusieurs heures ensemble, égrenant le chapelet de l'amour et des projets d'avenir.

» Il me faisait partager sa foi, son enthousiasme.

» Je ne doutais plus de rien.

» Il me versait l'ivresse. Ah ! je fus bien heureuse ! Et les douleurs qui ont suivi ne peuvent me faire oublier ce beau jour.

» Pourtant, il fallut nous séparer.

» La nuit approchait. Nous convînmes qu'il se présenterait à mon père, le lendemain.

» Je revins seule au château.

» Une brume humide et triste estompait le paysage, et je marchais au milieu de la neige, dans le silence et le froid.

» Pour un premier jour de bonheur, c'était un décor bien funèbre.

» Le lendemain, il se présenta, fut introduit dans le cabinet de mon père, au premier étage.

» Il y resta une demi-heure.

» J'attendais, palpitante, dans le salon du rez-de-chaussée qu'on m'appelât ou qu'il sortît.

» On ne m'appela pas. Mais j'entendis le pas de Louis de Penhoël qui redescendait l'escalier.

» J'ouvris la porte, il m'aperçut, et entra dans le salon.

» Eh bien ? lui dis-je d'une voix qui tremblait.

» Son visage était moins riant que la veille.

» J'eus peur.

» Mais il me rassura aussitôt.

» — Tout est convenu, arrêté, me dit-il : ma chère Anne, tu seras ma femme. Mais quel homme que le duc !

» Et il eut comme un frisson.

» — Il t'a mal reçu ?

» — Non ! mais son aspect, son regard, sa voix, son geste, tout vous glace. On dirait qu'on parle à un mort.

» — Enfin, que t'a-t-il dit ?

» — Il m'a dit qu'il m'accordait ta main, que le mariage aurait lieu vers la fin de mai, ou le commencement de juin prochain, c'est-à-dire à peu près dans cinq mois.

» — Pourquoi ce délai ?

» Penhoël eut une légère hésitation.

» — Je le comprends en partie, reprit-il : ce qu'il fait lui coûte... lui coûte beaucoup... Il ne me l'a pas caché.

» — Ma vie est finie, m'a-t-il dit. Le nom de la Villepreux ne me survivra pas. J'accepte cette douleur comme une expiation. C'est la volonté de Dieu. Qu'elle s'accomplisse ! Je compte me retirer de plus en plus de la vie et me désintéresser de ses passions. Je n'ai plus besoin de ma fortune, je n'en saurais que faire. Mademoiselle de la Villepreux est mon unique héritière. Elle recevra sa dot entière le jour de son mariage. Cela sera indiqué par le contrat. Je ne me réserverai que la somme nécessaire à l'entretien d'un vieillard...

» Je fis un mouvement pour protester.

» — Je le veux ! ajouta-t-il sur un ton qui n'admettait pas de réplique. Pour cela, il faut que je réalise. Je n'admettrai jamais qu'aucune des terres, aucun des biens patrimoniaux des Villepreux passe à un Penhoël. Je vous donne leur héritière, mais je dénaturerai la fortune, que je réaliserai en argent. Accorder plus ou autre chose serait au-dessus de mes forces et contraire à mon devoir... J'y songe depuis longtemps. Mes mesures sont prises. Tout sera vendu pour le jour de votre mariage, converti en actions, en obligations, en billets de banque. Je ne conserverai qu'une maisonnette où je compte finir mes jours, mais dont j'aurai, néanmoins, cédé la nue-propriété, de telle sorte qu'à ma mort vous n'aurez rien à y prétendre. Acceptez-vous ?

» Il n'y avait pas à discuter avec lui.

» Sa présence inspire un malaise inexprimable.

» Pourvu que tu sois à moi, qu'importe le reste ? D'ailleurs, ainsi, nous aurons une plus libre disposition de ta fortune, qui sera plus personnelle.

» Il faut respecter ce suprême scrupule du dernier duc de la Villepreux, ne voulant pas voir trôner un Penhoël dans les biens des ancêtres qui haïssaient sa famille.

» Je ne pouvais dire que oui ou non.

» Il n'aurait supporté ni une objection, ni une hésitation.

» J'ai dit : oui. Et tu es à moi !

» Pendant les mois qui suivirent, Louis-René de Penhoël fut reçu au château une fois par semaine.

» Il dînait avec nous.

« Le duc était parfait, sans sortir de sa froideur sépulcrale.

» Quant à moi, ma situation ne changeait pas. Il restait le même. Il ne m'adressait jamais la parole sans témoin, et ne me fit pas une seule allusion à mon prochain mariage, ni aux dispositions qu'il comptait prendre pour cette circonstance.

» Je savais juste ce que m'en avait dit, ce que m'en disait mon fiancé !

» Par lui j'appris qu'en effet le duc vendait tous ses biens sans exception.

» Le château même de la Villepreux, celui que nous habitions, fut mis en adjudication, et le prix en monta fort haut.

» Le duc se réserva seulement de ne le quitter que le lendemain de mon mariage, et d'emporter les portraits de ses aïeux dans la nouvelle demeure qu'il s'était réservée.

» C'était une maisonnette presque de paysan, sur une colline aux portes de Rennes, entourée d'un jardinet.

» Il prévint tous ses domestiques qu'ils eussent à chercher un autre maître, ne gardant qu'Yvon, un vieux serviteur, qui pouvait au besoin s'occuper du jardin.

» Cette double résolution du duc de la Villepreux de donner sa fille à un Penhoël et de vendre tous ses biens, faisait grand bruit dans la province.

» Je le savais par Louis-René, qui me tenait au courant de tout; mais, en somme, on admirait la résolution stoïque, de ce vieillard qui, comprenant que les idées du monde moderne n'étaient plus siennes, leur faisait, sans les accepter pour lui-même, le suprême sacrifice de consentir au mariage de sa fille avec un noble rallié à la Révolution, tout en détruisant son passé, et en mettant ses aïeux hors de cause par la dispersion et l'anéantissement de leurs biens patrimoniaux.

» C'était quelque chose de grand, qui rappelait l'abdication de Charles-Quint assistant, vivant, à ses propres funérailles et se retirant au couvent de Saint-Just.

» Enfin, le mois de juin 1849 arriva, et notre mariage fut fixé au 24. »

LVII

HISTOIRE D'ANNE-DÉSIRÉE.

VIII. — LA DOT DE LA DERNIÈRE DES LA VILLEPREUX.

« La veille du jour fixé pour la cérémonie civile et religieuse, on signa le contrat.

» Il avait été préparé par les soins du duc de la Villepreux, d'accord avec son notaire, et Louis-René de Penhoël n'en connaissait point les détails, car il n'y avait plus été fait allusion depuis la conversation que j'ai reproduite dans les termes mêmes où mon fiancé me l'avait rapportée.

» Ce fut le 23 juin, au soir, que s'accomplit cet acte.

» Le notaire s'était transporté au château.

» En dehors de moi, de mon futur mari, du duc, du notaire et de son premier clerc, il y avait, dans la grande salle, — qu'on appelait la salle des aïeux, parce qu'il s'y trouvait les portrait de la longue suite de tous les membres de la famille de la Villepreux, depuis Pharamond jusqu'à nos jours, et qui ne s'ouvrait que pour les circonstances les plus solennelles, — les quatre témoins nécessaires : deux officiers du régiment où servait Louis de Penhoël et deux gentilshommes-fermiers des environs, les seuls avec lesquels mon père eût conservé quelques relations ; plus tous les serviteurs et domestiques du château.

» Je vois encore cette pièce immense, éclairée par des bougies, la table devant laquelle s'était assis le notaire, et, dans la pénombre, au-dessus des visages vivants, les visages morts des portraits de famille, témoins muets de

ce qui se passait et seuls confidents, avec Dieu, de la pensée vraie et des intentions réelles du duc de la Villepreux.

» La signature d'un contrat de mariage est habituellement une fête de famille, où les visages sont gais, où chacun s'efforce tout au moins de paraître satisfait et plein d'espoir et de bonheur.

» On entoure les futurs, on les félicite.

» La mariée a sa mère près d'elle, ou ses meilleures amies.

» Moi, j'étais seule.

» Les deux témoins conviés par mon père, et que je connaissais à peine, vieux Bretons nobles par la naissance, mais paysans par les façons et les allures, à qui je n'avais point parlé dix fois en ma vie, se taisaient graves et gourmés ; les deux témoins de mon mari, officiers que je n'avais jamais vus, et qui paraissaient mal à l'aise dans ce milieu auquel ils n'étaient point accoutumés et qu'ils sentaient peu sympathique, échangeaient à peine quelques paroles entre eux, à voix basse ; les valets, les domestiques, les servantes, restaient debout et regardaient en gens affligés de savoir que le lendemain ils quitteraient une bonne place pour entrer dans l'inconnu.

» Cela était sinistre, et je me sentais le cœur gros.

» Le notaire commença la lecture du contrat d'une voix lente et monotone.

» Il était fort long, hérissé de termes auxquels je ne comprenais rien.

» En somme, par ce contrat, mon père me constituait en dot la totalité de sa fortune réalisée et liquide, immédiatement livrable en espèces ayant cours, ou en titres au porteur, obligations, etc., etc., provenant de la vente terminée, à ce jour, de tous les biens et propriétés, meubles et immeubles, constituant le patrimoine des ducs de la Villepreux.

» Ainsi qu'il ressortait des pièces, actes, etc., joints audit contrat et vérifiés par le notaire, ladite fortune montait en totalité à la somme de trois millions sept cent soixante-quinze mille francs, qui me serait remise en mains propres par Pierre-Henri de la Villepreux, défalcation faite d'une somme de cent mille francs qu'il se réservait en toute propriété sa vie durant.

» Quand on entendit le chiffre de la fortune ; quand on comprit clairement que le duc l'abandonnait tout entière et la constituait en dot à sa fille unique, il y eut un frémissement de surprise et d'admiration pour mon père, et Louis de Penhoël, que je regardai, devint pâle et s'appuya au

dossier de son fauteuil, comme s'il avait un éblouissement.

» Quant à moi, accoutumée à la richesse, j'éprouvai un sentiment d'angoisse que je m'efforçai de transformer à mes propres yeux en un élan de reconnaissance, sans parvenir à débrouiller le trouble étrange qui s'emparait de moi.

» Enfin on signa.

» Une seule chose se détachait nettement au fond de ma pensée : J'allais être unie à l'homme que j'aimais. Cela était certain.

» Je me cramponnais à cette idée unique, et je n'en voulais pas sortir, ne comprenant pas le reste, en ayant peur.

» Le mariage eut lieu le lendemain, à la petite mairie du village voisin.

» Mais ce fut dans la chapelle du château que s'accomplit la cérémonie religieuse.

» Il s'y trouvait juste les mêmes personnes que la veille, à la signature du contrat.

» Par les soins du duc, il m'avait été préparé un trousseau magnifique qui fut exposé dans le grand salon, et qui acheva d'enthousiasmer ceux qui le virent, sur la générosité et la bonté extraordinaires du duc de la Villepreux pour sa fille.

» Quant à Louis de Penhoël, fort pauvre, je vous l'ai dit, mes chers enfants, puisqu'il vivait de sa paye de lieutenant d'infanterie, il avait dû prendre à crédit les cadeaux assez simples, d'ailleurs, de la corbeille de mariage, car, pour rien au monde, il n'eût voulu demander une avance quelconque à mon père.

» Il n'avait non plus loué aucun appartement pour notre installation.

» Il était convenu que nous partirions en voyage pour un mois, aussitôt après la cérémonie. A cet effet, il avait obtenu un congé du ministère de la guerre.

» Son projet, au retour, et une fois mis en possession de la dot, était d'obtenir, et il espérait y arriver, sa mise en disponibilité, puis de se faire attacher à quelque grande ambassade à l'étranger, ce qui lui serait facile avec sa fortune, ayant toujours rêvé la carrière diplomatique pour laquelle il se sentait une vocation décidée. Il pensait qu'elle s'ouvrirait sans difficulté devant lui, grâce à son nom, appuyé, désormais, du nom de sa femme et des millions que je lui apportais.

» Il vivait dans une sorte de rêve.

» Le mien était réalisé. J'étais à lui ! Il était à moi !

» Après la bénédiction du prêtre, mon père s'approcha de moi et déposa sur mon front un baiser glacé, sans que j'y

sentisse aucune des tendresses, même refoulées, qui, seules, eussent pu expliquer l'étrange magnanimité de sa conduite.

» On servit un grand repas splendide auquel assistèrent le prêtre qui nous avait bénis, le maire et son adjoint, le notaire, les quatre témoins, moi, mon mari et mon père.

» Il se prolongea tard.

» Les hommes burent beaucoup, mon père et mon mari exceptés.

» Le maire crut devoir prononcer quelques paroles au dessert.

» Il vanta les vertus et les grandeurs de la longue lignée des Villepreux, vertus et grandeurs qui se retrouvaient toutes, plus belles et plus sublimes, dans le cœur de son dernier descendant. Il fit ressortir la joie que tout le monde devait ressentir à voir, réunis ensemble, confondus et ne faisant qu'un, les représentants uniques des deux plus nobles familles de la vieille Armorique, longtemps séparées par des luttes et des rivalités aujourd'hui éteintes, et donna en exemple à la France entière, si divisée d'opinions, de croyances et d'aspirations, la conduite généreuse, le désintéressement inouï dont cette fête intime était la preuve et le couronnement.

» Le prêtre, qui avait présidé au mariage religieux, fit à son tour un assez long discours sur le pardon des offenses et le mépris des biens de la terre, et, la nuit étant venue, chacun se retira.

» Nous restâmes seuls, mon père, mon mari et moi.

» Pendant ces deux jours, pendant ces diverses cérémonies, pendant le banquet, pendant les discours, le visage du duc n'avait point changé.

» Il était resté immobile, indéchiffrable, sans qu'il fût possible d'y lire ses sensations.

» Ses hôtes avaient été reçus par lui avec ces façons parfaites, mais glacées, dont il ne se départissait jamais.

» Quand il l'avait fallu, il m'avait adressé la parole ainsi qu'à son gendre, sur un ton naturel, poli, sans paraître ni ému, ni gêné.

» Ses yeux clairs brillaient peut-être d'un éclat un peu plus vif ; mais, à présent, ce n'était pas eux que je cherchais, que je regardais, où je lisais ma vie : c'étaient ceux de Louis de Penhoël, de mon époux, de celui qui devait être votre père, que mes yeux allaient interroger.

» J'y lisais son amour, et j'oubliais le reste.

» Cependant, ce brusque tête-à-tête me ramena à la réalité.

» Une voiture nous attendait, mon mari et moi. Nous

pevions partir pour l'Espagne, qu'il connaissait et voulait me faire connaître.

» C'était le moment de prendre congé.

» C'était aussi le moment fixé pour la remise de ma dot.

» Ce fut le duc qui, le premier, prit la parole.

» — Veuillez m'accompagner jusqu'à mon cabinet, nous dit-il. Nous avons à causer une dernière fois.

» Il souligna fortement les deux derniers mots ; mais, sans nous laisser le temps de répondre, il se dirigea vers la porte et nous dûmes le suivre.

» Son cabinet était situé au premier étage.

» Nous y entrâmes tous les trois.

» Il en ferma soigneusement la porte.

» Un grand feu clair brillait dans la vaste cheminée, ce qui m'étonna, vu la saison chaude où nous nous trouvions.

» Une lampe éclairait vigoureusement le bureau du duc, placé entre la cheminée et l'une des fenêtres, donnant sur le parc.

» — Veuillez vous asseoir, nous dit le duc, car notre conversation sera peut-être assez longue.

» Nous lui obéîmes, silencieux, émus, nous demandant ce qu'il pouvait avoir à nous dire de si long, s'il s'agissait seulement de l'acte prévu par le contrat.

» Lui, pendant ce temps, s'était dirigé vers le coffre-fort, placé dans l'ombre contre la muraille.

» Il l'ouvrit d'un mouvement lent et compassé, en tira un coffret assez pesant, l'apporta sur la table, bien en lumière, en souleva le couvercle, et en sortit plusieurs liasses serrées et compactes, que je reconnus aussitôt pour être des billets de banque, des actions et des obligations.

» — Voici ma fortune, ma fortune tout entière, dit le duc d'une voix nette et forte. Monsieur de Penhoël, je vous prie de vérifier par vous-même, devant mademoiselle de la Villepreux, si la somme mentionnée au contrat, et dont toutes les pièces justificatives ont été soumises et fournies à l'officier ministériel qui a dressé ledit contrat, si cette somme est bien entière et intacte.

» — Oh ! monsieur le duc, s'écria votre père, votre parole est plus que suffisante.

» — Je l'exige ! répliqua M. de la Villepreux sur un ton qui ne permettait pas de refuser.

» Mon mari se leva et dut vérifier, compter chaque liasse, en faire le total.

» Cela dura près d'une heure.

» — Le compte est exact, dit-il enfin.

» — Il y a donc là, reprit le duc, la somme de trois millions sept cent soixante-quinze mille francs. J'en distrait les cent mille francs que je me suis réservés, et que je placerai en viager.

» Il prit un paquet de cent billets de banque de mille francs chacun, le remit dans la cassette, reporta la cassette dans le coffre-fort, le ferma à clef et revint près de la table où le reste de ma fortune, de ma dot, formait deux grosses liasses ; d'une part, ensemble, les billets de banque : de l'autre, toutes les valeurs diverses.

» — Monsieur le duc, s'écria alors Louis-René de Penhoël, j'ai subi jusqu'à présent toutes vos exigences, obéi à toutes vos volontés. Lors de la lecture du contrat, je n'ai point voulu soulever de débat devant des étrangers mais nous voici seuls. Mademoiselle de la Villepreux s'appelle désormais madame de Penhoël, et c'est en son nom, comme au mien, que je vous déclare que je ne puis accepter toute cette fortune. Admettons qu'elle soit mienne, et permettez-moi de vous laisser l'usage et la jouissance de la moitié.

» — Mon père, je vous en prie, ajoutai-je timidement.

» J'étais debout devant lui, ainsi que mon mari.

» Le duc nous avait écoutés, les yeux baissés.

» Il les releva et éclata de rire.

» Ce rire strident, sortant de ce visage de pierre, fit courir un frisson glacé dans mes veines.

» Le rire cessa brusquement, et le duc nous dit :

» — Assez ! c'est à moi de parler ! »

LVIII

HISTOIRE D'ANNE-DÉSIRÉE.

IX. — LA CONFESSION DU GENTILHOMME.

« Mes chers enfants, me voici parvenue à l'endroit le plus cruel, le plus douloureux de ce long récit.

» J'aurais voulu vous taire, vous laisser ignorer toujours ce qui se passa dans cette scène terrible ; mais ce sont ses suites qui pèsent encore sur vous, et je vous dois la vérité tout entière.

» Encore une fois, je puis mourir, et, si j'en restais là de l'histoire de ma vie, vous ne sauriez rien, vous ne comprendriez rien à ce qui a suivi, aux conditions de ma triste existence près de vous.

» Vous pourriez vous dire :

» — Puisque notre mère est une demoiselle de la Villepreux et que notre grand'père vit, car, à l'heure où j'écris ces lignes, sa verte vieillesse n'annonce pas une fin prochaine, allons lui demander aide et protection. Il ne repoussera pas les orphelins !

» Pauvres enfants ! Dieu vous en garde !

» Il faut donc que vous connaissiez la réalité, que vous appreniez ce que j'ai appris ce soir-là !

» J'abrègerai et j'adoucirai le plus possible.

. . . .

» Le duc de la Villepreux s'était assis sur son fauteuil, à sa place ordinaire, entre la table et la cheminée.

» Il nous regarda un instant de ses yeux brillants, au regard dur et chargé de haine.

» Toute sa figure avait revêtu une expression de triomphe farouche.

» J'y lisais qu'un grand malheur allait nous frapper, que j'allais connaître enfin les motifs de sa conduite, et que cette révélation serait, pour le duc, comme la suprême revanche de douleurs passées que j'ignorais, mais dont j'étais appelée à devenir la dernière victime.

» C'est à mon mari qu'il s'adressa d'abord.

» — Monsieur de Penhoël, lui dit-il d'un ton ironique dont toutes les intonations mordaient, il faut que vous soyez bien jeune ou que l'ambition et la soif de la fortune vous rendent bien aveugle, pour que vous ne vous soyez pas demandé les motifs de ma conduite. Vous devriez pourtant savoir que nos deux familles s'étaient toujours exécrées, et qu'un Villepreux ne pardonne jamais la trahison. Or, Penhoël veut dire trahison double ! Les vôtres ont trahi leur Roy; alors que la noblesse se serrait autour du trône menacé par la populace mécontente, ils ont combattu dans les rangs de cette populace. Il n'est pas une goutte du sang de ces deux martyrs, que l'histoire appelle Louis XVI et Marie-Antoinette, qui ne doive retomber sur la tête de vos ancêtres de cette époque hideuse ! — Ce n'était pas assez ! — Ce fut par la dénonciation de François Penhoël que Pierre-Henri de la Villepreux, mon grand'père, dont je porte les noms, fut envoyé à l'échafaud ! Et savez-vous pourquoi ? Parce que votre aïeul était amoureux de la duchesse et pensait que, veuve, menacée de mort elle-même, elle subirait son amour honteux ! Il se trompa. Elle put échapper à l'horreur de cette passion adultère et fratricide, gagner l'étranger, y rejoindre son fils, élevé dans le respect des choses saintes et la haine de Judas. Vous me direz à cela que vous n'y êtes pour rien. Je vous répondrai que bon sang ne peut mentir, que les enfants sont solidaires des hontes et des crimes de leurs ancêtres, comme ils sont responsables de l'honneur de leur nom, et que, s'il est juste qu'ils héritent des biens et de la considération qu'ils doivent aux vertus de ceux qui leur ont donné la vie, il est juste également qu'ils subissent les conséquences de leurs vices et qu'ils en partagent l'infamie. Ce ne sont peut-être pas les idées de la Révolution : — ce sont les miennes, et la noblesse ni l'héritage n'auraient plus de raison d'être, s'il en était autrement. Depuis que je suis au monde, je ne me suis jamais considéré comme un individu isolé, mais comme le descendant et le représentant d'une longue suite d'ancêtres

que je résumais en moi, à qui je devais compte de tous mes actes et qui m'avaient légué la charge de leur honneur. Cet honneur, il n'a point périclité dans mes mains, et je l'emporterai intact dans la tombe où je me coucherai le dernier. D'ailleurs, il eût suffi de vous-même pour que je vous repoussasse avec horreur, pour que je refusasse de mêler un sang pur à votre sang. Vous servez la République, après avoir servi Louis-Philippe. Demain, vous servirez le premier usurpateur venu, tandis que moi, fidèle à mon Dieu et à mon Roy, je suis resté debout dans ma foi, prêt à la confesser les armes à la main et devant le bourreau. Donc il ne pouvait rien y avoir de commun entre votre sang de Judas et mon sang de preux.

. . . .

» Je vous retrace rapidement et en résumé les paroles du duc de la Villepreux, mes chers enfants, sans vous rapporter les interruptions et les réponses de votre père, pour en finir plus vite avec ce passage douloureux de mon existence.

» Je vous dis juste ce qu'il faut que vous en sachiez pour comprendre, et je supprime le reste.

. . . .

» — Cependant, continua le duc, vous me direz que je viens de vous accorder la main de ma fille.

» Un ricanement convulsif sortit de ses lèvres tordues par une expression de fureur terrible.

» — Détrompez-vous, monsieur de Penhoël : mademoiselle de la Villepreux n'est pas ma fille !

» Telle était donc l'explication de cette haine contre nature que je sentais dans le cœur de celui que j'avais regardé jusqu'alors comme mon père.

» — Mademoiselle de la Villepreux, reprit-il, n'est pas ma fille. Elle est la fille de l'adultère ! Pas une goutte de mon sang ne coule dans ses veines... Si elle porte mon nom, c'est que la loi le veut. Si je n'ai point protesté ; si je l'ai gardée auprès de moi ; si, aux yeux de tous, je me suis conduit envers elle comme le meilleur des pères ; si je l'ai entourée de mon respect et de ma sollicitude ; si je l'ai présentée à tous comme la maîtresse de céans ; si j'ai exigé que tous lui obéissent et s'inclinent devant elle ; si je l'ai mariée ; si, à l'occasion de son mariage, je l'ai comblée de mes bienfaits, c'est que tous doivent ignorer cette tache sur le blason de la Villepreux, la première et la dernière !

» Le duc s'était levé.

» — Ce mystère de honte, jusqu'à présent Dieu seul le connaissait avec moi, car il ne fut confié par l'épouse cou-

pable, avant moi, qu'à son confesseur, et je suis garanti par le secret de la confession..... Lorsque j'entendis cette révélation foudroyante, poursuivit le duc, je fus d'abord comme fou... Si j'avais été du peuple ou de la bourgeoisie, après avoir tué votre mère, bien que je l'aimasse avec une passion stupide, dit-il en s'adressant à moi, pâle et menaçant, je vous aurais tuée, et je me serais tué moi-même !... Mais je suis gentilhomme et catholique. L'honneur des Villepreux voulait le silence, et la religion m'ordonnait de vivre !... Je pris donc mon parti, parti irrévocable. Je jurai que personne ne saurait rien, et personne n'a rien su! Je jurai que je jouerais le rôle d'un père, et je l'ai joué devant le monde! Je jurai aussi que je briserais tout lien entre le sang criminel qui coule dans vos veines, madame de Penhoël, et le sang des Villepreux, que rien d'eux désormais n'irait à vous, que j'accomplirais l'amputation complète du membre gangréné, sans que le monde en sût rien et pût rire de moi! Je l'ai fait et je vais le faire !

. . . .

» J'étais tombée accablée sur une chaise, et, le visage caché dans mes mains pour couvrir ma honte, j'écoutais désespérée, haletante.

» Ah ! tout s'expliquait maintenant : le changement brusque de ma mère se jetant dans la dévotion outrée pour calmer ses remords, sa sévérité, sa dureté envers moi, pauvre innocente, qui lui rappelais sa faute!

» Et pourtant quelle justice y avait-il à me reprocher le crime auquel je devais ma naissance, comme si j'en eusse été l'auteur ou la complice?

. . . .

» Le duc reprit :

» — C'est à son lit de mort que la duchesse me fit cette révélation maudite. Depuis huit ans, elle avait tout confié au R. P. jésuite qui dirigeait sa conscience, et c'était sur son ordre exprès qu'au moment de comparaître devant le juge éternel, elle déchargeait sa conscience du fardeau de ce long mensonge, qui avait duré autant que son mariage avec moi. A ce prix, à ce prix seulement, le prêtre lui avait donné l'absolution. Elle venait me demander mon pardon ! Mon pardon ! hurla-t-il d'une voix dont l'accent ne sortira jamais de mes oreilles, dussé-je vivre des siècles, — mon pardon? A elle que j'aimais et qui m'avait trompé ; à elle qui portait le nom sans tache dont je lui avais confié l'honneur et qui l'avait sali ; à elle, qui avait introduit à mon foyer l'enfant d'un étranger, qui avait laissé appeler cette enfant mademoiselle de la Villepreux ! qui avait éteint une

famille, noble et pure entre toutes, dans l'adultère!... Mon pardon !... L'agonie, venait et elle n'avait pas nommé son complice ! Tout ce que je savais, c'est que c'était lui qui l'avait quittée, abandonnée ; c'est que le remords de la faute ne lui était venu qu'alors qu'elle ne pouvait plus la commettre et que les joies en étaient finies pour elle! Je l'avais maudite, j'avais repoussé ses mains suppliantes... Ses forces faiblissaient... Sa voix était haletante... le hoquet commençait... Que m'importait ! Il me fallait son nom à lui pour le tuer !... Elle refusait de répondre... ou ne pouvait plus... J'étais fou... Je crois que je l'étranglai !...

. . . .

» Ah ! mes pauvres enfants, en vous retraçant le récit abrégé de cette horrible confession du duc de la Villepreux, ma main tremble encore, et mon cœur se serre dans ma poitrine à croire que je vais étouffer !... Mais j'aurai la force d'aller jusqu'au bout, car je sens que c'est mon devoir et que vous avez droit de connaître, dans ses principaux détails, ce hideux drame de famille.

. . . .

» — J'avais puni la coupable, continua le duc, mais son complice m'échappait, car le nom de son amant, de votre père, madame de Penhoël, je ne le connaissais pas, je ne l'ai jamais connu, je ne le connaîtrai jamais !... Un seul homme le sait, le confesseur de la duchesse, et il a refusé de me le livrer : son devoir lui interdit, encore une fois, de révéler les secrets de la confession. Je mourrai donc avec ce désespoir de penser qu'il y a peut-être, ici ou là, près ou loin, un homme qui s'est ri de moi, qui s'en rit encore, qui m'a fait le plus atroce des affronts, et que, pour la première fois, un Villepreux insulté n'a pu châtier l'insulteur. Il me restait, néanmoins, un grand devoir à accomplir : sauver du naufrage tout ce qui pouvait en être sauvé... Vous chasser, vous renier, madame, c'était tout avouer, ridiculiser mon nom ! Vous marier à quelque descendant de noble famille, honorable, et parmi celles que j'estime et qui sont restées fières, mêler à ce sang pur votre sang impur, — j'ignore même quel est celui qui coule dans vos veines, — c'eût été une lâcheté, une trahison. C'eût été reporter à d'autres gentilshommes l'affront que j'avais subi. Vous faire entrer au couvent ? Vous n'aviez aucune vocation pour la vie religieuse, et je ne voulais paraître vous contraindre à rien, ni vous éloigner de moi, de peur que le soupçon de la vérité naquît dans quelque cerveau. D'ailleurs, il aurait fallu payer votre dot, et la fortune des Vil-

lepreux ne vous appartient pas. S'il vous en revenait un centime ce serait un vol! Vous déshériter ? La loi s'y oppose, et même, si je le pouvais, ce serait raconter ma honte! Heureusement le ciel est venu à mon secours. Penhoël vous a sauvé la vie. Penhoël ne peut que porter malheur à Villepreux! Vous avez aimé Penhoël. Penhoël a convoité une brillante alliance et une immense fortune. C'était bien ! Je ne pouvais rêver mieux! Avec lui, point de scrupules. Je vous le donnai. Je vendis tous les biens de Villepreux. Villepreux est fini! Je les réalisai. Un contrat constate que je vous remets cette fortune en dot. La voilà ! Que je vous la remets sans en rien garder, car, à ma mort, ce que j'aurais conservé vous retournerait inévitablement; ainsi le veut la loi. Les cent mille francs que je m'attribue seront placés en viager, et la maison où je me retire, demain, est vendue et ira aux mains de l'acquéreur, dès que j'aurai vécu. Donc tout ce qui vient de la Villepreux est là, sans qu'il y manque une obole. Un contrat, je le répète, qui fait admirer ma générosité et vous proclame ma légitime héritière, existe publiquement. Personne ne songera à soupçonner votre naissance, n'entreverra la vérité. L'honneur de mon nom est sauf, assuré à jamais !

» Il s'arrêta, nous regarda tous les deux.

» — Mais, ajouta-t-il lentement, rien de ce qui est à Villepreux ne sera à la bâtarde et à Penhoël. Sang de l'adultère et sang de Judas, soyez maudits !

» Alors, d'un geste rapide, saisissant les deux liasses qui contenaient ma dot, il les jeta dans le brasier de la cheminée.

» Mon mari poussa un cri terrible, et s'élança pour retirer les papiers qui se tordaient au milieu de la flamme.

» Il trouva le duc debout devant lui.

» Une lutte s'engagea entre eux, courte, mais suffisante pour que la destruction fût complète.

» Enfin, d'un bras vigoureux, le duc repoussa Louis-René de Penhoël, et lui montrant les cendres de la main :

» — C'est fini, dit-il, j'ai fait justice !

» Votre père, à demi-fou, plongea un dernier regard dans ce foyer incandescent, vit sa ruine absolue, battit l'air de ses mains et roula évanoui sur le parquet. »

LIX

HISTOIRE D'ANNE-DÉSIRÉE.

X. — LE JEUNE MÉNAGE.

» Je comprends, je devine, chers enfants, l'horreur et l'indignation que vous causera ce récit.

» Je sais d'avance ce que vous en penserez.

» Vous avez été élevés avec des idées d'honneur, certes, mais corrigées dans leur exagération par les principes plus modernes et plus exacts de la responsabilité individuelle.

» Néanmoins, il faut être juste envers tous.

» A coup sûr, la conduite de M. de la Villepreux fut cruelle, mais, en réalité, elle fut naturelle et logique, conforme aux sentiments de sa caste, à ce qu'il croyait son devoir strict envers son nom, envers le nom de ses aïeux.

» De fait, je n'avais nul droit à cette fortune qui venait de lui, non de ma mère, épousée sans dot ; et, s'il m'en eût demandé le sacrifice, après les révélations qu'il venait de faire, j'eusse été la première à n'en vouloir rien recevoir.

» Je comprenais, je comprends qu'il ne m'aimât pas. J'étais une étrangère introduite frauduleusement à son foyer. Je n'avais aucun droit au nom que je portais, bien que la loi en eût disposé autrement, et, si j'avais su la vérité, j'aurais jugé que le soin de ma propre dignité m'imposait de sortir d'une maison, où, depuis la mort de ma mère, ma présence n'avait plus de raison d'être ; car, si le sang qui coule dans mes veines, par mon père, que je ne connais point, est moins noble que celui du duc, c'était pourtant le sang d'une honnête fille, et il est resté le sang d'une honnête femme.

» Je comprenais et je comprends qu'il eût voulu cacher la honte de ma naissance, honte d'autant plus sensible pour lui que, n'ayant point d'autre enfant héritier de son nom, il restait le dernier de sa glorieuse famille et la voyait finir en lui, dans les conditions les plus cruelles à son cœur, les plus contraires à toutes ses plus chères croyances.

» Je comprenais et je comprends qu'il n'avait pas d'autre moyen de m'ôter les biens de la Villepreux, — et qui ne m'appartenaient point, — que de les dénaturer, de les réaliser en valeurs, de détruire ces valeurs sans en rien laisser.

» Sans cela, puisque je m'appelais mademoiselle de la Villepreux, puisque j'étais légalement sa fille unique et sa seule héritière, il n'eût pu empêcher que l'enfant de l'adultère ne jouît de ces biens et ne s'en parât, comme le geai de la fable, des plumes du paon.

» Je ne lui reproche donc que deux choses : la première, c'est de n'avoir pas fait appel à ma délicatesse pour l'aider dans cette œuvre d'exhérédation ; la seconde, c'est d'avoir compris votre père dans sa vengeance.

» A Louis-René de Penhoël, il devait la vérité, toute la vérité, lorsqu'il vit que nous nous aimions.

» Il devait le prévenir que je n'étais point sa fille, et que je serais pauvre.

» Louis-René de Penhoël m'aimait. Il eût accepté, j'en suis certaine, avec joie, ma seule personne, et je n'eusse pas connu l'atroce douleur de le voir retomber à terre, du haut des plus beaux rêves d'ambition et de fortune.

» Il nous traita en êtres qu'il méprisait, au lieu de s'adresser à notre honneur et à notre délicatesse, encore une fois, et voilà ce que je lui reproche, voilà où il devint coupable.

» Sur le moment, pourtant, le coup me parut intolérable, comme à votre père.

» Je fus peu sensible à la perte de la fortune. Je ne connaissais point la misère, et, par conséquent, je ne la redoutais guère. Mon mari me restait. N'était-ce pas tout mon trésor ? Cette ruine ne m'affligeait que pour lui. Mais cette annonce brutale, inattendue de l'illégitimité de ma naissance, me causa une douleur aiguë, profonde.

» Je ne pouvais plus estimer ma mère, et il me semblait que j'étais tachée par cette honte, que j'y avais ma part de responsabilité.

» Plus tard, les réflexions et le raisonnement m'ont calmée, et j'ai relevé le front.

» Je me suis dit que je n'étais point responsable de la conduite des autres, et j'ai conclu seulement que j'avais le

devoir d'être plus sévère et plus irréprochable dans ma conduite personnelle.

» Vous m'avez vu vivre, chers enfants, et vous savez si j'ai rempli ce devoir.

» Je devais aussi, comme compensation, de donner à mon époux, frappé du même coup qui m'atteignait, et plus injustement encore, non pas seulement tout mon cœur et toute mon âme, — il les avait depuis le premier jour, — mais toute ma résignation, toute ma sollicitude, toute ma gaieté, au besoin, pour embellir cet intérieur où il avait vu couler des millions en imagination, où il ne restait plus que la pauvre Anne-Désirée...

» Demeurer à Rennes, après ce qui venait de se passer, n'était plus possible.

» Nous avions hâte de fuir la présence du duc de la Villepreux. Nous avions hâte de cacher à tous les yeux la pauvreté réelle qui succédait à l'immense richesse qu'on croyait en notre possession.

» Or, cela n'eût pas été possible dans le pays même où vivait le duc, où le mariage s'était accompli; et nous avions autant d'intérêt que lui à cacher la réalité.

» Ah ! le secret des Villepreux était bien gardé !

» Nous étions condamnés à tout subir, à tout souffrir en silence, à ne point nous plaindre, car, pour nous, encore plus que pour le duc, nous ne pouvions dire... ce qui s'était accompli le soir de mes noces, ce que nous avions appris à l'heure où la vie semblait s'ouvrir si large et si riante devant notre jeunesse.

» Où aller pourtant ?

» En Espagne ?

» Inutile, désormais, d'y songer. Il faut de l'argent pour voyager, et nous n'en avions plus.

» Dès que Louis-René fut revenu de son évanouissement, nous sortîmes du château, pâles, tremblants, semblables à des criminels, bien que nous fussions, nous aussi, des victimes, et la voiture qui nous attendait nous emporta dans la direction de Nantes, jusqu'à une petite ville retirée où nous nous arrêtâmes.

» Nous ne savions où aller... nous avions la tête perdue... Si nous l'avions pu, nous aurions fui jusqu'au bout du monde !

» C'est là, dans une misérable chambre d'hôtel garni, que s'écoulèrent les premiers jours de notre mariage, et, d'habitude, les plus doux.

» Louis-René y tomba malade des suites de la terrible commotion qu'il avait ressentie : pendant des semaines,

je dus rester à son chevet, lui prodiguant mes soins passionnés, d'abord, tant qu'il fut en danger ; puis, lui demandant pardon du coup dont notre union l'avait frappé malgré moi ; en un mot, répandant sur lui toutes les consolations dont il avait plus besoin que d'aucun remède.

» Il fut parfait avec moi, quoiqu'il lui restât un fond de tristesse et de préoccupation qu'il essayait de me cacher, mais qui ne pouvait échapper à la femme aimante.

» Sa santé rétablie, son congé étant fini, il obtint de permuter et de se rendre à Nantes, dans son régiment, dont il n'y avait à Rennes que le dépôt.

» Alors, commença pour nous la vie la plus fausse et la plus pénible qu'on puisse imaginer.

» On nous croyait riches, et nous étions misérables, mon mari n'ayant que son traitement d'officier, maigre pour un, absolument insuffisant pour deux.

» Il fallait vivre dans un mensonge continuel et absurde, qui me faisait rougir, et, par moments, le rendait fou de rage ; car nous ne pouvions, ni ne voulions dire... ce que vous savez à présent ! Et avouer notre pauvreté, c'eût été tout avouer.

» Quant à moi, je serais morte avant de lui causer cette nouvelle douleur.

» Que n'eût-on pas pensé, si l'on avait su que j'étais une fille adultérine, sans droit au nom de la Villepreux, déshéritée par le duc ?

» On eût affirmé que Louis-René le savait et qu'il avait espéré, quand même, toucher les millions de ma dot, que c'était pour cela qu'il m'avait épousée.

» Son noble amour devenait un ignoble calcul aux yeux du monde. Je déshonorais ma mère morte et qui avait gardé l'estime publique, — car l'on vantait ses vertus et sa religion, — et mon mari perdait encore le bénéfice d'une grande alliance, le seul avantage qu'il eût conservé de tous ceux que je devais et croyais lui apporter.

» Nous dûmes donc voir le moins de personnes possible, donner des prétextes quelconques, inventer chaque jour une explication plus ou moins vraisemblable de l'étrangeté de notre existence, dont la parcimonie singulière frappait tous les regards et soulevait tous les commentaires.

» Je fis semblant d'être d'une santé délicate, toujours maladive, pour éviter de sortir et de recevoir.

» Mon trousseau, qui était magnifique, mes bijoux de jeune fille, les cadeaux de la corbeille de mariage, tout fut vendu, pièce à pièce, secrètement.

» C'est ainsi que s'écoulèrent trois années, qui eurent

leurs joies profondes, car c'est pendant cette période que tu naquis, mon René, puis, dix-huit mois après, que tu vins au monde, ma petite Claire aimée.

» Ah ! j'avais besoin de vous, pauvres êtres adorés, de vos doux regards, de vos caresses, de vos joyeux rires, pour supporter encore plus vaillamment le triste fardeau de cette cruelle existence !

» Vous l'augmentiez, au point de vue matériel, mais quel soulagement moral !

» Combien j'étais fière et heureuse de vous voir auprès de moi, de me dire :

» Toutes les douceurs de la famille qui m'ont manqué, toutes les tendresses maternelles dont j'ai été privée, c'est eux qui les connaîtront !

» Vous étiez bien à moi, vous étiez ma fortune personnelle. Nul ne pouvait me la contester, me la reprocher, me la retirer.

» La misère qui nous poignait, et à laquelle je n'étais pas encore accoutumée, vous ne la sentiez pas.

» Il est si facile et si peu coûteux d'entourer ces charmants petits êtres du plus grand des luxes, et qui ne coûte rien : l'amour d'une mère !

» Je le dis avec fierté, et parce que cela est vrai, il n'y a point d'enfants de millionnaires qui aient été mieux soignés que vous, qui aient eu, plus que vous, de sollicitude, de tendresses et de prévenances.

» Non ! Si, plus tard, quand vous grandissiez, quand il n'a plus dépendu de moi seule de satisfaire à des besoins qui grandissaient avec vous, vous avez senti, subi la pauvreté, malgré mes efforts, mon travail assidu, sans relâche, à cette époque, du moins, vous avez joui de toutes les douceurs, ignoré toutes les privations, car il suffisait, pour vous faire la vie large, abondante, heureuse et facile, de mon dévouement de chaque seconde et de mon amour inépuisable.

» Hélas ! j'étais plus impuissante avec votre pauvre père. Je ne pouvais écarter de lui les épines du chemin où nous nous étions engagés.

» Ah ! si j'avais pu les sentir seule ! Alors que tout mon sang eût coulé, je les eusse bénies !

» Mais il était homme; les devoirs de ses fonctions l'appelaient au dehors, l'exposaient à mille atteintes, à mille piqûres d'amour-propre. Ses plus légitimes ambitions s'étaient envolées en fumée, et, quand il rentrait à la maison, la mesquinerie de son intérieur, que vos jeunes regards ne voyaient point, le frappait et le torturait.

» Vous n'étiez pas, non plus, vous ne pouviez pas être pour lui la consolation que vous étiez pour votre mère.

» Je le comprenais. Je comprenais ce qu'il souffrait, je devinais que jamais il ne s'habituerait à la catastrophe qui avait mis une fin si terrible à ses plus beaux rêves.

» Ne croyez pas qu'il me reprochât rien, qu'il valût moins que moi, qu'il vous aimât moins que je vous aimais. Oh ! non ! Mais il était homme, encore une fois, et ne pouvait se concentrer, se renfermer uniquement dans le cercle étroit des sentiments et des joies de la famille.

» Il avait la responsabilité de notre existence matérielle, et le fardeau était au-dessus de ses forces.

» Claire, tu venais d'avoir quinze mois, lorsque éclata la guerre de Crimée.

» Le régiment de Louis-René de Penhoël fut désigné parmi les premiers qui partirent pour cette expédition lointaine.

» Pour moi, ce fut un coup terrible, aussi terrible que le premier.

» Je l'aimais tant ! — comme au premier jour, avec quelque chose de plus !

» N'était-il pas votre père à présent ?

» La guerre ! Les fatigues, les privations, les dangers... La mort peut-être !

» Oh ! c'était affreux de penser à cela !

» Lui, au contraire, apprit la nouvelle avec un véritable soulagement.

» C'était l'action, du moins.

» — Je me distinguerai, me dit-il, je conquerrai des grades supérieurs. Enfin, je pourrai faire mon chemin, arriver à quelque chose, sortir de cette horrible situation que je hais, et que je ne pourrais endurer éternellement ! Puisque je suis condamné à suivre la carrière militaire, que du moins j'y trouve avancement, profit et gloire.

» — Et si tu es tué ! pensais-je, que deviendrai-je ?

» Mais je me gardai de le lui dire, car je ne voulais pas affaiblir son courage, et je l'aimais trop pour lui donner de lâches conseils.

» Il partit, et je restai seule avec vous deux. »

IX

HISTOIRE D'ANNE-DÉSIRÉE.

XI. — LA VEUVE.

» Six mois après, une dépêche officielle du ministère de la guerre m'annonçait que le lieutenant Louis-René de Penhoël avait été tué devant l'ennemi !...

» J'étais veuve !... Vous n'aviez plus de père !...

» Une seule chose m'étonne encore aujourd'hui, c'est que cette nouvelle ne m'ait pas foudroyée.

» C'est vous, vous seuls, qui m'avez sauvée... Je sentis que je me devais à vous plus que jamais !... Vos petits bras passés autour de mon cou me retinrent à la vie.

» Si je partais, que vous resterait-il ?

» Vous n'aviez que moi, absolument que moi au monde !

» Du côté de votre père, nul parent qui pût vous recueillir, vous soigner... De mon côté, le duc de la Villepreux, qui vous eût repoussés avec horreur !

» Que je mourusse, et l'hospice des orphelins vous attendait.

» Je vécus !

» Mais que devenir ?

» La misère était-là. Plus de ressources ! J'aurais pu obtenir un secours du ministère, puis une pension comme veuve d'officier tué à l'ennemi. Mais cette pension, bien faible, n'aurait point suffi à nous nourrir tous les trois, à vous élever, à faire les frais de votre éducation.

» J'aurais pu aussi, sans doute, obtenir une bourse pour toi, René, tandis qu'on aurait fait entrer ma petite Claire à Saint-Denis. Pour les enfants d'un officier mort sans fortune,

tout cela était de droit. Mais je passais pour trois fois millionnaire, mais on s'attendait à ce que j'allasse avec vous, si la sollitude me pesait, vivre près du duc de la Villepreux, votre grand père !... Mais, pour solliciter les faveurs auxquelles je pouvais prétendre, il aurait fallu avouer, prouver ma misère véritable, étaler les hontes de mon origine, déshonorer ma mère et l'homme dont j'avais reçu le nom à ma naissance...

» Cela me parut impossible ! Je ne le voulais pas ; je ne le voulais pour personne... surtout pour vous, qui, n'ayant rien, aviez droit, au moins, à l'intégrité immaculée de votre considération

» Une tache sur vous ! Et une tache par moi ! Un scandale autour de votre berceau ! Jamais ! non, jamais !

» Que faire ?

» Je cherchai longtemps. J'hésitai beaucoup... je n'avais point l'expérience pratique de la vie, je connaissais peu le monde et ses ressources.

» Enfant et jeune fille, j'avais vécu dans le luxe du château de la Villepreux, entourée de domestiques et de serviteurs, ou au couvent, où j'avais appris tout ce qui ne sert à rien.

» Femme, après mon mariage, j'avais vécu aussi retirée par suite de la fausseté de notre position, n'osant essayer aucun travail, de peur de compromettre votre père et faire ainsi connaître la vérité; puis, vous étiez venus... Je m'étais absorbée dans les soins de votre première enfance.

» Je n'étais point préparée aux luttes qui m'attendaient, à ce combat pour la vie, combat sans trêve, sans merci, qui est le lot du pauvre.

» Je compris, pourtant, que si je voulais cacher mon secret, la seule chose à faire c'était de disparaître, de faire perdre la trace de mademoiselle de la Villepreux, d'anéantir madame de Penhoël.

» Cette résolution prise, je me sentis soulagée. Il ne restait plus qu'un problème à résoudre : Vous nourrir.

» Oh ! pour cela, je savais bien que j'y parviendrais !

» J'étais décidée : — il fallait agir promptement.

» J'écrivis d'abord au duc.

» Voici cette lettre, dont je me rappelle tous les termes, comme si je venais de l'écrire hier :

« Monsieur le duc,

» Votre vengeance est plus complète que vous ne l'espé-
» riez, sans doute, et votre haine doit être satisfaite.

» Louis-René de Penhoël, mon époux, a succombé en
» Crimée. Il est mort et me laisse veuve avec deux enfants.

» La misère horrible où cette mort me plonge pourrait
» être connue, constatée, révéler malgré moi l'affreux secret
» de la véritable situation de celle qui s'est appelée mademoiselle de la Villepreux, puis madame de Penhoël.

» Pour ma mère, pour l'homme que j'aimais et que je
» pleurerai toute ma vie, pour moi-même, pour mes deux
» enfants surtout, ce secret ne doit jamais être connu du
» monde.

» Soyez donc sans crainte.

» Quand vous recevrez cette lettre, j'aurai quitté Nantes
» pour n'y plus revenir.

» J'aurai quitté mon nom aussi pour en prendre un quelconque, vulgaire, banal, celui de madame veuve Morisset, sous lequel on ne songera pas à aller rechercher la
» dernière héritière de votre nom et du nom aussi illustre
» de Penhoël.

» C'est mon travail, le travail de mes mains, qui doit,
» désormais, me nourrir moi et mes enfants.

» Je rentre dans la classe ouvrière, dans la classe de
» ceux qui n'ont rien que leurs bras et leur courage.

» Hélas ! que n'y suis-je née !

» Vous n'entendrez plus parler de moi, ni des miens.

» Ce n'est point par moi ni par eux que sera atteint cet
» honneur des Villepreux auquel vous avez tout sacrifié.

» Si vous avez pu oublier que, pendant vingt ans, je
» m'étais cru votre fille, — moi, je ne l'oublie pas, — et je
» désire qu'un jour vous n'ayez pas besoin du pardon que
» vous n'avez jamais accordé aux autres.

» ANNE-DÉSIRÉE DE PENHOEL. »

» Le jour même où j'adressai cette lettre au duc, je quittais Nantes et je me rendais à Angers, après avoir soigneusement détruit ou caché tout ce qui pouvait faire connaître mon véritable nom.

» Trois mois après, j'apprenais, par hasard, que le duc avait fait annoncer ma mort et pris le deuil de sa fille unique...

» C'était sa réponse !

» Maintenant, mes chers enfants, la partie vraiment pénible et cruelle de ce long récit est terminée, et je n'ai presque plus rien à vous apprendre.

» Au fur et à mesure que vous avez grandi, vous m'avez vu vivre : vous connaissez, jour par jour, les détails de la triste existence à laquelle vous condamnaient des circonstances aussi indépendantes de ma volonté que de la vôtre.

» Les commencements furent bien durs

» Je n'avais point de métier. J'étais inhabile et inexpérimentée, comme une jeune femme riche qui n'a jamais eu besoin de son travail pour assurer sa subsistance, et qui n'a même jamais songé qu'il pût en être autrement.

» Ma vanité aussi souffrait.

» La nécessité de chercher de l'ouvrage m'humiliait : les refus, les rebuffades, la grossièreté, les façons d'un milieu auquel je n'étais point accoutumée, tout me blessait, me faisait saigner.

» Si vous n'aviez pas été là, j'y aurais renoncé cent fois... j'aurais cherché un refuge dans le suicide.

» Puis, je n'ai jamais été bien forte.

» Je commençai par tomber malade, dans le premier logement que j'occupai, à Angers, rue des Lys, chez une vieille veuve, madame Faran, riche, dure, avare et dévote.

» Je ne pus payer le misérable loyer de la petite chambre où nous vivions tous les trois.

» Elle fit saisir tous les pauvres objets qui me restaient.

» Un beau jour, je me trouvai dans la rue, avec vous !

» Heureusement des voisins charitables s'intéressèrent à ma jeunesse et à la vôtre.

» On me procura de l'ouvrage.

» J'y mis tant de bonne volonté que je devins habile. Les mauvais sentiments de honte et de vanité, fruit de ma première éducation, disparurent peu à peu. J'appris à estimer les malheureux dont je partageais l'existence et les privations, et dont je devins la sœur.

» Peu à peu le passé s'effaça de mon cœur, où il ne resta que trois choses : le souvenir toujours vivant de votre père, mon amour pour vous et la juste fierté du devoir accompli.

» Puis, vous grandissiez, vous grandissiez en force, en intelligence, en beauté... Je voyais se développer en vous un homme et une femme qui promettaient de me combler de bonheur.

» Toute ma vanité passée s'était épurée, concentrée sur vous ; je sentais que nulle mère ne pouvait être plus légitimement orgueilleuse que moi, quand je vous regardais, quand je vous serrais sur mon cœur.

» Vous savez le reste.

» Vous savez comment je pus vous faire donner, à tous deux, une éducation utile, pratique, selon mes moyens ; comment je pus préparer un savant dans René, une charmante et courageuse femme dans Claire.

» Vous comprenez aussi les autres raisons qui, jointes aux premières que je vous ai déjà fait connaître, m'ont

contrainte à un éternel mensonge... Il me coûtait : il fut mon suprême et mon plus pénible sacrifice à votre salut, à votre intérêt véritable.

» Il y a, aujourd'hui, seize ans que ces événements se sont accomplis.

» Nous sommes en 1866.

» Dans trois ou quatre ans, le moment sera venu de vous faire lire ces pages, ou de vous raconter ce qu'elles contiennent.

» Vous aurez alors la force de tout entendre, et la maturité nécessaire pour tout comprendre.

» Ce jour-là, enfants bien-aimés, ma seule richesse ici-bas, vous me direz sincèrement si j'ai bien agi, si j'ai eu raison, si ma sollicitude maternelle ne s'est pas égarée, si j'ai bien rempli tout mon devoir, et comme il devait l'être.

» Si j'étais morte avant, recevez ici, une dernière fois, ma bénédiction et mes remercîments.

» Je vous ai dû le courage et le bonheur.

» Vous m'avez sauvée du désespoir et des faiblesses indignes. Vous m'avez transformée.

» Maintenant, vous saurez porter noblement, sans vanité et sans regrets, votre nom, car celui-là est bien à vous : *René-Fréderic de Penhoël*, *Fredéricque-Claire de Penhoël*.

» Je vous aime.

» Votre mère,

» ANNE-DÉSIRÉE. »

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

CLAIRE

LXI

OU L'ON APPREND CE A QUOI ON NE S'ATTENDAIT GUÈRE.

Nous avons laissé René au moment où il venait de prononcer le nom de Louis-René de Penhoël, son père présumé, devant Caroline et M. Dartois.

Ce nom, jeté ainsi, avait produit une commotion profonde chez ses auditeurs, et Caroline, la vaillante jeune fille elle-même, avait paru, pour la première fois, atteinte d'une sorte de faiblesse et de terreur.

René avait dû la soutenir dans ses bras, craignant qu'elle ne se trouvât mal.

— Qu'as-tu ? lui disait-il, Caroline, réponds-moi !

Et, promenant ses yeux de Caroline à son père, il répétait éperdu :

— Mais vous le connaissez donc ?

M. Dartois, sans lui répondre, s'élança vers sa fille, et lui saisit la main qu'il serra avec force.

Comme si elle comprenait ce que voulait dire cette pression, elle se redressa brusquement, souleva ses longues paupières un instant abaissées, et regarda son père.

Ils échangèrent alors un regard si expressif que René, sans savoir ce que ce regard voulait dire, comprit qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, et qu'on désirait lui cacher, entre ces deux êtres qui jusqu'à présent lui avaient ouvert leurs cœurs avec tant d'abandon et de générosité.

Il en éprouva comme une douleur aiguë.

C'était la première fois qu'il se sentait en dehors d'eux,

qu'il se retrouvait plongé dans son cruel isolement, depuis le jour béni où Caroline lui avait avoué son amour.

Pourtant, il ne pouvait douter de cet amour.

Comment se faisait-il alors qu'un simple nom les eût troublés si profondément ?

L'ombre qui entourait sa naissance et la mort de sa mère devait-elle donc toujours s'épaissir autour de lui ?

Allait-il perdre la confiance, l'affection des seuls êtres qui l'eussent recueilli et réchauffé ?

Y avait-il donc une tache si honteuse sur son origine qu'elle dût éloigner de lui, même M. Dartois, même Caroline ?

Ces idées, et mille autres aussi cruelles, traversèrent son cerveau en l'espace d'une seconde, lui fermant la bouche, lui ôtant le courage d'interroger, tant il redoutait une réponse qui eût renversé tout l'échafaudage de ses rêves ou froissé l'exquise susceptibilité de ses affections, de sa passion pour la seule femme qu'il eût aimée.

M. Dartois ne lui laissa pas le temps de revenir de sa stupeur.

Très agité lui-même, il s'empressa de dire à sa fille :

— Comment vas-tu, ma chère enfant ? Tu sembles bien faible. Prends mon bras. Viens.

Et il fit le geste de l'entraîner hors de la pièce où ils se trouvaient tous les trois.

Caroline regardait René.

Elle résista.

— Non, mon père, répondit-elle. Ce n'est rien ; je me sens beaucoup mieux. Je suis même honteuse de ce moment de faiblesse indigne de moi.

Mais M. Dartois, qui lui tenait toujours la main, la serra deux fois avec une force extrême, et, se penchant à son oreille, lui murmura tout bas quelques paroles rapides qui parurent la décider, bien que ses yeux bruns ne pussent se détacher du visage de René où elle lisait, avec l'intuition prodigieuse de la femme qui aime, ses doutes, ses craintes, ses souffrances.

— Monsieur Dartois, s'écria-t-il, vous avez à parler à Caroline... je me retire...

Il fit un pas vers la porte.

— Non, non, interrompit vivement la jeune fille ; non, reste, René,

— En effet, reprit M. Dartois, avant de poursuivre cette conversation, j'ai besoin de causer avec ma fille. Ce ne sera pas long. Attendez-nous.

Caroline quitta le bras de son père, saisit les deux mains

du jeune homme, et, plongeant ses yeux dans les yeux de René :

— Est-ce que tu douterais de nous ? Est-ce que tu douterais de moi ? murmura-t-elle. Ce serait mal !

Alors, faisant signe à son père, qui la suivit, elle sortit rapidement.

René resta seul environ un quart d'heure, debout, à la place même où Caroline venait de le quitter.

Il lui semblait que sa tête allait éclater.

Evidemment M. Dartois et sa fille connaissaient le nom de Louis-René de Penhoël. Ce nom les avait trop fortement surpris et secoués pour que la personne qui l'avait porté ne les touchât pas de fort près.

A quel titre ? Pourquoi ? Comment ?

Autant de questions dont la sol ition lui échappait et dont le mystère l'épouvantait.

Enfin la porte du cabinet de M. Dartois s'ouvrit de nouveau, et l'ancien magistrat reparut, accompagné de mademoiselle Dartois.

Il semblait plus calme, et comme soulagé, ainsi qu'un homme qui a pris une résolution, qui sait désormais où il va.

Caroline semblait triste, au contraire, et plutôt domptée que résignée, soumise que satisfaite.

— Mon cher René, dit M. Dartois d'une voix calme, il est inutile de vous avouer que ce nom de Penhoël a été une révélation bien étrange et bien inattendue, pour moi et pour ma fille.

— Alors, vous l'avez connu, demanda René lentement, et vous savez ce que j'ignore, vous avez la clef du mystère qui m'entoure, où je me débats ?

— N'allons pas au delà de la vérité, de la réalité, ajouta précipitamment M. Dartois. Certes, nous avons connu Louis-René de Penhoël. Certes, nous savons de qui il s'agit. Mais cette connaissance, au lieu de nous donner la clef du mystère, comme vous dites, le complique tellement et d'une façon si grave pour nous tous... que je vous supplie de ne pas m'interroger, de ne pas interroger Caroline. C'est pour cela que j'ai voulu lui parler d'abord, obtenir d'elle une promesse qu'elle tiendra : celle de me laisser agir, de me laisser conduire seul cette affaire, et de taire ce que je crois devoir taire pour le moment.

— René, reprit Caroline, il m'en coûte profondément d'avoir, même momentaném nt, un secret pour toi ; mais les raisons de mon père sont si pressantes, si sérieuses, que, pour lui, comme pour toi, j'ai dû lui promettre ce qu'il

me demandait... Je n'ai pas le droit de sacrifier l'un à l'autre dans cette circonstance.

— Alors, ce secret vous touche, vous touche personnellement ? balbutia René, qui entrevit tout à coup que son existence se trouvait mêlée à celle de ces deux personnes, plus directement et autrement encore qu'il ne l'avait cru jusqu'à ce moment.

— Oui, répondirent les yeux de mademoiselle Dartois.

— Bien, monsieur, fit René en se retournant vers le père. Il suffit. Du moment où la vérité pourrait menacer vos intérêts, ou vous atteindre dans votre existence... je ne vous demande plus rien. J'aime Caroline d'un amour trop profond, trop absolu, j'ai pour vous trop d'affection et de dévouement pour hésiter...

— Crois-tu donc, René, que je t'aime moins ? Ne t'ai-je pas dit que rien ne nous séparerait ? On ne te demande que deux choses : patience et confiance !

— En effet, mon cher ami, reprit M. Dartois avec quelque embarras et le front soucieux, je ne me reconnais pas le droit de vous dérober votre secret, de supprimer votre vie. Vous saurez tout, certes, dussent les conséquences en retomber de tout leur poids sur moi et les miens Je voudrais agir différemment que je ne le pourrais point. Caroline est là. Et c'est un terrible avocat, je vous assure, quand il s'agit de vous. D'ailleurs, l'honneur seul ne me permettrait pas, je le répète, de vous dissimuler, de vous cacher une vérité qui vous appartient. Non, il ne s'agit pas de cela, mais d'attendre, de s'assurer si ce que j'ai cru entrevoir, si ce que j'ai supposé un instant, si ce que je redoute est vrai. Je puis me tromper. Laissez-moi encore cet espoir. Laissez-moi trouver la certitude. Lorsque je l'aurai, recevez ma parole que je vous dirai tout, et alors, c'est vous qui déciderez

— Vous ne doutez pas, n'est-ce pas, monsieur Dartois, que je ne déciderai rien qui puisse vous entraîner dans ma chute, faire retomber sur vous, sur elle, — il regardait Caroline, — rien des hontes ou des malheurs que je sens s'accumuler de plus en plus sur ma tête ?

— Je ne doute pas de votre cœur, René. Maintenant passons aux faits, sans perdre de temps. Montrez-moi les papiers que vous avez recueillis.

René lui remit immédiatement les deux actes de naissance et l'acte de mariage que nous connaissons.

M. Dartois les lut attentivement deux fois, en pesant tous les détails, s'attachant surtout aux dates.

A mesure qu'il lisait, son front s'assombrissait.

Enfin, il releva la tête, en froissant légèrement les feuillets qu'il tenait dans ses mains.

— Eh bien ? fit Caroline.

— Eh bien, tout est exact, plus que probant, évident...

Il s'arrêta.

— René, reprit-il, d'après ces papiers, vous seriez, vous et votre sœur Claire, les enfants de Louis-René de Penhoël, si madame veuve Morisset et mademoiselle de la Villepreux sont bien la même personne. Dans ces conditions, il n'y a pas de doute... Seulement on vous a dit, le duc de la Villepreux lui-même, que madame de Penhoël était morte il y a quinze ans. Or, madame Morisset n'est morte assassinée qu'il y a quinze mois.

— C'est cela, répondit René, et c'est pour cela que je vous ai dit que j'avais échoué...

— Oui, si madame Morisset était bien votre mère...

— Que voulez-vous dire ?

— Ou si le duc de la Villepreux n'a pas été dupe lui-même de quelque erreur, ou n'a pas quelque intérêt à cacher la vérité.

— Que croyez-vous donc ?

— J'émets simplement les trois hypothèses qui se présentent naturellement à l'esprit. Si madame de Penhoël est votre mère, et si elle est morte il y a quinze ans, vous ne sauriez être le fils de madame veuve Morisset.

— Oh ! de cela, pourtant, j'en réponds ! interrompit René avec force. Elle était ma mère, celle-là !

— Je le pense aussi, bien qu'il ne soit pas sans exemple qu'une femme ayant adopté ou nourri, par exemple, de jeunes enfants, se soit attachée à eux avec une passion toute maternelle et leur ait fait croire à une maternité réelle, légale, quand il n'y avait que la maternité du cœur...

— Oh ! non ! non ! Je ne puis, je ne veux le croire ! balbutia le jeune homme au comble de l'angoisse.

— Je comprends fort bien votre sentiment, mon jeune ami, et je suis porté à le partager; mais il faut tout prévoir, cependant. Admettons que madame veuve Morisset soit bien votre mère : alors vous n'êtes pas le fils de Penhoël, le petit-fils du duc de la Villepreux.

— C'est ce que je vous ai dit, dès le début...

— Sans doute, et c'est ce que je souhaite bien vivement, croyez-le. Néanmoins, il y a une telle concordance de noms, de dates, de circonstances de toute nature ; les paroles recueillies par vous de la bouche de madame Morisset correspondent si bien aux faits découverts plus tard, et dont voici les preuves irréfragables, — en parlant ainsi le

vieux magistrat montrait les extraits de l'état-civil étendus devant lui ; — vous entrez si malheureusement, si exactement, peut-on dire, vous et votre sœur, dans le personnage des enfants de Louis-René de Penhoël et de mademoiselle de la Villepreux, — enfants dont l'existence est, ou a été, incontestable, car il se pourrait aussi qu'ils fussent morts, si vous n'êtes pas eux, — que je ne puis trancher la question comme vous le faites, et que je crains bien que vous n'ayez trouvé la vérité.

— Mais...

— Mais le vieux duc vous a dit que sa fille était morte, il y a quinze ans, n'est-ce pas ?

— Oui...

— Qui vous prouve alors que le duc n'a pas menti ?

— Dans quel intérêt ?

— Hélas !... Il n'est que trop facile à comprendre...

Il regarda sa fille, qui l'écoutait les yeux baissés, et se tut pour reprendre plus rapidement :

— Il n'y aurait rien non plus d'impossible à ce que le duc, trompé, égaré par le faux nom qu'avait adopté mademoiselle de la Villepreux à une certaine époque de son mariage ou de son... veuvage, l'ayant perdue de vue, n'en ayant plus entendu parler, ait cru, croie encore à sa mort.

— Alors...

— Alors, tout se réduit à ceci : — retrouver l'acte de décès d'Anne-Désirée de la Villepreux, épouse de Louis-René de Penhoël. Il existe ou il n'existe pas. S'il existe, nous sommes fixés sur un point : c'est que madame de Penhoël et madame Morisset sont deux femmes différentes et non la même femme. S'il n'existe pas... il restera à prouver, au contraire, que madame de Penhoël et madame Morisset ne font qu'une seule et même personne, et ce sera relativement facile. Souhaitez avec moi que cela ne soit pas. Souhaitez fermement de n'avoir rien de commun avec Louis-René de Penhoël.

— Pourquoi donc ? s'écria René, ne pouvant retenir plus longtemps la question qui brûlait ses lèvres depuis le commencement de cette conversation.

— Pourquoi ? Pourquoi ? reprit M. Dartois. Autant vous le dire après tout. Cela vous expliquera mes réticences, cela vous démontrera la nécessité du secret que je garde vis-à-vis de vous, et que Caroline m'a juré de garder, jusqu'à ce que je la délie de sa parole.

M. Dartois s'interrompit pour reprendre fortement haleine, puis baissant la voix :

— Mon cher René, lui dit-il, Louis-René de Penhoël n'est point mort. Il existe. Il habite Paris, et je le vois .. presque tous les jours !

LXII

OU M. DARTOIS N'A PAS TOUT PRÉVU.

— Il vit ! répéta René au comble de la stupeur.

— Parfaitement.

— Il vit ! dit-il encore.

Il y eut un instant de silence.

René cherchait à rassembler ses idées, à voir clair dans la nouvelle situation que M. Dartois venait de lui révéler. Vain effort, tentative inutile et cruelle. Tout bouillonnait dans son cerveau : il lui semblait que les ténèbres s'épaississaient en lui et autour de lui.

— Mais, reprit-il enfin, si M. de Penhoël n'est point mort, s'il habite Paris, si vous le connaissez, s'il vous est facile de le voir, pourquoi n'allons-nous pas l'interroger ? En deux mots, nous saurions la vérité. Je suis ou je ne suis pas son fils...

— Ah ! malheureux ! s'écria vivement M. Dartois, si j'étais convaincu qu'il n'est pas votre père, il y a longtemps déjà que je vous l'aurais proposé...

— Si vous étiez convaincu qu'il n'est pas mon père... vous savez donc qu'il l'est ?

— Non. Je ne sais rien. Je vous le jure.

— Alors, c'est que vous craignez...

René s'arrêta, poussa un cri d'horreur.

La sueur perlait sur son front, et un tremblement convulsif agita son corps.

Caroline s'élança vers lui.

— René, du calme, du courage ! murmura la jeune fille

Mais René ne l'écoutait pas.

— L'assassin ! balbutia-t-il, ah ! l'assassin, c'est lui !

— Tais-toi, René ! tais-toi, s'écria Caroline, en lui posant ses mains sur les lèvres. Non, non, ne dis pas cela, ne le crois pas !

— Monsieur Dartois, vous le croyez... vous le craignez ! continua le jeune homme en écartant Caroline pour s'avancer vers le vieux magistrat.

— Nullement, nullement ! Diable ! comme vous y allez ! répliqua M. Dartois fort ému. Encore une fois, je ne crois rien, puisque je ne sais rien ! J'ai eu tort de vous dire, même ce que je vous ai dit, et, certes, sans la surprise que je n'ai pu vous dissimuler sur le premier moment, sans la faiblesse de Caroline qui a amené vos questions et vous a prouvé que nous connaissions ce nom de Penhoël, je ne vous en aurais pas ouvert la bouche.

René se calmait, non que son émotion fût moins grande, son angoisse moins profonde, mais il sentait qu'en effrayant, qu'en inquiétant M. Dartois, il perdrait sa dernière chance d'être un jour renseigné, et peut-être même son appui.

— Pardonnez-moi, monsieur, fit-il lentement, un premier mouvement dont je n'ai pas été maître ; mais le soupçon qui a traversé mon esprit était naturel.

— Logique même, interrompit M. Dartois, j'en conviens. Et c'est justement là ce qui vous indique avec quelle précaution, quelle mesure, nous devons procéder en cette affaire. En résumé, tout se réduit à ceci : L'homme dont ces papiers parlent existe ;... c'est bien celui que... je connais. A cet égard point d'hésitation possible. Mais, avant d'aller trouver le... cet homme .., avant de l'interroger, de le mêler, par nos suspicions, ou même par nos simples questions à cette horrible et ténébreuse affaire, encore faut-il savoir si vous en avez le droit, si vous êtes lié à lui par un lien quelconque. Si madame de Penhoël est morte, il y a quinze ans ; si vous êtes bien le fils d'une autre femme s'appelant ou se faisant appeler madame Morisset, sa situation est nette et claire vis-à-vis de vous. Il n'y a rien de commun entre vous. Vous n'avez pas à le voir, à vous immiscer dans sa vie.

René se taisait. Il subissait une nécessité. Au fond de lui, il n'acceptait pas ces explications. Il devinait chez M. Dartois une arrière pensée dont le caractère et la portée lui échappaient.

Mais que pouvait-il faire ? Se soumettre en apparence, refouler sa révolte et ses objections.

D'ailleurs, Caroline le regardait d'un air suppliant. Il lui obéissait.

— Si, au contraire, poursuivit M. Dartois, j'ai lieu de croire, après enquête discrète et personnelle, qu'il y a une relation véritable entre lui et vous, eh bien, nous verrons ce qu'il y aura à décider, et nous agirons suivant les circonstances.

René s'était laissé tomber sur une chaise, et, les deux coudes appuyés sur le bureau de M. Dartois, cachait sa tête dans ses mains.

— Caroline, ajouta M. Dartois en s'adressant à sa fille, écris immédiatement à ma sœur, qui reste toute l'année à Fontainebleau, de venir passer ici, près de moi, quelques jours.

— Pourquoi cela, mon père? Tu sais qu'elle a horreur de tout dérangement. Elle est âgée...

— Et maniaque comme une vieille fille, je sais tout cela, continua M. Dartois ; mais il faut qu'elle vienne. Je m'absente, et je ne puis te laisser seule. D'autre part, je préfère que tu restes à Paris, au lieu d'aller la rejoindre. Tu me comprends. Écris donc, et de façon à ce qu'elle n'hésite pas. Dis-lui qu'elle me rendra un grand service, que cela presse.

Caroline se mit devant la table et commença la lettre que lui demandait son père.

René, en entendant parler du prochain départ de M. Dartois, avait relevé la tête et l'interrogeait du regard, n'osant l'interroger autrement.

— Vous voudriez bien savoir où je vais, n'est-ce pas, mon jeune ami ? fit le vieux magistrat. Je n'ai aucune raison pour vous le cacher. Je vais à Rennes.

— A Rennes !

— Oui : il faut que je voie le duc de la Villepreux.

— Alors, je pars avec vous. Je le connais déjà et je puis vous être utile.

— Au contraire, je dois le voir seul. Car, moi seul, je puis lui dire certaines choses... Enfin, votre présence ne pourrait que me gêner. J'ai les renseignements que vous aviez, je sais ce que vous saviez lorsque vous avez eu votre entrevue avec lui... et je sais d'autres choses que vous ignorez. Vous resterez donc ici, je vous prie.

Caroline avait terminé sa lettre.

Elle la donna à son père, qui la lut.

— Très bien, fit-il. En la mettant à la poste tout de suite, elle arrivera demain matin, et ma sœur peut être ici après-demain.

La lettre fut cachetée. M. Dartois sonna un domestique et la fit porter sans perdre une minute à la boîte la plus prochaine.

Cela fait, il se retourna vers René et reprit la parole.

— Mon cher ami, lui dit-il, je ne demande pas mieux que de vous expliquer tout ce que je puis de ma conduite, car je comprends vos angoisses. Je pars à Rennes, et je ne vous emmène point avec moi. Au contraire, je désire que vous restiez à Paris et que vous ne vous éloigniez ni de cette maison, ni de ma fille. Je charge Caroline de veiller sur vous, de vous faire patienter. Son influence est seule assez forte pour vous contenir et obtenir l'obéissance absolue dont j'ai besoin. Sans elle, une fois que j'aurais les talons tournés, vous feriez quelque sottise, et rien ne vous empêcherait de partir en campagne pour rechercher la trace de ce M. de Penhoël. Or, c'est ce que je ne veux pas, c'est ce que je ne veux à aucun prix. Voilà pourquoi je n'envoie pas ma fille à Fontainebleau près de ma sœur.

D'autre part, quelle que soit ma confiance absolue en vous, René, en toi Caroline, je ne puis vous laisser seuls ensemble. Le monde, à juste raison, y trouverait à redire. La présence de ma sœur sauvera ce qu'il faut des apparences. Quant au fond, je sais que je n'ai rien à craindre de vous. D'ailleurs, mon absence sera courte ; je puis revenir à l'improviste à Paris, et j'aurai peut-être besoin, à mon retour, de vous trouver là, tous les deux, pour agir promptement, en tout cas pour nous consulter et combiner nos actes ultérieurs.

Caroline se pencha rapidement à l'oreille de son père et lui dit tout bas :

— Mais, s'*il* venait ?

— *Il* est absent, répondit M. Dartois de même. Ainsi, voilà qui est compris, ajouta-t-il tout haut : Caroline, je te confie René.

— Sois tranquille, répliqua la jeune fille, il ne me désobéira pas.

Le surlendemain, mademoiselle Dartois arriva par le premier train, absolument renfrognée et maussade, se plaignant de ses douleurs névralgiques habituelles, encore exaspérées par la fatigue et le dérangement d'un voyage en chemin de fer.

Depuis dix ans, elle n'avait plus mis les pieds à Paris, et vivait à Fontainebleau, dans la riche propriété que M. Dartois y possédait, et où il allait généralement passer tous les ans les quatre ou cinq mois de la belle saison.

En son absence, c'était sa sœur qui en prenait soin et veillait à son « administration », suivant l'expression favorite de la vieille demoiselle.

Constance-Aurélie était l'aînée de son frère, dont elle

était l'antipode. Originale au même degré que lui, son originalité était l'envers de celle de son frère. On eût dit qu'elle avait collectionné tous les préjugés de la terre, pour en prendre double charge, son frère n'en ayant aucun.

Il était libre-penseur : — elle était dévote.

Il était républicain : — elle était légitimiste.

Il se moquait du *qu'en dira-t-on :* — elle ne vivait que pour lui.

Il méprisait les sottes distinctions de titre et de rang : — elle les respectait et les adorait.

Il n'aimait que la liberté pour lui et pour les autres : — elle était tout despotisme des pieds à la tête.

Il avait horreur de la règle et du système.

Elle ne respirait qu'en vertu d'une règle, et ne se mouchait qu'en vertu d'un système.

Il la trouvait maniaque.

Elle le jugeait absurde.

Sur ses cartes de visite, elle faisait mettre : Constance-Aurélie d'Artois, tandis que M. Dartois signait son nom sans aucune espèce d'apostrophe.

Quand on interrogeait le vieux magistrat sur cette différence inattendue, il répondait en riant :

— Il paraît que dans notre famille le ventre anoblit !

A cette réponse, Constance-Aurélie d'Artois devenait pourpre ; sa pudeur de vieille fille dévote saignait du mot *ventre*, et ses opinions aristocratiques hurlaient de douleur en entendant tourner en dérision ses plus chères illusions.

Elle se disait, elle se croyait noble. Elle avait lu que, lors des croisades de saint Louis, un d'Artois avait suivi le roi de France en Afrique, et elle affirmait que les Dartois contemporains en descendaient.

Pourquoi ? où étaient les preuves ?

A cette question, elle haussait les épaules sans répondre : les articles de foi ne se discutent pas.

Du reste, c'était une bonne personne, curieuse comme un singe, fourrant son nez partout, voulant tout savoir, donnant des conseils qu'on ne lui demandait pas, et, bien que son frère fût parfaitement heureux, que sa nièce Caroline et le petit Raimond ne manquassent de rien et n'eussent jamais versé une larme, parlant sans cesse des calamités que tout ce monde eût évitées, si on l'avait écoutée.

Malgré cela, elle vivait en assez bonne intelligence avec son frère qu'elle aimait beaucoup, ainsi que ses enfants, et l'on pouvait compter sur elle dans une occasion sérieuse, qui ne demandât ni discrétion, ni bon sens.

M. Dartois la laissa geindre de son dérangement, déclarer

qu'il n'avait que des idées absurdes, se plaindre de la grossièreté des jeunes générations, grossièreté constatée par elle dans le chemin de fer où personne n'avait eu, à son endroit, les égards auxquels elle prétendait, — et partit dès qu'elle fut installée.

Avant son départ, il eut une longue conversation avec Caroline, recommanda de nouveau la patience et la confiance à René, et promit de revenir promptement.

Les quelques jours qui suivirent ne présentèrent aucun événement notable.

René, même, contrairement à ce qu'il avait prévu et à ce que craignait M. Dartois, se sentit plus calme, et parut presque heureux, oublieux de ses plus cruelles préoccupations.

Cela eut bien étonné le vieux magistrat. Cela n'étonna point la jeune fille.

N'était-elle pas l'auteur de ce miracle ?

Près d'elle, René se transformait.

La douceur de l'aimer et d'être aimé par elle versait son miel sur toutes ses blessures.

Elle était sa vie, et sa présence lui causait une sorte d'ivresse.

La voir, l'entendre, la sentir autour de lui, trouver un charme à chaque mouvement de la jeune fille, à chaque intonation de sa voix musicale, occupait tous ses instants, et les heures s'écoulaient comme des minutes.

Qu'elle changeât de robe, il en avait pour toute une journée à l'admirer sous un nouvel aspect.

Cette vision palpable du bonheur ramenait en lui tous les rêves de la jeunesse, jetait des rayons roses sur le sombre horizon de la réalité.

Le sacrifice même qu'il lui faisait, lui devenait une sorte de joie. Il se complaisait à souffrir un peu pour elle, à lui soumettre sa volonté, après lui avoir donné son cœur.

Il recevait tant d'elle, qu'il avait besoin de lui offrir quelque chose en retour, et qu'il sentait qu'il ne pouvait s'acquitter envers elle qu'à force de mériter son dévouement et son amour, par autant de dévouement et autant d'amour.

Plus n'eut pas été possible.

M. Dartois était parti depuis cinq jours, lorqu'une après-midi, le domestique ouvrit la porte du salon où René se trouvait en compagnie de Caroline et de Constance-Aurélie Dartois, et annonça :

— M. le comte d'Orsan !

LXIII

M. DARTOIS COMMENCE LE SIÈGE.

En arrivant à Rennes, M. Dartois descendit au premier hôtel venu.

Etait-ce la fatigue du voyage qui l'avait ainsi changé ?

Il paraissait vieilli de dix ans, et son visage expressif portait la trace des plus graves préoccupations, des inquiétudes les plus douloureuses.

Qui l'eût vu à ce moment, eût hésité à le reconnaître.

C'est que, n'étant plus devant sa fille, devant René surtout, il ne se croyait plus condamné à jouer la comédie de la confiance et de la tranquillité.

Il se laissait aller enfin à la sincérité de ses impressions, et elles étaient sinistres.

L'avenir lui paraissait plein de menaces. Il se voyait pris dans l'engrenage, lié au sort de René, si ce qu'il sentait devoir être vrai était bien la vérité, autrement et infiniment plus qu'il ne l'avait cru jusqu'alors, et que, certes, il ne l'eût voulu.

Ce n'était plus seulement de René et de Claire qu'il s'agissait : c'était aussi de lui, M. Dartois, dans une certaine mesure, et de sa fille Caroline.

Plus d'une fois il s'était dit, pendant le voyage :

— Ah ! pourquoi ai-je connu ce jeune homme ? Pourquoi ma fille l'a-t-elle aimé ? Pourquoi lui ai-je cédé ? Pourquoi n'ai-je pas laissé ce malheureux se débattre et se noyer dans l'impuissance où il était englouti ? Pourquoi l'ai-je relevé, pourquoi lui ai-je fourni les moyens de retrouver la vérité, pourquoi lui ai-je tendu la main ? Maintenant, il m'entraîne

avec lui et il est impossible que je ne sois pas éclaboussé, que nous ne soyons pas éclaboussés tous, par la boue et le sang de cet horrible drame !

Soulagé par ce premier cri d'égoïsme arraché à la nature, M. Dartois essayait de se rassurer, de chercher les côtés les moins mauvais de la situation, de se dire qu'il resterait maître de diriger les événements, d'en étouffer l'éclat... Mais il ne le croyait guère, quoi qu'il fît pour s'en persuader.

Puis, alors, naissait une autre question : l'amour de Caroline pour René. Cet amour puissant d'où dépendait le bonheur de sa fille, bonheur qui avait été le but de sa vie entière, auquel il avait tout sacrifié.

— Comment les marier maintenant ? murmurait-il entre ses dents. Et que deviendront-ils, s'ils ne peuvent s'unir ? Caroline est capable d'en mourir, René de se brûler la cervelle... Et pourtant, si l'on peut, après tout, épouser un homme sans nom et sans fortune, on ne peut épouser... C'est bien pire à présent !... Nous voilà tous dans de jolis draps !

Et M. Dartois se rongeait les ongles jusqu'au sang.

— Pourvu que madame de Penhoël soit bien morte, en effet, il y a quinze ou seize ans ! poursuivait-il. Alors même qu'il serait *son* fils, cela arrangerait à peu près les affaires. Enfin, je le saurai tout à l'heure. Le duc parlera. Je ne suis pas un enfant qu'on intimide ou qu'on démonte par un mot. Rappelons toute notre habileté et tout notre sang-froid de vieux magistrat.

Vieux magistrat : ce mot lui suggéra l'idée de prendre, avant son entrevue avec le duc de la Villepreux, quelques renseignements plus sérieux que n'avait fait René, emporté par sa jeunesse et sans aucune défiance.

Le plus simple était d'aller trouver quelque magistrat de Rennes, et, à titre d'ancien confrère, sans rien lui révéler de ses véritables motifs, d'obtenir un certain nombre de détails sur la vie passée et présente du vieux gentilhomme et sur les moyens d'arriver jusqu'à lui.

Dans une ville de province, les représentants de la justice sont en général fort au courant des moindres cancans; et, s'ils sont discrets avec le vulgaire des justiciables, ils ne refusent point leurs confidences à un collègue.

M. Dartois se fit donc donner la liste exacte des magistrats exerçant dans la vieille capitale de l'ancienne province de Bretagne, et eut la joie de voir, parmi les noms, celui de M. Calmon, qu'il avait connu autrefois, à l'École de droit de Paris.

— Voilà mon affaire ! pensa-t-il.

Il se fit conduire chez M. Calmon, actuellement président de cour, et demanda une audience qui lui fut immédiatement accordée sur le vu de sa carte.

Après les premiers compliments d'usage, et l'échange de quelques souvenirs du passé, car les deux hommes ne s'étaient pas revus depuis trente ans et ne se seraient certes pas reconnus sans leur nom, M. Dartois aborda le sujet qui lui tenait au cœur.

— Mon cher confrère, car je me regarde toujours comme faisant partie de la magistrature, bien qu'ayant pris ma retraite de bonne heure, je viens vous demander des renseignements sur l'un de vos justiciables, dit-il à M. Calmon en souriant.

— Je suis tout à votre service.

— Il s'agit de M. le duc de la Villepreux.

— Oh ! oh ! fit son interlocuteur en fronçant le sourcil. Que pouvez-vous avoir à faire avec ce vieux maniaque ? Vous savez que c'est un de nos adversaires les plus entêtés, un ennemi du gouvernement que rien n'a pu rallier, un vieux légitimiste endurci dont la tenue nous a fait bien du tort dans ce pays, en y maintenant, par son seul exemple, une opposition très vigoureuse, chez un certain nombre de familles nobles, contre l'Empire.

— Oui, je sais tout cela, mais il n'y a rien de politique dans la mission que je viens remplir auprès de lui. Ce sont des questions d'intérêt, de famille. Bien que retiré, je ne refuse pas toujours mes conseils en pareille circonstance. Il s'agit d'une affaire très délicate, qui demande beaucoup de discrétion. J'ai besoin de le voir, de causer avec lui...

— Ce ne sera pas facile, car il ne reçoit personne, et vit comme un sauvage.

— C'est ce qu'on m'a dit déjà. Mais depuis quand est-il atteint de cette misanthropie farouche ?

— Depuis le mariage et la mort de sa fille unique.

— Elle avait épousé un Penhoël ? demanda M. Dartois avec quelque hésitation.

— Oui.

— Et elle est morte peu de temps après, vous en êtes bien sûr ?

— Evidemment. Il en porte encore le deuil.

M. Dartois eut un mouvement presque imperceptible, mais qui n'échappa point à l'œil de M. Calmon habitué, par sa longue pratique des choses de cour d'assises, à étudier, à interpréter tous les gestes et toutes les intonations de ceux qui lui parlaient.

— Est-ce que vous avez des raisons d'en douter ? demanda-t-il vivement.

— Non ! non ! s'écria M. Dartois. Et la fortune du duc est considérable ? s'empressa-t-il d'ajouter pour détourner les idées de son interlocuteur.

— C'était la plus belle fortune de Bretagne ; mais il a tout donné en dot à sa fille et à son gendre, et n'a gardé pour lui qu'une petite rente viagère, après s'être retiré à la campagne. C'est même une des excentricités les plus étonnantes de cet original personnage, et l'on ne comprend pas encore très bien comment, avec ses idées, il a pu se décider à dénaturer tous ses biens, à les voir passer de son vivant en des mains étrangères.

— On m'a prévenu, en effet, qu'il poussait la singularité jusqu'à ses dernières limites. Comment vit-il à présent ?

— Personne ne le sait, car personne ne le voit. Il ne reçoit pas, et ne sort jamais. Il pourrait être mort, ou absent, sans qu'on s'en doute, à moins que son unique domestique ne voulût bien en prévenir qui de droit.

— Diable ! comment arriver jusqu'à lui ? Il ne connaît pas mon nom.

— Ma foi... je ne sais trop. Écrivez-lui pour le prévenir.

— C'est que, justement, j'aimerais autant qu'il ne fût pas prévenu.

— Je comprends, fit en souriant M. Calmon : votre mission n'est pas de nature à lui plaire.

Le confrère de M. Dartois réfléchit un instant.

— Il y a bien son confesseur, reprit-il enfin.

— Ah ! il se confesse !

— Oui, il est très religieux.

— Eh bien ?

— Eh bien, son directeur pourrait vous introduire auprès de lui...

— Me voilà sauvé ! Donnez-moi seulement le nom et l'adresse de ce prêtre... et je me charge du reste.

— M. l'abbé Voiron, rue du Prieuré, 11. C'est près de la cathédrale dont il est chanoine.

— C'est tout ce qu'il me faut, répliqua M. Dartois, et il s'empressa de prendre congé.

— Hum ! se dit-il, une fois seul dans la rue, je n'ai rien appris de plus que ce que je savais par René ; mais je ne pouvais interroger davantage sans éveiller des soupçons. En tout cas, je sais maintenant que René n'a rien exagéré, et je suis convaincu qu'il y a un mystère dans la vie de cet homme. Tout le dit, car tout paraît inexplicable dans sa conduite : et, d'abord, cette vente de ses biens, qui a tant

frappé l'opinion publique avec juste raison. Sa misanthropie aussi est trop violente pour ne point cacher une grande douleur ou un grand remords.

M. Dartois regagna son hôtel.

Aller chez l'abbé Voiron, le confesseur actuel du duc, il n'y avait jamais songé.

Ne pouvant dire ce qui l'amenait chez le vieux gentilhomme, et désirant ébruiter le moins possible sa présence et son entrevue avec le duc, il jugeait imprudent de s'adresser à un homme d'église dont il redoutait d'autant plus la perspicacité professionnelle, que celui-là, étant, en plus, le confident du duc et probablement le dépositaire de ses secrets, s'il en avait, c'eût été commettre une grave imprudence que de lui donner l'éveil.

— Je me servirai tout simplement de son nom, et je me présenterai chez le duc, en disant que je viens de la part de l'abbé Voiron, chanoine de la cathédrale. Cela m'ouvrira sa porte : une fois dans la forteresse, le reste me regarde.

Deux heures après, en effet, M. Dartois, vêtu sévèrement de noir, sonnait à la petite grille où nous avons déjà vu sonner René, lorsqu'il faisait son enquête et croyait pénétrer chez son grand-père.

Un paysan vint lui ouvrir.

Mais ce n'était plus Yvon. Le duc avait tenu sa parole, en chassant impitoyablement le vieux serviteur qui avait laissé venir René jusqu'à lui.

— Le duc de la Villepreux? demanda M. Dartois.

— Il ne reçoit pas.

— Je le sais, répliqua M. Dartois qui s'attendait à la réponse. Veuillez lui remettre cette carte.

Et il tendit au paysan sa carte, où il avait ajouté, au bas de son nom :

« De la part de M. l'abbé Voiron, et pour *affaire urgente.* »

— C'est un gros mensonge, pensait l'excellent homme ; mais bast! qui veut la fin, veut les moyens, et, d'ailleurs, ce n'est qu'à force de mensonges que la justice arrive à découvrir quelquefois la vérité.

— C'est inutile, monsieur, répliqua le paysan. Je ne puis pas plus remettre votre carte que vous introduire.

— Diable ! se dit M. Dartois. Est-ce qu'il faudra employer la violence ?

Il reprit tout haut.

— Mon ami, je vous approuve de respecter votre consigne, mais il ne faut pas l'exagérer.

Le vieux magistrat baissa la voix comme s'il versait une confidence dans l'oreille de son interlocuteur.

— Je comprends que vous ne portiez pas à votre maître la carte du premier venu, ou d'un inconnu ; mais, je viens ici de la part de M. l'abbé Voiron, le directeur de M. le duc.

— De la part de M. l'abbé... répéta le paysan surpris.

— Voiron, oui, voyez plus tôt... C'est écrit.

Et il lui montrait la mention inscrite à la main sur la carte.

— Je ne sais pas lire, répondit le breton, avec une nuance de respect due au nom du prêtre.

Il hésita...

— Est-ce que monsieur est aussi du clergé ? demanda-t-il enfin, en regardant la figure sans barbe, la cravate blanche dont les bouts formaient presque rabat et la longue redingote noire du visiteur.

— Allons, bon, se dit M. Dartois, il me prend pour un Jésuite déguisé ! Je n'aurais jamais cru que cela pût me faire plaisir.

Aussitôt, se donnant un air de componction et d'autorité à la fois, et posant ses doigts sur ses lèvres :

— Chut ! fit-il mystérieusement.

Et il poussa doucement le paysan vers la maison, en ajoutant :

— Allez, mon ami !... allez dire à votre maître qu'un envoyé de M. l'abbé désire lui parler.

Le vieux Breton prit ces façons pour une confirmation de sa supposition, et, cédant au geste, s'éloigna lentement, après avoir prié l'inconnu de vouloir bien attendre son retour.

M. Dartois était dans le jardin.

Il repoussa la grille derrière lui, bien décidé à ne pas s'en aller maintenant sans avoir vu celui qu'il était venu chercher.

Mais la lutte était finie, et, moins d'une minute après, le domestique accourait en lui disant :

M le duc vous attend !

LXIV

DUC ET MAGISTRAT.

M. Dartois, satisfait et honteux tout à la fois de sa victoire, suivit le paysan qui, après lui avoir fait traverser le jardin, l'introduisit dans le salon, au rez-de-chaussée, où René avait eu déjà avec le vieux gentilhomme l'entrevue que nous avons rapportée.

M. de la Villepreux s'y trouvait, debout, attendant son visiteur.

Il s'inclina froidement et poliment, avec ses grandes façons de la cour d'autrefois, devant M. Dartois qui le saluait, et, lui indiquant un siège de la main, il s'assit lui-même dans le fauteuil dont il semblait s'être réservé l'usage exclusivement personnel.

Ce fut alors seulement que les deux hommes, en face l'un de l'autre, levant ensemble les yeux, croisèrent leur premier regard et purent s'analyser rapidement.

Tous deux tressaillirent en même temps, comme si, de l'échange de ce coup d'œil, il s'était dégagé une sorte d'électricité avant-coureur des orages.

M. Dartois avait ressenti cette impression de gêne et presque de terreur que l'aspect du farouche et sépulcral vieillard inspirait à tous ceux qui l'approchaient.

Sa prunelle pâle, à reflet métallique, produisait toujours cet effet de répulsion et d'inquiétude, et ses traits longs, anguleux, coupants, immobiles, saillant sur le fond de cire de la peau jaunâtre et tendue, causaient une sensation semblable à celle qu'on éprouve à la vue de ces statues mécaniques qui ont tous les mouvements de la vie.

— Quel diable d'homme est-ce là! pensa M. Dartois. Je comprends qu'il ait démonté René, et que le pauvre garçon ait eu hâte de s'enfuir, sans oser lui arracher la vérité. Mais je suis un vieux renard, et il ne viendra pas si facilement à bout de moi !

M. de la Villepreux, de son côté, dévisageait son visiteur avec une attention marquée, et son visage de marbre semblait exprimer une sorte de surprise qui tournait visiblement à la défiance.

— A qui ai-je l'honneur de parler? demanda-t-il enfin de sa voix froide et sèche.

— Ma carte a dû vous le dire, répondit évasivement M. Dartois, en indiquant du geste sa carte, qui se trouvait effectivement sur la table, à portée de la main du vieillard.

Mais le duc ne détournait pas les yeux, et il ajouta :

— Cette brute d'Alain m'avait dit qu'un prêtre demandait à me parler de la part de l'abbé Voiron.

— Votre domestique s'est trompé. Je ne suis pas prêtre... Je suis magistrat.

— Magistrat ! répéta le duc, et un léger frémissement agita ses traits pétrifiés. — Magistrat ! dit-il encore ; c'est donc par ruse que vous avez pénétré chez moi ?

— Monsieur le duc, j'ai à vous entretenir de faits de la plus haute gravité, sur lesquels vous pouvez seul me renseigner d'une façon nette et positive.

Le duc s'était levé. Ses yeux lançaient des éclairs.

— Monsieur, s'écria-t-il rudement, il n'y a point de faits qui m'intéressent. Je ne vous connais point. Je suis chez moi... et j'ai l'honneur de vous saluer.

De son doigt sec, il lui montra la porte.

M. Dartois restait assis.

— Pardonnez-moi, monsieur le duc, reprit-il tranquillement. Si vous ne me connaissez point, vous connaissez parfaitement M. de Penhoël, mademoiselle de la Villepreux son épouse, et leurs enfants ! C'est à leur sujet que j'ai à vous entretenir ; c'est sur leur compte que j'ai à vous demander des renseignements que vous seul pouvez me donner, je le répète, et que vous me donnerez.

Le duc était resté sur place comme foudroyé. Ses yeux seuls paraissaient vivants, et leur expression menaçante n'avait rien de rassurant.

— Ah ! ah ! pensa M. Dartois, le coup a porté. Voilà des yeux qui révèlent bien des choses ! Heureusement que c'est un vieillard, que je suis de taille à me défendre, et que nous ne sommes pas au coin d'un bois, car si jamais homme a eu envie d'en tuer un autre, c'est bien celui-là.

Par un phénomène naturel, M. Dartois, oubliant presque les intérêts personnels qui l'avaient amené et les côtés tragiques de sa propre situation, retrouvait en lui-même l'ancien juge d'instruction, désireux seulement de voir clair et de confondre un prévenu, de l'amener à des aveux.

Il n'était plus M. Dartois, le père de Caroline : il était le chien de chasse qui flaire le gibier, s'élance, le poursuit, le livre au coup de fusil de son maître, avec délices, bien qu'il ne doive rien lui en revenir.

En se voyant en face de cette énigme vivante, tout son vieil instinct, toutes ses vieilles habitudes du Palais de Justice, reprenaient le dessus, et allaient lui donner un avantage énorme sur son adversaire, en lui restituant le sang-froid et en lui donnant l'habileté de stratégie qui devaient le conduire à la découverte de la vérité

— Monsieur, dit enfin le duc, vous avez violé mon domicile contre ma volonté Je ne vous reconnais pas le droit de m'interroger, et je refuse de vous répondre. Ainsi, veuillez vous retirer.

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur le duc. Je crois que je resterai, et je crois que vous répondrez.

M. de la Villepreux fit un pas vers la cheminée et étendit le bras vers un cordon de sonnette.

— Il va appeler son domestique pour me jeter dehors ! pensa M. Dartois ; mais, c'est ce qui ne me convient pas : nous allons voir.

— Monsieur le duc, reprit-il vivement, tout haut, nous sommes seuls ; restons seuls, croyez-moi, pour cette explication que vous ne sauriez éviter. Si vous me forcez à sortir d'ici, ce sera pour me rendre au cabinet du procureur impérial...

M. de la Villepreux s'arrêta.

— Et le prier de vous demander ce qu'est devenue madame de Penhoël, votre fille ; ce que sont devenus René et Claire, vos petits enfants.

Un combat terrible se livrait évidemment dans l'esprit du gentilhomme. Il était livide et ses lèvres tremblaient, tandis que ses yeux s'injectaient de sang.

Cependant la sonnette resta muette, et son bras tendu retomba le long de son corps.

Il y eut une demi minute de silence. Le sinistre vieillard cherchait à reconquérir son sang-froid.

Lorsqu'il se crut maître de sa voix, il répliqua lentement.

— Mademoiselle de la Villepreux est morte, il y a quinze ans, peu de temps après son mariage.

— C'est ce que vous avez répondu, en effet, au jeune homme qui s'est présenté devant vous, il y a deux semaines, et qui vous avait posé la même question que je viens de vous adresser.

— Eh bien, monsieur ? reprit le duc.

— Eh bien ! ce jeune homme inexpérimenté et intimidé a pu se contenter de cette réponse, mais moi je ne saurais m'en contenter.

M. de la Villepreux, par un violent effort de volonté, avait repris l'apparence de son calme marmoréen. Son visage était redevenu immobile, son regard fixe, ses lèvres rigides, sa voix froide.

— J'en suis fâché, répliqua-t-il, car je n'ai rien d'autre à répondre. D'ailleurs, monsieur, vous ne m'avez pas dit encore, je vous le répète pour la seconde fois, de quel droit et à quel titre vous venez m'interroger.

— Vous le saurez tout à l'heure, répondit M. Dartois, qui trouvait un avantage positif à ne pas faire connaître à son adversaire au nom de quel intérêt il agissait. Ce jeune homme, continua-t-il, venait près de vous pour que vous l'aidiez à débrouiller le mystère de sa naissance. S'il était le fils de madame de Penhoël, qu'elle fût morte il y a quinze ans ou non, il était aussi votre petit-fils, et comme tel...

— Qui me le prouvait ? interrompit M. de la Villepreux

— Son état-civil !

— Ce jeune homme, si je ne me trompe, était fils d'une femme appelée madame veuve Morisset, — du moins, c'est ce qu'il m'a dit.

— Soit. Mais madame veuve Morisset et madame de Penhoël ne seraient-elles pas la même personne ?

— Je n'en sais rien... Et cela ne me regarde point.

— Très bien. Mais vous savez, du moins, ce que sont devenus vos petits-enfants ?

— Cela regarde leur père.

— Mais on dit qu'il est mort.

— C'est possible.

— Alors, vous ignorez également ce qu'est devenu votre gendre ?

Le vieillard garda le silence.

— Je suis donc obligé de vous l'apprendre. Il vit. Louis-René de Penhoël n'est point mort.

Le duc se tut.

— Et ses enfants ne sont point avec lui !

Le duc continua de garder le silence.

— Vous vous taisez ? Votre silence me prouve que je ne vous apprends rien, et, par conséquent, que vous pouvez

m'apprendre beaucoup. Encore une fois, c'est au nom du jeune homme qui est venu vous voir que je suis ici. Vous affirmez que votre fille est morte, il y a quinze ou seize ans; moi j'ai lieu de croire qu'elle n'est morte qu'il y a quinze mois, assassinée, sous le nom de madame veuve Morisset.

M. de la Villepreux ne put dissimuler entièrement un léger tremblement, et, pour la première fois, ses paupières s'abaissèrent, éteignant son regard sous le regard de M. Dartois. Mais cette faiblesse ne dura qu'une seconde, et il reprit aussitôt.

— Vous avez le droit de croire ce qui vous convient.

— Or, reprit le vieux magistrat, sans cesser un instant de le dévisager avec l'attention la plus soutenue, si madame de Penhoël est morte à l'époque que vous me dites, son acte mortuaire existe. Vous l'avez, ou vous savez où l'on peut le trouver.

Le duc de la Villepreux fit deux tours dans la chambre avec une agitation croissante qu'il n'essayait même plus de cacher, ni de contenir.

Son visage, pâle habituellement, était devenu livide, et ses sourcils contractés disaient l'effort de sa pensée.

— J'attends votre réponse.

M. de la Villepreux revint se placer devant M. Dartois, et lui dit :

— Et si je refuse de vous répondre, ne vous connaissant pas, ne sachant pourquoi vous me soumettez à cet interrogatoire...

— Si vous refusez, monsieur le duc, je vous l'ai déjà dit, en sortant d'ici je me rendrai chez le procureur impérial, et, au nom de René Morisset, se croyant votre petit-fils, je vous ferai sommer de produire cet acte de décès, d'indiquer où est allée madame de Penhoël après qu'elle eût reçu la nouvelle de la mort de son mari, et ce qu'elle est devenue depuis; car M. de Penhoël, — si madame Morisset et mademoiselle de la Villepreux sont bien la même personne, — pourrait répondre que, trompé par le changement de nom de sa femme, à son retour en France, il n'a pu retrouver sa trace, et que, sur l'affirmation de son beau-père, il s'est cru veuf. Or, comme vous continuez d'affirmer la mort de votre fille, qui serait décédée il y a de longues années; comme, depuis cette époque, vous en portez le deuil, c'est toujours à vous qu'il faudra s'adresser pour savoir la vérité et obtenir la preuve du décès.

Le duc écoutait M. Dartois les yeux étincelants. Un flot de sang pourpre était monté à ses joues.

Il porta la main à sa cravate pour la desserrer, comme

s'il étouffait ; puis, brusquement, en homme dont le cerveau est traversé par une lueur inattendue, il se précipita vers la table, saisit la carte de M. Dartois d'une main tremblante, et la lut attentivement, la dévorant du regard, avec l'espoir évident de lui arracher un secret important.

Tout à coup, sa figure s'éclaircit, un ricanement contenu s'échappa de ses lèvres minces un instant desserrées, et il se retourna vers son interlocuteur surpris, avec une expression de triomphe terrible, qui effraya M. Dartois.

— Ah ! ah ! fit-il. Dartois, M. Dartois ! Ce que c'est que l'âge pourtant ! Ce nom, d'abord, ne m'avait rien dit ! Magistrat, en effet, ancien magistrat. Oui, c'est cela !... Vous avez épousé une demoiselle de Pierreponts, et vous êtes le beau-frère du comte d'Orsan !

— Sans doute, répliqua M. Dartois, inquiet de se voir connu, et troublé surtout de la révolution que cette découverte amenait chez son étrange interlocuteur...

M. de la Villepreux éclata d'un rire strident.

— A la bonne heure, s'écria-t-il avec une explosion de haine farouche, chacun son tour ! Vous m'avez fait assez souffrir... mais, je ne vous crains plus ! — Ah ! vous vouliez que je parle... Eh bien, je vais parler. A nous deux maintenant. Je vous tiens !

Et le duc étendit, vers le père de Caroline, un doigt menaçant, tandis que ses yeux pâles se remplissaient d'une joie cruelle.

LXV

OU CELUI QUI CROYAIT TENIR EST TENU !

M. Dartois s'était levé, effrayé de cette transformation subite opérée chez son interlocuteur, comprenant, sans deviner au juste pourquoi ni comment, que les rôles allaient changer, et qu'il venait de perdre, sinon tous, du moins, une partie de ses avantages.

— Parlez donc ! s'écria-t-il avec une sorte d'angoisse visible : c'est tout ce que je vous demande.

— Soyez satisfait ! répliqua le duc.

Il s'assit dans son fauteuil, appuya son coude sur la table, posa son menton sur sa main, et, regardant fixement le vieux magistrat, il reprit lentement, scandant et détachant nettement chaque mot, qui tombait comme un coup de hache :

— Vous comprenez, monsieur, que si, jusqu'à présent, j'ai voulu me taire, c'est que j'y avais un intérêt immense, l'intérêt le plus grand de ma vie. A cet intérêt, j'ai sacrifié presque le salut de mon âme... Pour en garder le secret, j'ai accompli des actes terribles... Vous sentez bien que je ne veux point que l'on connaisse mes rapports exacts avec mon gendre, — il ricana ; — ni l'histoire vraie du mariage de ma fille, — il ricana encore ; — ni la nature de mes relations avec M. et madame de Penhoël. Si cela devait se savoir, si cela devait éclater aux yeux du monde, je me tuerais à l'instant, sous vos yeux.

M. Dartois frémit, car il y avait une sorte de grandeur sinistre, mais réelle, dans l'accent de résolution de ce vieillard qui, au bord de la tombe, malgré sa foi religieuse pro-

fonde, parlait de suicide, croyant que le suicide serait pour lui la damnation éternelle, et ne reculait pas devant cette extrémité terrible.

— Or, poursuivit le vieux gentilhomme, si l'attention de la justice était attirée sur le compte de Louis-René de Penhoël ; si j'étais obligé de fournir publiquement, officiellement, les preuves et les pièces que vous me demandez, ou d'avouer qu'elles n'existent pas ; si Penhoël se sentait menacé dans son existence, dans sa tranquillité, par mon fait, la justice, qui est curieuse, apprendrait ce qu'elle doit ignorer, et ce misérable Penhoël, pour se venger ou se défendre, dirait... ce qu'il doit taire. Voilà pourquoi j'ai refusé de répondre au jeune homme qui venait m'interroger, il y a quelques semaines ; voilà pourquoi j'ai refusé de répondre avant de savoir qui vous étiez ; voilà pourquoi je mens depuis seize ans, portant le faux deuil de mademoiselle de la Villepreux, dont je ne pourrais, en effet, produire l'acte de décès, car c'est bien elle qui est morte, assassinée, il y a quinze mois, sous le nom de madame veuve Morisset.

— Ah ! fit M. Dartois, j'en étais sûr !

— Maintenant, reprit le duc, maintenant que je vous connais ; maintenant que je suis certain que vous ne parlerez pas, que vous m'aiderez à étouffer cette affaire, à épaissir les ténèbres qui l'entourent, car le scandale, la honte, le déshonneur, l'infamie retomberaient sur vous autant que sur moi, je puis tout vous dire... moins... mon secret.

M. Dartois avait pâli : il écoutait son interlocuteur, retenant son haleine pour ne rien perdre des paroles qui allaient être prononcées ; ayant le pressentiment de ce qu'il allait entendre ; devinant, le cœur serré et le cerveau en feu, que ses plus tragiques prévisions, que ses craintes les plus cruelles étaient au moment de se réaliser.

M. de la Villepreux, qui ne le quittait pas du regard, suivait sur son visage la trace de ses angoisses et semblait en jouir.

— Donc, reprit-il plus lentement, René Morisset, et Claire, sa sœur, sont bien les enfants de Louis-René de Penhoël et de mademoiselle de la Villepreux, nés tous deux en légitime mariage. Seulement ils doivent l'ignorer, ils l'ignoreront toujours, et vous m'aiderez à le leur cacher, car Louis-René de Penhoël, qui se fait appeler aujourd'hui le comte d'Orsan, du nom d'un titre acheté par lui, est l'assassin d'Anne-Désirée de la Villepreux, sa première femme !

En prononçant ces dernières paroles, M. de la Villepreux quitta la pose qu'il avait prise, et, ramenant ses mains

sèches l'une contre l'autre, les frotta d'un mouvement automatique, le sourire aux lèvres.

M. Dartois, qui s'attendait à cette révélation terrible, car il en avait eu la vision au premier moment où René avait prononcé le nom de son pere, à son retour de Rennes, n'en resta pas moins foudroyé pendant une minute.

On a beau prévoir, on a beau deviner, on a beau savoir, au fond de soi, l'atroce vérité, le coup n'en est pas moins terrible au moment où elle éclate en pleine lumière, où le dernier doute disparaît et vous met en face de la vérité nue.

— Vous vous en doutiez, d'ailleurs, reprit le duc. Sans cela, vous ne seriez pas venu me trouver, et c'est au comte d'Orsan, votre beau-frère, l'oncle de votre fille, le mari de la sœur de votre femme décédée, que vous vous seriez adressé directement. C'était plus simple et plus naturel. Mais vous ne vouliez pas que René apprît du même coup quel était son père et que son père était l'assassin de sa mère. Vous ne vouliez pas risquer de voir tomber entre les mains de ce jeune homme une vérité si dangereuse; car, pour revendiquer son nom, pour reconquerir sa personnalité légale et son rang dans la société, il faut un éclat qui attirerait l'attention de la justice.

Elle commencerait par briser le second mariage du bigame et finirait par envoyer à l'échafaud le meurtrier de la veuve Morisset. Ce sont de ces petites histoires que l'on n'aime pas à voir traîner sur les membres de sa famille, n'est-ce pas, monsieur Dartois? Et vous désirez, aussi vivement que moi, que toutes ces abominations restent ensevelies dans le silence, sinon pour vous et pour Louis-René de Penhoël, du moins, pour la sœur de la femme que vous aimiez et qui est morte, pour votre fille dont cela pourrait gêner l'établissement, et pour votre fils qui, plus tard, ne vous remercierait point d'avoir fait sauter cette mine dont les éclats retomberaient sur sa propre considération.

M. de la Villepreux se leva en riant de son rire strident.

— Je pense, maintenant, que vous êtes satisfait et que vous n'avez plus rien à me demander, conclut-il.

— Pardonnez-moi, reprit M. Dartois d'une voix altérée, mais se raidissant contre le coup qui l'atteignait; j'ai à vous demander vos preuves!

— Mes preuves?

— A coup sûr! Il est visible que vous haïssez le comte d'Orsan! Il est visible que vous haïssez votre fille. Qui me prouve que vous ne calomniez pas le premier?

Le duc haussa les épaules.

— On ne calomnie pas Penhoël, fit-il. Bon chien chasse de race et mauvais sang ne peut mentir !

— Qui me prouve enfin que vous n'êtes pas vous-même l'auteur ou le complice de ce crime dont vous connaissez seul les circonstances et l'origine, qui ont échappé jusqu'à présent à tous les regards ?

Le duc haussa encore les épaules.

— Je ne vous répondrai pas que je m'appelle le duc de la Villepreux, fit-il en se redressant avec majesté : vous êtes un bourgeois, un révolutionnaire... Vous ne comprendriez pas ce que cela veut dire. Je vous répondrai seulement que je n'eusse pas attendu vingt ans pour accomplir ce crime qui ne me rapporte rien, et dont la connaissance couvrirait mon nom de sang et de boue.

— Soit ; mais vous me devez les preuves ; et, si vous désirez même que je vous aide à cacher ces horreurs, à les taire à René, — ce qui ne sera pas facile à présent, — il faut que je sache tout.

Le duc hésita un instant.

— Vous avez raison, murmura-t-il enfin. Plus vous aurez la certitude de la culpabilité du comte, de Louis-René de Penhoël, mieux vous comprendrez la nécessité... de la discrétion.

— C'est que mon silence seul ne pourrait plus suffire, reprit M. Dartois.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que René, que le fils, sait que je connais M. de Penhoël...

— Malheureux ! hurla le duc en s'avançant vers lui d'un air menaçant.

— Il ignore encore que Penhoël et d'Orsan ne font qu'une seule et même personne : mais il peut l'apprendre demain.

— Fatalité ! balbutia M. de la Villepreux, passant de la menace à la terreur.

— Il sait, poursuivit M. Dartois, que je suis venu vous trouver, vous interroger ; il attend mon retour.

— Où cela ?

— A Paris, chez moi !

— Mais le comte peut y venir !

— Non, il est absent. Il est allé en province pour vendre des propriétés de sa femme.

Le duc poussa un soupir de soulagement.

— Et, d'ailleurs, ma fille veille sur lui et l'empêchera d'agir... mais jusqu'à mon retour seulement... Et il faudra alors...

— Il faudra mentir, mentir, mentir ! interrompit M. de la Villepreux avec une rage froide.

Il se promenait fiévreusement dans son salon, les poings serrés, les pommettes empourprées.

Tout à coup il s'arrêta.

— Vous avez raison, monsieur : il ne s'agit pas de la sympathie, ou de la confiance, ou de l'estime, que nous pouvons avoir l'un pour l'autre. Nos intérêts sont identiques. Pas plus que moi, vous ne voulez, vous ne devez vouloir que d'Orsan monte sur l'échafaud. Unissons-nous donc pour agir d'accord. Vous voulez mes preuves, je vais vous les donner, et, après, vous comprendrez que, sauf vous et moi, lorsque vous saurez l'exacte vérité, personne ne peut dénoncer, ne peut confondre ce misérable Penhoël ; — à condition toutefois que René, par quelque imprudence venue de vous, mis sur la voie, n'attire l'œil de la justice là où elle n'a que voir.

— Et comment l'empêcher ? murmura M. Dartois.

— Comment ? Nous le trouverons... Il le faut !

— Un mot : — qu'est devenue Claire ? Vous devez le savoir aussi.

— Claire ? Non. Je l'ignore absolument ! Mais qu'importe ? Ce n'est point de cela qu'il s'agit. Écoutez-moi, et apprenez à connaître, aussi bien que moi, Louis-René de Penhoël, comte d'Orsan, mon gendre et votre beau-frère.

LXVI

L'ASSASSIN.

Le duc de la Villepreux se recueillit un instant.

M. Dartois le regardait avec une stupeur croissante. La première impression que lui avait inspirée la vue de cet étrange et terrible vieillard, loin de diminuer, augmentait en lui.

Maintenant, il en avait réellement peur.

Il se sentait dominé par cette énergie farouche, effrayé par ce cynisme et cette raillerie froide et coupante comme l'acier.

On sentait, dans ce corps desséché par l'âge, mais encore droit et ferme, la menace d'un volcan qui grondait toujours, prêt à l'éruption, et dont les laves enflammées brûleraient l'imprudent assez audacieux pour se mettre sur le chemin ou essayer d'en arrêter le cours et les ravages.

Cet homme possédait la force terrible que donne une idée fixe, une passion exclusive.

L'humanité semblait morte en lui.

C'était une statue de bronze, animée par le souffle intérieur d'une grande haine.

Contre ce bloc, il n'y avait pas de prise ; toutes les armes s'useraient ou se briseraient sur son rude métal ; mais, si la statue vous saisissait, vous enlaçait de ses bras d'airain et les resserrait, nul espoir d'échapper à cette étreinte irrésistible et implacable comme celle de la fatalité.

M. Dartois, en face du vieux gentilhomme, était à la fois révolté et dompté, indigné et subjugué. Il le haïssait, il le méprisait et il l'admirait. En tout cas, il le subissait.

Le duc s'était assis de nouveau et avait repris sa pose favorite : le coude sur la table, le menton dans la paume de la main, l'œil clair et fixe, n'ayant du regard que la flamme qui dévore et la dureté d'une volonté qui ne pliera jamais.

— Vous pensez bien, dit-il sans se presser, avec son sourire glacial, que l'on ne perd pas de vue des personnes qui vous touchent d'aussi près qu'une fille unique, un gendre et leurs enfants ! Je sus donc qu'Anne-Désirée, en apprenant la mort de son mari, soi-disant tué devant Sébastopol, avait quitté la ville de Nantes, emmenant à Angers avec elle ses deux enfants, et que là, elle avait pris le nom de madame veuve Morisset, afin de faire perdre sa trace.

— Pourquoi cela ? demanda M. Dartois.

— Allez le demander à la morte : c'est son secret, et, comme il n'a rien à faire dans le reste de ce roman, ou de ce drame, je n'ai point d'explication à vous donner. Là, elle se mit à travailler comme une simple ouvrière, afin de nourrir sa jeune famille.

— Voilà ce qui est inexplicable, car vous étiez riche à millions.

— Je n'ai qu'un mot à vous répondre : c'est que je n'ai rien gardé pour moi. Je vis d'une misérable petite rente viagère à peine suffisante aux besoins d'un vieillard, et même la masure où j'ai l'honneur de vous recevoir ne m'appartient pas. Pour le reste, vous trouverez la copie du contrat de mariage chez le notaire qui l'a dressé. Il vous prouvera que jamais un père ne fut plus généreux envers sa fille adorée. Si cette fortune a disparu, je n'ai point à m'en occuper. Je ne pouvais pas la donner deux fois.

Et le duc ricana de ce ricanement qui lui était propre et qui donnait le frisson.

— Donc, reprit-il, elle vivait à Angers. Et sa trace était perdue. Comme il ne me convenait pas qu'on s'en doutât, je fis annoncer sa mort et je pris son deuil. Je croyais cette affaire réglée et je m'apprêtais à mourir tranquille et satisfait. Malheureusement, je comptais sans mon hôte, c'est-à-dire sans Penhoël. Ces gens-là ont la vie dure ! Il n'était point mort. Une erreur que vous connaissez... Je ne le sus que plusieurs années après, et sa femme, madame de Penhoël, disparue, introuvable sous son faux nom et dans sa nouvelle situation, ignora cette résurrection intempestive. J'appris, en même temps, que Penhoël s'était fait discrètement renseigner sur son compte, avant d'oser rentrer en France. On lui dit que je portais le deuil de ma fille, qu'elle était morte, que ses enfants devaient être morts aussi, car j'en avais fait courir le bruit pour la même

raison. Il désirait trop qu'il en fût ainsi, étant remarié et devenu riche par son nouveau mariage, pour insister beaucoup. D'ailleurs, dans la dot de sa femme, mademoiselle Delphine de Pierreponts, il avait trouvé un vieux titre de comte d'Orsan. Il avait postulé et obtenu, sans bruit, l'autorisation de joindre ce titre et ce nom à son nom patronymique, et il s'était hâté de ne plus se servir de ce dernier que dans les actes où ce nom était indispensable, adoptant pour le reste, et aux yeux du monde, la qualification exclusive de comte d'Orsan. Rassuré doublement, et par la mort présumée de sa première femme et de ses premiers enfants, et par son faux nom, il rentra en France, à Paris, où, au bout de peu de temps, l'empereur, qui n'avait rien à lui refuser, le nomma de son Sénat.

— Oui, je sais tout cela. J'avais épousé, quelques années plus tôt, la sœur aînée, Jeanne de Pierreponts, et je le connus à cette occasion... Depuis, nos relations n'ont pas cessé, car j'es ime beaucoup la malheureuse comtesse, cette pauvre et charmante Delphine, qui méritait un meilleur sort et un autre époux que...

— Que ce scélérat... Attendez, vous allez le voir à l'œuvre. Jusqu'à présent, il n'est coupable que de bigamie, crime qu'il n'a commis que pour s'enrichir, — car il a toujours eu la soif de l'or; — que pour fuir la misère à laquelle le condamnait son premier mariage. Il a toujours haï la pauvreté, et il est capable de tout pour y échapper, ainsi que je le savais, le connaissant, connaissant le sang vicieux et pourri qui coule dans les veines de cette famille depuis qu'il y a des Penhoël.

Le duc s'arrêta un instant et reprit :

— Tant qu'Anne-Désirée vivait à Angers sous son faux nom, tandis qu'il vivait, lui, à Paris, sous son nom également faux, quoique légal; elle, misérable et désespérée, lui riche et considéré, nulle rencontre, nul éclat n'était à craindre. Ils ignoraient naturellement leur existence réciproque. Mais, tout à coup, la veuve Morisset se décida à aller à Paris... Quand je l'appris... elle y était déjà, car je la veillais, sans qu'elle s'en doutât. J'eus une peur horrible... qu'ils se rencontrassent, et tout était perdu; et l'épouse délaissée, réclamant son nom, son rang de femme légitime, la justice intervenait, demandait des explications, apprenait.. ce que je veux qu'elle ne sache jamais. Que faire ? Me montrer, agir ? Je ne le pouvais. Cela aurait tout aggravé, tout précipité...

Le duc grinça des dents.

— Ah ! j'ai fait mon purgatoire ici-bas, et l'enfer ne

réserve pas plus de tortures matérielles que je n'en ai ressenti moralement depuis vingt ans. Mais, passons. Je me décidai à me rendre à Paris, pour être là, s'il se produisait quelque catastrophe. Cela m'était possible, sans que personne s'en aperçût; grâce à la vie d'ermite que je mène. Je partis incognito et je me logeai à Paris, rue d'Enfer, près de ma fille, la guettant, la couvant, ne perdant de vue aucun de ses faits et gestes. Elle ne l'a jamais su.

— Mais, vous connaissiez Claire et René, alors ?...

— De vue, parfaitement !

— Et... commença M. Dartois, mais il s'arrêta.

— Et, quoi ? fit l'ironique vieillard.

— Rien, répondit M. Dartois.

— Et je n'ai pas été touché, voulez-vous dire, et j'ai pu résister à la voix du sang, j'ai pu ne pas serrer dans mes bras mes petits-enfants, la chair de ma chair, les descendants du dernier des Villepreux ! — Oui, monsieur, j'ai résisté à la voix du sang ! Et la chair de ma chair s'est passée de mes embrassements ! ajouta M. de la Villepreux, dont les prunelles brillaient d'une ironie féroce.

— Continuez, monsieur, fit le vieux magistrat.

— Donc, au bout de six mois, je constatai que mon gendre et ma fille s'étaient retrouvés, rencontrés, comme cela était inévitable.

— Ah ! fit M. Dartois vivement impressionné, et comment cela ?

— J'ignore comment, au juste; mais, un soir, je les surpris ensemble, dans la rue, recherchant l'ombre, se parlant à voix basse, elle, tremblante, émue, l'air heureux...

— Heureux ?

— Sans doute. Elle l'aimait ! Il lui aura conté quelque fable, et elle ignorait certainement son second mariage et son nouveau nom d'Orsan. En effet, je remarquai qu'il s'était mis pauvrement et de façon à ce que personne ne pût deviner en lui le brillant comte, le puissant sénateur et favori de Napoléon III.

— Cependant, elle a dû trouver étrange...

— Quoi ? qu'il ne lui ait pas donné de ses nouvelles ? N'avait-elle pas changé de nom ? effacé de son mieux sa trace ? Elle lui avait fait la partie belle et le mensonge facile. Je ne sais ce qu'il lui fit accroire, mais, évidemment, elle n'eut point de soupçons. Il ne lui en laissa pas le temps, d'ailleurs...

— Se virent-ils souvent ?

— Non, cette fois-là, une autre fois qu'il monta chez elle, à la nuit...

— C'est bien cela, murmura M. Dartois, qui voyait se dérouler de point en point la marche du crime, tel qu'il l'avait reconstituée dans sa conversation avec René et Caroline...

— Et la dernière fois, le jour de l'assassinat...

— Comment ?

— Ce jour-là, à l'heure où la concierge, absolument ivre, ronflait dans son fauteuil, il pénétra dans la maison.

— A quelle heure ? interrompit M. Dartois redevenu juge d'instruction.

— Entre six et sept heures.

— Oui, oui, fit le père de Caroline, heureux pour un instant d'assister à la démonstration triomphante de sa perspicacité.

— Je m'embusquai... continua le duc, et je guettai... la nuit entière. Au jour, à l'instant précis où la concierge venait de s'absenter pour quelques instants, je le vis ressortir, pâle, le visage décomposé : visage de meurtrier ! regardant autour de lui, marchant comme un homme ivre...

— J'avais tout deviné ! murmura M. Dartois.

— Il ne m'aperçut pas, et je ne le suivis point. A quoi bon ? Il était évident qu'il avait obtenu d'elle, à l'aide d'un mensonge quelconque, un rendez-vous secret. Il lui aura dit qu'il était proscrit, déserteur, ou quelque chose d'approchant, peu importe, pour justifier les précautions et le mystère dont il s'entourait. Deux heures après, tout le quartier apprenait la mort subite de la veuve Morisset, et, l'enterrement accompli, je regagnai Rennes.

— Et vous ne l'avez pas dénoncé, et vous avez laissé accuser Claire et René... et...

— Est-ce que vous allez le dénoncer, vous, à présent que vous savez la vérité ? demanda sardoniquement le duc.

M. Dartois hésita.

— Non, vous ne le ferez pas, et pour mille raisons ! Vous ne le ferez pas, pour vous, pour vos enfants, pour votre belle-sœur et son fils, pour René et pour Claire eux-mêmes. Il vaut mieux pas de nom, qu'un semblable nom ! Moi, je n'avais qu'une raison, mais elle me suffisait.

— Ce n'est que trop vrai ! balbutia le vieux magistrat. Que faire ? que faire ?

Il resta un instant silencieux, plongé dans les plus amères réflexions.

Enfin, il reprit :

— Comment l'a-t-il tuée ?

— Par une poignée de main.

— Ah ! je savais bien !... mais vous n'y étiez pas...

— Non : mais j'ai lu le rapport des médecins chargés de l'autopsie. Il l'a tuée avec une bague dont le chaton creux, orné d'un caducée, contenait de l'acide prussique. En pressant le chaton il sortait une pointe qui portait le poison dans les veines.

— Vous connaissez donc cette bague ?

— Parfaitement. C'est un bijou de famille des Penhoël, auquel ils tenaient beaucoup, et dont moi seul aujourd'hui connais l'existence.

— Expliquez-vous.

— Un des aïeux de Louis-René actuellement vivant fut ambassadeur de France à Rome, du temps des Borgia, et il rapporta ce bijou... avec la manière de s'en servir. La légende assure qu'il a appartenu même à César Borgia ou à Lucrèce, sa sœur.

— Mais comment savez-vous cela ?

— Cela fit du bruit autrefois. Les Penhoël en étaient très fiers, et montraient cette bague à leurs amis, à titre de curiosité historique Mon bisaïeul l'a vue, de ses yeux vue. On me l'a raconté dans mon enfance. Cela était fort connu jadis, mais, depuis la Révolutioin, tout s'est oublié ; la noblesse s'est dispersée, n'a plus de souvenirs, ni de tradition, et je ne crains pas d'affirmer que je suis aujourd'hui le seul être vivant qui se rappelle cet infime détail.

— J'avais tout reconstitué, pensa M. Dartois avec un sentiment d'intime vanité qui éclaira d'un dernier et pâle rayon le désespoir profond où il était plongé.

— Vous voyez donc bien, monsieur, poursuivit M. de la Villepreux, non-seulement que je sais tout, mais encore que je suis le seul témoin du crime, le seul qui puisse l'expliquer et le prouver, et que, sans moi, Louis-René de Penhoël est assuré de l'impunité.

— Rien de plus évident ; mais cela n'explique point comment madame de Penhoël a introduit son mari chez elle, en cachette de ses enfants...

— Pour cela, il faudrait savoir quelle fable il lui a débitée. Ne se défiant pas de lui, et trop heureuse de le retrouver, elle a dû tout croire sur le premier moment. C'est un homme habile, et un grand comédien. Je vous l'apprends, si vous l'ignorez.

— Je le sais !

— Alors, peu nous importe, encore une fois, ce qu'il lui a dit : nous ne le saurons jamais, ni moi, ni vous, ni personne. Le champ des suppositions est ouvert. Je suppose, eu égard à son costume, qu'il lui aura fait croire qu'il était poursuivi, soit pour dettes, soit pour quelque complot politique

ou pour désertion, je vous le répète, et qu'il aura obtenu ainsi qu'elle gardât le silence, même vis-à-vis de ses enfants.

Les deux hommes restèrent muets assez longtemps.

M. Dartois réfléchissait profondément, retournant la situation sous toutes ses faces, ne voyant qu'atrocités, difficultés, désespoirs, à quelque point de vue qu'il envisageât le problème.

Le duc ne le quittait pas des yeux et semblait lire dans sa pensée comme en un livre ouvert.

— Eh bien ? fit-il avec un sourire sépulcral.

— Eh bien, monsieur, vous avez raison. Mieux vaut, pour René, pour sa sœur, si elle n'est point morte, pas de nom que le nom de cet assassin ! Ce n'est pas à eux d'envoyer leur père à l'échafaud, et de ramasser dans le sang une position qui serait abominable et un avenir qui serait maudit.

— Je le savais bien ! murmura le gentilhomme triomphant.

— Mais comment empêcher René de découvrir la vérité, d'arriver jusqu'à son père, maintenant qu'il sait que Louis-René de Penhoël existe et que je le connais ?

— C'est ce que nous allons chercher ensemble, car il le faut à tout prix, n'est-ce pas ?

— A tout prix !

En ce moment, Alain, le paysan domestique du duc, entrouvrit la porte.

— Qu'est-ce ? demanda violemment son maître.

— Une dépêche télégraphique, monsieur le duc.

— Pour moi ? C'est impossible !

— Non. Pour M. Dartois.

— On sait donc que vous êtes ici ? s'écria le duc.

— Avant de partir, répondit M. Dartois j'avais prévenu, à l'hôtel, que j'étais chez vous, dans le cas où il serait parvenu quelque nouvelle pressante de Paris ; car je suis dans une inquiétude mortelle depuis mon départ. Où est cette dépêche ?

Alain s'effaça et laissa passage à l'employé du télégraphe.

La dépêche était bien adressée à l'hôtel où M. Dartois était descendu à Rennes, et l'hôtelier la faisait parvenir chez le duc, sur la recommandation faite par l'ancien magistrat.

M. Dartois signa le reçu et brisa l'enveloppe.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il, après avoir lu. Tenez, monsieur le duc, voyez vous-même.

Le duc arracha le papier plutôt qu'il ne le prit, et lut ce qui suit :

« Reviens immédiatement. René sait tout. J'ai peur.

» Caroline. »

LXVII

OU RENÉ RETROUVE PENHOËL.

Nous avons laissé Caroline et René au moment où le domestique annonçait le comte d'Orsan.

En entendant ce nom, la jeune fille se leva vivement, et regarda René d'une façon si étrange, l'air si ému et si embarrassé, qu'il allait lui demander s'il devait se retirer, quand l'entrée du comte vint détourner son attention.

Il le connaissait de nom. Caroline, on se le rappelle, lui en avait parlé, lors de leur premier rendez-vous d'amour, pour lui promettre de le recommander à ce haut personnage.

Il savait les liens de parenté qui l'unissaient à M. Dartois. Il avait entendu souvent citer le sénateur, comme un des hommes les plus riches de Paris, et l'un des familiers les plus intimes des Tuileries.

Nous devons même ajouter que, d'instinct, soit par suite de ses opinions républicaines, soit à cause de la réputation d'intrigue du personnage, il n'avait aucune sympathie pour lui.

Cependant, au lieu de se retirer, comme il en avait eu l'intention sur le premier moment, il resta, se disant que Caroline lui aurait fait un signe, si elle avait désiré qu'il s'éloignât, retenu aussi par la curiosité de voir enfin de près ce parent illustre, cet oncle par alliance de celle qu'il aimait.

Quant à Caroline, cette rencontre inattendue des deux hommes la troublait tellement qu'elle en avait perdu toute présence d'esprit. Et l'on en comprend facilement la raison,

maintenant que l'on connaît la véritable personnalité de M. d'Orsan.

Caroline, pour cacher son trouble, s'était élancée vers lui, ne sachant trop ce qu'elle faisait.

— Bonjour, ma chère nièce, lui dit le comte en l'embrassant sur le front. Vous embellissez, je crois, tous les jours. Voilà un teint adorable et qui tenterait le pinceau d'un coloriste, ajouta-t-il en faisant allusion au teint de la jeune fille plus animé que d'habitude, par suite de la palpitation intérieure qui la secouait. Mais, vous n'êtes pas seule, fit-il, en regardant René qui le regardait.

— Un ami de mon père : — monsieur le comte d'Orsan, balbutia la jeune fille, les yeux baissés, en présentant l'un à l'autre les deux hommes.

Ils se saluèrent assez froidement, puis M. d'Orsan s'avança vers la sœur aînée de M. Dartois qui attendait ses hommages, assise dans un large fauteuil, près de la fenêtre.

— Comment, vous ici, mademoiselle ! s'écria-t-il en souriant, quel miracle !

— Mon père, obligé de s'absenter pour quelques jours et ne voulant pas me laisser seule, a prié ma bonne tante Aurélie de venir me tenir compagnie.

— Comme s'il n'était pas plus simple que Caroline vînt me trouver à Fontainebleau; mais mon frère a changé tout cela : ce sont maintenant les vieux qui se dérangent et les jeunes qui restent sur place, — grommela la vieille fille.

— Vous savez que mon beau-frère est un révolutionnaire au premier chef, — répondit d'Orsan, en riant. Depuis quand est-il absent ? ajouta-t-il.

— Depuis cinq jours, répliqua Caroline.

— Et quand revient-il ?

— Je l'attends d'un moment à l'autre; mais, vous-même, mon oncle, je vous croyais en voyage ..

— En effet, j'ai dû revenir beaucoup plus tôt que je ne le prévoyais. Et vous me voyez très contrarié de ne pas trouver Dartois.

— Vous aviez à parler à mon père ?

— Oui, pour affaires... pour affaires qui me préoccupent beaucoup, et qui pressent.

— Il sera désolé, à son retour... Peut-être pourrais-je lui écrire ce que vous désirez de lui.

— Oh ! ce serait inutile ; c'est sa présence et une heure de conversation avec lui qu'il me faut... Où est-il ?

— En Bretagne, répondit Caroline, l'air visiblement embarrassé.

— En Bretagne ! répéta M. d'Orsan surpris. Que va-t-il faire là-bas ? Il n'y connaît personne !

— A Rennes ! interrompit Constance-Aurélie.

— A Rennes ! répéta encore le comte avec une légère expression d'inquiétude. Ah ! c'est fort ennuyeux. J'avais besoin de ses conseils... Figurez-vous, ma chère nièce, que je n'ai pu traiter pour la propriété que j'allais vendre en Bourgogne. Au dernier moment, on m'a révélé, sur la requête d'un certain monsieur, une prétendue servitude dont le bien serait grevé, qui ôterait un tiers de sa valeur à cette propriété, et qui m'a paru absurde. Je n'en avais jamais entendu parler... Cela n'a pas le sens commun, évidemment... mais j'ai affaire à un entêté paysan qui n'en démord pas ; et il faudra un procès pour trancher la question. J'aurais voulu soumettre le cas à Dartois, avant de m'aventurer dans ce procès qui sera peut-être long... car, je connais son habileté pour débrouiller les contestations les plus compliquées .. et je suivrai son conseil. Je plaiderai, s'il me le dit. Je transigerai, s'il le croit préférable ou plus sage.

— Dès que mon père sera de retour, il se mettra à votre disposition, répondit Caroline qui semblait sur des charbons rouges et souhaitait ardemment de voir terminer cette visite.

Tant que René et le comte se trouvaient en face l'un de l'autre, une épouvante aiguë lui serrait le cœur.

René, pendant ce temps, considérait le comte qui paraissait ne point faire attention à lui, et ne pas même s'apercevoir de sa présence.

Il est vrai que le jeune homme s'était discrètement rapproché de la vieille tante.

Nous devons dire que le comte ne lui plaisait point.

Il lui trouvait le regard faux et dur, le sourire de mauvais aloi, bien qu'il eût de fort grandes façons et une aisance d'homme du monde et du meilleur monde.

— C'est que malheureusement, reprit le comte, répondant aux dernières paroles de Caroline, je vais être obligé de repartir demain ou après-demain. J'irai dans le Jura, où la comtesse possède d'autres biens pour lesquels on m'a fait également des propositions ; et, ne pouvant réaliser immédiatement en Bourgogne, comme je l'espérais, je vais tenter la fortune sous d'autres cieux. Il se présente une affaire magnifique, que je ne voudrais pas manquer, et pour laquelle j'ai besoin de fonds assez considérables, s'empressa-t-il d'ajouter négligemment; car il ne pouvait avouer à personne qu'il se ruinait pour Zoé Chien-Chien, ni par-

ler de prétendues pertes à la Bourse devant une petite fille et un étranger.

— Vous retrouverez papa en revenant, répliqua Caroline.

— Sans doute... Mais cela fera du temps perdu. J'avais apporté mes pièces. Je vais vous les laisser, ma chère nièce. Vous les remettrez précieusement à Dartois, qui pourra les étudier tout de suite et à son aise. Ce sera autant de temps de gagné, et, à mon retour, il me fera connaître sa décision.

— Très volontiers ! fit avec empressement la jeune fille, qui voyait que, rien ne retenant plus le comte, il allait partir.

M. d'Orsan tira quelques papiers d'un épais portefeuille et les déposa sur la table en une liasse sous enveloppe blanche, non cachetée.

— Voici les titres de propriété, ajouta-t-il, et les premiers actes de la procédure, car j'ai dû faire déjà une sommation à ma partie adverse, espérant qu'elle cèderait.

— Tout sera remis à mon père soigneusement. Je vais monter cela dans son cabinet et le placer sur son bureau, bien en vue.

Le comte échangea encore quelques paroles banales avec sa nièce, prit congé de la sœur de M. Dartois, salua René et sortit accompagné de Caroline qui avait compris que son oncle désirait lui donner quelques explications supplémentaires ou lui faire quelque recommandation sans témoins.

René resta seul près de la vieille demoiselle.

— Tenez, monsieur, s'écria Constance-Aurélie, voilà un homme qui passe pour intelligent et capable, — elle montrait du geste la porte par laquelle M. d'Orsan venait de sortir : — eh bien, à qui s'adresse-t-il, à *qui* confie-t-il, recommande-t-il ses affaires ? A une petite fille ! Ma nièce est charmante, je n'en disconviens pas ; mais, moi, j'ai l'expérience des affaires... Depuis de longues années, *j'administre* la grande propriété de mon frère, à Fontainebleau, et je puis dire que, sans moi... elle serait déjà en ruine, ou ne rapporterait rien... Je crois connaître le code rural sur le bout du doigt... mieux que mon frère, mieux que n'importe quel magistrat, et, en deux minutes, j'aurais expliqué son affaire à M. d'Orsan... Ah ! bien, oui ! Est-ce que je compte ? La Révolution a tout bouleversé, tout mis sens dessus dessous. Il s'adresse à ma nièce, une gamine ; il s'adresse à M. Dartois, parce qu'il a été magistrat ; il ne s'adresse pas à moi qui ai l'expérience pratique, et qui trancherais la question, là, instantanément. Tous ces gens-là me paraissent fous ! Quel siècle ! quel siècle !

René l'écoutait en retenant avec peine son envie de rire.

Mais Constance-Aurélie ne s'inquiétait guère de l'observer ni de savoir l'effet qu'elle produisait. Elle parlait pour elle, et se produisait à elle-même le plus grand effet... Cela lui suffisait.

Elle arma son nez d'une paire de besicles formidables, saisit l'enveloppe restée sur la table, en tira les papiers qu'elle contenait et commença à parcourir ces papiers en les lisant à demi-voix.

— Voici le titre de la propriété... bien, fit-elle. C'est parfaitement clair. Cela ne se discute pas... Qu'est-ce que c'est que ça ? Ah ! ah ! la fameuse sommation à la partie adverse. Voyons ça...

« A la requête de dame Delphine de Pierreponts, femme
» mariée, agissant et requérant en la personne de son époux,
» Louis-René de Penhoël, comte d'Orsan... moi, soussi-
» gné... »

Elle ne put achever.

— Que dites-vous là ? s'écria René devenu plus blanc qu'un linge.

Et il lui arracha le papier avec une violence et un manquement d'égards qui, pour plus d'une minute, laissèrent la vieille fille muette de stupeur et d'indignation.

— *Louis-René de Penhoël, comte d'Orsan* ! lisait René. C'est cela, c'est bien cela !... c'est lui, lui !

Il s'appuya à un meuble pour ne pas tomber. Il avait l'air d'un fou.

En ce moment, Caroline rentra.

Elle chercha René des yeux, l'aperçut, jeta un cri de terreur en voyant la décomposition de ses traits et s'élança vers lui.

— René ! René ! tu sais tout ! lui dit-elle.

René lui montra le papier qu'il tenait à la main.

— Qui t'a donné cela ? Qui a défait cette enveloppe ? demanda-t-elle presque avec colère et aussi pâle que le jeune homme.

— C'est moi, dit la tante ne comprenant rien à ce qui se passait, et ne pouvait admettre qu'elle venait de commettre une abominable sottise.

— Ah ! malheureuse ! Qu'avez-vous fait là ? murmura Caroline en la foudroyant d'un regard de reproche indigné.

— Comment ? ce que j'ai fait là !...

Elle se redressa.

— Vous vous oubliez, mademoiselle !

— Viens, René, viens, dit Caroline. Il faut que je te parle.

Et elle l'entraîna hors du salon.

LXVIII

OU CAROLINE A PEUR.

Dès que la porte du salon se fût refermée derrière eux, dès qu'ils furent seuls, Caroline se jeta sur René, l'enveloppant de ses bras, le serrant contre sa poitrine presque comme une mère qui veut protéger son enfant, avec une véritable violence qui surprenait chez cette jeune fille, ardente et passionnée, on le sait, pleine de résolution, on l'a vu, mais généralement maîtresse d'elle-même et calme d'extérieur, sobre de geste et d'éclats, alors même qu'elle accomplissait les actes les plus décisifs.

Si René n'avait pas été lui-même aussi violemment bouleversé, et comme hébété par l'émotion et la surprise, cette explosion l'eût effrayé. C'est à peine s'il s'en aperçut et il ne songea pas à s'en étonner.

— René ! René ! lui disait-elle, que vas-tu faire ?

Et elle le serrait, se cramponnait pour ainsi dire à lui, l'interrogeant d'un regard inquiet et plein de terreurs confuses.

— Ah ! c'est le comte d'Orsan ! répétait René qui ne savait encore au juste ce qu'il voulait et ne voyait clair ni en lui ni autour de lui

— Eh bien, oui, c'est lui ! Oh ! mon Dieu ! J'avais juré à mon père que tu n'en sa rais rien avant son retour. Mais, ce n'est pas de ma faute. Pouvais-je prévoir ? J'aurais dû te renvoyer, quand il est entré. J'ai perdu ma présence d'esprit. J'ai craint de te donner des soupçons...

— Caroline, interrompit violemment René, avant un quart d'heure, je saurai la vérité...

— Que veux-tu faire?
— Le voir, lui parler!
— René, je t'en prie, attends encore.
— Attendre, quoi? Est-ce possible?
Caroline avait ouvert ses bras. Elle ne le tenait plus, mais elle froissait l'une contre l'autre ses mains blanches.
— Tu as promis à mon père...
— J'ai promis de ne point chercher, de rester près de toi... mais c'est lui qui est venu... J'ai tout appris sans le vouloir... Je l'ai vu... Il est là... Tout le secret de ma vie... je puis le connaître en quelques minutes, et j'attendrais des jours, des siècles... non... je ne puis... j'en deviendrais fou!..
— René, tu m'avais juré de m'obéir.
— Oui, ma Caroline... oui, mais que ferais-tu à ma place?... Voyons, interroge-toi... Suppose que tu ne saches ni qui tu es, ni d'où tu viens; suppose que tu aimes comme je t'aime..
— Je n'ai pas besoin de le supposer : — cela est.
— Oui, c'est vrai. Eh bien, tout notre bonheur à venir dépend d'un mot. C'est cet homme, c'est le comte, qui le tient dans ses mains. Louis-René de Penhoël... le comte d'Orsan! Qui s'en serait douté... quand je cherchais si loin, quand je désespérais... Suppose que ta mère soit morte assassinée, suppose que ta sœur, ma pauvre Claire!... ait disparu... Mais tu ne comprends donc pas que j'ai un devoir sacré à remplir... un double devoir... qu'il faut que je venge la première, que je retrouve la seconde... que je prouve mon innocence... que j'ai souffert toutes les douleurs, toutes les humiliations, toutes les tortures du cœur, depuis quinze mois... que, sans ton amour, je serais mort désespéré, mille fois...
— Oui je comprends tout... mais...
— Mais, que crains-tu? Pourquoi me retenir? Voyons, pourrais-tu attendre, toi?
Caroline se taisait; son sein se soulevait avec agitation. Elle regardait René avec une expression de tendresse profonde et de charité touchante.
— N'irais-tu pas le trouver, immédiatement, sans perdre une minute, une seconde?
Caroline baissa la tête, et laissa tomber ses bras le long de son corps.
— M'estimerais-tu même, si, plus faible, plus insignifiant, plus incapable qu'un enfant, je restais là, morne, inactif, n'osant me mêler de mes propres affaires, espérant tout d'autrui, abdiquant ma volonté, la haute direction de moi-

même, recevant ma vie toute faite de la main de mes amis?

— René !...

— Suis-je un homme ? Doutes-tu de mon courage, de mon bon sens ? Crois-tu que je serai au-dessous de ma situation, que je ne pourrai supporter la vérité ? .. Il s'agit de te conquérir, et il s'agit de mon honneur ! Et tu voudrais...

— Rien, René ! je ne veux rien... Tu as raison...

— Ah !... tu le reconnais !...

— J'ai confiance en toi...

— Merci, merci, ma bien-aimée.

Il la prit dans ses bras, et pressa ses lèvres sur les siennes avec une ardeur audacieuse qu'il se fût interdite, si les circonstances ne l'avaient mis hors de lui, n'avaient éloigné, pour un instant, la retenue sévère qu'il opposait, depuis si longtemps, à ses passions contenues par le respect que la jeune fille lui inspirait et la fausseté de sa situation, dont il n'entrevoyait même pas l'issue probable.

Caroline, dominée aussi par la fièvre, sentant qu'ils étaient arrivés à l'instant décisif de leur existence, se laissant entraîner au courant qui les poussait vers le dénouement, lui rendit sa caresse avec tout l'emportement d'un amour profond et d'un tempérament où le sang s'allumait à la chaleur d'un cœur ardent.

Ils avaient vingt ans tous les deux.

A cet âge, pour ceux qui s'aiment, il y aurait des joies et des voluptés, même au pied d'un échafaud.

Cependant leur étreinte ne dura pas.

La violence même de leurs sensations les réveilla.

René, le regard étincelant, le front illuminé, la contempla ivre de bonheur.

— Oh ! que je suis heureux ! murmura-t-il... Caroline, Caroline... tu seras à moi ! Je le jure ! Il le faut !... Je le sens !...

En voyant ce qui se passait en lui, et qu'elle comprenait d'autant mieux qu'elle le ressentait en elle en même temps, Caroline redevint femme... Un instant, elle espéra qu'il allait tout oublier pour elle et, qu'amolli par son amour, par ce baiser, il ne songerait plus au reste, et lui céderait.

— Oui, ami, lui dit-elle doucement, en l'effleurant de son souffle, oui... et c'est pour cela qu'il ne faut pas commettre d'imprudence... Crois-moi, il vaudrait mieux...

Mais René se redressa...

— C'est pour cela que je ne puis attendre... qu'il faut que ma destinée se décide à l'instant... J'en deviendrais fou, te dis-je. Ainsi, le comte d'Orsan... c'est peut-être mon

père... Je serais ton cousin... comprends-tu, Caroline?... Il me semble que tu m'appartiendrais encore plus, et de plus près...

Caroline redevenait inquiète et pensive.

René s'arrêta brusquement.

— Est-ce qu'il n'est pas marié? fit-il, et son visage s'assombrit.

— Si.

— Depuis quand?

— Depuis longtemps.

— Et il a des enfants?

— Un fils.

— Quel âge?

— Seize ans!

— Ah!... fit René. — Mais, alors...

— Quoi, René?

— Voyons, mes idées se confondent... Marié depuis longtemps... ma mère n'est morte qu'il y a quinze mois... alors... est-ce qu'il ne serait pas mon père!.. ou bien...

Il s'arrêta. — La sueur perlait sur son front.

— Oh! j'ai peur... dit-il lentement. Ce serait horrible.. Non. Ce ne peut être... n'est-ce pas, Caroline?

— Madame Morisset n'était peut-être pas ta mère... Il était peut-être veuf... quand il s'est remarié... balbutia la jeune fille. Tu sais, c'était l'idée de mon père...

— Si, répondit violemment René, elle était ma mère.. Elle l'était!... Et alors, si, lui, il est mon père... qui donc l'aurait assassinée, elle?...

Il tremblait maintenant de tout son corps, car les déductions de M. Dartois, qui venaient de se représenter à son esprit, signalaient le comte avec une logique implacable et une netteté effrayante, au cas où il eût été le mari de madame Morisset.

— Oh! ne le crois pas, René; non, ne le crois pas! s'écria mademoiselle Dartois, avec un accent d'angoisse inexprimable, sachant bien que son père était parti pour Rennes, dominé, entraîné par le même soupçon.

— Quoi donc? répondit René. Que t'ai-je dit que je croyais? et que crois-tu toi-même?

— Moi? Rien. Non; tu ne peux être son fils, si tu es le fils de madame Morisset, ce qui est évident, certain. Il ne faut rien supposer, vois-tu, avant de savoir...

— Et je vais savoir...

Il se dirigea vers la porte.

— René, lui dit-elle faiblement, n'oublie pas que la comtesse d'Orsan est la sœur de ma pauvre mère.

René s'arrêta.

— Oui, — fit-il lentement, — j'oubliais... Le comte est ton parent... celui de M Dartois... vos familles sont unies... le scandale retomberait sur vous, la honte aussi, le déshonneur... Moi, te déshonorer, toucher aux tiens, Caroline !... Oh ! non, jamais !... Tu as bien fait de me le rappeler... Je serais le dernier des misérables, si je l'oubliais... Oh ! Caroline, sois sans crainte... S'il ne s'agissait que de moi, de ma mère, de ma sœur, la passion pourrait m'emporter... mais il s'agit de toi, de ton père... Ton honneur est entre mes mains... Je n'ai pas le droit... je m'en souviendrai... je serai maître de moi... Tu verras jusqu'à quel point je t'aime... et que j'étais digne de toi... D'ailleurs — il essaya de sourire, — je ne sais pourquoi nous nous effrayons ainsi... Quelles folles idées nous ont traversé le cerveau ! Cela n'a pas le sens commun ! Ma mère avait changé de nom, vois-tu, c'est bien clair, c'est bien simple... Il l'a crue morte.. comme elle l'a cru mort... Tout s'explique... Il est marié... c'est vrai... et il n'en avait pas le droit. Eh bien, nous arrangerons cela... Cela doit être possible, puisqu'il était de bonne foi en se remariant, n'est-ce pas ? En effet, c'est la sœur de ta mère... que j'aurais tant aimée... que j'aime sans l'avoir connue, puisqu'elle était ta mère... Va, sois tranquille... ma chérie... quoi qu'il arrive... quoi que j'apprenne... rien ne retombera sur toi.. non, rien...

En disant ces mots, René s'élança hors de la pièce.

— René ! cria une dernière fois Caroline, en faisant le geste de le retenir, mais elle s'arrêta.

« Il ne croit pas un mot de ce qu'il me dit ; il veut me rassurer !... pensa-t-elle, et des sanglots montèrent à sa gorge. Comme il m'aime ! Ah ! malheureux ! Malheureuse aussi ! Que va-t-il se passer ? Pouvais-je le retenir ? Non ! Le devais-je même ?... J'agirais comme lui. J'irais où il va... Pourquoi mon père est-il parti ? Il l'aurait accompagné... Et si ce que je crains était vrai... car, enfin, tout est possible !... Oh ! alors, nous serions bien perdus l'un pour l'autre... Perdus !... »

Elle se jeta à genoux, en proie à une agitation indicible, comme le sont ces natures faites de force et de tendresse, lorsque les événements échappent à l'action de leur volonté ; lorsqu'elles sentent que ni le courage ni le dévouement n'y peuvent rien, et que l'amour n'est plus le dieu qui accomplit les miracles.

— René ! murmura-t-elle, les mains étendues vers la porte par où il venait de sortir. . si la vérité est atroce, si

les faits te rendent la vie impossible, la revendication trop infâme ou trop douloureuse... s'il y a trop de sang et trop de boue sur ton nom... je te connais, tu en mourras... mais tu n'en mourras pas seul... et je te suivrai partout... même dans la tombe !

A cet instant, elle croyait absolument à la culpabilité du comte. Pourquoi ? Elle n'eût su le dire, mais elle ne doutait pas.

Elle se releva plus calme, avec le visage rayonnant des suprêmes résignations.

C'est à ce moment qu'elle envoya à son père la dépêche que M. Dartois avait communiquée au duc de la Villepreux ; résolue, malgré tout, à lutter jusqu'au bout, et se disant qu'ayant prévu le pire, tout ce qui ne le serait pas lui paraîtrait encore du bonheur !

LXIX

PÈRE ET FILS.

Lorsque René quitta Caroline, il était comme ivre. Ses idées tourbillonnaient dans son cerveau. Il ne voyait pas clair. Il agissait emporté par une force supérieure, irréfléchie.

Le grand air le calma, ou plutôt lui donna cette apparence du calme qui succède aux grandes émotions et précède les grandes résolutions : — calme trompeur, car s'il fait illusion aux autres, il nous fait illusion à nous-mêmes.

Cet état passager provient de la cessation de la lutte. Nous appartenons désormais à un seul vouloir, et, comme il nous entraîne d'un mouvement régulier, sans rencontrer d'obstacles sur sa route, nous croyons être maîtres et libres de ce mouvement.

René se rappela que le comte devait partir, le lendemain ou le jour suivant ; qu'il n'avait donc, selon toute probabilité, que quelques heures devant lui pour cette explication suprême, et que, par conséquent, il ne devait pas perdre une seule minute.

Il arrêta la première voiture qui passait vide, et donna l'adresse du comte, rue de l'Université, en promettant un fort pourboire au cocher. Celui-ci lança ses chevaux au grand trot, et, vingt minutes après, le jeune homme descendait à la porte de l'hôtel d'Orsan.

— M. le comte est-il rentré? demanda René au concierge.

— Je vais m'en informer, répondit celui-ci. Mais, de la part de qui ?

— M. le comte ne connaît pas mon nom. Veuillez lui dire

seulement que la personne qu'il a vue aujourd'hui chez M. Dartois désire lui parler pour une affaire pressante.

Cinq minutes après, un laquais, auquel le concierge avait transmis la requête de René, venait le chercher, en lui annonçant que le comte l'attendait dans son cabinet.

On lui fit traverser la cour soigneusement sablée, monter un escalier magnifique garni de statues et de fleurs rares, parcourir deux ou trois pièces où régnait le luxe des grandes fortunes parisiennes.

René ne voyait rien.

Enfin une porte s'ouvrit, et il se trouva dans ce cabinet où nous avons accompagné, la nuit, Zoé Chien-Chien et Reine, lors de leur dangereuse et audacieuse expédition.

M. d'Orsan était assis devant son bureau.

Il se leva en apercevant René, et lui indiqua de la main un fauteuil, tout en le dévisageant d'un regard assez surpris.

— A qui ai-je l'honneur de parler ? fit le comte avec un demi-sourire, car ma nièce, en nous présentant l'un à l'autre, il y a environ une heure, a oublié de me dire votre nom, monsieur.

René s'assit machinalement.

Ses jambes tremblaient sous lui ; il craignait de trop montrer l'émotion qui le serrait à la gorge.

Quant à parler, cela lui eût été impossible. Il lui fallut quelques secondes pour retrouver la voix.

Le comte étudiait, avec une surprise mêlée d'inquiétude, ce jeune homme pâle, dont l'agitation profonde ne pouvait lui échapper, et qui le regardait de ses yeux étincelants.

— Monsieur, reprit d'Orsan, embarrassé de ce regard et tout prêt à s'irriter... je vous écoute.

— Monsieur le comte, dit enfin René d'une voix brève, vous me demandiez mon nom...

— Sans doute...

— Je m'appelle René-Frédéric de Penhoël

Le comte bondit et se retrouva debout.

Un cri sourd s'était échappé de sa poitrine. Ses yeux flamboyaient, tandis que son visage devenait livide...

— Monsieur, balbutia-t-il, que signifie?... Je ne comprends pas...

— Je vais m'expliquer plus clairement. Mademoiselle Anne-Désirée de la Villepreux a épousé, en 1849, Louis-René de Penhoël, à cette époque lieutenant d'infanterie au 21e régiment en garnison à Rennes. De ce mariage, sont nés, à Nantes, d'abord un fils qui reçut les prénoms de René-Frédéric, et ensuite une fille qui reçut les prénoms de Frédéricque-Claire.

Le comte se rapprochait de René à chaque parole prononcée par ce dernier, le dévorant du regard, les traits convulsés, avec une expression indéfinissable, mais terrible, si terrible que René se leva à son tour, cherchant une arme pour se défendre.

— Eh bien, monsieur ? répondit le comte d'un ton bas et sifflant.

— Eh bien, monsieur le comte, je vous le répète, je suis ce fils.

René avait des doutes encore en venant chez M. d'Orsan. Depuis qu'il lui parlait, depuis qu'il voyait l'effet produit par ses paroles, il était sûr, il affirmait.

Le comte s'arrêta, un moment silencieux.

Ces deux hommes, plus blêmes tous les deux que deux cadavres, croisaient les flammes de leurs regards comme on croise des épées pour un duel à mort, car l'accueil de ce père, jusqu'alors inconnu, ne pouvait guère éveiller dans le cœur du fils ce qu'on est convenu d'appeler la voix du sang, et ne lui révélait qu'un ennemi et probablement un coupable !

Puis le comte détourna les yeux.

— Et je suis la première personne à qui vous dites cela ? demanda-t-il sourdement.

— Non. Mademoiselle Dartois, Caroline, sait que je suis ici...

— Ah !

— Et M. Dartois...

— M. Dartois ?

— Est à Rennes, près du duc de la Villepreux, auquel il demande l'acte de décès de ma mère.

Le comte tressaillit et chancela.

Il porta la main à son front.

De grosses gouttes de sueur perlaient à la racine de ses cheveux.

Cela ne dura pas.

Il fit un violent effort, l'expression de son regard s'adoucit, ou, plutôt, devint plus vague, et ses traits se détendirent légèrement.

— Pardonnez-moi, reprit-il d'une voix entrecoupée. Ce que vous m'annoncez là est si extraordinaire... si inattendu... Qui prouve que vous êtes,.. celui que vous dites ?..

— L'acte de mariage de Louis-René de Penhoël et d'Anne-Désirée de la Villepreux.

— L'acte de mariage... Vous l'avez ?..

— J'en ai la copie... Niez-vous ce mariage ?

Le comte hésita une seconde.

— Non, monsieur, répondit-il enfin lentement.

— Et, poursuivit René, mon acte de naissance et celui de ma sœur.

— Vous les avez?

— Les voici! fit René.

Il tira de sa poche un portefeuille qu'il ouvrit, et dont il sortit les trois actes mentionnés.

— Donnez! s'écria le comte.

René les lui tendait. Le comte d'Orsan s'en empara d'une main tremblante, s'assit devant son bureau, cacha sa tête entre ses deux mains et lut, ou parut lire, ces actes avec une attention soutenue.

René ne pouvait plus voir son visage.

Cinq longues minutes s'écoulèrent dans un silence solennel.

Le comte et René, absolument immobiles, ressemblaient à deux statues.

Tout à coup, le comte redressa la tête.

Sa physionomie était absolument changée. La terreur et la menace en avaient disparu. Il paraissait vieilli de plusieurs années, il est vrai; mais, par un effort prodigieux de la volonté, tous ses traits exprimaient la bienveillance et une sorte de joie. Ses lèvres étaient encore blêmes et un léger frémissement nerveux en agitait les coins; pourtant l'ensemble ne manifestait plus qu'une émotion trop naturelle devant cette révélation violente, pour que l'on pût s'en étonner.

Pendant ces cinq minutes, M. d'Orsan avait compris, analysé sa position, adopté un plan, le seul qui pût le sauver.

Il se leva, ouvrit les bras et s'écria.

— René! mon fils!

Mais René, au lieu de se jeter dans ses bras, recula presque.

Il s'attendait si peu, après le premier effet produit par sa revendication, à un semblable changement, qui tenait presque du miracle, qu'il ne ressentit que de la surprise et de la défiance.

M. d'Orsan laissa retomber ses bras.

— Oui, fit-il lentement. Je devine... Tu doutes de moi... René, c'est un tort... Je ne te connaissais point. . je te croyais mort... comme ta pauvre mère... Depuis seize ans, malgré toutes mes recherches... j'ignorais ce que vous étiez devenus... J'ai cru, je devais croire, à quelque aventurier voulant exploiter la fausseté de ma situation... Cela était naturel, n'est-ce pas?... Personne ne sait mon premier mariage... Oh! ne te hâte pas de me blâmer, de me condamner .. Je t'expliquerai tout... L'occasion était belle pour

m'exploiter en menaçant mon bonheur actuel... Mais, plus je te regarde ., plus je retrouve en toi les traits de ta mère et les miens... Oui, tu es bien René, mon fils,... que je croyais mort, perdu à tout jamais, en tout cas... Pauvre enfant, comment as-tu vécu ? Qui t'a élevé ? .. Comment as-tu retrouvé ma trace ?... quand, moi, je n'avais pu retrouver la tienne !.. Et pourquoi n'es-tu pas venu à moi plus tôt ?

— Comment pouvais-je deviner Louis-René de Penhoël sous le nom de comte d'Orsan, répliqua René, bouleversé, attendri par ces paroles et leur accent de sincérité ; ne sachant que croire ni que penser ; voyant dans cette explosion sentimentale de son père tout un avenir de joie et de bonheur, auquel il ne s'attendait guère après l'échange de leurs premières paroles.

— C'est vrai ! c'est vrai ! cher enfant... Ce nouveau titre, sous lequel je suis connu depuis mon second mariage, ne te disait rien. Et c'est le hasard seul... non, la Providence, qui nous réunit. Je ne l'espérais plus guère...

Le comte passa sa main sur ses yeux.

— J'avais été coupable d'aimer une autre femme après ta mère, murmura-t-il plus bas, et je regardais comme une punition du ciel cet immense malheur... de n'avoir plus mes enfants. . Mais, Claire, ta sœur... où est-elle ? Vit-elle aussi ?

— Je l'ignore...

Le comte tressaillit encore.

— Ah ! fit-il, comment cela ? N'aurais-je pas la consolation de vous retrouver tous les deux ensemble ?

— J'espérais, répliqua René, que vous pourriez me renseigner à son égard...

— Moi ! s'écria le comte, et un éclair traversa sa prunelle noire, moi ! pourquoi cela ?

— Mais, en effet, cela ne pouvait être... Ah ! mon père... mon père .. pardonnez-moi... ajouta René, des larmes plein la voix, et succombant tout à coup à l'envahissement des sentiments tendres auxquels la réaction des nerfs détendus et l'accent caressant du comte ouvraient son jeune cœur.

— Te pardonner, cher enfant ! répéta M. d'Orsan d'un air étonné.

— Ah ! si vous saviez ce que j'ai cru, de quoi je vous accusais !

Le comte pâlit visiblement, mais il s'empressa d'ajouter :

— Tu m'accusais de vous avoir oubliés. Non, non, détrompe-toi. Je suis bien assez coupable sans cela. Mais tu sauras tout. Il faut que je te raconte ma vie ; il faut que tu me racontes la tienne... Si tu m'as soupçonné de

n'être pas un père affectueux... ma conduite apparente, les circonstances s'y prêtaient. Mais tout va s'expliquer. Assieds-toi là, René.

Il lui avait pris les mains, il le regardait en le poussant vers un fauteuil.

— Sais-tu que tu es un homme magnifique... et qu'il n'y a point de père qui ne serait fier de t'avoir pour fils... Mais, parle, dis-moi d'où tu viens, ce que tu fais, qui t'a conduit chez moi, qui t'a dit : — Voilà ton père !

— Oh ! oui, je vais parler, tout vous dire.

— Oui, c'est cela.

— Je souffre trop, depuis trop longtemps. J'ai trop souffert en venant ici ; — j'ai trop souffert en voyant la colère, la terreur, la menace sur vos traits lorsque je commençais...

— J'ai cru d'abord à une tentative de chantage, répliqua vivement le comte, car je le répète, n'ayant plus jamais entendu parler de toi, celui qui prenait ton nom, qui avait tes papiers, si ce n'était toi, ne pouvait être qu'un misérable !

— Et moi, je vous ai cru criminel... oh ! c'était horrible !..

— Criminel ! répéta M. d'Orsan.

— Oui, fit René avec un frisson. Mais c'est bien fini. Vous ne me recevriez pas ainsi, vous ne me reconnaîtriez pas ainsi... Non... non !... c'est impossible. Ah ! me voilà délivré du plus épouvantable des cauchemars... Oh ! je suis heureux, bien heureux !

Et des larmes inondèrent le visage du jeune homme.

LXX

EFFUSIONS.

Si René n'avait pas eu vingt ans et l'inexpérience de la vie et des hommes que comporte cet âge ; si, épouvanté des visions les plus horribles et trop avide de les effacer de son esprit, il n'avait pas cédé naturellement à l'un de ces retours subits qui nous font passer de l'excès de la défiance et de la violence à l'excès de la confiance et de la tendresse ; s'il n'avait pas reculé instinctivement, par une sorte de lâcheté facile à concevoir, devant la crainte de découvrir un abîme d'infamie, où s'engloutirait tout son avenir ; s'il n'avait pas redouté d'être poussé à des actes effrayants de justicier ; s'il n'avait pas aimé Caroline et désiré, dès lors, de toutes les forces de son âme, trouver le comte innocent, parce que cette innocence sauvegardait l'honneur de mademoiselle Dartois comme le sien et faciliterait leur union, il se serait étonné de ce brusque revirement de M. d'Orsan, l'aurait jugé peu naturel, exagéré, ne serait point tombé dans le piège tendu à sa jeunesse, à sa bonne foi, à tous les sentiments doux, à toutes les faiblesses, à tous les désirs les plus légitimes de son cœur.

Il se serait dit qu'en mettant les choses au mieux, cet homme qui, pendant de longues années, n'avait rien fait pour retrouver ses enfants ni s'assurer réellement de la mort de sa première femme ; qui avait caché leur existence, tû leur nom, comme on cache une plaie honteuse ou comme on tait un secret pesant et qu'on voudrait oublier, ne pouvait éprouver cette joie à la vue de son fils, ni avoir dans les entrailles cette source de sentimentalité paternelle.

Il se serait dit qu'après tout un grand garçon de vingt ans, qui tombe du ciel au milieu d'une existence faite sans lui et non pour lui, alors qu'il y a un nouveau ménage et un autre fils, ne peut produire que l'effet toujours fort désagréable d'une tuile qu'on reçoit sur la tête.

Il se serait dit que les morts les plus chéris, s'ils revenaient au bout de quelques années, ne paraîtraient plus, la plupart du temps, que des intrus gênants aux yeux de ceux-là même qui les avaient pleurés, et qu'on les renverrait volontiers à la tombe, au lieu de leur ouvrir les bras, la vie s'étant faite sans eux, et leur place n'étant plus vide au banquet des affections terrestres.

Mais René avait soif de bonheur.

Mais René était las de la tension cruelle où il vivait depuis le meurtre de sa mère.

Mais René voulait épouser Caroline, et il devait accueillir volontiers tout ce qui promettait de le désaltérer, de le reposer, de lui donner la femme qu'il aimait ; il devait accorder inconsciemment sa part de complicité à tout mensonge, à toute comédie en rapport avec ses plus ardents désirs et ses rêves les plus légitimes.

Or, M. d'Orsan innocent, M. d'Orsan lui ouvrant ses bras et son foyer, c'était pour René le paradis ici-bas.

— Voyons, mon cher enfant, reprit le comte, hâte-toi de m'expliquer ce que je ne comprends pas, de me dire ce que j'ignore... Et d'abord, ta mère, ta pauvre mère, me croyant mort, te la rappelles-tu ? Tu étais si jeune alors ! tu avais au plus cinq ans...

En parlant ainsi, M. d'Orsan ne quittait pas des yeux le visage du jeune homme.

— Ma mère est morte, il y a quinze mois, répondit René d'une voix émue, et j'avais dix-neuf ans !

— Ah ! mon Dieu ! que me dis-tu là ? s'écria le comte : c'est impossible ! Ce serait horrible ! Quoi... Elle vivait, et je l'ignorais... et... non, je ne puis te croire... Où habitiez-vous donc, que je n'ai jamais entendu parler de vous ?

— Nous habitions Paris, mon père.

— Paris ! Oh ! c'est affreux... et quels remords pour moi !... Heureusement qu'elle n'a jamais douté de moi, la sainte et malheureuse femme ! Mais continue... c'est le chagrin, c'est la pauvreté qui l'auront tuée... et moi j'étais riche... Qu'a-t-elle pu devenir pendant ces longues années, seule avec deux enfants, les miens !

Maintenant que ses terreurs, son agitation, les mille passions qui le secouaient, décomposait son visage, faisant trembler sa voix, pouvait s'attribuer à des sen-

timents naturels d'affection pour sa première femme, M. d'Orsan, en grand acteur qu'il était, se gardait bien de cacher ses angoisses, ou d'affecter un faux sang-froid qu'il n'eût pu garder complètement.

Loin de là, il se laissait aller à sa fièvre, se disant avec raison que René l'attribuerait, non à la crainte hideuse du criminel qui se voit sur le point d'être démasqué, mais au désespoir de l'époux et du père écoutant le récit du douloureux calvaire des siens.

René lui raconta donc la mort de sa mère, lâchement assassinée, la nuit, chez elle, par quelque moyen mystérieux et encore peu défini.

M. d'Orsan écouta ce récit avec une émotion qui n'avait, certes, rien de joué, analysant les intonations du jeune homme, pesant ses mots, pour deviner si la vérité était soupçonnée, ou si quelque fait inconnu de lui, quelque imprudence même, — il en échappe presque toujours, — ne pouvaient le dénoncer.

Mais non, rien ne lui parut trop menaçant, car il ignorait les déductions de son beau-frère, M. Dartois, dont René ne songeait point à lui parler en ce moment. Il ignorait que le duc de la Villepreux l'eût soupçonné, surveillé, surpris.

Quand René se tut, il y eut un moment de silence, puis M. d'Orsan se leva, et, d'une voix solennelle :

— Nous trouverons l'assassin, dit-il ; nous le trouverons ! Nous chercherons ensemble... C'est moi qui m'en charge... et elle sera vengée !

— Oui, mon père, nous chercherons et nous la vengerons... D'ailleurs, M. Dartois, par sa grande expérience des choses de la justice, nous aidera puissamment... C'est à lui déjà que je dois d'être ici, d'avoir retrouvé mon père...

— Vraiment ! ce cher Dartois ! s'écria d'Orsan d'une voix altérée. Et, comment cela ?

René lui exposa alors comment il avait connu M. Dartois, ce qui avait suivi la mort de sa mère, leur misère à lui et à Claire, l'arrestation de cette dernière, la condamnation pour rebellion du frère défendant sa sœur contre le plus infâme des attentats, puis, enfin, la disparition de la jeune fille à sa sortie de Saint-Lazare.

— Pauvres enfants ! murmurait M. d'Orsan d'une voix étranglée. Ah ! si j'avais su ! si j'avais su ! — Elle est perdue ! se disait-il en lui-même, c'est toujours celle-là de moins !

René continua en lui expliquant qu'il avait trouvé asile chez M. Dartois. Il évita de parler de Caroline, mais son auditeur comprit ce qu'il taisait et ce qu'il avait déjà soupçonné, en le trouvant, quelques heures auparavant, chez son beau-frère.

Un amoureux ne ressemble pas au premier venu, et d'Orsan était trop rompu à toutes les intrigues amoureuses ou autres, pour que celle-là lui échappât.

Enfin René lui raconta dans tous ses détails l'enquête faite par M. Dartois, la façon dont il avait reconstitué le meurtre, les conclusions qu'il en avait tirées, les conseils donnés à René, suivis par lui, et qui l'avaient conduit à retrouver la trace de sa naissance.

— Cet excellent Dartois ! murmurait le comte.

Mais ses dents claquaient et la sueur inondait son visage, en comprenant que Dartois était évidemment sur la piste véritable, que la justice n'avait point découverte.

— Qu'avez-vous ? demanda René surpris.

— Moi ? rien. Cela est si abominable... si étrange... si incompréhensible...

M. d'Orsan cherchait ses mots, et l'on voyait qu'il était loin de ce qu'il disait et s'en rendait compte à peine.

— Je suis perdu ! pensait-il. Dartois me soupçonne. N'est-il point parti chez le duc de la Villepreux lui demander l'extrait mortuaire de sa fille, au lieu de venir à moi ?

Tout à coup il se leva, courut à sa fenêtre, l'ouvrit violemment, aspira l'air comme s'il étouffait, puis posa son front brûlant sur la barre d'appui pour chercher un peu de fraîcheur au contact du fer.

Il resta ainsi quelques minutes.

René n'osait l'interrompre.

Enfin Penhoël se redressa.

Il vint à son fils.

Il avait l'air plus calme, et une expression singulière animait ses yeux noirs, où paraissait presque une certitude de triomphe...

— Dartois avait raison, dit-il d'une voix basse et solennelle, toutes ses déductions sont exactes, évidentes... Celui qui a tué ta mère, René, c'est un homme qu'elle connaissait, un parent, un proche parent... J'en ai la conviction... toutes les preuves morales...

— Vous le connaissez ? fit René en s'élançant vers lui.

— Oui... Je le crois... J'en suis certain, à présent...

— Son nom !

— Les preuves matérielles manquent... Nous les trouverons...

— Son nom !

— Tu ferais quelque imprudence... puis, je peux me tromper... mais, non, c'est impossible... il n'y a que lui...

— Son nom ! son nom ! par grâce.

— Tu me jures le secret et la patience ?

— Oui !

— Tu me jures de n'agir qu'avec moi, et sur mes indi-tions, ou, plutôt, de me laisser agir seul ..

— Je le jure !

— C'est que, vois-tu, c'est horrible !... Cela révolte la nature... Et, si nous étions imprudents... cela retomberait sur nos têtes...

— Qui est-ce donc ?

— Tu as vu ton grand-père, le duc de la Villepreux ?

— Je viens de vous le dire.

— C'est un sinistre vieillard, n'est-ce pas ? Et dont la vue glace le sang dans les veines.

— Oh ! oui. Il m'a fait peur... Eh bien ?...

— Il savait que tu étais le fils de sa fille, il n'en pouvait douter, pas plus que moi, que dis-je ? bien moins que moi, car il ne pouvait croire à sa mort, il ne pouvait en avoir eu la preuve... puisqu'elle vivait !

— C'est vrai !

— Il t'a dit : ma fille est morte depuis quinze ans ! Il mentait !...

— Pourquoi cela ?

— Pourquoi ? Ah ! tu le demandes !

— Ce serait ?..

— Lui ! Oui, c'est lui. Ce doit être lui. Ce ne peut être que lui !

— Oh ! balbutia René en retombant sur son siège, c'est épouvantable !

— Épouvantable, tu l'as dit !

— Un père... assassiner sa fille...

— Il la haïssait... et elle n'était pas sa fille ! s'écria le comte d'une voix tonnante.

Il triomphait, il se sentait sauvé. Il avait trouvé la seule issue, la seule voie à son salut personnel, en détournant sur la tête du duc les soupçons qui menaçaient sa tête.

Et, du même coup, il se vengeait de cet homme, contre lequel il nourrissait une haine formidable depuis le jour où le duc avait jeté dans les flammes toute une fortune, — la dot d'Anne-Désirée la millionnaire.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait René, est-ce possible ? Quoi, ma mère...

— Écoute-moi bien, René, je vais te raconter l'histoire exacte de mon mariage, l'histoire de ta pauvre mère, l'histoire de ta naissance ; et quand tu connaîtras ces détails ; quand tu sauras quel homme c'est que le duc de la Villepreux ; quand tu sauras qu'il étrangla de ses mains sa femme adultère sur son lit d'agonie ; quand tu sauras de quelle

haine farouche ce vieux gentilhomme poursuivit l'innocente enfant née d'une faute; quand tu sauras comment il s'y prit pour la ruiner, pour nous jeter à la misère, au désespoir, tu ne t'étonneras plus et tu crieras avec moi : C'est lui! lui, l'assassin, le meurtrier!... C'est le duc de la Villepreux qui a frappé lâchement, sournoisement une pauvre femme sans défiance et sans défense, son éternelle victime, afin d'effacer à jamais ce que le vieux misérable appelle la tache faite à son honneur !

La joie éclatait malgré lui sur le visage de Louis-René de Penhoël.

Non-seulement il se sauvait, mais il frappait son ennemi, il assurait son salut et il se vengeait. Et il se croyait sûr de la victoire, car, une fois le caractère du vieux duc, et sa situation et ses sentiments vis-à-vis de sa fille bien connus, rien n'était plus vraisemblable que ce dernier crime.

Tous les jurés de la terre l'eussent condamné.

LXXI

COMMENT LOUIS-RENÉ CONNUT DELPHINE.

Le comte d'Orsan tenait le fil sauveur qui devait le sortir du labyrinthe.

La situation était claire et nette.

Ou lui, ou le duc de la Villepreux.

Ou le mari, ou le père.

L'un des deux, seul, avait pu commettre le crime.

Il n'y avait point de preuves contre le mari, et les présomptions s'évanouissaient devant l'accueil fait par lui à son fils aîné !

S'il avait assassiné sa première femme pour se débarrasser du passé, il n'eût pas ouvert ainsi les bras à l'enfant retrouvé. Ce n'était qu'à force d'apparente franchise, d'apparente expansion, en ayant l'air de l'initier sans réticence à toute sa vie écoulée, en paraissant reconnaître même certaines fautes, certaines erreurs de sa jeunesse qu'il pouvait se laver de tous les soupçons et les rejeter sur son beau-père, dont on ne pouvait nier la haine contre Anne-Désirée. Cette haine n'était-il pas facile d'en fournir des preuves nombreuses, du moment où Penhoël se décidait à révéler le secret de son premier mariage ?

Le duc de la Villepreux assassinant madame de Penhoël, pour anéantir en elle la dernière goutte du sang de l'adultère, pour dépouiller ses petits-enfants, d'après la loi, de tout moyen de recouvrer leur nom, de se dire de sa famille, de faire appel à une parenté qu'il repoussait, et qui n'existait que par un artifice du code, qu'y avait-il de plus logique, de plus vraisemblable ?

— Je tiens *ma belle* ! se disait d'Orsan.

Et il racontait minutieusement à René haletant, terrassé par l'évidence, toute cette longue et lugubre histoire d'Anne-Désirée dont nous connaissons les détails pour les avoir lus, par-dessus l'épaule de Zoé Chien-Chien, dans le manuscrit qu'elle avait ravi au comte pendant son absence, après avoir grisé et endormi le jeune Frédéric.

— Tu vois, poursuivait le comte, ce que c'est que cet homme. Ah ! il a bien fait souffrir ta pauvre mère, comme enfant, comme jeune fille, comme épouse ! Il m'a bien fait souffrir aussi, avec une scélératesse raffinée et profonde, calculant tous ses coups pour mieux déchirer nos cœurs ! — Comprends-tu ce que je ressentis en apprenant l'affreuse vérité de cette haine, et l'habileté terrifiante de cette vengeance, qui nous atteignait tous les deux au moment du bonheur, à l'instant précis où l'avenir nous ouvrait un horizon de joie, d'amour, de puissance, de richesse immense. Le bandit ! Quand il saisit les valeurs, qui représentaient plus de trois millions, toute notre fortune, quand il les jeta dans le brasier, quand je vis ces papiers se tordre, s'enflammer, rougir, noircir, tomber en cendre !... oh ! il me sembla que c'était mon cœur qu'il m'arrachait de la poitrine, qu'il jetait tout saignant sur ces charbons ardents !

En parlant, au souvenir de cette scène toujours vivante dans son cerveau, toujours présente à ses yeux, comme au premier jour, le comte enfonçait ses ongles dans sa chair, ses prunelles agrandies se chargeaient d'un feu sombre, et l'écume venait à ses lèvres blêmies.

Il était sincère, à cette minute, profondément sincère, dans sa haine et sa soif de vengeance.

— Pauvre père ! murmura René emporté par cette passion, ébloui par cette rage vivace et qui l'entraînait, qu'il était près de partager.

— Comprends-tu, continuait Penhoël, comprends-tu la torture de cette situation tragique et ridicule à la fois, qui nous faisait martyrs et que nous ne pouvions révéler, dont nous ne pouvions même avoir la consolation de nous plaindre, qu'il nous était interdit de confier à âme qui vive.... Mourant de faim presque, et contraints de nous dire millionnaires ! condamnés à cacher notre existence comme des voleurs, nous les volés, comme des coupables, nous les victimes !

Le comte marchait, gesticulait, parcourait son cabinet, avec des allures de bête fauve, effrayant.

René commençait à le regarder avec inquiétude, car d'Orsan, dominé par sa fureur, laissait tomber son masque,

montrait l'effroyable dureté de sa nature enfouie sous l'hypocrisie savante de l'homme du monde : Penhoël apparaissait.

Il vit le regard de son fils, le comprit, s'arrêta, changea de physionomie.

Il fallait parler d'Anne-Désirée à présent.

— Tu devines maintenant pourquoi la malheureuse femme a changé son nom, pris celui de veuve Morisset, qui a trompé tout le monde, qui a égaré mes recherches, amené mon erreur, qui est cause que, depuis plus de seize ans, je me croyais veuf et sans enfants du premier lit. Ah ! elle avait bien effacé sa trace ! Tu as constaté, par toi-même, combien il était difficile de reconstituer sa vraie personnalité... Cela était si difficile que, même lorsque tu es venu là me trouver, plein d'indignation et de menaces...

René fit un mouvement.

— Oui, oui, de menaces, insista le comte, je l'ai bien vu... Eh bien, à ce moment encore, si j'avais voulu nier, si j'avais voulu te dire : — Je ne vous connais pas ! Prouvez que madame de Penhoël et madame Morisset sont la même femme..., tu ne l'aurais pas pu...

René baissa la tête. Cela lui paraissait vrai.

— Mais tu as trouvé le chemin de mon cœur... Mes entrailles se sont émues à ta voix... Je t'ai reconnu à ma joie de retrouver un fils... Et cela prouve mon innocence !

Ce dernier mot était maladroit ! Il était de trop. Mais René, trop profondément et trop cruellement remué par tout ce qu'il venait d'apprendre, par le brusque et inattendu changement de décors de sa vie, était incapable de rien remarquer, de rien observer.

— Oui, ta mère s'est cachée avec soin. Pourquoi ? Parce qu'elle avait peur du duc de la Villepreux ; parce qu'elle savait qu'il était capable de la tuer ; parce que, en apprenant ma mort, elle s'est dit : « Je reste seule, sans défense, avec deux enfants en bas âge. Il voudra se débarrasser de nous, pour que tout soit fini. » Et elle avait raison. Et c'est ainsi qu'en fuyant son père, car il l'est légalement après tout, elle a disparu pour moi ! Et c'est ainsi qu'elle, toi et ta sœur, vous avez vécu dans la pauvreté, dans les privations, tandis que vous deviez être millionnaires !

— Oui, je comprends tout, fit René convaincu. Pauvre mère !

— Maintenant, poursuivit d'Orsan, voyant son auditeur bien préparé, comment ai-je passé pour mort ? Comment me suis-je remarié ?

René redressa la tête et redoubla d'attention.

— C'est bien simple. En Crimée, ou plutôt pendant la traversée, je m'étais lié avec un jeune officier de mon régiment, du même âge, du même grade que moi, et même qui me ressemblait un peu. Pendant les premières semaines du débarquement, nous ne nous quittions guère, et nous vivions le plus possible en commun. Il s'appelait Anceny et il était Breton, lui aussi. Un jour, j'étais aux avant-postes, lui au camp. Le vaguemestre, venait d'apporter le courrier de France. Il y avait une lettre de ta mère à mon adresse. Il savait avec quelle impatience j'attendais de ses nouvelles. Le vaguemestre qui connaissait notre amitié presque fraternelle, la lui remit pour qu'il me la donnât. Anceny, devinant la joie qu'il allait me causer, quitta le camp et vint en courant pour me trouver aux avant-postes où j'étais de garde. Au même instant, il y eut une alarme : une division de l'armée russe, — Sébastopol n'était pas encore bloquée et ne le fut que quelques jours après, — tomba sur nous brusquement. Il s'ensuivit un combat acharné, meurtrier. Les français n'étaient pas en force. Je fus blessé dès le début, je roulai à terre, et je perdis connaissance. Le pauvre Anceny, qui n'était pas encore parvenu jusqu'à moi, eut la tête emportée par un éclat d'obus. Les Russes occupèrent le terrain qui ne fut repris que le lendemain. En ramassant les morts, on trouva dans la poche d'Anceny la lettre qui m'était adressée et dont l'enveloppe portait mon nom. Sa blessure l'avait rendu méconnaissable. Je manquais à ma compagnie. On savait qu'elle avait pris part au combat, tandis que celle d'Anceny était restée au camp. On me porta mort, et on le porta disparu. Quant à moi, un chirurgien au service de l'armée russe, ayant reconnu que je vivais, m'avait ramassé et fait porter à l'ambulance. C'est là que je revins à moi, prisonnier.

Le comte parlait avec la certitude d'un homme qui dit la vérité, et, en effet, tout cela était exact, et René l'aurait appris au ministère de la guerre, s'il n'eût pas jugé inutile de s'y rendre, dès l'abord, croyant qu'il n'y apprendrait rien.

Le comte reprit :

— Ma blessure était grave sans être mortelle. Mais quelques jours après on nous évacua sur l'intérieur de la Russie. La fatigue et les privations envenimèrent la plaie... J'étais atteint à l'épaule gauche. Une balle m'avait fracassé la clavicule, et, quand j'arrivai à Kichenew, j'étais mourant, On ne put m'emmener plus loin, et tandis que les autres prisonniers et ceux qui étaient blessés moins gravement poursuivaient leur route vers le nord, on me déposa dans

une maison particulière, l'hôpital étant plein, chez M. de Pierreponts, fixé là avec sa fille cadette, Delphine.

René regarda son père.

— Oui, c'est elle que j'épousai... plus tard... Ce fut là ma faute. J'ignorais que c'était presqu'un crime ! ajouta le comte avec sentiment, car maintenant qu'il se croyait sûr du succès, tout son talent d'admirable comédien lui revenait : il était en possession de tous ses moyens.

— Écoute-moi donc, René, non plus avec ta raison, mais avec ton cœur. C'est un père qui te parle, un père coupable, mais qui ne crut pas l'être, et qui ne pécha que par faiblesse, par amour, si tu veux, par reconnaissance... Tu es bien jeune pour être indulgent, sans doute, mais ton cœur a parlé, tu aimes aussi, interroge-toi, et tu me pardonneras.

René avait tressailli.

— J'aime, moi ! balbutia-t-il devenu très rouge et osant à peine regarder son père.

— Oui, René. Est-ce que rien échappe à l'œil d'un ami, comme je le suis pour toi ? Tu aimes... Caroline, la fille de Dartois.

— Mais, qui vous a dit ?...

— Tout. Je l'ai pressenti en te voyant près d'elle, alors que je ne te connaissais pas .. Je l'ai deviné à ton silence, alors que tu me parlais de M. Dartois, sans même la nommer... et ton embarras actuel, ta rougeur, me le confirmeraient, si je doutais...

— Mon père...

— Rassure-toi, René... Je ne t'ai pas retrouvé pour que tu maudisses le jour où nous nous sommes revus.. Ce n'est point de moi que viendront les obstacles à cet amour que j'approuve ; car il est digne de toi, et tu es digne de cette noble et charmante jeune fille... Si cela ne dépend que de ton père, elle sera ta femme !

Le comte était encore sincère. Ce mariage, il le souhaitait. Plus il s'unirait à Dartois, plus il se sentirait garanti de son côté, et c'était lui seul qu'il redoutait.

On sait combien son instinct était juste et l'avertissait du danger véritable.

D'ailleurs, en encourageant l'amour du jeune homme, en l'approuvant, il se disait également qu'il épaississait le bandeau sur ses yeux, et qu'il s'en faisait, désormais, un allié enthousiaste et résolu.

— Ah ! vous êtes bien un père ! s'écria René, en se jetant dans ses bras.

— N'en doute pas, cher enfant ! Je te le prouverai de

toutes les façons. — Maintenant, je puis franchir le Rubicon, pensa-t-il tout bas. Je parlerai, et c'est son amour qu'il écoutera. Il est à moi ! Il est pour moi ! — M. de Pierreponts, reprit le comte qui avait hâte d'en finir et de se trouver seul pour poser plus mûrement tous ses moyens de défense et tous les détails de son plan, M. de Pierreponts était le dernier descendant d'une vieille famille noble du Dauphiné, réfugiée à Genève, à la suite de la révocation de l'édit de Nantes. C'est là qu'il s'était marié, qu'étaient venues au monde ses deux filles. Il était veuf à cette époque. L'aînée de ses filles avait épousé, quelques années auparavant, M. Dartois. C'est la mère de Caroline et de son frère Raimond. Elle vivait à Paris avec son mari et ses enfants. Elle est morte depuis. La cadette, Delphine, avait suivi son père en Russie, où il s'était établi en Bessarabie pour se livrer au commerce des grains, source de son immense fortune, et c'est chez eux que le hasard venait de me conduire, prisonnier, blessé, mourant.

LXXII

COMMENT LA RECONNAISSANCE PEUT RAPPORTER DES MILLIONS.

— Oui, mourant, continua Penhoël, si bien mourant que les médecins m'avaient abandonné, que les heures qui me restaient à vivre étaient déjà comptées. J'avais le délire. Je ne voyais, je ne sentais rien. Il fallait un miracle pour me sauver... Une femme, une jeune fille, l'accomplit. Alors que tous désespéraient, elle espéra. Alors que tous m'abandonnaient, elle resta à mon chevet... et, trois semaines après, j'étais sauvé, j'entrais en convalescence. Quelle force avait poussé cet ange? poursuivit le comte avec un redoublement de sentiment, voyant René prêt à l'attendrissement, à coup sûr converti à l'indulgence. La charité, sans doute; puis, quoique vivant en Russie, quoique née à Genève, mademoiselle de Pierreponts se rappelait qu'elle était Française d'origine. Elle aimait la France, elle aimait les Français, elle faisait des vœux secrets pour leur victoire. Enfin, te le dirai-je? Elle m'avait aimé au premier regard. Me voyant pâle, agonisant sous ses yeux, glorieusement frappé sur le champ de bataille, craignant pour mes jours, me soignant, luttant pour moi contre la mort, elle s'était attachée à son œuvre, passionnée pour celui qu'elle ramenait à la vie; et, quand la vie me fut revenue par elle, il lui sembla que cette vie lui appartenait... Moi, j'étais faible, épuisé par de longues souffrances, sans énergie .. En rouvrant les yeux, en revenant à moi, j'avais vu son noble et doux visage penché sur ma couche... Elle m'était apparue comme l'ange de lumière, comme l'ange gardien... Une immense reconnaissance

emplissait mon cœur, et, dans un cœur de jeune homme, la reconnaissance est le frère jumeau de l'amour. Les deux sentiments se confondent, s'engendrent mutuellement... Je ne les distinguai pas d'abord l'un de l'autre... Je croyais toujours ne faire que la bénir et qu'adorer en elle mon sauveur ! Puis le passé s'était un peu effacé de ma mémoire. Il me semblait que j'avais été réellement mort pendant un espace de temps considérable, que je renaissais à une vie nouvelle. Le souvenir me revenait lentement... J'étais tout au présent... Quand je retrouvai ma vraie personnalité, il était déjà bien tard : mes paroles et mes regards l'avaient abusée à mon insu. Je voyais son amour grandissant, et je n'osais pas lui dire que cet amour était impossible, que j'étais marié à une sainte femme, là-bas en France... Si elle l'avait su, elle n'y aurait pas résisté... En le lui avouant, je l'aurais tuée, vois-tu !

Ici, M. d'Orsan trempa sa voix de larmes, et en obtint même deux visibles, une sous chaque paupière, qu'il laissa soigneusement couler le long de ses joues.

— La guerre durait toujours, reprit-il. J'étais resté six mois au lit. Les communications avec la France étaient rares et difficiles. J'avais pourtant écrit à Nantes, à ta mère, sans recevoir de réponse. Ah ! s'il m'était parvenu une lettre d'elle, une seule, cela aurait suffi. J'aurais compris mon devoir, j'aurais trouvé la force de le remplir, de fuir. Un mot d'Anne-Désirée aurait réveillé dans mon cœur tout l'ancien amour, car il vivait, car il vit encore, je le retrouve en te voyant ! Mais non, rien, rien pour m'aider à lutter : le silence, l'isolement, l'éloignement, et là, près de moi, Delphine qui m'aimait. Et son père qui m'offrait sa main, qui me disait :

« — Je suis assez riche pour marier ma fille selon son cœur, sans m'inquiéter du reste... Et, d'ailleurs, vous avez un beau nom, un nom illustre, que toute femme serait heureuse et fière de porter... Voulez-vous être mon gendre ?... »

— Excuse-moi, René... Je sens le besoin de passer rapidement sur ces circonstances, surtout avec toi, surtout devant toi... C'est alors que je fus coupable, que je commis une grande faute, et pourtant, je puis le dire, innocemment... Inquiet, effrayé du silence de ta mère, de ma femme, d'Anne-Désirée, j'avais fait prendre discrètement, dans le pays, quelques informations... On me répondit de la façon la plus nette, la plus positive, qu'elle était morte, que son père, le duc de la Villepreux, avait annoncé cette mort, avait pris le deuil de sa fille... Je me crus veuf... Je m'informai de toi, de ta sœur... Vous étiez disparus aussi... Vous

passiez pour morts !... Je savais qu'on m'avait cru tué... Que madame de Penhoël en avait reçu la nouvelle officielle.... Je pensai que le désespoir l'avait emportée, la sainte femme !... Que vous ne lui aviez pas survécu, et je le pensais encore, quand tu es venu, ici, tout à l'heure, cher enfant... Son changement de nom a fait tout le mal... Ah ! quel remords ! quel remords, à présent ! s'écria M. d'Orsan en portant les mains à son front avec un geste de désespoir fort réussi ! Certes, j'aurais pu, j'aurais dû exiger la preuve légale du décès... faire rechercher l'extrait mortuaire. Certes, j'aurais pu, j'aurais dû dire à M. de Pierreponts que celui qui allait épouser sa fille était un veuf, un père dont les enfants avaient disparu... Mais, ne l'ayant pas dit tout d'abord, je n'osais plus le dire maintenant... C'était avouer à Delphine que je l'avais trompée, que j'avais été sur le point de reconnaître son dévouement et son amour par la plus affreuse et la plus cruelle des trahisons... Enfin, je fus honteux... je fus lâche, si tu veux... mais je gardai le silence... La guerre durait toujours... Un pope nous maria suivant le rite de l'Église grecque... Plus tard, je régularisai encore cette union à l'ambassade de France à Saint-Pétersbourg, lorsque la paix fut signée, lorsque les relations entre le gouvernement français et le gouvernement russe eurent été rétablies.

Le comte s'arrêta un instant, puis il ajouta d'une voix plus calme et plus lente :

— Le reste m'est moins pénible à confier... J'étais riche par la dot de ma femme. Je n'aimais point la carrière militaire... J'envoyai ma démission qui fut acceptée, grâce aux influences et aux amis dont M. de Pierreponts disposait au ministère de la guerre, et j'obtins d'être attaché à l'ambassade française, près le gouvernement russe... J'ai toujours eu du goût pour la carrière diplomatique... Entre temps, j'avais sollicité et obtenu, poursuivit-t-il rapidement, de joindre à mon nom de Penhoël le titre de comte d'Orsan, vieux titre sans titulaire aujourd'hui, ayant jadis appartenu à la famille de Pierreponts avant qu'elle dût quitter la France, fuyant devant les *dragonnades*... Je pus rendre quelques services au gouvernement de l'empereur... Il apprécia mes talents... ma valeur... Un jour, plusieurs années s'étaient écoulées, je rentrai en France... où Napoléon III m'attacha à son cabinet, à sa personne... Son affection augmentait pour moi... Tu sais le reste...

Le comte s'arrêta encore, regarda René, et lui dit enfin d'une voix émue, humble, qui remua profondément le jeune homme :

— Et maintenant, René, veux-tu me tendre la main?

René n'était pas dans un âge et dans une disposition d'esprit où il pût lire la vérité vraie sous le récit, d'ailleurs exact, du comte qui, en réalité, avait cru à la mort de sa femme, mais, trop heureux de cette mort et engagé, avant de la connaître, avec M. de Pierreponts et sa fille, puis couvert par son nouveau nom et ne rentrant en France qu'après plusieurs années, s'était bien gardé de rien faire pour s'assurer de cette mort, et avait tout fait pour enterrer la personnalité gênante et misérable de Penhoël sous la personnalité toute neuve et toute brillante du comte d'Orsan.

Un jour, il y avait de cela quinze mois, il avait retrouvé, sans s'y attendre, sa première femme et ses enfants... et l'on sait le crime horrible qui s'en était suivi. Mais d'Orsan croyait avoir les moyens de le nier, d'égarer les soupçons sur le duc de la Villepreux, comme une première fois il les avait égarés sur le compte de Claire et de René, dans un double but facile à comprendre, et que M. Dartois avait admirablement deviné, sans connaître le nom de l'assassin.

— Mon père, reprit enfin René, oui, vous avez été coupable, oui, vous avez commis une faute grave en taisant votre premier mariage et en ne vous assurant pas légalement, officiellement, de la mort présumée de ma mère. Les circonstances ont fait de cette faute un crime, un crime affreux, dont j'ai pesamment supporté les conséquences, sans que vous l'ayez su, sans que vous l'ayez pu prévoir ni supposer. Pendant que vous étiez riche, heureux, consolé par une nouvelle union, par une nouvelle famille, votre femme légitime, pauvre, souvent affamée, pleurait et travaillait pour élever vos deux enfants. Elle gardait en son cœur votre image vivante, et l'éternel deuil de son unique et constant amour. En mourant, sa dernière pensée a dû être encore pour vous, votre nom a dû être le dernier que ses lèvres aient prononcé...

Le comte détourna le visage...

Il n'aurait pu cacher entièrement l'embarras et l'angoisse que lui causaient, malgré des efforts surhumains, ces paroles plus affreusement exactes, que René ne pouvait s'en douter.

— Maintenant, qu'allons-nous faire? dit lentement le jeune homme : — vous êtes marié!

— Ah! s'il ne s'agissait que de moi, s'écria Penhoël, j'accepterais, je chercherais l'expiation la plus cruelle... mais il y a des innocents envers qui j'ai contracté des devoirs : la comtesse... mon fils, Frédéric.., ton frère... René,... oui, je

leur dirai tout... j'avouerai mon erreur... ce sera ma punition .. et j'irai au-devant avec joie ! regrettant qu'elle ne soit pas pire, si cruelle qu'elle soit ! Ils me pardonneront peut-être, comme tu me pardonnes... Tu les verras... Ils sauront qui tu es... Près d'eux tu retrouveras aussi une nouvelle famille... je connais son cœur, à elle ! .. Elle souffrira... mais elle te tendra la main... Ah ! je sais sa délicatesse et ce qu'elle vaut !... Elle voudra partir... pour te remettre la totalité de tes droits... de ta place au foyer paternel... honteuse d'un bien qui n'aurait jamais dû lui appartenir. . .

— Oh ! je ne demande pas cela ! s'écria René. Non ! non ! Je n'ai point à la chasser, à dépouiller le frère dont vous me parlez et qui n'est responsable de rien... Non, non, mon père, vous me connaissez mal, si vous croyez que je voudrais frapper des innocents... Je ne viens point les chasser... Je ne veux de scandale ni pour vous, ni pour eux, ni pour moi. . Ils sont bien chez eux, qu'ils y restent... Lorsque je suis venu ici, je cherchais la vérité, un nom, la preuve éclatante pour tous de mon innocence, car j'ai été soupçonné, ainsi que ma sœur. Je n'aspirais qu'à conquérir le droit d'être heureux, la possibilité d'obtenir Caroline... je puis vous le dire, puisque vous avez deviné cet amour... amour partagé. Il me fallait aussi connaître le nom du meurtrier pour le punir, pour venger... la victime...

— Grand cœur ! sanglota le comte avec effusion. C'est le cœur de ta mère qui parle par ta bouche... Avec de si nobles éléments, nous pourrons nous reconstituer à tous un peu de bonheur.

— Mais je ne puis reprendre mon nom sans vous dénoncer, balbutia le jeune homme avec découragement.

Le comte réfléchit une minute.

— Écoute. Tu exagères, je le crois. Qui sait maintenant, qui se rappelle, sauf quelques intimes, que je me suis appelé Penhoël ? Les indifférents l'ignorent. Tu peux donc, dès aujourd'hui, sans fracas, reprendre ce nom qui t'appartient. Pour le reste, nous consulterons Dartois et Caroline, car tout cela les regarde un peu. Ils nous sont liés de trop près.

— Oh ! oui, pensa René, et je ne comprends que trop leurs angoisses ! Je dois éviter tout ce qui pourrait les atteindre : je l'éviterai.

— Puisque vous vous aimez, poursuivit le comte, rentrant sur le terrain qui lui était le plus favorable, je veux que vous vous épousiez. Pour cela, il faudra l'extrait mortuaire de ta mère. Voilà la difficulté... Si le duc était mort... on pourrait peut-être obtenir un acte de notoriété... mais

il vit... Enfin, j'ai de grandes influences... L'empereur n'a rien à me refuser... il m'aidera dans cette circonstance douloureuse... Je lui conterai ma véritable histoire... Il y a toujours moyen de tourner les obstacles... qui, d'abord, paraissent insurmontables... Nous verrons.. Compte sur moi... et, si nous pouvons obtenir l'acquiescement de Dartois... sa complicité... ajouta-t-il en souriant, nous nous tirerons d'affaire.

— Mais ma mère est morte assassinée, interrompit sourdement René, et son meurtrier n'est pas puni ..

— Oui, René, oui, et, comme toi, j'ai soif de justice, de vengeance... Mais l'assassin est ton grand-père... songes-y ! et, si nous le poursuivons devant les tribunaux, tout éclate : sa chute nous entraîne avec lui dans un abîme de honte et de sang !

— C'est vrai.

— Crois-moi, pour cela encore, il faudra, avant d'agir, consulter Dartois et sa fille... Il est allé le trouver, lui demander des preuves de la mort de ta mère, il y a seize ans. Attendons son retour. Sachons ce qu'il pense. Entendons-nous avec lui. Il faut venger ta mère, et nous la vengerons ! Il faut punir un monstre, et nous le punirons ! Mais serait-ce la venger, serait-ce le punir, que de frapper plus cruellement encore tous ceux qu'elle aimait, tous ceux que tu aimes, tant d'innocents qui seraient entraînés, écrasés avec nous ?

René se taisait. Il comprenait l'horreur tragique de la situation et ne savait plus que dire.

— Tu vois, mon cher René, combien il est urgent de procéder avec sagesse, avec réflexion, après avoir mûrement pesé tous nos actes, en consultant d'abord ceux en qui nous avons confiance, et que nous n'avons pas le droit de perdre ou de compromettre.

Le comte parla encore longtemps, exposant clairement la situation sous tous ses aspects, s'attachant à rassurer René sur la possibilité de son bonheur personnel, n'essayant que d'obtenir du temps, de l'amener au silence momentané, afin de pouvoir à loisir diriger les événements, combiner toutes les ressources dont il pouvait disposer pour se sauver et éloigner la foudre qui le menaçait.

— Va retrouver mademoiselle Dartois, — lui dit-il enfin, — elle doit être inquiète. — Dis-lui tout... Quant à moi, je vais me recueillir... et songer aux moyens de réparer mes torts, de punir le coupable, de venger la sainte femme que j'ai trahie sans le vouloir, et d'assurer ton bonheur... N'est-ce pas tout ce que je puis faire pour elle, à présent ?

LXXIII

APRÈS L'ACTEUR, L'HOMME.

Quand René sortit du cabinet de son père, s'il avait pu voir l'horrible et subite décomposition des traits du comte, l'affreux regard de haine épouvantable, dont il accompagnait ce fils si longuement caressé et si savamment *enguirlandé*, tout son être eût frémi, et la terreur l'eût cloué sur place.

Mais Penhoël était seul, mais personne ne le voyait, et, après cette longue scène, cette lente torture d'une comédie de joie, de remords et de tendresse paternelle, il pouvait sans crainte se livrer à la réalité de ses passions, donner un cours à ses véritables sentiments trop longtemps contenus, et dont l'explosion menaçait de le tuer, s'il ne les avait laissés s'échapper dans toute leur violence.

— Ah ! malheureux ! hurla-t-il en agitant ses poings fermés et en grinçant des dents. Malédiction sur toi et sur tous ceux qui t'ont suggéré l'enquête au bout de laquelle tu m'as trouvé, sur tous ceux qui t'ont sauvé et conduit, comme par la main, jusqu'à moi !..

Il se laissa tomber, haletant, inondé de sueur, plus livide qu'un cadavre sur son fauteuil, roulant des yeux enflammés autour de lui, étranglant, étouffant de rage impuissante et de terreur trop justifiée.

— S'il n'y avait que lui encore, reprit-il, ce serait bientôt fait... et je ne le craindrais pas longtemps !... Mon secret serait vite enterré... avec lui... car il y a des secrets qui tuent ! ajouta-t-il avec une expression que rien ne saurait rendre. — Abominable fatalité du crime et de l'ambi-

tion... Je voulais être riche, être puissant, jouir de la vie !... Belle vie, que la mienne ! Et jolie jouissance ! Toujours inquiet, toujours menacé... m'enfonçant toujours plus avant dans une voie au bout de laquelle... il n'y a que la honte et l'échafaud. . Si l'on savait...

Il se leva violemment.

— On ne saura pas, fit-il à voix basse. Non. Et pourtant, je ne puis le supprimer... Caroline sait tout... Dartois me soupçonne .. le misérable !... Le duc est au courant par lui... et il me hait et il doit être heureux... Je ne puis détruire tous ces témoins qui crieraient si l'un d'eux disparaissait... éteindre tous ces regards fouillant dans mon passé, ouverts sur les actes d'hier,... sur ceux d'aujourd'hui... sur ceux de demain. Damnation ! Ils me le paieront ! Mais, non... je ne puis rien... que les aveugler .. les tromper... les rouler !

Il éclata d'un rire aigu dont l'écho le surprit et l'effraya lui-même.

-- Mentir, ramper, cajoler.... Oui... je ne fais que cela depuis vingt ans... Je croyais que c'était fini. Il faut recommencer sur de nouveaux frais... et dans des conditions plus mauvaises.. Eh bien, Penhoël, voilà de la besogne à ta taille ! C'est là qu'il faut montrer ton génie ! Tu étais né pour la diplomatie : en veux-tu ? en voilà ! Et de la vraie !... Il y a ta tête pour enjeu... Non plus seulement ta fortune et tes convoitises... Un faux mouvement, une fausse manœuvre, et, crac ! le bourreau !

Il s'arrêta tremblant. Ses jambes flageolaient, ses genoux s'entrechoquaient, ses dents claquaient.

La lâcheté, une lâcheté sans fonds, luttait sur ses traits avec la férocité du bandit sans entrailles.

— Le bourreau ! reprit-il, la guillotine... Ah ! pouah ! Non, jamais... Tout, tout... plutôt que cela .. Toutes les vilenies, toutes les infamies... toutes les bassesses, toutes les audaces... toutes les hypocrisies et toutes les trahisons... mais vivre, oui, vivre... Ma vie, elle me coûte assez cher... je la sauverai !

Il croisa ses bras sur sa poitrine qui haletait.

— D'ailleurs, ces gens-là qui me menacent, qui me gênent, ce sont d'honnêtes gens. Le jeu est plus facile avec eux. Ils ont des scrupules ! Ils ne croient pas à certaines choses... c'est trop laid pour eux, les imbéciles ! Avec un étalage de beaux sentiments, on les éblouit, les brutes ! Ce Dartois, il n'y a rien de plus honnête et de meilleur... Ah ! que je le hais ! Si je pouvais le broyer sous mes talons ! Et ce René, mon fils ! ça !... Il pleurnichait. Il a cru que je

l'aimais... que j'étais heureux de le voir... qu'au moment où il tombait dans mon existence comme la foudre, je tressautais de joie! Et, quand je lui tendais les bras, il ne craignait pas que je l'étouffasse! Le niais!... Et cette Caroline, cette jeune fille comme il n'y en a pas, qui s'avise d'aimer ce garçon sans le sou, sans nom... retour de Poissy. Penser que je lui ai peut-être sauvé la vie, une fois. Je me le rappelle bien. Elle sortait du bal, les épaules nues; elle avait chaud, il faisait un froid du diable. On ne trouvait pas sa mante. Elle grelottait. Une bonne fluxion de poitrine allait m'en débarrasser. C'était toujours celle-là de moins, et, bêtement, je l'ai couverte d'un châle, pris je ne sais où... De quoi me mêlais-je? Elle n'aurait pas aimé René, son père ne l'aurait pas protégé. Au sortir de Poissy, il devenait mendiant, vagabond, voleur! Bonsoir!... plus de paternité!

Il garda un instant le silence.

— Non, continua-t-il, je ne puis les supprimer. D'ailleurs, il y a encore Claire, ma fille... que Saint-Lazare a lâchée... Disparue, celle-là!... Oui, mais ils reparaissent tous, les uns après les autres... J'aurai encore la chance de mettre le pied dessus, un de ces quatre matins... à moins qu'elle ne soit morte... mais on ne meurt pas, paraît-il, quand on a du sang de Penhoël dans les veines, ajouta-t-il avec un ricanement cynique. Voyons! Je n'ai pas commis une seule faute dans mon entrevue avec René... Il a tout gobé... Caroline croira ce qu'il croit, verra par ses yeux. Certes, on pouvait me soupçonner, mais devant mon accueil... cela me crée le meilleur des alibis moraux. J'ai senti la situation, j'y ai paré avec promptitude et résolution. Tout concourt à faire soupçonner le duc autant que moi, car j'ai serré mon fils dans mes bras, et lui il a jeté son petit-fils à la porte. Je puis prouver que j'ignorais le faux nom de ma femme, car c'est vrai que j'ai cru à sa mort, dont son père répandait le bruit. Lui, il faudrait au contraire qu'il expliquât pourquoi il a pris le deuil quand elle vivait, pourquoi il a menti à René, pourquoi... De ce côté la position est bonne... Si on me pousse à bout, si on m'accuse... Mais le duc s'en gardera: quelle que soit sa haine contre moi, s'il me soupçonne, il se gardera de le dire, car alors je parlerais, je révélerais ce fameux adultère qu'il veut cacher à tout prix. Non, il me ménagera pour que je me taise, et, s'il m'attaque je me défendrai... Quelle joie de l'envoyer à l'échafaud!...

Il frotta ses mains et son visage s'éclaira, mais aussitôt les nuages revinrent.

— Sans doute! murmura-t-il. Et cela m'a souri d'abord,

car je hais ce vieillard, cause première de tous mes crimes... Mais, pour que la vengeance soit bonne, il ne faut pas qu'elle vous retombe dessus ; or, on apprendrait que j'étais bigame, sans le savoir... je le prouverais... mais quel scandale ! Ma carrière politique perdue... René voudra venger sa mère... Ta ! ta ! ta ! Il est amoureux... il craindra de compromettre ses amours, son mariage... car tout ce a retomberait aussi sur lui, sur les Dartois... Dartois préfèrera également le silence... pour lui, pour René, pour Caroline, sinon pour moi... Cet amour est un atout considérable. Avec lui j'empaumerai les deux jeunes gens.. . J'en ferai mes complices inconscients... Ils empaumeront le père... le seul que je craigne... La première soif de vengeance et de justice se calmera. Il suffit d'avoir l'air de la partager et de temporiser, de les amuser, de les menacer dans leur considération et dans leur bonheur... Pour le mariage on s'arrangera, s'ils le veulent bien. Ils le voudront. La difficulté n'est pas insurmontable. D'ailleurs, là, le duc deviendra complice aussi, pour n'être pas dévoilé. Je crois que je m'en tirerai. J'ai l'appui de l'empereur. On fermera les yeux sur quelques illégalités...

Il se promenait avec agitation, l'air un peu rasséréné.

— Peut-on me soupçonner sérieusement ? reprit-il plus bas. Il n'y a pas, il ne peut y avoir de preuves... J'ai pris trop de précautions...

Il avait la chair de poule.

— Elle seule pourrait me nommer, m'accuser... Elle, la morte !... Elle n'a point parlé à ses enfants de ma rencontre .. Elle les a endormis... sur ma recommandation... Elle me croyait proscrit, poursuivi...

Il se tut encore.

— Oui, j'avais bien tout prévu... J'ai détruit le bracelet... j'ai brûlé le coffret et tous les papiers... Qu'on aille rechercher dans les cendres... à présent... depuis plus d'un an... Il y a longtemps que le vent les a dispersées !...

Il regarda autour de lui avec défiance et baissa encore la voix.

— Il reste, pourtant, la bague... et le manuscrit... l'*Histoire de sa vie*... Pourquoi ai-je gardé cela ?... La bague... passe encore... c'est un bijou de famille... et puis, cela peut toujours servir... mais *ses confessions*...

Il hésita

— Allons ! il faut tout détruire. . tout... qui sait ?... Si on faisait une perquisition... Il en est temps... je regrette la bague... mais... tant pis... on peut s'en passer... après tout !

Il se dirigea vers le coffre-fort.

— Mais la clef! Elle était perdue... quand je suis parti.

Il tâta sa poche machinalement et sourit.

— Je crois que je deviens fou! J'oubliais qu'en arrivant, hier, j'en ai commandé une nouvelle... La voila!... Ah! oui, on venait de me l'apporter, quand René est arrivé... Et j'allais m'en servir... C'est le moment, voyons.

Il tenait à la main une petite clef toute neuve. Il l'enfonça dans la serrure.

— Elle va très bien.

Alors il fit glisser sur l'anneau les lettres qui formaient le nom de Zoé, tourna la clef, ouvrit le coffre-fort.

D'une main rapide il saisit le petit écrin de la bague laissé par Zoé, et fit jouer le ressort.

— Vide! balbutia le comte.

Un moment, il le regarda, les yeux agrandis par la surprise.

Puis, il fouilla ardemment dans le coffre-fort, cherchant avec une anxieuse précipitation.

— Rien! fit-il encore. Ah! ce maudit singe... le singe de Zoé... Il était là le jour de mon départ... Il aura volé cette bague.., ainsi que la clef... misérable bête!... Il l'a égarée, jetée n'importe où... c'est grave. . Elle n'est plus chez moi... si elle avait été trouvée ici par quelque domestique, on m'en aurait parlé... J'irai chez Zoé, ce soir... je verrai ce qu'elle me dira... J'avais bien besoin de cette nouvelle inquiétude... de cette terrible complication... Détruisons toujours l'écrin...

Il était fort tremblant.

Cependant il brisa l'écrin, le déchiqueta en petits morceaux qu'il jeta dans le foyer de la cheminée, où il alluma, sans dire mot, ni appeler personne, un grand feu de papiers.

Quand tout fut consumé, il remua les cendres, puis, les prenant par pincées, il les éparpilla à l'air par sa fenêtre ouverte...

Il faisait du vent, et les cendres s'envolaient sans laisser de trace.

Ce travail lui prit près d'une heure.

Mais il en parut satisfait et comme rassuré.

— A présent, si l'on trouve la bague, murmura-t-il, qui prouvera qu'elle soit à moi? Je ne l'ai jamais montrée à personne : on ne me la connaît pas. Le singe, il était lâché. Il a pu, il a dû aller chez d'autres que chez moi. Zoé me parlera de son escapade, et alors je verrai ce qui me menace réellement. Maintenant, le manuscrit.

Il courut au tiroir, l'ouvrit, retourna, déplaça tous les papiers.

Il avait la vue trouble et tremblait de tout son corps.

— Disparu ! balbutia-t-il enfin. Qui l'a pris ? Qui a ouvert ce meuble, malgré le secret ?

Il se redressa et s'aperçut dans une glace. Son visage était tellement décomposé par la terreur, qu'il se fit peur à lui-même, poussa un cri sourd et roula sans connaissance sur le tapis.

LXXIV

NOUVEAU MYSTÈRE.

Pendant ce temps, René retournait rapidement chez M. Dartois, avide de tout dire à Caroline, de lui faire partager sa joie.

Sa tête était fort trouble. Les idées et les sensations y tournoyaient comme une volée d'oiseaux dans la tempête ; mais ce qui dominait, c'était la joie. .

Le comte d'Orsan l'avait positivement conquis, rassuré, charmé, fasciné.

D'abord, l'affreuse crainte qu'il ne fût le meurtrier de madame Morisset, crainte qui avait un instant hanté son cerveau, et que Caroline partageait elle aussi, — cette crainte avait disparu.

Il venait de retrouver un père, un père tendre, affectueux... Ce père avait eu des torts, il avait commis une grande faute... Mais ces torts, il les reconnaissait et les regrettait ; cette grande faute, que tant d'autres auraient commise à sa place, il ne cherchait qu'à la réparer.

Il avait épousé mademoiselle de Pierreponts, du vivant de sa première femme, mais ne se croyait-il pas veuf?

Là, poutant, était la difficulté.

Heureusement, ce n'était qu'une difficulté légale... un rien, à côté des horreurs que René avait entrevues, redoutées, qu'il se reprochait, à présent, d'avoir pu même concevoir.

Quelle différence entre cet accueil et celui auquel il s'attendait!

Puisque son père l'aimait, était heureux de le revoir,

tout n'allait-il pas s'arranger? M. Dartois y prêterait les mains.

— Tu épouseras Caroline, lui avait dit le comte ; vous vous aimez, vous serez l'un à l'autre.

Et ces paroles seules surnageaient en pleine lumière sur les ténèbres relatives du reste.

Cependant un crime avait été commis! Le duc de la Villepreux avait tué sa fille, tué lâchement une pauvre femme qui le recevait sans défiance. — Oui, c'était lui; à cet égard, nul doute pour quiconque avait vu ce vieillard pétrifié et farouche, aux yeux clairs et terribles. . René se rappelait le frisson qu'il avait ressenti en se trouvant en face de lui, et frissonnait encore rien qu'au souvenir.

Pauvre mère, comme elle avait dû souffrir avec un pareil homme! Quel triste mariage que le sien, empoisonné par les révélations et la vengeance de ce gentilhomme plus dur que le fer et plus venimeux que la vipère... Elle n'était pas sa fille! Oh! tant mieux! René était fier de ne pas se sentir dans les veines une seule goutte de ce sang maudit et criminel.

Le punir, certes.

Ici, la volonté de René vacillait. Non qu'il n'eût la résolution de frapper l'assassin et de venger la victime, mais il laissait les moyens et le comment dans le vague, car il comprenait bien ce qu'il rejaillirait de honte sur tous ceux qu'il aimait et sur lui-même, le jour où M. de la Villepreux irait sur le banc d'infamie d'une cour d'assises.

Ce jour-là, il faudrait révéler tant de choses! dévoiler tant de secrets de famille, que tout le monde avait intérêt à tenir cachés!

Mais il éloignait ces idées qui le gênaient pour ne se rappeler que ceci :

Son père était innocent, son nom était illustre, Caroline l'attendait, et on lui avait promis qu'il l'épouserait!

Devant la promesse, la possibilité du bonheur, et soulagé du poids qui pesait sur lui depuis si longtemps, l'égoïsme jusqu'alors comprimé du jeune homme, de l'être ardent, plein de vie, éclatait et dominait tout à son insu pour quelques heures. Puis, ce qu'il s'était figuré, parfois, était si horrible, que la réalité, si cruelle qu'elle fût encore, lui paraissait relativement douce, et que, pour un instant, il cédait au besoin de rêver au bonheur et de s'engourdir dans ce rêve.

Lorsqu'il arriva chez M. Dartois, il aperçut Caroline, tout habillée, prête à sortir, et qui guettait son retour penchée à une fenêtre.

En quelques bonds, il fut près d'elle.

— Ah! te voilà enfin! s'écria-t-elle. Je me mourais d'inquiétude, et, si tu avais tardé encore cinq minutes, je partais, je courais chez M. d'Orsan. Eh bien, tu l'as vu? Qu'y a-t-il?

— Du bonheur, chère Caroline! Regarde-moi.

— Oui, c'est vrai! Tu sembles heureux! Alors il n'est pas ton père?

— Si, au contraire... C'est mon père, c'est bien mon père!

— Ah! fit la jeune fille stupéfaite, et?...

— Et il m'a ouvert ses bras. Tu sais, il est innocent!

Caroline poussa un soupir de soulagement.

— Dis-moi tout, René, vite, dans les plus grands détails. Ah! ce que j'ai souffert pendant cette longue entrevue... il y a plus de quatre heures que tu es parti... est inexprimable!

— Caroline, il sait notre amour, il l'approuve. Je reprends mon nom. Je suis René de Penhoël, et il veut nous unir. Nous unir, entends-tu ma chérie!

Il la pressait, la serrait dans ses bras, la regardait, balbutiait, ne savait plus ce qu'il disait.

Caroline, émerveillée, l'écoutait, lui disant seulement :

— Vraiment! Est-ce possible? Je ne comprends pas... Explique-toi. Il est ton père; alors, madame Morisset n'était donc pas ta mère?

— Si, ma chérie;... c'est bien simple!... Trompé par son changement de nom, trompé par le faux deuil du duc de la Villepreux, il se croyait veuf... il nous croyait morts... et l'assassin c'est le duc!

— Oh! mon Dieu! balbutia Caroline, tu en es sûr?

— Oui. Écoute-moi. En effet, tu ne peux comprendre! cela est si étrange...

Alors René lui raconta, dans les plus grands détails, tout ce qui s'était passé entre lui et le comte d'Orsan; et, dans sa bouche, sans qu'il s'en doutât, subissant l'action morale que son père avait prévue, il devenait son complice inconscient, présentant les faits sous le jour le plus favorable, affirmant ce qui n'était pas démontré, mais ce qu'il désirait, plaidant à son tour devant Caroline, en toute sécurité, et croyant être vrai, la cause de Louis-René de Penhoël, comme ce dernier l'avait plaidée lui-même, encore mieux, avec plus de poids, puisqu'il n'était pas Louis-René de Penhoël se défendant lui-même.

Quant à Caroline, comme René, elle était jeune; comme René, elle aimait; comme René, par un secret instinct, elle

souhaitait que le père de René fut innocent, que tout pût s'éclaircir et s'arranger dans le sens de leurs désirs et de leurs rêves.

Elle aussi, devenait la complice de son fiancé, et, par conséquent, du comte d'Orsan, de même que René, de la même façon honnête et logique.

Ce que Penhoël avait préparé se réalisait de point en point.

Ces deux amoureux, en proie au désespoir quelques heures auparavant, s'élançaient d'un même vol vers la zone de lumière que le comte avait fait apparaître dans leur sombre horizon. Cette lumière les fascinait, les éblouissait, jettait ses rayons sur tout le reste.

Puis, il y a un certain degré d'infamie et d'hypocrisie que les cœurs honnêtes et bons ne devinent jamais. Il y a des profondeurs de scélératesse dont la vue donnerait le vertige, et dans lesquelles tout le monde ne peut descendre, même par la conception.

D'ailleurs, les vraisemblances, et même la réalité d'une partie des faits, de tous les faits antérieurs au crime, étaient du côté du comte.

La vérité et le mensonge se mêlaient si inextricablement dans son récit, que ni René, ni Caroline, ne pouvaient les distinguer l'un de l'autre, dans les conditions où ils se trouvaient et ne sachant que ce qu'ils savaient.

D'autre part, tout se réunissait, au premier abord, pour accabler le duc de la Villepreux, et sa conduite, comme son caractère, se prêtait à tous les soupçons, à toutes les accusations.

Là, était le point noir. Là, était la difficulté.

L'assassin, connu, les effrayait.

Ils ne savaient comment procéder avec lui. Ils sentaient toute la fragilité de l'échafaudage de leur bonheur, échafaudage qui pouvait s'écrouler au moindre souffle.

Et pourtant, ni l'un ni l'autre, au premiermoment, n'admettait que le meurtrier restât impuni.

Tous deux réservaient la question, disant :

— M. Dartois nous guidera. Il va revenir. Il devra s'entendre avec le comte d'Orsan... La réalité est affreuse, mais elle a ses douceurs et ses compensations.

— Moi, répétait Caroline, je connais mon père, et je sais d'avance ce qu'il pensera. Tu le connais aussi. Tu ne peux être déshonoré parce qu'un homme qui s'appelle le duc de la Villepreux est un monstre, parce que tu auras vengé la mort d'une sainte femme dont la vie et les douleurs toucheront tout le monde. Quant au comte, son erreur est trop

naturelle. Elle l'excuse, le sauvegarde absolument aux yeux du monde, comme aux yeux de la morale... Il s'agit ici seulement de ma pauvre tante, de la comtesse, de la sœur de ma mère, et de mon petit cousin Frédéric... c'est eux qu'il faut sauver, mettre à l'abri. Il doit y avoir moyen pour cela. Ce n'est point leur faute. Mon père y arrivera certainement. Je ne sais encore par quelle voie, mais il est impossible qu'ils soient aussi cruellement punis d'erreurs, où ils ne sont pour rien, que s'ils étaient coupables.

— Vois-tu, continua-t-elle, c'est lui aussi, c'est le duc qui a frappé ou fait disparaître Claire, ta pauvre sœur... Nous saurons maintenant ce qu'elle est devenue ; il faudra qu'il le dise...

Elle s'arrêta, palpitante : une autre idée naissait en elle.

— Et, si par lui tu la retrouvais, si je pouvais la voir, là, heureuse, à mes côtés, aux tiens...

— Si elle est morte, s'il l'a tuée aussi? répondit René, frissonnant des pieds à la tête.

— Ce serait trop monstrueux !

— Pas plus que le reste.

— C'est qu'alors, je me disais...

— Quoi donc ?

— Si tu retrouvais Claire, si elle était sauvée, par nous...

Elle hésitait.

— Achève !

— Je me demande, en y réfléchissant, si ta mère voyant ses deux enfants heureux, voudrait, au cas où elle eût pu manifester sa volonté, qu'on la vengeât à ce prix...

— A quel prix ?

— Au prix de l'honneur de sa propre mère ! Car il faudra tout dire, j'y pense seulement, et cela m'effraie, pour frapper le duc, pour le convaincre de son crime. Il me semble que, si cela dépendait d'elle, elle serait peut-être la première à dire : Qu'il reste avec ses remords, ou, s'il n'en a pas, avec le désespoir de n'avoir point réussi dans son œuvre d'anéantissement... Pas de bruit autour de ma tombe ; pas d'actes dont les miens seraient victimes jusqu'à un certain point ! Elle le demanderait pour sa mère ; elle le demanderait pour ses enfants ; elle le demanderait pour son mari, qu'elle a tant aimé ; elle le demanderait peut-être pour moi-même, ta fiancée !

— Crois-tu ? répliqua René, ébranlé, en qui ces paroles éveillaient un écho et qui se posait en même temps les mêmes questions.

Ils passèrent ainsi une partie de la nuit, la main dans la main, flottant de la tristesse à la joie, voyant tantôt le

beau côté, tantôt le côté sinistre et douloureux de la situation, ne s'arrêtant à aucune solution, espérant que M. Dartois, comme le *Deus ex machinâ* du théâtre antique, arriverait à résoudre ce qui leur paraissait insoluble.

Vers le matin, ils se séparèrent.

Caroline se retira dans sa chambre, se coucha et s'endormit, fatiguée, brisée par les émotions de la journée.

René se jeta tout habillé sur son lit.

Vers les sept heures, le domestique frappa à sa porte.

René, qui venait à peine de fermer les yeux, se leva vivement et ouvrit.

— Monsieur, lui dit le valet de chambre, voici une lettre dont on attend la réponse.

René regarda la suscription.

Elle était ainsi conçue :

Monsieur René Morisset.
(*Personnelle.*)

Il ne connaissait ni l'écriture, ni le cachet noir qu'il brisa d'une main fiévreuse.

Cette lettre contenait ce qui suit :

« Si vous voulez connaître l'assassin de votre mère ;

» Si vous voulez savoir ce qu'est devenue Claire, votre sœur ;

» Suivez la personne qui vous fera remettre cette lettre et qui vous attend dans sa voiture. »

Pas de signature.

LXXV

LA VILLEPREUX A LA RESCOUSSE!

On n'a pas oublié que, le jour même où René partait pour voir le comte d'Orsan et s'expliquer avec lui, Caroline avait envoyé à son père, avant de connaitre le résultat de cette entrevue, une dépêche ainsi conçue :

« Reviens immédiatement. — René sait tout. — J'ai peur. — CAROLINE. »

Et que M. Dartois avait remis cette dépêche au duc de la Villepreux qui l'avait lue avec avidité.

En apprenant cette complication inattendue, le duc eut un geste de fureur, et froissa l'innocent papier qui en apportait la nouvelle, avec une telle violence qu'il le mit en lambeaux.

— Nous sommes perdus ! fit-il.

— Comment? demanda M. Dartois fort inquiet lui-même et se demandant ce qui avait pu se passer depuis son départ.

— Comment ? comment ? Parbleu ! maintenant que le jeune homme sait tout, qui pourra l'arrêter, empêcher un éclat que nous étions convenus d'éviter à tout prix ?

— Moi... Caroline.

— Caroline ? votre fille !

Le duc haussa les épaules.

— Si elle l'avait pu, si elle le pouvait, elle ne vous enverrait pas cette dépêche qui raconte son impuissance à rien empêcher, et qui contient plus de menaces que de mots.

— C'est vrai !...

— Quant à vous, êtes-vous à Paris? Non. Vous êtes à Rennes... Jolie idée, que vous avez eue là !

— Je pars à l'instant.

— Et vous arriverez trop tard. D'ailleurs, que direz-vous à ce fils pour l'empêcher de frapper, de dénoncer le meurtrier de sa mère? pour l'empêcher, en tout cas, de revendiquer son nom... qu'il ne peut prendre, à présent, sans envoyer quelqu'un à l'échafaud? Vous saviez quel était le coupable, vous le deviniez, du moins, et vous avez laissé René chez vous, à Paris, dans la même ville que Penhoël, alors qu'il pouvait le rencontrer à chaque instant...

— Le comte était absent...

— A moins qu'il ne soit revenu. Il faut prévoir, monsieur... J'y ai passé ma vie, et j'ai réussi. J'aurais réussi jusqu'au bout sans votre intervention, qui a mis ce rejeton maudit de Penhoël sur la trace de la vérité.

Le duc marchait avec agitation, allant et venant d'un bout à l'autre du salon.

— Je pars, reprit encore M. Dartois. L'inquiétude me dévore, je l'avoue, et je prévois les plus grands malheurs. Demain soir, je serai à Paris. Avant de connaître exactement ce qui s'est passé, avant de tout avoir vu par moi-même, je ne puis prendre aucune résolution. D'ailleurs, vous exagérez la situation. Elle est grave, évidemment, pour que Caroline m'envoie une semblable dépêche... Mais, enfin, vous savez aussi bien que moi qu'il n'y a pas de preuves contre le comte en dehors des vôtres, que personne ne peut l'accuser ni le confondre en dehors de vous, qu'il niera, s'il a vu René, et que René ne peut, ne doit pas le croire l'assassin de sa mère...

— Je ne sais qu'une chose, répliqua M. de la Villepreux en grinçant des dents, c'est que je voudrais vous voir tous à cent pieds sous terre, et moi aussi! Ah! famille de bandits, famille fatale et maudite, ta sève ne s'épuisera donc jamais! Il y aura donc toujours un Penhoël quelque part, pour menacer, ou trahir, ou déshonorer le dernier des Villepreux!... Tout marchait si bien... Ma prétendue fille morte, il ne restait plus que ce d'Orsan de contrebande qui connût mon secret, murmura-t-il en baissant la voix, de façon à n'être pas entendu de son interlocuteur. Sa Claire et son René, perdus, broyés, inconnus, sans nom, ne me gênaient plus... Quant à son petit bâtard de vicomte, Frédéric, son autre fils, ce n'est pas à lui qu'il aurait été conter son histoire et la mienne... C'était fini, bien fini, enterré à jamais... et tout revient sur l'eau, peut y revenir...

Il se tut quelques secondes, regarda fixement M. Dartois :

— Je pars avec vous, fit-il brusquement.

— Vous ?

— Oui, moi ! Pourquoi pas ?

— Que voulez-vous faire ?

— Je veux, comme vous, voir par moi-même, veiller sur des intérêts qui me sont plus chers que la vie. Tant que ce René et Penhoël seront en face l'un de l'autre... je tremblerai... je serai à l'agonie. Il serait possible que la vérité éclatât, de façon ou d'autre, entre eux ! Que sais-je ? Et je veux le silence. Je le veux !

— Moi aussi. Cela est facile, puisque René ignore...

— Et qui me prouve que vous ne lui direz rien ?

— Me croyez-vous fou ?

— Ou que votre fille ne vous surprendra pas votre secret ?

— Je vous jure !...

— Sur quoi ? Je ne me fie qu'à moi. Je veux voir par mes yeux... et agir suivant les circonstances. Moi seul, je tiens le misérable ; moi seul, je puis le dompter et le briser.

— Eh bien, soit ! Je l'aime autant, partons.

— Oui, partons.

Deux heures après, les deux hommes prenaient l'express pour Paris, où ils arrivèrent, le lendemain, à dix heures du soir.

C'était le matin de ce même jour que René, à sept heures, avait reçu la lettre mystérieuse rapportée dans notre dernier chapitre.

Une voiture conduisit rapidement le duc de la Villepreux et M. Dartois à l'hôtel de la rue d'Enfer.

Pendant ce long voyage, ils n'avaient pas échangé dix paroles.

M. de la Villepreux inspirait une profonde antipathie et une sorte de terreur confuse à M. Dartois, qui se sentait en face d'une nature exceptionnelle sur laquelle rien n'avait prise, en dehors de la passion secrète qui le dominait et le conduisait.

Quant au duc, il n'aimait personne et méprisait l'univers entier, du sein de sa misanthropie farouche poussée jusqu'à la monomanie.

D'ailleurs, que pouvait-il y avoir de commun ou de sympathique entre ce gentilhomme enragé et ce bourgeois de la Révolution ? Aux yeux du duc, ce magistrat était une espèce de *Chicaneau* dont des intérêts majeurs le rapprochaient, à son grand regret, pour quelques instants, et qu'il avait hâte de quitter, en secouant la poussière de ses souliers.

Cependant, il le suivait à son hôtel, plein de fièvre, voulant savoir au juste ce qui le menaçait.

En descendant de voiture, les deux hommes entrèrent dans le salon où ils trouvèrent Constance-Aurélie seule.

— Comment, vous voilà ! s'écria la vieille demoiselle. C'est bien heureux... Il n'est que temps...

— Qu'y a-t-il donc ? interrompit vivement M. Dartois. Où est René ? Où est Caroline ?

— René ?... ce jeune homme... disparu !...

— Disparu !

— Oui, depuis ce matin. Quant à ma nièce... folle, folle à lier !

— J'ai bien fait de venir ! pensa le vieux duc.

— Où est-elle ? répéta M. Dartois bouleversé.

— Dans sa chambre, enfermée ! Je ne sais ce qui se passe ici. Personne ne me dit rien. Je devine bien des choses ; mais, c'est indécent. Mon âge, mon expérience, mériteraient plus d'égards, et plus de confiance.

Mademoiselle Constance-Aurélie d'Artois pouvait parler ainsi longtemps sans qu'on l'interrompît, car M. Dartois avait déjà quitté le salon, pour s'élancer chez sa fille, et le duc l'avait suivi, emboîtant le pas derrière lui.

A la voix de M. Dartois, Caroline ouvrit à son père et tomba dans ses bras.

Elle paraissait, en effet, non pas folle, mais désespérée, en proie à l'angoisse la plus aiguë.

— Ah ! te voilà enfin, papa !

— Oui, ma chérie. Qu'y a-t-il ? Que s'est-il passé ?

— René a disparu !

— Mais depuis quand ?

— Depuis ce matin, sept heures. On lui a remis une lettre. Une voiture l'attendait. Il y est monté... Je ne l'ai plus revu... Il sera tombé dans quelque piège... Il est peut-être mort. Il l'est ; sans cela il serait revenu ; il m'aurait donné de ses nouvelles.

— C'est étrange. Mais on le retrouvera. Voyons, calme-toi, et n'exagère rien. Un garçon comme lui se défend, que diable ! Procédons par ordre. Que signifie ta dépêche ?

— René sait tout !

— Quoi, tout ?

— Que le comte d'Orsan est son père. J'ai envoyé dix fois chez lui ; aujourd'hui, j'y suis allée. René n'y a point paru.

— Le comte est de retour ?

— Oui.

— René l'a vu, alors. Que lui a-t-il appris ? Que sait-il encore ?

— Il sait quel est l'assassin !

— Oh ! Oh ! fit M. Dartois. Explique-toi mieux, et soyons méthodiques, car tu me ferais perdre la tête comme tu l'as perdue. Comment René a-t-il appris que le comte ?...

Caroline lui raconta le retour imprévu du comte et ce qui s'en était suivi, grâce à l'indiscrétion de la vieille fille.

M. Dartois jura comme un templier.

— Il lui sied bien de parler de la folie des autres ! s'écria-t-il enfin. C'est elle, la folle ! que le diable l'emporte ! Ensuite ?...

— Ensuite, René est parti. Il est allé chez le comte.

— Alors ?

Mais Caroline s'arrêta stupéfaite.

Elle venait d'apercevoir le duc, debout devant la porte, qui regardait et écoutait tout, avec sa figure de marbre et ses yeux de basilic.

— Qu'as-tu ? Parle donc ! répéta M. Dartois.

— Mon père, dit alors Caroline en frissonnant, il y a là quelqu'un, un étranger ; nous ne sommes pas seuls !

Dartois se retourna et aperçut son sinistre compagnon.

— En effet, grommela le vieux magistrat, qui l'avait oublié, il m'a suivi. Il ne s'en fie qu'à lui, et, pour être bien servi, il se sert lui-même. D'ailleurs, il a le doit de tout connaître... Ma fille, dit-il tout haut, tu peux parler devant monsieur... Je te présente le duc de la Villepreux.

Caroline poussa un cri, et recula, les yeux agrandis par la surprise et la terreur.

— Le duc ! répéta-t-elle. Lui, lui ! ici ! avec toi !

— Sans doute ! Qu'as-tu, Caroline ?

— Mais, c'est...

Elle s'arrêta, tremblant sous le regard du vieillard.

— Achève, Caroline, que veux-tu dire ?

M. Dartois se rapprocha de sa fille, dont l'agitation et la pâleur subite venaient de le frapper !

Caroline se pencha vivement à son oreille.

— C'est l'assassin ! murmura-t-elle.

M. Dartois bondit en arrière et se retourna vers le duc d'un air tellement effaré que le vieux gentilhomme, se rapprochant à son tour, dit de sa voix froidement railleuse :

— Vous pouvez parlez haut, mademoiselle, et si vous vous taisez, je parlerai pour vous. M. René a vu le comte, son père, il a causé avec lui, et le comte lui a dit, sans doute, pour éloigner tous les soupçons, que j'étais l'assassin de madame veuve Morisset.

Caroline le regardait sans répondre.

— Votre silence me prouve que j'avais deviné juste. Cela ne m'étonne pas, continua-t-il sans s'émouvoir. Je connais l'homme. Il est capable de toutes les ruses, pour se sauver... ce n'est pas mal joué... Mais je suis là pour la riposte. Vous voyez, monsieur Dartois, que j'avais raison de vouloir venir... que les choses sont plus graves que vous ne croyiez, et que tout menace de s'écrouler en vous écrasant, ce qui vous regarde, mais aussi en m'atteignant, ce qu'il m'importe d'éviter !... Allons, ajouta-t-il d'une voix stridente, monsieur de Penhoël, vous déclarez la guerre. Je l'accepte ! A nous deux ! Villepreux à la rescousse !

Et il agita dans le vide sa longue main de squelette.

LXXVI

LA PETITE CHIEN-CHIEN.

Lorsque René, le matin, avait lu la lettre anonyme où on lui parlait de l'assassin de sa mère, où on lui annonçait qu'il allait savoir ce qu'était devenue sa sœur, il avait tout oublié pour ne plus penser qu'à la pauvre petite Claire.

L'assassin de madame veuve Morisset, il croyait le connaître. Mais personne encore ne lui avait parlé de la jeune fille que Caroline faisait rechercher depuis plus de quinze mois, et dont la trace s'était si brusquement effacée.

— Claire ! Claire ! répétait-il, je vais enfin savoir ce qu'elle est devenue ! Est-elle morte ? Est-elle vivante ?

Puis, se retournant vers le domestique qui attendait ses ordres :

— Où est la personne qui vous a remis ce billet pour moi ?

— Dans une voiture, à la porte de l'hôtel.

— C'est bien, j'y cours.

Et, en effet, René, qui s'était jeté tout habillé sur son lit, n'eut qu'à saisir son chapeau pour être prêt à partir.

A ce moment il ne songeait plus à rien d'autre. Il oublia même Caroline.

On allait lui parler de Claire !

Toute son affection pour la compagne et l'amie de son enfance, pour la charmante petite créature qui avait grandi à ses côtés, sous les caresses de leur mère, qui avait partagé son agonie, à la suite du meurtre, qu'il avait défendue comme un fou pour l'arracher aux agents des mœurs ; toute cette affection, non pas éteinte ou diminuée, mais parfois

effacée par d'autres passions et les nécessités de sa vie de lutte, lui revint envahissante, absorbante, tyrannique.

Il s'élança hors de sa chambre, descendit l'escalier en courant, traversa le jardin qui étendait sa verdure et ses ombres fraîches devant la maison, gagna la rue, aperçut une voiture et se précipita vers la portière, qui s'ouvrit dès qu'il apparut.

Il espérait presque y trouver Claire elle-même.

Une femme, en effet, l'y attendait, vêtue simplement, qui lui sembla jeune et même jolie sous le voile épais qui couvrait son visage, mais qu'il ne connaissait point et qui n'avait rien de commun avec Claire.

— Vous êtes M. René Morisset ? lui dit cette femme d'une voix fraîche, mais dont le timbre également frappait son oreille pour la première fois.

— Oui ; et vous êtes la personne qui a remis cette lettre?

Il montrait le billet mystérieux qu'il venait de lire et qu'il avait gardé à la main.

— Oui, répondit l'inconnue. Êtes-vous prêt à me suivre ?

— A l'instant.

— Montez-donc.

Il se jeta dans la voiture, qui était élégante, un coupé capitonné de satin cerise, à deux places, et s'assit aux côtés de la jeune femme.

Le cocher toucha ses chevaux, qui partirent au grand trot.

— Madame... mademoiselle..., dit alors René, car j'ignore à qui j'ai l'honneur de parler.

Sa compagne l'interrompit :

— Appelez-moi comme il vous plaira, — fit-elle en souriant à travers son épaisse voilette ; — mais ne m'interrogez pas, car je ne pourrais vous répondre.

— Comment...

— J'ignore complétement ce que contient la lettre que je vous ai remise, et j'ai même l'ordre de vous prier de ne m'en point parler.

— Ainsi...

— Ainsi, je suis une simple messagère chargée de vous attendre, — ce que j'ai fait, — et de vous conduire, — ce que je fais.

— Mais vous savez, au moins, qui vous a envoyée, répliqua René, très surpris, et où vous me menez ?

— Parfaitement. Seulement, ne me le demandez pas davantage.

— Mais...

— Mais, vous le saurez quand vous y serez. . Et cela ne

tardera pas beaucoup du train dont marchent les chevaux. Je vous prierai aussi de m'accorder une grâce...

— Laquelle?

— C'est de me permettre de baisser les stores. On préfère que vous ne sachiez où vous allez que quand vous y serez. Pourquoi? continua-t-elle, en voyant l'air étonné de René; je l'ignore encore.

Ce disant, elle baissa le store de son côté.

— Veuillez m'imiter, ajouta-t-elle, en décochant au jeune homme un de ces regards auxquels on cède toujours à vingt ans, et même à quarante.

René obéit et baissa le deuxième store.

— On vous croira en bonne fortune, fit la jeune femme avec un petit éclat de rire, qui semblait presque dire :

— Ma foi, en ce qui me concerne, j'y consentirais assez volontiers.

Mais René ne pensait qu'à sa sœur et comptait, pour ainsi dire, les tours de roue qui le rapprochaient de l'instant où il allait savoir...

Tout à coup il entendit le bruit d'une porte cochère qui tournait sur ses gonds, puis le craquement du sable, et la voiture s'arrêta.

— Nous sommes arrivés! s'écria l'inconnue.

Un domestique en grande livrée ouvrait la portière.

René descendit et offrit la main à sa compagne, qui s'appuya à peine, sauta légèrement à terre, et lui dit :

— Suivez-moi.

Ils se trouvaient dans une cour carrée et soigneusement sablée précédant un petit hôtel coquet, reluisant au soleil matinal.

Un perron de trois marches conduisait au rez-de-chaussée.

Ils le gravirent, traversèrent sans s'arrêter une large et vaste entrée conduisant à un superbe escalier qu'ils montèrent rapidement.

L'inconnue souleva une portière, et René se trouva dans un magnifique boudoir.

— Mais, où suis-je donc? demanda enfin René, à qui tout cela paraissait singulier et qui commençait à éprouver quelque défiance.

— A présent, je puis vous le dire, répliqua celle qui l'avait amené, et, relevant sa voilette, elle montra le visage fûté de mademoiselle Reine. — Vous êtes chez madame Zoé.

— Madame Zoé, répéta René, à qui ce nom ne disait rien, Zoé... qui?

— Bast! vous ne la connaissez pas?

— Non.

— Tout Paris la connaît pourtant, en parle, l'admire, l'aime ou l'aimera.

— Je ne vous comprends pas, fit le jeune homme en fronçant légèrement le sourcil, car le luxe spécial de ce boudoir et le ton de Reine éveillaient en lui certains soupçons.

— Est-il possible que vous n'ayez jamais entendu parler de Zoé... de Zoé... Chien-Chien ?

— Quoi !

— Ah ! vous y êtes enfin !

— Zoé Chien-Chien... cette femme entretenue...

Il eut une telle expression de déception et presque de colère que Reine stupéfaite se dit tout bas :

— Diable ! je comprends qu'on m'ait défendu de dire où il venait... il ne serait pas venu... Drôle de garçon !

— C'est une plaisanterie, mademoiselle, reprit René. Que peut avoir de commun avec elle... la personne dont on me parle dans cette lettre ?

— Je l'ignore, je vous l'ai déjà dit.

— Je ne connais point madame Zoé.

— Je le vois bien.

— Et elle ne me connaît pas davantage.

— Il paraît que si.

— C'est impossible..

— Vous vous expliquerez avec elle. Veuillez l'attendre.

Et Reine se retira, regardant avec un étonnement sincère ce joli garçon qui paraissait si désagréablement surpris de se trouver appelé par sa maîtresse dans ce boudoir où tant d'hommes auraient voulu pénétrer à prix d'or et d'une infinité de bassesses au besoin.

René, en effet, était très désagréablement surpris. Ce parfum de galanterie et de courtisanerie qui se mêlait tout à coup à sa vie, dans le moment le plus tragique, l'irritait et le blessait.

Il avait le cœur plein de son saint amour pour Caroline, plein de l'image virginale de sa sœur Claire, et, avec ce nom, on l'amenait chez qui ? Chez Zoé Chien-Chien !

Il avait presque envie de s'enfuir.

A vingt ans, les plus passionnés et les plus ardents ont souvent de ces pudeurs et de ces puritanismes dont la vie et l'expérience des choses nous dépouillent plus tard, alors que nous savons plus, et que nous valons mieux, ou moins, selon qu'on voudra.

C'était bien, en effet, Zoé qui avait fait écrire, et on l'a deviné dès le début, la lettre qui amenait René chez elle.

Un quart d'heure s'écoula ainsi, laissant René en proie à une extrême agitation.

Il ne pouvait tenir en place et ne savait comment occuper sa pensée, las qu'il était de retourner sans cesse les mêmes idées et les mêmes problèmes dans son cerveau fatigué de tant d'émotions successives.

Il essaya de considérer les riches bibelots qui l'entouraient. Mais cela l'irritait sans le distraire, car chacun d'eux lui disait ironiquement :

— Tu es chez Zoé, la fameuse courtisane ! C'est elle qui va te parler de ta sœur !

Enfin, un léger bruit lui fit retourner la tête.

Une portière venait de se soulever, et une femme se tenait debout devant le rideau de soie retombé après son passage discret.

René poussa un cri, chancela.

Couverte de sa petite robe noire de deuil, telle exactement qu'il l'avait vue la dernière fois, alors qu'il l'avait laissée dans l'affreux bouge où ils cachaient leur misère et leur isolement, il apercevait Claire.

Il resta d'abord immobile.

Il se demandait s'il rêvait où s'il était fou.

Claire fit un pas en avant.

Cela suffit. Il s'élança vers elle, la saisit dans ses bras, la serra contre sa poitrine, à l'étouffer !

— Claire ! Claire ! disait-il en la couvrant de baisers, pleurant et riant à la fois ; ma sœur, ma chérie ! vivante ! retrouvée... Oh ! parle-moi ! que j'entende ta voix !

— René ! mon bon frère ! dit Claire de sa douce voix d'autrefois, le regard voilé de larmes et défaillante.

— C'est toi ! c'est donc toi ! répétait René. Oh ! que j'ai souffert ! Je te croyais morte ! Sais-tu qu'on t'a cherchée depuis des années... que Caroline et son père ont fait l'impossible... que je désespérais ! Où étais-tu ? Qu'es-tu devenue ? D'où viens-tu ? Comment as-tu su où j'étais moi-même ?... Pourquoi ne m'as-tu pas donné de tes nouvelles plus tôt ?

— Je ne le pouvais, non, je ne le pouvais pas, répondit Claire faiblement.

— Tu as dû bien souffrir... mais parle donc !

— Oui, j'ai beaucoup souffert, plus que toi, pauvre frère. Laisse-moi recevoir tes doux baisers, laisse-moi voir ton bonheur, laisse-moi reposer encore quelques instants sur ton cœur. Ne m'abrège pas cette joie suprême ! René... René, mon frère !

— Viens, viens près de moi, plus près de moi, disait-il

encore. Ah ! la fatalité a cessé de nous frapper ! La vie commence pour nous... nous voilà réunis... et j'ai un nom, tu as un nom... Je te l'apporte... Je sais tout, à présent ! Tu seras heureuse, bien heureuse et bien fière !

Il s'était assis sur une chaise basse.

Il l'avait prise sur ses genoux, comme à l'époque où elle était petite fille.

— Et notre pauvre mère... Si elle pouvait nous voir ainsi tous les deux, là.

Claire cacha sa tête sur l'épaule de son frère.

— Tais-toi, lui dit-elle, tais-toi, tu me fais mal.

Tout à coup René s'arrêta.

Il regarda autour de lui.

— Mais comment es-tu ici, lui dit-il, en baissant la voix, chez cette femme ? Comment est-ce par elle que j'apprends ton existence ?

— René, dit Claire en se levant et s'éloignant, cette femme, cette créature, cette fille, cette Zoé... cette Zoé Chien-Chien ! c'est moi.

René se redressa comme mû par un ressort, le visage décomposé.

— Tu mens ! s'écria-t-il.

Claire se laissa glisser sur les genoux, leva ses mains frêles et tremblantes vers lui :

— Frère, avant de me maudire et de me condamner, écoute-moi !

LXXVII

AU SORTIR DE SAINT-LAZARE.

René la regarda un instant en silence, le cœur serré d'une angoisse affreuse.

Claire conservait la même posture, ses grands yeux noirs et suppliants fixés sur les yeux de son frère.

Rien n'était aussi touchant que cette charmante jeune fille, agenouillée comme une coupable, alors qu'il ne restait rien en elle, ni sur elle, qui rappelât la Zoé que nous connaissons. On eût dit qu'en quittant la perruque blonde, le fard, les toilettes tapageuses de la fille entretenue, elle avait tout quitté d'elle.

L'expression du regard avait changé aussi, de même que la voix et l'accent.

C'était bien Claire, Claire tout entière, avec sa pure beauté d'autrefois, ses formes de jeune vierge et quelque chose de plus profond dans le regard, qui, seul, indiquait qu'elle n'ignorait rien de la vie, de ses douleurs, de ses expériences et de ses chutes.

La colère de René tomba.

Il craignit d'être cruel. Il ne l'aurait pu, vis-à-vis d'elle, alors même qu'il l'aurait voulu, et il ne le voulait pas.

Son cri de colère avait été, d'ailleurs, plutôt un cri de souffrance.

Il se pencha vers elle, lui prit les deux mains, la releva doucement, et lui dit :

— Pardon, Claire... Tu as raison. Parle. Je t'écoute.

Maintenant elle se tenait droite devant lui. Un triste sourire effleura ses lèvres décolorées.

— Merci, frère ! répondit-elle.

Ils s'assirent tous les deux, comme ils se trouvaient, lui dans un fauteuil, elle, sur une chaise basse.

Il lui avait repris les mains.

Elle avait les deux bras appuyés sur les genoux du jeune homme

Elle commença sa confession.

— René, lui dit-elle d'une voix lente mais assez ferme, si, au sortir de Poissy, après avoir passé une année parmi les voleurs, les faussaires, tous ceux que la société rejette de son sein et écrase du talon, tu t'étais trouvé dans la rue, sans un ami, sans une ressource, sans un abri, sans un morceau de pain, ne sachant où aller ni que faire.., sais-tu ce que tu serais devenu ? — Tu aurais cherché du travail ? — Et si tu n'en avais pas trouvé ? — En trouvais-tu, avant même ta condamnation, lorsque tous les deux, désespérés, maudits, nous portions seulement la peine d'être orphelins et d'être victimes du plus grand malheur qui pût frapper des enfants de notre âge ?

« Te rappelles-tu comment nous avons erré sur le boulevard Montparnasse, fuyant la réprobation et les préjugés de la foule, chassés de notre logement, sans argent, brisés par la fatigue, tordus par les plus épouvantables angoisses, ne sachant sous quel toit nous coucherions le soir, ni si même nous trouverions un toit pour reposer nos têtes innocentes, et courbées pourtant sous le poids de l'opinion publique, infâme souvent dans sa cruelle stupidité ?

» Te rappelles-tu que j'allai, moi aussi, courageusement chercher de l'ouvrage, et que je n'en trouvai pas ?

» Te rappelles-tu que tu retournas chez le maître de pension où tu professais auparavant, et qu'il te chassa ?

» Te rappelles-tu que, s'il n'avait pas eu la pitié de te donner cent francs, dus en partie, — heureux hasard qui nous sauva pour quelques jours ! — nous serions tombés, la nuit, de fatigue, de froid, de faim, de désespoir, au coin de quelque borne... qu'on nous eût ramassés, le lendemain, comme des vagabonds ?...

» Te rappelles-tu que, pour échapper à ces tortures, à ces hontes, nous n'avions guère que le suicide ?

» Et nous étions innocents, à cette époque, même aux yeux de la loi, même aux yeux de la police !

» Nous sortions de prison, il est vrai, mais de prison préventive, et on nous avait relâchés, n'ayant pu nous trouver coupables.

» Pourtant qu'allions-nous devenir ? Quel sort nous attendait ; quels moyens avions-nous d'échapper à toutes les misères qui tuent, à toutes les hontes qui avilissent ? »

— Oui, je me rappelle tout cela ! murmura René.

— Plus tard, ce fut bien pire : tu fus condamné, envoyé à Poissy ; moi à Saint-Lazare.

» Nous étions désormais marqués.

» Toi, tu étais frappé par un jugement régulier. Tu avais un dossier, un passé, des antécédents !

» Si tu n'avais pas eu, au sortir de prison, un refuge chez M. Dartois, sa protection, — car je sais tout et j'ai suivi toute ta vie, depuis que tu as quitté Poissy, — peux-tu jurer que tu serais resté un honnête homme devant la faim qui aurait hurlé dans ton estomac, devant le mépris de la société, te repoussant comme un pestiféré !

René frémit.

— Et tu étais un homme, pourtant, un homme bon et honnête, jeune, plein de force, n'ayant à lutter que contre la fatalité des choses !

« Mais tu as trouvé M. Dartois, tu as trouvé sa fille, et ces nobles êtres, comme on en rencontre si peu, comme je n'en ai point rencontrés, moi, t'ont tendu la main ! t'ont relevé à tes propres yeux, t'ont sauvé.

» René, réponds-moi, es-tu sûr que tu te serais sauvé tout seul ?

— Continue, Claire, balbutia le jeune homme.

— Moi, je venais d'avoir seize ans : j'étais une pauvre enfant, ignorante de la vie, mal préparée à ses luttes, désarmée contre ses coups ; je sortais de Saint-Lazare ; j'étais jolie... et je n'ai trouvé personne ! Et le jour où l'on m'ouvrit les portes de cet enfer, sans un centime pour m'acheter un morceau de pain, saignant de toutes les blessures dont peut saigner une âme de jeune fille, de vierge, qu'on a roulée dans toutes les boues, j'appris que je n'avais plus de frère... qu'il était en prison !

« Mon seul appui me manquait ; la seule branche à laquelle je pusse me cramponner était brisée ; je retombais dans la rue, dans le ruisseau, perdue dans l'immensité de Paris... Pas un parent, pas un ami, rien que le désespoir et la faim !... Rien qu'une immense terreur, une menace partout !...

» J'errai jusqu'au soir où je tombai et roulai sur le pavé. »

— Malheureuse ! s'écria René, en la rapprochant de lui. Pauvre Claire ! pauvre sœur ! C'est horrible, et c'est vrai pourtant ! Que peut devenir une jeune fille dans ta position ? Y a-t-il un asile pour elle ? Non... Mais comment n'as-tu pas pensé à aller chez M. Dartois ? Tu connaissais son nom .. Tu savais où j'étais allé ce soir fatal...

— Je n'y pensai pas! je ne pensais plus. Je souffrais! D'ailleurs, je ne l'avais jamais vu, j'ignorais qui il était... Puis, j'avais honte! Je n'aurais osé me présenter nulle part. Je me répétais machinalement : Tu sors de Saint-Lazare ! Tu es déshonorée, avilie... Tout le monde te chassera ! Il me semblait que je portais, écrits sur mon front en lettres de boue et pourtant qui me brûlaient, ces mots :

SAINT-LAZARE !

que tout le monde les voyait, les lisait, que j'étais un objet d'horreur pour les autres comme pour moi-même !... Je n'avais qu'une idée : fuir, me cacher !

— Ah ! ce fut une fatalité, une horrible fatalité, interrompit René. Ma pauvre Claire ! Oui, je comprends. Pauvre enfant ! Oh ! certes, tu as souffert plus que moi, cent fois, mille fois plus. Moi, j'avais un viatique...

— L'amour de mademoiselle Dartois.

— Qui t'a dit... ?

— Je sais tout, te dis-je, car, de loin, je n'ai cessé de veiller sur toi, de vivre de ta vie, et de bénir ceux qui te sauvaient, qui jouaient près de toi le rôle que tu aurais joué près de moi, si les murs d'une prison ne nous avaient séparés.

— Et pourquoi ne m'as-tu pas écrit ? fait savoir où tu étais ?

— Quand je sortis de Saint-Lazare, tu étais à Poissy, encore une fois... et plus tard... il était trop tard !

— Mais M. Dartois, mais Caroline t'attendaient, te cherchaient, te faisaient chercher, te font chercher encore...

— Oui, mais quand je l'ai su, il était trop tard ! répéta-t-elle sourdement. Et je serais morte plutôt que de me faire connaître à eux, que de me faire connaître à toi !

— Et tu m'as laissé cette horrible douleur de croire à ta mort... de te pleurer...

— Il valait mieux me pleurer morte que vivante !

— Pourtant, aujourd'hui...

— Aujourd'hui, j'ai accompli mon œuvre... Du moins, je l'aurai accomplie dans quelques heures, et j'ai voulu te revoir une fois, t'appeler une fois encore : Mon frère !

— Oh ! nous ne nous séparerons plus. J'ai retrouvé ma Claire.

— Tu oublies *Zoé Chien-Chien !*

— Eh ! que m'importe !

— Tu es bon, oui, et tu me fais du bien. Merci, René ; merci frère, encore une fois. Mais je ne faillirai pas.

— Explique-toi mieux... je ne te comprends pas bien.

— Penser! poursuivit-il avec une rage désespérée, que si l'on t'avait remis les lettres de M. Dartois, que s'il était arrivé un quart-d'heure plus tôt, toute ta vie changeait... car c'est grâce à lui que tu as été relâchée .. Oh! infâmie! infâmie! t'avoir arrêtée, t'avoir jetée-là!

— J'ai appris l'intervention de M. Dartois, après, longtemps après... lorsque cela ne pouvait plus me servir de rien... Tant que je suis restée dans cet enfer, je n'ai point entendu prononcer son nom, et, quand on m'a jetée seule sur le pavé... j'ignorais que qui que ce soit se fût occupé de moi...

René se rongeait les poings avec fureur.

— Maintenant, écoute mon histoire... Je ne t'en dirai que l'indispensable. Je passerai rapidement sur les détails qui te feraient trop souffrir. Inutile de te décrire Saint-Lazare, la vie qu'on mène là-dedans, les créatures avec lesquelles on est confondu... cela serait trop horrible... Quand j'y arrivai, je n'avais plus la tête à moi: et, quelles que fussent mes craintes, bien que je connusse le nom de cette maison, j'étais alors si innocente, si candide, que je ne me faisais une idée exacte de rien... que je mis quelque temps avant de bien comprendre tout. On m'avait placée dans le quartier des... prostituées...

— Les misérables!... murmurait René. Oui, je sais, je devine... mais enfin l'erreur ne pouvait durer... On devait bien voir, bien constater que tu étais une honnête fille.

LXXVIII

PREMIÈRE VISION DE LA VÉRITÉ.

— Et on l'a constaté, murmura Claire, baissant la voix et les yeux, le front emprourpré : — on l'a constaté comme cela se constate là, médicalement !

Sa voix s'arrêta dans sa gorge desséchée.

— Ce fut une lutte horrible, reprit-elle haletante, en mots entrecoupés. D'abord, je ne comprenais pas... Quand je compris, l'horreur doubla mes forces... Je hurlai. J'appelais au secours; je t'appelais, René. Je me débattais. Il fallut m'attacher... Je m'évanouis.

— Les monstres ! s'écria René, hors de lui.

Ses veines gonflées saillaient sur son cou et se dessinaient en cordes sur ses tempes où le sang battait comme un lourd marteau.

— Qui a fait cela ? Claire, nomme-le moi... Son nom ! son nom ! et je le tuerai ; je le tuerai comme un chien !

Il était effrayant.

— Son nom, répondit Claire, reprenant un peu de sang-froid.

— Oui, son nom ! Ah ! ils croient qu'ils peuvent tout ! que tout leur sera permis, parce qu'ils représentent la loi, parce qu'ils s'appellent la police, parce qu'ils sont la force, parce qu'ils font peur et qu'on est lâche... Eh bien ! à moi, ils ne font pas peur !... Je te vengerai... Quand je l'aurai tué, celui-là, on y regardera à deux fois, peut-être, et on ne recommencera pas !

— Son nom, reprit Claire en l'interrompant, je ne le sais pas... et, d'ailleurs, ce n'était qu'un instrument vil, un

homme payé pour cela, habitué à ce métier, et qui aurait perdu sa position, son gagne-pain, s'il avait montré des scrupules, ou des pitiés que son remplaçant n'aurait pas eus, que son prédécesseur n'avait pas eus... Est-ce qu'il me croyait ?... Il pensait que je jouais la comédie... Enfin, il faisait son métier !

— La brute ! ce n'est pas une excuse.

— Le vrai coupable, ce n'est pas lui, pas plus que le bourreau n'est coupable d'avoir exécuté l'innocent que la justice lui livre... Le coupable, le monstre, l'infâme, c'est celui qui m'avait envoyée là, livrée à cette machine hideuse qu'on appelle la police des mœurs, sachant ce qui devait en résulter...

— Que veux-tu dire ? Quelqu'un...

— Quelqu'un m'avait dénoncée, signalée sciemment, volontairement, à dessein, sachant que j'étais innocente et pure, sachant à quelles abominations il me livrait...

— Oh ! celui-là ! fit René en grinçant des dents, comment le reconnaître ? En es-tu sûre, d'ailleurs ?

— J'en suis sûre ! Et je le connais !

René bondit.

— Quel est-il ?

— Attends !

— Tu me le nommeras ?

— C'est pour cela que je t'ai fait venir.

— Et il expiera !

— C'est pour cela que nous sommes ici.

— A la bonne heure !

— Mais c'est moi qui le punirai !

— Toi ! une enfant !

— C'est une enfant qu'il a frappée, c'est une enfant qui le frappera !

— Claire, c'est moi que cela regarde. Je suis ton frère, c'est à moi de venger ton honneur.

— Et moi, je suis la victime ! Tu le connaîtras tout à l'heure. Il est entre mes mains. Je le tiens. Il sera brisé, déshonoré, pantelant comme je l'ai été, et je n'aurai pas plus de pitié qu'on n'en a eu pour moi

L'accent de Claire était si froidement résolu, si terriblement farouche, sans éclat, ni violence, que René regardait sa sœur avec surprise, entrevoyant tout ce qui se cachait d'énergie indomptable et de douleur âcre sous cette enveloppe frêle de la jeune fille, sortant à peine de l'adolescence.

— Mais laisse-moi continuer, reprit-elle. Tu sauras tout, et il ne nous échappera pas. C'est impossible à présent. Il

est dans le filet... J'en ai tressé de mes mains toutes les mailles... Elles sont solides, va !

— Poursuis, Claire.

— C'est à la suite de cette épouvantable scène qu'une première lueur de la vérité vint jusqu'à moi... On avait constaté ma... pureté. . comme s'il en restait encore après ! On aurait dû me relâcher immédiatement... on me gardait... Moi, je continuais à ne rien m'expliquer... J'étais comme folle... Là réaction se faisait... Je passais de la protestation à l'hébétement... à la résignation stupide de l'être en proie à une fatalité qui lui échappe. J'étais pourtant plus malheureuse que les autres, même matériellement. Mes fiertés, mes répugnances, mon horreur de ce qui m'entourait et de mes compagnes les avait irritées contre moi. Elles sentaient que je n'étais pas des leurs. Ç'aurait dû les toucher, n'est-ce pas ? Cela les exaspérait, la plupart du moins... Elles se moquaient de moi, me harcelaient, voulaient entreprendre mon éducation... m'appelaient *la bégueule, la chipie, la demoiselle...* en autres termes aussi que je ne puis répéter...

« Quelques-unes étaient réellement méchantes, et, me voyant faible, seule, sans défense, au-dessus d'elles, se vengeaient sur moi de leur avilissement et du mal qu'on leur avait fait jadis, sans doute, et qui les avait conduites là.

» La masse était stupide et me martyrisait pour se distraire, pour plaire à celles qui dominaient et menaient le troupeau, en vertu de leur cynisme et de leur dégradation supérieure. Il y a des chefs partout, René, et des royautés de toutes sortes. Là, c'est la royauté du vice. Et je crois qu'il en est de même dans la société. Je n'ai jamais vu autre chose. Une pourtant de ces malheureuses avait bon cœur. Elle s'intéressa à moi. C'était une grande fille blonde, un peu hommasse, mais douce, qu'on avait surnommée la *filasse*, et qui, de son nom de guerre, se nommait Irma.

» Cela me fit du bien de voir un être qui ne me voulait pas de mal, qui ne m'en faisait pas. J'en étais à ce point que la sympathie d'une fille publique me touchait et me soutenait.

» Un jour que je pleurais, — je pleurais encore à ce moment-là : depuis, j'ai ri, — elle vint à moi et me dit :

— Vois-tu, ma petite, tu te manges *les sangs*. Tu as tort ; ça n'avance à rien. Je devine de quoi y retourne pour toi, et tu n'y comprends rien. Tu es une honnête fille, ça saute aux yeux ; je connais ça, moi. J'ai vu ça tout de suite. Si tu es ici, c'est donc pour autre chose que nous. Voyons,

sois franche : il y avait un vieux qui te faisait la cour, n'est-ce pas ? Et t'as résisté... puis, un beau jour, on t'a pigée... connu !

— Je ne vous comprends pas, lui dis-je, personne ne me faisait la cour, ni vieux, ni jeune. Je vivais avec mon frère.

— Ça, pas possible. On ne m'ôtera pas mon idée. T'es honnête, on le sait, comme l'enfant qui vient de naître, et on ne te relâche pas. Il y a une raison pour cela.

- En effet, repris-je tout à coup, pourquoi me garde-t-on ?

— Pour ce que j'te dis.

— Quoi ?

— C'est un homme qui te veut et qui, ne pouvant t'avoir, t'a dénoncée, histoire de te briser, de te dompter, pour te perdre, et que tu sois obligée de lui céder, quand tu auras passé quelque temps ici et qu'à la sortie tu n'auras plus ni le goût, ni la possibilité d'un travail honnête. C'est mon histoire à moi, il y a longtemps, au début, et c'est l'histoire de bien d'autres. Voyons, ne me fais pas de menteries, raconte-moi comment ça s'est passé.

» Je lui dis tout. Elle m'écouta attentivement.

— Ce ne peut-être que ce que je te dis, répéta-t-elle. Quand tu as été suivie... On a eu peur de ton frère... ou c'est une vengeance...

— Une vengeance ! Je n'ai fait de mal à personne !

— Est-elle enfant ! Faut bien que quelqu'un commence ! Enfin, écoute. Je sors demain, ma punition est finie... Je connais du monde, à la police et ailleurs... Je suis très bien avec l'interne de service .. Puis, j'ai des amies qui vont et viennent. Une fois dehors, je m'informerai ; et, quand quelqu'une reviendra ici, par elle, je m'arrangerai pour te faire tenir un mot. Ça ne tardera pas, va !

» Le lendemain, elle sortit en effet.

» Quatre jours après, une nouvelle arrivée me glissa dans la main une petite boulette de papier.

» Il y avait quelques mots écrits au crayon.

» Irma avait pensé à moi, s'était informée auprès de ses amis de la police, ou d'ailleurs.

» Elle me disait :

« J'avais deviné. Tu as été dénoncée, et tu es recomman-
» dée par quelqu'un de huppé et qui a le bras long. Pas
» moyen de savoir son nom. — Irma. »

« Ce jour-là, cette nouvelle qui devait m'accabler en me prouvant qu'un ennemi lâche et cruel, mais puissant, me poursuivait de sa haine, ce jour-là germa dans mon cerveau

la première idée de la vengeance, une sourde colère, encore vague, mais qui grandit en moi, minute par minute, heure par heure, jour par jour, s'accumulant, se ramassant, devenant formidable.

» J'étais une enfant, j'avais seize ans, j'étais orpheline, je n'avais jamais nui à personne, et la haine me frappait, me torturait..., et la société entière semblait se mettre, se mettait du côté du persécuteur.

» Il me sembla qu'un voile se déchirait devant mes yeux, que je me transformais, que la femme naissait en moi, mais comme elle devait naître dans la douleur, au milieu de cet enfer immonde où l'on m'avait plongée, où l'on me condamnait à rester : — femme armée pour la lutte, enragée, qu'on avait mordue et qui voulait mordre ! »

Claire s'était redressée, et ses grands yeux noirs lançaient des éclairs.

— Je me sentais devenir méchante, implacable, continua-t-elle. J'avais déjà à venger ma pauvre mère... Je l'avais juré, tu le sais, là, sur ce banc où nous étions tombés harassés et maudits, alors que tu parlais de mourir, alors que je te répondais :

« Il faut venger la morte, il faut venger notre mère ! »

« Maintenant j'avais à me venger aussi, moi, pour mon propre compte.

» Non, moins que jamais, je ne voulais point mourir, comme l'agneau qu'on égorge et qui ne sait que bêler ! Pour toi, pour maman, je ne le voulais pas ! Je ne pouvais pardonner en votre nom, si même j'avais voulu pardonner au mien.

» Cette idée qui naissait en moi, et qui ne prit corps que plus tard, à ma sortie de Saint-Lazare, suffit pourtant à me soutenir pendant les longues semaines qui s'écoulèrent encore.

» Un beau matin, on me jeta dans la rue.

» Quand je me retrouvai en plein air, quand je vis le mouvement de la vie saine, tout fut oublié d'abord. La réaction se fit. Je ne sentis plus que ma faiblesse et ma honte. Ma souillure, à laquelle je m'accoutumais presque dans ces murs maudits, où tout était plus souillé que moi, m'apparut effroyable et m'écrasa... Je ne pensais qu'à elle, je ne vis qu'elle, je ne sentis qu'elle.

» Te rejoindre, me jeter dans tes bras, m'y ensevelir, m'y cacher à tous les regards... ce fut mon unique désir... Me venger ? J'y songeais bien !... Me laver d'un baiser fraternel, c'était tout mon rêve... Trouver un bras pour m'y appuyer, un être qui m'aime et me console.... c'était ma vision.

» Je m'élançai devant moi, chancelante, grisée par l'air pur, le mouvement, fuyant les regards, je courus à notre hôtel.

— Votre frère? me dit-on, à Poissy!

» Je ne sais ce qui advint ensuite, ni où j'allai, ni ce que je pensai, ni même si je pensais... Je n'étais qu'une douleur qui marche et qui se perçoit elle-même.

» Il paraît que je ne tombai que le soir, à la nuit. »

Claire s'arrêta.

René trempait les mains de sa sœur de ses larmes qu'il n'essayait pas de retenir.

LXXIX

L'ÉCHELLE QUI DESCEND.

— Ce qui me reste à dire est plus pénible, reprit Claire après quelques instants de silence, car il y a pire que la dégradation subie : c'est la dégradation acceptée.

— J'aurai le courage de tout entendre, répondit René.

— Alors, je continue. Lorsque je revins à moi, j'étais couchée dans un bon lit, et, en ouvrant les yeux, je vis près de moi un homme jeune qui versait quelques gouttes d'un flacon dans un verre d'eau.

« A mon premier mouvement, il approcha le verre de mes lèvres, et me dit tranquillement :

— Buvez ceci, ma belle, ce ne sera rien.

— Je bus machinalement. Je me sentais plus faible qu'une enfant, sans volonté, complétement anéantie, incapable même de m'étonner avec quelque vivacité.

» Cependant ce cordial me fit du bien et chassa en grande partie le brouillard intense qui remplissait mon cerveau et s'interposait comme un voile à demi-transparent entre le passé et le présent.

» J'essayai de me soulever pour regarder autour de moi. Je m'aperçus alors qu'on m'avait déshabillée, que je n'avais sur moi qu'une chemise légère, et qu'une bande de linge entourait l'un de mes bras.

» Je me renfonçai aussitôt et ramenai la couverture sur moi.

— Oh ! oh ! fit le jeune homme en riant, voilà la connaissance qui vous revient. Je vous le répète, ce ne sera rien. La saignée vous a sauvée... Un peu de repos, de bon

bouillon, des bifteaks saignants, du vin de Bordeaux, et, avant huit jours, vous serez sur pied, plus fraiche et plus jolie que jamais, car vous êtes charmante !

— Où suis-je donc, monsieur? balbutiai-je.

— Où vous êtes? Chez... il me dit son nom, — étudiant en médecine, qui passe sa thèse de doctorat dans six semaines, et qui vient de vous sauver la vie, car, si je ne m'étais pas trouvé là, et si je ne vous avais prise à temps, vous aviez très probablement une jolie fièvre cérébrale, ou même une congestion mortelle ; mais une abondante saignée a tout arrêté, et, à votre âge, les convalescences ne sont pas longues.

» Il me raconta alors que, la veille au soir, rentrant chez lui, il m'avait rencontrée, que ma beauté et mes façons étranges, ainsi que la misère de mon costume, l'ayant frappé, il m'avait suivie, ce qui lui avait été d'autant plus facile que je me dirigeais du même côté que lui, qu'arrivée dans sa rue, et presque devant sa porte, il m'avait vu chanceler et tomber...

» Il s'était élancé pour me ramasser, et, me voyant sans connaissance, le visage empourpré, les yeux renversés, il avait compris que, sans une saignée immédiate, j'étais probablement perdue.

» Alors, aidé de sa concierge, il m'avait montée chez lui.

— Je suis garçon, ajouta-t-il, et ce n'est pas la première fois qu'une jolie fille honore mon appartement de sa présence. Vrai ! poursuivit-il, vous êtes charmante ! et, c'eût été pitié de vous voir mourir, ou aller à l'hôpital. Que diable vous est-il arrivé? J'ai constaté que vous n'aviez pas mangé depuis au moins vingt-quatre heures... vous rôdiez seule dans les rues, avec des airs à vous faire ramasser par la police...

» J'eus un frisson à ce mot de police !

— Vous n'aviez pas un centime vaillant dans votre robe en guenilles. Il y a un petit drame là-dessous, n'est-ce pas? Un désespoir d'amour... quelque trahison d'un amant volage qui ne savait pas apprécier votre beauté et votre jeunesse. . ou bien, votre famille avait surpris votre intrigue, et vous fuyiez sa colère...

— Vous vous trompez, monsieur, lui dis-je faiblement : je n'ai point d'amant et je suis orpheline...

— Orpheline... c'est possible. Pas d'amant, c'est invraisemblable, et il se mit à rire. Ce n'est pas à un vieux carabin, à un jeune médecin, comme moi, qu'il faut faire ces contes. Vous êtes jolie comme un ange, vous avez seize ans ou seize ans et demi, vous êtes, ou, plutôt, vous avez

été une petite ouvrière : vos doigts en portent la marque, mais la marque effacée.

» Il me prenait la main et considérait le bout de mes doigts.

— Voilà des piqûres d'aiguille; les nobles cicatrices du travail ! comme on dit, qui déclarent que vous avez travaillé, mais que vous ne travaillez plus depuis assez longtemps. Résumons donc: orpheline, dites-vous; pauvre, dit votre costume; ouvrière qui a cessé de travailler, disent ces doigts; jolie à faire tourner toutes les têtes, disent vos yeux; et, perdant connaissance dans la rue, un beau soir, le ventre creux, avec un commencement de congestion... peine de cœur !

» Il posa un doigt hardi sur ma poitrine.

— Ainsi ne blaguez pas avec moi. Un médecin, vous comprenez, c'est inutile ! Comment vous appelez-vous ?

» Je lui dis le premier nom qui me vint à l'esprit.

— Héloïse.

— Heloïse, qui ?

— Je n'ai pas d'autre nom.

— Parfait Enfant trouvée, ou fille naturelle, que n'ont reconnue ni papa, ni maman.

» Je le lui laissai croire. Pouvais-je lui dire la vérité? Son ton ne m'y portait point. C'était un jeune homme de vingt-huit ans, avec toutes les façons du quartier Latin, n'ayant jamais connu que les filles de Bullier ou de Mabille, qui me prenait pour l'une d'elles, et ne m'eût ni comprise, ni aidée... Pas méchant, mais nature vulgaire, pour qui il n'y a que deux sortes de femmes : la petite ouvrière pauvre, et dont on se fait du plaisir sans conséquence; la demoiselle riche qu'on épouse pour sa dot.

» En sortant de chez lui, la faim et la rue m'attendaient. Or, la rue, c'était la police encore une fois. Tout, plutôt que retomber entre ses mains ! J'étais anéantie, sans courage, lasse de lutter. J'avais assez appris, et tu sais à quelle école ! pour comprendre que, dans ma position, il n'y avait que le suicide, me jeter dans la Seine, car je n'avais pas de quoi m'acheter du charbon, ni de taudis à moi pour m'y enfermer... ou accepter... ce qu'il me proposait.

» Lui, ou un autre ; aujourd'hui, ou demain ; qu'importait ? J'étais condamnée sans appel ! puisque je ne voulais pas mourir... Tu sais pourquoi.

» Cependant, il ne faut pas se faire meilleure qu'on est. A ce moment, mes idées de vengeance étaient bien engourdies. Était-ce le sang qu'il m'avait tiré ? Je n'avais soif que de repos et de tranquillité. La lutte me faisait horreur. L'a-

bandon, ses menaces et ses tortures, me faisaient peur... J'étais lâche !... Il m'avait sauvée, c'est vrai... mais ce ne fut pas même de la reconnaissance de ma part !

» Deux mois s'écoulèrent.

» Pendant ces deux mois il acheva ses examens et passa sa thèse. Il était médecin désormais.

» Il n'habitait pas un garni. Il était dans ses meubles... appartenant à une famille aisée de la province.

» Pour la première fois, j'eus un peu de bien-être matériel. Il avait raison, j'avais besoin de manger. Les forces me revinrent, et, avec les forces, l'énergie. A ce moment, si c'eût été à refaire, je crois que je l'aurais chassé ou fui avec horreur... que j'aurais essayé de lutter contre la fatalité...

» Ah ! René, quelle différence entre l'être épuisé par la misère et les privations, et l'être dans les veines duquel coule un sang vigoureux et abondant, et combien ce qu'on appelle la vertu et les nobles vouloirs dépend peu de notre volonté ! La vertu, c'est peut-être un bifteack, et l'énergie qui sauve, une bouteille de bordeaux !... J'étais perdue, mais la vie était rentrée en moi, et, avec la vie toutes mes ardeurs de vengeance. J'apprenais tous les jours, je voyais clair autour de moi. Je songeais à ce que m'avait dit la grande Irma, à Saint-Lazare. Évidemment, elle ne se trompait qu'à moitié. Ce n'était point, comme elle le croyait, un homme amoureux de moi qui m'avait dénoncée, *recommandée*, jetée à l'infamie ! Non, car il m'eût attendue à ma sortie de Saint-Lazare : je l'aurais rencontré, retrouvé depuis... et personne ne m'avait donné signe de vie...

» Mais c'était un homme influent, puissant, qui voulait, pour une cause que j'ignorais, mais qui se reliait dans mon esprit à l'assassinat de ma mère, me perdre à jamais. De fait, les deux seuls êtres qui eussent intérêt à découvrir l'assassin, à rechercher la trace de leur naissance et de leur famille, toi et moi, nous étions frappés ensemble, réduits au néant. La prison t'avait pris, et la prostitution me prenait. Rien à craindre de nous désormais.

» Cela ne sera pas, me dis-je : je suis dans l'abîme, j'y entraînerai cet être inconnu... Je le découvrirai, et, alors, malheur à lui !

» Cette idée fixe, revenue en moi dans toute sa vigueur, ne me sauva point de l'horreur et du dégoût de moi-même et de ma vie, mais me donna la force de la supporter et de la purifier, dans la mesure du possible, en lui donnant un but de justice implacable.

» Au bout de deux mois, la personne avec qui je vivais m'annonça qu'elle allait passer quelques semaines dans sa famille et se reposer des fatigues de ses examens et du travail absorbant de son doctorat, me jurant, d'ailleurs, un prompt retour.

» On me laissa quelque argent, jusqu'à ce retour prochain. On partit, et je restai dans le petit logement.

» C'était au commencement du trimestre, le loyer était payé jusqu'au 8 octobre.

» Au demi-terme, la concierge, vieille femme horrible, vulgaire, avare, et qui eût vendu sa fille pour cent sous, vint m'annoncer, avec un sourire que je ne compris pas d'abord, qu'elle mettait l'écriteau, et que je devais lui laisser la clef, quand je sortirais, pour qu'elle pût montrer l'appartement à ceux qui viendraient le visiter.

— Comment, m'écriai-je, il a donc donné congé ?

— Parbleu ! avant de partir... ne le saviez-vous pas ?

— Non.

— Que vouliez-vous qu'il fasse, puisqu'il ne revient pas ? Il est docteur maintenant et va s'établir. C'est fini pour vous... vous comprenez bien.

» Depuis quinze jours qu'il était parti, il ne m'avait pas écrit. Je compris, en effet ! Le 8 octobre, je serais à la porte. Il m'avait laissé jouir du logement payé, voilà tout. Maintenant qu'il était docteur, sa vie de garçon était terminée. Il m'avait prise pour l'enterrer. N'aurait-il pu me prévenir, au moins ? C'était un coup inattendu. Je ne l'aimais, ni ne l'estimais, lui, certes... Il m'avait fait payer trop cher le service rendu, le morceau de pain et l'abri... Néanmoins, j'eus un moment de désespoir... cela me disait trop clairement, trop brutalement, à quel degré j'étais tombée... et que l'échéance de l'infamie revenait !

» La vieille concierge voulut me consoler, à sa manière.

— Il va falloir vous arranger... trouver quelqu'un, me dit-elle : cela ne vous sera pas difficile... A votre âge... on n'est jamais embarrassée... Et puis, vous êtes belle, très belle... Il y a des millions dans ces yeux-là, et cette taille-là ! Au fond, ce n'est pas une grande perte que vous faites-là. Entre nous, il ne valait pas cher ! Un noceur, un coureur... puis, un étudiant... ça n'a jamais le sou. Il vous a traitée mieux que les autres. Il n'y mettait pas tant de façons. Quand il en avait assez, il leur disait : — « Va-t'en, tu me dégoûtes ! » Et puis, bernique ! On pouvait s'abîmer la vue à force de pleurer ! En v'là un qui s'en battait l'œil ! Ah ! ne me parlez pas des hommes, mon enfant ! Quel tas de canailles ! Aussi, quand on les gruge, c'est pain béni !

Voyez-vous, ils ne sont bons qu'à ça, qu'à faire vivre les jolies filles comme vous! Par exemple, il ne faut pas prendre un béguin. Tenez, vous m'intéressez... Je vous aime comme si vous seriez mon propre sang et ma vraie fille. Écoutez un bon conseil... Je connais quelqu'un qui vous veut du bien. . Il vous a remarquée... Vous avez dû le voir... Il demeure en face... Un homme mûr, mais sérieux .. Ce sont les meilleurs... une belle position... surtout pour une femme comme vous... un fonctionnair, une haut fonctionnaire... de la préfecture de police... Vous comprenez... c'est une garantie pour vous... puis marié... c'est excellent... Il devra se cacher... vous aurez votre appartement à vous... vous serez libre... Rien ne vaut les hommes mariés pour une jolie fille... De l'argent, de la liberté... puis souples et complaisants... parce qu'ils ont peur de leur femme, du bruit...

» Elle était payée pour préparer le terrain, je le vis bien.

» Mais, en effet, je connaissais celui dont elle me parlait. Depuis plus d'un mois, j'avais remarqué son manège. Il me faisait évidemment la cour. »

Claire sourit tristement.

« Le sort me servait à souhait!

» Employé supérieur de la préfecture de police!... Je saurais par lui ce que je voulais savoir... par lui, j'aurais le nom de l'homme qui m'avait envoyée à Saint-Lazare, ou je ne l'aurais par personne!...

» Il me fallut trois mois de ruse, de mensonges et de comédie. Il avait pris tant de précautions pour qu'on ne pût connaître la main qui me frappait! Mais je le sus. »

Claire parlait à présent d'une voix brève et rapide, sans hésitation ni faiblesse. Elle avait passé le Rubicon, avoué, étalé toute sa honte. Il ne lui restait plus que la hâte d'en finir avec la longue agonie de cette cruelle confession.

Au fur et à mesure qu'elle avançait dans son récit, quelque chose de dur et d'implacable s'imprégnait sur ses jolis traits, dans ses beaux grands yeux noirs.

René ne l'interrompait plus.

Il écoutait, le front penché, immobile.

« Quand je sus ce nom, que tu sauras tout à l'heure, continua-t-elle, je n'eus plus qu'une idée, me rapprocher de lui, lui plaire, entrer dans sa vie, comme le ver entre dans le fruit, qu'il ronge, gâte et tue!

» Ce n'était point difficile. C'est un homme à passions, qui a toujours aimé les femmes. De plus, il approchait de la cinquantaine, l'âge terrible pour ces sortes d'hommes. Il était

puissamment riche, bien en cour, occupait de grandes positions, était marié aussi

» Bien que je ne l'eusse jamais vu, il pouvait m'avoir vue, lui, et il ne fallait pas qu'il me reconnût.

» C'est alors que je songeai à me créer une nouvelle personnalité.

» Rien de plus facile.

» L'homme qui m'entretenait venait rarement me voir. J'étais chez moi. Je m'appliquai à me déguiser, à me transformer entièrement, et j'y parvins avec une perruque admirablement faite, le fard, et tous les moyens qu'une femme de ma sorte pouvait employer.

» J'eus alors deux existences... Pour l'un, j'étais toujours la brune Héloïse... Pour l'autre, j'étais Zoé Chien-Chien. Je sortais, je me montrais partout, j'avais soin d'être sur son chemin, d'attirer son attention.

» Cela ne fut pas long.

» Il devint éperduement épris de moi.

» Il m'offrit son cœur et sa bourse.

» J'acceptai sa bourse... Je l'enflammai à lui faire perdre la raison, en lui refusant tout.

» Quand je fus sûre de lui, je quittai l'appartement que j'occupais, et, certaine, désormais, de n'être point reconnue sous ma nouvelle incarnation, je disparus à tout jamais pour le haut employé de la préfecture de police.

» Héloïse venait d'aller rejoindre Claire... il ne restait plus que Zoé.

» Depuis plus de six mois, cet homme m'entretient, se ruine pour moi. Depuis plus de six mois, près de lui, que je hais et que je ne puis voir sans que tout mon être frémisse de colère et d'horreur, je joue une comédie qui l'aveugle. C'est ainsi que j'ai pu apprendre peu à peu tous ses secrets, tous ses crimes !

» Il m'adore, souffre de mes duretés et de mes caprices, car je ne suis pas sa maîtresse, à celui-là, oh non ! Jamais ! jamais !

» Cet hôtel, c'est lui qui me l'a donné... ce luxe qui m'entoure... il vient de lui...

» Je le tiens. Il est à moi, aujourd'hui, comme l'assassin est au bourreau. Mon œuvre est accomplie. Je puis me redresser devant toi, frère, car j'ai tenu mon serment :

» Ma mère sera vengée, et Claire aussi, mortes toutes les deux des mains du même meurtrier, meurtrier du corps et meurtrier de l'âme ! »

LXXX

LA DOUBLE RÉVÉLATION.

Elle se tut.

René s'était levé comme si le fauteuil sur lequel il était assis le brûlait.

— Claire, dit-il enfin, il y a des choses que je ne saisis pas bien dans ton récit. Ainsi, cet homme qui passe pour ton amant, qui t'entretient, puisqu'il faut appeler les choses par leur nom, serait celui-là même sur la dénonciation duquel tu aurais été renfermée à Saint-Lazare et qui aurait causé indirectement mon propre emprisonnement ?

— Oui.

— En es-tu certaine ?

— J'en suis certaine.

— Il n'a pas dû livrer son nom pourtant, en accomplissant cet acte infâme...

— Non. Mais on savait en haut lieu, au cabinet du préfet, de qui venait la dénonciation. Cela a été difficile à découvrir, et il serait trop long que je te donne tous les détails, que je te dise comment je m'en suis assurée, grâce à la personne... dont je disposais, à cet instant. Cependant, je ne me suis pas contentée de cette preuve. Plus tard, j'ai mis son écriture sous les yeux de l'agent de police qui avait accompagné le commissaire, M. Leroux, lors de la première enquête qui nous révéla de quelle mort était morte notre mère. Cet agent reconnut l'écriture pour être celle de la dénonciation anonyme classée à la préfecture, dans mon dossier. Donc, pas de doute possible.

— Tu as raison, Claire, il faut punir cet homme... mais

pourquoi parlais-tu en même temps de l'autre meurtrier, de celui qui nous a faits orphelins ?

— Parce que c'est le même !

— Le même ! s'écria René. Non, tu te trompes, Claire. Celui-là, je le connais, et tu le connaîtras aussi quand je t'aurai dit qui nous sommes, quel est notre père, car je le sais...

— Je le sais aussi...

— Toi ?

— Nous sommes les enfants de Louis-René de Penhoël et d'Anne-Désirée de la Villepreux !

René regarda sa sœur avec une stupeur profonde.

— Qui te l'a appris ? Comment le sais-tu ? s'écria-t-il enfin d'une voix palpitante.

— J'ai les papiers de notre mère ! L'histoire de sa vie et de notre naissance, écrite de sa main...

— Que dis-tu là ? Où les as-tu retrouvés ?

— Chez l'assassin !

— Voyons, sœur, explique-toi mieux, car je m'y perds ! Tu te seras trompée, ou l'on t'aura trompée .. tu ne peux...

Claire alla au petit meuble que nous connaissons, en tira le cahier que nous avons vu lire à Zoé, une nuit, la nuit où elle sortait de chez le comte d'Orsan.

— Connais-tu l'écriture de notre mère, René ? Regarde, alors.

Il saisit les papiers d'une main tremblante, y jeta les yeux et lut :

A mes enfants

RENÉ ET CLAIRE

HISTOIRE DE MA VIE.

Il courut à la signature, en faisant glisser, fiévreux, les feuillets, n'osant en croire d'abord sa vue.

— Oui, oui ! c'est son écriture... c'est bien d'elle ! Où as-tu trouvé cela ? Réponds, je t'en supplie !

— Regarde encore, dit Claire, avec une expression de triomphe qui faisait mal tant il s'y mêlait de menace et de douleur.

Elle lui montrait une lourde bague, passée à l'index de sa main droite, où elle jouait trop facilement.

— C'est une bague !

— N'y touche pas ! Cela tue.

— Que veux-tu dire ?

— Rappelle-toi le rapport des médecins chargés de l'autopsie. Rappelle-toi la piqûre à la main. Voilà la bague qui l'a faite. Le chaton est plein d'acide prussique tout frais.

J'ai renouvelé la dose ce matin. Avec de l'argent on a de tout, même de la mort pour dix personnes, là-dedans. Vois-tu, en pressant ainsi, — et elle pressait le chaton, — cette pointe qui sort là ? Elle est mouillée. Prends garde ! voilà la goutte qui tombe...

— Claire, tu me fais peur. Laisse cet horrible engin... Quitte-le !

— Non pas. Tu veux des preuves. Je t'en donne.

— Mais tout cela ne me dit pas... ne m'explique pas...

— Crois-tu que celui de chez qui vient cette bague, dont il n'existe pas une seconde à Paris, bien évidemment ; crois-tu que celui chez lequel j'ai pris cette histoire de la vie de ma mère, renfermée dans le coffret avec les autres preuves de notre naissance, — histoire qui nous était destinée et qui est écrite tout entière de sa main, — crois-tu que celui-là soit l'assassin ?

— Évidemment ! s'écria René, soulagé tout à coup, se disant : « Ce n'est donc pas le duc de la Villepreux ! Ce n'est donc pas notre grand-père, ce n'est donc pas un membre de la famille. »

Et il lui semblait que sa poitrine était débarrassée d'un poids énorme.

— Eh bien, cette bague et ces papiers sortent de chez l'homme qui a dénoncé Claire. C'est lui également qui nous avait dénoncés tous les deux, après le meurtre, essayant, pour mieux nous perdre, de rejeter sur nous le crime qu'il venait d'accomplir. C'est lui qui envoyait la justice chez nous ! C'est lui qui fermait sur nous les portes de la prison préventive : c'est lui, lorsqu'on nous relâcha sur les instances de M. Dartois, qui s'y prit d'autre façon pour se debarrasser des enfants de sa victime, en me jetant d'où je suis sortie pour la honte, en te jetant d'où tu es sorti, sauvé par l'amour !

— Oui, cela doit être, murmurait René épouvanté. M. Dartois me l'avait déjà dit. Il avait tout deviné.

— Je le pressentais, continua Claire. J'en eus la première preuve, le jour où je soumis son écriture, un chèque, à l'agent de police dont je t'ai déjà parlé Il reconnut non-seulement l'écriture de la lettre qui appelait l'attention sur mon... inconduite, qui faisait de moi une fille ! mais aussi la lettre qui avait mis la justice sur la trace du crime... Ce jour-là, je ne doutai plus.

Alors, Claire raconta à son frère l'escapade de Niño, sa mort ; comment elle avait appris ainsi l'usage mortel de la bague, volée par le petit sapajou dans le coffre-fort du comte d'Orsan, mais sans le nommer toujours.

Elle lui raconta, enfin, comment, grâce au caprice qu'elle avait inspiré au fils, et à la jalousie qu'elle avait fait naître chez le père, d'abord dans le seul but de le faire souffrir et d'exaspérer sa passion, elle s'était introduite chez le comte la nuit; comment elle avait deviné le secret du coffre-fort, comment elle y avait enlevé le manuscrit de leur mère, qui lui avait tout appris.

— Maintenant, poursuivit-elle, nieras-tu qu'il soit entre mes mains, et que je puisse l'envoyer à l'échafaud ?

— Quel est cet abominable monstre ? Oh ! pour lui pas de pitié !

— Pas de pitié ! répéta-t-elle froidement. Et, si tu en avais, toi, si tu faiblissais, je te le jure, moi, sur le saint amour que je portais à ma mère, sur ma vie perdue, avilie, et sans espoir, désormais, j'irai jusqu'au bout, quoi qu'il arrive !

Son accent était calme, mais on devinait que ce calme provenait d'une résolution inébranlable et qui faisait chair avec elle-même.

— Son nom ? redemanda René.

— Attends encore. Lis d'abord le testament de ta mère. Que nous puissions après être tout entiers à la justice.

— Tu as raison, sœur, répondit René : — elle d'abord.

Il s'accouda sur la petite table de laque et commença la lecture du récit que nous connaissons.

Claire, assise, le regardait, immobile et silencieuse.

De grosses larmes coulaient lentement sur les joues du jeune homme, en retrouvant là, vivante, la parole de sa mère.

Quand il eût fini, il embrassa pieusement la signature.

Ce récit et celui de Claire calmaient plusieurs de ses terreurs.

Ainsi, non-seulement le duc de la Villepreux n'était pas le coupable, mais ce qu'il venait de lire, conforme à ce que lui avait raconté son père, lui prouvait que le comte d'Orsan ne l'avait pas trompé, avait été véridique et sincère.

Il pouvait estimer sans arrière-pensée, sans inquiétude, ce père qui lui avait ouvert les bras, et l'innocence du duc lui enlevait sa plus cuisante angoisse.

Il y avait là de grandes et profondes consolations pour lui.

Aussi, après avoir essuyé ses larmes, ce fut avec un visage presque rayonnant qu'il s'écria :

— A mon tour de parler maintenant, Claire, notre père vit ; Louis-René de Penhoël n'est pas mort... C'est...

Mais Claire l'interrompit vivement.

Elle était devenue d'une pâleur mortelle, puis un flot de sang pourpre avait envahi son visage.

— Tais-toi, dit-elle sourdement. Il vit !... Mon père vit... Je ne veux pas savoir ce qu'il est, ce qu'il fait aujourd'hui. Car je ne veux pas qu'il me connaisse. Pour lui, je serai morte, il y aura longtemps, entends-tu, René...

— Mais...

— Ah ! j'ai assez souffert ! assez saigné, reprit-elle violemment. Je ne rougirai pas devant lui, il ne rougira pas devant moi. Mon père, quel qu'il soit, n'a pas de fille... Mon père ne saura jamais, jamais, entends-tu bien, que Claire s'est appelée Zoé Chien-Chien ! Zoé la courtisane !... et qu'elle méritait ce nom...

— Quand il saura ton histoire... balbutia René, il te pardonnera, il t'ouvrira ses bras. Tu peux te relever encore...

— Il ne la saura pas ! N'insiste pas, René. C'est inutile, ne m'ajoute pas cette douleur suprême...

— Chère sœur, pauvre victime, tu réfléchiras.

— C'est fait. N'insiste pas, ou je me tue sous tes yeux ! Claire n'a ressuscité que pour quelques instants et pour toi seul ! Songe à ta fiancée. La jolie belle-sœur que tu lui donnerais là !

René eut un frisson.

C'était vrai, pourtant !

Mais il dompta ce premier mouvement d'égoïsme.

— Caroline est un grand cœur, qui comprend tout.

— Moi aussi, fit-elle, j'ai un cœur... à ma façon, — elle sourit avec amertume, — et ma fierté, et mon abnégation. Laisse-moi cela. C'est tout ce qui me reste ! Il est tard. Je vais, dans quelques minutes, reprendre la livrée de Zoé, car j'attends le coupable, et c'est Zoé qu'il doit trouver en entrant ici. Sans cela, il prévoirait le coup qui l'attend et se mettrait sur ses gardes. Toi, tu vas me dire adieu.

— Te laisser seule ! En un pareil instant ! Tu es folle, Claire !

— Tu veux rester ?

— En as-tu douté ?

— Merci. J'accepte. Embrasse encore une fois ta pauvre petite Claire, si elle ne te fait pas horreur, maintenant que tu sais tout.

René la serra dans ses bras, promenant ses lèvres sur ses longs cheveux noirs aux reflets bleus.

— Et maintenant, dit-elle, en le repoussant doucement, maintenant me voilà forte et purifiée. L'homme que j'attends, le coupable... c'est le comte d'Orsan !

René poussa un cri terrible, et l'on put voir presque ses cheveux se hérisser sur son front livide.

— Le comte d'Orsan ! répéta-t-il.

— Oui, le comte d'Orsan, l'entreteneur de Zoé, l'assassin de madame veuve Morisset !

— Ah ! malheureuse; mais le comte d'Orsan, c'est Louis-René de Penhoël, c'est mon père et le tien !

LXXXI

AVANT LE DRAME.

Claire était debout.

En entendant cette révélation foudroyante, elle chancela comme si elle allait tomber, et un frémissement convulsif secoua son corps entier.

— Mon père. . répéta-t-elle d'une voix étouffée, ah! ah ! le comte, mon père !

Elle éclata d'un rire convulsif.

— Ainsi, reprit-elle plus lentement, c'était mon père qui, le sachant, livrait sa propre fille à la police et se faisait, pour elle, geôlier de Saint-Lazare ! Ainsi c'était mon père et le tien, qui entrait nuitamment chez la veuve Morisset, assassinait sa femme pour dépouiller ses enfants, leur enlever tous les moyens de vivre, les vouait à la misère, à la honte, à l'infamie, au crime, sans doute, et les désignait, de sa main sanglante, aux poursuites de la justice, sous l'accusation de parricide .. Ah ! c'était mon père... Ah ! le comte d'Orsan, c'était Louis-René de Penhoël !

Elle était terrible, effrayante, mais calme et presque froide, parlant bas.

— Comment l'as-tu retrouvé ? Comment l'as-tu reconnu ? dit-elle encore.

René, baissant la voix aussi et se rapprochant d'elle, comme elle se rapprochait de lui, — on eût dit qu'ils craignaient de s'entendre eux-mêmes et que les murs de la maison ne s'écroulassent sur leurs têtes, — lui raconta, en quelque mots brefs, entrecoupés, de quelle façon celui-ci l'avait reçu, accueilli avec joie, lui avouant ses erreurs, lui

dénonçant le duc de la Villepreux, l'accusant d'avoir commis le meurtre dont ils cherchaient tous deux l'auteur, dont ils poursuivaient tous deux la punition éclatante.

Pour René la situation devenait effroyable.

Il avait été moins malheureux que sa sœur, jusqu'à présent ; il avait moins souffert, il ne s'était pas senti, comme elle se sentait, perdu à tout jamais, perdu sans ressource.

Sa vie était entière, son caractère intact.

Soutenu, protégé par l'amitié de M. Dartois, par l'amour de Caroline, il était prêt à rentrer dans la société, le front haut. Toutes les portes pouvaient s'ouvrir devant lui. Le bonheur l'attendait. Il reprenait son nom, il épousait la femme qu'il aimait. La fortune, les joies de la famille et du cœur, les plus hautes ambitions, tout lui était permis...

Il l'avait cru, du moins, en retrouvant le comte d'Orsan, moins coupable qu'il ne le craignait.

Il l'avait cru surtout, en apprenant par Claire que ce n'était pas non plus le duc de la Villepreux l'auteur de l'assassinat.

Au moment où il se voyait au pinacle, sur le sommet, en pleine lumière, avec un vaste et brillant horizon devant lui, loin des abimes, voilà que, tout à coup, un abîme sans fond s'ouvrait sous ses pieds, abîme de sang et abîme de boue, où il tombait d'une hauteur vertigineuse.

Son père était le pire et le plus infâme des monstres, assassin, et, pour ainsi dire, incestueux, et cela dans des conditions dont tous les détails ajoutaient une nouvelle horreur à tant d'horreurs.

— Nous sommes maudits, réellement maudits, continua-t-il, si tu ne t'es pas trompée, Claire, si le comte est bien l'homme que tu dis, s'il a bien fait ce dont tu l'accuses.

— En doutes-tu ?... fit-elle lentement.

Elle le regardait maintenant presque avec compassion, et son grand œil noir, chargé de tendresse, plein de l'oubli de soi-même, lisait sur le visage du jeune homme toutes ses angoisses, les analysait, y prenait part.

— Je veux en douter, je le dois... Non, ce n'est pas possible. On n'a jamais rêvé quelque chose d'aussi effroyable. Il ne nous resterait plus qu'à mourir.

Claire consulta la pendule.

La nuit était venue. Une lampe maintenant les éclairait, allumée quelques instants plus tôt par les soins de la jeune fille.

Depuis le matin, ils n'avaient rien pris, ni l'un ni l'autre, oubliant tout, emportés par le drame sinistre de leur existence exceptionnelle, vivant exclusivement par la pensée

et par le cœur, subissant successivement toutes les tortures morales qui, de nos jours, remplacent les tortures physiques, les valent bien, souvent les dépassent.

Claire regarda encore son frère.

Elle réfléchissait profondément et gardait le silence.

Elle s'assit enfin, appuya ses coudes sur la petite table où elle offrait habituellement le thé, le soir, au comte d'Orsan, plongea sa jeune tête dans ses mains, qui disparurent sous les flots de sa chevelure abondante, et resta longtemps pensive.

A quoi pensait-elle ? A qui ?

A son frère, au bonheur des autres !

René n'osait plus lui adresser la parole.

Il avait la gorge sèche, la tête en feu.

Il avait peur, peur de la réalité.

Il cherchait à douter, il y arrivait presque par moments, car cette idée que son père était l'assassin de sa mère, avait commis les autres crimes, plus hideux encore, dont Claire, — au milieu du luxe de Zoé Chien-Chien, — était le commentaire vivant, cette idée le rendait fou !

Si c'était vrai, pourtant !

Quel serait, quel était son devoir ?

Il frissonnait des pieds à la tête à cette question, et la laissait sans réponse.

Enfin Claire releva le front. Son expression était admirable... sans qu'on pût la définir exactement.

Nulle trace de lutte sur ses traits gracieux.

La lutte était finie. Elle avait pris sa résolution, cela se voyait! Quelle était cette résolution? Personne n'aurait pu le dire, mais ses mouvements étaient calmes, lents et posés.

Elle tendit la main à son frère.

— Pauvre ami, lui dit-elle, d'une voix infiniment douce, je t'ai fait bien du mal ! La vie avait encore tant de promesses pour toi !... J'avais cédé à un sentiment d'égoïsme en te faisant venir. Je voulais te revoir, te dire que Claire n'était pas morte pour toi, comme pour les autres, me payer cette volupté d'un visage aimé, me rappelant mon enfance, respirer près de toi quelques bouffées d'air pur, en remplir mes poumons. Je ne voulais certes pas m'imposer à toi, mêler mes flétrissures à ta vie, te tacher de mon contact qui souille. Non, non! tu ne m'aurais plus revue. Tu aurais su seulement que je t'aimais de tout mon cœur... pauvre cœur vierge d'amour ! et que je te bénissais pour tout le bien que ta présence et ton pardon m'avaient fait !

— Tais-toi, Claire... Tu me déchires...

— Je ne le regrette plus ! reprit-elle. Si tu n'étais pas venu, ignorant qui était le comte, je le livrais aux tribunaux, au bourreau... Quel horrible éclat retombant sur ta tête chérie, brisant toutes tes espérances, te broyant ainsi que je fus broyée.. Mais il n'en sera pas ainsi, rassure-toi !

— Que veux-tu dire ?

— Écoute, René .. Avant une heure maintenant, le comte sera ici... Je l'attends!... Je n'ai plus que le temps de revêtir ma livrée d'infamie... de redevenir Zoé... pour quelques instants. Il faut que tu partes... Tu ne sais rien. Laisse-moi. Le reste me regarde.

— C'est impossible, Claire, je te l'ai déjà répondu : plus impossible que tout à l'heure... Je ne te laisserai pas... Il ne sera pas dit que la plus faible et la plus meurtrie aura seule sa part de ce calvaire. Je suis ton frère et tu es ma sœur... Nous sommes les deux enfants, frappés au même titre, solidaires également... Non, je ne te quitterai pas... Que ferons-nous, je l'ignore. Que veux-tu faire, toi ?

— René, je t'en conjure, va-t'en !

— Non !

— Je te le demande à genoux !

— Non ! non !

Il la retint au moment où elle se laissait glisser à ses pieds... la serrant dans ses bras.

— Claire, est-ce que tu me méprises ? Tu me demandes une lâcheté.

— Non, frère, c'est moi qui suis lâche... Ta présence m'est un surcroît affreux de douleur.

— Pour qui ? Pour toi ou pour moi ?

Claire se taisait.

— Vois-tu pauvre chérie, nous sommes bien seuls au monde... séparés de lui par les crimes qui nous ont entourés, frappés, élevant un mur d'airain entre nous et la société. Nous revoilà orphelins, comme au lendemain de sa mort, à elle ! Tout s'écroule sur nous. Nous serons deux pour recevoir les débris.

— Tu le veux ?

— Je le veux. D'ailleurs, je ne puis croire à ce meurtre de sa part, quand je me rappelle son accueil ! Puis, tout ce qu'il m'a dit était vrai. Il y a des degrés d'hypocrisie et de scélératesse qui confondent la raison. Il me faudrait des preuves.

— Tu les auras ! Tiens, entre dans ce cabinet.

Elle souleva une portière.

— De là tu entendras, tu verras tout. Jure-moi seulement de ne te montrer, de ne venir à moi, que si je t'appelle...

— Mais...

Ah ! jure-moi ! ou alors... Que peux-tu craindre, puisque tu entendras tout, puisque tu verras tout ?

— Je te le jure, Claire.

— C'est bien !

Elle le poussa dans le petit réduit obscur, laissa retomber la portière en l'arrangeant de façon que le regard de son frère pût, néanmoins, pénétrer dans le boudoir vivement éclairé.

— Et maintenant je compte sur ta parole, je vais m'habiller.

Elle disparut par la porte.

Il était neuf heures.

Au bout de trois quarts d'heure, la porte du boudoir se rouvrit...

C'était Zoé, Zoé Chien-Chien, qui rentrait, avec sa chevelure ébouriffée, d'un blond ardent, sa toilette de demi-mondaine, les doigts, les bras, le cou, les oreilles chargés de bijoux, cachant sous le blanc et le rouge l'altération des traits de Claire.

Elle n'alla point vers le cabinet noir, d'où elle savait que René la voyait... où il devait tant souffrir de la voir ainsi !... Elle évita même de tourner les yeux de son côté.

Sans bruit, elle se dirigea vers la chaise longue, s'y étendit dans sa pose habituelle, et resta immobile, les paupières baissées... comprimant sa respiration haletante, dissimulant au dehors toute trace du drame le plus effrayant qui puisse se jouer dans un cœur humain.

René retenait son souffle, la regardant, la rougeur au front, également atteint dans toutes les fibres de la sensibilité et de l'honneur... se disant :

— Cette superbe créature, cette fille entretenue... c'est ma sœur !... L'homme qu'elle attend ainsi... c'est son père !... et le comte, c'est l'assassin !

Ce drame muet, épouvantable, dura vingt minutes !

Enfin, dix heures sonnèrent et la porte s'ouvrit.

Reine montra sa tête mutine, mais empreinte d'inquiétude, car, sans connaître la vérité et savoir ce qui se passait, elle devinait qu'il se passait quelque chose de grave, et dit à sa maîtresse :

— M. le comte demande si madame peut le recevoir.

René crut qu'il allait mourir.

— Qu'il entre ! répondit Zoé.

LXXXII

LE PÈRE ET LA FILLE.

Le comte d'Orsan entra.

C'était toujours l'élégant seigneur que nous connaissons, au regard faux et caressant, quand il n'était pas dur et menaçant, aux façons distinguées, au sourire stéréotypé sur les lèvres.

Cependant, il était plus pâle que d'habitude, et son œil noir, plus inquiet et plus fuyant, révélait une certaine agitation qu'il ne pouvait entièrement dissimuler.

Quand nous l'avons laissé, il venait de perdre connaissance en constatant la disparition de la bague et du manuscrit renfermés dans son coffre-fort.

Le lendemain, il avait appris par Caroline que René avait également disparu, qu'on ignorait où il était allé, ce qu'il était devenu, après être parti en voiture avec une femme inconnue qui lui avait fait remettre une lettre mystérieuse.

Ces divers événements ajoutés à la surprise peu agréable pour lui, fort menaçante même, d'être retrouvé, reconnu par son fils, lui causaient les terreurs les plus cruelles qu'il eût ressenties depuis bien des années.

Il venait chez Zoé, néanmoins, conduit par sa passion despotique et aussi par l'idée d'apprendre d'elle si elle savait que son singe se fût introduit dans son domicile et y eût enlevé quelque objet.

C'était sa première visite depuis son retour, qui datait de la veille au matin.

En apercevant la jeune femme dans sa pose habituelle, il se rasséréna un instant, et, s'approchant d'elle, il lui dit galamment :

— Ma chère Zoé, je vous retrouve enfin et toujours aussi belle, toujours aussi charmante! Devrai-je dire : toujours aussi cruelle?

Il prit l'une de ses mains, qui pendait le long de son corps, la porta à ses lèvres.

— Je n'ai pu vous voir depuis mon retour, continua-t-il; mille occupations, mille préoccupations, mille ennuis, des malheurs même, oui, un véritable malheur, — il pensait à son fils retrouvé, — m'en ont empêché.

— Vraiment, monsieur le comte! dit Zoé, vous êtes malheureux?

— Oui, et malheureux autrement que par toi, fit-il tendrement. Cela t'étonne?

— Non, pas trop!

— Mais, dit brusquement d'Orsan, en regardant autour de lui avec surprise, où est donc Niño! Je ne le vois pas.

— Vous ne le verrez plus!

— Vraiment! Pourquoi cela?

— Est-ce que vous le regrettez?

— Oh! non; la vilaine bête me détestait.

— Et vous le lui rendiez. Soyez satisfait! Il est mort!

— Mort! répéta le comte avec inquiétude.

— Mort empoisonné...

— Empoisonné... quel poison?

— L'acide prussique!

Zoé se releva sur un coude et le regarda fixement.

— L'acide...

Le comte n'acheva pas.

— Est-ce que cela vous surprend?

— Mais, certes... L'acide prussique... où diable... en a-t-il trouvé?

— Chez vous, monsieur le comte.

D'Orsan, qui s'était assis près de Zoé, se leva d'un bond.

— Chez moi! que dites-vous là? que signifie cette plaisanterie?

— Je ne plaisante pas... Vous le savez bien... puisque la bague vous manque.

— Quelle bague? balbutia d'Orsan.

— Niño s'est échappé, le jour de votre départ. Il est entré dans votre cabinet : vous aviez ouvert votre coffre-fort... il y a pénétré. Dans ce coffre-fort se trouvait un petit écrin contenant une bague... Il l'a prise, s'est enfui avec, en volant de plus la clef de la caisse.

Le comte l'écoutait, buvait ses paroles, la sueur commençait à perler à la racine de ses cheveux.

— Or, continua froidement Zoé, sans le quitter des yeux,

en pressant la bague contre sa poitrine..., il a fait sortir la petite pointe d'acier... Vous savez bien.., cette bague est machinée comme un truc de féerie... La pointe a pénétré dans les chairs introduisant l'acide prussique, et il est tombé foudroyé...

On eût dit que le comte l'était lui-même.

Cependant, il fit un violent effort.

— Que me contez-vous là, Zoé...? C'est... Je ne comprends pas...

— Je vous conte la mort de Niño.

— Il n'est jamais venu chez moi.

— C'est une erreur. Il est allé chez vous... Il y a des témoins !

— Des témoins ?

— Oui, j'ai fait mon enquête.

— Je n'ai point de bague.

— Vous ne l'avez plus, voulez-vous dire, puisque c'est moi qui l'ai, en effet !

Le visage de d'Orsan passait de la surprise à la terreur, de la terreur à la menace.

— Ah ! vous l'avez, dit-il d'un ton sourd.

— Oui, mais ce n'est pas tout. Sachant d'où venait la bague, cela a piqué ma curiosité. J'ai voulu savoir ce que contenait ce coffre-fort à surprises !

— Vous avez voulu...

— Vous aviez séquestré le vicomte... par jalousie... pendant votre absence...

— Eh bien ?

— Eh bien, j'ai acheté vos domestiques, je suis allée chez le vicomte... Je l'ai grisé, endormi...

— Vous avez fait cela ?...

— Attendez donc. Je m'étais procuré, par son entremise, l'empreinte de la porte de communication entre le pavillon et votre hôtel, et, sur cette empreinte, j'avais fait faire une clef... J'ai donc ouvert la porte de communication... je suis entrée dans votre cabinet... et je suis allée au coffre-fort, dont Niño m'avait également rapporté la clef.

— Cela ne servait de rien... Il y avait un secret.

— Voici un premier aveu, monsieur le comte, dit Zoé en élevant la voix. Oui, il y avait un secret... Je le devinai... c'était le nom de Zoé ! — Tiens ! vous ne m'interrompez plus ?

— Ensuite ? articula d'Orsan d'une voix étranglée.

— Je fouillai... et je trouvai un manuscrit : l'histoire d'une pauvre mère, écrite par elle, pour ses enfants, René et Claire ! Je l'emportai.

— Vous l'avez ?

— Oui.

— Ici ?

— Ici ! dans ce petit meuble.

— Et vous l'avez lu ?

— Naturellement. Cette pauvre mère était une demoiselle Anne-Désirée de la Villepreux, femme légitime d'un certain Louis-René de Penhoël.

— Eh bien, après ? fit le comte redevenu tout à coup maître de lui par l'imminence du danger.

— Après ? J'en ai conclu que madame veuve Morisset...

— Morisset ! hurla le comte. Quel nom prononces-tu là, malheureuse ?

Mais Zoé continua, sans s'effrayer de l'air d'épouvantable menace du comte; seulement elle s'était entièrement redressée.

— J'en ai conclu que madame veuve Morisset et madame de Penhoël étant la même personne, ainsi que le disait le manuscrit, c'était Louis-René de Penhoël qui l'avait assassinée !

Le comte ne tressaillit pas. Il s'y attendait. Seulement, il jeta autour de lui un regard circulaire, et, s'avançant vers Zoé, avec des façons de fauve, les yeux injectés de sang, l'écume aux lèvres, il lui dit d'une voix basse et sifflante :

— Cette bague, ce manuscrit, où sont-ils ? Il me les faut. Je les veux !

Claire se leva.

— Vous avouez donc que le comte d'Orsan est le meurtrier de madame Morisset, que Louis-René de Penhoël a tué Anne-Désirée de la Villepreux, sa femme, qui le croyait mort, depuis qu'il avait changé de nom ?

— Cette bague, ces papiers ! répéta le comte.

— Vous ne les aurez pas !

— Ah ! misérable ! hurla-t-il. C'est ainsi... pour prix de mon amour, tu veux m'envoyer à l'échafaud... Donne, donne, ou malheur... ton secret mourra avec toi !

— Je garde tout...

— Eh bien, meurs donc !

Il s'élança sur elle, fou, hideux, les yeux hagards, les mains étendues, cherchant à lui saisir la gorge.

Il n'en eut pas le temps.

Une main de fer s'abattit sur son épaule, le plia sur ses jarrets et le jeta pantelant aux pieds de la jeune femme.

C'était René.

— Monsieur le comte, lui dit-il, cette femme est ma

sœur; c'est Claire de Penhoël, c'est votre fille! A genoux! Et remerciez le ciel de ce que vous êtes mon père, car, sans cela, vous seriez déjà mort!

Le comte se releva violemment, bondit en arrière.

— Ma fille... Zoé... Claire!

— Votre fille, oui, fit-elle; et, arrachant la perruque qui cachait sa chevelure noire, elle se pencha vers lui. — Votre fille que vous avez jetée à Saint-Lazare... après lui avoir assassiné sa mère.

Le comte reculait épouvanté, regardant Claire, regardant René.

— Je suis perdu! murmura-t-il.

Pas un remords, pas un regret ne traversa ce cœur de boue et de pierre, sauf peut-être celui de l'amour perdu qui se tournait en haine aveugle, à présent que l'espoir s'en allait.

Aussi, il s'acculait au mur, comme le sanglier dans sa bauge, faisant face aux chasseurs qu'il ne peut plus fuir.

— Perdu, dit-il une seconde fois, puis, plus bas: — non! Un éclair de joie affreuse illumina son visage décomposé, et ses yeux farouches dévisagèrent ses deux enfants debout devant lui.

— Ah! ah! reprit-il haletant, mais d'une voix qui s'affermissait; oui, c'est vrai, vous êtes mes enfants! Eh bien, oserez-vous envoyer votre père à l'échafaud?

Il ricana.

— Ma tête tombera peut-être... mais mon sang vous éclabousserait... Et qu'y gagneriez-vous? Pas même de l'argent, pas même de la fortune... car la fortune n'est pas à moi... elle est à la comtesse d'Orsan, et, du côté des Villepreux, rien ne peut vous revenir...

— Qu'importe... si nous voulons punir! dit froidement Claire, tandis que René, épouvanté, regardait, paralysé par l'horreur.

— Punir! s'écria le comte redevenant livide. Ah! c'est votre idée... Cela ne sera pas si facile... je nierai tout... Des preuves, des preuves... où sont-elles? La bague... vous l'avez! Elle n'est donc pas chez moi! Qui prouvera qu'elle m'appartient? Qui l'a vue entre mes mains? Le manuscrit? — Idiot que je suis de ne l'avoir pas brûlé... Il est ici! Il n'est plus chez moi! qui prouvera qu'il y était? C'est la nuit, en se cachant, sans témoin..., qu'on me l'a volé..., qui pourra me confondre?... Je dirai ce que vous êtes..., croira-t-on une fille perdue!... Claire! Zoé! oui, Zoé, accusant son père? Je prouverai, moi, que j'ignorais l'existence de ma première femme... qu'elle avait changé de nom...

caché sa trace... que je ne savais plus rien d'elle... que son père la disait morte... et que je l'ai cru... Le récit même écrit par elle... ce manuscrit... me sauvera... J'ai bien fait de ne pas le détruire... au contraire... ce sera son témoignage à elle... témoignage irrécusable, avec lequel je me laverai de tous les soupçons... et qui se retournera contre vous, contre vos vengeances... contre votre complot... L'assassin... je le dirai et on me croira... c'est le duc de la Villepreux... cet homme que je hais et qui sera frappé, frappé à mort par moi !... Tout le dénonce, tout l'accuse..., surtout le récit d'Anne-Désirée... Ah ! tu as voulu me perdre ! continua-t-il en se retournant furieux vers Claire, eh bien, tu t'y es mal prise... Il fallait laisser les preuves chez moi... Je ne me défiais point de toi... au contraire... j'étais ta dupe... je... t'aimais !...

Il eut un frisson.

— En enlevant la bague, en enlevant le manuscrit, tu as détruit ce qui me compromettait...

Il s'arrêta.

— Mais, je suis fou, imbécile...

Il eut un rire épouvantable.

— Je n'ai pas même besoin d'accuser le duc ! Dites un mot... et c'est vous que j'accuse... vous, qu'on a déjà soupçonnés... vous, entre les mains de qui on trouvera et l'instrument du crime et les papiers de la cassette enlevée chez la veuve Morisset. Ah ! j'ai tremblé... niais, brute, que j'étais. C'est à vous de trembler... C'est pour vous que se dresserait l'échafaud ! Dites un mot ! C'est moi qui vous tiens !

Il s'avançait maintenant sur eux, la menace aux lèvres, l'impudence et le cynisme aux yeux !

— Pour me confondre, il faudrait un témoin qui m'ait vu... Et il n'y en a pas !

— Tu te trompes, Penhoël ! dit une voix métallique et railleuse derrière d'Orsan triomphant.

Le comte se retourna et se trouva en face de M. Dartois et du duc de la Villepreux.

LXXXIII

RÉUNION DE FAMILLE.

Voici ce qui s'était passé :

Lorsque le duc avait appris, par Caroline, que d'Orsan, menacé et craignant de se voir découvert, prenait les devants et retournait contre son beau-père l'accusation de meurtre, le vieillard s'était décidé à agir rapidement, à prévenir son adversaire par la vivacité de ses coups.

M. de la Villepreux sentait trop combien sa conduite envers sa fille et son gendre prêtait le flanc à toutes les suspicions, à toutes les accusations, et combien il lui serait difficile de prouver moralement son innocence devant des juges prévenus contre lui par son impitoyable dureté et les preuves de sa haine farouche.

Mais ce qu'il craignait par-dessus tout, c'était que son secret, ce secret auquel il avait tout sacrifié, dans le but de sauver l'honneur de son nom, ne fût révélé publiquement.

Or, c'est ce qui arriverait certainement s'il ne parvenait à briser d'Orsan, à lui imposer le silence avant qu'il ait parlé.

Tout éclaterait à la fois. On saurait l'adultère de la duchesse ; on saurait la tache originelle de la naissance d'Anne-Désirée ;.. on saurait les hontes cachées de la famille... Et tant d'efforts, tant de mensonges, pendant plus de vingt ans, n'auraient servi de rien !

Le duc frémissait à cette idée. Le but de sa vie était perdu. Son honneur périrait avant lui... Non. Jamais !

Tout... plutôt que ce suprême affront, que cette tache sur son blason immaculé.

— Il faut voir le comte d'Orsan, dit-il brusquement à M. Dartois. Il faut le voir, ce soir, à l'instant, avant que l'accusation portée devant René, transmise par lui à mademoiselle Dartois, par mademoiselle Dartois à vous, tombe dans d'autres oreilles. Je ne puis attendre une minute de plus. Il n'est que temps ! Est-il même temps encore? Venez. Je l'exige !

Les deux hommes partirent précipitamment.

Ils arrivèrent chez le comte, rue de l'Université, vers les onze heures du soir, au moment où se passaient entre Claire et René, puis entre ces deux derniers et Louis de Penhoël, les scènes que nous venons de rapporter.

Là le valet de chambre du comte leur répondit que son maître était sorti et qu'il ne pouvait leur dire où il était allé, son maître ne l'en ayant point averti.

— Malédiction ! murmura le vieillard. Mais il rentrera ce soir, cette nuit ?

— Cela est probable ! murmura le laquais, mais je ne saurais l'affirmer. M. le comte rentre souvent fort tard, quelquefois au petit jour.

— La comtesse ne sait rien de plus ? interrogea Dartois.

— Madame la comtesse est couchée et ne pourrait donner aucun renseignement, d'ailleurs, à ces messieurs.

— C'est évident ! grommela le vieux magistrat. Que faire ? ajouta-t-il en se retournant vers le duc.

— L'attendre ! répliqua celui-ci plus agité qu'il ne l'avait jamais montré.

En ce moment, le vicomte Frédéric apparut. Il avait dîné à son cercle... cercle fondé par lui, avec quelques jeunes et vieux gommeux de son encolure.

— Ah ! mon oncle ! s'écria-t-il en voyant Dartois. — Bonsoir, mon oncle !... Je vous croyais en voyage... que faites-vous ici, à pareille heure ?...

— Je cherche ton père.

— Papa ! Parti ! Envolé ! — fit le jeune homme en ricanant et clignant de l'œil d'une certaine façon très expressive qui frappa M. Dartois.

Aussi, le prenant à part, ce dernier lui dit à voix basse :

— Écoute, Frédéric, il s'agit d'une affaire très grave... Il faut que nous voyions ton père, ce soir, le plus tôt possible... Sais-tu où il est ?

Frédéric ricanait, mais hésitait.

— Voyons, parle ! C'est grave, très grave, te dis-je !

— Dame ! oui, fit le vicomte en baissant la voix.

— Alors, dis-le-moi.

— Si j'étais sûr... que vous ne diriez pas que c'est moi...

— Je te le jure !

— Parce que, voyez-vous, mon oncle, le comte ne me le pardonnerait jamais... Il s'en cache tellement... Mais, moi, plus malin que ça, j'ai guetté... Je me défiais, je voulais savoir... et je sais... C'est infect !

— Encore une fois, je te jure le secret.

— Eh bien,... — il se pencha à l'oreille de M. Dartois, — il est chez Zoé, chez la petite Chien-Chien, sa maîtresse !

— Où demeure cette fille ?

— Là, à côté ; vous savez le petit hôtel... C'est épatant !...

En effet, le vicomte, à force de réfléchir dans sa prison, dont il n'avait été délivré que la veille, au retour de son père, avait fini par trouver extraordinaire la conduite si inattendue du comte envers lui. — Au fait ! cela s'était produit à propos de Zoé !...

— Tiens ! tiens ! tiens ! s'était-il dit. S'il en était amoureux !... C'est cela ; ça doit être cela !... Il l'entretient... C'est lui l'entreteneur inconnu... Il est jaloux de moi ! Tout s'explique... J'en aurai le cœur net !

Aussi, dès qu'il fut libre, s'embusqua-t-il pour guetter la porte de Zoé... Et il venait de voir entrer son père.

Or, en le dénonçant à M. Dartois, en révélant ces amours mystérieuses de l'auteur de ses jours, il se vengeait de sa détention.

— Ce sera épatant ! se disait-il en pensant à la tête de son père, lorsqu'il se verrait découvert.

Enchanté de son équipée, il se frottait les mains.

Mais M. Dartois ne le regardait point.

Il s'était retourné vers le duc et lui avait dit :

— Suivez-moi. Je sais où trouver le comte.

C'est ainsi que les deux hommes avaient pénétré chez Zoé, et, sans s'inquiéter des protestations de Reine, étaient entrés dans la pièce où ils entendaient les éclats de voix de M. d'Orsan.

Rien ne saurait rendre l'expression du regard qu'échangèrent le comte et le duc en se retrouvant en face l'un de l'autre, après vingt ans écoulés.

Cette apparition paralysa d'Orsan, et il recula effaré, perdant la tête.

L'aspect du vieux gentilhomme, qu'on le vît pour la première fois ou pour la centième, causait toujours une sorte de terreur, et son visage glacé faisait courir des frissons dans les veines.

M. Dartois, en trouvant là René, qu'il ne s'attendait

guère à rencontrer chez Zoé, en voyant le visage si expressif de Claire, et si différent, en cet instant, du visage de la courtisane, tel qu'il se l'était figuré; en apercevant le comte hideusement bouleversé, et chez lequel toutes les passions criminelles se montraient enfin cyniquement, comprit que le drame où il venait jouer sa partie était déjà entamé.

René s'élança vers lui.

Il lui sembla que c'était un sauveur qui venait à leur secours, que sa sagesse et son amitié allaient dénouer cette affreuse tragédie, devant laquelle sa raison commençait à chanceler.

— Que se passe-t-il ? demanda vivement le père de Caroline.

— C'est Claire, c'est ma sœur ! répondit le jeune homme à demi-voix... Et voici l'assassin ! ajouta-t-il encore plus bas, en montrant le comte.

— Ah ! les malheureux ! Ils savent tout !... murmura M. Dartois, trop ému pour songer aux étranges circonstances dans lesquelles il retrouvait Claire, et ne comprenant pas, tout d'abord, toute l'atroce vérité.

Mais le duc avait entendu ou deviné.

— Je vois que nous sommes en famille ! dit-il avec son ricanement habituel encore plus aigu.

Il promena son regard d'acier de René, qu'il reconnaissait, à Claire, qu'il reconnut aussi, malgré son déguisement.

— C'est bien ! dit-il, rien ne manque aux hontes et à l'infamie... Le sang de Penhoël n'a pas menti !

Claire n'avait pas fait un geste.

On eût dit que rien ne pouvait plus l'émouvoir; mais elle regardait aussi le vieux gentilhomme, après avoir détourné ses yeux de M. Dartois, en rougissant sous son blanc de perle.

Penhoël avait eu peur, avons-nous dit, en revoyant le duc, qu'il ne comptait guère revoir à ce moment. Mais il était démasqué. Il se sentait perdu, s'il faiblissait, et toute sa vieille haine contre M. de la Villepreux, lui remontant au cerveau, en augmenta l'ébullition et fouetta sa fureur.

— Oui, c'est une vraie réunion de famille ! reprit-il d'une voix éclatante. Vous êtes tous conjurés contre moi... Tant mieux !... Vous me croyez à terre... Pas encore !... Je puis vous écraser sous mes talons, vous tous que je hais ! Et je le ferai.

— Prends garde, Penhoël ! reprit le duc. Il y avait un témoin !

— C'est faux ! Où est-il ? Qu'il se nomme ; qu'on le montre.

— Où est-il ? — Devant toi ! Son nom ? — Villepreux ! Qu'on te le montre ? — Regarde-moi.

— Vous ? Allons donc !

— Oui, moi. Je suis venu à Paris, quand ta première femme y vint, craignant votre rencontre inattendue et ce qui pouvait s'ensuivre... pour moi. Je t'ai guetté, surveillé ; je t'ai vu, je t'ai vu entrer dans la maison, le soir... et je t'en ai vu sortir, le matin. Veux-tu les heures exactes ? Veux-tu la description de ton costume ?

Penhoël chancela.

— Je puis aussi certifier que tu possédais la bague avec laquelle tu as accompli le crime... C'est un bijou de famille... que je connais... Penses-tu qu'avec mon témoignage et celui de ta fille, on ne puisse t'envoyer à l'échafaud ?

Penhoël tremblait, ses genoux s'entrechoquaient.

— Ah ! vous voulez me perdre !... Ah ! vous voulez me traîner sur le banc de la cour d'assises ! s'écria-t-il.

Et sa voix sortait en râlant de sa bouche tordue par la terreur.

— Soit donc... mais je ne périrai pas sans vengeance, du moins. Ma mort vous déshonorera tous... Elle vous déshonorera, monsieur mon beau-frère, le premier auteur de ma chute, vous qui êtes allé ramasser René à Poissy et qui l'avez lancé sur ma piste ! Elle vous frappera également dans votre paternité, car votre fille aime mon fils... Toi, René, tu verras si on épouse l'héritier d'un assassin, si on ramasse un mari dans le sang que fait couler la main du bourreau... Quand on a, de plus, pour sœur, la sœur que tu as !

Il voulut rire, et ce fut un hoquet qui vint.

— Quant à vous, duc de la Villepreux, cela finira la haine et les luttes de nos deux familles... Je parlerai, à la cour d'assises !... Je dévoilerai les turpitudes de votre alcôve... votre femme à l'agonie, étranglée de vos mains... la bâtardise de votre fille... Et votre honneur !.. votre nom !.. tomberont... sous la hache, avec ma tête !

Il ne pouvait plus parler, les mots s'arrêtaient dans sa gorge.

Il avait à cet instant la vision de l'échafaud ; il le voyait, là, dressé devant ses yeux, avec la foule autour, et l'éclair du couteau lui brûlait les prunelles... Tout son être protestait. Non, qu'il fût lâche absolument, peut-être, mais cette mort lui inspirait l'horreur et le dégoût, et, d'ailleurs, il n'avait jamais eu que le courage militaire, qui n'est que la monnaie de billon du courage.

— Veux-tu la vie ? dit froidement le duc.

Le misérable respira avec force, mais il se tut, défiant,

dévisageant d'un rapide regard tous ces visages ennemis qui l'entouraient.

— Laisse tes menaces! reprit le duc, je t'apporte le salut.

— A quel prix? Est-ce sérieux? Vous ne voulez pas me dénoncer, me livrer?

— Voici : Louis-René de Penhoël, vous allez confesser votre crime, par écrit; — vous signerez.

— Après?

— Après, je prendrai cette pièce, vous quitterez la France, l'Europe... Vous fairez, vous cachant si bien qu'on n'entende plus parler de vous... jamais... J'aurais préféré le suicide... mais vous n'êtes pas homme à vous tuer... Un Penhoël!... Allons donc!

— Qui me prouve que vous ne me ferez pas arrêter ensuite? balbutia le comte, se cramponnant à l'espoir de sauver sa vie et d'échapper à la honte publique.

— Mon intérêt, car je veux le silence, vous le savez bien... Je ne vous livrerai que si vous m'y contraignez... Et ma parole : — la parole d'un Villepreux doit vous suffire.

— J'accepte!

— Écrivez.

Penhoël chancelant s'approcha de la table, saisit d'une main tremblante une plume, du papier, et dit :

— Que faut-il écrire?

— Je vais dicter, répliqua le duc ; et, d'une voix nette et brève, qui résonnait comme un métal dans le silence profond gardé par tous les assistants, il laissa tomber les paroles suivantes :

« Moi, Louis-René de Penhoël, comte d'Orsan, je reconnais » être l'auteur du meurtre accompli sur la personne de ma- » dame veuve Morisset, ma première femme. »

— Maintenant, signez.

Il signa.

Le duc prit le papier, le lut attentivement, le plia, et, montrant la porte, ajouta :

— Vous êtes libre!

LXXXIV

LE PARDON.

M. Dartois n'avait rien dit, approuvant tout ce que faisait le duc.

N'était-ce pas la meilleure solution ?

Ne désirait-il pas vivement, lui aussi, que cette épouvantable affaire n'aboutît pas à un jugement publique, fût étouffée ?

René également, quelle que fût son horreur contre ce monstre, retenu, combattu par tous les sentiments contraires, pensant à sa mère, à sa sœur, à sa fiancée, à lui-même, regardait comme une délivrance cette solution inattendue.

Quant au comte, pouvait-il hésiter ?

Il connaissait trop le vieux duc de la Villepreux pour douter un instant de sa parole.

On lui offrait la vie et la liberté : ce sont choses qu'on ne refuse pas dans sa position.

Que ferait-il de l'une et de l'autre, désormais ?.. Il verrait !.. Déjà, dans son cerveau, naissait cette vague idée qu'un jour il pourrait ravoir ce papier qu'il venait de signer, dût-il le ramasser dans le sang du duc, et cette idée confuse souriait à sa fureur, à sa soif de vengeance.

Cependant, la tête basse, éteignant son regard sous ses paupières demi-closes, il se dirigeait vers la porte, quand Claire interrompit le silence général :

— Vous avez engagé votre parole, monsieur le duc, dit-

elle froidement, vous n'avez pas engagé la mienne : je m'oppose au départ du comte.

Tout le monde frémit, excepté le duc, dont les prunelles s'allumèrent au souffle d'une colère formidable.

— De quel droit, fit-il d'une voix sifflante, vous opposez-vous à ma volonté, mademoiselle ?

— René le sait, répondit-elle, et, d'ailleurs, du droit du plus fort, au besoin... cela suffit.

René écoutait sa sœur, sans respirer, n'osant se placer entre elle et le coupable.

M. Dartois la regardait, stupéfait, ne comprenant pas.

— Pardon, mademoiselle, reprit le duc, je veux ce que je veux, et je ne permets à personne de se mêler de mes affaires, ou de se placer sur mon chemin.

— Monsieur le duc, je suis chez moi. Je n'ai qu'à sonner, et mes domestiques fermeront toutes les issues. Depuis deux jours, Chat-Mouillé reste ici, à ma disposition... Je n'ai qu'un mot à dire, et, avant un quart d'heure, la justice sera prévenue, agira.

— Présent ! s'écria une voix de fausset suraigu.

Tous les regards se tournèrent du côté d'où partait ce son inattendu, et l'on aperçut, debout sur le seuil de la porte par laquelle était entrée Claire, et qui conduisait dans son appartement particulier, la figure étrange, en lame de rasoir, de Chat-Mouillé. Fidèle à son instinct de policier, il avait tout écouté, tout entendu, malgré les ordres de Zoé, l'oreille collée au trou de la serrure.

Jamais son visage n'avait exprimé une pareille joie.

Ses yeux jaunes et ronds tournaient dans leurs orbites, comme s'ils eussent eu la danse de Saint-Guy, la bouche fendue jusqu'à l'occiput laissait voir ses trente-deux dents, longues, jaunes et déchaussées, et ses mains noueuses se frottaient amoureusement l'une contre l'autre d'un mouvement lent et presque voluptueux.

Tout son être disait :

— Quelle proie ! — Voilà l'assassin de la veuve Morisset ! — Quelle gratification pour l'agent qui le livrera ! — Et ce sera moi !

René, qui le reconnut, eut un frisson de dégoût, et le comte, en l'apercevant, devint plus livide :

— Trahison ! — balbutia-t-il, d'une voix étouffée. — Je suis perdu... Ce misérable va me livrer...

Et il porta ses mains convulsives à sa gorge desséchée.

— Quel est cet homme ? demanda le duc, le seul qui ne le connût pas.

— Cet homme est à ma solde, repliqua Claire d'un ton

ferme, et il ne fera que ce que je lui dirai de faire. Chat-Mouillé, retirez-vous, et attendez mes ordres.

La physionomie de Chat-Mouillé changea comme par enchantement.

Son regard s'éteignit, devint sournois ; sa bouche se referma brusquement, se resserra, se ramassa en forme de croupion ; ses doigts spatulés, où les articulations formaient des bosses, se détendirent, se ramenèrent vers la paume des mains, comme les pattes d'une araignée qui fait la morte, et il disparut, silencieux, derrière la porte qu'il poussa si doucement que l'oreille d'un Indien n'aurait pas entendu le frottement des gonds.

— Vous voyez, reprit Claire, que j'avais pris mes précautions, avant de savoir tout ce que je sais, et que le comte ne pouvait m'échapper... Quant à vous, monsieur le duc, je connais votre vie, comme je connais la sienne, — elle désignait l'assassin, — comme je connais la mienne. Je sais la raison de votre modération. Mais je pourrais parler, moi aussi, à défaut du comte, s'il me plaisait de dénoncer le martyre injuste et odieux que vous avez fait subir à ma mère. Comprenez donc bien ceci : — C'est qu'il faut m'obéir, et que c'est ma volonté qui sera suivie !

Un silence de mort accueillit ces paroles.

Le comte, hatelant, dévorait sa fille des yeux.

Le duc lui-même se sentait dominé, tant il y avait de résolution calme dans l'accent de Claire, tant elle était belle à ce moment, avec sa tête de jeune fille et ses formes de vierge sous son costume de courtisane.

— Quelle est votre volonté, mademoiselle ? dit enfin le duc, comprenant le danger de lutter contre elle.

— Je veux qu'on se retire. J'ai à parler au comte. — Reste, René !

M. Dartois et le duc sortirent lentement.

René ne bougea pas.

Le comte semblait pétrifié. La peur lui revenait plus atroce après qu'il s'était cru sauvé.

— Qu'allez-vous faire de moi ? Que voulez-vous ? dit-il à Claire, et ses lèvres décolorées laissaient passer un peu d'écume.

Il savait tout le mal qu'il lui avait fait. Il se disait qu'elle était la vraie victime, celle qui avait le plus souffert.

— Monsieur le comte, lui dit-elle, votre vie est entre mes mains. Moi seule, je puis punir... ou... pardonner.

— Grâce ! fit-il, et il tomba à ses genoux. — Je suis ton père, après tout !

Elle eut un geste d'horreur, qu'il prit pour un geste de menace.

— Grâce, répéta-t-il en se traînant sur le tapis vers elle. Vous n'entendrez plus jamais parler de moi...

— On pardonne au repentir, reprit-elle, ou à la franchise.

— Je suis prêt à tout dire... mais tu ne me livreras pas ?...

— Cela dépend de vous. Comment avez-vous tué ma mère ?... En lui donnant la main ?

— Oui.

— Que lui avez-vous dit, quand vous l'avez retrouvée, pour qu'elle consentît à taire votre existence à ses enfants, à vous recevoir, chez elle, en cachette ? Ce n'est pas ainsi qu'on reçoit un époux adoré..., car elle vous adorait... après une longue séparation.

Se voyant interrogé d'Orsan reprit un peu d'espoir et quelque confiance. Maintenant, il ne s'agissait plus, pour lui, de menacer. Cela ne ferait rien sur elle. Il le voyait. Mais, s'il pouvait diminuer sa culpabilité, toucher son juge, peut-être...

Il conçut une dernière comédie, un suprême mensonge.

— Claire, reprit-il d'une voix suppliante. Tu veux savoir la vérité... Puisqu'on ne me menace plus, puisque je suis seul avec mes enfants... je vais la dire... Je suis infâme et meurtrier, cela est vrai... Mais sans préméditation... Je ne voulais pas la tuer, quand je vins chez elle... Je voulais seulement sauver ma fortune, mon avenir, ma réputation !... Je lui dis qu'ayant déserté devant l'ennemi, j'étais condamné à mort, que j'avais pris un faux nom pour rentrer en France... que je me cachais... que la moindre indiscrétion me ferait arrêter, et que je serais fusillé... Elle me crut !... Je lui demandai un rendez-vous chez elle, pour nous entendre... sous prétexte que nous avions longuement à causer, et que, partout ailleurs, je serais en danger d'être reconnu... J'obtins d'elle qu'elle vous endormirait tous deux... avec de l'opium... Je vins, résolu à tout lui confier... à lui avouer mon second mariage... à lui offrir de l'argent, beaucoup d'argent... pour qu'elle acceptât de se taire... de ne point vous révéler mon existence... de vivre séparée de moi... comme si j'étais mort. — Quand elle sut la vérité, elle ne voulut pas entendre raison... Elle exigeait de reprendre son nom... de vous restituer le vôtre... J'avais peur... Je perdais la tête... Je lui saisis la main, je la serrai... et la bague... à laquelle je ne pensais pas... Le malheur arrivé, que faire ?... La cassette était là !... Je la pris,... et je m'enfuis !

Claire haussa froidement les épaules.

— Vous ne me croyez pas ?

— Et vous avez dénoncé vos enfants ! Et vous m'avez faite ce que je suis !

— Grâce ! Claire ! Ma fille, grâce !

Claire regarda un instant René, qui n'osait la regarder, ni regarder son père, et se cramponnait à un meuble.

— Je ne vous livrerai pas, dit-elle enfin. — Mon père, je vous pardonne !

Elle lui tendit la main, comme pour le relever

Il saisit cette main qui se serra sur la sienne.

Mais, à peine debout, il poussa une sorte de rugissement sourd.

— Ah ! maudite !... chienne !... parricide !... balbutia-t-il.

Un tremblement convulsif l'agita pendant quelques secondes.

Claire ouvrit la main, et le comte tomba raide sur le tapis.

René s'élança instinctivement vers lui.

— Arrête ! s'écria Claire, en étendant le bras. C'est inutile. Il est mort.

— Mort !

— J'ai vengé ma mère... Maintenant, je vais venger mon père ! Je t'ai aussi délivré, René. Il faut que tu sois heureux. Et tu peux l'être, *lui et moi partis*, non autrement. Lui vivant, tu ne pouvais reprendre ton nom, ni te marier. Songe quelquefois à moi, sans horreur. Oublie Zoé ; rappelle-toi ta pauvre petite Claire des temps jadis ; apprends ce nom à tes enfants... Elle meurt, sans avoir connu d'autre amour que l'amour fraternel, emportant au front la fraîcheur de ton dernier baiser ... et elle te bénit !

— Que dis-tu ? Claire ! Ah ! malheureuse !...

— Rien... Adieu !

Elle froissa lentement ses belles mains l'une contre l'autre, et tomba cadavre auprès du cadavre de Louis-René de Penhoël, comte d'Orsan.

René poussa un cri, et se jeta sur elle.

En ce moment un bruit violent se fit entendre dans la pièce qui précédait, et la porte du fond s'ouvrit, laissant apparaître Chat-Mouillé accompagné d'une escouade d'agents.

Chat-Mouillé, se défiant des résolutions de Claire et ne voulant pas perdre une si belle occasion de se signaler, était allé chercher la police.

En apercevant le corps du comte, il se précipita vers

lui, le saisit, le secoua, le tâta, avec des mouvements fébriles, des saccades d'animal de proie qui sent la chair fraiche, puis, le rejetant brusquement par terre :

— Trop tard ! Volé ! Je suis volé ! murmura-t-il de sa voix de basse des grandes circonstances, et une larme, la première et la dernière qu'il dût jamais verser, essaya de gonfler ses paupières tendues de reptile.

Alors il se releva lentement, s'approcha du corps de Claire, la contempla un instant avec un mélange de colère et d'admiration.

— Morte aussi, fit-il entre ses dents. En voilà une qui était forte, et qui m'a roulé !

Claire avait raison. Elle morte, le comte mort, tout devenait facile.

L'empereur, mis au courant de la vérité par la police que Chat-Mouillé avait prévenue, et craignant que le scandale ne rejaillît jusqu'à lui, car le comte était un familier des Tuileries, exigea qu'on ne parlât que d'un double suicide, dont le bruit s'accrédita d'autant mieux, que ceux qui auraient pu dire le contraire, avaient un intérêt majeur à répandre l'erreur, à cacher la réalité.

Après la levée des scellés, on trouva un testament par lequel Zoé Chien-Chien léguait son hôtel, ses bijoux, tout, absolument tout ce qu'elle possédait, à sa fidèle suivante, la petite Reine.

La comtesse d'Orsan, en apprenant ce drame, quitta Paris, pour enfouir sa douleur et se faire oublier dans une petite ville isolée de la Suisse allemande, emmenant le vicomte, qui n'a plus droit qu'au nom de sa mère et le portera seul, désormais.

Pendant un an, René a été presque fou de désespoir, pleurant, appelant sa sœur.

Les soins et l'amour de Caroline ont fini par le sauver.

Ils sont partis pour l'Amérique avec M. Dartois, qui a réalisé sa fortune.

Dans quelques mois René de Penhoël doit y épouser la fille de l'ancien magistrat.

Le duc de la Villepreux vit toujours dans sa maisonnette, près de Rennes, n'ayant qu'un regret, c'est que René n'ait pas été rejoindre son père et sa sœur, et que le nom de Penhoël doive survivre à celui de la Villepreux !

Quant à Chat-Mouillé, il garde un fond de mélancolie, et ne se pardonnera jamais d'avoir été *roulé* par Zoé Chien-Chien qui lui a fait perdre la prime élevée qu'il aurait touchée des mains de Caroline, le jour où il lui eût procuré le moyen de retrouver Claire Morisset.

Genève, 15 novembre 1878. — 16 mai 1879.

FIN

TABLE

—

PREMIÈRE PARTIE. — LES ORPHELINS.

I. — Veuve Morisset 3
II. — Où M. Leroux produit son effet. 9
III. — Visite domiciliaire 15
IV. — Où les prévisions de Chat-Mouillé sont réalisées et même dépassées 21
V. — Le secret de famille. 28
VI. — Chez le juge d'instruction. 38
VII. — Cousin et cousine. 39
VIII. — Le loup et l'agneau. 45
IX. — Le roman de René 50
X. — Où Plaute Plantain reçoit les renseignements attendus. 56
XI. — Ce qu'il en résulte 62
XII. — En prévention. 68
XIII. — Sauvés et perdus. 74
XIV. — La lettre 80
XV. — Le rendez-vous 85
XVI. — Elle ! 92
XVII. — La razzia. 99
XVIII. — Saint-Lazare 105
XIX. — Poissy 111
XX. — La fin de Claire 118

DEUXIÈME PARTIE. — RENÉ.

XXI. — Le vicomte est pincé 129
XXII. — Une nouvelle et une ancienne connaissance. 137
XXIII. — Le chèque 142
XXIV. — Chat-Mouillé parle. 147
XXV. — Après souper 153
XXVI. — Après un an et un jour. 162
XXVII. — Où Caroline cause quelque surprise. . . 169
XXVIII. — Où M. Dartois surprend à son tour ses auditeurs 176
XXIX. — La vraie affaire veuve Morisset . . . 182
XXX. — Le roman de M Dartois 187
XXXI. — René part en campagne 194
XXXII. — Le maire de la commune d'Angers. . . 199
XXXIII. — Le marchand de soupe. 205
XXXIV. — La propriétaire 211
XXXV. — Une vieille créance. 216
XXXVI. — Deux actes de naissance 222
XXXVII. — Un acte de mariage. 228
XXXVIII. — Le duc de la Villepreux. 235
XXXIX. — Retour à Paris 241

TROISIÈME PARTIE. — LA MORTE.

XL. — Le protecteur de Zoé 246
XLI. — Les deux rivaux. 251
XLII. — La dernière escapade de Niño 256
XLIII. — Un ami perdu. 202
XLIV. — La bague et la clef. 267
XLV. — Où Chat-Mouillé s'allume légèrement. . . 275
XLVI. — Le nouveau Latude. 281

XLVII. — La mille et deuxième nuit 285
XLVIII. — D'un danger imprévu de l'amour. . . . 293
XLIX. — Ce que Zoé avait pris 300
L. — Histoire d'Anne-Désirée. — I. La morte parle. 306
LI. — Histoire d'Anne-Désirée. — II. Mademoiselle de la Villepreux 312
LII. — Histoire d'Anne-Désirée. — III. Après la duchesse, le duc. 319
LIII. — Histoire d'Anne-Désirée. — IV. El Toréador. 326
LIV. — Histoire d'Anne-Désirée. — V. Penhoël. . 332
LV. — Histoire d'Anne-Désirée. — VI. Les amoureux. 338
LVI. — Histoire d'Anne-Désirée. — VII. Un changement prodigieux 345
LVII. — Histoire d'Anne-Désirée. — VIII. La dot de la dernière des la Villepreux. 351
LVIII. — Histoire d'Anne-Désirée. — IX. La confession du gentilhomme 357
LIX. — Histoire d'Anne-Désirée. — X. Le jeune ménage. 366
LX. — Histoire d'Anne-Désirée. — XI. La veuve. 372

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE. — CLAIRE.

LXI. — Où l'on apprend ce à quoi on ne s'attendait guère 379
LXII. — Où M. Dartois n'a pas tout prévu . . . 386
LXIII. — M. Dartois commence le siège 392
LXIV. — Duc et magistrat. 398
LXV. — Où celui qui croyait tenir est tenu. . . 404
LXVI. — L'assassin. 409
LXVII. — Où René retrouve Penhoël 417

LXVIII. — Où Caroline a peur. 422
LXIX. — Père et fils. 430
LXX. — Effusions 434
LXXI. — Comment Louis-René connut Delphine. 410
LXXII. — Comment la reconnaissance peut rapporter des millions 446
LXXIII. — Après l'acteur, l'homme 452
LXXIV. — Nouveau mystère. 458
LXXV. — La Villepreux à la rescousse! 464
LXXVI. — La petite Chien-Chien. 470
LXXVII. — Au sortir de Saint-Lazare. 476
LXXVIII. — Première vision de la vérité. 481
LXXIX. — L'échelle qui descend 487
LXXX. — La double révélation 494
LXXXI. — Avant le drame 500
LXXXII. — Le père et la fille. 505
LXXXIII. — Réunion de famille. 511
LXXXIV. — Le pardon 517

Tours, Imp. Mazereau.

